This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

HD WIDENER
HW AF1L 7

538.51

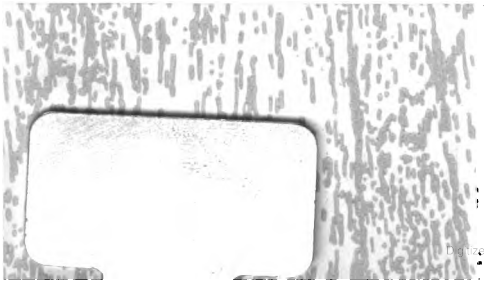
Harvard College
Library

FROM THE BEQUEST OF

SAMUEL SHAPLEIGH

CLASS OF 1789

LIBRARIAN OF HARVARD COLLEGE
1793-1800



Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ALEXANDRE DUMAS

THÉATRE

V

24

Digitized by Google

ŒUVRES COMPLÈTES D'ALEXANDRE DUMAS

PUBLIÉES DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY

Acté 1
Amaury 1
Ange Pitou 2
Ascanio 2
Une Aventure d'amour 1
Aventures de John Davys 2
Les Baleiniers 2
Le Bâtard de Mauléon 3
Black 1
Les Blancs et les Bleus 3
La Bouillie de la comtesse Berthe . 1
La Boule de neige 1
Bric-à-Brac 2
Un Cadet de famille 3
Le Capitaine Pamphile 1
Le Capitaine Paul 1
Le Capitaine Rhino 1
Le Capitaine Richard 1
Catherine Blum 1
Causeries 2
Cécile 1
Charles le Téméraire 2
Le Chasseur de Sauvagine 1
Le Château d'Eppstein 2
Le Chevalier d'Harmental 2
Le Chevalier de Maison-Rouge . . 2
Le Collier de la reine 3
La Colombe. — Maître Adam le Calabrais, 1
Le Comte de Monte-Cristo 6
La Comtesse de Charny 6
La Comtesse de Salisbury 2
Les Compagnons de Jéhu 3
Les Confessions de la marquise . 2
Conscience l'Innocent 2
Création et Rédemption. — Le Docteur mystérieux 2
— La Fille du Marquis 2
La Dame de Monsoreau 3
La Dame de Volupté 2
Les Deux Diane 3
Les Deux Reines 2
Dieu dispose 2
Le Drame de 93 3
Les Drames de la mer 1
Les Drames galants. — La Marquise d'Escoman 2
La Femme au collier de velours . 1
Fernande 1
Une Fille du régent 1
Filles, Lorettes et Courtisanes . . 1
Le Fils du forçat 1
Les Frères corses 1
Gabriel Lambert 1
Les Garibaldiens 1
Gaule et France 1
Georges 1
Un Gil Blas en Californie 1
Les Grands Hommes en robe de chambre : César 2
— Henri IV, Louis XIII, Richelieu. 2
La Guerre des femmes 2
Histoire d'un casse-noisette . . . 1
Les Hommes de fer 1
L'Horoscope 1
L'Ile de Feu 2
Impressions de voyage : En Suisse. 3
— Une Année à Florence . . . 1
— L'Arabie Heureuse 3
— Les Bords du Rhin 2
— Le Capitaine Arena 1
— Le Caucase 3
— Le Corricolo 2
— Le Midi de la France 2
— De Paris à Cadix 2
— Quinze jours au Sinaï 1
— En Russie 4
— Le Speronare 2
— Le Véloce 2
— La Villa Palmieri 1
Ingénue 2
Isabel de Bavière 2
Italiens et Flamands 2
Ivanhoe de Walter Scott (traduction) 2
Jacques Ortis 1
Jacquot sans Oreilles 1
Jane 1
Jehanne la Pucelle 1
Louis XIV et son Siècle 1
Louis XV et sa Cour 2
Louis XVI et la Révolution . . . 2
Les Louves de Machecoul 3
Madame de Chamblay 2
La Maison de glace 2
Le Maître d'armes 1
Les Mariages du père Olifus . . . 1
Les Médicis 1
Mes Mémoires 10
Mémoires de Garibaldi 2
Mémoires d'une aveugle 3
Mémoires d'un médecin : Balsamo . 5
Le Meneur de loups 1
Les Mille et un Fantômes 1
Les Mohicans de Paris 4
Les Morts vont vite 2
Napoléon 1
Une Nuit à Florence 1
Olympe de Clèves 3
Le Page du duc de Savoie 2
Parisiens et Provinciaux 1
Le Pasteur d'Ashbourn 2
Pauline et Pascal Bruno 1
Un Pays inconnu 2
Le Père Gigogne 1
Le Père la Ruine 2
Le Prince des Voleurs 2
La Princesse de Monaco 3
La Princesse Flora 1
Les Quarante-Cinq 3
La Régence 1
La Reine Margot 2
Robin Hood le Proscrit 2
La Route de Varennes 1
Le Saltéador 1
Salvator (suite des Mohicans de Paris) . 5
Souvenirs d'Antony 1
Les Stuarts 1
Sultanetta 1
Sylvandire 1
La Terreur prussienne 2
Le Testament de M. Chauvelin . . 1
Théâtre complet 25
Trois Maîtres 1
Les Trois Mousquetaires 1
Le Trou de l'enfer 2
La Tulipe noire 1
Le Vicomte de Bragelonne 6
La Vie au Désert 2
Une Vie d'artiste 1
Vingt Ans après 3

F. Aureau. — Imp. de Lagny.

Google

THÉATRE COMPLET

DE

ALEX. DUMAS

V

DON JUAN DE MARANA — KEAN — PIQUILLO

NOUVELLE ÉDITION

VI 5 86

C.

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE

BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

1876

Droits de reproduction et de traduction réservés

24

Digitized by Google

4153.8.51

AUG 31 1886
Shaftleigh Fund.

Digitized by Google

DON JUAN DE MARANA

OU

LA CHUTE D'UN ANGE

MYSTÈRE EN CINQ ACTES, EN NEUF TABLEAUX

Porte-Saint-Martin. — 30 avril 1836.

DISTRIBUTION

LE BON ANGE	Mlle	IDA.
SŒUR MARTHE		
DON JUAN	MM.	BOCAGE.
DON LUIS DE SANDOVAL		CHILLY.
DON JOSÉ		DELAFOSSE.
DON CRISTOVAL		ÉMILE.
DON MANUEL		CHARLES C.
DON PEDRO		TOURNAN.
DON HENRIQUEZ		ALFRED.
DON FABRIQUE		ALBERT.
DOM MORTÈS		HÉRET.
DOM SANCHEZ		AUGUSTE.
LE MAUVAIS ANGE		MÉLINGUE.
LE COMTE DE MARANA		DUROCHER.
LE SÉNÉCHAL		VISSOT.
GOMEZ		MARCHAND.
HUSSEIN		EUGÈNE.
UN VALET		ERNEST.
UN PAGE		JULES.
TERESINA	Mmes	ADOLPHE.
INÈS		MORALÈS.
VITTORIA	Mlle	GEORGES CADETTE.
PAQUITA	Mmes	ASTRUC.
CAROLINA		ISABELLE.
JUANA		CORDIER.
SŒUR URSULE		AIMÉ.
L'ANGE DU JUGEMENT	MM.	DUPUIS.
UN ANGE		LEQUIEN.
LA VIERGE.		

Digitized by Google

ACTE PREMIER

PREMIER TABLEAU

Au lever du rideau, le théâtre est dans l'obscurité : aucun acteur n'est en scène, excepté le bon Ange et le mauvais Ange de la famille de Marana, placés sur un piédestal, à la droite des spectateurs. Le mauvais Ange est renversé sur le dos, dans l'attitude d'un vaincu; le bon Ange est debout près de lui, le glaive à la main et un pied sur sa poitrine. Ils doivent avoir l'apparence d'un groupe de bois sculpté et peint.

—

SCÈNE PREMIÈRE

LE MAUVAIS ANGE, LE BON ANGE.

LE MAUVAIS ANGE.

O toi que le Seigneur a commis à ma garde,
Baisse un instant les yeux, archange, et me regarde!...
Depuis que mon orgueil, contre Dieu, vainement
Entreprit de lutter, et que, pour châtiment,
Me suivant au plus bas de ma chute profonde,
Tu posas sur mon sein ton pied lourd comme un monde,
Tant de jours ont pour moi renouvelé leur cours,
Tant de nuits ont passé, plus longues que les jours,
Et les heures des nuits et des jours avec elles
Ont mené lentement tant de douleurs mortelles,
Que je crois que du Dieu que j'avais offensé
Le courroux, à la fin, se doit être lassé,
Puisqu'il souffre aujourd'hui que ma bouche de pierre
Se ranime à la plainte et s'ouvre à la prière!...
Donc, je te prie, au nom miséricordieux
Du Seigneur, je te prie, archange radieux,
Je te prie, au doux nom de la vierge Marie,
Au saint nom de Jésus, archange, je te prie,
De soulever ton pied de mon sein condamné;
Car c'est trop de douleurs, même pour un damné!...

LE BON ANGE.

C'est une volonté plus forte que la nôtre
Qui, dans les jours passés, nous lia l'un à l'autre,
Et nous en subirons les ordres absolus,
Jusqu'à ce que pour nous les jours soient révolus.
Or, je ne sais quel temps doit durer ton martyre,
Mais voici ce que Dieu me permet de te dire :

Digitized by Google

Sur ce marbre, celui dont la main t'enchaîna
Est le comte don Juan, seigneur de Marana,
Tige des Marana, dont l'illustre famille
Fut, depuis trois cents ans, l'honneur de la Castille.
Or, lorsque son esprit eut quitté ce bas lieu,
Saint Pierre le reçut et le mena vers Dieu,
Qui, lui tendant les bras, lui dit : « Comme un archange,
Vous avez, ô don Juan, vaincu le mauvais ange;
Vous pouvez disposer de son sort aujourd'hui;
Dites ce qu'il vous plaît qu'il advienne de lui. »
A cette grande voix, le pieux solitaire
Tomba les deux genoux et le visage en terre,
Puis, ayant adoré l'Éternel, répondit :
« Seigneur, Seigneur, Seigneur, faites que le maudit
Ne puisse plus tenter, de sa parole immonde,
Ni mon fils, ni les fils qu'il doit laisser au monde.
Car je sais trop, Seigneur, lorsqu'il vous vient tenter,
Combien le cœur de l'homme est faible à résister;
Et je voudrais sauver à ma race future
Les éternels combats de l'humaine nature,
Jusqu'à ce que, parmi ces fils d'avance élus,
Il en naisse un, enfin, d'esprits si dissolus,
Que, sans être poussé par Satan vers l'abîme,
De son propre penchant il commette un grand crime.
Or, ajouta don Juan, Seigneur, pour que cela
S'accomplisse, ordonnez que l'ange que voilà
(Et c'est moi qu'il montrait) descende sur la terre,
Avec la mission d'accomplir ce mystère. »
Dieu dit : « Il sera fait comme vous le voulez. »
Et, se tournant vers moi, Dieu dit encore : « Allez! »
Alors, je descendis de la voûte éternelle,
Et, depuis ce moment, céleste sentinelle,
J'ai sur toi, nuit et jour, veillé silencieux,
Immobile, debout, et sans fermer les yeux.
Ainsi, pour que ma main abandonne son glaive,
Pour que mon pied vengeur de ton sein se soulève,
Il faut qu'obéissant au décret éternel,
Un des fils de don Juan devienne criminel.
Maudit! sois donc encor patient au supplice,
Jusqu'à ce que l'arrêt prononcé s'accomplisse.

LE MAUVAIS ANGE, riant.

Ah! merci : maintenant, lâche esclave de Dieu,
Fais jaillir les éclairs de ton glaive de feu,
Charge d'un nouveau poids ma poitrine épuisée,
Jusqu'à ce que ton pied sente qu'elle est brisée.

Digitized by Google

Poursuis ta mission, bourreau de Jéhova!
Et, tant que le Seigneur te dira d'aller, va!
La vengeance pour lui n'aura plus de longs charmes,
Et mon œil a saigné ses plus sanglantes larmes.
Ah! ce fut un don Juan, seigneur de Marana,
Dont la main, sur ce marbre, as-tu dit, m'enchaîna :
Eh bien, il a céans un fils qui, je l'espère,
Est né pour délier ce que lia son père;
Ou je me trompe fort, ou bien, par lui, la loi
S'accomplira.

(Éclats de rire dans le fond.)

LE BON ANGE.

Silence!

LE MAUVAIS ANGE.

A moi, don Juan! à moi!...

(Éclats de rire dans le fond.)

SCÈNE II

LES MÊMES, DON JUAN, DON CRISTOVAL, DON MANUEL, CAROLINA, JUANA, VITTORIA, PAGES, VALETS.

La porte du fond s'ouvre; on aperçoit une salle à manger toute resplendissante de lumières; de jeunes cavaliers et de jeunes femmes se lèvent de table; deux Nègres, vêtus en pages, entrent en portant des flambeaux; la scène s'éclaire.

DON JUAN, à Cristoval, qui reste en arrière, un verre à la main.

Allons, Cristoval, assez de xérès et de porto comme cela! c'est boire en muletier et non en gentilhomme. Au salon, pour les glaces et les sorbets! (Tendant les bras.) A moi, Carolina!

CAROLINA, passant son bras autour du cou de don Juan.

Me voilà, monseigneur!...

DON CRISTOVAL, vidant son verre.

Alors décidément, don Juan, tu me l'enlèves?

CAROLINA.

Il ne m'enlève pas, je te quitte.

DON CRISTOVAL.

Et pourquoi me quittes-tu, infidèle?

CAROLINA.

Parce que, depuis trois jours que nous nous connaissons, il y en a deux que je ne t'aime plus, et un que je te déteste.

Digitized by Google

DON MANUEL.

Plains-toi encore de la fausseté des femmes, Cristoval!

DON CRISTOVAL.

Cela tombe admirablement bien; car, pendant le dîner, je me suis fiancé à la Juana.

DON MANUEL.

M'aurais-tu fait cette infidélité, païenne?...

JUANA.

Au contraire, j'agis par pure charité chrétienne : ce pauvre Cristoval est si triste d'avoir perdu Carolina, qu'il mourrait de chagrin s'il ne trouvait à la minute quelqu'un qui le consolât.

DON MANUEL.

Très-bien ! alors, à moi la Vittoria !

VITTORIA, adossée au piédestal, et repoussant don Manuel.

Non pas, monseigneur! j'aime don Juan et pas un autre.

DON JUAN, se levant et allant à Vittoria.

Oh! sur mon honneur, voilà un trait merveilleux et qui demande récompense.

(Il porte la main à sa chaîne d'or.)

VITTORIA, l'arrêtant.

Si tu as quelque chose à me donner, monseigneur, donne-moi ton poignard.

DON JUAN.

Qu'en veux-tu faire?

VITTORIA.

Que t'importe?

DON JUAN.

Prends, ma jalouse.

(Vittoria prend le poignard à la ceinture de don Juan et le passe à la sienne.)

CAROLINA.

Si tu fais de tels cadeaux à la femme que tu n'aimes plus, que donneras-tu à celle que tu commences à aimer?

DON JUAN, se couchant sur un divan.

Je lui donnerai une fois ce qu'elle me montrera du doigt, deux fois ce qu'elle me demandera des yeux, et trois fois ce qu'elle exigera des lèvres.

CAROLINA.

Tu es magnifique, seigneur don Juan; mais je serai encore

Digitized by Google

plus généreuse que toi... (L'embrassant au front.) Je ne veux pas que tu me donnes, je veux que tu me rendes.

DON JUAN.

Si j'étais roi, voilà un baiser qui me coûterait une province.

CAROLINA.

Mais, comme tu n'es que comte, je me contenterai d'un de tes châteaux. Combien en as-tu?

DON MANUEL.

Il n'en sait pas le nombre.

DON JUAN.

Non; seulement, ils sont à moi comme les Espagnes sont à l'infant.

CAROLINA.

C'est égal, je te prête dessus. (Lui effeuillant son bouquet de roses sur la tête.) L'infant deviendra roi.

DON JUAN, l'embrassant.

C'est chose dite, j'emprunte.

DON CRISTOVAL.

Tu oublies que la moitié des biens que tu engages appartient à don José.

DON JUAN, négligemment.

Qu'est-ce que don José?

DON MANUEL.

Mais ton frère aîné, ce me semble.

DON JUAN.

Ah! oui. Eh bien, si j'ai un conseil d'ami à lui donner, à ce frère, c'est de trouver un juif qui lui achète son droit d'aînesse pour un plat de lentilles; le juif sera volé.

JUANA.

Mais il est donc décidé à vivre toujours, le vieux comte?

DON JUAN.

Tiens, ne m'en parle pas, Juana; tu as peut-être entendu dire qu'il y a un Père éternel au ciel, n'est-ce pas? Eh bien, je crois, Dieu me pardonne! qu'il est descendu sur la terre.

UN DOMESTIQUE, levant la portière de la chambre à gauche du spectateur.

Monseigneur don Juan, votre père se meurt.

(Silence d'un instant.)

DON JUAN, se soulevant.

Et il m'envoie chercher?

Digitized by Google

LE DOMESTIQUE, traversant la scène.

Non; il a entendu vos éclats de rire, et il ne veut pas vous attrister; il envoie chercher son confesseur dom Mortès.

(Le Domestique sort.)

DON CRISTOVAL, se levant.

Adieu, don Juan; nous ignorions la maladie du vieux comte, et nous demandons pardon à Dieu d'avoir blasphémé dans une maison qui appartenait à la mort.

JUANA.

Adieu, don Juan; tu es un impie, et tu perdrais l'âme d'une sainte en soufflant dessus.

CAROLINA.

Adieu, don Juan; j'espère que Dieu me pardonnera dans l'autre monde de t'avoir aimé un instant dans celui-ci.

DON JUAN.

Surtout si nous faisons pénitence ensemble. Prenons jour.

CAROLINA.

Jamais!

DON JUAN.

Alors, je t'attendrai de huit à neuf heures du matin, à la petite maison du parc.

CAROLINA, souriant.

J'y serai.

DON JUAN.

Et toi, Vittoria, tu ne me dis rien?

VITTORIA.

Si fait; je te dis que, tel que tu es, don Juan, maudit et damné d'avance, je t'aime; et je te dis encore que, si Carolina vient au rendez-vous que tu lui donnes, foi d'Espagnole, je la tuerai.

DON JUAN.

Adieu, ma charmante. (A ses Pages.) Éclairez.

SCÈNE III

LE BON ANGE, LE MAUVAIS ANGE, DON JUAN.

DON JUAN.

Adieu, jeunes fous et belles courtisanes, qui jouez comme des enfants avec des baisers et des poignards, sans savoir ce qu'on en peut faire; partez avec vos flambeaux, vos rires et votre bruit, et laissez-moi seul et dans l'obscurité : mes pen-

Digitized by Google

sées ont besoin de silence et de ténèbres. Puissent, cette nuit, mes richesses, mes châteaux et mes titres, ne pas s'évanouir comme vous!... Mon père ne me demande pas, je m'en doutais; il demande dom Mortès, je m'en doutais encore. Il faut que ce prêtre passe par ici pour entrer dans la chambre de mon père, je lui parlerai le premier. Allons, don Juan, il ne s'agit plus de séduire une jolie femme ou de combattre un brave cavalier; plus de paroles dorées, plus de bottes secrètes: tu as affaire à un prêtre, parle-lui la sainte langue de l'Église.

SCÈNE IV

LES MÊMES, DOM MORTÈS.

DON JUAN.

Vous êtes un digne serviteur de Dieu, mon père, toujours prompt à la prière et à la consolation.

DOM MORTÈS.

C'est mon devoir, monseigneur.

DON JUAN.

Aussi, n'avons-nous pas douté quand nous vous avons fait mander...

DOM MORTÈS.

Pardon, mais je croyais que le comte seul avait besoin...

DON JUAN.

Tous deux, mon père, tous deux : la parole divine est peut-être plus nécessaire encore à ceux qui doivent vivre qu'à ceux qui vont mourir. N'avez-vous pas quelques minutes à me consacrer, mon père?

DOM MORTÈS.

Parlez, monseigneur.

DON JUAN.

Vous avez connu mon noble père dans sa jeunesse?

DOM MORTÈS.

J'ai eu l'honneur d'étudier avec lui à l'université de Salamanque.

DON JUAN.

Vous savez qu'il était d'un caractère...

DOM MORTÈS.

Plein de grandeur et de seigneurie.

Digitized by Google

DON JUAN.

Mais en même temps fougueux et passionné.

DOM MORTÈS.

Cela lui a fait faire de grandes armes en Italie, monseigneur.

DON JUAN.

Et de grands péchés en Espagne, mon père.

DOM MORTÈS.

Il a toujours obéi aux ordres de son roi, comme doit le faire un bon Castillan.

DON JUAN.

Certes; mais il n'a pas toujours suivi les commandements de Dieu, comme aurait dû le faire un bon catholique.

DOM MORTÈS.

Je ferai tout pour l'amener là.

DON JUAN.

Il y a un péché qui doit lourdement charger sa conscience.

DOM MORTÈS.

Lequel ?

DON JUAN.

Vous savez qu'avant d'épouser ma mère, il avait eu de... je ne sais quelle esclave mauresque, gitane ou bohémienne, qu'il avait ramenée d'Afrique, un fils qu'il a traité comme mon frère, et à qui il a permis de s'appeler don José, comme je m'appelle don Juan?

DOM MORTÈS.

Je le sais.

DON JUAN.

Eh bien, mon père, voilà ce dont il est urgent qu'il se repente pour le salut de son âme; et il se repentira certainement, si un saint homme comme vous lui reproche sa faiblesse pour cet enfant, s'il lui défend de le revoir avant sa mort, et s'il lui présente ce sacrifice comme une expiation de sa faute.

DOM MORTÈS.

Et pourquoi ?

DON JUAN.

Parce que, comme un païen et un hérétique qu'il est, il dissiperait les richesses des Marana en des jeux de cartes et de dés, au lieu d'en doter de saints couvents, comme je le ferais, moi;... en orgies avec de jeunes étudiants, au lieu de donner une châsse d'argent à Saint-Jacques de Compostelle, et une

Digitized by Google

chape d'or à Notre-Dame del Pilar, comme je le ferais, moi;... enfin, en débauches avec de belles courtisanes du démon, au lieu de récompenser largement les saints hommes qui se dévouent au salut et à la consolation des mourants, comme je ferais encore, moi... Comprenez-vous, mon père?...

DOM MORTÈS.

Oui, oui, monseigneur... Cependant, je crois que, si don José était à votre place...

DON JUAN.

Mais il n'y est pas... et savez-vous où il est? A Séville en Andalousie, dans la ville des amours, des sérénades et des fleurs, tandis que son père bien-aimé vous envoie chercher pour se préparer à la mort... Et que fait-il à Séville?... Il chante des chants mauresques sur une guitare grenadine, aux pieds de je ne sais quelle Teresina, qu'il séduit en lui faisant croire qu'elle sera sa femme, et cela au lieu d'accourir ici pour prier et pleurer avec moi au chevet du lit mortuaire... Et voilà ce qu'il faut que mon père sache de votre bouche; car, si au moment de mourir... la faiblesse humaine est si grande à l'heure suprême!... il allait, ce qui est possible, légitimer ce bâtard... Il ne faut pour cela qu'un parchemin, deux lignes, une signature, et le sceau des Marana près de cette signature... et alors ce ne serait plus moi, ce serait l'autre qui deviendrait comte de Marana, grand d'Espagne de première classe, et maître de vassaux assez nombreux pour faire à son propre compte la guerre au roi de France!...

DOM MORTÈS.

Rassurez-vous, monseigneur, car je sais, dans ce cas, quelles seraient les intentions de votre frère.

DON JUAN.

Il vous les a dites?... Oui, il a fait le grand, le généreux, le magnanime... Il est vrai que cela ne lui a coûté que des paroles. Il vous a dit, n'est-ce pas, qu'il me laisserait la seigneurie d'Olmedo ou d'Aranda, qui rapportent ensemble cinq cents réaux et vingt-cinq maravédis de rente? puis encore, peut-être, qu'il consentirait à ce que l'on continuât de m'appeler don; c'est-à-dire qu'il me fait l'aumône d'un morceau de pain et d'une épée... Oh! le digne, le noble, l'excellent fils, qui dispose de la succession paternelle du vivant même de son père!... oh! le digne, le noble, l'excellent frère, qui se fait une part de lion, qui étend l'ongle sur l'héritage des Marana,

Digitized by Google

et qui dit : « Ceci est à moi, don José ! Cela est à toi, don Juan !... »

DOM MORTÈS.

J'espère que don José arrivera à temps pour que votre noble père règle, de son vivant, ses intérêts et les vôtres.

DON JUAN.

Oh! pour cela, vous vous trompez... Non !... il laisserait mourir son père dans la solitude et l'abandon, si je n'étais pas là, moi... Je lui ai écrit dix lettres.

DOM MORTÈS.

Eh bien, moi, monseigneur, je ne lui en ai écrit qu'une, mais je suis sûr du messager qui la porte.

DON JUAN, furieux.

Tu as écrit à don José, prêtre!... et qui t'a permis de le faire?

DOM MORTÈS.

Celui qui en avait le droit: votre père.

DON JUAN.

Eh! que ne me disais-tu cela plus tôt, tu m'aurais épargné depuis une demi-heure cette comédie que je joue !... Ah! nous voilà enfin tous deux face à face, nos masques à la main, et pouvant tout nous dire!... Eh bien, donc, écoute, et retiens bien ce que tu vas entendre... Je ne veux pas, entends-tu bien, prêtre? je ne veux pas que le vieillard reconnaisse don José pour mon frère... et cela, non pas parce qu'il est le fils d'une bohémienne, non pas parce qu'il est un païen, non pas parce qu'il déshonorerait mon nom dans l'autre monde, dont je m'inquiète fort peu; mais parce que, dans celui-ci, il me prendrait mon titre de comte, dont j'ai besoin pour faire grande et noble figure par les Espagnes;... mes richesses, qu'il me faut pour acheter l'amour qu'on ne voudra pas me donner, et mes dix mille vassaux, qui me sont nécessaires pour m'assurer l'impunité que la justice se lassera peut-être de me vendre... Souviens-toi que je m'appelle don Juan, et qu'un de mon nom, si ce n'est de ma race, est descendu vivant en enfer, y a soupé avec un commandeur qu'il avait tué après avoir déshonoré sa fille; que j'ai toujours été jaloux de la réputation de cet homme, comme le roi Charles-Quint de celle du roi François Ier... et que je veux la surpasser, entends-tu? afin que le diable ne sache lui-même qui préférer de don Juan Tenorio ou de don Juan de Marana... Maintenant, entre chez mon père ou

Digitized by Google

sors de cette maison, sois pour don Juan ou pour don José, pour Dieu ou pour Satan, à ton choix; mais n'oublie pas que je suis là, et que je ne perds pas une parole, pas un geste, pas un signe... et que, selon ce que tu feras, je ferai.

DOM MORTÈS, entrant dans la chambre.

Dieu prenne pitié de vous, monseigneur!

DON JUAN.

Priez pour vous-même, mon père.

SCÈNE V

LE BON ANGE, LE MAUVAIS ANGE, DON JUAN.

DON JUAN.

Allons, la lutte est engagée... il faut la soutenir : le prix est magnifique, don Juan! Tu as enfin rencontré un adversaire digne de toi; il est fâcheux que ce soit sous la robe d'un moine; car je m'entends mieux à me servir de l'épée que du poignard. (Soulevant la tapisserie.) Ah! le voilà qui s'approche du lit de mon père. Prêtre, fais ton office de prêtre et pas autre chose, je te le conseille... Pourquoi t'éloignes-tu? que veux-tu faire de cette encre et de cette plume?... Ah! tu tires un parchemin de ta poitrine; ne mets pas la plume aux mains de mon père, ou, si tu le fais, tu vois bien que c'est toi qui cherches ta destinée, que c'est toi qui vas au-devant du malheur que j'ai voulu éviter... Ah! ah! voilà le vieillard qui écrit... Suis des yeux chaque ligne qu'il trace... Chaque ligne m'enlève un titre, un trésor, un château, n'est-ce pas? Une seconde encore, et il ne me restera rien... Il va signer... il... Prêtre maudit!... (Il s'élance dans la chambre. La musique indique la situation, elle est interrompue par un cri; au même instant, le bon Ange s'envole, laissant tomber son épée et cachant sa tête dans ses deux mains, tandis que le mauvais Ange s'enfonce dans la terre, en riant. Lorsque tous deux ont disparu, don Juan reparaît, pâle, soulevant la tapisserie d'une main et tenant le parchemin de l'autre.) Il était temps! la signature manque seule, car ils avaient eu la précaution d'appliquer le sceau d'avance. Personne n'a vu entrer le vieillard. (Allant à une fenêtre qui domine un précipice.) Personne ne l'a vu sortir! Mon père s'est évanoui... et, quand il reviendra à lui, il prendra tout cela pour quelque songe de la fièvre... pour quelque vision infernale! (Mettant le parchemin dans sa poitrine.) Allons, je suis

Digitized by Google

toujours don Juan, seigneur de Marana, fils aîné du comte! (Il cherche à s'appuyer contre le piédestal, et s'aperçoit que le groupe du bon Ange et du mauvais Ange n'est plus là.) Ah! disparu! Cette vieille tradition de la famille serait-elle vraie? Le mauvais ange des Marana devait reprendre, disait-on, sa liberté, lorsqu'un crime serait commis par un Marana. Eh bien, le crime est commis, le mauvais ange est libre. (Croisant les bras et regardant le ciel.) Après?

LE COMTE, appelant de la chambre voisine.

Don Juan!

DON JUAN.

J'attendais une réponse du ciel et la voilà qui me vient de la tombe: c'est la voix de mon père. Pourquoi cette voix me fait-elle tressaillir jusqu'au fond des entrailles? pourquoi me senté-je malgré moi tout prêt à lui obéir? Ah! ah! ah! c'est qu'on m'a dit quand j'étais enfant : « Cet homme est ton père, et tu dois obéir à ton père. » (Il s'approche comme malgré lui.) Préjugés de l'enfance, qui s'enracinent au cœur de l'homme!... chaînes qui sortent de la bouche des nourrices, et qui garrottent les générations aux générations, ceux qui s'élèvent à ceux qui tombent, la vie à la mort!... Pourquoi le dernier cri du prêtre m'a-t-il moins ému que cette voix?... Don Juan, don Juan! poitrine de lion où bat un cœur de femme, obéis!

LE COMTE.

Don Juan!

DON JUAN, soulevant la tapisserie.

Me voilà, mon père...

(Au moment où il va entrer, on entend une voix du côté opposé : c'est celle de don José.)

DON JOSÉ, dans l'antichambre.

Don Juan!

DON JUAN, laissant retomber la portière.

C'est la voix de mon frère, celle-là... Ah! celle-là aussi m'a fait tressaillir jusqu'au fond des entrailles, mais de haine et de jalousie!... Elle vient bien pour combattre l'autre. Merci, Satan!

(Il revient tranquillement en scène.)

Digitized by Google

SCÈNE VI

DON JOSÉ, DON JUAN.

DON JOSÉ, s'élançant en scène.

Don Juan! don Juan! est-il encore temps? verrai-je encore mon père?

DON JUAN, mettant le doigt sur sa bouche.

Silence, frère!... il dort!...

DON JOSÉ, se jetant au cou de don Juan.

Que je t'embrasse pour cette bonne nouvelle, frère! Comprends-tu? si je n'avais pas reçu cette lettre du digne dom Mortès, mon père mourait sans que je le revisse; il m'aurait appelé dans son agonie et je n'aurais pas été là pour lui répondre! la terre aurait recouvert cette face vénérable sans que la dernière expression de ses traits fût restée éternellement en ma mémoire... Oh! cela n'était pas possible! Dieu n'a pas voulu que cela fût... Laisse-moi pleurer, frère, car j'ai le cœur plein de sanglots et de larmes... Oh! mon père, mon père, mon digne père!...

(Il pleure.)

DON JUAN, lui passant un bras autour du cou.

Pauvre José! et tu as ainsi quitté Séville, tes amours enchantées, ta belle Teresina?

DON JOSÉ.

Tais-toi, don Juan, tais-toi; ne parle pas des amours du fils pendant l'agonie du père... Si j'ai quitté Teresina! oh! j'aurais quitté ma vie si j'avais cru que mon âme vînt plus vite! Est-ce que sa maladie est mortelle? est-ce qu'il souffre bien? t'a-t-il parlé de moi? s'est-il souvenu de José?

DON JUAN.

Oui, frère, nous avons souvent parlé de toi ensemble... Et tu disais que doña Teresina?...

DON JOSÉ.

Oh! frère! elle est belle parmi les belles, comme mon père était bon entre tous... Qu'il eût aimé ma Teresina, mon pauvre père! Si j'avais pu voir sa bouche se poser sur ses beaux cheveux blancs, comme ces roses des Pyrénées qui fleurissent dans la neige, oh! j'aurais été heureux, trop heureux!...

Digitized by Google

DON JUAN.

Et tu l'as abandonnée à Séville, seule et si loin de toi?

DON JOSÉ.

Non, non!... elle m'a accompagné jusqu'en Castille; je l'ai laissée dans notre château de Villa-Mayor; je ne voulais pas la faire assister à la scène de deuil qui m'attendait ici...

LE COMTE.

Don José!

DON JOSÉ.

N'ai-je pas entendu mon nom? mon père ne m'a-t-il pas appelé?

DON JUAN.

Non, tu te trompes... Oublieux, tu ne te rappelles donc pas combien de fois, enfants tous deux, nous avons écouté avec effroi le bruit du torrent qui roule au pied de ces murs, et dont l'eau parfois semblait se plaindre, comme une âme errante et qui demande des prières?

DON JOSÉ.

Oui, c'est vrai; mais moi seul tremblais... Tu n'avais pas peur, toi, et, tandis que je tombais à genoux, moi, tu chantais quelque vieille ballade impie où l'ennemi du genre humain jouait le principal rôle.

DON JUAN.

Oui, et, alors comme aujourd'hui, esprit dégagé des liens terrestres, tu oubliais les choses les plus nécessaires à la vie, comme de se reposer quand on est las, et de manger quand on a faim. Viens dans cette chambre, don José!... assieds-toi devant une table, et je te servirai comme je dois le faire, mon aîné, mon seigneur, mon maître... Viens, tu boiras à la santé de ta belle Teresina.

DON JOSÉ.

Oui, tu as raison, j'aurais bien besoin de réparer mes forces: il y a trois jours que je marche sans m'arrêter; il y a vingt-quatre heures que je n'ai rien pris; mais, si pendant ce temps mon père...

DON JUAN.

Je te dis qu'il dort. Viens, viens.

LE COMTE, d'une voix mourante.

Don José!...

Digitized by Google

DON JOSÉ.

Oh! cette fois, je ne me trompe pas; dis ce que tu voudras, frère, mais c'est sa voix. Me voilà, père, me voilà!

DON JUAN, le poussant.

Eh bien, va donc! (A part.) Maintenant, je te permets de l'embrasser.

SCÈNE VII

DON JUAN, seul d'abord; puis LE BON ANGE, puis LE MAUVAIS ANGE.

DON JUAN, après avoir écouté un instant.

Plus rien, rien que les sanglots de mon frère; tout est fini! (Il tombe sur un fauteuil et s'essuie le front.) Ah! (mettant la main sur sa poitrine) qui est-ce qui me parle là? qui me dit que j'ai mal fait? quel est cet ennemi qui vit en moi pour me donner des conseils contre moi? (On entend une musique douce et dans laquelle la harpe domine. Le bon Ange descend du ciel et se pose sur la fenêtre ouverte.) La conscience? Elle est comme don José, elle arrive trop tard. (Le bon Ange remue les lèvres comme s'il parlait. Don Juan lui répondant.) Il n'est jamais trop tard pour se repentir? Et la mort du prêtre?... (Le bon Ange semble parler de nouveau.) Une pénitence de toute la vie peut l'expier? (Le bon Ange descend et s'approche silencieusement de don Juan.) Et mon père qui m'appelait, et que j'ai laissé mourir sans lui répondre! (Même jeu.) Il est déjà au ciel, où il prie pour son fils? Donc, l'avenir m'appartient encore.

LE BON ANGE, appuyé sur le dossier de son fauteuil.

Oui, pour toi, si tu veux, commence un nouvel être :
Ton père, en expirant, t'a fait souverain maître
De ses vassaux et de ses biens,
Tandis que don José, par un destin contraire,
Est pauvre... Allons, don Juan, tends les bras à ton frère,
Et que tes trésors soient les siens.

LE MAUVAIS ANGE, sortant de terre et s'appuyant sur le dossier du fauteuil, du côté opposé.

Ton frère n'a pas droit, don Juan, à ta fortune :
C'est un bâtard jaloux, dont la vue importune
Depuis longtemps lasse tes yeux.

Digitized by Google

Étranger, de quel droit viendrait-il au partage ?
Garde à toi seul, don Juan, ton immense héritage.
Tu t'en feras des jours joyeux.

LE BON ANGE.

Du moins, pour rétablir entre vous l'équilibre,
Puisque tu l'as fait pauvre, il faut le faire libre :
Tu rempliras ainsi le désir paternel,
Et José, libre, heureux près de sa jeune femme,
Te dressera, don Juan, un autel dans son âme,
Où brûlera l'encens de l'amour fraternel.

LE MAUVAIS ANGE.

Pourquoi donc d'un vassal appauvrir ton domaine ?
Laisse ton frère aller où son destin le mène ;
Ses fils de ta maison augmenteront l'honneur,
Et sa femme, à l'autel, devenant ta vassale,
Te devra le trésor de sa nuit virginale,
Dont, libre, son époux t'enlève le bonheur.

LE BON ANGE.

Mais ce n'est qu'un enfant aux flammes ingénues,
Qui, le soir, va perdant son regard dans les nues,
Demandant au flot qui bruit
Pourquoi son jeune sein s'enfle comme son onde,
Et quel est le secret des voluptés du monde
Dont elle rêve chaque nuit.

LE MAUVAIS ANGE.

Don Juan, c'est un trésor ! crois-moi, l'Andalousie
Exprès pour tes plaisirs semble l'avoir choisie,
Avec un teint blanc et vermeil,
Avec de longs baisers, brûlants comme une flamme,
Et des regards ardents qui pénètrent dans l'âme
Comme deux rayons de soleil.

LE BON ANGE, s'éloignant.

Adieu ! pauvre insensé qu'entraîne un mauvais songe,
De cette vie, un jour, tu sauras le mensonge,
Et tu me chercheras d'un douloureux regard ;
Et tu m'appelleras comme un vaincu sans armes,
Avec des sanglots et des larmes ;
Mais peut-être que Dieu répondra : « C'est trop tard ! »

(Il disparaît.)

Digitized by Google

LE MAUVAIS ANGE, s'enfonçant lentement en terre.

Adieu, noble don Juan ! le monde est ta conquête,
Au-dessus de ses fils tu peux lever la tête;
Car tu n'as plus de maître, et toi seul es ton roi;
Et, si ton cœur, lassé des voluptés paisibles,
Rêve des plaisirs impossibles,
Appelle-moi, don Juan, je monterai vers toi.

(Il disparaît.)

SCÈNE VIII

DON JUAN, puis HUSSEIN.

DON JUAN, se levant.

Holà, esclave !

HUSSEIN, entrant.

Que plaît-il à Votre Seigneurie?

DON JUAN.

Dis à un écuyer et à douze hommes d'armes de venir me rejoindre à la maison du parc, où j'ai, ce matin, un rendez-vous avec Carolina. Ce soir, nous partons pour Villa-Mayor.

HUSSEIN.

Préviendrai-je don José, le frère de Votre Seigneurie?

DON JUAN.

Retiens bien ceci, esclave, afin de ne plus tomber dans la même faute : je suis le fils unique du comte, le seul héritier de sa famille, et quiconque dira que José est mon frère en a menti.

(Hussein s'incline; don Juan sort par la porte opposée à celle de la chambre où et son père.)

Digitized by Google

ACTE DEUXIÈME

DEUXIÈME TABLEAU

Une chambre du château de Villa-Mayor.

—

SCÈNE PREMIÈRE

TERESINA, PAQUITA, lisant toutes deux.

TERESINA.

Paquita!

PAQUITA.

Madame?

TERESINA.

Est-ce que le livre que tu lis t'amuse?

PAQUITA.

Prodigieusement! Est-ce que le livre que lit madame l'ennuie?

TERESINA.

A la mort!

PAQUITA.

De quoi traite-il?

TERESINA.

Des vertus de très-grande et très-noble dame Pénélope, épouse de monseigneur Ulysse, roi d'Ithaque. Et le tien?

PAQUITA.

Des amours de la princesse Boudour avec les fils du roi de Serendib.

TERESINA.

Avec le fils, tu veux dire?

PAQUITA.

Avec les fils, je dis.

TERESINA.

Cela ne se peut pas.

PAQUITA.

Pardon, señora, elle les a aimés chacun leur tour : le pre-

Digitized by Google

mier, un peu; le second beaucoup, et le troisième, passionnément; la progression ordinaire. C'est toujours le dernier qu'on aime davantage.

TERESINA.

Vous êtes folle, Paquita.

(Elle se remet à lire.)

PAQUITA, se levant et s'approchant de Teresina.

Mais le plus joli de tout cela, madame, c'est qu'un jour, en se promenant au bord de la mer, elle trouva sur le rivage un vase de grès scellé avec du plomb; elle s'approcha de ce vase, et elle entendit une petite voix plaintive qui en sortait; elle le fit briser aussitôt, et elle se trouva en face d'un beau génie qui lui dit de souhaiter trois choses, et qu'elles seraient accomplies... Quand nous nous promènerons au bord de la mer, il faudra bien regarder!

TERESINA.

Pourquoi?

PAQUITA.

Parce que, comme la princesse Boudour, nous trouverons peut-être un génie.

TERESINA.

Et quels sont les trois souhaits que tu formeras?

PAQUITA.

Moi, je n'en formerai qu'un.

TERESINA.

Lequel?

PAQUITA.

Celui d'être à la place de madame.

TERESINA.

Et tu te trouverais heureuse?

PAQUITA.

Certes! car, lorsqu'on est jeune et jolie, ce ne sont plus trois souhaits qu'on peut former, ce sont mille caprices qu'on peut avoir. Croyez-moi, señora, l'éventail d'une jolie femme est plus puissant que la baguette d'une fée.

TERESINA.

Et comment cela?

PAQUITA.

D'abord cela parle, un éventail.

TERESINA.

Quelle langue?

Digitized by Google

PAQUITA.

La plus jolie de toutes, la langue de l'amour. Écoutez. Vous êtes à la promenade, un jeune seigneur passe et vous salue; s'il ne vous convient pas, vous regardez dédaigneusement les dessins; cela veut dire clairement : « Passez au large, mon beau seigneur, car vous n'obtiendrez rien de nous. » Au lieu de cela, le cavalier qui passe vous plaît-il, oh! alors, comme vous ne pouvez pas tout de suite lui rendre son salut, vous vous couvrez la figure ainsi, comme si vous ne vouliez pas le voir, et vous le regardez à travers les branches, cela signifie : « Vous êtes assez de notre goût, mon gentilhomme, et, si votre naissance et votre fortune répondent à votre tournure, on aura peut-être la faiblesse de vous aimer. » Le gentilhomme comprend cela comme si une duègne venait le lui dire à l'oreille; dix minutes après, il repasse, et trouve que la señora, en partant, a oublié son éventail sur sa chaise; il s'approche de l'éventail, le prend, le porte à ses lèvres, et l'éventail lui dit : « Ma maîtresse ne vous voit pas avec indifférence; rapportez-moi chez elle, car elle serait désolée de me perdre. » Vous entendez une sérénade sous votre balcon; c'est votre éventail qui revient et qui vous dit : « Ma belle maîtresse, je suis aux mains d'un seigneur qui vous aime; voyez comme il m'embrasse après chaque couplet; c'est que vos jolies mains m'ont touché; maintenant, répétez la ritournelle de l'air que la musique vient d'exécuter... Très-bien, ma belle maîtresse! ne vous ennuyez pas trop de nous, bientôt nous viendrons vous remercier. » En effet, dix minutes après, on entend des pas dans le corridor; c'est un page qui annonce le seigneur don Ramire Mendoce ou don Alphonse, c'est notre gentilhomme. Il entre; vous examinez son costume, pour voir s'il est riche et de bon goût; vous regardez son page, pour voir s'il a une livrée; vous jetez un coup d'œil sur sa litière, pour voir si elle a des armoiries; et, s'il est beau, s'il est riche, s'il est noble, vous lui dites : « Je veux trois choses, » et il vous les donne!...

TERESINA.

Mais sais-tu bien, Paquita, qu'une aventure à peu près pareille m'est arrivée aujourd'hui?

PAQUITA.

Vraiment?

Digitized by Google

TERESINA.

Oui, j'étais assise à la porte du parc qui donne sur la route de Santa-Cruz, lorsque je vis passer un beau cavalier ; ce devait être un grand seigneur, car il était suivi d'un écuyer et de plusieurs hommes d'armes; il me salua en passant; alors je me sentis tellement rougir, que je me cachai derrière mon éventail.

PAQUITA.

Bien !

TERESINA.

Sans doute, il crut que je le regardais, car à peine eut-il fait cent pas, qu'il jeta la bride aux mains de son écuyer, descendit de cheval, et vint vers moi à pied. Tu comprends que je ne l'attendis pas, et même je rentrai si vite (ayant l'air de chercher autour d'elle), que...

PAQUITA.

Que?...

TERESINA.

Mon Dieu! que je crois avoir oublié mon éventail sur le banc.

PAQUITA.

Très-bien ! alors nous allons avoir la sérénade.

TERESINA.

Oh! j'espère bien que ce jeune seigneur n'y a pas même fait attention, car ce fut un oubli et pas autre chose; demain, dès le matin, Paquita, tu iras le chercher à la petite porte du parc.

(On entend la ritournelle d'une sérénade.)

PAQUITA.

Tenez, ce n'est pas la peine; entendez-vous?

TERESINA.

Oh! mon Dieu !

PAQUITA.

Eh bien, qu'y a-t-il là d'effrayant?

TERESINA.

Oui; mais si don José savait...

PAQUITA.

Ah! voilà la grande affaire... Il ne le saura pas.

(Elle va à la fenêtre.)

Digitized by Google

TERESINA.

Que fais-tu ?

PAQUITA.

Je vais ouvrir.

TERESINA.

Je te le défends !

PAQUITA, ouvrant.

Ah! mon Dieu ! vous avez parlé trop tard.

TERESINA.

Imprudente!...

PAQUITA.

Voulez-vous que je la referme?

TERESINA.

Oh! puisqu'elle est ouverte...

PAQUITA.

Vous avez raison. (Faisant signe à sa maîtresse.) Venez tout doucement.

(Elles s'avancent toutes deux sur la pointe du pied.)

TERESINA, à la fenêtre.

Le voilà ! c'est bien lui... Je le reconnais à sa plume rouge.

PAQUITA.

Écoutez !...

DON JUAN, chantant au bas de la fenêtre.

En me promenant ce soir au rivage,
Où, pendant une heure, à vous j'ai rêvé,
J'ai laissé tomber mon cœur sur la plage,
Vous veniez ensuite et l'avez trouvé.

Dites-moi comment finir cette affaire :
Les procès sont longs, les juges vendus,
Je perdrai ma cause; et, pourtant que faire ?
Vous avez deux cœurs, et je n'en ai plus!

Mais, dès qu'on s'entend, bientôt tout s'arrange,
Et souvent le mal vous conduit au bien.
De nos cœurs entre eux faisons un échange :
Donnez-moi le vôtre, et gardez le mien.

PAQUITA.

La ritournelle est délicieuse. (Chantant.) La la la la la...

TERESINA, l'arrêtant.

Paquita !

Digitized by Google

PAQUITA.

Oh! c'est vrai; et moi qui ne pense pas...

TERESINA, soupirant.

Heureusement que nous sommes enfermées dans ce vieux château, et qu'il n'y a pas à craindre que ce cavalier y entre!

PAQUITA, soupirant plus fort.

Oui, très-heureusement!

TERESINA, redescendant la scène.

Aussi, je suis tranquille.

PAQUITA, à demi-voix.

Écoutez!

TERESINA.

Quoi?

PAQUITA.

On marche dans le corridor!...

TERESINA, vivement.

Fermez cette porte, Paquita!

(Paquita ferme la porte.)

PAQUITA, écoutant.

On s'arrête!

TERESINA, écoutant aussi.

On frappe!

PAQUITA.

Il faut savoir qui cela est.

TERESINA.

Demande.

PAQUITA.

Qui est là?

HUSSEIN, en dehors.

L'esclave du comte don Juan.

TERESINA.

Paquita!

PAQUITA.

Silence!... Et que veut le comte don Juan?

HUSSEIN.

Présenter ses hommages à la maîtresse de ce château.

PAQUITA, se retournant vers sa maîtresse.

Ses hommages!... c'est bien respectueux.

TERESINA.

N'importe, je ne puis le recevoir.

Digitized by Google

HUSSEIN.

Eh bien ?

PAQUITA.

Eh bien, allez dire au comte don Juan que, ce soir, il est trop tard... Demain, nous verrons.

TERESINA.

Que dis-tu donc?

PAQUITA.

Je répète vos paroles mot pour mot.

HUSSEIN.

Mais, comme mon maître part demain, il désirerait parler ce soir à la camérière.

PAQUITA, se retournant vers sa maîtresse.

A la camérière, je n'y vois pas d'inconvénient... D'ailleurs, il faut que je lui redemande votre éventail... Vous ne pouvez le laisser entre les mains de ce jeune homme, ce serait lui donner des espérances.

TERESINA, vivement.

Tu as raison.

PAQUITA, à Hussein.

Allez dire au comte don Juan que la camérière de doña Teresina consent à lui accorder l'entrevue qu'il sollicite.

TERESINA.

Paquita, je me retire dans ma chambre... Tu lui diras qu'il m'était impossible de le recevoir, que je suis fiancée à don José, et qu'il sait qu'en pareille circonstance, les jeunes filles espagnoles ne paraissent devant aucun autre cavalier que leur mari.

PAQUITA, la poussant dans sa chambre.

C'est bien, c'est bien, c'est bien !

(En se retournant, elle aperçoit don Juan sur le seuil de la porte.).

SCÈNE II

DON JUAN, PAQUITA.

DON JUAN, de la porte du fond.

Seule

PAQUITA, de l'autre porte.

Seule.

Digitized by Google

DON JUAN, s'approchant.

Tant mieux !

PAQUITA.

Seigneur cavalier, ma maîtresse...

DON JUAN.

Écoute derrière quelque tapisserie, n'est-ce pas?... Sois tranquille, je parlerai bas... Ton nom?

PAQUITA.

Paquita.

DON JUAN, allant à elle et la regardant.

Eh bien, Paquita... si je connais bien mes Espagnes, tu es Andalouse; si je n'ai point oublié ma science des âges, tu as vingt-cinq ans, et, si je sais toujours lire dans les yeux, tu as déjà trahi un mari, trompé deux amants, et perdu trois maîtresses.

PAQUITA.

Vous êtes sorcier, monseigneur !

DON JUAN.

Quant à moi, je suis le comte don Juan de Marana.

PAQUITA.

Noble?

DON JUAN.

Je t'ai dit mon nom.

PAQUITA.

Riche?

DON JUAN.

Comme une mine d'or.

PAQUITA.

Et magnifique?

DON JUAN.

Comme le roi.

PAQUITA.

Vous croirai-je sur parole?

DON JUAN, lui donnant sa bourse.

Non, sur actions.

PAQUITA.

Je vous crois, monseigneur.

DON JUAN.

Maintenant, parlons de ta maîtresse.

Digitized by Google

PAQUITA.

Elle a...

DON JUAN.

Dix-sept ans, je le sais.

PAQUITA.

Elle s'appelle...

DON JUAN.

Doña Teresina, je le sais.

PAQUITA.

Elle est fiancée...

DON JUAN.

A don José, je le sais encore.

PAQUITA.

Qu'elle...

DON JUAN.

N'aime pas.

PAQUITA.

Qu'elle aime.

DON JUAN, lui passant sa chaîne au cou.

Ou plutôt qu'elle...

PAQUITA.

Croit aimer.

DON JUAN.

Ses défauts ?

PAQUITA.

Je ne lui en connais aucun.

DON JUAN, lui passant une bague au doigt.

Elle doit en avoir.

PAQUITA.

Elle est un peu curieuse, un peu coquette, un peu vaine.

DON JUAN.

J'ai deux chances de plus que le serpent... Ève n'était que curieuse.

PAQUITA.

Et elle n'avait pas de femme de chambre.

DON JUAN.

C'est juste, cela m'en fait au moins une de plus... Adieu, Paquita.

PAQUITA.

Vous vous en allez ?

Digitized by Google

DON JUAN.

Je sais ce que je voulais savoir.

PAQUITA.

Reviendrez-vous?

DON JUAN.

Peut-être.

PAQUITA.

Au revoir, monseigneur.

DON JUAN.

Ne me reconduis-tu pas?

PAQUITA, prenant un flambeau.

Oh! pardon.

(Elle sort derrière don Juan.)

SCÈNE III

TERESINA, puis PAQUITA.

TERESINA, entrant doucement.

Il est parti!

PAQUITA, jetant un cri dans le corridor.

Ah!

TERESINA.

Qu'y a-t-il?

PAQUITA, rentrant sans flambeau.

Rien; j'ai laissé tomber mon flambeau.

TERESINA.

Eh bien, ce cavalier?

PAQUITA.

C'est un noble seigneur.

TERESINA.

Ses manières?

PAQUITA.

D'un prince!... et avec cela...

TERESINA.

Quoi?

PAQUITA.

Timide!... oh! mais timide comme un écolier...

TERESINA.

Vraiment?... Et t'a-t-il parlé de moi?

Digitized by Google

PAQUITA.

De qui vouliez-vous qu'il me parlât?

TERESINA.

Que t'a-t-il dit?

PAQUITA.

Que vous étiez belle comme une madone.

TERESINA.

Après?...

PAQUITA.

Qu'il vous aimait comme un fou.

TERESINA.

C'est tout?

PAQUITA.

Et qu'il mourrait si vous ne lui ordonniez pas de vivre.

TERESINA.

Tu lui as dit que j'étais fiancée à don José?

PAQUITA.

Oh! mon Dieu, oui... Mais je m'en suis bien repentie, allez!...

TERESINA.

Pourquoi?

PAQUITA.

Parce que cela a paru lui faire une peine!...

TERESINA.

C'est bien... Aidez-moi à me déshabiller, Paquita.

PAQUITA, portant la main sur sa maîtresse et s'arrêtant.

Chut!...

TERESINA.

Quoi?

PAQUITA.

Des pas!...

TERESINA.

Où?

PAQUITA, indiquant le corridor.

Là!

TERESINA, écoutant.

Ils s'approchent.

PAQUITA.

On place quelque chose à la porte.

TERESINA.

On s'éloigne.

Digitized by Google

PAQUITA.

Il faut voir ce que c'est.

TERESINA.

Attends encore.

(Pause.)

PAQUITA.

Maintenant?

TERESINA.

Oui, je crois...

PAQUITA, ouvrant la porte.

Une cassette!

TERESINA.

Avec un papier?

PAQUITA, lisant.

« A doña Teresina, fiancée de don José. »

TERESINA, prenant la cassette.

C'est vrai.

PAQUITA.

Elle est pour vous!

TERESINA, la lui rendant.

Remets cette cassette où tu l'as prise.

PAQUITA.

Oh! mon Dieu!

TERESINA.

Quoi?...

PAQUITA.

Elle s'est ouverte toute seule... (Tout en marchant vers la porte.) Des perles, des diamants!

TERESINA.

Attends, que je voie.

PAQUITA.

Voyez...

TERESINA.

C'est un écrin royal.

PAQUITA.

« A doña Teresina, fiancée de don José. »

TERESINA.

Reporte-le!

PAQUITA.

Ce soir?

Digitized by Google

TERESINA.

A l'instant!

PAQUITA.

Mais je ne sais où est logé le comte, moi, et il me semble qu'il sera temps demain matin.

TERESINA.

Quel magnifique collier!

PAQUITA.

Comme ces perles iraient à votre cou!

TERESINA.

Et ces bracelets! regarde.

PAQUITA.

C'est le fils de quelque empereur.

TERESINA.

Et ces pendants d'oreilles, ce bandeau, cette ceinture.

PAQUITA.

Nous avons trouvé notre génie.

TERESINA, soupirant.

Malheureusement, nous ne pouvons pas accepter ce qu'il nous donne.

PAQUITA.

Pourquoi pas? Ces bijoux sont offerts à la fiancée de don José, et l'on accepte un cadeau de noces.

TERESINA.

Oui; mais tu sais que don José aime la vie retirée, et ce sont des bijoux à porter à la cour.

PAQUITA.

N'y allez pas: la reine en tomberait malade de jalousie, et l'infant en mourrait d'amour.

TERESINA.

Flatteuse!

PAQUITA.

La señora veut-elle que je lui essaye ces bijoux?

TERESINA.

Non.

PAQUITA.

Madame veut-elle que je la déshabille?

TERESINA.

Non.

PAQUITA.

Madame me permet-elle de me retirer?

Digitized by Google

TERESINA.

Oui.

PAQUITA, allant jusqu'à la porte et revenant.

A propos, ces bijoux?

TERESINA, étendant la main dessus.

Tu les viendras chercher demain matin.

PAQUITA.

Comme madame voudra.

TERESINA.

Demain matin, entends-tu? n'y manque pas.

PAQUITA, de la porte.

C'est chose dite.

(Elle sort.)

SCÈNE IV

TERESINA, puis LE MAUVAIS ANGE.

TERESINA.

Je puis du moins les garder cette nuit, les essayer même; car je suis seule, et personne ne peut me voir: ce sera comme un songe doré dans ma vie, et une fois je me serai vue riche et parée à l'égal d'une reine! (Elle s'assied devant la toilette.) « Une fleur dans tes cheveux, » me dit don José. (Mettant le bandeau.) Quelle différence!

Pendant qu'elle met les uns après les autres les différents bijoux que renferme l'écrin, le mauvais Ange passe la tête par un panneau, et lui parle à travers sa glace.)

LE MAUVAIS ANGE.

Dans ce miroir, jeune fille,
Regarde ton œil qui brille,
Plus radieux et plus pur
Que, dans une nuit sans voile,
Ne brille l'or d'une étoile
Au milieu d'un ciel d'azur.

Vois ta bouche parfumée
Que la pudeur tient fermée
Aux plus timides aveux;
Vois tomber sur ton épaule,
Comme les rameaux d'un saule,
Le trésor de tes cheveux.

Digitized by Google

Lorsqu'on est aussi parfaite,
Jeune fille, on n'est pas faite
Pour aller mourir d'ennui
Dans quelque ville appauvrie,
Où de la coquetterie
Jamais le soleil n'a lui.

Il faut le luxe qu'étale
Une grande capitale,
Avec ses plaisirs, ses arts,
Ses palais pleins de lumière,
Et Golconde tout entière,
Ruisselant dans ses bazars.

Il faut des valets, des pages,
Des chevaux, des équipages,
Que l'on change tour à tour,
Et des jours pleins de paresse
Qui mènent avec mollesse
A des nuits pleines d'amour.

(Le mauvais Ange disparaît.)

TERESINA.

Oh! que c'est étrange! (Se levant.) Jamais je n'avais eu de pareilles pensées... C'est le feu de ces diamants qui m'éblouit; c'est ce bandeau qui brûle mon front; c'est ce collier qui embrase ma poitrine... Oh! l'air que je respire est de flamme... Ma vue se trouble. J'étouffe. (Retombant.) Don Juan!... don Juan!...

SCÈNE V

TERESINA, DON JUAN.

DON JUAN, entrant doucement et allant mettre un genou en terre près de Teresina.

Me voilà.

TERESINA, avec effroi.

Grand Dieu!

DON JUAN, toujours un genou en terre.

Vous êtes ma souveraine, et je suis votre esclave; vous m'avez appelé, je suis venu... Qu'avez-vous à m'ordonner?

TERESINA.

Oh! rien. (S'apercevant qu'elle est parée des bijoux de don Juan.) Et ces bijoux! oh! n'allez pas croire que je voulais les garder...

Digitized by Google

Demain matin, Paquita devait vous les rendre, et, puisque vous voilà...

(Elle ôte le collier.)

DON JUAN.

Il est trop tard, Teresina; ces bijoux ont une vertu magique: vous les avez touchés, cela suffit, et, s'ils ne vous appartiennent plus, vous leur appartenez encore, vous!...

TERESINA.

Vous les remporterez, n'est-ce pas? Oh! je vous supplie...

DON JUAN.

Et, quand je les aurai remportés, croyez-vous qu'ils seront moins dangereux absents que présents? Non, vous les chercherez des yeux; non, vous porterez la main à votre front et à votre cou, croyant les y trouver; non, vous les reverrez dans tous vos rêves. Vous vous êtes assise sous l'arbre de l'orgueil, Teresina, vous vous êtes endormie sous son ombre: c'est celle du mancenillier.

TERESINA, mettant ses mains sur ses oreilles.

aisez-vous, taisez-vous! vos paroles vibrent dans ma poitrine, comme si elles étaient celles du mauvais esprit...

DON JUAN, jouant avec le collier et le faisant étinceler à ses yeux.

Vous ne les avez portés qu'un instant: eh bien, avouez, n'est-ce pas, qu'ils ont bouleversé tout votre être? n'est-ce pas qu'ils vous ont, comme une parole magique, ouvert la porte de ces jardins enchantés, aux fleurs d'émeraudes et aux fruits d'or?... n'est-ce pas que vous avec entrevu Madrid, la ville royale, avec ses sérénades, ses fêtes, ses bals, ses spectacles, ses courses au Prado?

TERESINA.

Oh! ce fut un instant de folie enivrante, monseigneur, laissez-moi l'oublier: silence! silence!

DON JUAN.

Vous étiez la plus belle de ces femmes, et toutes les femmes étaient jalouses.

TERESINA.

Songe! songe que tout cela!

DON JUAN.

Réalité, réalité... Aime-moi seulement, Teresina, et je te bâtis sur le mot *je t'aime*, un palais à rendre une fée jalouse.

Digitized by Google

TERESINA.

Don Juan, je vous demande grâce!... Laissez-moi, laissez-moi...

DON JUAN.

Teresina, je vous aime! je vous aime, comme jamais je n'aimai aucune femme, comme jamais vous ne fûtes aimée d'aucun homme. Teresina, je suis riche et puissant; je peux faire de vous quelque chose de pareil à une reine; Teresina, vous aurez, chaque jour de la semaine, une parure différente de celle-ci; vous aurez des valets, des pages, des vassaux, des carosses armoriés... Teresina, le bonheur est là, le repousseras-tu?

TERESINA, tombant à genoux.

Mon Dieu, ayez pitié de moi; envoyez à mon secours quelqu'un de vos anges, ou, sans cela, oh! mon Dieu! je le sens, je ne pourrai pas supporter cette lutte. (Don Juan la relève et la tient renversée dans ses bras, fixant ses yeux sur les siens, approchant peu à peu sa bouche du front de Teresina, et enfin y posant ses lèvres. Teresina presque évanouie.) Ah!

PAQUITA, entrant et sortant aussitôt.

Señora, señora, monseigneur don José arrive... Je vais l'arrêter un instant.

TERESINA, s'arrachant des bras de don Juan.

Don José! oh! je suis sauvée!...

SCÈNE VI

DON JUAN, puis LE BON ANGE et LE MAUVAIS ANGE.

DON JUAN.

Allons, don Juan, voici l'heure; il s'agit de céder la place ou de la garder; car, Dieu me pardonne! elle était à peu près prise... Tu as cinq minutes pour te décider.

(Il s'assied à gauche du spectateur et réfléchit.)

LE BON ANGE, écartant le rideau de la Madone, à gauche du spectateur.

J'ai tant prié pour toi, le front dans la poussière,
J'ai tant mouillé de pleurs mon ardente prière,
Que le Seigneur m'a dit en se voilant les yeux :
« Descends; que ta parole en son cœur retentisse,

Digitized by Google

Et, jusqu'à ton retour, j'enchaîne ma justice,
Car je suis le Seigneur miséricordieux. »

Et me voilà, mêlant ma lumière à ton ombre,
Descendue une fois encor dans ta nuit sombre.
Veux-tu revoir le jour, suis mes pas, prends ma main,
Laisse-moi te guider par des routes nouvelles,
Et je te prêterai mes ailes
Si tes pieds sont las du chemin.

Car je ne sais encor par quel pouvoir étrange
L'homme à son sort mortel peut enchaîner un ange;
Mais je sais que des cieux le séjour enchanté,
S'il est fermé pour toi, pour moi n'a plus de charmes,
Et que mon cœur divin contient assez de larmes
Pour pleurer un mortel pendant l'éternité.

(Il disparaît.)

DON JUAN, se levant.

Oui, oui, je sais bien que la chose est scabreuse, et que peut-être il vaudrait mieux pour mon salut éternel...

(Il s'assied de l'autre côté du théâtre.)

LE MAUVAIS ANGE, apparaissant derrière lui.

N'écoute pas, don Juan, cette voix insensée;
Es-tu d'âge à tourner ta joyeuse pensée
Vers ce ciel dont toujours les portes s'ouvriront?
Ta vie en est encore à ses heures frivoles.
Tu te rappelleras ces austères paroles,
Quand sur ton front ridé tes cheveux blanchiront.

Marche, marche plutôt dans ta puissante voie,
Enivre-toi d'amour, de bonheur et de joie.
Qu'est-ce que ce bonheur que l'on dit éternel,
Près de ces voluptés dont tu sais le mystère?
Crois-moi, les heureux de la terre,
Don Juan, sont les élus du ciel!

Il est vrai que les saints riraient de leur conquête
S'ils te voyaient, jetant ta couronne de fête,
Quitter la table avant qu'arrive le dessert;
Et, la lèvre de vin et de baisers rougie,
Te lever au milieu de ta royale orgie,
Pour aller adorer le Seigneur au désert.

(Il disparaît.)

Digitized by Google

SCÈNE VII

DON JUAN, PAQUITA.

PAQUITA, rentrant.

Encore ici, monseigneur!...

DON JUAN.

Oui, je t'attendais pour te dire une chose.

PAQUITA.

Laquelle?

DON JUAN.

Que jamais fiancé n'est venu plus à temps...

PAQUITA.

Pour reprendre sa maîtresse?

DON JUAN.

Non, pour se voir enlever sa femme.

(Il sort en riant.)

PAQUITA, le suivant des yeux.

Si cet homme n'est pas le démon, c'est au moins la créature humaine qui lui ressemble le plus.

SCÈNE VIII

TERESINA, DON JOSÉ, PAQUITA, au fond.

TERESINA, appuyée au bras de don José.

Oh! José, José, vous voilà donc! Dieu soit béni! car je suis bien heureuse de votre retour!

DON JOSÉ.

Vous faites un amant bien joyeux d'un fils bien triste, Teresina! Oui, je suis revenu en toute hâte; je ne sais quel pressentiment me poussait vers Villa-Mayor. A peine eus-je scellé la porte du tombeau sur le corps de mon noble père, qu'une voix surhumaine murmura votre nom à mon oreille avec des sons d'une tristesse étrange; je crus que le bon ange de notre famille venait m'avertir que vous couriez quelque danger... j'accourus.

TERESINA.

Merci, vous ne vous êtes pas trompé, don José; la voix vous disait vrai, et votre retour m'a sauvée!

Digitized by Google

DON JOSÉ, souriant.

Et quel péril si grand poursuivait donc ma belle Teresina? Les antiques châtelaines de Villa-Mayor étaient-elles jalouses de voir leur palais habité par une si jeune et si belle héritière?

TERESINA.

Non, mon ami, elles m'eussent plutôt protégée, je crois, en faveur de mon amour pour vous. Ce ne sont point les morts, ce sont les vivants qui sont à craindre.

DON JOSÉ.

Comment cela?

TERESINA.

Hier, un voyageur est venu demander l'hospitalité à la porte de ton château.

DON JOSÉ.

On la lui a accordée, je l'espère?

TERESINA.

Oui; mais il a désiré me remercier.

DON JOSÉ.

A sa place, j'eusse eu le même désir, surtout si j'avais seulement vu l'ombre de la châtelaine... Tu as reçu sa visite?

TERESINA.

Non, je l'ai refusée; alors il m'a envoyé un écrin plein de bijoux, adressé à la fiancée de don José.

DON JOSÉ.

C'est d'un seigneur magnifique et d'un hôte reconnaissant. Et ces bijoux?

TERESINA.

Les voici. J'avais donné ordre à Paquita de les lui reporter ce matin. Mais je suis femme, don José, vous me pardonnerez, n'est-ce pas? et, faible devant une pareille séduction... voyez comme ces diamants sont beaux !... avant de les lui renvoyer, j'ai voulu essayer comment une telle parure m'irait... Eh bien,... oh! il faut que ces bijoux soient enchantés, car à peine ont-ils été sur mon front, sur mon cou, qu'un nuage a passé sur mes yeux, que toutes mes idées ont été perdues, qu'une voix est venue bruire à mon oreille, me parlant de titres, de richesses, de triomphes. Quand je suis revenue de ce délire, cet homme, cet étranger, ce démon tentateur, était là, à mes genoux, à mes pieds... J'ai résisté, don José; mais il y avait un accent infernal, une magie enivrante, un entraîne-

Digitized by Google

ment fascinateur dans tout ce qu'il disait... J'ai résisté; mais, si je l'avais vu une seconde fois... (Se jetant à son cou.) Mais vous voilà, don José!... et je suis forte, car vous ne m'exposerez plus par votre absence, n'est-ce pas?

DON JOSÉ, les yeux fixes.

Il n'y a qu'un homme dans toutes les Espagnes à qui Satan ait accordé ce pouvoir, Teresina... Comment appelez-vous cet étranger?

TERESINA.

Don Juan.

DON JOSÉ.

C'est lui!... Voilà donc pourquoi il a quitté le lit mortuaire de mon père! voilà pourquoi il m'a laissé descendre seul le noble et bon vieillard dans la tombe! voilà pourquoi il n'a pas même demandé quel était l'assassin de cette courtisane dont il allait chercher l'amour et dont il n'a trouvé que le cadavre... O don Juan! don Juan!

TERESINA.

Tu le connais donc?

DON JOSÉ.

Oui, je le connais! pour mon malheur dans ce monde et peut-être dans l'autre... Tu avais raison de craindre, Teresina! pauvre fleur! tu avais deviné l'orage...

TERESINA.

Eh bien, je suis ta fiancée, n'est-ce pas? Je devrais à cette heure être ta femme, si la lettre qui te rappelait au lit de mort de ton père n'était venue nous séparer presque au pied de l'autel; sans cette lettre, je t'appartiendrais maintenant... Eh bien, don José, appelle le chapelain, qu'à l'instant même il nous unisse... Une fois ta femme, oh! je serai forte, sois tranquille.

DON JOSÉ.

Teresina, vous êtes un ange... Paquita, vous avez entendu ce qu'a dit votre maîtresse; allez avertir le prêtre que nous nous rendons à la chapelle... Dans une demi-heure, nous y serons...

PAQUITA.

J'y vais, monseigneur

(Elle sort.)

Digitized by Google

DON JOSÉ, continuant.

Et tu auras tout ce que tu rêvais, ma Teresina ! tu auras des bijoux, des châteaux, des armoiries; car, moi aussi, je suis riche; moi aussi, j'ai des domaines; moi aussi, je suis noble ! Savais-je, moi, que toutes ces vanités humaines pouvaient ajouter à ton bonheur? Cela est... Eh bien, ma belle Teresina, allez mettre votre voile blanc, et nous le troquerons contre un manteau de cour; allez parer votre front virginal d'une branche d'oranger, et nous l'échangerons contre une couronne de comtesse. Allez, mon ange ! allez !...

TERESINA.

Vous êtes bon, monseigneur ! Oh ! je ne reverrai plus cet homme, n'est-ce pas?

DON JOSÉ.

Soyez tranquille !

(Elle sort.)

SCÈNE IX

DON JOSÉ, puis DON JUAN.

DON JOSÉ.

Oh ! don Juan ! don Juan ! mauvais génie de la famille, je t'avais reconnu avant qu'elle prononçât ton nom; rien n'a pu t'arrêter dans ta route fatale, rien n'a pu te distraire de ta mauvaise pensée, ni ton père mort, ni ta maîtresse assassinée ! Tu as enjambé deux cadavres, et tu es venu pour séduire la fiancée de ton frère !...

DON JUAN, de la porte.

Salut à don José !

DON JOSÉ, tristement.

Bonjour, frère !

DON JUAN.

Tu as oublié de m'inviter à tes fiançailles, don José...

DON JOSÉ.

Je comptais le faire aux funérailles de mon père; mais je ne t'y ai point vu.

DON JUAN.

Je ne me suis pas senti le courage d'y assister; et, comme depuis longtemps je comptais visiter les domaines de mes

Digitized by Google

aïeux, je me suis mis en route, et j'ai commencé par mon château de Villa-Mayor.

DON JOSÉ.

Est-ce le château seulement que tu es venu visiter?

DON JUAN.

J'étais curieux aussi de connaître la châtelaine.

DON JOSÉ.

Oui, je sais que tu l'as vue.

DON JUAN.

Deux fois.

DON JOSÉ.

Et tu l'as trouvée?...

DON JUAN.

Charmante la première, adorable la seconde.

DON JOSÉ.

Tu en parles comme un enthousiaste...

DON JUAN.

J'en parle comme un amant.

DON JOSÉ.

Mais tu sais qu'elle est ma fiancée, don Juan?

DON JUAN.

Eh bien, j'aime ta fiancée, don José.

DON JOSÉ, lui tendant la main.

Tais-toi, frère, tu es fou.

(Il va pour entrer chez Teresina.)

DON JUAN.

N'as-tu pas entendu que je t'ai dit que j'aimais cette jeune fille?

DON JOSÉ, riant.

Si fait, j'ai entendu...

DON JUAN.

Tu as entendu et tu as ri... Tu ne connais donc pas l'amour de don Juan?

DON JOSÉ.

C'est le masque de la volupté sur le visage de la mort, je le sais... Mais je sais aussi que tu m'aimes, frère; je sais qu'il y a des liens de nature que tu ne voudrais pas rompre.

DON JUAN.

C'est cela! et, pour cet amour fraternel, à cause de ces liens de nature, il faut que je dise à mon sang de cesser de battre;

Digitized by Google

et, si mon sang est indocile, si mon cœur est rebelle, s'ils refusent d'obéir à ma volonté humaine, j'irai implorer l'assistance divine, je demanderai aux macérations du cloître d'éteindre mes passions, je revêtirai le cilice pour que les douleurs du corps me fassent oublier les tortures de l'âme... j'userai mes genoux à prier Dieu de m'ôter du cœur cet amour qu'il m'y aura mis?... Don Juan pénitent, don Juan moine, don Juan canonisé, peut-être!... ce serait un miracle à mettre toutes les Espagnes en joie! Et, pendant que je gagnerais le ciel, je m'en rapporterais à don José du soin de perpétuer mon nom, et de soutenir la splendeur de notre famille?

DON JOSÉ.

Laisse-moi croire que tu railles, don Juan; laisse-moi douter encore, frère!...

DON JUAN.

J'aime Teresina, te dis-je, et, sur ma foi de gentilhomme, elle sera à moi!

DON JOSÉ.

Alors, c'est une lutte que tu me proposes?...

DON JUAN.

Non, tu ne lutteras pas... Je suis un fou et tu es un sage... Tu songeras aux dangers qu'entraînerait une pareille guerre, et le sage fera place à l'insensé.

DON JOSÉ.

Mais je l'aime plus que tu ne peux l'aimer... toi...

DON JUAN.

José, José! ne compare pas les tempêtes des fleuves à celles de l'Océan!

DON JOSÉ.

Mes droits sont sacrés.

DON JUAN.

Parce qu'ils sont antérieurs aux miens, n'est-ce pas? Tu veux me prendre ma place dans le cœur de Teresina, comme tu l'avais prise dans la maison de mon père... Prends garde, don José!... tu n'es pas heureux en usurpations!

DON JOSÉ.

Que dis-tu?

DON JUAN.

Je dis qu'un aventurier peut bien se glisser dans le sein d'une famille, ou dans le cœur d'une femme, escroquer un

Digitized by Google

titre ou voler un amour... Mais je dis aussi que, lorsque le véritable maître arrive, on chasse l'étranger. Me voilà!... arrière, don José, arrière!

DON JOSÉ.

Don Juan, don Juan, tu te rappelles trop que je suis ton frère, et pas assez que je suis gentilhomme.

DON JUAN.

Tu en as menti, don José, tu n'es ni l'un ni l'autre.

DON JOSÉ.

Oh! c'en est trop!

SCÈNE X

LES MÊMES, TERESINA.

DON JUAN, se croisant les bras.

Toi, gentilhomme? toi, mon frère? Et où est ta lettre d'affranchissement, esclave? où est ton acte de reconnaissance, bâtard? Ah! tu croyais sans doute que le révérend dom Mortès les avait arrachés à la main mourante de mon père? Eh bien, tu te trompais. (Tirant le parchemin de sa poitrine, et le lui jetant à la figure.) Tiens, lis!...

TERESINA.

Don José! don Juan! Qu'y a-t-il?

DON JOSÉ, ramassant le parchemin.

Se pourrait-il? Oh! mon Dieu!...

TERESINA.

Mais qu'y a-t-il?...

DON JUAN, la prenant par le bras et lui montrant don José.

Il y a... que cet homme vous avait dit qu'il était noble, n'est-ce pas? qu'il avait des châteaux et des titres, n'est-ce pas? qu'il vous donnerait un manteau de cour et une couronne de duchesse, n'est-ce pas? Eh bien, cet homme, c'était un vassal et un serf, et voilà tout. Holà, messieurs! entrez!

(Plusieurs hommes armés entrent.)

TERESINA.

Est-ce vrai, don José?

DON JOSÉ, écrasé.

Mon Dieu! mon Dieu!...

Digitized by Google

DON JUAN.

Maintenant, pâlis et tremble devant ton seigneur, esclave !... Chapeau bas devant ton maître, vassal ! (Il lui fait sauter son chapeau.) Dépouille ces vêtements, qui sont ceux d'un gentilhomme (il lui arrache son manteau), et revêts la livrée d'un valet; et, à l'avenir, n'approche plus de cette femme; sois aveugle quand elle paraît, sourd quand elle parle, muet quand elle questionne (jetant le bras autour de Teresina); car cette femme est à moi !...

DON JOSÉ, tirant son épée.

Malheur sur celui de nous deux qui est le véritable fratricide !

(Don Juan lui arrache l'épée des mains et la brise.)

TERESINA.

Ah !

(Elle tombe dans les bras de Paquita.)

DON JUAN, se tournant vers ses hommes d'armes.

Vous voyez que cet homme est fou, mes maîtres; emmenez-le !

(Les hommes d'armes saisissent don José et l'emmènent sans qu'il prononce une parole.)

LE SÉNÉCHAL.

Monseigneur, quelle punition a-t-il méritée?

DON JUAN.

Celle qu'on inflige aux serfs rebelles. Allez.

SCÈNE XI

DON JUAN, TERESINA, PAQUITA.

PAQUITA, montrant Teresina évanouie.

Monseigneur !

DON JUAN, la soutenant.

Des flacons, des sels ! allons, cours ! (Paquita sort.) Esclave !

HUSSEIN.

Monseigneur ?

DON JUAN.

Mes hommes d'armes ?

HUSSEIN.

Sont prêts.

DON JUAN.

Mon cheval?

Digitized by Google

HUSSEIN.

Est sellé.

DON JUAN.

Ma bannière?

HUSSEIN.

Au vent.

DON JUAN, emportant Teresina.

Allons, alors!

HUSSEIN.

Vous n'attendez pas des secours?

DON JUAN.

Le grand air la fera revenir... (Entrant dans le corridor.) Ferme cette porte derrière nous!

(Hussein sort le dernier et ferme la porte.)

SCÈNE XII

PAQUITA, rentrant; puis DON JOSÉ.

PAQUITA.

Voilà, monseigneur, voilà! Personne! Où sont-ils?

DON JOSÉ, au bas de l'escalier.

Teresina!

PAQUITA.

C'est la voix de don José.

DON JOSÉ, se rapprochant.

Teresina!

PAQUITA.

Il vient! s'il apprenait... Mon Dieu!

DON JOSÉ, se précipitant dans l'appartement par la porte de la chambre de Teresina, pâle et sans pourpoint.

Teresina!

PAQUITA, fuyant par la même porte qu'il a laissée ouverte.

Notre-Dame de la Garde, ayez pitié de moi!

(Elle ferme la porte.)

SCÈNE XIII

DON JOSÉ, seul, secouant la porte par laquelle est sorti don Juan.

Fermée!... C'est par cette porte qu'il est sorti. (Se retournant vers l'autre.) Mais, par celle-ci, on peut le rejoindre. (Secouant la

Digitized by Google

porte.) Fermée aussi! Cette fenêtre, du moins... (Il l'ouvre.) Fermée encore!... des barreaux de fer! (Il les secoue et les mord, puis vient rouler sur la scène avec des cris inarticulés. Se relevant.) Abandonné de Dieu!... abandonné des hommes!... abandonné de tout!... A moi, le démon!... à moi, Satan!... On dit que notre famille a un mauvais ange; s'il en est ainsi, il doit apparaître quand on l'appelle. A moi, le mauvais ange des Marana!... à moi!...

SCÈNE XIV

DON JOSÉ, LE MAUVAIS ANGE.

LE MAUVAIS ANGE.

Me voilà, maître... J'étais en train d'escorter en enfer l'âme de doña Vittoria; c'est de la besogne que m'avait donnée votre frère.

DON JOSÉ.

A mon tour, maintenant!

LE MAUVAIS ANGE.

Ordonnez.

DON JOSÉ.

Démon, il faut que je me venge!

LE MAUVAIS ANGE.

De don Juan?

DON JUAN.

Oui!

LE MAUVAIS ANGE.

Qui vous a insulté, n'est-ce pas?

DON JOSÉ.

Oui!

LE MAUVAIS ANGE.

Qui vous a enlevé votre maîtresse?

DON JOSÉ.

Oui!

LE MAUVAIS ANGE.

Et qui vous a fait battre de verges?

DON JOSÉ.

Tais-toi!...

LE MAUVAIS ANGE.

Ah! ah! ah!...

Digitized by Google

DON JOSÉ.

M'as-tu entendu, maudit?

LE MAUVAIS ANGE.

A quoi puis-je vous être bon?

DON JOSÉ.

Ouvre-moi ces portes; donne-moi une épée, un poignard, une arme quelconque, et mène-moi sur le chemin où il doit passer.

LE MAUVAIS ANGE.

Pour qu'il vous fasse arrêter de nouveau par ses hommes d'armes, et conduire au gibet? Battu et pendu dans le même jour? Allons donc!...

DON JOSÉ.

Mais tu ne peux donc m'aider en rien?

LE MAUVAIS ANGE.

Si fait; y aura-t-il du sang versé?

DON JOSÉ.

Tout ce que le corps d'un homme en contient, jusqu'à la dernière goutte.

LE MAUVAIS ANGE.

Y aura-t-il un âme perdue?

DON JOSÉ.

Deux, je l'espère.

LE MAUVAIS ANGE.

Allons, je vois que je puis me mêler de la chose.

DON JOSÉ.

Hâte-toi!

LE MAUVAIS ANGE.

Vous avez du courage?

DON JOSÉ.

Je t'ai appelé.

LE MAUVAIS ANGE.

C'est bien.

DON JOSÉ.

Que faut-il faire?

LE MAUVAIS ANGE.

Il faut d'abord que vous soyez reconnu par votre père pour son fils, afin que vous soyez reconnu par votre frère pour gentilhomme.

DON JOSÉ.

Mais mon père est mort.

Digitized by Google

LE MAUVAIS ANGE.

Il y a quelque part un acte écrit de sa main, n'est-ce pas? scellé de son sceau, n'est-ce pas?

DON JOSÉ, ramassant le parchemin.

Le voilà... Oui, voilà l'écriture de mon père, le sceau de mon père, mais la signature manque.

LE MAUVAIS ANGE.

Eh bien, il faut que votre père le signe.

DON JOSÉ.

Mais je te dis que mon père est mort.

LE MAUVAIS ANGE.

Vous descendrez dans sa tombe.

DON JOSÉ.

Mon Dieu! mon Dieu!...

LE MAUVAIS ANGE.

Le corps meurt, mais l'âme survit; or, l'âme, ce sont les passions, et chaque homme a eu une passion dont il a fait son âme : l'ambitieux, le trône; l'avare, son trésor; l'envieux, sa haine. En conjurant une âme au nom de la passion qui l'a animée, l'âme vous entend et remonte de l'enfer, ou redescend du ciel pour animer le corps; or, l'âme du vieux comte, c'était son amour paternel pour toi; conjure donc l'âme de ton père au nom de cet amour, et ton père sera forcé de te répondre.

DON JOSÉ.

Jamais, jamais je ne ferai un tel sacrilége!...

LE MAUVAIS ANGE.

Alors, il faut renoncer à te venger de ton frère.

DON JOSÉ, d'une voix sombre.

Je descendrai dans la tombe de mon père; après?

LE MAUVAIS ANGE.

Eh bien, après, ton père signera, mort, ce qu'il aurait dû signer vivant; et alors, monseigneur, vous serez le fils légitime du comte de Marana, l'ami de votre frère, le maître de ses biens et de ses vassaux. Après, eh bien, vous serez ce qu'il est, et vous lui ferez ce qu'il vous a fait, ou autre chose.

DON JOSÉ.

C'est infernal!... mais n'importe : ordonne à ces portes de s'ouvrir, et marche devant, je te suis.

LE MAUVAIS ANGE.

Voulez-vous passer par le chemain le plus court?

Digitized by Google

DON JOSÉ.

Oui.

LE MAUVAIS ANGE.

Donnez-moi la main.

DON JOSÉ.

La voilà.

LE MAUVAIS ANGE, s'enfonçant en terre avec lui.

Allons!

(Ils disparaissent.)

TROISIÈME TABLEAU

Au ciel. — Le théâtre représente l'espace; des nuages flottent. La Vierge es assise, éclairée par une lumière ardente. A trois ou quatre pieds au-dessous d'elle, le bon Ange est à genoux.

—

SCÈNE UNIQUE

LE BON ANGE, LA VIERGE.

LE BON ANGE.

Vierge, à qui le calice à la liqueur amère
Fut si souvent offert;
Mère, que l'on nomma la douloureuse mère,
Tant vous avez souffert;

Vous dont les yeux divins, sur la terre des hommes,
Ont versé plus de pleurs
Que vos pieds n'ont depuis, dans le ciel où nous sommes,
Fait éclore de fleurs;

Vase d'élection, étoile matinale,
Miroir de pureté,
Vous qui priez pour nous, d'une voix virginale,
La suprême bonté;

A mon tour, aujourd'hui, bienheureuse Marie,
Je tombe à vos genoux;
Daignez donc m'écouter, car c'est vous que je prie,
Vous qui priez pour nous.

LA VIERGE.

Parlez; car mes regards, parmi ces blondes têtes
Dont Dieu s'environna,

Digitized by Google

Vous cherchèrent souvent. Je vous connais ; vous êtes
L'ange de Marana.

Pour calmer au plus tôt votre douleur amère,
Dites, que pouvons-nous?
Parlez; mon Fils n'a pas de refus pour sa mère,
Ni sa mère pour vous.

LE BON ANGE.

O Vierge! vous savez quel céleste mystère
M'enchaînait au bas lieu,
Et pourquoi je restai si longtemps sur la terre,
Loin de vous et de Dieu.

Je veillais sur don Juan ; mais l'esprit de l'abîme
Plus que moi fut puissant,
Et don Juan, à sa voix, fit un pas vers le crime
Par un chemin de sang.

Alors, je remontai vers la céleste voûte,
Pleurant sur le maudit,
Et criant au Seigneur : « Il changera de route! »
Le Seigneur répondit :

« Sois encore une fois son ange tutélaire,
Et, jusqu'à ton retour,
Je laisserai dormir le fer de ma colère
Aux mains de mon amour. »

J'allai donc, lui portant la parole céleste
Comme un divin trésor;
Mais voilà que don Juan, dans la route funeste,
A fait un pas encor.

Et je n'ose apporter ces nouvelles du monde
Au divin tribunal;
Car, malgré moi, j'éprouve une pitié profonde
Pour cet enfant du mal.

Or, le Seigneur ayant dit, en son indulgence,
Que, jusqu'à mon retour,
Il laisserait dormir le fer de sa vengeance
Aux mains de son amour,

Je voudrais demeurer loin de sa face austère ;
Car, pendant mon exil,
Peut-être dans la voie étroite et salutaire
Don Juan rentrera-t-il?

Digitized by Google

Mais, comme vous savez qu'aux voûtes éternelles,
Malgré moi, tend mon vol,
Soufflez sur mon étoile et détachez mes ailes,
Pour m'enchaîner au sol.

En un être mortel changez mon divin être,
Et je vous bénirai;
Car Dieu ne me verra devant lui reparaître
Qu'à l'heure où je mourrai.

LA VIERGE.

O pauvre ange immortel! qui, comme un don, réclame
La faveur de mourir!
O pauvre cœur divin qui veut un corps de femme
Afin de mieux souffrir!

Mon fils a, tu le sais, fait le même voyage;
C'était un cœur puissant,
Et pourtant il mouilla mes mains et mon visage
D'une sueur de sang.

Le monde assemblera son tribunal sévère;
On ne meurt qu'une fois;
Mais la mort peut t'attendre au sommet d'un calvaire?

LE BON ANGE.

J'y porterai ma croix.

LA VIERGE.

Mais alors qu'il faudra que la loi s'accomplisse,
Si, brisés par leurs coups,
Tes pieds ne peuvent plus te porter au supplice?

LE BON ANGE.

J'irai sur mes genoux.

LA VIERGE.

Voici venir au ciel une âme que la terre
Rend à l'éternité...

(On voit passer, sous la forme d'une flamme, une âme qui monte au ciel.)

LE BON ANGE.

Laissez-moi ranimer, sur son lit solitaire,
Le corps qu'elle a quitté.

Nulle ne sait encore, au couvent du Rosaire,
Que sœur Marthe a vécu.
O Vierge! accordez-moi l'avenir de misère
Qu'elle-même aurait eu.

Digitized by Google

Contre cet avenir permettez que j'échange
Mon céleste avenir;
C'est mon désir ardent...

LA VIERGE.

Qu'il soit fait, ô bel ange.
Selon votre désir.

Allez, vous n'êtes plus rien qu'une pauvre femme,
Sans aucun souvenir du céleste séjour,
Ayant, pour tout soutien et tout trésor, dans l'âme :
L'espérance, la foi, la prière et l'amour.

(Les ailes de l'Ange tombent toutes seules, et l'Ange redescend lentement vers la terre.)

ACTE TROISIÈME

QUATRIÈME TABLEAU

Une posada élégante, à Madrid. A gauche du spectateur, une Madone peinte sur le mur, et éclairée par une lampe.

—

SCÈNE PREMIÈRE

DON FABRIQUE, DON HENRIQUEZ, entrant.

DON FABRIQUE.

Décidément, depuis le Cid, il n'y a eu qu'un homme dans toutes les Espagnes, et cet homme est don Luis de Sandoval d'Ojedo.

DON HENRIQUEZ.

Je suis de ton avis; seulement, cet homme ne se nomme pas don Luis de Sandoval d'Ojedo, il s'appelle don Juan de Marana.

DON FABRIQUE.

Je connais don Luis, et je ne connais pas don Juan; je m'en tiens donc à ce que j'ai dit.

DON HENRIQUEZ.

Je ne connais pas plus don Juan que tu ne le connais toi-même; mais on m'a raconté de lui des entreprises merveilleusement hardies.

Digitized by Google

DON FABRIQUE.

Tout ce que l'on t'a raconté de don Juan de Marana, je l'ai vu faire à don Luis de Sandoval.

DON PEDRO, entrant.

Qui parle de don Luis de Sandoval?... On vient de me dire une étrange histoire sur son compte.

DON HENRIQUEZ.

Laquelle?

DON PEDRO.

Savez-vous de qui il est fils?

DON FABRIQUE.

Mais, jusqu'à présent, je ne lui ai pas connu d'autre père que le mari de sa mère, don Carlos d'Ojedo.

DON PEDRO.

Certes; mais vous oubliez de dire de qui il est fils... Or, savez-vous par quel moyen don Carlos obtint ce fils?

DON HENRIQUEZ.

Par les moyens ordinaires, je suppose.

DON PEDRO.

Voilà l'erreur... Don Carlos était marié depuis dix ans sans avoir pu, malgré ses prières, obtenir d'héritier. Or, un soir qu'il rentrait dans son château, après avoir fait une tournée dans ses domaines, désolé plus que jamais de ne savoir à qui léguer une fortune considérable et un nom noble, il passa dans une sombre galerie où se trouvait un vieux tableau représentant saint Michel terrassant le démon, lorsqu'à son grand étonnement, il s'aperçut que les personnages n'étaient plus sur la toile, et que leur place était vide... Au même instant, il sentit qu'on lui frappait sur l'épaule; il se retourna : c'était le démon... Don Carlos, qui était un vieil Espagnol, fut choqué de cette familiarité, et il demanda au maudit ce qu'était devenu saint Michel, et qui lui avait permis de se promener ainsi, au lieu de demeurer honnêtement sur la toile où le peintre l'avait cloué... A cette question, le démon répondit que, tous les cent ans, Dieu rappelait à lui saint Michel pour lui donner des instructions nouvelles, et que, pendant que son gardien montait au ciel, lui jouissait de quelques heures de liberté, et d'un pouvoir assez grand pour accorder quelquefois aux hommes ce qu'ils ne pouvaient obtenir ni de Dieu ni des saints... (Sandoval entre.) Alors... (parlant plus bas), on assure que don Carlos lui demanda si ce pouvoir allait jusqu'à lui faire

Digitized by Google

avoir un fils, et que le démon lui répondit que rien n'était plus facile... Si bien...

SCÈNE II

LES MÊMES, SANDOVAL.

SANDOVAL.

Si bien que j'ai deux pères, n'est-ce pas, Pedrillo: l'un qui s'appelle don Carlos d'Ojedo, et qui prie au ciel, et l'autre qui se nomme monseigneur Satan, et qui rôtit en enfer?... Merci de la généalogie!... (Il hausse les épaules, marche vers une table, et désigne sa place en renversant une chaise.) Voici ma place, messieurs... Je vais donner une sérénade à doña Inès, comtesse d'Almeida; s'il y a quelqu'un à Madrid à qui cela déplaise, il me trouvera sous ses fenêtres.

(Il sort.)

SCÈNE III

DON FABRIQUE, DON HENRIQUEZ, DON PEDRO, puis DON JUAN.

DON HENRIQUEZ.

Eh bien, Pedro, que dis-tu maintenant de cette histoire?

DON PEDRO.

Je dis que tout à l'heure j'en doutais encore.

DON FABRIQUE.

Et que maintenant?

DON PEDRO.

Je n'en doute plus.

DON HENRIQUEZ.

Eh bien, cette histoire n'est rien près de l'aventure qui vient d'arriver à don Juan.

(Don Juan entre.)

DON FABRIQUE.

Qu'est-ce que cette aventure?

DON HENRIQUEZ.

D'abord, il faut que vous sachiez que le vin favori de don Juan est le porto.

DON JUAN, entrant.

Vous vous trompez, señor: il préfère le val-de-peñas.

Digitized by Google

DON HENRIQUEZ.

Soit!... Hier donc, don Juan après avoir vidé deux bouteilles de val-de-peñas...

DON JUAN.

Vous êtes dans l'erreur, mon maître: il en avait vidé quatre.

DON HENRIQUEZ.

Peu importe... Il se promenait sur la rive gauche du Mançanarès...

DON JUAN.

On vous a mal rapporté la chose, mon cavalier: c'était sur la rive droite.

DON HENRIQUEZ.

Si vous savez l'histoire mieux que je ne la sais, il faut la raconter.

DON JUAN.

Volontiers, mes gentilshommes... Or, don Juan, se promenant sur la rive droite du Mançanarès, comme j'ai dit, était fort embarrassé pour allumer son cigare, lorsqu'il aperçut sur la rive gauche un homme qui fumait; il lui ordonna aussitôt de passer le fleuve, et de lui apporter du feu... Mais le fumeur préféra allonger le bras, et l'allongea si bien, que le bras traversa le Mançanarès, et vint présenter son cigare à don Juan (1).

DON FABRIQUE.

Et que fit don Juan?

DON JUAN.

Don Juan y alluma le sien, et dit: « Merci. »

(Il va s'asseoir à la place réservée par Sandoval.)

DON PEDRO, lui frappant sur l'épaule.

Seigneur cavalier!

DON JUAN.

Voulez-vous dire que ce n'est point ainsi que la chose s'est passée?

DON PEDRO.

En aucune manière.

(1) Nous savons parfaitement que le tabac n'a été apporté en Europe que depuis deux siècles, à peu près; mais une tradition espagnole attribue à don Juan *la vaillantise* qu'il raconte ici, et nous n'avons pas voulu lui faire tort d'un seul trait de son caractère.

Digitized by Google

DON JUAN.

Qu'est-ce alors?

DON PEDRO.

Je vous préviens que cette place est retenue.

DON JUAN.

Que m'importe!

DON PEDRO.

Mais retenue par don Luis de Sandoval!

DON JUAN.

Après?

DON PEDRO.

Vous êtes étranger, sans doute?

DON JUAN.

Autant qu'un vieux Castillan peut l'être à Madrid.

DON PEDRO.

Alors, vous ne connaissez pas don Luis de Sandoval?

DON JUAN.

Si fait, de réputation.

DON PEDRO.

Et vous vous exposez?...

DON JUAN.

Cela me regarde... (Don Pedro va rejoindre à la table ses deux amis.) Gomez! une bouteille de malaga et deux verres!

(Gomez les apporte. Moment de silence et d'étonnement de la part des cavaliers, et d'insouciance de la part de don Juan.)

SCÈNE IV

LES MÊMES, SANDOVAL.

SANDOVAL, entrant et allant à don Juan.

Señor!

DON JUAN, avec hauteur.

Qu'y a-t-il?

SANDOVAL.

Vous êtes assis à cette place...

DON JUAN.

Vous le voyez.

SANDOVAL.

Et votre intention est d'y rester?

Digitized by Google

DON JUAN.

Sans doute.

SANDOVAL.

Il n'y a qu'une difficulté, c'est que cette place est à moi.

DON JUAN.

C'est justement pour cela que je l'ai prise.

SANDOVAL.

Peut-être ne savez-vous pas qui je suis?...

DON JUAN.

Si fait!... un de ces messieurs a pris la peine de me le dire.

SANDOVAL.

Et vous vous êtes assis à la place de don Luis de Sandoval, sachant qu'elle était à don Luis de Sandoval?... Alors, vous êtes don Juan de Marana.

DON JUAN, lui tendant la main.

Touchez là, mon cavalier, vous avez trouvé votre homme.

SANDOVAL.

Tant mieux ! car il y a longtemps que je désire vous rencontrer.

DON JUAN.

Et moi aussi.

SANDOVAL.

Je suis las d'entendre répéter qu'il y a dans les Espagnes une réputation qui balance la mienne.

DON JUAN.

Et moi aussi !

SANDOVAL.

De sorte que je vous hais.

DON JUAN.

Et moi aussi.

SANDOVAL.

Alors, nous allons nous entendre... Asseyons-nous, et causons.

DON JUAN.

Volontiers.

SANDOVAL, s'asseyant.

On vous dit brave cavalier?

DON JUAN.

Voici mon épée.

SANDOVAL.

Beau joueur.

Digitized by Google

DON JUAN.

Voici ma bourse.

SANDOVAL.

Et bon compagnon auprès des femmes?

DON JUAN.

Voici ma liste.

SANDOVAL.

La liste d'abord; puis chaque chose aura son tour.

DON JUAN.

Et aucune ne se fera attendre.

SANDOVAL.

Cette liste est divisée en deux colonnes?

DON JUAN.

Pour plus de clarté.

SANDOVAL.

D'un côté, les femmes séduites?

DON JUAN.

De l'autre, les maris trompés.

SANDOVAL.

Elle commence par doña Fausta, femme d'un pêcheur.

DON JUAN.

Et finit par la signora Luisa, maîtresse d'un pape... Vous voyez que l'échelle sociale est parcourue, et que chaque classe m'a fourni son contingent.

SANDOVAL.

Erreur!...

DON JUAN.

Comment cela?

SANDOVAL.

Le loup est entré dans le bercail, c'est vrai; mais il a laissé échapper la plus belle et la plus tendre de toutes les brebis.

DON JUAN.

Laquelle.

SANDOVAL.

Celle du Seigneur.

DON JUAN.

C'est par Dieu vrai! il n'y a pas de religieuses... Messieurs, j'engage devant vous ma foi de gentilhomme qu'avant huit jours cette lacune sera remplie.

SANDOVAL.

Maintenant, jouons!

Digitized by Google

DON JUAN.

A vos ordres.

SANDOVAL.

Gomez, des cartes!

DON JUAN.

Gomez, des dés!

SANDOVAL.

Vous préférez?...

DON JUAN.

Cela va plus vite.

SANDOVAL.

Parfaitement.

DON JUAN.

Votre enjeu?

SANDOVAL, jetant sa bourse.

Ce que j'ai sur moi.

DON JUAN, jetant la sienne.

Va!

SANDOVAL.

Votre bourse paraît mieux garnie que la mienne.

DON JUAN.

Oh! entre gentilshommes, on n'y regarde pas de si près.

SANDOVAL, secouant les dés.

En trois coups?

DON JUAN.

En un seul, s'il plaît à Votre Honneur?

SANDOVAL, amenant.

Cinq!

DON JUAN.

Sept!

SANDOVAL.

Ma revanche?

DON JUAN.

Volontiers... Que jouons-nous, cette fois?

SANDOVAL.

J'ai perdu tout ce que j'avais d'argent comptant.

DON JUAN.

Votre parole est bonne...

SANDOVAL.

Cette agrafe vaut encore mieux.

Digitized by Google

DON JUAN.

Cette chaîne!...

SANDOVAL.

Très-bien... Neuf!

DON JUAN.

Onze!...

SANDOVAL.

J'ai dans les Algarves un vieux manoir de famille.

DON JUAN.

J'en possède trois dans les deux Castilles.

SANDOVAL.

Château contre château.

DON JUAN.

Le vôtre se nomme?

SANDOVAL.

Almonacil.

DON JUAN.

Choissez, de Villa-Mayor, d'Aranda ou d'Olmedo.

SANDOVAL, jetant les dés sur la table.

Onze! pour Villa-Mayor.

DON JUAN, les jetant à son tour.

Douze! pour Almonacil.

SANDOVAL, se levant.

Voyons si vous aurez le même bonheur à un autre jeu.

DON JUAN.

Êtes-vous déjà las de celui-ci?

SANDOVAL.

Je n'ai plus rien au monde, que ma maîtresse.

DON JUAN.

Son nom?

SANDOVAL.

Doña Inès, comtesse d'Almeida.

DON JUAN.

Cette bourse, cette agrafe et Almonacil, contre doña Inès d'Almeida.

SANDOVAL.

Vous êtes fou, don Juan!

DON JUAN.

Prenez garde, seigneur cavalier!... car je dirai partout que j'ai proposé à don Luis de Sandoval un enjeu, et que don Luis de Sandoval n'a pas osé le tenir.

Digitized by Google

SANDOVAL, s'asseyant.

Vous ne le direz pas.

DON JUAN.

Gomez, des cartes !

SANDOVAL, montrant les dés.

Vous avez assez de ces joujoux?

DON JUAN.

Ils vous portent malheur.

SANDOVAL.

Celui qui a dit le premier que vous étiez beau joueur a dit vrai, et je suis fâché de ne pas vous avoir rencontré hier.

DON JUAN.

Pourquoi cela?

SANDOVAL.

Hier, j'aurais ajouté à mon enjeu dix mille piastres que j'ai perdues cette nuit et que j'ai payées ce matin.

DON JUAN.

Hier, j'aurais ajouté au mien une jeune fille d'Andalousie, que j'avais enlevée il y a trois jours à mon frère.

SANDOVAL.

Et qu'est-elle devenue?

DON JUAN.

Satan le sait! je l'avais enfermée chez moi pour suivre avec plus de liberté une duègne qui avait eu l'imprudence de me remettre une lettre devant elle; jugez de ma surprise, lorsqu'en rentrant, j'ai trouvé...

SANDOVAL.

La porte ouverte?

DON JUAN.

Non, la fenêtre.

SANDOVAL.

Et elle donnait?

DON JUAN.

Sur le Mançanarès.

GOMEZ, entrant.

Voici les cartes.

SANDOVAL.

Au premier as.

DON JUAN.

Va pour la bourse, l'agrafe et Almonacil.

Digitized by Google

SANDOVAL.

Va pour doña Inès d'Almeida.

LES SPECTATEURS.

Bravo! c'est largement engagé.

SANDOVAL.

Henriquez, donnez les cartes!

(Henriquez donne les cartes.)

DON JUAN, montrant l'as qui lui est échu.

Votre maîtresse est à moi, don Luis.

SANDOVAL.

Gomez, du papier, de l'encre, des plumes!

GOMEZ.

Voilà, Votre Honneur.

SANDOVAL écrit, plie et cachette.

Faites porter cette lettre à doña Inès, comtesse d'Almeida, place Mayor.

DON JUAN.

Que lui dites-vous?

SANDOVAL.

Qu'un accident m'empêche d'aller chez elle et que je l'attends ici; les dettes de jeu se payent dans les vingt-quatre heures.

DON JUAN.

Et ce second billet?

SANDOVAL.

Vous le lui remettrez vous-même.

DON JUAN.

Il dit?

SANDOVAL.

Lisez!

DON JUAN, lisant.

« Madame, je vous ai jouée et je vous ai perdue; vous appartenez maintenant au seigneur don Juan de Marana, à qui je cède tous mes droits sur vous; j'espère que vous ferez honneur à ma signature.

» DON LUIS DE SANDOVAL D'OJEDO. »

SANDOVAL.

Maintenant, seigneur don Juan, écoutez un avis qu'il est de mon honneur de vous donner : doña Inès, comtesse d'Almeida, est une véritable Espagnole, hautaine et jalouse, portant toujours un poignard de Tolède à sa jarretière, et une

Digitized by Google

fiole de poison à sa ceinture; gardez-vous de l'un et de l'autre.

DON JUAN.

Merci; mais, à mon tour, un mot, seigneur don Luis : votre dernier enjeu valait mieux que tout ce que j'aurais pu mettre contre lui; reprenez donc, je vous prie, cette bourse et cette agrafe; quant au manoir de vos pères, je suis un fils trop pieux pour vous en déshériter.

SANDOVAL, donnant la bourse et l'agrafe à ses amis.

Tenez, Pedro; tenez, Henriquez, prenez ceci en mémoire de moi. Mon château d'Almonacil est à vous, don Fabrique. Messieurs, vous attesterez que je le lui ai vendu.

DON FABRIQUE.

Vous êtes un magnifique seigneur, don Luis.

DON PEDRO.

Un véritable hidalgo.

DON HENRIQUEZ.

Un Espagnol du temps de Rodrigue.

SANDOVAL.

Remerciez le seigneur don Juan, messieurs, et non pas moi.

DON FABRIQUE.

Mais votre château?

SANDOVAL.

Je m'y réserve six pieds de terre dans le caveau de mes ancêtres; le reste est à vous.

DON JUAN.

Bon Luis!...

SANDOVAL.

Don Juan, je commence à croire que vous serez aussi heureux à l'épée que vous l'avez été aux cartes et aux dés.

DON JUAN.

C'est vrai, j'avais oublié qu'il nous restait une dernière partie à faire.

SANDOVAL.

Je m'en souviens, moi : don Juan, vous me trouverez toute la nuit au Prado; ce n'est qu'à deux pas d'ici, comme vous savez. Allons, messieurs, suivez-moi.

(Ils sortent.)

Digitized by Google

SCÈNE V

DON JUAN, seul.

Ah! c'est une véritable Espagnole, jalouse et hautaine, portant poignard à la jarretière et poison à la ceinture. Merci, don Luis! vous êtes vraiment un noble cavalier, et nous surveillerons doña Inès.

SCÈNE VI

DON JUAN, INÈS, introduite par GOMEZ.

GOMEZ.

C'est ici, señora.

INÈS.

Merci. (Entrant vivement.) Que vous est-il arrivé? qu'avez-vous, don Luis? seriez-vous blessé? (Reculant à la vue de don Juan.) Un étranger! un inconnu! Qui êtes-vous? que me voulez-vous?

DON JUAN.

Je suis un gentilhomme de Castille, fort jaloux de connaître votre beauté avant de l'avoir vue, et fort amoureux d'elle depuis que je la vois...

INÈS.

Laissons cela, señor. Où est don Luis de Sandoval? que fait-il?

DON JUAN.

Mais, s'il ne m'a pas menti, il est à cette heure au Prado, avec ses amis, don Fabrique et don Henriquez... Ne fait-il pas, dites-moi, un magnifique temps de promenade?

INÈS.

Mais pourquoi lui au Prado, et vous ici?

DON JUAN, lui présentant le billet de Sandoval.

Tout vous sera expliqué par cette lettre, madame.

INÈS.

Mais donnez donc! ne voyez-vous pas que je meurs d'impatience? (Elle lit et regarde don Juan.) Cette lettre n'est pas de Sandoval.

DON JUAN.

Ne reconnaissez-vous point son écriture?

Digitized by Google

INÈS.

Si fait, par Notre-Dame, c'est bien la sienne ! mais, écoutez, je ne comprends pas bien encore ; expliquez-moi tout cela.

DON JUAN.

Sandoval possédait un trésor dont il ne connaissait pas tout le prix; il l'a joué, il l'a perdu, voilà tout!

INÈS.

Mais je ne vous aime pas, moi.

DON JUAN.

Si vous haïssez Sandoval, cela revient au même.

INÈS.

Oh! si j'étais sûre qu'il eût commis cette infamie...

DON JUAN.

Vous avez d'autres lettres de lui, comparez.

INÈS.

Oui, oui. (Comparant.) Voilà bien sa signature, la même qu'il osa mettre au bas de la première lettre où il me dit : « Doña Inès, vous êtes belle; doña Inès, je vous aime. DON LUIS DE SANDOVAL D'OJEDO. » Un nom de noble que je croyais un noble nom; Sandoval, c'est-à-dire l'homme que je préférais à tout dans ce monde, à ma sœur, à ma mère, à Dieu! et c'est celui-là, le même, le seul pour qui j'eusse dû demeurer sacrée, qui me joue, qui me perd, qui me livre, et c'est bien vrai tout cela, vrai sur l'honneur d'un Espagnol, vrai sur la foi d'un gentilhomme?

DON JUAN.

Sur la foi d'un gentilhomme et sur l'honneur d'un Espagnol, c'est vrai.

INÈS.

Oh! mon Dieu ! mon Dieu !

DON JUAN.

Maintenant, le haïssez-vous, madame?

INÈS.

Maintenant, je le méprise.

DON JUAN.

Et moi?...

INÈS.

Vous êtes noble ?

DON JUAN.

Comme l'infant.

Digitized by Google

INÈS.

Vous êtes brave?

DON JUAN.

Comme le Cid.

INÈS.

Et vous vous nommez?

DON JUAN.

Don Juan.

INÈS.

Don Juan, je t'aime!

DON JUAN.

Bien, ma Chimène.

INÈS.

Écoutez, cependant.

DON JUAN.

J'écoute.

INÈS.

Il m'a vendue, il en avait le droit, puisque je m'étais donnée... c'est bien; mais vous qui m'avez achetée, vous ne saviez sans doute pas que j'avais fait un serment?

DON JUAN.

Lequel?

INÈS.

De ne point appartenir à un autre tant qu'il serait vivant... Vous voyez donc bien qu'il faut qu'il meure pour que je puisse être à vous.

DON JUAN, prenant son manteau.

C'est juste; il mourra.

INÈS, allant à lui avec un dernier doute.

C'est bien vrai, au moins, ce que vous m'avez dit?

DON JUAN.

Aussi vrai qu'il est au Prado, où je vais le chercher...

INÈS.

Allez donc! et amenez-le là... là, devant cette fenêtre, pour que je sois sûre qu'il m'a trahie... et, quand il sera là, frappez, et que je le voie tomber, afin que je sois sûre qu'il est mort.

DON JUAN.

Et vous m'attendrez ici?

INÈS, souriant.

Maître! (Gomez entre, Inès dépose son voile.) Des glaces, des sor-

Digitized by Google

bets... Je soupe chez vous avec ce gentilhomme... (Gomez sort.) Ou, si mieux vous aimez, prenez la clef et enfermez-moi!...

DON JUAN.

Merci, ma lionne... J'ai confiance en votre parole.

(Il sort.)

SCÈNE VII

INÈS, seule.

O Sandoval! Sandoval!... c'est bien infâme de me traiter ainsi, comme on fait d'une courtisane que l'on donne quand on n'en veut plus... Moi qui habite un palais, me faire venir dans une taverne! (Gomez entre, suivi de deux Valets portant une table toute servie.) Bien, notre hôte, merci! (Gomez sort.) Je t'avais fait maître de ma personne, Sandoval, je t'avais confié mon honneur, et voilà ce que tu as fait de ce trésor!... N'importe, ta dernière volonté me sera sacrée, j'acquitterai ta dette, mais pas un de nous trois ne se lèvera demain pour raconter à Madrid le secret de notre triple mort. (Elle tire le voile devant la Madone.) Fermez les yeux, sainte mère du Christ, vous qui n'êtes qu'indulgence et charité, car une œuvre de vengeance va s'accomplir. (Se retournant.) Fermez les yeux et priez, priez pour moi. (Elle verse le poison dans la bouteille.) Ces cavaliers orgueilleux, ils croient, parce qu'ils portent une épée au côté, qu'il n'y a qu'eux qui puissent se venger, et que le fer seul donne la mort!... et, dans cette croyance, ils rient de nous, de nous autres, pauvres femmes, sans défense et sans courage... Et maintenant, don Juan, viens me prendre, je t'attends. Des pas... (Allant à la fenêtre.) Deux hommes!... ils viennent de ce côté, ils s'arrêtent sous cette fenêtre. (Elle l'ouvre.) Ce sont eux. La nuit est si noire, que je ne puis distinguer lequel est don Luis et lequel est don Juan... Ils tirent leurs épées!... ils se battent. (On entend le cliquetis du fer.) Un cri!... l'un des deux tombe!... lequel?... Si c'était don Juan!... malheur! qui me vengerait de Sandoval?... On vient... on monte... Don Juan!...

Digitized by Google

SCÈNE VIII

DON JUAN, INÈS.

DON JUAN.

Vous êtes libre, Inès!...

INÈS, immobile.

Oui, je l'ai vu tomber.

DON JUAN.

Alors, madame, vous avez vu choir un noble gentilhomme.

INÈS, prenant un flambeau.

C'est bon, je reviens.

DON JUAN, l'arrêtant.

Où allez-vous?

INÈS.

M'assurer que c'est lui et non pas un autre.

SCÈNE IX

DON JUAN, seul.

Va donc, Inès, va... car c'est bien lui! (Passant la main sur son front.) Allons, don Juan... qu'est-ce donc? Ce n'était qu'un homme, après tout... Oui, mais un de ces hommes de bronze comme la nature en coule un sur mille... Eh bien, tant mieux! cet homme eût été pour ma renommée un rival trop dangereux... Fatalité, qui l'a jeté sur ma route! Allons, allons... c'est un rival de moins et une maîtresse de plus. (A Inès, qui rentre.) Venez, ma charmante!

SCÈNE X

DON JUAN, INÈS.

DON JUAN.

Eh bien, Sandoval?...

INÈS, pâle et posant son flambeau sur la table.

Sommes-nous ici pour parler de lui?

DON JUAN.

Vous avez raison, sur mon âme!... et vous êtes une noble Espagnole, et vous êtes belle, et je vous aime! je vous aime! Vous avez raison, la vie est si étrangement courte, qu'il faut

Digitized by Google

mettre à profit ses heures, ses minutes, ses secondes... Vous avez raison, nous ne sommes point ici pour nous souvenir du passé, nous y sommes pour jouir du présent... (S'asseyant et tendant son verre à Inès, qui verse.) A nos amours, Inès!

INÈS.

A nos amours, don Juan!

DON JUAN, le verre à la main.

Asseyez-vous... C'est une chose sainte que l'amour quand deux cœurs nés l'un pour l'autre fleurissent ensemble comme deux boutons sur une même tige... Mais c'est chose rare que ces amours juvéniles et transparentes, et nul ne peut dire, en voyant sourire une femme, que cet amour est exempt de perfidie... (Regardant son verre.) C'est une bonne chose que le vin!... mais dans le meilleur, la main d'un ennemi peut traîtreusement verser du poison. (Avec nonchalance.) « Don Juan, me disait Sandoval en expirant, ne buvez jamais le vin versé par une maîtresse qui ne vous aime plus, ou qui ne vous aime pas encore, si cette maîtresse ne goûte pas le vin la première. » C'était un homme d'un grand sens que Sandoval; qu'en dites-vous, madame? (Inès, sans répondre, boit le vin empoisonné; don Juan la suit des yeux; puis, quand elle a fini, il appelle.) Gomez! (Gomez entre, portant une bouteille; don Juan lui montrant le vin versé par Inès.) Quel est ce vin?

GOMEZ.

Du montilla.

DON JUAN.

Et celui que tu apportes dans cette bouteille?

GOMEZ.

Du val-de-peñas.

DON JUAN, posant sur la table le verre empoisonné et en prenant un autre.

Verse du val-de-peñas, je le préfère. (Gomez verse.) Merci! (Gomez sort.) Allons! (Il va pour choquer son verre contre celui d'Inès, qui laisse tomber le sien.) Eh bien, qu'y a-t-il, mon amour?

(Il boit.)

INÈS, se soutenant au dossier d'un fauteuil.

Rien! rien!

DON JUAN, se levant.

Rien, n'est-ce pas? si ce n'est que doña Inès a pris, jusqu'à cette heure, don Juan de Marana pour un écolier de Salamanque ou un étudiant de Murviedro, et qu'elle s'est dit à elle-même : « J'aurai bon marché de cet homme; je vais lui faire

Digitized by Google

tuer d'abord mon amant, qui m'a trahie, puis ensuite je m'empoisonnerai avec lui... » Il y a, du reste, grandeur et courage dans cette résolution... Mais je suis jeune, riche, noble : j'aime la vie et je ne veux pas mourir, moi... (Jetant son manteau sur ses épaules.) Avez-vous des commissions pour ce monde, madame?

INÈS.

Oui, dites à ma sœur, qui est une sainte fille du couvent de Notre-Dame du Rosaire, qu'elle ait à prier pour l'âme d'une pécheresse.

DON JUAN.

La chose sera faite en conscience! j'étais embarrassé de trouver un prétexte pour entrer dans une de ces saintes maisons, et vous me le donnez... (Il achève son verre.) Merci, doña Inès, merci!

(Il sort.)

INÈS, allant tomber près de la Madone.

Sainte mère de Dieu, ayez pitié de moi!

CINQUIÈME TABLEAU

L'intérieur du tombeau du comte de Marana. D'un côté du théâtre, des entassements de roches de diverse nature se perdant dans les frises, et dont les anfractuosités forment un escalier naturel qui descend jusqu'au pied des murs du tombeau.

SCÈNE PREMIÈRE

DON JOSÉ, LE MAUVAIS ANGE.

LE MAUVAIS ANGE, à don José, qui est assis sur une des roches supérieures.

Pardon, maître, si je vous ai quitté un instant, mais j'étais impérieusement rappelé à Madrid pour souffler un mauvais conseil à votre frère.

DON JOSÉ, se levant.

C'est bien.

LE MAUVAIS ANGE.

A la manière dont il les suit, ce serait péché que de l'en laisser manquer ; il y a à cette heure deux âmes de plus qui voyagent sur la route de l'enfer avec des passe-ports signés don Juan.

Digitized by Google

DON JOSÉ.

Tant mieux, et que la colère de Dieu s'amasse sur sa tête!

LE MAUVAIS ANGE, s'arrêtant.

Vraiment, si Votre Seigneurie n'était si pressée, je lui ferais observer que nous traversons en ce moment une mine d'argent qui n'appartient à personne, et qui attend un pauvre pour en faire un riche.

DON JOSÉ.

Tu sais que ce n'est point cela que je cherche... Marche!

LE MAUVAIS ANGE, descendant quelques escaliers et s'arrêtant de nouveau.

Maître, voilà sur mon honneur un filon de l'or le plus pur. Il fallait que le roi Ferdinand fût bien fou pour envoyer chercher au Mexique ce qu'il pouvait trouver en grattant cette noble terre d'Espagne. De l'or, maître, de l'or! va dénoncer cette mine à Charles-Quint, et il te fera ministre; et il te permettra de garder ton chapeau devant lui, et il te pendra au cou un mouton au bout d'une chaîne.

DON JOSÉ.

Je n'ai pas le temps d'être ambitieux... Marche!

LE MAUVAIS ANGE.

Pardon! mais, si pressé que vous soyez, permettez que je vous offre ce diamant : regardez son eau, pesez sa lourdeur, et, lorsque vous serez de retour sur la terre, brisez-le en trois morceaux, et, avec chacun deux, vous achèterez, si vous voulez, la sultane de Soliman, la maîtresse de François Ier, et la femme de Henri VIII.

DON JOSÉ.

Il n'y avait en ce monde qu'une femme que je désirasse posséder; elle est morte ou déshonorée, et il faut que je la venge... Marche!

LE MAUVAIS ANGE.

Nous sommes arrivés; voici les murs du caveau où est enfermé le tombeau de votre père...

DON JOSÉ.

Mais la porte?

LE MAUVAIS ANGE.

Ah! la porte, vous m'avez demandé le chemin le plus court; elle est de l'autre côté.

DON JOSÉ.

Et comment entrerai-je?

Digitized by Google

LE MAUVAIS ANGE.

N'est-ce que cela qui vous inquiète? (Il souffle, le mur s'écroule.) Passez, monseigneur; quant à moi, je vous attends ici, j'aime autant ne pas me hasarder en terre sainte.

SCÈNE II

DON JOSÉ, LE COMTE DE MARAÑA, couché sur sa tombe; LE MAUVAIS ANGE, assis en dehors.

DON JOSÉ, s'avançant avec respect.

Pardon, mon père, si je descends dans votre tombeau avec d'autres mots à la bouche que des mots de prière, avec un autre sentiment dans le cœur que celui de l'amour filial. Mais vous savez ce qui est arrivé, mon père; eh bien, s'il est vrai que vous ayez aimé ma mère d'un amour conjugal; s'il est vrai qu'elle fut toujours pure et que je suis votre fils aîné; s'il est vrai qu'au moment de mourir vous vouliez me reconnaître pour l'héritier de votre nom; si ce parchemin que je vous apporte est l'expression de votre volonté; s'il est écrit de votre main, s'il est scellé de votre sceau, s'il n'y manque que votre signature, si la mort seule a fait tomber la plume de vos doigts, par l'amour de l'amant, par l'honneur du chevalier, par le cœur du père, je vous adjure, entendez-vous? votre fils bien-aimé, sur le sein duquel vous avez rendu le dernier soupir; votre fils au désespoir vous adjure de demander à Dieu, comme unique récompense de votre noble vie, qu'il délie les chaînes glacées qui vous attachent au cercueil, afin que vous vous souleviez sur votre tombe, et mettiez votre signature au bas de cet acte.

(L'effigie du Comte se soulève lentement sur le tombeau, prend la plume et le parchemin des mains de don José, signe, laisse tomber le parchemin, et se recouche sans pousser un soupir, sans prononcer une parole.)

DON JOSÉ, les bras étendus et les yeux fixes.

Père! père!... Mais non, le voilà redevenu immobile. (Lui prenant la main.) Froid! c'était une illusion... Et ce parchemin? (Il ramasse le parchemin et regarde.) Il a signé! Ah! je ne suis donc plus un vassal! je ne suis donc plus un bâtard! je suis don José de Marana. Merci, père, merci! (L'embrassant au front.) Tu

Digitized by Google

m'as donné le droit de porter l'épée!... Malheur à toi, don Juan, malheur!

(Il s'élance hors du tombeau et monte vivement l'escalier de roches.)

LE MAUVAIS ANGE.

Eh bien, vous ne m'attendez pas, monseigneur?

DON JOSÉ.

Je n'ai plus besoin de toi.

LE MAUVAIS ANGE.

Mais, moi, j'ai encore besoin de vous, maître!

(Il s'élance sur ses pas.)

ACTE QUATRIÈME

SIXIÈME TABLEAU

Une église avec des tombeaux.

—

SCÈNE PREMIÈRE

DON JUAN, entrant; DOM SANCHEZ, MARTHE, agenouillée et priant; RELIGIEUSES.

Les vêpres finissent.

DON JUAN, s'adressant à dom Sanchez, qui va sortir.

Mon révérend, pourriez-vous me dire laquelle de ces jeunes filles est sœur Marthe?

DOM SANCHEZ.

Celle qui prie encore quand les autres ne prient déjà plus.

DON JUAN.

Merci, mon père.

(Dom Sanchez sort; toutes les Religieuses se sont éloignées; il ne reste plus dans l'église que Marthe, qui prie, et don Juan, qui la regarde, appuyé contre un bénitier.)

SCÈNE II

DON JUAN, MARTHE.

Après un moment de silence, Marthe se lève et s'avance vers le bénitier.

DON JUAN, lui présentant de l'eau bénite.

Dieu soit avec vous, sœur Marthe!

Digitized by Google

MARTHE, le regardant.

Merci, mon frère; mais d'où savez-vous mon nom?

DON JUAN.

Je l'ai appris d'une personne qui vous était bien chère; et, comme sa voix mourante n'aurait pu le répéter une seconde fois, je l'ai retenu à la première.

MARTHE.

Vous connaissiez ma sœur Inès?

DON JUAN.

J'étais près d'elle lorsqu'elle rendit à Dieu une des plus nobles âmes que Dieu ait envoyées sur la terre.

MARTHE.

Oui; j'ai vu entrer hier dans cette église des gens qui portaient un cadavre et qui pleuraient; je leur ai demandé la cause de leurs larmes, et ils m'ont dit qu'ils pleuraient parce que doña Inès d'Almeida était morte, et que doña Inès était la mère des pauvres. Alors je suis tombée à genoux, et je leur ai dit: « Pleurons ensemble, mes frères, car c'était ma sœur. »

DON JUAN.

Doña Inès est ensevelie dans cette église? Tant mieux! elle verra si je suis un messager fidèle.

MARTHE.

Elle avait une vénération si profonde pour Notre-Dame du Rosaire qui la protége, que, vivante encore, elle y avait fait élever son tombeau! Hélas! la mort a été bien vite jalouse de la vie; et la tombe s'est lassée d'attendre!... Soyez béni, vous qui avez connu ma sœur!

(Elle fait un mouvement pour s'éloigner.)

DON JUAN.

Mais ne voulez-vous pas entendre ses dernières paroles? Ce sont des paroles d'amour.

MARTHE, se rapprochant.

Oh! si, répétez-les-moi sans en oublier une seule et sans y changer un syllabe.

DON JUAN.

« Don Juan, m'a-t-elle dit, allez trouver ma sœur au couvent de Notre-Dame du Rosaire; dites-lui qu'un cavalier m'avait insultée, et que vous m'avez vengée; mais ajoutez que je n'ai

Digitized by Google

pas voulu survivre à cette insulte, et annoncez-lui qu'elle est maintenant la seule héritière de mon bien et de mon titre. »

MARTHE.

Je vais donc avoir un sacrifice méritoire à faire à Dieu; car, lorsque j'entrai dans ce couvent, j'étais la sœur cadette d'Inès, et notre père y paya ma dot, et voilà tout!

DON JUAN.

Et comptez-vous pour rien le sacrifice de vos quinze ans, d'un cœur qui n'avait pas encore battu, et d'une beauté qui rendrait le roi jaloux de Dieu?

MARTHE, voulant s'éloigner.

Mon frère, il nous est défendu d'écouter des paroles mondaines.

DON JUAN.

Non pas lorsqu'elles sortent de la bouche mourante d'une sœur, et j'atteste son âme, qui nous écoute, que je répète ici ses dernières volontés. Elle me dit donc: « Don Juan, vous êtes un cavalier loyal, un ami sincère, un homme pieux, incapable d'égarer une jeune âme comme celle de ma sœur; dites-lui donc en mon nom que, si elle se sent une vocation réelle pour la vie monastique... (Marthe regarde don Juan; panse d'un instant; don Juan continue); que, si jamais dans ses rêves elle n'a regretté le monde; que, si jamais elle n'a soupiré en enfermant un corps si merveilleux sous une robe de bure; que, si jamais elle n'a pleuré l'heure solennelle où ses blonds cheveux sont tombés sous le ciseau du prêtre; alors, dites-lui qu'elle lègue ses biens au couvent, et qu'elle y reste à prier pour mon âme. »

MARTHE.

Hélas! hélas!

DON JUAN.

« Mais que, si, au contraire, le monde qu'elle a quitté lui est resté présent avec toutes ses promesses, tous ses enchantements, tous ses délices; que, si son cloître lui paraît désert, sa cellule étroite, sa vie désenchantée, elle vous confie, à vous, mon ami, qui êtes instruit en matière de religion, ses ennuis, ses doutes, son espoir; alors vous la conseillerez, n'est-ce pas? » Je le lui ai promis. Eh bien, Marthe, au nom de votre sœur, votre frère vous interroge; voyons.

MARTHE.

Oh! mon Dieu! ce sont des sentiments si inconnus que ceux

Digitized by Google

que j'éprouve, des paroles si étranges que celles que j'entends, des visions si bizarres que celles qui m'apparaissent, que je n'ai point encore osé les avouer à notre directeur lui-même.

DON JUAN.

Pourquoi craindre? Ces sentiments inconnus sont sans doute ceux de votre âge? C'est le besoin d'aimer et d'être aimée; ce sont les battements d'un cœur de dix-huit ans plein de sang espagnol; c'est la perception encore vague de ces émotions délicieuses que l'amour éveillera plus tard dans votre âme; ce sont des pressentiments d'un bonheur à venir qui vous semblent des souvenirs perdus d'un bonheur passé.

MARTHE.

Oh! oui, oui, c'est cela.

DON JUAN.

Ces paroles étranges, c'est la voix du monde qui vous appelle; elle vous dit: « Marthe, on m'a calomnié à tes yeux; je ne suis point tel que l'on m'a peint à toi, plein de séductions trompeuses et infernales; je ne suis point le chemin de perdition qui conduit au royaume de Satan: je suis un jardin de délices où la beauté est reine et commande. Viens, Marthe! tes yeux se sont illuminés du feu de ton âme; tes longs cheveux ont repoussé sous ta coiffe de religieuse; ta taille d'enfant s'est développée sous la robe sainte; à défaut de miroir, l'eau de la fontaine t'a dit que tu étais belle. Viens, Marthe, viens, un trône t'attend! »

MARTHE.

Oh! oui, oui, et ces paroles, quand je les entends, c'est un délire.

DON JUAN.

Et, parmi ces visions bizarres, ne passe-t-il point parfois un jeune cavalier qui s'approche de vous et qui vous dit: « Marthe, ma bien-aimée, je t'ai vue depuis que ma jeunesse a des songes d'amour... Je te cherche dans le monde et je ne t'y rencontre pas!... Pourquoi te caches-tu dans l'ombre du cloître au lieu de briller au soleil de nos cités?... Fleur de beauté, tu dois éclore dans un jardin, et non sur une tombe... Viens, Marthe! franchis la porte de ton couvent; elle donne sur le monde, c'est-à-dire sur le bonheur... sur la vie... sur l'amour. »

MARTHE.

Oh! mais c'est bien cela! Par quelle magie devinez-vous

Digitized by Google

ainsi mes plus secrètes pensées?... Ce jeune homme surtout, cet habitant inconnu de mes nuits de fièvre et d'insomnie... qui vous a dit qu'il venait les visiter?...

DON JUAN.

Qui me l'a dit, Marthe? qui me l'a dit?... Oh! si vous ne me devinez pas, je suis bien malheureux.

MARTHE, le regardant.

Mon Dieu!

DON JUAN.

Je vous ai reconnue, moi... A l'instant où je vous vis, je me suis dit: « Celle que je cherche, la voilà!... la bien-aimée de mon cœur, la voilà!... la fiancée de mes rêves, la voilà! c'est elle! » Car vous avez passé dans mes nuits comme j'ai passé dans les vôtres, et, si j'ai éclairé votre sommeil, vous avez brûlé le mien.

MARTHE.

Eh bien, écoutez, écoutez à votre tour, et que Dieu me pardonne; si je fais mal, je l'ignore... mais c'est étrange, ce que je vais vous dire. Je ne vous avais jamais rencontré avant aujourd'hui, non, j'en suis sûre; eh bien, cependant je vous ai reconnu; il m'a semblé vous avoir vu déjà dans un autre monde, sinon dans celui-ci... Vous avez parlé, le son de votre voix m'a fait tressaillir et m'a inondée d'une mélodie familière à mon oreille! Vous avez dit votre nom, don Juan, ce nom... certes, je ne connaissais aucun homme de ce nom!... eh bien, il m'a semblé que c'était un nom familier à mon cœur, il m'a semblé que je l'avais prononcé déjà... où, je ne sais... à quelle occasion, je l'ignore... car il y a un voile entre mon corps et mon âme, car il me semble que j'obéis, en ce moment même, malgré moi, à un pouvoir surhumain qui me pousse vers vous, qui fait renaître d'anciennes pensées dans mon esprit, qui arrache du plus profond de mon cœur des paroles qui y dormaient oubliées... Don Juan, j'aime votre nom!... don Juan, j'aime votre voix!... don Juan... (Se précipitant le front contre terre.) Pardonnez-moi, mon Dieu! Prenez pitié! ici, dans votre église, dans votre maison sainte, j'allais lui dire: « Don Juan, je vous aime! »

DON JUAN.

Marthe, n'est-ce pas dans une église que ceux qui s'aiment font serment de s'aimer toujours?

MARTHE.

Oui, lorsque leur amour n'est pas un crime.

Digitized by Google

DON JUAN.

Et quel amour, si nous le voulons, peut être plus pur et plus selon Dieu que le nôtre?

MARTHE.

Oubliez-vous que je suis liée par des vœux éternels?

DON JUAN.

Oubliez-vous qu'il y a un homme qui peut vous relever de ces vœux?

MARTHE.

Le saint-père!...

DON JUAN.

Nous irons le trouver, Marthe.

MARTHE.

Ensemble?

DON JUAN.

Ensemble.

MARTHE.

Et comment?

DON JUAN

Vous fuirez.

MARTHE.

Avec mon amant?

DON JUAN, lui passant un anneau au doigt.

Avec votre fiancé.

MARTHE, respirant.

Ah!

DON JUAN.

Nous lui dirons que, depuis longtemps, nous nous aimons, et c'est vrai! car nous nous aimons depuis le jour où nous avons rêvé l'un de l'autre. Nous nous jetterons à ses pieds, et il nous pardonnera et nous bénira, et nous aurons une vie de délices et d'amour, au lieu de cette vie triste et solitaire que nous avons eue jusqu'aujourd'hui.

MARTHE.

Et, à compter de ce jour, je suis votre fiancée.

DON JUAN.

Marthe, conduisez-moi devant la tombe de votre sœur.

MARTHE.

Non, don Juan, non, ne mêlons pas le néant de la mort aux espérances de la vie... Vous m'avez engagé votre foi devant Dieu, Dieu a entendu votre serment, et cela suffit. (La cloche sonne.)

Digitized by Google

Voici la cloche qui nous appelle à la prière du soir; si je ne m'y rendais pas, on s'apercevrait de mon absence...

DON JUAN.

Mais, aussitôt la prière finie?...

MARTHE.

Je reviendrai... Mais vous, vous retrouverai-je?

DON JUAN.

Oh! oui.

MARTHE.

Tant mieux! car, si je ne vous retrouve pas, je mourrai!...

(Marthe sort.)

SCÈNE III

DON JUAN, puis HUSSEIN.

DON JUAN.

Au revoir... Ah! ah! ah! parlez-moi de ces blanches colombes, dont aucun souffle humain n'a terni le plumage. Voilà qui est confiant et crédule! Une femme du monde m'aurait pris huit jours; il est vrai que celles-là sont si souvent trompées! (Appelant.) Hussein! Hussein! (L'esclave paraît.) Va m'attendre dans la petite ruelle qui longe cette église, derrière les murs du couvent; prends mes meilleurs chevaux et munis-toi d'une échelle de cordes. Lorsque tu entendras frapper trois fois dans les mains, tu jetteras l'échelle par-dessus le mur.

HUSSEIN.

Cela sera fait, maître.

DON JUAN.

Va!

SCÈNE IV

DON JUAN, puis LA STATUE D'INÈS, puis les Ombres de DOM MORTÈS, de CAROLINA, de VITTORIA, de DON LUIS DE SANDOVAL, puis L'ANGE DU JUGEMENT et l'Ombre du COMTE DE MARANA.

DON JUAN.

Maintenant, doña Inès, pardon de n'avoir pas suivi ponctuellement vos instructions; mais pourquoi votre sœur est-elle si belle, que je n'ai pu lui parler que d'amour?... D'ailleurs,

Digitized by Google

vous avez contracté certain engagement avec moi, et vous êtes morte sans l'acquitter... Marthe ne fera que payer une dette de famille... Vous m'avez aidé en bonne chrétienne, je ne l'oublierai pas, et maintenant je vous dois, non-seulement des prières, mais encore des remercîments, et, si je savais laquelle parmi toutes ces tombes est la vôtre...

LA STATUE, agenouillée sur le tombeau d'Inès.

Celle-ci.

DON JUAN, reculant d'un pas.

Qu'est-ce à dire?... Je crois que la statue a parlé! Est-ce une erreur ou bien ai-je réellement entendu? Écoute, femme ou statue, ange ou démon, voix du ciel ou de l'enfer, parle une seconde fois, et je jure Dieu que j'irai lever ton voile de marbre, afin de savoir de quelle bouche sont sorties tes paroles.

LA STATUE D'INÈS.

Viens.

DON JUAN.

Me voilà.

(Il monte sur la première marche; mais, au moment où il porte la main à son voile, la statue le saisit par les cheveux, se lève lentement debout, et lui tourne la tête vers le chœur.)

LA STATUE D'INÈS.

Regarde!

(Un cercueil recouvert d'un drap noir, et sur lequel sont les armes de Marana, sort de terre au milieu du chœur, avec quatre cierges aux quatre coins, et un à la tête; en même temps, une dalle se lève devant l'autel. Le Moine tué par don Juan paraît, et la lampe du tabernacle s'allume toute seule. Alors, à la gauche du tombeau, une deuxième dalle se lève : Carolina paraît, et le cierge qui est près d'elle s'allume tout seul. A droite, et sans interruption, une troisième pierre se lève : Vittoria paraît, et un troisième cierge s'allume tout seul. Même jeu de machine pour Teresina et pour Sandoval, qui paraît le dernier. Toutes ces apparitions se font lentement et solennellement, au bruit de l'orgue qui fait entendre le *De profundis*.)

DOM MORTÈS, après que le dernier soupir de l'orgue s'est éteint.

Je suis dom Mortès, révérend prieur des dominicains. Sans pitié, sans religion pour mon ministère, don Juan a levé le poignard sur moi et m'a frappé... Vengeance contre le meurtrier! vengeance!...

(La lampe du tabernacle s'éteint.)

CAROLINA.

Je suis doña Carolina de Valence. Comme j'allais au rendez-

Digitized by Google

vous que don Juan m'avait donné, j'ai rencontré une rivale sur mon chemin; elle m'a poignardée en me disant : « Carolina, c'est don Juan qui te tue !... » Vengeance contre le meurtrier ! vengeance !

(Le cierge qui est auprès d'elle s'éteint.)

VITTORIA.

Je suis doña Vittoria de Séville. Don Juan me quitta pour une autre femme; j'attendis sa nouvelle maîtresse et je la frappai. L'inquisition me condamna au bûcher. Mon crime et ma mort sont à don Juan... Vengeance contre le meurtrier ! vengeance !

(Le cierge qui est auprès d'elle s'éteint.)

TERESINA.

Je suis doña Teresina, fiancée de don José. Don Juan m'enleva évanouie; lorsque je revins à moi, j'étais déshonorée; je n'ai pu survivre à ma honte, je me suis précipitée dans le Manzanarès... Vengeance contre le meurtrier ! vengeance !

(Le cierge s'éteint.)

SANDOVAL.

Je suis don Luis de Sandoval d'Ojedo. J'ai joué contre don Juan ma fortune, le tombeau de mes pères, le cœur de ma maîtresse; j'ai tout perdu... J'ai joué contre lui ma vie, et je l'ai perdue encore... Vengeance contre le meurtrier ! vengeance !...

(Le cierge s'éteint.)

L'ANGE DU JUGEMENT, une épée flamboyante à la main, descend du ciel et s'arrête à une quinzaine de pieds au-dessus du cercueil.

N'y a-t-il aucune voix qui s'élève en faveur de don Juan?

LE COMTE DE MARANA.

Je suis le vieux comte de Marana. Seigneur ! Seigneur ! ayez pitié de mon fils !

L'ANGE DU JUGEMENT.

Dieu donne à don Juan une heure pour se repentir!

(L'Ange remonte au ciel et les Fantômes rentrent en terre. La Statue lâche don Juan, qui tombe sur le pavé de l'église.)

SCÈNE V

DON JUAN, évanoui; MARTHE.

MARTHE.

Don Juan, me voilà; je suis prête à vous suivre... Don Juan,

Digitized by Google

où êtes-vous? (L'apercevant à terre et le prenant dans ses bras.) Don Juan, mon fiancé, mon époux!

DON JUAN, revenant à lui.

Je ne suis plus don Juan ton fiancé, je ne suis plus don Juan ton époux! je suis frère Juan le trappiste... Sœur Marthe, souvenez-vous qu'il faut mourir!...

(Marthe jette un cri et tombe aux pieds de don Juan.)

SEPTIÈME TABLEAU

Le cloître d'un couvent de trappistes; au milieu, une grande croix de pierre entre quatre cyprès. Çà et là des tombes. Aux deux côtés, deux brèches qui permettent à la vue de plonger dans la campagne.

—

SCÈNE PREMIÈRE

DOM SANCHEZ, DON JUAN, couché sur une tombe.

DOM SANCHEZ.

Frère Juan.

DON JUAN, relevant son capuchon.

Me voilà.

DOM SANCHEZ.

Que faites-vous ici?

DON JUAN.

Vous le voyez, mon père, j'accomplis une des règles de notre ordre saint, je creuse ma propre tombe.

DOM SANCHEZ.

Je vous ai cherché dans votre cellule.

DON JUAN.

Je n'ai pas pu y rester, j'étouffais entre ces murs étroits comme un tombeau! La nuit a été terrible, ô mon père!

DOM SANCHEZ.

Je n'ai rien entendu.

DON JUAN.

Vous dormiez.

DOM SANCHEZ.

Je priais.

Digitized by Google

DON JUAN.

J'ai voulu prier aussi, moi; puis, quand j'ai vu que je ne pouvais pas prier, j'ai voulu dormir; est-ce donc le même Dieu qui fait les nuits si calmes pour les uns et si terribles pour les autres? A peine ai-je eu les yeux fermés, qu'il m'a semblé que les murs de ma cellule s'ouvraient! Oh! le monde! le monde! pourquoi me poursuit-il quand je le fuis, mon père? Le froissement du bal, les chants du festin, les rires de l'orgie, tout cela bruissait autour de moi; j'avais beau fermer les yeux, boucher mes oreilles, je voyais, j'entendais. Je sautai à bas de mon lit; je me précipitai dans le cimetière; le ciel s'ouvrait, des éclairs sillonnaient la nuit comme l'épée flamboyante de l'Archange; oh! du moins, le bouleversement de mon être était en harmonie avec celui des éléments; pâle, échevelé, ruisselant de sueur et d'eau, je me crus un instant le génie de la tempête, et je mêlai l'orage de mon cœur à celui de la nature! Oh! tous les deux ont été terribles; et autour de moi, au dedans de moi, tout n'est que ruine!...

DOM SANCHEZ.

Ce sont les nuits d'orage qui font les jours tranquilles; voyez, mon fils, comme le soleil est brillant, comme le jour qui a commencé si sombre va finir pur! Il en est ainsi de la vie; les orages du cœur ressemblent à ceux de la nature; et les uns et les autres se calment au souffle de Dieu!

DON JUAN, s'asseyant.

Qu'il souffle donc sur mon front, s'il ne veut pas qu'il se brise à l'angle de quelque tombe.

DOM SANCHEZ.

Je prierai le Seigneur de ramener le calme dans ton cœur, comme il l'a ramené dans la nature. Je prierai le Seigneur de poser le sceau de sa grâce sur ton front brûlant. En attendant, crois, espère et prie; c'est avec ces trois mots qu'on ouvre les portes du ciel.

(Il sort.)

SCÈNE II

DON JUAN, seul.

Oui, oui, mon père, c'est la sagesse divine qui me parle par votre bouche; et, tant que j'entends votre voix, je crois, j'es-

Digitized by Google

père, et je prie; mais, dès que je suis seul, l'amour et l'orgueil, ces deux grands adversaires de l'âme, viennent me tenter. Mon Dieu, Seigneur, donnez-moi la force de leur résister.

(Il s'accoude sur un tombeau et reste les yeux fixés au ciel.)

SCÈNE III

DON JUAN, MARTHE.

MARTHE, vêtue d'une robe blanche déchirée et verdie par l'herbe, les cheveux épars, passe par une brèche, et entre en scène.

Oh! le beau jardin, et comme les marguerites y poussent! j'en aurai bientôt assez pour me faire une couronne, s'ils ne me rattrapent pas. (Elle se cache derrière un cyprès.) Don Juan! don Juan!

DON JUAN, l'apercevant.

Grand Dieu, est-ce Marthe? Oh! mon Dieu, donnez-moi des forces contre l'amour!

(Il reste immobile.)

MARTHE.

D'ailleurs, s'ils courent après moi, je me cacherai comme cette nuit dans les buissons avec les oiseaux... Il fait froid, la nuit!

DON JUAN, les bras étendus vers elle.

Marthe! Marthe!

MARTHE.

Et pourtant ils chantent en se réveillant! je sais ce qu'ils chantent, moi; je suis leur sœur; ce matin, il y en avait un qui disait :

Lorsque la nuit était sans voiles,
Lorsque le jour était sans pleurs,
Quand je planais sur des étoiles,
Au lieu de marcher sur des fleurs...

(Apercevant don Juan.)

Tiens, une statue... Elle s'est endormie au soleil... Il fait bon au soleil! (Elle s'accroupit aux pieds de don Juan.) Le soleil vient de Dieu.

(Elle rit comme un enfant.)

DON JUAN.

Pauvre enfant, elle est folle!

Digitized by Google

MARTHE, appelant.

Don Juan! don Juan! me voilà, mon fiancé; vois comme je suis jolie, comme je suis parée, comme j'ai une belle couronne!

DON JUAN.

Prenez pitié de moi, mon Dieu! prenez pitié de moi!

MARTHE.

Et puis je suis riche, maintenant; j'ai hérité des châteaux et des bijoux de ma sœur Inès, qui est morte empoisonnée.

DON JUAN.

Qui t'a dit cela?

MARTHE, levant la tête.

Inès. Elle revient toutes les nuits; car, quoique son corps ait été déposé en terre sainte, son âme est errante; elle aussi, elle chante comme les oiseaux qui s'éveillent, mais tristement, tristement, tristement.

Mes os blanchissent sur la terre;
Je n'ai ni bière, ni linceul...

Tiens, tiens... la vois-tu qui passe?... Oui, sœur, oui, je sortirai ton corps de cette église, pour que ton âme perdue puisse revenir le visiter... Je le couvrirai de terre; puis, sur cette terre, je planterai des fleurs... Les fleurs poussent bien sur les tombes... Ils voulaient m'empêcher d'aller te rejoindre... Ah! ah! ah! ils ne savaient pas que j'ai des ailes... Ils ont voulu me retenir, mais je me suis envolée, et j'ai ri alors. (Commençant par rire et finissant par sangloter.) Ah! ah! ah! oh! oh! que je souffre, mon Dieu!

DON JUAN.

Marthe! reviens à toi, mon enfant, ma sœur.

MARTHE.

Laissez-moi, je sais de belles prières. (S'agonouillant.) Je vais prier.

O Vierge sainte,... étoile... matinale,
Miroir... de pureté, vous qui priez pour nous.

Oh! je ne me rappelle plus... Si je me rappelais... il me semble que je serais guérie. (Elle porte la main à son front, cherchant à rappeler ses souvenirs, puis sa physionomie indique qu'elle passe à d'autres idées.) Allons, voilà que j'ai perdu mes fleurs (se relevant); il faut que j'en cherche d'autres, maintenant; j'ai

Digitized by Google

cueilli toutes celles qui sont ici. (Elle s'éloigne en appelant.) Don Juan! don Juan!

Sortons promptement de la ville;
Nous trouverons, beau chevalier,
Près de la porte de Séville,
Un page tenant l'étrier
D'une mule sans cavalier.
Nous voyagerons côte à côte,
Tant que terre nous portera...

(La voix se perd dans le lointain.)

DON JUAN, marchant derrière elle jusqu'aux cyprès.

O mon Dieu! je suis un être bien fatal aux autres et à moi-même; tout ce que je touche se brise ou se flétrit; et ceux à qui je n'ôte pas la vie perdent la raison.

SCÈNE IV

DON JUAN, appuyé contre le cyprès; DON JOSÉ, LE MAUVAIS ANGE.

Don José et le mauvais Ange paraissent à la brèche du fond; la nuit commence à venir.

LE MAUVAIS ANGE.

Par ici, seigneur don José, par ici!

DON JOSÉ, étonné.

Dans un cloître?

LE MAUVAIS ANGE.

Votre Seigneurie n'a-t-elle jamais entendu parler d'un certain loup qui s'était fait berger?... Voilà votre homme.

DON JOSÉ.

Sous ce costume?

LE MAUVAIS ANGE.

Votre Seigneurie n'a pas oublié le proverbe : « L'habit?... »

DON JOSÉ.

Mais es-tu sûr?

LE MAUVAIS ANGE.

Regardez.

DON JOSÉ, s'élançant par-dessus le mur.

Oui, je le reconnais. (Il s'approche de don Juan, et, arrivé près de lui, il laisse tomber son manteau et plante deux épées en terre.) Je te trouve enfin, don Juan.

Digitized by Google

DON JUAN, se retournant.

C'est toi, frère? Sois le bienvenu!

DON JOSÉ.

Je te saluai des mêmes paroles lorsque tu m'apparus au château de Villa-Mayor; il parait que, si j'avais oublié de t'inviter à mes fiançailles, tu avais oublié, toi, de m'inviter à ta prise d'habit... Connais-tu ce parchemin?

DON JUAN.

C'est celui que j'arrachai aux mains mourantes de dom Mortès... Le Seigneur me pardonne!

DON JOSÉ.

Connais-tu cette signature?

DON JUAN.

C'est celle de notre digne père... Le Seigneur a fait un miracle, sans doute, et je l'en remercie.

DON JOSÉ.

Et sais-tu ce que contient cet écrit?

DON JUAN.

C'est la reconnaissance de don José, comme fils aîné du comte et comme seigneur de Marana.

DON JOSÉ.

Tu avoues donc que je suis gentilhomme?

DON JUAN.

Oui, frère.

DON JOSÉ.

Que tu n'es que le second fils, toi?

DON JUAN.

Oui, frère.

DON JOSÉ.

Et que tu me dois hommage, comme ton aîné?

DON JUAN.

Je suis prêt à vous le rendre, monseigneur.

DON JOSÉ.

Ce n'est point cela que je veux!

DON JUAN.

Que voulez-vous?

DON JOSÉ.

Voici deux épées... Choisis.

DON JUAN.

Et pour quoi faire?

Digitized by Google

DON JOSÉ.

Je te montre deux épées, et tu me demandes pourquoi faire ces deux épées?... Je vais te le dire alors : Parce que je te hais d'une haine de frère!... parce que la terre est trop étroite pour nous porter plus longtemps tous les deux! parce que tu dois avoir soif de mon sang comme j'ai soif du tien, et qu'il faut que l'un de nous deux boive celui de l'autre! Voilà deux épées te dis-je ! voilà une tombe prête...

DON JUAN.

Je l'ai creusée pour moi, frère, et, si ce n'est que ma vie qu'il te faut, elle est à toi... Frappe...

DON JOSÉ, prenant une des deux épées.

Si j'avais voulu te tuer comme une bête fauve, c'est une arquebuse que j'aurais prise, et non deux épées... En garde! don Juan, en garde !

DON JUAN.

Frère, je te demande pardon à genoux, les yeux en larmes, le front dans la poudre...

DON JOSÉ, le prenant sous le bras

Debout! hypocrite, debout!

DON JUAN.

Je t'obéis !

DON JOSÉ.

Prends une de ces épées.

DON JUAN.

Adieu, frère.

DON JOSÉ.

Où vas-tu ?

DON JUAN.

Laisse-moi aller.

DON JOSÉ.

Te laisser aller, toi!... mais tu oublies donc ?

DON JUAN.

Si j'avais oublié, je ne serais point ici.

DON JOSÉ.

C'est cela!... et parce que, lassé de vices, repu de débauches, gorgé de sang, il te plaît de venir demander asile à un cloître, tu crois fuir le châtiment?... Et qui me vengera de toi, si je ne me venge pas?

DON JUAN.

Mon repentir.

Digitized by Google

DON JOSÉ.

Ton repentir, rendra-t-il l'honneur et la vie à ma fiancée?... rendra-t-il la vie à mon épouse?... Que m'importe ton repentir, à moi! me rendra-t-il mon bonheur brisé entre tes mains?... Pourquoi ne m'as-tu pas tué comme Teresina, don Juan? Tu le pouvais, il fallait le faire; mais non, tu n'as voulu que m'avilir... Allons donc! du courage, don Juan! tu vois bien que je suis venu pour me battre avec toi et qu'il faut que nous battions...

DON JUAN.

Jamais, frère...

DON JOSÉ.

Je saurai bien t'y forcer... Prends garde!... ce que tu as fait, je le ferai!... Tu m'as jeté ce parchemin au visage.. (Il le lui jette.) Tiens!...

DON JUAN.

Seigneur, donnez-moi l'humilité.

DON JOSÉ.

Tu m'as déchiré mes habits de gentilhomme... (Il lui déchire sa robe.) Tiens!...

DON JUAN.

Seigneur, donnez-moi la patience.

DON JOSÉ.

Tu m'as fait battre de verges par tes valets.

DON JUAN.

Don José, tu feras plus que tout cela : tu me feras perdre mon âme.

DON JOSÉ, le frappant du plat de son épée.

Tiens!

DON JUAN, s'élançant sur l'épée.

Ah!

DON JOSÉ.

Enfin!

(Combat de quelques secondes; don Juan touche don José.)

DON JUAN.

Frappé?

DON JOSÉ, chancelant.

Oui, frappé!... le frère frappé de la main du frère!... (Il tombe. Se relevant.) Le frère, maudissant le frère!... le sang du frère sur la tête du frère...

(Il expire.)

Digitized by Google

DON JUAN le regarde un instant, puis prenant son manteau et son chapeau.

Don José dans la tombe de don Juan! Allons, décidément, il paraît que le diable ne veut pas que je me fasse ermite.

(Il s'éloigne par la même brèche que Marthe a franchie.)

LE MAUVAIS ANGE, riant.

Démon de l'orgueil, j'avais compté sur toi... Tu ne m'as pas trompé... Merci!

(Il disparaît.)

ACTE CINQUIÈME

HUITIÈME TABLEAU

Une cellule au couvent de Notre-Dame du Rosaire.

SCÈNE PREMIÈRE

MARTHE, URSULE.

Marthe est couchée sur un lit à rideaux blancs, et paraît endormie. Ursule se tient à genoux devant une sainte image peinte à fresque.

UN ANGE, entr'ouvrant les rideaux du lit.

Pauvre créature brisée,
Qui, pour briller un jour en ce monde mortel,
Comme une goutte de rosée,
Une aurore, tombas du ciel,
La mère de toute clémence,
Qui ne peut oublier que tu fus notre sœur,
Voyant ton esprit en démence
Perdu dans la nuit de l'erreur,
Pour toi craint un trépas funeste,
Et m'envoie à ton lit, messager consolant,
Afin que mon souffle céleste
Rafraîchisse ton front brûlant;
Et, dans cette heure qui délivre,
Son pouvoir, impuissant à te mieux secourir,
A défaut de force pour vivre,
Te rend la raison pour mourir.

Digitized by Google

Afin que ton âme choisisse,
Libre, comme l'esprit doit l'être au dernier jour,
Ou des rigueurs de la justice,
Ou bien des trésors de l'amour.

(L'Ange referme les rideaux, et disparaît par derrière.)

MARTHE, se réveillant.

Merci, bel ange, merci! Oh! ton souffle m'a enlevé du front un cercle de feu... Où es-tu, que je t'adore?... Rien, rien... Allons, c'était une dernière vision de ma folie, un dernier fantôme de ma fièvre.

URSULE.

Eh bien, ma sœur?

MARTHE.

C'est vous, Ursule...

URSULE.

Vous me reconnaissez?

MARTHE.

Oui; j'ai eu le délire, n'est-ce pas?

URSULE.

Et vous vous êtes sauvée; vous avez quitté le couvent, vous avez erré par les plaines et par les montagnes, exposée à la chaleur du jour, au vent de la nuit... Vous ne nous donnerez plus de semblables inquiétudes, n'est-ce pas?

MARTHE.

Non, car je ne suis plus folle...

URSULE.

Quel bonheur pour notre sainte communauté, à qui je vais annoncer cette bonne nouvelle!

MARTHE.

Ne vous pressez pas trop, ma sœur; car Dieu m'a rendue à la raison et non à la vie, il m'a repris ma folie et non mon amour... Courez, je vous prie, chercher notre saint directeur, et dites-lui qu'une mourante réclame son ministère.

URSULE, sortant.

J'y vais, ma sœur...

SCÈNE II

MARTHE, puis LE MAUVAIS ANGE.

MARTHE.

Oh! jamais il n'arrivera à temps; oh mon Dieu!... oh! je

Digitized by Google

sens que je meurs. Mourir sans revoir don Juan! mourir sans lui entendre dire une fois encore qu'il m'aime! mourir en le laissant au milieu du monde où il m'oubliera, où il en aimera une autre! Oh! mille ans de mon éternité pour un jour passé près de don Juan!

LE MAUVAIS ANGE, soulevant le rideau.

C'est un marché qui peut se faire.

MARTHE, épouvantée.

Qui me parle?

LE MAUVAIS ANGE.

Celui que tu as appelé.

MARTHE.

Que viens-tu faire?

LE MAUVAIS ANGE.

N'as-tu pas offert mille ans de ton éternité pour un jour passé près de don Juan?

MARTHE.

Oui.

LE MAUVAIS ANGE.

Eh bien, j'accepte.

MARTHE.

Mais il n'y a qu'avec Dieu, ou avec Satan, qu'on puisse faire un pareil pacte?

LE MAUVAIS ANGE.

Je viens au nom de l'un d'eux : que t'importe lequel pourvu que la chose se fasse?

MARTHE, frissonnant.

Tu es le mauvais esprit... Oh! oh!

LE MAUVAIS ANGE.

Marthe, tu as encore cinq minutes à vivre.

MARTHE.

Tu as raison, je ne vois plus, et j'entends à peine.

LE MAUVAIS ANGE.

Marthe, tu ne reverras jamais don Juan.

MARTHE.

Je veux le revoir!... oui... oui, je le veux à tout prix!

LE MAUVAIS ANGE.

Rien de plus facile.

MARTHE.

Que faut-il faire?

Digitized by Google

LE MAUVAIS ANGE.

Signer ce papier.

MARTHE.

Que contient-il?

LE MAUVAIS ANGE.

Le pacte proposé.

MARTHE.

Mille ans pour un jour!

LE MAUVAIS ANGE.

Pas une minute de plus, pas une seconde de moins, il serait nul s'il n'était exact; nous sommes gens d'honneur, en enfer!

MARTHE.

Et quand le reverrai-je?

(On entend frapper.)

LE MAUVAIS ANGE.

Le voilà qui frappe à la porte du couvent.

MARTHE.

Oh! je serai morte avant qu'il entre dans cette chambre!

LE MAUVAIS ANGE.

Qu'importe, si tu ressuscites quand il y sera entré?

MARTHE.

Donne-moi la plume.

LE MAUVAIS ANGE.

Attends.

(Il lui pique le bras avec la plume de fer, le sang coule.)

MARTHE.

Ah!

LE MAUVAIS ANGE.

Ce n'est rien... Signe.

MARTHE.

En aurai-je la force? Ah! (Signant.) Ah! je me meurs.

(Elle laisse tomber la plume.)

LE MAUVAIS ANGE.

Il est, ma foi, bien heureux que son nom n'ait eu que deux syllabes. Ah! ah! ah! chacun son tour, mon bon ange.

(Il disparaît.)

MARTHE.

Ah! don Juan! don Juan! (En faisant un dernier effort, elle cache sa figure avec ses cheveux.) A toi mon dernier soupir! à toi ma dernière pensée!

(Elle meurt.)

Digitized by Google

SCÈNE III

MARTHE, URSULE, DON JUAN, sous l'habit d'un trappiste.

URSULE, ouvrant la porte.

Dom Sanchez n'était point au couvent, ma sœur; mais un saint homme que j'ai rencontré, et qui se charge de le remplacer...

DON JUAN.

En m'offrant pour remplir cette sainte tâche, j'ai plus compté sur mon zèle que sur mes mérites; Dieu m'aidera. Ma sœur, laissez-nous.

SCÈNE VI

DON JUAN, MARTHE.

DON JUAN.

Allons, la chose est en bon train, me voilà dans le bercail... et Hussein m'attend au bas de cette fenêtre... (S'approchant du lit.) Diable! il me semble que la pénitente de dom Sanchez n'est point malade de vieillesse... Ma sœur... Elle ne me répond pas. Ma sœur... Évanouie, sans doute... (Lui touchant la main.) Glacée, morte!... Pauvre enfant, si jeune, morte dans un cloître, sans avoir goûté la vie, sans avoir connu l'amour!... Trésor enfoui, diamant perdu!... pourquoi ne t'ai-je pas rencontrée joyeuse et florissante au milieu du monde, au lieu de te trouver pâle et froide sur ton lit mortuaire?... Je t'aurais aimée, car tu devais être jolie: de si beaux cheveux ne peuvent cacher qu'un beau visage... (Écartant les cheveux.) Mon Dieu!... oh! non... ce n'est pas possible... ce sont ses traits, c'est elle!... c'est Marthe!... Marthe, froide,... inanimée, morte!... Ah! don Juan!... quel mauvais esprit as-tu irrité, que, depuis quelques jours, rien ne te réussisse et que tout aille au pis? A qui t'adresser, maintenant que tes péchés t'ont brouillé avec Dieu, et tes remords avec Satan?... Oh! il y a cependant eu pour moi un temps de bonheur où mes désirs s'accomplissaient avant d'être formés, où un palais enchanté se fût élevé sur ma route pour me donner l'hospitalité pendant une nuit!... Ai-je donc perdu quelque amulette precieuse, quelque talisman souverain?... Ou plutôt n'est-ce pas que, de-

Digitized by Google

puis que mon père a reconnu don José, il y a une malédiction sur moi?... Autrefois, t'eussé-je retrouvée morte, prête pour la tombe, je crois que je n'aurais eu qu'à dire : « Je veux qu'elle vive, » et l'âme, à moitié chemin du ciel, serait redescendue sur la terre... Marthe! Marthe!... ma bien-aimée!... (Il se penche sur elle et reculant tout à coup.) Ah! il m'a semblé sentir un mouvement... Elle se lève... (La regardant se lever et s'asseoir sur son lit.) Marthe!... (Lui saisissant vivement la main.) Toujours froide, toujours morte... Marthe, parle-moi, je t'en supplie, ou je ne pourrai pas croire que tu vis! Oh! un mot, une parole!... (Marthe porte lentement un doigt à sa bouche.) Oui, je comprends... Ah! ma fortune ne m'a donc pas abandonné! je suis toujours moi, je suis toujours l'heureux et le puissant! O Marthe! cette fois, tu es à moi, et ni l'enfer ni le ciel ne t'arracheront plus de mes mains. (Courant à la fenêtre et l'ouvrant.) Hussein! Hussein!

HUSSEIN.

Monseigneur?

DON JUAN.

Les chevaux sont-ils prêts?

HUSSEIN.

Oui, monseigneur.

DON JUAN.

L'échelle de cordes?

HUSSEIN.

La voilà.

(Don Juan assujettit l'échelle de cordes à la fenêtre; puis il se retourne et trouve Marthe debout.)

DON JUAN.

Allons, ma bien-aimée, l'amour, le bonheur, l'avenir, tout est à nous!... Es-tu prête? Veux-tu venir? (L'heure sonne. Marthe compte froidement les coups du timbre sur ses doigts.) Minuit!... Eh bien? (Marthe fait signe qu'elle est prête.) Allons!...

(Don Juan la conduit lentement vers la fenêtre.)

Digitized by Google

NEUVIÈME TABLEAU

Un vieux château en ruine donnant sur un lac derrière lequel s'élèvent de hautes montagnes. Il fait nuit; le théâtre n'est éclairé que par la lueur de la lune.

SCÈNE PREMIÈRE

DON JUAN, MARTHE, pénétrant au milieu des ruines.

DON JUAN.

Vive-Dieu ! voilà une manière de voyager dont je n'avais pas idée : cent cinquante lieues en vingt heures !... Il paraît que le diable avait quelque course pressée à faire, et que, pour ménager ses jambes, il est entré dans le ventre de mon cheval. (Regardant autour de lui.) En tout cas, s'il a fait preuve de vitesse dans la route, il me semble avoir manqué de jugement pour le choix de l'auberge... (A Marthe.) Tu dois être écrasée de fatigue et mourir de faim, pauvre enfant !... Puis il faut que nous changions de costume : nous ne passerons pas toujours par des montagnes nues et des landes désertes, et, si nous ne voulons pas être reconnus et arrêtés, il faut troquer ces habits religieux contre d'autres, quels qu'ils soient... Holà ! quelqu'un!... Il y a un très-bel écho, ici, mais voilà tout... Écuyers!... Camérières!... Personne?... Je crois que le mieux est de remonter sur le dos d'Ali et de chercher un autre gîte. (Marthe, sans répondre, étend lentement la main. Des Femmes entrent par la porte de droite; des Valets par la porte de gauche.) Allons, il paraît que vous avez tout pouvoir en ces lieux, ma belle châtelaine ?... (Marthe fait signe que oui.) Alors, je dois suivre ces... ces messieurs?... (Marthe fait signe que oui.) Et nous nous retrouverons ici?... (Marthe fait signe que oui.) Vous jurez de venir m'y rejoindre, Marthe? (Marthe étend la main en manière de serment; puis elle s'éloigne par la droite.) Pas un mot depuis notre départ de Madrid... Voilà, par ma foi, une étrange chose!

(Il sort par la gauche. Le mauvais Ange surgit au milieu du théâtre.)

Digitized by Google

SCÈNE II

LE MAUVAIS ANGE, seul.

(Regardant vers la gauche.)

Va vêtir tes habits de fête!

(Se tournant vers la droite.)

Et toi, ton funèbre linceul!
Mais à votre hymen qui s'apprête,
Je ne dois pas assister seul.
Il vous faut de joyeux convives,
Il vous faut des lumières vives...
Allumez-vous donc, feux d'enfer!

(Des flammes s'allument, bleuâtres et courant à ras de terre.)

Et vous, morts, reprenez la vie
Qui vous fut lâchement ravie
Par l'eau, le poison ou le fer!

Mais laissez dans vos tombes vides
Vos suaires aux plis mouvants
Et couvrez vos membres livides
De la parure des vivants;
Faites luire à votre front pâle
Depuis la couronne d'opale
Jusqu'à la couronne de fleurs;
Et, noble dame ou bachelette,
Couvrez vos faces de squelette
De masques joyeux ou menteurs.

Satan permet que, pour une heure,
Vos fantômes peuplent la nuit,
Et que cette sombre demeure
S'emplisse de joie et de bruit.
Sa voix vous parle par ma bouche:
Levez-vous de la froide couche
Où le ver du cercueil vous mord;
Et, le cœur éteint, l'œil atone,
Venez, pâles feuilles d'automne,
Que roule le vent de la mort!

(A ce dernier vers, les Fantômes apparaissent et commencent un ballet dans le genre de celui des Nonnes de *Robert le Diable*. Tout à coup, don Juan apparaît, magnifiquement vêtu. Peu à peu, et au fur et à mesure que se déve-

Digitized by Google

loppent les figures du ballet, don Juan, de riant qu'il était, devient rêveur, puis inquiet, puis effrayé. Il pâlit, chancelle, car il se sent au milieu de spectres et de fantômes.)

SCÈNE III

DON JUAN, LES FANTOMES.

DON JUAN.

Suis-je donc dans l'île des illusions?... Est-il possible qu'un homme voie de pareilles choses autrement qu'en rêve? suis-je bien éveillé, voyons, et ce qui m'entoure a-t-il un corps ou n'est-ce qu'une ombre? Ceci est-il une coupe?

UN SERVITEUR, voyant don Juan la coupe à la main.

Que faut-il que je vous serve, monseigneur?

DON JUAN.

Du vin!... (Portant la coupe à sa bouche, et l'écartant aussitôt.) Qu'est-ce que ce vin?

UN HOMME ENVELOPPÉ D'UN MANTEAU.

Le sang que tu as fait couler.

DON JUAN, jetant le vin, et tendant la coupe.

De l'eau!... (Après avoir porté la coupe à sa bouche.) Qu'est-ce que cette eau?

L'HOMME AU MANTEAU.

Les larmes que tu as fait répandre!

DON JUAN, se retournant furieux.

Et toi, qui es-tu?

L'HOMME, écartant son manteau, et montrant sa poitrine ensanglantée.

Don Luis de Sandoval d'Ojedo.

DON JUAN.

Je croyais t'avoir mieux tué... Qu'as-tu fait de ton épée?

SANDOVAL.

Je l'ai laissée tomber au moment où la tienne me traversait la poitrine.

DON JUAN.

Eh bien, va la chercher, et reviens.

SANDOVAL.

Es-tu donc las d'attendre la justice divine?

DON JUAN.

Oui; car j'en entends éternellement parler, et je ne la vois

Digitized by Google

jamais venir... Écoute : Dieu m'a donné une heure pour me repentir; je lui donne un quart d'heure pour me foudroyer!...

(A peine don Juan a-t-il prononcé ces paroles, qu'au fond s'allume une horloge de flamme, avec des heures de flamme, des aiguilles de flamme. Le balancier glisse entre ces deux mots : *Jamais! Toujours!* L'heure marquée est minuit moins cinq minutes.)

SCÈNE IV

LES MÊMES, SANDOVAL, une épée à la main; puis, successivement, CAROLINA, VITTORIA, TERESINA, INÈS, MARTHE.

SANDOVAL.

Es-tu prêt, don Juan?

DON JUAN.

Je t'attends... (Ils croisent le fer; en touchant l'épée de don Juan, celle de Sandoval s'enflamme. Don Juan, touché, jette un cri.) Ah!... Enfer! disparu!... et moi, blessé!... (Il se tient encore debout. Voyant une Ombre qui sort de terre.) Qu'est cela? (C'est Carolina; elle monte les degrés qui conduisent à l'horloge, et avance l'aiguille d'une minute. — Don Juan, s'affaiblissant.) Ah!... (Vittoria apparaît à son tour, monte les degrés, et avance l'aiguille d'une minute. — Don Juan, s'affaiblissant encore.) Ah!... (Teresina monte les degrés, et avance l'aiguille d'une minute. — Don Juan, de plus en plus faible.) Ah!... (Inès monte les degrés, et avance l'aiguille d'une minute. — Don Juan, tombant sur un genou.) Ah!... (Marthe apparaît avec ses ailes d'ange et son étoile au front, plus belle, plus brillante, plus lumineuse que jamais.) Marthe!...

MARTHE.

Don Juan, je t'ai aimé... Ange, je t'ai aimé! je t'ai aimé, folle! je t'ai aimé, morte!... Au nom de mon amour, qui a survécu à ma raison; au nom de mon amour, qui a survécu à ma vie, repens-toi!

DON JUAN.

Marthe!...

MARTHE.

Don Juan, une larme de repentir qui tombe des yeux du coupable suffit à éteindre un lac de feu... Repens-toi, don Juan, repens-toi!

DON JUAN.

Marthe!...

Digitized by Google

MARTHE.

Don Juan, je suis l'ange du pardon, parce que je suis l'ang de l'amour... Je viens de la part du Seigneur... Repens-toi repens-toi !

DON JUAN.

Il est trop tard ! minuit va sonner...

MARTHE, arrêtant l'aiguille.

Les autres ont avancé l'aiguille pour te perdre : je l'arrête pour te sauver. Il te reste une seconde... Repens-toi, don Juan repens-toi !

DON JUAN.

Ange de l'amour, ange de la miséricorde, tu triomphes !... Pardonnez-moi, mon Dieu ! je me repens !...

(Il se relève dans un dernier effort, et va tomber aux pieds de Marthe.)

MARTHE.

Seigneur, Seigneur, vous l'avez entendu !

(On entend le chant des Anges. Le fond s'ouvre et montre toutes les splendeurs du ciel.)

DON JUAN.

Mes yeux se ferment... Je meurs !...

MARTHE.

Tu n'es qu'ébloui, don Juan : tes yeux vont se rouvrir pour l'éternité !

FIN DE DON JUAN DE MARANA.

Digitized by Google

KEAN

OU

DÉSORDRE ET GÉNIE

COMÉDIE EN CINQ ACTES, EN SIX TABLEAUX

Variétés. — 31 août 1836.

DISTRIBUTION

KEAN	MM.	Frédérick Lemaître.
LE PRINCE DE GALLES		Bressant.
LE COMTE DE KŒFELD		Daudel.
LORD MEWILL		Dussert.
Le Régisseur		Cazot.
SALOMON		Prosper.
PISTOL		Adrien.
Le Connétable		Rébard.
PETER PATT		Dumoulin.
JOHN		Lamarre.
TOM		Sainville.
DAVID		Édouard.
DARIUS		Hyacinthe.
BARDOLPH		Renaud.
L'Intendant		Emmanuel.
Le Sommelier		Louis.
Premier Valet		Mayer.
Deuxième Valet		Adolphe.
KETTY	Mmes	Georgina.
ELENA, COMTESSE DE KŒFELD		Pauline.
ANNA DAMBY		Atala Beauchêne.
AMY, COMTESSE DE GOSSWILL		Jolivet.
JULIETTE		Mazurier.
La Suivante		Alberti.
La Nourrice		Louisa.
Une Servante		Aimée.

Digitized by Google

ACTE PREMIER

PREMIER TABLEAU

Un salon chez le comte de Kœfeld.

SCÈNE PREMIÈRE

ELENA, L'INTENDANT, UN DOMESTIQUE.

L'INTENDANT, donnant des ordres.

A-t-on dressé les tables de jeu?

LE DOMESTIQUE.

Deux de whist, une de boston.

L'INTENDANT.

Vous avez prévenu les musiciens?

LE DOMESTIQUE.

Ils seront au grand salon à neuf heures et demie.

L'INTENDANT.

C'est bien... Alors le punch et le thé au boudoir.

ELENA, écrivant une lettre.

Et n'oubliez pas les cigares pour ces messieurs... Tout est bien; monsieur l'intendant, ne vous éloignez pas de la soirée, je vous prie.

(L'Intendant sort.)

LE DOMESTIQUE, annonçant.

Milady comtesse de Gosswill.

ELENA.

Oh! faites entrer, faites entrer vite! (A Amy, qui entre.) Bonjour, chère... Oh! que vous êtes tout aimable, de venir ainsi de bonne heure! J'ai tant de choses à vous dire! On ne se voit vraiment plus; on se rencontre, voilà tout...

SCÈNE II

ELENA, AMY, devant une psyché.

AMY, minaudant.

Aussi ai-je cru faire merveille en arrivant avant tout le

Digitized by Google

monde; nous aurons au moins, de cette manière, une demi-heure de bonne causerie; car, moi aussi, j'ai mille choses à vous dire, et la première, ma belle Vénitienne, c'est qu'au milieu de nos cheveux blonds et de nos yeux bleus, vos cheveux et vos yeux noirs sont toujours ce qu'il y a de plus nouveau et de mieux pour le moment dans nos salons.

ELENA.

Si ce n'est, cependant, ce beau cou blanc et ces belles mains blanches, cette taille mince et souple comme une écharpe... Oh! bien décidément, vous me rangez à l'avis de votre grand poëte, et l'Angleterre est un nid de cygnes au milieu d'un vaste étang... Voyons, craignez-vous que nos convives n'en réchappent? Asseyez-vous donc là.

AMY.

Tout à l'heure, et avec grand plaisir, car je suis fatiguée... mais fatiguée horriblement! il y avait une course à New-Market, et je n'ai pas pu me dispenser d'y aller. J'ai été obligée de me lever à dix heures du matin, et, quand je fais de ces imprudences, j'en ai pour toute la journée à me remettre... Oh! il fallait bien que ce fût chez vous pour que je vinsse, allez... (S'asseyant.) Et vous, qu'avez-vous fait?...

ELENA.

Rien aujourd'hui, que les préparatifs nécessaires.

AMY.

Et, hier au soir, avez-vous été quelque part?

ELENA.

Oui, à Drury-Lane.

AMY.

On jouait?

ELENA.

Hamlet et *le Songe d'une nuit d'été*.

AMY.

Et qui faisait le personnage d'Hamlet?... Young?...

ELENA.

Non, Edmond Kean...

AMY.

Pourquoi ne m'avez-vous pas écrit que c'était votre jour de loge? Je vous aurais demandé une place.

ELENA.

Et je vous l'aurais donnée avec grand plaisir... Kean a été vraiment superbe.

Digitized by Google

AMY.

Superbe?

ELENA.

Sublime!... j'aurais dû dire.

AMY.

Quel enthousiasme!

ELENA.

Il vous étonne?... Cependant, vous savez que nous autres Italiennes n'avons point de demi-sensations, et ne savons cacher ni notre mépris ni notre admiration.

AMY.

Promettez-moi de ne pas me battre trop fort, je vous dirai une chose.

ELENA.

Dites...

AMY.

Préparez-vous alors à entendre ce qui a jamais été inventé de plus absurde

ELENA.

Parlez...

AMY.

Je ne sais vraiment comment vous dire cela... C'est si ridicule!

ELENA.

Mais, mon Dieu, qu'est-ce donc?

AMY.

Personne ne peut nous entendre?

ELENA.

Vous m'effrayez, savez-vous?

AMY.

Eh bien, je vous dirai que l'on commence à remarquer dans le monde que vous êtes bien assidue à Drury-Lane.

ELENA.

Vraiment?... Eh bien, cela doit flatter vos compatriotes, qu'une étrangère soit si dévote à Shakspeare.

AMY.

Oui; mais on ajoute que vous allez à l'église non pour rendre hommage au dieu, mais pour adorer le prêtre.

ELENA.

Young?

Digitized by Google

AMY.

Non.

ELENA.

Macready?

AMY.

Non.

ELENA.

Kemble?

AMY.

Kean...

ELENA.

Oh! la bonne folie!... (Se mordant les lèvres.) Et qui dit cela?

AMY.

Est-ce que l'on sait qui dit ces sortes de choses? Elles tombent du ciel.

ELENA.

Et il passe toujours une bonne amie qui les ramasse... Alors, je l'aime?

AMY.

A la folie, dit-on.

ELENA.

Et l'on me blâme?

AMY.

On vous plaint... Aimer un homme comme Kean!...

ELENA.

Un instant, comtesse!... je n'ai pas fait d'aveu... Et pourquoi n'aimerait-on pas Kean?

AMY.

Mais, d'abord, parce que c'est un comédien, et que, ces sortes de gens n'étant pas reçus dans nos salons...

ELENA.

Ne doivent pas être reçus dans nos boudoirs... J'ai cependant rencontré M. Kemble dans les appartements du d'York.

AMY.

C'est vrai.

ELENA.

Et qui peut fermer à l'un les portes qui s'ouvrent devant l'autre?

AMY.

Sa réputation affreuse, chère amie...

Digitized by Google

ELENA.

Vraiment?

AMY.

Oh! mais il n'y a que vous qui ne sachiez pas cela... Kean est un véritable héros de débauche et de scandale! un homme qui se pique d'effacer Lovelace par la multiplicité de ses amours, qui lutte de luxe avec le prince royal, et qui, avec tout cela, par un contraste qui dénonce son extraction, revêt, à peine débarrassé du manteau de Richard, l'habit d'un matelot du port, court de taverne en taverne, et se fait rapporter chez lui plus souvent qu'il n'y rentre.

ELENA.

Je vous écoute, chère amie... Allez, allez!

AMY.

Un homme criblé de dettes, qui spécule, dit-on, sur les caprices de certaines grandes dames pour échapper aux poursuites de ses créanciers.

ELENA.

Et l'on a pu supposer que j'aimais un pareil homme!... un homme comme celui dont vous venez de me faire le portrait!... là, sérieusement?

AMY.

Mais très-sérieusement. Vous pensez bien que je ne l'ai pas cru, moi... que lord Delmours ne l'a pas cru... que milady...

ELENA.

A propos, j'avais oublié de vous demander de ses nouvelles... Comment se porte-t-il?

AMY.

Qui?...

ELENA.

Lord Delmours...

AMY.

De ses nouvelles, à moi? Comment! est-ce que je sais ce qu'il fait, ce qu'il devient?

ELENA.

Pardon... mais je m'en informe à tout le monde : c'est un si excellent jeune homme!... beau, élégant, spirituel, un peu indiscret... voilà tout.

AMY.

Indiscret?

Digitized by Google

ELENA.

Lui... Mais qui croit à ce qu'il dit? Personne ! Pardon, je vous ai interrompue... Vous parliez de?...

AMY.

Je ne sais plus... Ah! je crois que c'était du dernier bal du duc de Northumberland... Il a été délicieux, et j'ai été étonnée de ne pas vous y apercevoir. Je vous ai cherchée partout, je voulais vous présenter à la duchesse de Devonshire... Elle aurait eu le plus grand plaisir à vous connaître, j'en suis sûre.

ELENA.

Merci de ce que vous pensez si souvent à moi... mais la chose etait faite depuis longtemps... Mon mari, en sa qualité d'ambassadeur de Danemark, a été invité chez elle aussitôt son arrivée à Londres.

AMY.

Et ne le verrons-nous pas, ce cher ambassadeur?

ELENA.

Ne dirait-on pas que vous avez la baguette d'une fée, et que vos désirs sont des ordres? Voyez!

SCÈNE III

LES MÊMES, LE COMTE DE KOEFELD.

LE COMTE, à son Secrétaire.

Faites partir un courrier à l'instant, et qu'il profite du premier bâtiment qui mettra à la voile... Ces dépêches ne peuvent souffrir aucun retard.

AMY.

La politique européenne laisse-t-elle enfin à M. le comte de Kœfeld un moment de loisir?

LE COMTE.

Le comte de Kœfeld a renvoyé tous les souverains de l'Europe à demain, afin de consacrer sa soirée à la reine de l'Angleterre, à la belle comtesse Amy de Gosswill.

AMY.

Quel malheur qu'on ne puisse pas croire un mot de tout cela!

ELENA.

N'a-t-il pas dit que, jusqu'à demain, il avait rompu avec la diplomatie?

Digitized by Google

AMY.

Oui; mais l'habitude est une seconde nature.

LE COMTE.

S'il en est ainsi, je vais dire un mal horrible de vous. Qui vous habille donc, milady? Cette robe vous fait une taille affreuse! et comment choisit-on le blanc avec un teint comme le vôtre?... Si au moins vous aviez les cheveux blonds et les yeux noirs, cette beauté sévère rachèterait tous les autres défauts... mais, non, rien de tout cela... Oh! sur mon honneur! quand on a été aussi maltraitée de la nature, on doit être jalouse de tout le monde!... Eh bien, suis-je vrai, cette fois-ci?

AMY.

Pas plus que la première...

LE COMTE.

Mais, alors, que croirez-vous?

AMY.

Tout ce que vous ne me direz pas.

LE COMTE.

Il est bien malheureux que les femmes ne soient pas ambassadeurs.

AMY.

Pourquoi cela?

LE COMTE.

Parce qu'il y a bien peu de secrets que l'on parviendrait à leur cacher.

ELENA, regardant Amy.

Elles sont ambassadrices.

AMY.

Méchante!...

ELENA.

Et, en cette qualité, elles savent garder ceux qu'elles ont surpris.

AMY.

Oh! que vous avez là un charmant éventail!

ELENA.

Un cadeau du prince de Galles.

AMY.

Montrez donc.

LE COMTE.

N'aurons-nous donc point lord Gosswill?

Digitized by Google

AMY.

Il n'a pu venir; il aide en ce moment, je crois, lord Mewill à se mésallier.

LE COMTE.

Ah! c'est, sur mon honneur, vrai! c'est aujourd'hui que lord Mewill épouse cette riche héritière sur la dot de laquelle il compte pour refaire sa fortune... Comment appelez-vous déjà cette jeune fille?... miss Anna?

AMY.

Anna Damby, je crois... C'est un de ces noms qui ne se retiennent pas; il n'y a rien qui les rappelle.

LE COMTE, à Elena.

Vous savez, madame... c'est cette jeune et jolie personne qui a, presque en face de la nôtre, une loge à Drury-Lane, et que vous avez remarquée pour la voir à toutes les représentations : elle a pu faire la même remarque sur vous, au reste.

ELENA.

Oui, oui, je sais.

AMY.

Vous ne devineriez pas, monsieur le comte, l'indiscrétion que j'ai commise : j'ai demandé à ma chère Elena une place dans sa loge pour la première fois que jouera Kean... C'est un si grand acteur!... un homme de tant de génie!

LE COMTE.

Vous désirez donc le voir?

AMY.

Plus que vous ne pouvez imaginer... et de près surtout. Votre loge est à l'avant-scène, et l'on doit y être à merveille pour que pas un des mouvements de sa physionomie ne soit perdu.

LE COMTE.

Eh bien, je suis fort aise que vous ayez ce désir; car je vous le ferai voir aujourd'hui de plus près encore que de ma loge...

AMY.

Vraiment!... et d'où cela?

LE COMTE.

D'un côté de ma table à l'autre... Je l'ai invité à dîner avec nous.

ELENA.

Comment, monsieur, vous avez fait cela sans m'en prévenir?

Digitized by Google

AMY.

Inviter Kean!

LE COMTE.

Pourquoi pas? Le prince royal l'invite bien! D'ailleurs, inviter, inviter comme on invite ces messieurs, en qualité de bouffon : nous lui ferons jouer une scène de *Falstaff* après le dîner... Cela nous amusera, nous rirons.

ELENA.

Oh! mais, je vous le répète, monsieur, comment avez-vous fait cela sans m'en prévenir?

LE COMTE.

C'était une surprise que je ménageais au prince royal, à qui mes instructions m'enjoignent de faire la cour; mais vous m'avez arraché mon secret : dites encore que je suis diplomate!

UN DOMESTIQUE, entrant avec une lettre à la main.

Une lettre pressée pour M. le comte...

LE COMTE.

Vous permettez, mesdames?

AMY.

Comment donc...

LE COMTE, lisant.

« Monseigneur, je suis désespéré de ne pouvoir accepter votre gracieuse invitation, mais une affaire que je ne puis remettre me prive de l'honneur d'être le convive de Votre Excellence. Soyez assez bon, monseigneur, pour déposer mes regrets les plus vifs et mes hommages les plus respectueux aux pieds de madame la comtesse. »

ELENA, à part.

Ah! je respire...

LE COMTE.

Nous vivons dans un singulier siècle, il faut en convenir: un comédien refuse l'invitation d'un ministre!

AMY.

Mais cela me paraît une excuse, et non pas un refus.

LE COMTE.

Oh! c'est un refus et bien en règle, je m'y connais; j'ai été employé à trois négociations de mariage entre altesses royales.

ELENA.

Mais votre lettre était-elle convenable?

Digitized by Google

LE COMTE.

Jugez-en par la réponse, madame.

LE DOMESTIQUE, annonçant.

Son Altesse royale monseigneur le prince de Galles.

SCÈNE IV

LES MÊMES, LE PRINCE DE GALLES.

LE PRINCE, entrant en riant.

Oh! c'est, Dieu me damne! une chose merveilleuse... Pardon, madame la comtesse, si j'entre chez vous si joyeusement; mais, voyez-vous, c'est qu'en ce moment l'aventure la plus bouffonne que je connaisse court les rues de Londres, et sans masque encore...

ELENA.

Certes, nous vous pardonnerons, monseigneur, mais à une condition, c'est que vous allez nous dire cette aventure.

LE PRINCE.

Comment! si je vous la dirai!... je crois bien; je la dirais aux roseaux de la Tamise, comme le roi Midas, si je n'avais personne à qui la raconter.

ELENA.

Je déclare d'avance que je n'en croirai pas un mot.

AMY.

Oh! dites toujours, monseigneur, si nous ne la croyons pas, soyez tranquille, cela ne nous empêchera pas de la répandre.

LE PRINCE.

Vous connaissez bien lord Mewill?

LE COMTE.

Qui devait épouser cette petite bourgeoise?

LE PRINCE.

Qui devait est bien dit...

AMY.

Mais c'était chose convenue pour aujourd'hui, ce me semble?

LE PRINCE.

Eh bien, il a eu l'innocence de le croire comme vous, et, en conséquence, il a remonté sa maison : chevaux et voitures, créanciers et créances, tout cela a été remis à neuf... C'est un homme expéditif que lord Mewill; malheureusement, au mo-

Digitized by Google

ment de marcher à l'autel, comme la fiancée se faisait attendre, on est allé pour la chercher.,. et l'on a trouvé la porte ouverte et la jeune fille enlevée; la cage, mais plus d'oiseau.

ELENA.

Pauvre enfant, qu'on voulait sacrifier sans doute, et qui sans doute aimait quelqu'un! Il lui sera arrivé malheur.

LE PRINCE.

Avec cela, notez encore qu'elle loge à cinq cents pas de la Tamise.

(Il rit.)

LE COMTE.

Elle s'y sera jetée... La vue continuelle de l'eau...

AMY.

Oh! mon Dieu! et vous riez de cela, monseigneur?

LE PRINCE.

Rassurez-vous, madame, la vue continuelle de l'eau lui a donné l'envie de voyager par mer, et voilà tout. Mais, comme voyager seule est chose ennuyeuse, elle a choisi un bon compagnon qui, je vous en réponds, ne la laissera pas en route.

AMY.

Et sait-on le nom du ravisseur?...

LE PRINCE.

Un nom des plus illustres de l'Angleterre.

AMY.

Oh! prince, prince, je vous en supplie!...

LE COMTE.

Ne pressez pas trop Son Altesse, mesdames: vous l'embarrasseriez peut-être beaucoup.

LE PRINCE.

Mauvais plaisant!... soyez tranquille, je ne m'attaque pas à la bourgeoisie... J'aurais trop peur d'échouer... Non, mesdames, c'est un nom bien plus illustre que le mien, un front couronné depuis longtemps, tandis que le mien attend encore sa couronne; et Dieu la conserve pendant maintes années sur la tête de mon frère!

ELENA, inquiète.

Mais enfin qui donc?...

LE PRINCE.

Vous ne devinez pas?... Eh! mon Dieu, il y a une heure que je vous mets le doigt dessus... Et qui donc cela pouvait-il

Digitized by Google

être, sinon le Faublas, le Richelieu, le Rochester des trois royaumes... Edmond Kean?

ELENA.

Edmond Kean?... Cela est impossible!...

LE COMTE.

Impossible?... Mais cela m'explique au contraire son refus, et il fallait une affaire de cette importance pour priver M. Kean de l'honneur d'être notre convive.

ELENA, à part.

Oh! mon Dieu!

LE COMTE.

Je suis, du reste, enchanté qu'il ait refusé, maintenant... S'il était venu aujourd'hui, et que la chose fût arrivée demain, on aurait cru que j'étais son complice.

LE PRINCE.

Et cela aurait pu brouiller l'Angleterre avec le Danemark... Mesdames, il faudra vraiment fêter cet événement, qui empêche la guerre à l'étranger... et qui ramène la paix à l'intérieur.

AMY.

Étions-nous donc menacés d'une révolution?...

LE PRINCE.

Comment! mais... nous étions en état permanent de guerre civile!... matrimonialement parlant, il n'y avait plus ni mari qui sût répondre de sa femme, ni amant de sa maîtresse... C'est une fortune pour la morale publique, et je ne m'étonnerais pas que la moitié de Londres fût illuminée ce soir.

AMY.

Était-ce donc vraiment un homme si fort à craindre? et serait-il vrai que certaines grandes dames ont eu la bonté, vraiment inouïe, de l'élever jusqu'à elles?

LE PRINCE.

Oh! c'est une erreur! elles ne l'ont point élevé jusqu'à elles, elles sont seulement descendues jusqu'à lui!... ce qui est fort différent, ce me semble.

ELENA, à part.

Que je souffre! mon Dieu, que je souffre!

LE COMTE.

Ah! c'est vraiment fort drôle, et il n'y a qu'en Angleterre qu'on voit de ces choses-là.

Digitized by Google

LE PRINCE.

Prenez garde, mon cher comte!... les ambassadeurs sont à moitié naturalisés.

ELENA.

Monseigneur...

LE PRINCE.

Oh! pardon, madame la comtesse...

AMY.

Et vous croyez, monseigneur, que la nouvelle est vraie?

LE PRINCE.

Si je le crois! c'est-à-dire que je parie qu'à cette heure Kean est sur la route de Liverpool.

LE DOMESTIQUE, annonçant.

M. Kean!

ELENA, étonnée.

M. Kean?

AMY, étonnée.

M. Kean?

LE COMTE, étonné

M. Kean?

LE PRINCE.

Ah! voilà qui se complique, par exemple.

LE COMTE.

Faites entrer.

SCÈNE V

LES MÊMES, KEAN.

KEAN, avec les manières les plus fashionables.

Milady, milord, j'ose espérer que vous voudrez bien excuser la contradiction qu'il y a entre ma lettre et ma conduite; mais une circonstance inattendue est venue tout à coup changer des projets arrêtés, et m'a fait un devoir, une loi de la démarche que j'accomplis en ce moment. (Se retournant vers le Prince.) Son Altesse daignera-t-elle recevoir mes hommages?

LE COMTE.

J'avoue que je ne comptais plus sur vous, monsieur. D'abord à cause du refus que contenait cette lettre que je viens de recevoir; ensuite à cause des bruits étranges qui se sont répandus aujourd'hui sur votre compte.

Digitized by Google

KEAN.

Ce sont précisément ces bruits qui m'amènent chez vous, monsieur le comte; car ces bruits, tout exagérés qu'ils peuvent être, ont cependant une certaine consistance : oui, miss Anna est venue chez moi; mais, ne m'y ayant pas trouvé, elle y a laissé cette lettre. L'espion qui l'avait vue entrer n'aura pas eu la patience d'attendre sa sortie, voilà tout... Mais, comme la réputation de miss Anna est compromise, je n'ai point trouvé de meilleur moyen de vous remercier de la gracieuse invitation que vous m'aviez fait l'honneur de m'envoyer, qu'en vous choisissant, monsieur le comte, pour faire entendre à Londres sa justification et la mienne... Honneur pour honneur...

LE COMTE.

Votre justification monsieur! vous êtes innocent ou vous êtes coupable... Si vous êtes innocent, un démenti formel donné par vous suffira.

KEAN.

Un démenti formel donné par moi suffira, dites-vous? Oh! monsieur le comte, croyez-vous donc que je ne sache pas les calomnies auxquelles notre position nous expose? Un démenti donné par l'acteur Kean sera suffisant pour les artistes, qui savent l'acteur Kean homme d'honneur; mais il n'aura aucun poids auprès des gens du monde, qui ne le connaissent que pour un homme de talent. Il faut donc que ce démenti lui soit donné par une bouche qu'ils ne puissent récuser... par une personne dont la haute position et la réputation sans tache commandent la confiance et le respect... par madame la comtesse, par exemple; et elle pourra le faire hardiment, si elle daigne jeter les yeux sur cette lettre.

LE PRINCE.

Où veut-il en venir?

LE COMTE.

Lisez vous-même, monsieur; nous vous écoutons.

KEAN.

Pardon, monsieur, mais un secret duquel dépend le bonheur, l'avenir et peut-être l'existence d'une femme, ne peut souvent être révélé qu'à une femme. Il y a des mystères et des délicatesses que nos cœurs, à nous autres hommes, ne comprennent pas. Permettez donc que ce soit dans celui de madame la comtesse que je dépose le secret de miss Anna. Si ce secret

Digitized by Google

était le mien, monsieur le comte, je l'exposerais au grand jour, pour qu'il brillât au soleil et qu'il éclatât à tous les yeux. Madame la comtesse me promettra seulement de ne pas le révéler; mais, quand tout le monde saura qu'elle le connaît lorsqu'elle élèvera la voix pour dire : « Edmond Kean n'est point coupable de l'enlèvement de miss Anna, » tout le monde la croira.

LE PRINCE.

Et mon rang me donne-t-il le droit de partager cette confidence?

KEAN.

Monseigneur, tous les hommes sont égaux devant un secret... Monsieur le comte, je vous renouvelle ma prière.

LE COMTE.

Mais, si madame y consent, et que vous y attachiez réellement l'importance que vous paraissez y mettre, monsieur Kean, je n'y vois pas d'inconvénient.

KEAN

Madame la comtesse ratifiera-t-elle la faveur que m'accorde M. le comte?

ELENA.

Mais je ne sais vraiment ..

KEAN.

Je la supplie.

AMY, prenant le Comte par un bras.

Allons, comte, une fois que votre femme saura ce secret, vous le devinerez bientôt. Vous êtes diplomate.

LE PRINCE, le prenant par l'autre bras.

Et, quand vous le saurez, vous nous en ferez part, n'est-ce pas, monsieur le comte? si cependant cela n'est point contraire aux instructions de votre gouvernement.

(Ils l'emmènent près de la cheminée.)

ELENA, sur le devant de la scène, Kean derrière elle.

Donnez-moi donc cette lettre, puisque la lecture de cette lettre peut vous justifier.

KEAN.

La voici.

ELENA, lisant.

« Monsieur, je me suis présentée chez vous, et ne vous ai point trouvé. Vous dire, quoique je n'aie pas l'honneur d'être

Digitized by Google

connue de vous, que de cette entrevue dépendra l'avenir de ma vie entière, c'est m'assurer d'avance que j'aurai le bonheur de vous rencontrer demain.

» ANNA DAMBY, à Kean. »

Merci, monsieur, merci mille fois... Mais quelle réponse avez-vous faite à cette lettre?

KEAN.

Tournez la page, madame...

ELENA, lisant pendant que Kean retourne causer avec le Prince et le Comte.

« Je ne savais comment vous voir, Elena ; je n'osais vous écrire ; une occasion se présente et je la saisis. Vous savez que les rares moments que vous dérobez pour moi à ceux qui vous entourent passent si rapides et si tourmentés, qu'ils ne marquent réellement dans ma vie que par leur souvenir... »

(Elle s'arrête étonnée.)

KEAN, qui est revenu près d'elle.

Daignez lire jusqu'au bout, madame.

ELENA, lisant.

« J'ai souvent cherché par quel moyen une femme, dans votre position, et qui m'aimerait véritablement, pourrait m'accorder par hasard une heure sans se compromettre... et voici ce que j'ai trouvé : si cette femme m'aimait assez pour m'accorder cette heure, en échange de laquelle je donnerais ma vie... elle pourrait, en passant devant le théâtre de Drury-Lane, faire arrêter la voiture au bureau de location et entrer sous le prétexte de retirer un coupon ; l'homme qui tient le bureau m'est dévoué, et je lui ai donné l'ordre d'ouvrir une porte secrète que j'ai fait percer dans ma loge sans que personne le sache, à une femme vêtue de noir et voilée qui daignera peut-être venir m'y voir... la première fois que je jouerai. » — Voici votre lettre, monsieur.

KEAN.

Mille grâces, madame la comtesse. (S'inclinant.) Monsieur le comte... Milady... Monseigneur...

(Il va pour sortir.)

AMY, qui s'est avancée.

Eh bien, Elena?

LE PRINCE.

Eh bien, madame?

Digitized by Google

LE COMTE.

Eh bien, comtesse?

ELENA, lentement.

C'était à tort que l'on accusait M. Kean de l'enlèvement de miss Anna.

KEAN.

Merci, madame la comtesse.

LE PRINCE, le regardant s'éloigner.

Ah! monsieur Kean, vous venez de nous jouer là une charade dont je vous donne ma parole que je saurai le mot!

UN DOMESTIQUE, entrant.

Monseigneur est servi.

(Le Prince offre la main à la comtesse de Kœfeld. le Comte à Amy; les autres Convives les suivent.)

ACTE DEUXIÈME

DEUXIÈME TABLEAU

Un salon chez Kean. Au lever du rideau, le théâtre présente toutes les traces d'une orgie. Kean dort sur une table, tenant d'une main le tuyau d'une pipe turque, et de l'autre le goulot d'une bouteille de rhum. David est étendu sous la table. Tom est couché. Bardolph est à cheval sur une chaise. Des bouteilles vides ont roulé à terre; deux ou trois, à moitié pleines, sont restées sur la table. Un châle est accroché à une patère. L'obscurité la plus complète règne sur la scène. Salomon paraît à une petite porte avec Pistol.

SCÈNE PREMIÈRE

KEAN, DAVID, TOM, BARDOLPH, endormis; SALOMON, PISTOL.

SALOMON, à demi-voix.

Attends-moi là, Pistol; l'illustre Kean, l'honneur de Londres, le soleil de l'Angleterre, a fait faire relâche hier pour se reposer, et je vais écouter, à la porte de sa chambre pour savoir s'il est éveillé ou s'il dort encore.

Digitized by Google

PISTOL, montrant son nez.

Allez en douceur, monsieur Salomon, j'ai le temps d'attendre. Si je peux me présenter, soufflez-moi cela par le trou de la serrure, et alors je fais mon entrée en deux temps sans balancer.

SALOMON, fermant la porte.

Chut!... Ce n'est pas sans peine que j'ai obtenu de lui qu'il rentrât sans passer par sa maudite taverne. Voilà enfin une nuit de repos, de tranquillité, de calme!... Elles sont rares... Il paraît qu'il dort joliment. Ce paresseux de Newman, qui n'a pas encore ouvert ici, à neuf heures du matin! (Il va vers une fenêtre, et ouvre les volets. Il fait grand jour; on aperçoit la Tamise. Se retournant, et voyant le désordre.) Salomon, mon ami, tu n'es qu'un niais, et il t'a encore mis dedans... C'est la sixième fois depuis le commencement du mois, et nous sommes aujourd'hui le 7! Et avec qui encore fait-il de pareilles orgies?... Avec de misérables cabotins qui jouent le Lion... la Muraille... et le Clair de lune dans *le Songe d'une nuit d'été*. Vraiment, si on les trouvait ici, j'en serais honteux pour l'illustre Kean... (Appelant.) Tom!

TOM, s'éveillant.

Eh bien?

SALOMON, à demi-voix.

Chut! n'éveillez pas les autres... C'est qu'en venant, j'ai rencontré John Ritter... vous savez bien, le beau jeune premier?

TOM.

Oui, un fat.

SALOMON.

Il venait de chez vous... et, comme il ne vous avait pas trouvé, attendu que vous étiez ici, il m'a demandé si je savais où il pourrait vous rejoindre, Moi, à tout hasard, je l'ai envoyé chez la petite Betsy... Je sais que vous y allez quelquefois.

TOM.

Oui; mais je n'aime pas qu'il y aille, lui.

SALOMON.

Eh bien, si vous voulez y être le premier, vous n'avez pas de temps à perdre.

TOM, sortant.

Merci, mon vieux?

Digitized by Google

SALOMON.

Et votre chapeau ?

TOM, revenant.

C'est juste... Donne.

(Il sort.)

SALOMON.

Et d'un !... (Allant à un autre). David !... David !

DAVID, rugissant.

Hum !

SALOMON.

Bien rugi !... Il rêve qu'il joue le Lion... Bien rugi !... bravo !... bravo !

DAVID.

Qui est-ce qui m'applaudit ?

SALOMON.

Sois tranquille, ce n'est pas le public.

DAVID.

Ah ! c'est vous, père Borée...

SALOMON.

Moi-même, enchanté de vous rencontrer.

DAVID.

Et pourquoi cela ?

SALOMON.

Chut !.. Vous demeurez daus Regent street, n'est-ce pas ?

DAVID.

Numéro 20.

SALOMON.

C'est bien cela... Eh bien, imaginez-vous que je voulais passer chez vous ce matin, pour vous dire que vous aviez été superbe hier.

DAVID.

Vraiment ?

SALOMON.

Parole d'honneur !... La peau de lion vous va à ravir... Lorsque je trouve au bout de la rue, auprès de la fontaine, un peloton d'Écossais. « On ne passe pas, me dit le caporal. — A cause ? — A cause du feu. — Ça ne fait rien, cela ; je vais chez un ami, à l'autre bout de la rue, au numéro 20... — Au numéro 20 ? Eh bien, votre ami a autre chose à faire que de vous recevoir : sa maison brûle ! — Bah !... »

Digitized by Google

DAVID.

Comment! le numéro 20 brûle... et tu ne me dis pas cela tout de suite, imbécile?

SALOMON.

Ah! vous avez le temps... Le feu a pris dans la cave, et vous demeurez au grenier.

DAVID.

Ah! double traître!

(Il sort en courant.)

SALOMON.

Maintenant que nous voilà seuls... (Il accroche une chaise et aperçoit Bardolph.) Ah! je me trompe... en voilà encore un, pardon !... Ah bien, lui, ça va être une corvée, par exemple... Quand il dort, ce n'est pas pour un peu; c'est comme lorsqu'il boit... (Il appelle. Bardolph! Ah! oui... Bardolph! Bardolph! un verre de punch, mon ami.

BARDOLPH, s'éveillant à moitié.

Présent!

SALOMON.

Voilà une idée que j'ai eue! Attends, attends, je vais te réveiller tout à fait.

(Il lui donne un verre d'eau.)

BARDOLPH.

A votre santé! (Il boit.) Qu'est-ce que tu me donnes là, empoisonneur? (Il fait la grimace.) Pouah!...

SALOMON.

De l'eau de la Tamise...

BARDOLPH.

De l'eau !.. quelle atroce plaisanterie!... enfin, j'aurais pu la boire! Laisse-moi réveiller Kean.

SALOMON.

Déjà? Ah! mon Dieu, vous avez bien le temps de vous battre...

BARDOLPH.

Comment! de nous battre?

SALOMON.

Eh! oui; vous deviez vous battre ce matin... vous savez bien?

BARDOLPH.

Nous?

Digitized by Google

SALOMON.

C'est vous qui avez tort... là, parole d'honneur! Vous lui avez cherché une querelle d'Allemand.

BARDOLPH.

Moi?

SALOMON.

Oh! je le répète, vous aviez tort... Mais, du moment que vous avez offert de lui rendre raison, il n'y a rien à dire.

BARDOLPH.

Ah çà! vraiment, Salomon?

SALOMON.

Vous l'avez oublié? Ce que c'est que le vin, mon Dieu!

BARDOLPH.

Et nous devons nous battre?

SALOMON.

A l'épée.

BARDOLPH.

A l'épée, avec lui!... Donne-moi un verre d'eau.

SALOMON.

C'est ce que vos deux témoins, Tom et David, vous ont dit; mais vous n'avez rien voulu entendre... Vous avez le vin ferrailleur... démon! Ils sont allés chercher les armes... Le rendez-vous est à dix heures, à Hyde park.

BARDOLPH.

Dis donc, Salomon,... est-ce qu'on ne peut pas arranger l'affaire?

SALOMON.

Impossible! il y a un soufflet de donné.

BARDOLPH.

Qui est-ce qui l'a reçu?

SALOMON.

Ah! ça, je n'en sais rien.

BARDOLPH.

Ce doit être moi... Écoute donc, mon ami, mon brave Salomon, mon roi des souffleurs!... il se pourrait que Kean eût oublié cette querelle.

SALOMON.

Comment! vous ne vous la rappelez pas?

BARDOLPH.

Si fait, si fait, je me rappelle bien que j'ai reçu un soufflet, pardieu! mais, enfin, tu comprends... si sa mémoire

Digitized by Google

n'était pas si bonne que la mienne, et qu'il eût oublié... (il prend son chapeau), ne l'en fais pas souvenir.

(Il sort.)

SCÈNE II

KEAN, SALOMON, puis PISTOL.

SALOMON, fermant la porte.

Et de trois! Si je ne les avais pas dispersés, ils se seraient remis à boire jusqu'à demain, vu qu'il n'y a pas encore théâtre ce soir... Enfin, cette fois-ci, je crois que nous voilà seuls. (Il regarde de tous côtés, et aperçoit le châle.) Bénédiction! en voilà bien d'une autre, par exemple! (Il regarde encore, puis va à la chambre à coucher, dont il ouvre la porte.) Ah! je respire!... Voyons, maintenant, faisons notre tournée sur le champ de bataille. (Examinant les bouteilles, en trouvant deux à moitié vides et les rangeant dans une armoire.) Diable! diable! le combat a été meurtrier: quinze contre quatre... Quand je pense que j'ai là, devant les yeux, couché comme un boxeur éreinté, le noble, l'illustre, le sublime Kean, l'ami du prince de Galles!... le roi des tragédiens passés, présents et futurs... qui tient en ce moment le sceptre... (Il aperçoit la bouteille que Kean tient par le goulot.) Quand je dis le sceptre, je me trompe... Oh! mon Dieu!

(Il essaye de lui tirer la bouteille de la main; pendant ce temps, Kean s'éveille et le regarde faire; les yeux de Salomon rencontrent les siens.)

KEAN.

Quel diable de métier fais-tu donc là, Salomon?

SALOMON.

Vous le voyez bien, j'essaye de tirer de vos mains cette pauvre bouteille, que vous étranglez.

KEAN.

Il paraît que j'ai oublié de me coucher, hein?

SALOMON.

Vous m'aviez tant promis de rentrer!

KEAN.

Eh bien, mais il me semble que je ne suis pas dehors. J'ai même passé la nuit chez moi, si je ne me trompe... ce qui ne m'arrive pas toujours...

Digitized by Google

SALOMON.

Et même pas seul...

KEAN.

Ne me gronde pas, mon vieux Salomon, c'est le Clair de lune qui n'avait pas envie de se coucher; la Muraille qui se fendait de chaleur, et le Lion qui, comme tu le sais, est l'animal le plus altéré du zodiaque.

SALOMON.

Croyez-vous que de pareilles nuits vous remettent de vos fatigues?

KEAN.

Bah! pour quelques bouteilles de vin de Bordeaux...

SALOMON, lui prenant la bouteille de rhum qu'il tient encore.

Et depuis quand les bouteilles de vin de Bordeaux ont-elles le cou dans les épaules comme celle-ci? (Lisant l'étiquette.) « Rhum de la Jamaïque. » Ah! maître! maître! vous finirez par brûler jusqu'au gilet de flanelle que vous avez sur la poitrine.

(Il pousse un soupir.)

KEAN.

Tu as raison, mon vieil ami, tu as raison; je sens que je me tue avec cette vie de débauches et d'orgies! Mais, que veux-tu! je ne puis en changer! Il faut qu'un acteur connaisse toutes les passions pour les bien exprimer. Je les étudie sur moi-même, c'est le moyen de les savoir par cœur.

PISTOL, en dehors.

Monsieur Salomon!... monsieur Salomon! peut-on entrer?

KEAN.

Qui est-ce qui est là?

SALOMON.

C'est juste, j'avais oublié. Maître, c'est un pauvre garçon que vous ne vous rappelez sans doute plus: le fils du vieux Bob... le petit Pistol... le saltimbanque.

KEAN.

Moi, avoir oublié mes vieux camarades! Entre, Pistol!... entre!

PISTOL, entr'ouvrant la porte.

Sur les pieds ou sur les mains?...

KEAN.

Sur les pieds; tu as besoin de ta main pour serrer la mienne.

Digitized by Google

PISTOL.

Oh! monsieur Kean, c'est trop d'honneur.

KEAN.

Mon pauvre enfant... Eh bien, comment va toute la troupe?

PISTOL.

Elle boulotte.

KEAN.

Ketty la Blonde?

PISTOL.

Elle vous aime encore, pauvre fille! Dame, ça n'est pas étonnant, vous êtes son premier, voyez-vous.

KEAN.

Le vieux Bob?

PISTOL

Il sonne toujours de la trompette comme un enragé... On a voulu l'engager cornemuse-major dans un régiment d'Écossais, grade de caporal, mais il n'a pas voulu... Ah ben, oui!

KEAN.

Tes frères?

PISTOL.

Les plus petits font les trois premières souplesses du corps; les plus grands le saut du Niagara; les entre-deux dansent sur la corde.

KEAN.

Et la respectable madame Bob?

PISTOL.

Elle vient d'accoucher de son treizième; la mère et l'enfant se portent bien, je vous remercie, monsieur Kean.

KEAN.

Et toi?...

PISTOL.

Eh bien, c'est moi qui vous remplace, j'ai hérité de votre habit et de votre batte: je joue les arlequins; mais je ne suis pas de votre force...

KEAN.

Et tu viens me demander des leçons, hein?

PISTOL.

Oh! non!... non!... Il y a cependant la danse des œufs, vous savez, que vous devriez bien me montrer; je n'ai jamais pu l'apprendre tout à fait; j'en casse toujours deux ou trois... Mais, maintenant, je les fais durcir... ça fait qu'ils ne sont pas

Digitized by Google

perdus, je les mange... Mais ce n'est pas ça!... Quand mon père a vu que le bon Dieu lui avait fait la grâce de lui en envoyer encore un, et que celui-là faisait le treizième, il a dit : « Tu portes un mauvais numéro, toi. » Avec ça, notez qu'il était venu au monde un vendredi... « Il faudrait lui choisir un crâne parrain... — Lequel? a dit ma mère; le prince de Galles ou le roi d'Angleterre? — Mieux que ça: M. Kean! — Oh! fameux !... fameux ! que tout le monde a répondu; mais il ne voudra pas. — Et moi, je suis sûre qu'il voudra, a dit Ketty la Blonde. — Oui, si tu vas le lui demander, a répondu mon père... — Oh! je n'oserai jamais, il est si loin de nous maintenant! il est si grand ! il est si haut!... — Eh bien, donnez-moi un échelle, j'irai, moi ! » que j'ai dit; et me voilà. N'est-ce pas que vous ne me refuserez pas, monsieur Kean?...

KEAN.

Non, par l'âme de Shakspeare ! qui a commencé par être un bateleur et un saltimbanque comme nous, je ne te refuserai pas, mon enfant... et nous ferons à ton frère un baptême royal, sois tranquille.

PISTOL.

C'est une sœur; mais ça ne fait rien. Et quand cela, monsieur Kean?

KEAN.

Ce soir, si tu veux.

PISTOL.

Convenu... Mais, d'ici là, aurez vous le temps de trouver une commère?

KEAN.

Elle est trouvée.

PISTOL.

Laquelle, sans être trop curieux?

KEAN.

Ketty la Blonde... Crois-tu qu'elle refuse?

PISTOL.

Elle, refuser?... Oh! pauvre fille!... oh! oui, vous ne la connaissez pas ! Il va falloir des précautions pour lui dire ça... elle se pâmerait... Oh! Ketty! pauvre Ketty ! va-t-elle être contente!...

(Il fait une cabriole.)

SALOMON.

Eh bien, que fais-tu donc?

Digitized by Google

PISTOL.

Ah bien, tant pis, père Salomon ! je suis comme les paons moi : quand je suis content, je fais la roue. Adieu, monsieur Kean.

KEAN.

Et tu t'en vas déjà ?

PISTOL.

Et, là-bas, les autres qui attendent et qui disent : « Voudra-t-il ? ne voudra-t-il pas ? » Il veut ! il veut !

KEAN.

Salomon, reconduis ce garçon jusque chez lui... et mets dix guinées dans la main de sa mère pour la layette.

PISTOL.

N'allez pas vous dédire, monsieur Kean ! c'est qu'il y aurait des larmes de versées si un malheur comme celui-là arrivait.

KEAN.

Sois tranquille...

PISTOL, rentrant.

Je n'oubliais que ça, moi !... Où ferons-nous le gatelet ?

KEAN.

Chez Peter Patt, au *Trou du Charbon*... Connais-tu cela ?...

PISTOL.

Si je connais ? sur le port, là, à dix pas de la Tamise, à la renommée des matelottes ?... Je ne connais que ça... Adieu, monsieur Kean.

(Il sort avec Salomon.)

SCÈNE III

KEAN, puis UN DOMESTIQUE.

KEAN.

Bonne et respectable famille, famille de patriarches, enfants du bon Dieu ! oh ! je n'oublierai pas les heures que j'ai passées avec vous ! Combien de fois ai-je été me coucher sans souper, en disant que je n'avais pas faim pour vous laisser ma part ! Alors, il nous semblait qu'il était aussi difficile à une guinée de descendre dans notre bourse, qu'à une étoile de tomber du ciel. Ai-je beaucoup gagné à vous quitter, en bonheur du moins ? et la pauvre Ketty ne m'aimait-elle pas mieux

Digitized by Google

que les nobles dames qui m'honorent aujourd'hui de leurs bontés? (On frappe.) On frappe! (Un Domestique entre.) Qui est là ?

LE DOMESTIQUE.

Une jeune dame qui doit avoir écrit hier à monsieur.

KEAN.

Miss Anna Damby... Faites-la entrer, et priez-la d'attendre un instant.

(Il entre dans sa chambre à coucher.)

LE DOMESTIQUE, à la dame.

Miss!

(Elle entre. Il sort.)

SCÈNE IV

ANNA, voilée; KEAN, puis SALOMON.

ANNA.

Me voilà donc venue chez lui!... Aurai-je le courage de lui dire ce qui m'amène?... Oh! mon Dieu! mon Dieu!... donne-moi de la force, car je me sens mourir!

KEAN, rentrant avec un habit.

Vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, miss... Puis-je être assez heureux pour vous être bon à quelque chose, assez favorisé du ciel pour me trouver en position de vous être utile?

ANNA, à part.

Oh! c'est sa voix! (Haut.) Excusez mon trouble, monsieur, il est bien naturel; et, si modeste que vous soyez, vous comprendrez que votre réputation, votre talent, votre génie...

KEAN.

Madame...

ANNA.

M'effrayent plus encore que votre accueil ne me rassure... On vous dit cependant aussi bon que grand... Si vous n'eussiez été que grand, je ne serais pas venue à vous.

(Elle lève son voile. Ils s'asseyent.)

KEAN, faisant un signe.

Vous m'avez dit que je pourrais vous rendre un service; mon désir de vous le rendre est grand, miss, et cependant j'hésite à vous presser... Un service est sitôt rendu!

ANNA.

Oui, vous avez deviné juste, monsieur, et j'attends beau-

Digitized by Google

coup de vous; il s'agit de mon bonheur, de mon avenir, de ma vie peut-être.

KEAN.

Votre bonheur? Oh! vous avez sur le front toutes les lignes heureuses, miss. Votre avenir? Et quelle prophétesse damnée, fût-ce l'une des sorcières de Macbeth, oserait vous prédire autre chose que des félicités? Votre vie? Partout où elle brillera, il poussera des fleurs comme sous un rayon de soleil.

ANNA.

Il se peut que les années qui me restent à vivre soient plus heureusement dotées que les années que j'ai déjà vécues, car il y a un quart d'heure encore, monsieur Kean, que je me demandais si je devais venir vous trouver ou mourir.

KEAN.

Vous m'effrayez, madame...

ANNA.

Il y a un quart d'heure que j'étais encore la fiancée d'un homme que je déteste, que je méprise, et que l'on veut me forcer d'épouser; non pas ma mère, non pas mon père, hélas! je suis orpheline, mais un tuteur à qui mes parents, en mourant, ont légué tout leur pouvoir. C'était hier matin que mon malheur devait s'accomplir, si je n'avais, soit folie, soit inspiration, quitté la maison de mon tuteur. J'ai fui, j'ai demandé où vous demeuriez; on m'a indiqué votre maison, je suis venue.

KEAN.

Et qui m'a valu l'honneur d'être choisi par vous, miss... ou comme conseiller, ou comme défenseur?

ANNA.

Votre exemple, qui m'a prouvé qu'on pouvait se créer des ressources honorables et glorieuses.

KEAN.

Vous avez songé au théâtre?

ANNA.

Oui; depuis longtemps, mes yeux sont fixés ardemment sur cette carrière, à l'exemple de mistress Siddons, de miss O'Neil, et de miss Fanny Kemble.

KEAN.

Pauvre enfant!

Digitized by Google

ANNA.

Vous paraissez me plaindre, et cependant vous ne me répondez pas, monsieur?

KEAN.

Il y a en vous tant de jeunesse, tant de candeur, que ce serait un crime à moi, tout pervers que l'on me fait et que je suis peut-être, de ne pas vous répondre ce que je pense. Me permettez-vous de vous parler comme un père, miss?

ANNA.

Oh! je vous en supplie!

KEAN.

Asseyez-vous, ne craignez rien; à compter de cette heure, vous m'êtes aussi sacrée que si vous étiez ma sœur.

ANNA, s'asseyant.

Que vous êtes bon!

KEAN, debout.

Vous avez vu le côté doré de notre existence, et il vous a ébloui. C'est à moi de vous montrer le revers de cette médaille brillante qui porte deux couronnes, une de fleurs, une d'épines.

ANNA.

Je vous écoute, monsieur, comme si Dieu me parlait.

KEAN.

Votre candeur, votre âge, miss, vont rendre délicate la tâche que je me suis imposée. Il y a des choses difficiles à dire pour un homme de mon âge, dificiles à comprendre pour une jeune fille du vôtre... Vous m'excuserez, n'est-ce pas, si l'expression ternissait la chasteté de la pensée?

ANNA.

Edmond Kean ne dira rien que ne puisse entendre Anna Damby, je l'espère.

KEAN.

Kean ne devrait rien dire de ce qu'il va dire à miss Damby, jeune fille du monde, destinée à rester dans le monde; Kean dira tout et doit tout dire à la jeune artiste qui lui accorde sa confiance, et lui fait l'honneur de venir chez lui le consulter, et ce qui lui paraîtrait, dans le premier cas, une inconvenance, lui semble, dans le second, un devoir.

ANNA.

Parlez donc, monsieur.

Digitized by Google

KEAN.

Vous êtes belle, je vous l'ai dit. C'est quelque chose, c'est beaucoup même pour la carrière que vous voulez embrasser; mais ce n'est point tout, miss... La part de la nature est faite, celle de l'art reste à faire.

ANNA.

Oh ! dirigée par vous, j'étudierai, je ferai des progrès, j'acquerrai un nom.

KEAN.

Dans cinq ou six ans, c'est possible... car ne croyez pas que rien se fasse sans le temps et sans l'étude. Quelques privilégiés naissent avec le génie, mais comme le bloc de marbre naît avec la statue;... il faut la main de Praxitèle ou de Michel-Ange pour en tirer une *Vénus* ou un *Moïse*. Oui, certes, je suppose, je crois même que vous êtes de ces élues; que, dans quatre ou cinq ans, votre talent, votre réputation, ne vous laisseront rien à envier vos rivales, car c'est la gloire seule que vous cherchez... et votre immense fortune...

ANNA.

J'ai tout abandonné du moment que j'ai fui de chez mon tuteur.

KEAN.

Ainsi, vous n'avez rien?

ANNA.

Rien.

KEAN.

En supposant que vous possédiez toutes les dispositions nécessaires, il vous faut toujours six mois d'étude avant vos débuts.

ANNA.

J'ai heureusement appris dans ma jeunesse tous ces petits ouvrages de femme qui peuvent nourrir celles qui les font. D'ailleurs, j'appartiens à une classe qui est habituée à s'honorer de ce qu'elle gagne. La fortune de ma famille, toute considérable qu'elle est, fut puisée à une source commerciale. Je travaillerai.

KEAN.

C'est bien ! Au bout de ces six mois de travail, supposons toujours des débuts brillants, et, alors, vous trouverez un directeur qui vous offrira cent livres sterling par an...

Digitized by Google

ANNA.

Mais, avec mes goûts simples et retirés, cent livres sterling, c'est une fortune.

KEAN.

C'est le quart de ce que vous aurez à dépenser rien que pour vos costumes. La soie, le velours et les diamants coûtent cher, miss. Êtes-vous disposée à vendre votre amour pour parer votre personne?

ANNA.

Oh! monsieur...

KEAN.

Pardon, miss, mais je me tairai à l'instant, ou vous me permettrez de tout dire... A l'heure où vous sortirez de cette chambre pour rentrer dans le monde, cette conversation sera oubliée.

ANNA, baissant son voile.

Parlez, monsieur.

KEAN.

Il se peut cependant que vous ayez le bonheur de rencontrer un homme riche, délicat, généreux... que vous aimiez et qui vous aime... qui ne vous donne pas, qui partage... Alors le premier danger est évité... la première humiliation n'existe plus... Mais, je vous l'ai dit, vous êtes belle... Vous ne connaissez pas nos journalistes d'Angleterre, miss... Il en est qui ont compris leur mission du côté honorable, qui sont partisans de tout ce qui est noble, défenseurs de tout ce qui est beau, admirateurs de tout ce qui est grand... Ceux-là, c'est la gloire de la presse, ce sont les anges du jugement de la nation... Mais il en est d'autres, miss, que l'impuissance de produire a jetés dans la critique... Ceux-là sont jaloux de tout, ils flétrissent ce qui est noble... ils ternissent ce qui est beau... ils abaissent ce qui est grand! Un de ces hommes, pour votre malheur, vous trouvera belle, peut-être... Le lendemain, il attaquera votre talent... le surlendemain, votre honneur... Alors, dans votre innocence du mal, vous voudrez savoir quelle cause le pousse;... naïve et pure, vous irez chez lui comme vous êtes venue chez moi... Vous lui demanderez le motif de sa haine et ce que vous pouvez faire pour qu'elle cesse... Alors il vous dira que vous vous êtes méprise sur ses intentions, que votre talent lui plaît, qu'il ne vous hait pas, qu'il vous aime au contraire... Vous vous lèverez comme vous

Digitized by Google

venez de le faire, et il vous dira : « Rasseyez-vous, miss... ou demain... »

ANNA.

Horreur !...

KEAN.

Et supposons que vous ayez échappé à ces deux épreuves... une troisième vous attend... Vos rivales... car, au théâtre, on n'a pas d'amies... on n'a pas d'émules... on n'a que des rivales... vos rivales feront ce que Cimmer et d'autres que je ne veux pas nommer ont fait contre moi. Chaque coterie étendra ses mille bras pour vous empêcher de monter un degré de plus, ouvrira ses mille bouches pour vous cracher la raillerie au visage, fera entendre ses mille voix pour dire du bien d'elles et du mal de vous... Elles emploieront, pour vous perdre, des moyens que vous mépriserez... et elles vous perdront avec ces moyens;... elles achèteront la louange et l'injure à un prix qui ne leur coûte rien, à elles, et que vous ne voudrez pas payer, vous... Le public, insoucieux, ignorant, crédule, qui ne sait pas comment se fabriquent hideusement ces réputations et ces mensonges, les prendra pour des talents ou des vérités, à force de les entendre vanter ou redire. Enfin, un beau jour, vous vous apercevrez que la bassesse, l'ignorance et la médiocrité sont tout avec l'intrigue; que l'étude, le talent, le génie ne servent à rien sans l'intrigue... Vous ne voudrez pas croire; vous douterez encore quelque temps... Puis enfin, des larmes dans les yeux, du dégoût plein le cœur, du désespoir plein l'âme, vous en viendrez à maudire le jour, l'heure, la minute où cette fatale idée vous a prise de poursuivre une gloire qui coûte si cher et qui rapporte si peu... Maintenant, levez votre voile, miss; j'en ai fini avec les choses honteuses.

ANNA.

O Kean! Kean! il faut que vous ayez bien souffert!... Comment avez-vous fait?

KEAN.

Oui, j'ai bien souffert! mais moins encore que ne doit souffrir une femme... car je suis un homme, moi... et je puis me défendre... Mon talent appartient à la critique, c'est vrai... Elle le foule sous ses pieds, elle le déchire avec ses griffes; elle le mord avec ses dents... C'est son droit, et elle en use...

Digitized by Google

Mais, quand un de ces aristarques d'estaminet s'avise de regarder dans ma vie privée, oh ! alors, la scène change. C'est moi qui menace, et c'est lui qui tremble. Mais cela arrive rarement... On voit trop souvent Hamlet faire des armes, pour que l'on cherche querelle à Kean.

ANNA.

Mais toutes ces douleurs ne sont-elles pas rachetées par ce seul mot que vous pouvez vous dire : « Je suis roi ? »

KEAN.

Oui, je suis roi, c'est vrai... trois fois par semaine à peu près, roi avec un sceptre de bois doré, des diamants de strass et une couronne de carton; j'ai un royaume de trente-cinq pieds carrés, et une royauté qu'un bon petit coup de sifflet fait évanouir. Oh ! oui, oui, je suis un roi bien respecté, bien puissant, et surtout bien heureux, allez !

ANNA.

Ainsi, lorsque tout le monde vous applaudit, vous envie, vous admire...

KEAN.

Eh bien, parfois, je blasphème, je maudis, je jalouse le sort du porte faix courbé sous son fardeau, du laboureur suant sur sa charrue, et du marin couché sur le pont du vaisseau.

ANNA.

Et si une femme, jeune, riche, et qui vous aimât, venait vous dire : « Kean, ma fortune, mon amour sont à vous... sortez de cet enfer qui vous brûle... de cette existence qui vous dévore... quittez le théâtre... »

KEAN.

Moi ! moi ! quitter le théâtre... moi ! Oh ! vous ne savez donc pas ce que c'est que cette robe de Nessus qu'on ne peut arracher de dessus ses épaules qu'en déchirant sa propre chair ? Moi, quitter le théâtre, renoncer à ses émotions, à ses éblouissements, à ses douleurs ! moi, céder la place à Kemble et à Macready, pour qu'on m'oublie au bout d'un an, au bout de six mois, peut-être ! Mais rappelez-vous donc que l'acteur ne laisse rien après lui, qu'il ne vit que pendant sa vie, que sa mémoire s'en va avec la génération à laquelle il appartient, et qu'il tombe du jour dans la nuit... du trône dans le néant... Non ! non ! lorsqu'on a mis le pied une fois dans cette fatale carrière, il faut la parcourir jusqu'au bout... épuiser ses joies

Digitized by Google

et ses douleurs, vider sa coupe et son calice, boire son miel et sa lie... Il faut finir comme on a commencé, mourir comme on a vécu... mourir comme est mort Molière, au bruit des applaudissements, des sifflets et des bravos!... Mais, lorsqu'il est encore temps de ne pas prendre cette route, lorsqu'on n'a pas franchi la barrière... il n'y faut pas entrer... croyez-moi, miss, sur mon honneur, croyez-moi !

ANNA.

Vos conseils sont des ordres, monsieur Kean... Mais que faut-il que je fasse?

KEAN.

Où vous êtes-vous retirée en quittant hier la maison de votre tuteur?

ANNA.

Chez une tante... bonne... excellente, et qui m'aime comme sa fille...

KEAN.

Eh bien, il faut y retourner, miss, et lui demander asile et protection.

ANNA.

Pourra-t-elle me lès accorder?... Lord Mewill est puissant, et, lorsqu'il connaîtra l'endroit où je me suis réfugiée...

KEAN.

La loi est égale pour tous, miss, pour le faible comme pour le fort, excepté pour nous autres comédiens, cependant, qui sommes hors la loi. Votre tante demeure-t-elle loin d'ici?

ANNA.

Dans Clary street.

KEAN.

A dix minutes de chemin d'ici. Prenez mon bras, miss... Je vais vous y conduire.

SALOMON, entrant.

Son Altesse royale le prince de Galles.

ANNA.

Oh! mon Dieu!...

KEAN.

Vous direz au prince que je ne puis le recevoir, que je suis écrasé de fatigue, que je dors.

SALOMON.

J'ajouterai que vous avez passé la nuit à étudier, maître.

Digitized by Google

KEAN.

Non... Ajoute que j'ai passé la nuit à boire, il y a plus de chances pour qu'il te croie... Venez, miss...

ANNA.

Oh! Kean, Kean! vous êtes deux fois mon sauveur.

ACTE TROISIÈME

TROISIÈME TABLEAU

La taverne de Peter Patt, au *Trou du Charbon*. Le théâtre est séparé au fond par deux cloisons qui forment des compartiments; les côtés sont séparés de la même manière, de sorte que chaque buveur se trouve chez lui, quoique dans une pièce commune.

—

SCÈNE PREMIÈRE

JOHN COOKS, BUVEURS, au fond. A droite, LE CONSTABLE, lisant un journal.

PREMIER BUVEUR.

De sorte qu'on l'a emporté sans connaissance?

JOHN, avalant un verre de bière.

Sans connaissance.

DEUXIÈME BUVEUR.

Et tu lui avais cassé sept dents?

JOHN, tendant son verre.

Sept! trois en haut, quatre en bas; deux canines, cinq incisives.

TROISIÈME BUVEUR.

Et, alors, le duc de Sutherland, qui pariait pour toi, a gagné.

JOHN.

D'emblée!... et il m'a donné une guinée par dent cassée... Aussi, je lui ai promis de boire à sa santé... (Vidant son verre.) Et je lui tiens parole.

Digitized by Google

PREMIER BUVEUR.

Et tu n'as attrapé qu'un coup de soleil sur l'œil?

JOHN.

En tout et pour tout : une affaire de soixante-douze heures, aujourd'hui noir, demain violet, après-demain jaune, et c'est fini.

SCÈNE II

LES MÊMES, LORD MEWILL, entrant.

LORD MEWILL.

Le maître de la taverne?

PETER.

Me voilà, Votre Honneur.

LORD MEWILL.

Écoutez, mon ami, et retenez bien ce que je vais vous dire.

PETER.

J'écoute.

LORD MEWILL.

Une jeune fille viendra dans la soirée, et demandera une chambre; vous lui ouvrirez la plus propre de votre taverne. Tout ce qu'elle désirera, vous le lui donnerez. Ayez pour elle les plus grands soins, les plus grands égards; car cette jeune fille est destinée à devenir l'une des plus grandes dames d'Angleterre. Voici pour vous payer de vos peines.

PETER.

Est-ce tout ce que vous avez à me recommander, milord?

LORD MEWILL.

Pouvez-vous me faire connaître le patron d'un petit bâtiment, bon voilier, que je puisse affréter pour huit jours?

PETER.

J'ai votre affaire. (Appelant.) Georges! (Un des Buveurs habillé en marin se lève, et vient sur le devant de la scène.) Voici un gentleman qui aurait besoin d'un joli slop pour huit jours, dix jours.

GEORGES.

Pour le temps qu'il voudra; le tout est de s'entendre.

LORD MEWILL.

Mais bon marcheur.

GEORGES.

Oh! *la Reine-Élisabeth* est connue dans le port; vous pou-

Digitized by Google

vez vous informer à qui vous voudrez si elle ne file pas ses huit nœuds à l'heure.

LORD MEWILL.

Et peut-elle remonter jusqu'ici?

GEORGES.

Je la mènerai où je voudrai. Elle ne tire que trois pieds d'eau... Faites défoncer un tonneau de bière, et je me charge de l'amèner dans la chambre.

LORD MEWILL.

Et peut-on la voir?

GEORGES.

Elle est ancrée à un quart de mille d'ici, voilà tout.

LORD MEWILL.

Eh bien, allons, et nous causerons d'affaires en route.

GEORGES.

Volontiers, milord. Attendez seulement que j'achève ma bière.

(Il boit, puis sort avec lord Mewill.)

SCÈNE III

LES MÊMES, moins GEORGES et LORD MEWILL.

PETER.

Et l'autre, pour combien de temps en aura-t-il?

JOHN.

Pour ses trois bons mois... Six semaines de bouillie... six semaines de panade... Ça lui apprendra à se frotter à John Cooks.

SCÈNE IV

LES MÊMES, KEAN, entrant; il est vêtu en matelot.

KEAN.

Master Peter Patt!

PETER.

Voilà!... Ah! c'est vous, Votre Honneur?

KEAN.

En personne... Le souper?

PETER.

On le dresse dans la grande salle.

Digitized by Google

KEAN.

Et?

PETER.

Oh! ce qu'il y a de plus beau, voyez-vous, ce n'est pas trop bon pour Votre Honneur.

KEAN, s'asseyant à la table, en face de celle du Constable.

C'est bien; donne-moi quelque chose à boire en attendant.

PETER.

De l'ale, du porter?

KEAN.

Me prends-tu pour un Flamand, drôle?... Du vin de Champagne!

(Peter sort.)

JOHN.

As-tu entendu ce marin d'eau douce qui prétend que la bière lui déshonorerait le gosier?

KEAN, à Peter, qui lui apporte son vin.

Et personne n'est arrivé encore?

PETER.

Personne.

KEAN.

Va donner un coup d'œil au souper... Je crois qu'il brûle.

PETER.

J'y vais, Votre Honneur.

(Peter sort.)

JOHN.

Il faut que j'approfondisse ce que c'est que ce farceur-là... Laisse-moi faire un peu, nous allons rire.

DEUXIÈME BUVEUR.

Que vas-tu faire?

JOHN.

Écoute : s'il avale un verre de la bouteille qu'il a devant lui, je ne veux pas m'appeler John Cooks. (S'approchant de Kean d'un air goguenard.) Il paraît qu'il n'y avait pas trop de glaces du côté du pôle, beau baleinier, et que la pêche n'a pas été mauvaise.

KEAN, le regardant.

Qu'est-ce que vous avez donc sur l'œil?

JOHN.

Et que nous convertissons l'huile en vin de Champagne.

Digitized by Google

KEAN.

Il faudrait vous mettre quatre sangsues là-dessus, mon brave homme; ça n'est pas beau.

(Keau verse du vin dans son verre.)

JOHN, prenant le verre.

Avez-vous demandé du meilleur, au moins?

(Il avale le champagne et repose le verre sur la table; Kean le regarde faire.)

KEAN.

A moins que vous n'ayez l'espoir d'appareiller l'autre œil avec celui-là; ce qui n'est pas difficile, en vous y prenant comme vous faites.

JOHN.

Ah! vous croyez?

KEAN, se versant une seconde fois à boire.

J'en suis sûr.

JOHN.

En donnant du retour, hein?

KEAN.

Gratis.

JOHN, prenant le verre et buvant.

A la santé du marchand!

KEAN, ôtant son habit.

Merci, l'ami.

JOHN.

Ah! il paraît que vous tenez l'article.

KEAN, ôtant sa veste.

Oui, et je me charge de la fourniture.

JOHN, riant.

Ah! ah! ah!

TOUS.

Bravo! bravo!

PETER, rentrant, à John.

Eh bien, que fais-tu donc, John?

JOHN.

Tu le vois bien : je m'apprête...

PETER, à Kean.

Que fait Votre Honneur?

KEAN.

Tu le vois bien, je me prépare.

Digitized by Google

PETER, à John.

Mais tu ne sais pas à qui tu as affaire.

JOHN.

Qu'est-ce que ça me fait?

PETER.

Monsieur le constable!

LE CONSTABLE, monté sur une chaise pour mieux voir.

Laissez-moi donc regarder, imbécile!

PETER.

Allons, allons, battez-vous si ça vous fait plaisir.

(Il sort. — Morceau d'ensemble pendant lequel Kean et John boxent, et à la fin duquel John reçoit un coup de poing sur l'autre œil; il tombe dans les bras de ses amis qui l'entourent; Kean remet sa veste, et va s'asseoir à la table.)

KEAN.

Peter!

PETER.

Voilà.

KEAN.

Un autre verre.

PETER.

Il paraît que c'est fini. (Il va voir dans le compartiment voisin.) Ça n'a pas été long.

LE CONSTABLE, descendant de sa chaise, et allant à la table de Kean.

Voulez-vous me permettre de vous offrir mes compliments, monsieur le marin?

KEAN.

Voulez-vous me permettre de vous offrir un verre de ce vin de Champagne, monsieur le constable?

LE CONSTABLE.

Vous avez donné là un triomphant coup de poing, jeune homme.

KEAN.

Vous me flattez, monsieur; c'est un coup de poing de troisième ordre, pauvre et mesquin: si j'avais serré le coude au corps et dégagé le bras du bas en haut, le drôle aurait certainement eu la tête fendue.

(Peter apporte des verres et Kean verse.)

LE CONSTABLE.

C'est un petit malheur, monsieur le marin; espérons qu'une autre fois vous serez plus heureux.

Digitized by Google

KEAN.

Je n'ai fait que ce que je voulais faire : je lui avais promis un coup de poing pareil à celui qu'il avait déjà reçu, je le lui ai donné.

LE CONSTABLE.

Oh ! religieusement, il n'a rien à dire ; je le crois même d'une qualité supérieure.

KEAN.

Vous paraissez amateur, monsieur le constable.

LE CONSTABLE.

Je suis passionné : il ne se passe pas dans mon arrondissement un boxing ou un combat de coqs que je n'y assiste ; j'adore les artistes.

KEAN.

Vraiment? Eh bien, monsieur le constable, si vous voulez être un des mes convives, je vous ferai connaître un artiste, moi.

LE CONSTABLE.

Vous donnez un soupe?

KEAN.

Je suis parrain. Eh ! tenez, voilà la marraine, n'est-elle pas jolie?

(Ketty la Blonde entre avec tous les Convives.)

LE CONSTABLE.

Charmante ! je vais faire un tour chez moi, prévenir ma femme que je ne rentrerai pas de bonne heure.

KEAN.

Prévenez-la que vous ne rentrerez pas du tout, allez : c'est plus prudent.

(Le Constable sort.)

SCÈNE V

KEAN, KETTY, LES CONVIVES.

KEAN, allant à Ketty et l'embrassant.

Ketty !

KETTY.

Oh ! monsieur Kean, vous ne m'avez donc pas tout à fait oubliée?

KEAN.

Et toi, Ketty, tu te souviens donc toujours du pauvre ba-

Digitized by Google

teleur David, quoiqu'il ait changé de nom, et qu'il s'appelle maintenant Edmond Kean ?

KETTY.

Oh! toujours.

KEAN.

Et qu'as-tu fait, mon enfant, depuis que je ne t'ai vue?

KETTY.

J'ai pensé au temps où j'étais heureuse.

KEAN.

Eh bien, ma pauvre Ketty, je veux que ce temps-là revienne pour toi.

KETTY, tristement.

Impossible, monsieur Kean.

KEAN.

Tu aimes quelqu'un sans doute? Voyons!

KETTY, baissant les yeux.

Je n'aime personne.

KEAN.

Mais enfin, si la chose arrivait jamais, et que quelques centaines de guinées fussent nécessaires à ton établissement, viens me trouver, mon enfant, et je me charge de la dot.

KETTY, pleurant.

Je ne me marierai jamais, monsieur Kean.

KEAN.

Tiens, pardonne-moi, Ketty, je suis un imbécile. (A Pistol, qui entre.) Eh bien, Pistol, et le vieux Bob, vient-il ?

SCÈNE VI

LES MÊMES, PISTOL.

PISTOL.

Oh! oui, le vieux Bob, il est dans son lit.

KETTY.

Dans son lit!

KEAN.

Comment cela?

PISTOL.

En voilà un guignon!... Imaginez-vous, monsieur Kean... là, qu'il était descendu dans la rue... Il était superbe, quoi! il avait son chapeau gris, son carrick pistache et son grand

Digitized by Google

col de chemise qui lui guillotine les oreilles, vous savez... Nous nous mettons en route, il fait quatre pas... « Oh! dit-il, j'ai oublié ma trompette... — Bah! qu'est-ce que vous voulez faire de votre trompette? que je lui réponds. — Je veux leur en jouer un petit air au dessert, ça les distraira... — Est-ce qu'ils ne connaissent pas tous vos airs? Gardez votre respiration pour une autre circonstance, allez... — Veux-tu courir me chercher mon instrument, et sans raisonner, drôle!... — Ah! tiens, je ne sais pas où elle est, votre instrument, allez la chercher vous-même... » Vous savez, il est vif, le père Bob... Je n'avais pas fini, qu'il m'allonge un coup de pied... Heureusement que je connais ses tics, et que je ne le perds jamais de vue quand nous causons ensemble.

KEAN.

Eh bien, tu l'as reçu, voilà tout.

PISTOL.

Eh! non, voilà le malheur, j'ai fait un saut de côté.

KEAN.

Alors tu ne l'as pas reçu, tant mieux!

PISTOL.

Non, je ne l'ai pas reçu; mais, comme il s'attendait à trouver de la résistance... quelque chose au bout de son pied, pauvre cher homme! et qu'il n'y a rien trouvé, il a perdu l'équilibre et est tombé à la renverse!

KETTY.

Oh! mon Dieu!

PISTOL.

Tiens, ne m'en parle pas, j'aimerais mieux avoir reçu vingt-cinq coups de pied où il visait, que d'être cause d'un malheur comme celui qui lui est arrivé.

KETTY.

S'est-il blessé, mon Dieu?

PISTOL, pleurant.

On croit qu'il s'est démis l'épaule.

KEAN.

Et l'on a envoyé chercher un médecin?

PISTOL.

Oui, oui...

KEAN.

Et qu'a-t-il dit, ce médecin?

Digitized by Google

PISTOL.

Il a dit que Bob en avait au moins pour six semaines sans bouger de son lit; et, pendant ce temps-là, toute la troupe se serrera le ventre, voyez-vous, parce que la trompette du père Bob, elle est connue comme l'enseigne de M. Peter. Eh bien, si demain il ôtait son enseigne, on croirait qu'il a fait banqueroute, et personne n'entrerait plus.

KEAN.

Il n'y a pas d'autre malheur que ça?

PISTOL.

Eh! mais il me semble que c'en est un, de malheur, que de jeûner six semaines, quand on n'est pas dans le carême.

KEAN.

Peter!

PETER.

Votre Honneur?

KEAN.

Une plume, de l'encre, du papier.

KETTY.

Que va-t-il faire?

PETER.

Voilà.

KEAN, écrivant.

Fais porter cette lettre au directeur du théâtre de Covent-Garden. Je lui annonce que je jouerai demain le deuxième acte de *Romeo* et le rôle de Falstaff, au bénéfice d'un de mes anciens camarades qui s'est démis l'épaule.

KETTY.

Oh! monsieur Kean!

PISTOL.

En voilà, un vrai et véritable ami, dans le bonheur comme dans le malheur!

PETER, appelant.

Philips!

(Un Garçon entre.)

KEAN, lui donnant la lettre.

Tiens, il y a réponse. Eh bien, tout le monde est-il prêt?

PISTOL.

Tout le monde.

KEAN.

Partons, alors.

Digitized by Google

PISTOL.

C'est juste; il ne faut pas faire attendre le vicaire.

KEAN.

Oh! ce n'est pas encore tout à fait pour le vicaire, qui attendrait à la rigueur; c'est pour le souper qui n'attendrait pas. Peter, je te le recommande.

PETER.

Soyez tranquille; je vais voir si la broche tourne.

SCÈNE VII

PETER, puis UN SOMMELIER.

PETER.

On y veille, au souper, et soigneusement. On sait que vous êtes un gourmand, monsieur Kean, et l'on vous traitera en conséquence. Sommelier! sommelier!

LE SOMMELIER.

Voilà.

PETER.

Vous aurez soin que l'on ne mette pas une goutte d'eau dans les bouteilles qu'on servira devant M. Kean.

LE SOMMELIER.

Et dans les autres?

PETER.

Dans les autres, j'y vois beaucoup moins d'inconvénients.

LE SOMMELIER.

C'est bien, maître.

SCÈNE VIII

PETER, ANNA, entrant suivie d'une femme de chambre.

ANNA.

Monsieur, je voudrais une chambre.

PETER.

Elle est prête.

ANNA.

Comment?

PETER.

Oui. Quelqu'un m'a ordonné de préparer la meilleure cham-

Digitized by Google

bre de mon auberge pour une dame qui devait venir ce soir. La dame, c'est vous, je le présume.

ANNA, à part.

Il pense à tout! (Haut.) Menez-moi vite à cette chambre, mon ami; je crains à tout moment que quelqu'un n'entre ici.

PETER.

Dolly! Dolly. (Une Femme de chambre entre.) Voici la porte, miss, numéro 1. (A la Femme de chambre.) Conduisez. Madame désire-t-elle quelque chose?

ANNA.

Merci; je n'ai besoin de rien.

(Elle entre.)

SCÈNE IX

PETER, SALOMON.

SALOMON, entrant.

Bonjour, monsieur Peter.

PETER.

Ah! monsieur Salomon, c'est vous? Diable! vous entendez votre affaire : vous arrivez trop tard pour le temple et trop tôt pour le souper. Qu'est-ce qu'on peut vous offrir en attendant?

SALOMON.

Rien, maître Peter, absolument rien; je viens seulement parler à notre grand et illustre Kean d'une affaire de théâtre, une misère, rien du tout.

PETER.

C'est égal, je vais toujours vous envoyer un pot de vieille bière; vous causerez ensemble en attendant.

SALOMON.

Ce n'est pas l'embarras, le temps paraît moins long passé avec un ami. Mais, aussitôt que notre grand tragédien sera revenu, dites-lui que je l'attends ici, hein! et que j'ai à lui parler à lui seul, et à l'instant.

PETER, sortant.

Convenu.

Digitized by Google

SCÈNE X

SALOMON, seul, assis à la place où était le Constable.

Ah! voyons ce qu'on dit de notre dernière représentation du *More de Venise*. (Il prend les journaux; on lui apporte un pot de bière.) Merci, l'ami... (Lisant.) Hum, hum... « Paris... Saint-Pétersbourg... Vienne... » Sont-ils ennuyeux d'emplir leurs journaux de nouvelles politiques, de la France, de la Russie, de l'Autriche! qui est-ce qui s'occupe de cela? qui est-ce que ça intéresse?... Ah! (Lisant.) « Théâtre de Drury-Lane, représentation du *More de Venise*. M. Kean. — Le spectacle d'hier a attiré peu de monde... » On a refusé cinq cents places au bureau; la salle craquait. « La mauvaise composition de la soirée. » Merci! on jouait *le More de Venise* et *le Songe d'une nuit d'été*, les deux chefs-d'œuvre de Shakspeare. « La médiocrité des acteurs... » L'élite de la troupe seulement : miss O'Neil, mistriss Siddons, Kean, l'illustre Kean! « Le jeu frénétique de Kean, qui fait d'Othello un sauvage. » Eh bien, qu'est-ce qu'il veut qu'il en fasse? un fashionable? (Regardant la signature de l'auteur de l'article.) Ah! cela ne m'étonne plus: « Cooksman. » Connu! O honte! honte! voilà les hommes qui jugent, qui condamnent, et qui parfois étranglent. (Il prend un autre journal.) Ah! ceci, c'est autre chose; l'article est d'un camarade, M. Brixon; il a pris l'habitude de les faire lui-même, de peur que les autres ne lui rendent pas justice. Le public ne sait pas ça, lui; mais nous autres!... Voyons. « La représentation a été magnifique hier à Drury-Lane; la salle regorgeait de monde; et la moitié des personnes qui se sont présentées au bureau n'ont pu trouver place. La grande et sombre figure d'Iago... » C'est le rôle qu'il joue! « A été magnifiquement rendue par M. Brixon. » En voilà un qui ne s'écorche pas, au moins. Du reste, il n'y a pas de mal, tant qu'on ne dit que du bien de soi, chacun est libre. « La faiblesse de l'acteur chargé de représenter Othello. » Il le trouve trop faible, celui-là; l'autre le trouvait trop fort! « A servi à faire mieux ressortir encore la profondeur du jeu de notre célèbre... » (Il jette le journal.) Coterie! coterie! Ah! mon Dieu, que je suis heureux de n'être qu'un pauvre souffleur.

Digitized by Google

SCÈNE XI

KEAN, entrant; SALOMON.

KEAN.

Qu'as-tu donc de si pressé à me dire, Salomon? et pourquoi ne viens-tu pas te mettre à table?

SALOMON.

Je ne suis pas venu pour souper; je n'ai pas faim, voyez-vous; il vient d'arriver quelque chose à l'hôtel!

KEAN.

Quoi donc?

SALOMON.

C'est le brigand de juif Samuel, le bijoutier, vous savez? qui a obtenu prise de corps contre vous, pour votre billet de quatre cents livres sterling, et le schérif et les attorneys sont à l'hôtel!

KEAN.

Qu'importe, puisque je suis à la taverne, moi?

SALOMON.

Mais ils ont dit qu'ils attendraient jusqu'à ce que vous rentrassiez.

KEAN.

Eh bien, Salomon, sais-tu ce que je ferai, mon ami?

SALOMON.

Non.

KEAN.

Je ne rentrerai pas.

SALOMON.

Maître!

KEAN.

Que me manque-t-il ici? Bon vin, bonne table, crédit ouvert et inépuisable, des amis qui m'aiment à me faire oublier le monde entier. Laisse le schérif et les attorneys s'ennuyer à l'hôtel et amusons-nous à la taverne. Nous verrons lesquels, d'eux ou de moi, se lasseront les premiers.

Digitized by Google

SCÈNE XII

LES MÊMES, ANNA, entrant vivement; puis PETER et LE CONSTABLE.

ANNA.

Monsieur Kean, monsieur Kean, c'est votre voix; je l'ai entendue. Me voilà.

KEAN.

Miss Anna! vous ici, dans une taverne, sur le port? Pardon, mais les droits que vous m'avez donnés à votre confiance me permettent de vous adresser cette question. Au nom du ciel, que venez-vous faire ici? qui vous y a conduite? Salomon, mon ami... va dire qu'on se mette à table en m'attendant.

ANNA.

Oh! maintenant que nous sommes seuls, expliquez-vous, monsieur Kean.

KEAN.

Mais vous-même, miss, dites-moi, qui vous amène dans un lieu si peu digne?

ANNA.

Votre lettre.

KEAN.

Ma lettre? Je n'ai pas eu l'honneur de vous écrire.

ANNA.

Vous ne m'avez pas écrit, monsieur, que ma liberté était compromise, qu'il fallait que je quittasse la maison de ma tante, parce qu'on devait?... Oh! mais j'ai votre lettre sur moi. Tenez, tenez, la voilà.

KEAN.

Il y a quelque infamie cachée sous tout cela. Quoiqu'on ait essayé d'imiter mon écriture, ce n'est pas la mienne.

ANNA.

N'importe! lisez-la, monsieur; elle vous expliquera ma présence ici, ma joie en vous revoyant. Lisez, lisez, je vous prie.

KEAN, lisant.

« Miss, on vous a vue entrer chez moi; on vous a vue en sortir; on nous a suivis: votre retraite est découverte; on sollicite, pour vous en arracher, un ordre que l'on obtiendra. Il n'y a qu'un moyen d'échapper à vos persécuteurs : rendez-vous ce soir sur le port; demandez la taverne du *Trou du*

Digitized by Google

Charbon. Un homme masqué viendra vous y prendre; suivez-le avec confiance, il vous conduira dans un lieu où vous serez à l'abri de toute recherche, et où vous me retrouverez. Ne craignez rien, miss, et accordez-moi toute votre confiance; car j'ai pour vous autant de respect que d'amour.

» EDMOND KEAN.

» On veille sur moi comme sur vous; voilà pourquoi je ne vais pas moi-même vous supplier de prendre cette résolution, qui seule peut vous sauver. »

ANNA.

Voilà l'explication de ma conduite, monsieur Kean; je n'ai pas besoin de vous en donner d'autre. J'ai cru que cette lettre était de vous; je me suis fiée à vous; je suis venue à vous.

KEAN.

O miss! miss, combien je remercie le hasard ou plutôt la Providence qui m'a conduit ici! Écoutez, il y a dans toute cette chose un mystère d'infamie que je vais approfondir, je vous jure, et dont l'auteur se repentira. Mais, au point où nous en sommes, et pour me soutenir dans la lutte que je vais engager, il faut que vous me disiez tout, miss; il faut que vous n'ayez plus de secrets pour moi; il faut que je vous connaisse comme une sœur; car je vais vous défendre, j'en jure Dieu, comme si vous étiez de ma plus proche et de ma plus chère famille.

ANNA.

Oh! avec vous, près de vous, je ne crains rien.

KEAN.

Et cependant vous tremblez, miss.

ANNA.

Oh! monsieur Kean, est-il bien généreux à vous de m'interroger, lorsqu'à vous surtout je ne puis tout dire.

KEAN.

Et que peut avoir à cacher un jeune cœur comme le vôtre, miss? Parlez-moi comme vous parleriez à votre meilleur ami, à votre frère.

ANNA.

Mais comment oserai-je ensuite lever les yeux sur vous?

KEAN.

Écoutez-moi, car je vais aller au-devant de vos paroles... Je vais lever un coin du voile sous lequel vous cachez votre secret... Habitué, comme nous le sommes, nous autres comé-

Digitized by Google

diens, à reproduire tous les sentiments humains, notre étude continuelle doit être d'aller les chercher au plus profond de la pensée... Eh bien, j'ai cru lire dans la vôtre... pardon, miss, si je me trompe... que votre haine pour lord Mewill... vient d'un sentiment tout opposé pour un autre.

ANNA.

Oui, oui... et vous ne vous êtes pas trompé... Mais ce n'est point ma faute: j'ai été entraînée par une fatalité bizarre, à laquelle aucune femme n'aurait pu résister... Oh! pourquoi ne m'a-t-on pas laissée mourir?

KEAN.

Mourir!... vous si jeune, si belle! et pourquoi vouliez-vous mourir?

ANNA.

Ce n'était point moi qui voulais quitter la vie, c'était Dieu qui semblait m'avoir condamnée. Une mélancolie profonde, un dégoût amer de l'existence s'étaient emparés de moi... Mon corps manquait de forces, ma poitrine d'air, mes yeux de lumière; j'éprouvais l'impossibilité de vivre, et je sentais que j'étais entraînée vers la mort, sans secousse, sans douleur, sans crainte même, car je n'éprouvais aucune envie de vivre... Je ne désirais rien, je n'espérais rien, je n'aimais rien. Mon tuteur avait consulté les médecins les plus habiles de Londres, et tous avaient dit que le mal était sans remède, que j'étais attaquée de cette maladie de nos climats contre laquelle toute science échoue. Un seul d'entre eux demanda si, parmi les distractions de ma jeunesse, le spectacle m'avait été accordé. Mon tuteur répondit qu'élevée dans un pensionnat sévère, cet amusement m'avait toujours été interdit... Alors il le lui indiqua comme un dernier espoir... Mon tuteur en fixa l'essai au jour même; il fit retenir une loge, et m'annonça, après le dîner, que nous passions notre soirée à Drury-Lane; j'entendis à peine ce qu'il me disait. Je pris son bras lorsqu'il me le demanda, je montai en voiture... et je me laissai conduire comme d'habitude, chargeant en quelque sorte les personnes qui m'accompagnaient de sentir, de penser, de vivre pour moi... J'entrai dans la salle... Mon premier sentiment fut presque douloureux: toutes ces lumières m'éblouirent, cette atmosphère chaude et embaumée m'étouffa... Tout mon sang reflua vers mon cœur et je fus près de défaillir... Mais, en ce moment, je sentis un peu de fraîcheur, on venait de lever le

Digitized by Google

rideau. Je me tournai instinctivement, cherchant de l'air à respirer... C'est alors que j'entendis une voix... oh!... qui vibra jusqu'au fond de mon cœur... Tout mon être tressaillit... Cette voix disait des vers mélodieux comme jamais je n'en avais entendu... des paroles d'amour comme je n'aurais jamais cru que des lèvres humaines pussent en prononcer... Mon âme tout entière passa dans mes yeux et dans mes oreilles... Je restai muette et immobile comme la statue de l'étonnement, je regardai, j'écoutai... On jouait *Romeo*.

KEAN.

Et qui jouait Romeo?

ANNA.

La soirée passa comme une seconde, je n'avais point respiré, je n'avais point parlé, je n'avais point applaudi... Je rentrai à l'hôtel de mon tuteur, toujours froide et silencieuse pour tous, mais déjà ranimée et vivante au cœur. Le surlendemain, on me conduisit au *More de Venise*... j'y vins avec tous mes souvenirs de *Romeo*... Oh! mais, cette fois, ce n'était plus la même voix, ce n'était plus le même amour, ce n'était plus le même homme; mais ce fut toujours le même ravissement... le même bonheur... la même extase... Cependant je pouvais parler déjà, je pouvais dire : « C'est beau!... c'est grand!... c'est sublime! »

KEAN.

Et qui jouait Othello?

ANNA.

Le lendemain, ce fut moi qui demandai si nous n'irions point à Drury-Lane. C'était la première fois, depuis un an peut-être, que je manifestais un désir; vous devinez facilement qu'il fut accompli. Je retournai dans ce palais de féeries et d'enchantements : j'allais y chercher la figure mélancolique et douce de Romeo... le front brûlant et basané du More... j'y trouvai la tête sombre et pâle d'Hamlet... Oh! cette fois, toutes les sensations amassées depuis trois jours jaillirent à la fois de mon cœur trop plein pour les renfermer... mes mains battirent, ma bouche applaudit... mes larmes coulèrent.

KEAN.

Et qui jouait Hamlet, Anna?

ANNA.

Romeo m'avait fait connaître l'amour, Othello la jalousie,

Digitized by Google

Hamlet le désespoir... Cette triple initiation compléta mon être... Je languissais sans force, sans désir, sans espoir; mon sein était vide, mon âme en avait déjà fui, ou n'y était pas encore descendue, l'âme de l'acteur passa dans ma poitrine : je compris que je commençais seulement de ce jour à respirer, à sentir, à vivre!

KEAN.

Mais vous ne m'avez pas dit, miss, quel était l'homme qui avait rallumé l'âme éteinte, et quel était le Christ qui avait ressuscité la jeune fille déjà couchée dans la tombe.

ANNA.

Oh! c'est que voilà justement le nom que je n'ose pas vous dire... de peur de ne pouvoir plus lever mes regards sur vous.

KEAN.

Anna, est-il vrai?... est-il bien vrai?... et suis-je assez malheureux?...

ANNA, effrayée.

Que dites-vous?

KEAN.

Quelque chose que vous ne pouvez pas comprendre, Anna... quelque chose que je vous avouerai peut-être un jour... plus tard... Mais, dans ce moment, miss Anna, ne songeons qu'à vous, chère sœur!

ANNA.

Kean, mon frère, mon ami!...

KEAN.

Revenons à cette lettre; car, maintenant que je sais tout, il n'y a pas une minute à perdre...

ANNA.

Mais, à votre tour, dites-moi, comment êtes-vous venu, et que signifie ce costume?

KEAN.

Parrain d'un enfant qui appartient à de pauvres gens que j'ai connus autrefois, j'ai pensé que cet habit leur donnerait plus de liberté avec de moi, en me faisant davantage leur égal... Je l'ai pris, et me voilà... Mais parlons d'autre chose... Cet homme masqué n'est pas venu?

ANNA.

Pas encore.

Digitized by Google

KEAN.

Il va venir, alors.

ANNA.

Sans doute.

KEAN, appelant.

Peter!

ANNA.

Qu'allez-vous faire?

(Peter entre.)

KEAN.

Le constable est-il arrivé?

PETER.

Il attend dans la grande salle avec le reste de la société.

KEAN.

Priez-le de venir.

ANNA.

Oh! Kean, vous m'effrayez.

KEAN.

Que pouvez-vous craindre?

ANNA.

Je ne crains rien pour moi... C'est pour vous.

KEAN.

Oh! soyez tranquille... Ah! venez, monsieur le constable, venez... Voici miss Anna Damby, l'une des plus riches héritières de Londres, à qui l'on veut faire violence pour le choix d'un époux; je vous ai appelé pour vous la confier... Votre mission est grande et belle, monsieur le constable... Etendez le bras sur cette jeune fille, et sauvez-la.

LE CONSTABLE.

Quel changement! et qui êtes vous, monsieur, qui réclamez mon ministère avec tant de confiance et d'autorité?

KEAN.

Peu importe qui réclame la protection de la loi, puisque la loi est égale pour tous, puisque la justice porte un bandeau sur les yeux, et que ses oreilles seules sont ouvertes. En tout cas, si vous voulez savoir qui je suis, je suis l'acteur Kean. Vous m'avez dit que vous aimiez les artistes, je vous ai promis de vous en faire connaître un... Vous voyez que je tiens ma parole.

LE CONSTABLE.

Comment ne vous ai-je pas reconnu, moi qui vous ai vu

Digitized by Google

jouer cent fois, et qui suis un de vos plus chauds admirateurs?... Ainsi, mademoiselle, vous réclamez ma protection?

ANNA.

A genoux.

LE CONSTABLE.

Elle vous est acquise, mademoiselle; seulement, dites-moi de quelle manière...

KEAN.

Anna, entrez avec M. le constable dans cette chambre; vous lui direz... vous lui raconterez tout... Quant à moi, il faut que je reste seul ici... J'attends quelqu'un.

ANNA.

Kean, de la prudence.

KEAN.

Allez, je vous prie... Quant à nous, monsieur le constable, soyez tranquille, cela ne changera rien au programme de notre soirée, et nous n'en souperons que plus joyeusement, je vous le jure.

(Anna et le Constable sortent.)

SCÈNE XIII

KEAN, seul.

Oh! quelle étrange chose! Pauvre Anna! quelle persécution! quelle trame! quel complot! Et tout cela contre une enfant frêle à être brisée par un souffle, et encore pâle de cette mort dont elle est à peine sauvée. Et quand je pense qu'il y avait mille chances pour que je ne me trouvasse point ici, et qu'alors un rapt s'y commettait en mon nom! Ah! voilà donc pourquoi ce bruit se répandit si rapidement et si étrangement... que j'avais enlevé miss Anna, avant même que je l'eusse vue... Je devais servir de manteau à un lord ruiné qui veut refaire sa fortune... Oh! mais je suis venu, me voilà... On ne peut arriver à miss Anna que par cette porte, et elle est gardée, et bien gardée à cette heure, je le jure... Ah! voilà quelqu'un, ce me semble... Vive-Dieu! c'est lui... J'avais peur qu'il ne vînt pas.

(Demi-nuit au théâtre.)

Digitized by Google

SCÈNE XIV

KEAN, assis; LORD MEWILL, entrant masqué.

LORD MEWILL.

Elle est venue. (A Kean.) Pardon, mon ami, mais je voudrais passer.

KEAN.

Pardon, milord, mais vous ne passerez pas.

LORD MEWILL.

Et pourquoi cela, s'il vous plaît?

KEAN.

Parce que nous ne sommes ni dans un temps de l'année, ni dans une ère du monde où l'on voyage avec des masques... C'est une mode perdue en Angleterre depuis le règne de Marie la Catholique.

LORD MEWILL.

Il peut se trouver telle circonstance où il y ait nécessité de cacher son visage.

KEAN.

Un honnête homme et un noble projet vont toujours figure découverte, milord... Votre projet, je le connais déjà, et c'est un projet infâme. Quant à votre figure, je la connaîtrai tout à l'heure et je saurai qu'en penser, comme de votre projet, milord; car, si vous n'ôtez pas votre masque, je jure Dieu que je vous l'arracherai, et cela à l'instant même, entendez-vous?

LORD MEWILL.

Monsieur!...

KEAN.

Hâtez-vous, hâtez-vous, milord. (Lord Mewill fait un mouvement pour sortir, Kean lui saisissant le bras droit de la main gauche.) Oh! vous ne sortirez pas, c'est moi qui vous le dis... Vous avez encore une main libre, milord: usez-en pour vous démasquer... et, croyez-moi, ne laissez pas approcher la mienne de votre visage.

LORD MEWILL, voulant dégager son bras.

Ah! c'en est trop! je saurai quel est l'insolent qui m'insulte.

KEAN.

Et moi, quel est le lâche qui veut fuir! (Il lui arrache son masque.)

Digitized by Google

Entrez... entrez tous... et avec de la lumière, afin que nous puissions nous reconnaître ici...

(Tous entrent.)

LORD MEWILL.

Kean!...

KEAN.

Lord Mewill! je ne m'étais donc pas trompé.

LORD MEWILL.

C'est un guet-apens!

KEAN.

Non, milord, car la chose restera entre nous... Mais, comme vous m'avez insulté en vous servant de mon nom pour commettre une lâcheté, vous me rendrez raison, milord, et tout sera dit.

LORD MEWILL.

Il n'y a qu'une difficulté à cela, monsieur: c'est qu'un lord, un noble, un pair d'Angleterre... ne peut pas se battre avec un bateleur, un saltimbanque, un histrion.

KEAN, reposant à terre une chaise qu'il avait soulevée.

Oui, vous avez raison, il y a trop de distance entre nous. Lord Mewill est un homme honorable, tenant à l'une des premières familles d'Angleterre... de riche et vieille noblesse conquérante... si je ne me trompe. Il est vrai que lord Mewill a mangé la fortune de ses pères en jeux de cartes et de dés, en paris de coqs et en courses de chevaux; il est vrai que son blason est terni de la vapeur de sa vie débauchée, et de ses basses actions... et qu'au lieu de monter encore, il a descendu toujours. Tandis que le bateleur Kean est né sur le grabat du peuple, a été exposé sur la place publique, et, ayant commencé sans nom et sans fortune, s'est fait un nom égal au plus noble nom, et une fortune qui, du jour où il le voudra bien, peut rivaliser avec celle du prince royal... Cela n'empêche pas que lord Mewill ne soit un homme honorable, et Kean un bateleur! — Il est vrai que lord Mewill a voulu rétablir sa fortune au détriment de celle d'une jeune fille belle et sans défense; que, sans faire attention qu'elle était d'une classe au-dessous de la sienne, il l'a fatiguée de son amour, poursuivie de ses prétentions, écrasée de son influence. Tandis que le saltimbanque Kean a offert protection à la fugitive, qui est venue la lui demander, qu'il l'a reçue chez lui comme un frère aurait reçu une sœur, et qu'il l'en a laissée sortir pure, ainsi qu'elle y était

Digitized by Google

entrée... quoi qu'elle fût belle, jeune et sans défense... Cela n'empêche pas que Mewill ne soit un lord, et Kean un saltimbanque!... — Il est vrai que lord Mewill, pair d'Angleterre, a son siége à la Chambre suprême, fait et défait les lois de notre vieille Angleterre, porte une couronne comtale sur sa voiture, et un manteau de pair sur ses épaules, et n'a qu'à dire son nom pour voir ouvrir devant lui la porte du palais de nos rois... Cela fait que parfois lord Mewill, lorsqu'il daigne descendre parmi le peuple, change de nom, soit qu'il rougisse de celui de ses aïeux, soit qu'il ne veuille pas les faire rougir... Alors il prend celui d'un bateleur et d'un saltimbanque et signe une lettre de ce faux nom... Ceci est une affaire de bagne et de galères... rien de plus... rien de moins... entendez-vous, milord? Tandis que l'histrion Kean marche à visage découvert, lui! et dit hautement son nom; car le lustre de son nom ne lui vient pas de ses aïeux, mais y retourne;... tandis que l'histrion Kean arrache le masque à tout visage, au théâtre comme à la taverne, et, fort de la loi qu'il a reçue, l'invoque contre celui qui l'a faite... Lorsque l'histrion Kean offre à lord Mewill de ne rien dire de tout cela, à la condition qu'il lui fera satisfaction d'une insulte, dont la société pourrait lui demander justice, lord Mewill répond qu'il ne peut se battre avec un bateleur, un saltimbanque, un histrion... Oh! sur mon honneur! c'est bien répondu, car il y a trop de distance entre ces deux hommes. — Milord, vous n'avez oublié, dans tout ceci, que trois choses: la première, c'est que je pourrais dénoncer votre attentat à la justice, et vous remettre, à cette heure, entre ses mains; la seconde, c'est qu'il y a de ces insultes qui marquent le front d'un homme comme un fer rouge l'épaule d'un forçat, et que je pourrais vous faire une de ces insultes; la troisième, c'est que vous êtes enfermé ici en mon pouvoir, en ma puissance... et que je pourrais vous briser entre mes mains... voyez-vous?... comme je briserais ce verre... (riant) ah! ah! ah! si je n'aimais mieux m'en servir pour porter un toast... Verse, Peter. Au bonheur de miss Anna Damby, à son libre choix d'un époux.... et puisse cet époux lui donner tout le bonheur qu'elle mérite et que je lui souhaite!

TOUS.

Vive M. Kean!...

Digitized by Google

KEAN.

Maintenant, vous êtes libre de vous retirer, milord.

ACTE QUATRIÈME

QUATRIÈME TABLEAU

La loge de Kean.

—

SCÈNE PREMIÈRE

PISTOL, SALOMON, préparant des verres d'eau au sucre.

PISTOL.

Dites donc, père Salomon, sans être trop curieux, qu'est-ce que vous faites là, hein ?

SALOMON.

Je prépare un verre d'eau au sucre.

PISTOL.

Eh bien, le père Bob est comme M. Kean... Il faut toujours qu'il se gargarise dans les entr'actes;... seulement, lui, c'est avec du rhum.

SALOMON.

Oh ! si je n'avais pas de la raison pour deux, nous en ferions autant, nous; mais je suis, là-dessus, d'une sévérité incorruptible : de temps en temps, je permets le verre de grog, mais jamais davantage.

PISTOL.

Et vous avez raison... (Regardant dans l'armoire.) Qu'est-ce que c'est que toutes ces friperies-là, hein?

SALOMON.

Comment, drôle ! tu appelles cela des friperies, toi ?... Des costumes magnifiques !

PISTOL.

Du d'or... du vrai d'or... Oh ! oh ! oh !... Excusez, alors, il y en a pour quelques schelings là dedans.

Digitized by Google

SALOMON, se rengorgeant.

Mais nous en avons une, garde-robe, qui vaut deux mille livres sterling, rien que ça...

PISTOL.

Alors, plus riche que celle du roi? Enfoncés les diamants de la couronne. Dites donc, père Salomon, voilà une porte.

SALOMON.

Chut!...

PISTOL.

Oh! mais une vraie porte.

SALOMON.

Chut!...

PISTOL.

Sait-il cela, M. Kean?... C'est qu'on pourrait le venir voler par là... et, quoiqu'elle ait l'air de ne pas s'ouvrir, tenez, elle s'ouvre...

SALOMON.

Mais, serpent que tu es, comment donc t'y es-tu pris?

PISTOL.

Oh! avec la pointe de mon couteau.

SALOMON.

Si M. Kean savait ce que tu viens de faire!...

PISTOL.

Il se fâcherait?... Alors il ne faut pas le lui dire... Supposons que je n'ai rien vu: il n'y a pas de porte, quoi!... où y a-t-il une porte?... qu'est-ce qui a dit qu'il y avait une porte?... C'est pas moi! c'est vous, père Salomon. Oh! farceur!

SALOMON.

Aurons-nous du monde, ce soir?

PISTOL.

Du monde?... Il y a une queue qui fait trois fois le tour du théâtre... Je me suis promené un quart d'heure le long de la queue.

SALOMON.

Et à quoi pensais-tu?

PISTOL.

Je pensais qu'il y avait dans toutes ces poches-là de l'argent qui allait passer dans celles du père Bob!... Est-il heureux, le père Bob! je n'aurai jamais le bonheur qu'un malheur comme le sien m'arrive, à moi!

Digitized by Google

SALOMON.

Silence, voilà M. Kean!

PISTOL.

Je file!

(Il se sauve.)

SCÈNE II

SALOMON, KEAN, jetant son chapeau.

SALOMON, à part.

Oh! oh! Pistol a bien fait de se sauver, il y a de l'orage.

KEAN.

Salomon!

SALOMON.

Maître?

KEAN.

Étends sur ce parquet une peau de lion... une peau de tigre... un tapis... ce que tu voudras, peu m'importe...

SALOMON.

Que voulez-vous faire?

KEAN.

Des culbutes.

SALOMON, stupéfait.

Des culbutes?

KEAN.

J'ai commencé par là, sur la place de Dublin... et je vois bien que je serai forcé de reprendre mon premier métier. Fais afficher aux quatre coins de Londres que le paillasse Kean fera des tours de souplesse dans Regent street et dans Saint-James, à la condition qu'il lui sera payé cinq guinées par fenêtre; et alors huit jours me suffiront pour faire une fortune royale, car tout le monde voudra voir comment Hamlet marche sur les mains, et comment Othello fait le saut de carpe en arrière... Tandis que, dans ce théâtre maudit, il me faudra, Shakspeare aidant, des années, et encore, au train dont j'y vais, plus j'y passerai d'années, plus j'y ferai de dettes, pour amasser de quoi aller mourir, dans une misère honnête, au fond de quelque village du Devonshire, entre un morceau de bœuf salé et un pot de bière. Oh! la gloire! le génie! l'art! l'art! squelette efflanqué, vampire mou-

Digitized by Google

rant de faim, à qui nous jetons un manteau d'or sur les épaules, et que nous adorons comme un dieu! je puis encore être ta victime; mais je ne serai plus ta dupe, va!

SALOMON.

Qu'y a-t-il, maître?

KEAN.

Il y a que mon hôtel est cerné par les attorneys, et que j'ai vécu toute la journée dans ma voiture, après avoir passé une nuit à la taverne; ce qui me met dans une merveilleuse disposition pour être sifflé ce soir... Et tout cela pour un misérable billet de quatre cents livres sterling. Viens donc encore me dire que je suis le premier acteur de l'Angleterre, et que tu ne changerais pas ma place contre celle du prince de Galles... Vil flatteur!...

SALOMON.

Mais aussi c'est votre faute!... si vous vouliez avoir de l'ordre.

KEAN.

Avoir de l'ordre!... c'est cela, et le génie, qu'est-ce qu'il deviendra pendant que j'aurai de l'ordre?... Avec une vie agitée et remplie comme la mienne, ai-je le temps de calculer minute par minute et livre par livre ce que je dois dépenser de jours ou dissiper d'argent? Oh! si Dieu m'avait donné cette honorable faculté, je serais à cette heure marchand de draps dans la Cité et non marchand de vers à Covent-Garden et à Drury- Lane.

SALOMON.

Mais il me semble, maître, pour en revenir à ces quatre cents livres sterling, que vous pourriez, sur la recette de ce soir...

KEAN.

La recette est-elle à moi?... Elle est à ces braves gens, et tu veux que je leur fasse payer le service que je leur rends? Ceci est un conseil de laquais, monsieur Salomon.

SALOMON.

Mais vous ne m'avez pas compris, maître... Dans trois ou quatre jours, vous leur rendriez...

KEAN.

C'est cela, n'est-ce pas ?... j'emprunterai à des saltimbanques, moi, Kean... Allons donc !

Digitized by Google

SALOMON.

Pardon, maître, pardon !

KEAN.

C'est bien, c'est bien! allez repasser mon rôle, entendez-vous, drôle! et prenez garde que je n'en oublie un seul mot.

SALOMON.

Oui, maître.

KEAN.

Ou, sans cela, tu auras affaire à moi, mon bon Salomon, mon vieux camarade, mon seul ami.

SALOMON.

Allons, allons, il paraît que l'orage est passé.

KEAN.

Eh! sans doute! ne suis-je pas Prospero le magicien?... ne puis-je pas, en étendant ma baguette, faire le calme ou la tempête, évoquer Caliban ou Ariel? Va-t'en, Caliban; j'attends Ariel.

SALOMON.

Oh! c'est autre chose! que ne disiez-vous cela tout de suite?... Je me sauve, maître, je me sauve. (Revenant.) A propos, maître, n'oubliez pas que nous jouons six actes ce soir.

(Il sort.)

SCÈNE III

KEAN, seul.

Bon et excellent homme, ami de tous les temps, fidèle de toutes les heures, seule âme pour laquelle mon âme n'ait point de secrets; miroir de ma douleur et de ma vanité... toi qui ne t'approches de moi que pour me caresser comme le chien fait à son maître, et qui ne reçois, pour prix de ton amitié, que bourrades et brusqueries, je ferai graver ton nom en lettres d'or sur ma tombe, et l'on saura que Kean n'a eu que deux amis, son lion et toi ; mon pauvre Ibrahim! en voilà un qui s'entendait à recevoir mes créanciers... Je n'avais qu'à étendre le soir un tapis devant la porte de ma chambre à coucher, et j'étais sûr de dormir tranquille... Mais j'ai entendu marcher dans ce corridor... Je ne me trompe pas... Serait-ce elle?

(Il court à la porte par laquelle est sorti Salomon et la ferme.)

Digitized by Google

SCÈNE IV

KEAN, ELENA.

KEAN.

Elena!

ELENA.

Kean!

KEAN.

Oh! c'est vous!

ELENA, se retournant.

Attends-moi, Gidsa... Je ne serai qu'un instant.

KEAN.

Mais êtes-vous bien sûre de cette femme?

ELENA.

Comme de moi-même; c'est une exilée de Venise comme moi.

KEAN.

Vous êtes venue... Oh! je vous espérais, mais je ne vous attendais pas.

ELENA.

N'avais-je pas à la fois des remercîments et des reproches à vous faire? Quelle imprudence!

KEAN.

Comment! vous voulez maintenant que je me repente de l'avoir commise?

ELENA.

Mais qui vous demande de vous repentir?... Voyons!

KEAN.

Et vous êtes venue!... et vous voilà!... Oh! je ne puis vraiment croire à mon bonheur!

ELENA.

Croyez-vous que je vous aime, maintenant?

KEAN.

Oh! oui, je le crois.

ELENA.

Vous êtes ainsi, vous autres hommes, injustes toujours : il ne vous suffit pas qu'on vous confie son honneur, il faut encore qu'on risque de le perdre pour vous.

KEAN.

Oh! non, non... Mais mettez-vous pour un instant à la

Digitized by Google

place d'un pauvre paria... qui voit tourner autour de lui la société tout entière, et qui, pareil à un homme qui rêve, se sent enchaîné à sa place et en est réduit à plonger des regards avides dans ces jardins enchantés où il voit des êtres privilégiés cueillir les fruits dont il a soif. Oh! il faut bien *que* l'on vienne à nous, puisque nous ne pouvons pas aller aux autres.

ELENA.

Et, comme je ne pourrais pas venir aussi souvent que je le désirerais, j'ai voulu qu'en mon absence du moins mon portrait répondit de moi.

KEAN.

Votre portrait!... vous avez fait faire votre portrait pour moi, Elena?... Oui, le voilà... Oh! mais vous êtes bien plus belle!

ELENA.

N'en voulez-vous point, monsieur?

KEAN.

Oh! si, si, je le veux... là... là... sur mon cœur... toujours!

ELENA.

Vous m'aimez donc?

KEAN.

Pouvez-vous me le demander!

ELENA, lui prenant la main.

Mon Othello!

KEAN.

Oh! tu as bien dit, car je suis jaloux comme le More de Venise, entendez-vous, Desdemona!

ELENA.

Jaloux!... et de qui, bon Dieu?

KEAN.

Oh! vous le savez bien.

ELENA.

Non, je vous jure.

KEAN.

Ne jurez point, car je ne croirais plus à vos autres serments; les femmes ont un instinct qui leur dit qu'un homme les aime bien avant qu'il le leur dise lui-même.

ELENA.

Mais beaucoup de jeunes dandys me font la cour, monsieur.

Digitized by Google

KEAN.

Je le sais, et cependant il n'est qu'un seul homme que je craigne.

ELENA.

Vous craignez quelqu'un?

KEAN.

Je devrais dire que je crains sa réputation, son rang...

ELENA.

Vous voulez parler du prince de Galles, je le vois.

KEAN.

Oui... Non pas que je craigne que vous ne l'aimiez, je crains seulement qu'on ne le dise.

ELENA.

Mais que voulez-vous que je fasse? Ce n'est pas moi qu'il dit venir voir, c'est mon mari.

KEAN.

Je le sais bien, sur mon honneur! et c'est cela qui me tourmente. Chez vous, à la promenade, au spectacle, il est toujours à vos côtés... Comment voulez-vous qu'on croie que le plus riche, le plus noble et le plus puissant prince de l'Angleterre après le roi aime sans espoir... avec cela que l'on sait parfaitement que ce n'est point son habitude?... Oh! quand je le vois près de vous, Elena, c'est à me rendre fou!

ELENA.

Eh bien, voulez-vous que je ne vienne pas au spectacle ce soir?

KEAN.

Au contraire!... oh! venez-y, je vous en supplie... Si vous n'y veniez pas et que par hasard il n'y vînt pas non plus, lui, alors, alors je penserais que vous êtes ensemble.

ELENA.

Que vous êtes insensé de vous créer de pareilles craintes!

KEAN.

Mais ne faut-il pas que nous soyons toujours malheureux, nous?... malheureux, si nous ne sommes pas aimés... malheureux, si nous le sommes? Elena! Elena! (Il tombe à ses genoux.) Plaignez-moi, pardonnez-moi.

ELENA.

Et de quoi voulez-vous que je vous plaigne, rêveur?... que voulez-vous que je vous pardonne, jaloux?

Digitized by Google

KEAN.

Pardonnez-moi d'avoir passé ces quelques instants que vous m'accordez à vous tourmenter et à me tourmenter moi-même, au lieu de les employer à vous dire que je vous aime, et à vous le répéter cent fois.

ELENA.

On frappe.

KEAN.

La clef en dehors!

ELENA.

Ah! mon Dieu!

KEAN.

Qui est là?

LE PRINCE.

Moi.

ELENA.

La voix du prince de Galles!

KEAN.

Qui, vous?

LE PRINCE.

Le prince de Galles, pardieu!

LE COMTE.

Et le comte de Kœfeld.

ELENA.

Mon mari? Oh! je suis perdue!

KEAN.

Silence!... Votre voile, et sortez, sortez!... Pardon, mon prince, mais j'ai pour le moment le malheur... (A Elena.) Dépêchez-vous!

ELENA.

Comment s'ouvre cette porte?

KEAN, au Prince.

D'avoir à mes trousses certains hommes qui me poursuivent pour quatre cents misérables livres sterling.

LE PRINCE.

Je comprends.

ELENA, à Kean.

Venez à mon secours.

KEAN.

Attendez... (Au Prince.) Et qui ne se feraient pas scrupule d'emprunter le nom respectable de Votre Altesse pour parve-

Digitized by Google

nir jusqu'à moi : ayez donc la bonté de me faire passer votre nom, écrit de votre main, monseigneur.

LE PRINCE.

Que fais-tu donc?

KEAN.

Je retire la clef pour vous laisser le passage libre... Me voici; adieu, Elena, je vous aime, aimez-moi; adieu! (Kean ferme la porte par laquelle est sortie Elena; il revient à l'autre porte, et amène par le trou de la serrure une banknote.) Une banknote de quatre cents livres sterling!... C'est véritablement une carte royale... Entrez, mon prince, car c'est bien vous.

(Il ouvre; le Prince et le Comte entrent.)

SCÈNE V

KEAN, LE PRINCE DE GALLES, LE COMTE DE KŒFELD SALOMON.

LE PRINCE, entrant et regardant de tous côtés.

Vous ne vous doutez pas d'une chose, monsieur le comte: c'est qu'en entrant dans la loge de Romeo, nous avons fait fuir Juliette.

LE COMTE.

Vraiment?

KEAN.

Oh! quelle idée folle, monseigneur! Voyez, cherchez.

LE PRINCE.

Oh! une loge d'acteur, c'est machiné comme un château d'Anne Radcliffe... Il y a des trappes invisibles qui donnent dans des souterrains, des panneaux qui s'ouvrent sur des corridors inconnus, des...

KEAN, au Comte.

Combien je suis reconnaissant à Votre Excellence d'avoir daigné venir dans la loge d'un pauvre acteur!

LE PRINCE.

Oh! ne vous en prenez pas à votre mérite, monsieur le fat! mais à la curiosité... Le comte, tout diplomate qu'il est, n'avait jamais mis le pied dans les coulisses d'un théâtre, et il a voulu voir...

KEAN.

Un acteur qui s'habille, j'en préviens Votre Altesse. Nous avons, monsieur le comte, une étiquette bien plus sévère à

Digitized by Google

observer, nous autres courtisans du public, que vous, messeigneurs les courtisans du roi. Il faut que nous soyons prêts à l'heure, sous peine d'être sifflés; et, tenez, voilà la seconde fois que l'on sonne; ainsi vous permettez?...

LE COMTE.

Eh! mon Dieu, faites comme si nous n'étions pas là,... à moins que nous ne vous gênions.

KEAN.

Point du tout...

SALOMON, entrant

Me voilà, maître.

KEAN.

Mais, auparavant, monseigneur, reprenez, je vous prie, ce billet.

LE PRINCE.

Point! c'est le prix de ma loge, qu'il me plaît de payer à vous, monsieur l'Écossais, au lieu de le payer à la location.

KEAN.

A ce titre, je l'accepte... Allons, Salomon, mon ami, tu sais ce qu'il faut faire de cet argent.

(Il passe derrière une draperie.)

LE COMTE, au Prince.

Et vous croyez qu'il était avec une femme?

LE PRINCE.

J'en suis sûr.

LE COMTE.

Miss Anna, peut-être.

LE PRINCE.

Oh! c'est fort difficile à savoir...

LE COMTE, apercevant l'éventail oublié par sa femme.

Eh bien, je le saurai, moi, je vous en réponds...

(Il met l'éventail dans sa poche.)

LE PRINCE.

Et comment cela?

LE COMTE.

C'est un secret diplomatique.

KEAN, derrière la tapisserie.

Eh bien, Votre Altesse, quelles nouvelles?

LE PRINCE.

Aucune bien importante... Ah! un insolent qui, je crois,

Digitized by Google

a insulté lord Mewill, hier au soir, à la taverne du *Trou du Charbon*.

LE COMTE.

Et pourquoi cela?

KEAN.

Parce que lord Mewill avait refusé de se battre avec lui, sous le prétexte qu'il était un comedien?... Oui, j'ai entendu parler de cela, ce me semble.

LE PRINCE.

Que dites-vous de l'excuse, monsieur le comte?

LE COMTE.

Je ne sais pas quelles sont, sous ce rapport, les habitudes anglaises, monseigneur; mais je sais que, nous autres Allemands, quand nous nous croyons insultés, nous nous battons avec tout le monde, excepté avec les voleurs, dont les galères se chargent de nous faire justice.

KEAN, revenant en scène avec son maillot et ses souliers à la poulaine.

Bien, monsieur le comte! vous avez un noble cœur, et les Allemands sont un noble peuple... Je vous promets d'aller me faire tuer à Vienne.

LE COMTE.

Et vous y serez le bien reçu; en attendant, je remercie le prince de m'avoir introduit dans le sanctuaire des arts.

KEAN.

Et moi, monsieur le comte, je vous présente mes excuses de ce que le grand prêtre vous y a reçu dès le premier jour comme un initié.

LE COMTE.

Laissons-nous M. Kean achever sa toilette, monseigneur?

KEAN, bas, au Prince.

Je désirerais vivement parler à Votre Altesse.

LE PRINCE.

Allez toujours, comte, je vous rejoins.

LE COMTE.

Votre Altesse sait le numéro de la loge?

LE PRINCE.

Oui, à l'avant-scène! (Bas.) Vous me direz, n'est-ce pas?

LE COMTE.

Soyez tranquille. (Il salue.) Monsieur Kean...

Digitized by Google

KEAN, s'inclinant.

Monseigneur...

(Le Comte sort.)

SCÈNE VI

KEAN, LE PRINCE.

KEAN.

Oh! mon prince, que je suis heureux de me trouver seul avec vous!...

LE PRINCE.

Et pourquoi cela?

KEAN.

Pour vous remercier de toutes vos bontés d'abord; puis, ensuite, pour vous présenter mes excuses. Vous êtes passé à mon hôtel, et l'on vous a dit que je n'y étais pas.

LE PRINCE.

Tandis que tu y étais, hein?

KEAN.

Oui... Mais des affaires de la plus haute importance...

LE PRINCE.

Bah! entre amis... est-ce qu'on se gêne?

KEAN.

Je vous arrête à ce mot, monseigneur : entre amis.

LE PRINCE.

Crois-tu donc qu'il te compromette?

KEAN.

Non, certes; mais je voudrais savoir si Votre Altesse laisse tomber ce mot du bout de ses lèvres... ou du fond du cœur.

LE PRINCE.

Eh! qu'ai-je donc fait pour avoir mérité que M. Kean me pose la question d'une manière si nette et si précise? ma bourse n'est-elle pas toujours à son service? mon palais ne lui est-il pas ouvert à toute heure? et, chaque jour, le peuple et les grands ne le voient-ils pas traverser les rues de Londres dans ma voiture et à mes côtés?

KEAN.

Oui, toutes ces choses, je le sais, sont des preuves d'amitié pour le monde, et, certes, chacun croit que je n'ai qu'à de-

Digitized by Google

mander à Votre Altesse, pour obtenir d'elle tout ce qu'il me plaira de désirer.

LE PRINCE.

Ah! chacun croit cela?...

KEAN.

Excepté moi, cependant, monseigneur!... excepté moi qui ne me trompe point à ces marques extérieures... suffisantes pour ma vanité... mais qui, toutes flatteuses qu'elles sont, laissent pourtant un doute au fond de mon cœur.

LE PRINCE.

Et lequel, s'il vous plait?

KEAN.

Le voici, monseigneur: c'est que, si j'avais à demander à Votre Altesse, non plus une de ces faveurs qui s'accordent de prince à sujet, mais un de ces sacrifices qui se font d'égal à égal, peut-être la bienveillance du protecteur n'irait-elle point jusqu'au dévouement de l'ami.

LE PRINCE.

Fais-en l'épreuve.

KEAN.

Si je disais à Votre Altesse: Nous autres artistes, monseigneur, nous avons des amours bizarres, et qui ne ressemblent en rien à celles des autres hommes; car elles ne franchissent pas la rampe; eh bien, ces amours n'en sont pas moins passionnées et jalouses. Parfois, il arrive qu'entre les femmes qui assistent habituellement à nos représentations, nous en choisissons une dont nous faisons l'ange inspirateur de notre génie; tout ce que nos rôles contiennent de tendre et de passionné, c'est à elle que nous l'adressons... Les deux mille spectateurs qui sont dans la salle disparaissent à nos yeux, qui ne voient plus qu'elle; les applaudissements de tout ce public nous sont indifférents, car ce sont ses applaudissements seuls que nous ambitionnons; c'est son âme que notre voix va chercher parmi toutes ces âmes... Ce n'est plus pour la réputation, pour la gloire, pour l'avenir que nous jouons; c'est pour un soupir... pour un regard... pour une larme d'elle.

LE PRINCE.

Eh bien?

KEAN.

Eh bien, monseigneur, si cette femme daigne s'apercevoir

Digitized by Google

de cette puissance qu'elle exerce sur nous; si, prenant pitié de cette distance qui nous sépare d'elle en réalité, elle nous permet de la franchir en rêve; si le bonheur que nous en ressentons, tout vain et tout frivole qu'il est, est cependant un bonheur!... si enfin cet amour imaginaire a ses jalousies comme un amour matériel, l'homme qui les cause ne doit-il pas prendre en pitié le malheureux qui les éprouve?

LE PRINCE.

C'est-à-dire que je suis ton rival, n'est-ce pas?

KEAN.

Ce mot suppose l'égalité, monseigneur, et vous savez que je suis placé trop loin de vous...

LE PRINCE.

Hypocrite!... et que puis-je faire pour la plus grande tranquillité de votre amour, monsieur Kean?

KEAN.

Monseigneur, vous êtes jeune, vous êtes beau, vous êtes prince... Il n'y a pas une femme en Angleterre qui puisse résister à toutes ces séductions. Vous avez, pour vos distractions, vos caprices ou vos amours, Londres et ses provinces... vous avez l'Écosse et l'Irlande, les trois royaumes enfin. Eh bien, faites la cour à toutes les femmes... excepté...

LE PRINCE.

Excepté à Elena, n'est-ce pas?

KEAN.

Vous l'avez deviné, monseigneur!

LE PRINCE.

Ah!... c'est la belle comtesse de Kœfeld... la dame de nos secrètes pensées?... Je m'en étais douté, vaurien!... quand je t'ai vu venir chez elle, pour te disculper... Tu es son amant!

KEAN.

Non, monseigneur!... je n'ai pour elle, je vous l'ai dit, que cet amour artistique auquel les plus grands acteurs ont dû leurs plus beaux succès... Mais cet amour, j'en ai fait ma vie, voyez-vous; plus que ma vie : ma gloire! plus que ma gloire : mon bonheur!

LE PRINCE.

Mais, si je me retire, un autre prendra ma place.

KEAN.

Eh! que m'importe tout autre, monseigneur! il n'y a que

Digitized by Google

vous que je craigne; car, de tout autre, je puis me venger... tandis que, de vous, monseigneur...

LE PRINCE.

Tu es son amant!

KEAN.

Non, Votre Altesse! mais, par exemple, lorsqu'elle est au spectacle, et que, de la scène où je suis enchaîné, je vous vois entrer dans sa loge... oh! alors, vous ne pouvez comprendre tout ce qui se passe dans mon âme; je ne vois plus, je n'entends plus; tout mon sang se porte à ma tête, et il me semble que je vais perdre la raison.

LE PRINCE.

Tu es son amant!

KEAN.

Non, je vous jure... Mais, si vous avez la moindre amitié pour moi... et que vous ne vouliez pas m'entraîner à quelque scandale... dont je me repentirais du fond de mon cœur... n'allez plus dans sa loge, je vous en conjure!... Tenez, rien qu'en parlant de cela, je m'oublie. Voilà que l'on va commencer, je ne suis pas prêt.

LE PRINCE.

Je te laisse.

KEAN.

Vous me promettez?...

LE PRINCE.

Avoue que tu es son amant...

KEAN.

Mais je ne puis avouer ce qui n'est pas.

LE PRINCE.

Adieu, Kean...

KEAN.

Monseigneur...

LE PRINCE.

Je vais t'applaudir.

KEAN.

Dans votre loge?...

LE PRINCE.

Pas de demi-confidences, monsieur Kean, ou je ne fais qu'une demi-promesse.

Digitized by Google

KEAN, s'inclinant.

Je ne puis vous dire que ce qui est... Agissez comme bon vous semblera, monseigneur.

LE PRINCE, sortant.

Merci de la permission, monsieur Kean.

SCÈNE VII

KEAN, SALOMON.

SALOMON, tenant le pourpoint à la main.

Maître!... maître!... dépêchons-nous...

KEAN.

Me voilà!... (Il passe le pourpoint.) Oh! je l'avais bien deviné : mon ami!... lui, mon ami!... Il n'y a d'amitié qu'entre égaux, monseigneur, et il y a autant de vanité à vous de m'avoir dans votre voiture, que de sottise à moi d'y monter... (On frappe à la porte secrète.) On frappe à cette porte qui n'est connue que d'Elena...

GIDSA.

Ouvrez, monsieur Kean, c'est moi, c'est Gidsa...

KEAN, ouvrant.

Gidsa, que voulez-vous? qu'est-il arrivé?

SCÈNE VIII

LES MÊMES, GIDSA, puis DARIUS, puis LE RÉGISSEUR, PISTOL, LE PUBLIC, au dehors.

GIDSA.

Ma maîtresse a oublié son éventail, et je viens le chercher.

KEAN.

Son éventail? L'as-tu vu, Salomon?

SALOMON.

Non, maître...

KEAN.

Voyez, Gidsa; cherchez.

GIDSA.

Oh! mon Dieu, comment cela se fait-il? C'est que ma maîtresse y tenait beaucoup, c'était un cadeau du prince de Galles.

Digitized by Google

KEAN.

Ah! c'est un cadeau du prince de Galles?... Voyez dans sa voiture, elle l'y a peut-être oublié.

GIDSA.

Vous avez raison...

KEAN, lui donnant une bourse.

Tenez, mon enfant, si votre maîtresse a perdu son éventail, vous aurez au moins trouvé quelque chose, vous.

GIDSA

Merci, monsieur Kean.

(Elle sort.)

KEAN.

Un éventail donné par le prince de Galles !... je conçois que l'on tienne à un présent royal. (Appelant.) Darius !... Eh bien, est-ce qu'il ne viendra pas, cet imbécile de coiffeur?... Darius !

SALOMON.

Ménagez votre diamant, maître, et laissez-moi l'appeler à votre place... (Appelant.) Darius !...

DARIUS, entrant une perruque à la main.

Voilà! voilà!

KEAN, s'asseyant.

Qu'est-ce que tu faisais donc, drôle?

DARIUS, retapant la perruque.

Je vous demande pardon, mais c'est que...

KEAN.

Tu bavardais, n'est-ce pas?... Viens ici, et coiffe-moi.

LE RÉGISSEUR, ouvrant la porte.

Peut-on sonner au foyer du public, monsieur Kean?

KEAN.

Oui, je suis prêt.

LE RÉGISSEUR, se retirant.

Merci!

KEAN.

Pendant qu'on me coiffe, Salomon, cherche donc cet éventail...

DARIUS.

Quel éventail?

KEAN.

Un éventail qui a été perdu ici.

Digitized by Google

DARIUS.

Ah! je vous dis cela, parce que j'ai vu le monsieur qui est venu vous voir avec le prince de Galles qui en tenait un qui était un peu drôle, d'éventail!

KEAN.

Un éventail garni de diamants?

DARIUS.

Oui, et qui reluisait joliment encore, puisqu'en le voyant, je me suis dit : « Si j'avais trouvé un éventail comme celui-là, je ne ferais plus de perruques; » et pourtant je les fais crânement, les perruques!...

KEAN, se levant.

Tu as vu cet éventail entre les mains du comte de Kœfeld?

DARIUS.

Je ne sais pas si c'était le comte de Kœfeld; mais ce que je sais, c'est qu'il ne paraissait pas content du tout, et qu'il a remis l'éventail dans sa poche avec un air un peu vexé.

KEAN.

Oh! mais que va-t-il penser? il se doutera qu'Elena est venue ici.

LE RÉGISSEUR, à la porte.

On va lever le rideau, monsieur Kean.

KEAN.

Je ne suis pas prêt.

LE RÉGISSEUR.

Mais vous avez dit qu'on pouvait sonner.

KEAN.

Allez au diable!

LE RÉGISSEUR, se sauve en criant.

Ne levez pas le rideau! ne levez pas le rideau!

KEAN.

Que faire? Comment la prévenir?... Je ne puis y aller, je ne puis lui envoyer... Oh! c'est à perdre la tête.

DARIUS.

Eh bien, monsieur Kean, votre perruque?

KEAN.

Laissez-moi tranquille...

(Bruit au dehors.)

SALOMON.

Maître, entendez-vous?

Digitized by Google

LE PUBLIC, criant et trépignant.

La toile ! la toile ! le rideau !

SALOMON.

Le public s'impatiente.

KEAN.

Qu'est-ce que ça me fait, à moi?... Oh! métier maudit... où aucune sensation ne nous appartient, où nous ne sommes maîtres ni de notre joie, ni de notre douleur... où, le cœur brisé, il faut jouer Falstaff; où, le cœur joyeux, il faut jouer Hamlet! toujours un masque, jamais un visage... Oui, oui, le public s'impatiente... car il m'attend pour s'amuser, et il ne sait pas qu'à cette heure, mes larmes m'étouffent. Oh! quel supplice ! et puis, si j'entre en scène avec toutes les tortures de l'enfer dans le cœur; si je ne souris pas là où il me faudra sourire, si ma pensée débordante change un mot de place, le public sifflera, le public, qui ne sait rien, qui ne comprend rien, qui ne devine rien de ce qui se passe derrière la toile... qui nous prend pour des automates... n'ayant d'autres passions que celles de nos rôles... Je ne jouerai pas.

(Pistol paraît à la porte.)

SALOMON.

Maître, maître, qu'est-ce que vous dites?

KEAN.

Je ne jouerai pas, voilà ce que je dis.

LE RÉGISSEUR, revenant sur ce dernier mot.

Monsieur, on vous y forcera.

KEAN

Et qui cela, s'il vous plaît?

LE RÉGISSEUR.

Le constable.

KEAN.

Qu'il vienne.

SALOMON.

Maître, maître, au nom du ciel! il vous mettront en prison.

KEAN.

En prison? Eh bien, tant mieux. Je ne jouerai pas.

SALOMON.

Rien ne peut vous faire changer de résolution?

KEAN.

Rien au monde. Je ne jouerai pas.

Digitized by Google

LE RÉGISSEUR.

Mais la recette est faite.

KEAN.

Qu'on rende l'argent.

LE RÉGISSEUR.

Monsieur, vous manquez à vos devoirs.

KEAN.

Je ne jouerai pas, je ne jouerai pas, je ne jouerai pas!

(Il prend une chaise et la brise.)

LE RÉGISSEUR.

Faites comme vous voudrez, je ne suis pas le bénéficiaire.

(Il sort; Kean tombe sur un fauteuil. Bruit prolongé.)

PISTOL, d'un côté du fauteuil.

Eh bien, monsieur Kean, et le père Bob?

SALOMON, de l'autre côté.

Ces braves gens ne peuvent pas payer les frais de la soirée.

PISTOL.

Ce n'est pas la faute de la pauvre famille si l'on vous a fait du chagrin.

SALOMON.

Allons, maître, de la pitié pour les malheureux.

PISTOL.

Vous nous aviez donné votre parole.

SALOMON.

Et ce serait la première fois que vous y manqueriez.

KEAN, dans le plus grand abattement.

Assez... James, prenez ceci, (Il lui donne sa robe de chambre.) Où est M. Darius?

SALOMON.

Il s'est sauvé.

DARIUS, sortant du cabinet aux habits.

Me voilà!

KEAN.

Où est le régisseur?

SALOMON, à Pistol.

Va le chercher.

(Rencontre de Darius et de Pistol.)

KEAN.

Mon manteau! (On le lui donne.) Qu'est-ce que c'est que ça? C'est mon ceinturon que je vous demande.

Digitized by Google

PISTOL, revenant.

Voilà, monsieur Kean, voilà.

LE RÉGISSEUR, entrant.

Vous m'avez fait appeler?

KEAN.

Oui, monsieur. Mon épée!

SALOMON.

Votre épée?

KEAN.

Eh! oui, sans doute, mon épée; cela t'étonne?... Avec quoi veux-tu que je tue Tybalt? (Au Régisseur.) Monsieur, je joue.

LE RÉGISSEUR.

Oh! monsieur Kean, que de remercîments!

KEAN.

C'est bien... Seulement, faites une annonce; dites que je suis indisposé, que je suis malade... Enfin, dites ce que vous voudrez. J'étrangle.

LE RÉGISSEUR.

Oh! merci, monsieur Kean, merci.

(Il sort.)

SALOMON.

Il était temps! Il paraît que le public commence à casser les banquettes.

KEAN.

Et il a raison, monsieur; je voudrais bien vous voir dans la salle, si vous aviez pris votre billet à la porte, et qu'on vous fît attendre... Qu'est-ce que vous diriez?...

SALOMON.

Dame! maître...

KEAN.

Qu'est-ce que tu dirais? Tu dirais qu'un acteur se doit au public avant tout.

SALOMON.

Oh!

KEAN.

Et tu aurais raison. Allons, cheval de charrue, maintenant que te voilà harnaché, va-t'en labourer ton Shakspeare.

LE RÉGISSEUR.

Me voilà prêt, monsieur Kean. Puis-je faire l'annonce?

KEAN.

Oui, monsieur. Y a-t-il beaucoup de monde?

Digitized by Google

LE RÉGISSEUR.

Salle comble!... on se bat encore à la porte.

KEAN.

Allez.

(La toile tombe; au moment où elle a touché le plancher, le Régisseur passe par devant, et vient jusqu'au milieu de l'avant-scène.)

LE RÉGISSEUR, au public.

Milords et messieurs, M. Kean s'étant trouvé subitement indisposé, et craignant de ne pas se montrer digne de l'honorable empressement que vous lui témoignez, me charge de réclamer toute votre indulgence.

LE PUBLIC.

Bravo! bravo! bravo!

(Le Régisseur salue de nouveau et se retire; l'orchestre joue l'air *God save the King*; puis la toile se relève sur la scène des adieux de Romeo et Juliette.)

CINQUIÈME TABLEAU

SCÈNE PREMIÈRE

ROMEO, à la porte d'un donjon gothique qui donne sur une terrasse; JULIETTE, sur le dernier escalier du donjon. LA COMTESSE DE KOEFELD, LE PRINCE DE GALLES, LE COMTE DE KOEFELD, dans une loge d'avant-scène; LORD MEWILL, dans une loge de côté; LA NOURRICE, SALOMON.

JULIETTE.

Ne tourne pas les yeux vers l'horizon vermeil;
Tu peux rester encor, ce n'est point le soleil;
C'était le rossignol et non pas l'alouette
Dont le chant a frappé ton oreille inquiète;
Caché dans les rameaux d'un grenadier en fleurs,
Toute la nuit, là-bas, il chante ses douleurs...
Tu peux rester encor, crois-en ta Juliette.

ROMEO.

Oh! c'est bien le soleil, et c'est bien l'alouette!
Voi-ce trait lumineux, de mon bonheur jaloux,

Digitized by Google

Qui perce à l'horizon et s'étend jusqu'à nous;
Vois le matin riant, un pied sur la montagne,
Prêt à prendre son vol à travers la campagne;
Vois au ciel moins obscur les étoiles pâlir :
Il faut partir et vivre, ou rester et mourir...

JULIETTE.

Non, ce n'est point le jour; c'est quelque météore
Qui, pour guider tes pas, a devancé l'aurore...
Tu te trompes, ami; reste.

ROMEO.

Je resterai,
Et, puisque tu le veux, comme toi je dirai :
Non, ce n'est point le feu de l'aube orientale,
C'est la sœur d'Apollon, c'est la reine au front pâle;
Ce n'est point l'alouette au ramage joyeux
Dont le chant matinal s'élance dans les cieux.
Ah! crois-moi, j'ai bien plus de penchant, je te jure,
A rester qu'à partir; et, si, vengeant l'injure
Que ma présence fait à ta noble maison,
La mort me vient en face ou bien par trahison,
La mort, dont on craint tant la douleur inconnue,
Me frappant à tes pieds, sera la bienvenue...
Oh! non, tu l'as bien dit, non ce n'est pas le jour :
Restons... Je t'aime! et toi, m'aimes-tu, mon amour?

JULIETTE.

C'est le jour, c'est le jour! oh! j'étais insensée;
Fuis, Romeo! de peur je suis toute glacée;
Je ne sais où je vais, je ne sais où je suis,
Et je n'ai plus qu'un mot à la bouche... Fuis, fuis!...

LA NOURRICE.

Madame...

JULIETTE, entrant.

Que veux-tu?

LA NOURRICE.

Votre père!

JULIETTE.

Mon père!
Entends-tu?

LA NOURRICE.

Va venir!

ROMEO.

Oh! contre sa colère,
Ange, je te remets à la garde de Dieu.

Digitized by Google

JULIETTE.

Adieu, mon Romeo...

(En ce moment, Kean, qui avait déjà enjambé la balustrade, s'aperçoit que le prince de Galles est à l'avant-scène, dans la loge d'Elena, et, au lieu de faire sa sortie, il remonte le théâtre et regarde fixement la loge, les bras croisés.)

JULIETTE, le suivant.

Eh bien, que fait-il donc? (A voix basse.) Kean, Kean, vous manquez votre sortie.

SALOMON, paraissant au bord de la coulisse, la brochure à la main.

Maître! maître!...

JULIETTE, reprenant.

Adieu, mon Romeo.

SALOMON, soufflant.

Ma Juliette, adieu!

KEAN, riant.

Ah! ah! ah!

SALOMON, soufflant.

Romeo!

JULIETTE.

Romeo!

KEAN.

Qui est-ce qui m'appelle Romeo? qui est-ce qui croit que je joue ici le rôle de Romeo?

JULIETTE.

Kean, devenez-vous fou?

KEAN.

Je ne suis pas Romeo... Je suis Falstaff, le compagnon de débauches du prince royal d'Angleterre... A moi, mes braves camarades!... à moi, Pons!... à moi, Peto!... à moi, Bardolph!... a moi, Quickly l'hôtelière!... et versez, versez à pleins bords, que je boive à la santé du prince de Galles, le plus débauché, le plus indiscret, le plus vaniteux de nous tous! A la santé du prince de Galles, à qui tout est bon, depuis la fille de taverne qui sert les matelots du port, jusqu'à la fille d'honneur qui jette le manteau royal aux épaules de sa mère! au prince de Galles, qui ne peut regarder une femme, vertueuse ou non, sans la perdre avec son regard! au prince de Galles, dont j'ai cru être l'ami, et dont je ne suis que le jouet et le bouffon!... Ah! prince royal, bien t'en prend d'être inviolable

Digitized by Google

et sacré, je te le jure!... car, sans cela, tu aurais affaire à Falstaff.

LORD MEWILL, d'une loge.

A bas Kean! à bas l'acteur!

KEAN.

Falstaff?... Eh! je ne suis pas plus Falstaff que je n'étais Romeo; je suis Polichinelle, le Falstaff des carrefours... Un bâton à Polichinelle, un bâton pour lord Mewill, un bâton pour le misérable enleveur de jeunes filles, qui porte une épée au côté, et qui refuse de se battre avec ceux dont il a volé le nom, et cela, sous prétexte qu'il est noble, qu'il est lord, qu'il est pair... Ah! oui! un bâton pour lord Mewill... et nous rirons... Ah! ah! ah! que je souffre!... A moi! mon Dieu! à moi!

(Il tombe dans les bras de Juliette et de Salomon, qui l'entraînent par la porte du donjon.)

SCÈNE II

LE RÉGISSEUR, DARIUS, MERCUTIO, CAPULET, UN COMPARSE, SALOMON.

LE RÉGISSEUR, paraissant au fond.

Le médecin du théâtre! le médecin du théâtre! où est-il?

DARIUS, courant ramasser la perruque que Kean a jetée à terre.

Il est près de M. Kean.

LE RÉGISSEUR.

Où?

DARIUS, montrant le donjon.

Là.

MERCUTIO, entrant en costume.

Qu'est-il arrivé?

CAPULET, également en costume.

Je ne sais pas; ça lui a pris en scène.

LE CHEF DES COMPARSES, conduisant ses hommes.

Allez.

(Les Comparses entrent.)

MERCUTIO.

Ce n'est pas votre entrée... (Voix diverses.) Si!... Non!... Si!

(Confusion complète.)

Digitized by Google

CAPULET, voyant paraître Salomon.

Silence!

SALOMON, s'approchant, un mouchoir à la main.

Milords et messieurs, la représentation ne peut continuer... Le soleil de l'Angleterre s'est éclipsé: le célèbre, l'illustre, le sublime Kean vient d'être atteint d'un accès de folie.

(On entend un cri douloureux dans la loge de la comtesse de Koefeld.)

ACTE CINQUIÈME

SIXIÈME TABLEAU

Un salon chez Kean.

—

SCÈNE PREMIÈRE

SALOMON, BARDOLPH, TOM, DAVID, DARIUS, PISTOL, puis LE MÉDECIN.

SALOMON.

C'est cela, mes enfants, inscrivez-vous, voici la liste.

BARDOLPH, après s'être inscrit.

Et quelle nuit a-t-il passée?

SALOMON.

Terrible!

TOM.

Il est donc réellement fou?

SALOMON.

A lier!

DAVID.

Et, dans ce moment-ci, le médecin le saigne?

SALOMON.

A blanc!

DARIUS.

A blanc!...

BARDOLPH.

Mais quel est son genre de folie?

Digitized by Google

DARIUS.

Oui, voyons, quel est son genre de folie?

SALOMON.

Folie frénétique.

DAVID.

Et que fait-il dans ses accès?

SALOMON.

Il frappe.

DARIUS.

Sur quoi?

SALOMON.

Sur tout, et de préférence sur ceux qu'il connaît.

DARIUS.

Comment! il attaque son semblable?

SALOMON

Ah! mon Dieu, oui.

DARIUS.

Il aura été mordu.

SALOMON.

J'en ai peur.

DARIUS.

Et il est enragé... J'en ai coiffé un enragé, un homme qui avait une position, quoi! il était membre des Communes. Eh bien, sa rage, à lui, c'était de faire des tragédies... On ne les jouait pas; eh bien, c'est égal, il en faisait d'autres; on les refusait, il allait toujours.

SALOMON.

Et mordait-il?

DARIUS.

Oui, oui, oui; mais il ne faisait pas de mal, il n'avait plus de dents; on le laissait faire, pauvre cher homme! ça l'amusait.

SALOMON.

Eh! tenez, voilà...

DARIUS.

M. Kean? Je me sauve...

SALOMON.

Non, le médecin.

DARIUS.

Ah! le médecin. Eh bien, monsieur le docteur?...

Digitized by Google

TOM.

Comment va Kean?

DAVID.

Y a-t-il espoir?

LE MÉDECIN, remettant un papier à Salomon.

Vous lui ferez suivre ponctuellement cette ordonnance; tout autre traitement que celui qui est indiqué sur ce papier ne pourrait qu'empirer son état.

SALOMON.

Vous voyez que la chose est sérieuse, hein? Voyons ce qu'ordonne le médecin... (Il retourne le papier de tous côtés, il est blanc.) Ah! ah!

DARIUS.

Eh bien, qu'ordonne le médecin?

SALOMON.

Quatre douches, deux saignées, un sinapisme.

DAVID.

Veux-tu que je te dise, Salomon? ça m'a l'air d'un âne, ton docteur.

DARIUS.

Oui, oui, il me fait l'effet d'un âne.

DAVID.

Et, à ta place, je le traiterais à ma mode.

SALOMON.

Que lui donneriez-vous? Voyons!

DAVID.

Je prendrais de bon vin de Bordeaux, je le mettrais dans une casserole avec du citron, de la cannelle et du sucre; je le ferais chauffer, et, de dix minutes en dix minutes, je lui en donnerais un verre.

DARIUS.

Non, non, non, je ne ferais pas ça, moi.

SALOMON.

Eh bien, que ferais-tu?

DAVID.

Je te dis qu'un verre...

DARIUS.

Non, écoutez, David, vous jouez bien le Lion, vous êtes magnifique sous la peau d'animal; mais, quand il s'agit de médecine, c'est autre chose; à la place de Salomon, je ferais le vin chaud.

Digitized by Google

DAVID.

Tu vois bien.

DARIUS.

Patience! je lui raserais d'abord la tête comme un genou, ça lui rafraîchirait le cerveau; ensuite, je lui commanderais une perruque, ce qu'il y a de plus beau en cheveux, du cheveu numéro 1.

SALOMON.

Et le vin chaud?

DARIUS.

Je le boirais, alors... (On sonne.) Dites-donc, Salomon, on sonne.

SALOMON.

Allons, encore un accès qui lui prend.

DARIUS.

Un accès, je me sauve!

(Salomon l'arrête.)

DAVID.

Filons, filons.

DARIUS.

Salomon, Salomon, pas de bêtises, voyons.

(On sonne encore.)

TOM et BARDOLPH.

Sauve qui peut!

SALOMON.

Darius, mon ami, toi qui es le plus brave, reste avec moi, je t'en prie.

DARIUS.

Père Salomon, si vous ne me lâchez pas, je fais ma plainte, je vous dénonce, je ne vous poudre plus vos perruques, je vous enfonce des épingles noires dans les mollets, et je vous mords le nez. (Salomon le lâche.) Ah! mais...

(Il sort.)

SALOMON.

Ah! les voilà partis; j'espère que ça va se répandre; car, si l'on venait à savoir...

PISTOL, se levant du coin où il est resté assis, et venant à Salomon.

Monsieur Salomon?

Digitized by Google

SALOMON.

Tu es encore là, toi ! pourquoi n'es-tu pas parti avec les autres ?

PISTOL.

Parce que vous avez dit qu'il vous fallait quelqu'un, monsieur Salomon.

SALOMON.

Tu es un brave garçon; va-t'en.

PISTOL.

Moi? Jamais !

SALOMON.

Me promets-tu d'être discret?

PISTOL.

Moi? Je crois bien ! (Salomon lui parle à l'oreille.) Vraiment?... Oh !

SALOMON.

Pas un mot.

PISTOL.

On me couperait plutôt le cou. Oh ! que je suis content, que je suis content ! (Il sanglote.) Oh ! M. Kean, monsieur Salomon !... Oh ! je m'en vas.

(Il sort.)

SCÈNE II

SALOMON, KEAN, entrant.

KEAN.

Avec qui causais-tu donc là ?

SALOMON.

Avec des camarades du théâtre, cet imbécile de Darius et le petit Pistol.

KEAN.

Et que leur as-tu dit ?

SALOMON.

Que vous étiez fou à lier.

KEAN.

Tu as eu tort.

SALOMON.

Comment, j'ai eu tort? Mais songez donc que, si l'on apprend jamais que cette folie n'était qu'une feinte...

KEAN.

Eh bien?

Digitized by Google

SALOMON.

Et que vous avez insulté de sang-froid lord Mewill et le prince de Galles...

KEAN.

Après?

SALOMON.

On vous punira sévèrement.

KEAN.

Que m'importe! que peuvent-ils me faire? Me mettre en prison? Eh bien, j'irai.

SALOMON.

Oui; mais, moi, je n'irai pas. (A part.) Égoïste! (Haut.) Tandis que, si seulement vous vouliez faire semblant pendant huit jours... Vous êtes si beau dans *le Roi Lear!*

KEAN.

Monsieur Salomon, je joue la comédie depuis huit heures du soir jusqu'à minuit, mais jamais dans la journée.

SALOMON.

Maître...

KEAN.

Assez sur ce sujet. Donne-moi la liste des personnes qui sont venues pour me voir.

SALOMON.

Il y en a deux, de listes : une ici, l'autre chez le concierge. Celle-ci est celle des amis intimes.

KEAN.

C'est bien, va !... Elle n'aura pas osé monter jusqu'ici, elle; mais elle sera venue en bas, ou elle aura envoyé; je trouverai, non pas son nom, sans doute, mais un mot, un signe, auquel je reconnaîtrai qu'elle a pensé à moi, à moi qui souffre tant pour elle, mon Dieu!

SALOMON.

Tenez.

KEAN.

Donne.

SALOMON.

Il y a là plus de deux noms qui sont bien étonnés de se trouver ensemble.

KEAN.

Oui, oui, il y a là des noms de riches, de nobles et de puissants; il y a là des noms d'artistes, d'ouvriers, de portefaix,

Digitized by Google

depuis celui du duc de Sutherland, premier ministre, jusqu'à celui de William le cocher. Oui, je crois que tous les noms y sont, excepté celui que je cherche; elle n'aura pas osé envoyer. Oh! pour venir elle-même, sans doute, elle saisira une occasion, le premier moment où son mari la laissera libre. Salomon, va dans la chambre à côté; ne laisse entrer personne... excepté...

SALOMON.

Ariel excepté, n'est-ce pas?

KEAN.

Oui, oui, Ariel... Va, mon bon Salomon va; et, si elle vient, fais-la entrer à l'instant... sans lui demander son nom... car c'est une grande dame, vois-tu.

SALOMON.

Mais comment la reconnaître?

KEAN.

Je n'attends qu'elle.

SALOMON.

Soyez tranquille.

(Il sort.)

SCÈNE III

KEAN, seul.

Dix heures, et pas un mot d'elle, pas un message, pas une lettre!... Ah! vous étiez plus inquiète de votre éventail que de moi, madame... Oh! ce n'est point comme cela qu'on aime, Elena, et c'est douloureux à penser que, si cet accident était réel, je serais mort peut-être à cette heure... sans vous avoir vue... sans avoir entendu parler de vous... Que je suis inquiet!... j'ai son portrait là, sur mon cœur... et je me plains... Ne serait-ce pas plutôt que le comte, qui a trouvé cet éventail, à qui la scène scandaleuse que j'ai faite hier au prince de Galles, a dû ouvrir les yeux?... Oh! oui, c'est possible, c'est probable, cela est. Et quand je pense qu'à cette heure peut-être, Elena, soupçonnée, accusée, menacée, m'appelle à son secours... Oh! je n'y puis plus tenir. Salomon! Salomon!

Digitized by Google

SCÈNE IV

KEAN, SALOMON.

SALOMON.

Maître?

KEAN.

Personne encore?

SALOMON.

Personne.

KEAN.

Fais mettre les chevaux à la voiture.

SALOMON.

Les chevaux?

KEAN.

Eh! oui, les chevaux. Qu'y a-t-il là d'étonnant? Je sors.

SALOMON.

Vous sortez?

KEAN.

Newman!... Newman!...

SALOMON.

Que lui voulez-vous?

KEAN.

Celui-là m'obéira, peut-être.

SALOMON.

Et ne savez-vous pas que tout ce que vous voudrez, votre pauvre Salomon le fera?

KEAN.

Eh bien, va donc alors, et ne me laisse pas souffrir plus longtemps... Ne vois-tu pas que j'ai la fièvre, que la tête me brûle, que le sang me bout?... D'ailleurs, je fermerai les stores, je me contenterai de passer sous ses fenêtres, je... (Voyant que Salomon n'est pas sorti.) Eh bien, pas encore?

SALOMON.

J'y vais, Kean, j'y vais... Ah! l'on frappe.

KEAN.

Oui, oui, l'on frappe. Eh bien, va ouvrir.

SALOMON.

Et, si c'est elle, vous resterez, n'est-ce pas?

KEAN, riant.

Imbécile!

Digitized by Google

SALOMON.

J'y cours.

(Il sort.)

KEAN, s'appuyant au dossier d'une chaise.

Enfant que je suis!... mais c'est que, Dieu me pardonne, mon cœur bat comme il battait à vingt ans; je suis réellement insensé... et je n'ai pas besoin de feindre la folie...

SALOMON, paraissant.

C'est elle, maître! c'est elle!

KEAN.

Elle?... Elena!... Elena!... c'est vous!

SCÈNE V

KEAN, ANNA, puis SALOMON.

ANNA, levant le capuchon de sa mante.

Non, monsieur Kean, c'est moi!

KEAN, tombant sur une chaise.

Ah!...

ANNA.

Pardon d'être venue ainsi; mais, comprenez-vous? ce matin, un bruit affreux s'est répandu par la ville, qu'hier, au spectacle, vous aviez été atteint d'un accès de folie... J'ai dit: « Il n'a pas de mère, il n'a pas de sœur, il n'a personne auprès de lui... J'y vais aller, moi... »

KEAN.

Anna! ah! je reconnais bien là votre cœur dévoué. Anna, sur mon Dieu! vous êtes une âme bonne et loyale... Ah! vous n'avez pas tremblé, n'est-ce pas, pour votre réputation, pour votre honneur?... vous n'avez pas craint qu'on ne dît que vous étiez ma maîtresse?... Vous n'avez écouté que votre cœur... vous êtes venue... tandis qu'elle... C'est bien... Parlons de vous, Anna.

ANNA.

Oh! ce n'est donc pas vrai, cette nouvelle?...

KEAN.

Non. Je n'ai pas ce bonheur... Un fou, cela doit être bien heureux... Cela rit,... cela chante,... cela ne se souvient de rien!

Digitized by Google

ANNA.

Ah! maintenant, je partirai donc tranquille, sinon heureuse!

KEAN.

Vous partez? vous quittez Londres?

ANNA.

Londres? Oh! ce ne serait point assez; je quitte l'Angleterre.

KEAN.

Mais êtes-vous libre de le faire? Et votre tuteur?

ANNA.

J'ai atteint ce matin ma majorité, et le premier usage que j'en ai fait a été de signer un engagement avec le correspondant du théâtre de New-York.

KEAN.

Ainsi, rien n'a pu changer votre résolution; et le tableau que je vous ai fait de cette carrière?...

ANNA.

Ce tableau était tracé pour la pauvre fille, et non pour la riche héritière. Si cher que coûtent le velours et la soie, pensez-vous, monsieur Kean, que vingt mille livres sterling de rente suffiront à payer mes costumes?

KEAN.

Et comment, avec tant de fortune et tant de beauté?...

ANNA.

Ni l'une ni l'autre n'ont suffi pour me faire aimer, et je veux y ajouter le talent pour compléter ma dot.

KEAN,

Pauvre enfant!

ANNA.

Oh! n'est-ce pas qu'au milieu de vos triomphes, de vos plaisirs, de vos amours, n'est-ce pas que vous garderez un souvenir à la pauvre exilée, qui aura tout quitté dans un seul but, et avec un seul espoir?

KEAN.

Anna! chère Anna!...

ANNA.

N'est-ce pas que vous me permettrez de vous écrire, de vous raconter mes chagrins... mes travaux... mes progrès?... Car, j'en ferai, oh! je vous le jure!... surtout si, tout éloigné de moi que vous serez, vous voulez bien me conseiller et me soutenir.

Digitized by Google

KEAN.

Oh! tout ce que je pourrai faire pour ma meilleure amie, je le ferai, soyez-en sûre... Mais quand partez-vous?

ANNA.

Dans deux heures.

KEAN.

Et comment?...

ANNA.

Ma place est retenue sur le paquebot *le Washington*.

SALOMON, entrant avec mystère.

Maître!

KEAN.

Eh bien?

SALOMON.

Elle est montée par l'escalier dérobé, elle est entrée au moment où je m'y attendais le moins

KEAN.

Qui?...

SALOMON.

Une dame.

KEAN.

Comment s'appelle-t-elle?

SALOMON.

Elle n'a voulu me dire que son prénom d'Elena.

KEAN.

Elena! et où est-elle?

SALOMON.

Dans la chambre à côté; elle semble désespérée, elle veut vous voir absolument...

KEAN.

Ah! mon Dieu, comment faire?

ANNA.

C'est elle, n'est-ce pas?

KEAN.

Oui.

ANNA.

On la dit bien belle. Laissez-moi-la voir, Kean.

KEAN.

Oh! cela ne se peut pas.

ANNA.

Ne craignez rien... Je n'ai qu'une chose à lui demander,

Digitized by Google

qu'une prière à lui faire... Je me jetterai à ses genoux, et je lui dirai : « Rendez-le heureux, madame!... car il vous aime bien!... »

KEAN.

Non, non, Anna, cela est impossible ; elle ne croirait jamais à l'innocence de nos relations... Comment pourrait-elle penser, vous voyant si jeune et si belle?... Oh! entrez dans ce cabinet, je vous en prie... Pardonnez-moi, Anna, pardonnez-moi...

ANNA, entrant dans le cabinet.

Ai-je le droit de me plaindre?

SCÈNE VI

KEAN, puis ELENA.

KEAN.

Maintenant, Salomon, fais entrer, fais entrer vite! (Elena entre.) C'est vous, Elena!... c'est vous!... Oh! vous êtes donc venue, au risque de tout ce qui pouvait vous arriver?... Si vous saviez comme je vous attendais!

ELENA.

J'ai hésité longtemps, je vous l'avouerai, Kean ; mais notre danger commun...

KEAN.

Notre danger?

ELENA.

Oui, une lettre pouvait être surprise ; je tremblais que vous ne fussiez déjà arrêté.

KEAN.

Arrêté, moi!... et pourquoi cela?

ELENA.

Parce que le bruit commence à se répandre que c'est un accès de colère, et non point de folie, qui vous a fait insulter le prince royal et lord Mewill... On assure que ce dernier a vu, ce matin, le roi, auquel il s'est plaint, et le ministre, dont il a obtenu un mandat... Un procès terrible vous menace, Kean, fuyez! vous n'avez pas une minute à perdre... et, cette nuit quittez Londres, quittez l'Angleterre, si c'est possible... Vous ne serez en sûreté qu'en France ou en Belgique.

Digitized by Google

KEAN.

Moi, fuir?... moi, quitter Londres, l'Angleterre, comme un lâche qui tremble?... Oh! vous ne me connaissez pas, Elena... Lord Mewill veut de la publicité, nous lui en donnerons; son nom n'est pas encore assez honorablement connu, il le sera comme il mérite de l'être.

ELENA.

Vous oubliez qu'un autre nom aussi sera prononcé aux débats: on cherchera les motifs de ce double emportement, contre le prince royal et lord Mewill, et on le trouvera.

KEAN.

Oui, oui... vous avez raison... et tout cela est peut-être un bonheur... M'aimez-vous, Elena?

ELENA.

Vous le demandez!

KEAN.

Écoutez: vous aussi, vous êtes compromise.

ELENA.

Je le sais.

KEAN.

Non, vous ne savez pas tout encore; cet éventail que vous avez oublié hier dans ma loge...

ELENA.

Eh bien?

KEAN.

Il a été trouvé.

ELENA.

Par qui?

KEAN.

Par le comte.

ELENA.

Grand Dieu!

KEAN.

Il le connaît, n'est-ce pas?

ELENA.

Sans doute.

KEAN.

Eh bien...

ELENA.

Eh bien?

Digitized by Google

KEAN.

Vous me donniez le conseil de fuir, je suis prêt. Fuirai-je seul?

ELENA.

Oh! vous êtes insensé, monsieur Kean... Non, non, c'est chose impossible; non! notre amour fut un instant d'égarement, d'erreur, de folie, auquel il ne faut plus songer, et que nous devons oublier nous-mêmes, afin que les autres l'oublient.

KEAN.

L'oublier? Oh! vous n'y songez pas, Elena! mais, quand je m'exilerais, quand je cesserais de vous voir, n'aurais-je pas votre image éternellement sur mon cœur ou devant mes yeux? n'ai-je pas votre portrait, votre portrait chéri?

ELENA.

Je viens vous le redemander, Kean.

KEAN.

Vous venez me redemander votre portrait! votre portrait, donné hier, vous venez me le redemander aujourd'hui!

ELENA.

Mais songez que la raison l'exige. Kean, vous m'aimez, je le crois, je le sais; mais pensez-vous qu'éloigné de moi, cet amour résistera à l'absence? Non; avec votre talent, et célèbre comme vous l'êtes, les occasions viendront d'elles-mêmes au-devant de vous; vous aimerez une autre femme, et mon portrait, mon portrait, qui est en ce moment un souvenir d'amour, ne sera plus alors qu'un trophée de victoire.

KEAN.

Ah! le voilà, madame! Un pareil soupçon ne laisse aucun moyen de refus; en amour, qui doute accuse.

ELENA.

Kean!

KEAN.

Le voilà; je ne l'ai pas gardé longtemps et personne ne l'a vu, madame; de sorte que, si vous en avez promis un autre, vous pouvez vous dispenser de le faire faire, et donner celui-là à la place.

ELENA.

Promis à qui?

KEAN.

Que sais-je? en échange de quelque éventail, peut-être:

Digitized by Google

ELENA.

O Kean! Kean! après ce que j'ai fait pour vous, après ce que je vous ai sacrifié...

KEAN.

Et que m'avez-vous tant sacrifié, madame, si ce n'est votre orgueil, vous? C'est vrai, madame la comtesse de Kœfeld est descendue jusqu'à aimer un comédien; vous avez raison, cet amour était un moment d'erreur, d'égarement, de folie; mais tranquillisez-vous, madame, l'erreur fut pour moi seul; moi seul fus égaré, moi seul ai été fou; oh! oui, fou, et bien fou de croire au dévouement d'une femme! fou de risquer pour elle mon avenir, ma liberté, ma vie, et cela sur un soupçon de jalousie, tandis que j'étais si ardemment aimé! Oh! j'avais tort, sang-Dieu! j'avais tort! Et voilà donc pourquoi! c'était pour entendre ces choses sortir de votre bouche que je vous attendais depuis hier avec tant de mortelles impatiences! voilà pourquoi mon cœur battait à me briser la poitrine, à chaque coup que l'on frappait à cette porte! Oh! je les connaissais pourtant bien, ces sortes d'amours; je savais de quelle profondeur et de quelle durée elles sont, et, vaniteux que je suis, je m'y suis laissé prendre!... Voilà votre portrait, madame.

ELENA.

Oh! Kean, ne m'en veuillez point d'avoir plus de raison que vous.

KEAN.

Plus de raison que moi? Oh! je vous en défie, madame, et vous venez de faire une cure merveilleuse. J'avais le transport, le délire, quelque chose comme une fièvre cérébrale; vous m'avez appliqué de la glace sur la tête et sur le cœur, je suis guéri. Mais une plus longue absence augmenterait probablement les soupçons du comte, en admettant que cet éventail lui en ait donné; puis, d'un moment à l'autre, le constable peut venir pour m'arrêter...

ELENA.

Ah! Kean, Kean, j'aime mieux votre colère que votre ironie. Me quitterez-vous ainsi? est-ce ainsi que vous me direz adieu?

Digitized by Google

KEAN.

Madame la comtesse de Kœfeld permettra-t-elle au comédien Kean de lui baiser la main ?...

(Il s'incline pour baiser la main de la Comtesse.)

LE COMTE, dans l'antichambre.

Je vous dis que j'entrerai, monsieur !...

SALOMON, de même.

Et je vous dis que vous n'entrerez pas, moi !

ELENA.

Le comte ! le comte !

KEAN.

Votre mari ?... Oh ! mais c'est donc une fatalité qui l'amène ! Cachez-vous, Elena, cachez-vous ! (Elle va au cabinet d'Anna.) Non, point là ; ici, ici ! Là du moins, personne ne vous verra ; les fenêtres donnent sur la Tamise.

ELENA.

Un dernier mot, une dernière prière...

KEAN.

Laquelle ? Dites, dites.

ELENA.

Mon mari vient vous demander raison, sans doute.

KEAN.

Soyez tranquille, madame, le comte me sera sacré. Hier, peut-être eussé-je donné des années de ma vie pour une rencontre avec lui ; mais, aujourd'hui, soyez tranquille, je ne lui en veux plus.

LE COMTE.

Je vous dis qu'il faut que je le voie !

KEAN, allant ouvrir la porte.

Qu'est-ce à dire, Salomon ? et pourquoi ne laissez-vous pas entrer M. le comte de Kœfeld ?

(Le Comte entre. Kean referme la porte, et met la clef dans sa poche.)

SCÈNE VII

KEAN, LE COMTE DE KOEFELD, SALOMON.

SALOMON.

Maître, vous m'avez dit...

Digitized by Google

KEAN.

Que je ne voulais recevoir personne, c'est vrai; mais j'étais loin de m'attendre à l'honneur que me fait M. le comte.

(Il fait signe à Salomon de sortir.)

LE COMTE.

Au contraire, monsieur, j'aurais cru que vous n'aviez clos votre porte que parce que vous comptiez sur ma visite.

KEAN.

Et d'où m'aurait pu venir cette présomption, monsieur le comte?

LE COMTE.

De ce que j'avais dit hier dans votre loge, à propos de nous autres Allemands, que, lorsque nous nous croyions offensés, nous nous battions avec tout le monde : or, je suis offensé, monsieur, et je viens pour me battre. La cause, vous la connaissez, mais il est important qu'elle reste entre nous; aussi vous voyez que, contrairement aux habitudes, je ne vous ai point écrit, je ne vous ai envoyé personne, et je suis venu à vous, seul et confiant comme un homme d'honneur. En passant devant la première caserne que nous trouverons sur le chemin d'Hyde park, nous prierons deux officiers de nous servir de témoins. Quant au motif de notre rencontre, ce sera tout ce que vous voudrez : une querelle à propos de la mort de lord Castlereagh ou de l'élection de M. O'Connell.

KEAN.

Mais vous comprenez, monsieur le comte, que ce motif, suffisant pour tout autre, ne l'est pas pour moi : il ne peut y avoir rencontre que lorsqu'il y a offense, et je ne crois pas avoir été assez malheureux...

LE COMTE.

C'est bien, monsieur, c'est bien! je comprends cette délicatesse; mais cette délicatesse est presque une nouvelle insulte. Si vous ne vous battez pas lorsque vous avez offensé, vous battez-vous lorsqu'on vous offense?

KEAN.

C'est selon, monsieur... Si l'on m'offense sans motif, j'attribue à la folie l'insulte qu'on me fait, et je plains celui qui m'insulte.

Digitized by Google

LE COMTE.

Monsieur Kean, dois-je croire que votre réputation de courage est usurpée?

KEAN.

Non, monsieur le comte, car j'ai fait mes preuves.

LE COMTE.

Prenez garde, je dirai partout que vous êtes un lâche.

KEAN.

On ne vous croira pas.

LE COMTE.

Je dirai que j'ai levé la main...

KEAN.

Et vous ajouterez que je l'ai arrêtée pour épargner à l'un de nous un chagrin mortel.

LE COMTE.

C'est bien; vous ne voulez pas vous battre, je ne puis pas vous forcer; mais il faut que ma colère se répande, songez-y bien, et, si ce n'est sur vous, ce sera sur votre complice.

KEAN, le retenant.

Je vous jure, monsieur le comte, que vous êtes dans l'erreur la plus profonde, je vous jure que vous n'avez aucun motif de soupçonner ni moi ni personne.

LE COMTE.

Ah! je voulais que tout cela se passât dans le silence, et vous me forcez au bruit; votre sang suffisait à ma haine, et je ne demandais pas autre chose; mais vous avez peur de ma vengeance et vous la renvoyez à une femme, c'est bien.

KEAN.

Monsieur le comte, il y a quelque chose de plus lâche qu'un homme qui refuse de se battre, c'est un homme qui s'attaque à une femme qui ne peut pas lui répondre.

LE COMTE.

Toute vengeance est permise du moment qu'elle atteint le coupable.

KEAN.

Et moi, je vous dis, monsieur, que la comtesse est innocente;

Digitized by Google

je vous dis qu'elle a droit à vos égards et à votre respect ; je vous dis que, si vous prononcez un seul mot qui la compromette, que, si vous froissez un pli de sa robe, que, si vous touchez un cheveu de sa tête, il y a à Londres des hommes qui ne laisseront pas impunie une telle action. Et tenez, moi tout le premier, moi qui ne l'ai vue qu'une fois, moi qui la connais à peine, moi qui ne la connais pas...

LE COMTE.

Ah ! tout bon comédien que vous êtes, monsieur Kean, vous venez cependant de vous trahir. Eh bien, maintenant parlons franc ; regardons-nous en face et ne détournez plus les yeux : connaissez-vous cet éventail ?

KEAN.

Cet éventail?

LE COMTE.

Il appartient à la comtesse.

KEAN.

Eh bien, monsieur ?...

LE COMTE.

Eh bien, monsieur, cet éventail, hier, je l'ai trouvé...

SALOMON, entrant.

Une lettre pressée du prince de Galles.

KEAN.

Plus tard.

SALOMON, à demi-voix.

Non, tout de suite.

KEAN.

Vous permettez, monsieur le comte?

LE COMTE.

Faites, faites ; je ne m'éloigne pas.

KEAN, après avoir lu.

Vous connaissez l'écriture du prince de Galles, monsieur?

LE COMTE.

Sans doute ; mais que peut avoir à faire l'écriture du prince de Galles?...

Digitized by Google

KEAN.

Lisez.

LE COMTE, lisant.

« Mon cher Kean, voulez-vous faire chercher avec le plus grand soin dans votre loge ; je crois y avoir oublié hier l'éventail de la comtesse de Kœfeld, que je lui avais emprunté afin d'en faire faire un pareil à la duchesse de Northumberland. J'irai vous demander raison aujourd'hui de la sotte querelle que vous m'avez cherchée hier au théâtre, à propos de cette petite fille d'Opéra ; je n'aurais jamais cru qu'une amitié comme la nôtre pût être altérée par de semblables bagatelles.

» Votre affectionné,

» GEORGES. »

KEAN.

Cette lettre répond mieux que je ne pourrais le faire à des soupçons que je commence à comprendre, monsieur le comte, et dont vous sentirez facilement que ma modestie ne me permettait pas de me croire l'objet.

LE COMTE.

Monsieur Kean, on parle de vous arrêter, de vous conduire en prison, n'oubliez pas que les palais consulaires sont inviolables, et que l'ambassade de Danemark est un palais consulaire.

KEAN.

Merci, monsieur le comte.

LE COMTE.

Adieu, monsieur Kean.

(Kean le reconduit jusqu'à la porte.)

SCÈNE VIII

KEAN, puis LE CONSTABLE.

KEAN.

Elle est sauvée ! Bon et excellent Georges, par quel miracle a-t-il appris?... Maintenant, il faut qu'elle sorte et sans perdre

Digitized by Google

un instant, afin d'être arrivée avant son mari. Allons... (Le Constable entre.) Qui vient encore? Salomon laissera-t-il donc entrer toute la terre?

LE CONSTABLE.

Je vous demande mille pardons pour lui, monsieur Kean, mais c'est moi qui lui ai forcé la main.

KEAN.

C'est vous, monsieur le constable!

LE CONSTABLE.

Oui, et désolé de la circonstance qui m'amène : j'aime tant les artistes! mais, vous comprenez, monsieur Kean? le devoir avant tout, et, au nom du roi et des deux Chambres (le touchant de sa baguette), je vous arrête.

KEAN.

Et de quoi m'accuse-t-on?

LE CONSTABLE.

D'injures graves prononcées dans un endroit public contre le prince royal et contre un membre de la Chambre.

KEAN.

Et que me reste-t-il à faire?

LE CONSTABLE.

A suivre mes gens, qui sont dans l'antichambre.

KEAN.

Et je dois ainsi abandonner mon hôtel?

LE CONSTABLE.

J'y reste pour faire mettre les scellés : à votre retour, vous y trouverez tout ce que vous y avez laissé.

KEAN.

Pardon, monsieur le constable, mais il y a peut-être dans mon hôtel des choses qui ne pourraient en conscience rester sous le scellé tout le temps que durera mon absence. Vous êtes esclave de la loi, monsieur le constable; mais vous n'êtes pas plus sévère qu'elle?

LE CONSTABLE.

Non, monsieur Kean, et, si je puis faire quelque chose pour un artiste que j'admire...

Digitized by Google

KEAN.

Vous avez reçu l'ordre de m'arrêter, mais non pas d'arrêter les personnes qui se trouveraient chez moi, n'est-ce pas?

LE CONSTABLE.

L'ordre est nominal et pour vous seul.

KEAN.

Eh bien, il y a dans ce cabinet (il montre la chambre où est cachée Anna) une jeune dame que vous connaissez et qui désirerait sortir...

LE CONSTABLE.

Avant que les scellés fussent mis? Je comprends.

KEAN.

Et sans être soumise à l'inspection de vos gens.

LE CONSTABLE.

Et je connais cette jeune dame?

KEAN.

A moins que vous n'ayez déjà oublié le nom de miss Anna Damby.

LE CONSTABLE.

Miss Anna Damby?

KEAN.

Elle part pour New-York dans une heure, sur le paquebot *le Washington*.

LE CONSTABLE.

Je le sais bien; c'est moi qui l'ai conduite chez le correspondant, et qui ai retenu sa place.

KEAN.

Vous devez comprendre alors qu'elle a quelque recommandation particulière à me faire avant son départ.

LE CONSTABLE.

Vous me promettez de ne point chercher à vous échapper, monsieur Kean?

KEAN.

Je vous en donne ma parole d'honneur. (Le Constable sort. Kean ouvre la porte.) Anna!

Digitized by Google

SCÈNE IX

LES MÊMES, ANNA.

ANNA.

Qu'ai-je entendu, mon Dieu ! on veut vous arrêter? Oh! je ne pars plus, Kean, je reste. Vous, prisonnier!

KEAN.

Anna, voici monsieur le constable, qui permet qu'avant de vous quitter, je vous dise un dernier adieu. Monsieur le constable, madame sortira tout à l'heure, enveloppée de ce mantelet et de ce voile; je vous rappelle votre promesse.

LE CONSTABLE.

Et je la tiendrai, monsieur Kean; ce n'est point à un artiste comme vous que je voudrais manquer de parole.

(Il sort.)

SCÈNE X

KEAN, ANNA.

KEAN.

Il est sorti... Anna!... oh! je vais vous faire une demande étrange, que vous pourriez me refuser, mais que vous ne me refuserez pas; un dernier sacrifice, un dernier dévouement... Une femme est là, vous le savez, une femme qui serait perdue si son visage était reconnu, si son nom était prononcé, car elle est mariée. Oh! Anna! Anna! au nom de ce que vous avez de plus cher et de plus sacré, prenez pitié d'elle!

ANNA, détachant son voile et sa mante.

Tenez, Kean.

KEAN, tombant à genoux.

Anna! Anna! vous êtes un ange!... (Se précipitant dans le cabinet.) Elena! Elena! vous êtes sauvée! (Il pousse un cri.) Ah!

ANNA.

Qu'y a-t-il, mon Dieu?

KEAN.

Elena!... Elena!... Personne!... disparue! et la fenêtre ouverte, la Tamise!... Oh! elle aura entendu la voix de son mari, ses menaces... Je suis son meurtrier, son assassin! c'est

Digitized by Google

moi qui l'ai tuée!... (S'élançant vers la porte du fond.) Perdue! perdue!

SCÈNE XI

LES MÊMES, LE PRINCE DE GALLES.

LE PRINCE, à demi-voix.

Sauvée!

KEAN.

Elena?

LE PRINCE.

Oui.

KEAN.

Comment?

LE PRINCE.

Par un ami qui veille sur vous depuis hier, et qui, à tout hasard et prévoyant tout péril, avait une gondole sous vos fenêtres, et une voiture devant votre porte.

KEAN.

Et où est-elle?

LE PRINCE.

Chez elle, où je l'ai fait reconduire par un homme de confiance, tandis que j'écrivais, moi. Avez-vous reçu ma lettre?

KEAN.

Oui, mon prince, et vous m'avez sauvé deux fois. Comment expierai-je mes torts envers vous, monseigneur? Ah! j'ai mérité un châtiment, et j'irai en prison avec joie.

LE PRINCE.

Eh bien, pas du tout! c'est que vous n'irez pas, monsieur.

(Anna lève la tête.)

KEAN.

Comment?

LE PRINCE.

J'ai obtenu de mon frère, à grand'peine, je vous l'avouerai,

deuxième fois la même faute.

Digitized by Google

et voilà pourquoi ma gondole était sous vos fenêtres et ma voiture devant votre porte, que vos six mois de prison, car il ne s'agissait pas de moins que six mois de prison, fussent convertis en une année d'exil,

KEAN.

Ah! Votre Altesse m'envoie en exil, tandis que la comtesse de Kœfeld...

LE PRINCE.

Retourne en Danemark, monsieur, où les premières dépêches de son roi rappelleront l'ambassadeur. Êtes-vous tranquille, maintenant?

KEAN.

Oh! mon prince! Et le lieu de mon exil est-il indiqué?

LE PRINCE.

Vous irez où vous voudrez, pourvu que vous quittiez l'Angleterre : à Paris, à Berlin, à New-York.

KEAN.

J'irai à New-York.

ANNA, se levant.

Que dit-il?

KEAN.

Fixe-t-on le moment de mon départ?

LE PRINCE.

Vous avez huit jours pour régler vos affaires.

KEAN.

Je partirai dans une heure.

ANNA, s'approchant de Kean.

Ah! mon Dieu!

KEAN.

Le bâtiment sur lequel je dois m'éloigner m'est-il désigné?

LE PRINCE.

Non; vous prendrez celui que bon vous semblera.

KEAN.

Je choisis le paquebot *le Washington*.

Digitized by Google

ANNA, s'appuyant sur Kean.

Kean!

LE PRINCE.

Et j'espère, monsieur, que l'air de l'Amérique vous rafraîchira le cerveau et vous rendra plus sage.

KEAN.

Je compte m'y marier, monseigneur.

ANNA.

Ah!

LE PRINCE.

Quelle est cette jeune fille?

KEAN.

Miss Anna Damby, engagée d'aujourd'hui pour jouer les premiers rôles au théâtre de New-York.

LE PRINCE.

Miss Anna Damby? Ah! je devine... (S'inclinant.) Miss!...

ANNA, faisant la révérence.

Monseigneur...

SALOMON, entrant avec des guêtres, et un paquet à la main.

La!

KEAN.

Eh bien, mon pauvre Salomon?

SALOMON

Eh bien, maître, me voilà prêt

KEAN.

Comment?

SALOMON.

N'allez-vous pas à New-York?

KEAN.

Oui.

SALOMON.

Pour y donner des représentations?

KEAN.

Sans doute.

Digitized by Google

SALOMON.

Eh bien, du moment que vous jouez la comédie, il vous faut un souffleur?

KEAN, à Salomon et à Anna.

Ah! vous êtes mes deux seuls, mes deux vrais amis!

LE PRINCE.

Vous êtes un ingrat, monsieur Kean.

KEAN, se jetant dans ses bras.

Que Votre Altesse me pardonne!

FIN DE KEAN

Digitized by Google

PIQUILLO

OPÉRA-COMIQUE EN TROIS ACTES

MUSIQUE D'HIPPOLYTE MONPOU

Opéra-Comique. — 31 octobre 1837.

DISTRIBUTION

PIQUILLO	MM.	CHOLLET.
DON CARLOS DE MÉNDOCE, connu sous le nom de DON DIÈGUE		JANSENNE.
DON FABRICE D'OLIVARÈS		REVIAL.
DON ANTONIO PAEZ		HENRI.
DON HENRIQUE		PALIANTI.
L'ALCADE ZAMBULOS		RICQUIER.
SILVIA	Mlle	JENNY-COLON.
LEONOR	Mme	ROSSI.
UNE CAMÉRIÈRE	Mlle	EUDOXIE.

SEIGNEURS ET DAMES, ALGUAZILS, DOMESTIQUES.

— Le premier acte, aux portes de Séville; les deuxième et troisième actes, à Séville, vers 1650. —

ACTE PREMIER

Un site demi-solitaire. D'un côté, une maison fermée et isolée. En face, dans un petit bois, une tente dressée pour un rendez-vous de chasse; de jeunes Seigneurs et de jeunes Femmes y sont réunis.

SCÈNE PREMIÈRE

DON ANTONIO PAEZ, DON HENRIQUE, SEIGNEURS et DAMES, puis SILVIA.

LE CHŒUR.

A table, à table, amis! le temps est précieux;
Au rendez-vous nos beautés sont fidèles;
Elles sont belles,
Point cruelles;

Digitized by Google

Les vins sont vieux,
Les mets délicieux.
En vain
Dans le lointain
Le cor résonne,
Nous n'attendons personne:
Malheur aux amants, aux buveurs attardés!
Pour eux les cœurs sont pris, et les flacons vidés.

PAEZ.

Mais où donc est la reine de la fête?
Où donc cette beauté parfaite
Qui ne s'attaque pas au gibier des forêts,
Mais qui choisit nos cœurs pour le but de ses traits?

(Silvia soulève le rideau de sa tente.)

LE CHŒUR.

La voilà!

PAEZ.

Belle comme un rêve,
Elle vient charmer nos ennuis;
C'est Phœbé qui se lève,
Et va présider à nos nuits.

SILVIA.

Je ne suis point Phœbé, la déesse voilée
Qui verse à pleines mains les pavots du sommeil,
Et dont le char parcourt une route étoilée,
Qui se fond en azur aux rayons du soleil.
Je suis, au contraire,
Le doux rossignol
Dont l'aile légère
Va rasant le sol,
Et dont la voix tendre,
Le soir, fait entendre
Son brillant accord;
Nocturne merveille
Dont le chant s'éveille
Quand le bruit s'endort.

LE CHŒUR.

Ah! c'est charmant!
C'est ravissant!
Qui peut se défendre
D'admirer sa voix?
Ah! c'est charmant!
C'est ravissant!
On croirait entendre
L'oiseau dans les bois.

Digitized by Google

SILVIA.

Je ne suis point non plus la sévère Diane,
Qui cache au fond des bois son orgueil inhumain,
Et qui, lorsqu'elle joue en une eau diaphane,
Punit de mort celui qui la surprend au bain.
Non, non, je suis celle
Dont l'ardent regard
Dans l'ombre étincelle
Ainsi qu'un poignard;
Dont on sent la lame,
Dévorante flamme,
Jusqu'au cœur courir;
Mais dont les mains sûres
Ne font des blessures
Que pour les guérir.

LE CHŒUR.

Ah! c'est charmant!
C'est ravissant!
Qui peut se défendre
D'admirer sa voix?
Ah! c'est charmant!
C'est ravissant!
On croirait entendre
L'oiseau dans les bois.

PAEZ.

Amis, un verre encore, et regagnons la ville;
Il se fait tard, la nuit s'épaissit dans les cieux :
Partons! d'ici, l'on aperçoit Séville;
Nous y retournerons au bruit des chants joyeux.

LE CHŒUR.

Encore un coup de ce vin vieux;
Il faut boire à la plus jolie,
A son esprit plein de folie,
A l'amour qui luit dans ses yeux.

SILVIA.

Ah! ma gaîté s'envole,
Les amours ont fui;
Je ne suis plus folle
Qu'aujourd'hui.

PAEZ.

Que peut le chagrin
Contre les chants, le plaisir et le vin?
Et que peut la mélancolie
Quand on est aussi jolie?

Digitized by Google

LE CHŒUR.

Que peut le chagrin
Contre les chants, le plaisir et le vin?
Oui, la folie
Peut tout guérir,
Et tout s'oublie
Dans le plaisir.

SCÈNE II

LES MÊMES, puis FABRICE, en dehors de la tente.

PAEZ, qui, depuis un instant, suit des yeux Fabrice.

Silence, messieurs, silence!

SILVIA.

Qu'y a-t-il, et que voyez-vous?

PAEZ.

Une ombre qui me fait l'effet d'être au service d'un assez drôle de corps; venez voir plutôt.

HENRIQUE.

Ah! ah! qui diable cela peut-il être?

SILVIA.

Mais il me semble qu'il n'y a pas à chercher longtemps, et qu'à cette heure de nuit, il n'y a guère dehors que les amants et les voleurs.

HENRIQUE, prenant son épée.

Eh bien, amant ou voleur, je saurai qui il est.

(Il sort par l'ouverture du fond et va se placer entre Fabrice et la maison.)

PAEZ.

Et moi aussi.

FABRICE.

Que me voulez-vous, messieurs, et qu'avons-nous à faire ensemble?

HENRIQUE.

Vrai-Dieu! si je ne me trompe pas... Qu'en dites-vous, Silvia, vous qui savez votre Madrid sur le bout du doigt?

SILVIA.

Je dis que, s'il est aussi aimable, aussi beau et aussi noble que celui dont il a emprunté la tournure, je l'embrasse.

(Elle s'approche de Fabrice et lui fait sauter son chapeau.)

Digitized by Google

TOUS.

Don Fabrice d'Olivarès !

SILVIA, lui faisant la révérence.

Je vous dois un baiser, monseigneur.

FABRICE.

Allons, je vois bien que ce que j'ai de mieux à faire, c'est de le prendre.

PAEZ.

Tu n'es donc pas mort?

FABRICE.

Mais vous voyez...

HENRIQUE.

Et ton coup d'épée, qu'en as-tu fait?

FABRICE.

J'en ai guéri.

PAEZ.

Et tu viens en chercher un autre à Séville?

FABRICE.

Point, messieurs : je voyage pour affaires de famille.

SILVIA.

Laissez donc : lorsqu'on se promène à cette heure et dans un endroit comme celui-ci, ce n'est pas sans mauvaise intention contre la bourse des passants ou la fille de son voisin.

PAEZ, levant un coin du manteau de Fabrice.

Une mandoline!

SILVIA.

Messieurs... il n'y a plus de doute, et voilà la preuve du crime.

FABRICE.

Eh bien, j'en conviens, messieurs, je suis amoureux.

SILVIA.

Amoureux ! vous ! par quelle aventure?

FABRICE.

La voici en deux mots : je logeais en face d'une jeune dame des environs de Burgos, qui habitait Madrid avec une vieille tante. Quelque chose que j'eusse pu faire, impossible de parvenir jusqu'à elle; des duègnes muettes, des valets sourds; c'était à croire à la magie.

SILVIA.

Pauvre marquis !

Digitized by Google

FABRICE.

Cependant, comme, depuis deux mois, je suivais mon inconnue, au spectacle, à la promenade, à l'église, je commençai à m'apercevoir qu'elle m'avait remarqué.

HENRIQUE.

Fat!

FABRICE.

Non, sur ma parole. Alors je me décide à faire un pas de plus, je risque la sérénade.

PAEZ.

Comment! au bout de deux mois, tu n'en étais encore que là?

SILVIA.

Oh! ne l'interrompez pas, messieurs; à la manière dont la chose se prolonge, nous en avons pour quelque temps.

FABRICE.

Au contraire, nous sommes arrivés. A peine étais-je installé sous les fenêtres de ma belle, qu'un homme, un esprit, un démon, arrive au grand galop de son cheval, saute à terre et tombe sur mes musiciens à grands coups de plat d'épée; ils se sauvent; je jette mon manteau, j'appelle à moi l'inconnu, nous croisons le fer, et, ma foi, à la troisième botte, il me donne ce charmant coup d'épée dont vous avez entendu parler.

HENRIQUE.

Et comment appelles-tu ce cher gentilhomme?

FABRICE.

Est-ce que j'ai eu le temps de lui demander son nom? Tu es adorable, toi !... Il m'a passé son épée au travers du corps; je suis tombé à la renverse, et, retrouvé le lendemain matin à la même place, on m'a rapporté chez mon père, qui a été désespéré, non pas précisément à cause de moi, je crois, mais à cause de son nom, dont je suis le seul soutien. Trois jours après, lorsque je repris connaissance, je sus qu'en sa qualité de premier ministre, mon père poursuivait mon inconnu; j'eus beau soutenir qu'il s'était battu en brave chevalier, en brave gentilhomme, et non en assassin, on ne voulut pas m'entendre. Heureusement, mon homme n'était plus à Madrid.

SILVIA.

Il s'était donc sauvé?

Digitized by Google

FABRICE.

La même nuit... Mais le plus malheureux de tout cela, c'est qu'il avait emmené avec lui Léonor.

PAEZ.

Ta belle ?

FABRICE.

Pardieu ! oui, ma belle... Aussi il ne faut pas demander si je me suis dépêché de guérir ; la chose aux trois quarts faite, je me suis mis en route. Je suis parvenu à découvrir leurs traces, et, tandis que mon père fait inutilement chercher mon homme du côté de la Galice et des Algarves, je l'ai rejoint à Séville.

SILVIA.

Et quand cela?

FABRICE.

Hier au soir... Et vous voyez que je ne perds pas de temps ; cette nuit, je commençais ma ronde.

PAEZ.

Comment, la dame de tes pensées...?

FABRICE.

Demeure là.

PAEZ.

Dans cette maison?

FABRICE.

Dans cette maison.

PAEZ.

Mais il n'y a dans cette maison que don Diego !

SILVIA.

Vous le connaissez?

FABRICE.

Oui, non, peut-être... Vous dites qu'il s'appelle don Diego, une espèce de sage, de solitaire, d'anachorète, qui va toujours pensant, écrivant?

PAEZ.

C'est cela même.

SILVIA.

Et vous dites qu'il habite cette maison?

PAEZ.

Sans doute, avec Léonor, sa femme.

SILVIA, à part.

Il est marié !

Digitized by Google

FABRICE.

Elle est mariée?

PAEZ.

Tout ce qu'il y a de plus mariée, cher ami.

FABRICE.

Et comment sais-tu cela?

PAEZ.

La maison qu'ils habitent est à mon oncle.

SILVIA, à part.

Plus de doute, c'est lui.

FABRICE.

J'avais trois chances : ce pouvait être un amant, un tuteur ou un mari... Je tombe sur le mari.

PAEZ.

Mais c'est de la bergerie toute pure... Un amant qui poursuit sa maîtresse deux mois, qui reçoit un coup d'épée pour elle, qui, à peine guéri, se remet en quête, et tout cela sans savoir si elle est fille ou femme...

SILVIA.

Qu'y a-t-il là d'étonnant? n'a-t-on pas vu de ces amours sympathiques, qu'un premier coup d'œil allume dans deux cœurs? est-il besoin de se connaître pour se chercher? est-il nécessaire de se parler pour s'être dit : « Je t'aime ? »

PAEZ.

Courage, Fabrice! voilà du renfort qui t'arrive.

FABRICE.

Mariée !...

PAEZ.

Eh bien, il y a là dedans un bon côté : c'est que tu pourras l'enlever sans être soumis à la loi d'Alphonse le Chaste, qui veut que le ravisseur épouse.

FABRICE.

Eh! pardieu! je ne demanderais pas mieux, si j'en étais le maître.

SILVIA, qui a longtemps réfléchi.

Écoutez : que diriez-vous, Fabrice, si le mari n'était plus là pour garder sa femme?

FABRICE.

Je dirais que c'est partie à moitié gagnée. Sauriez-vous un moyen de l'éloigner?

Digitized by Google

SILVIA.

Peut-être.

FABRICE.

Et lequel?

SILVIA.

Laissez-moi faire. Voulez-vous m'obéir ponctuellement?

FABRICE.

Oh! tout ce que vous voudrez.

SILVIA.

Eh bien, d'abord, faites-moi le plaisir de tout éteindre et de tout faire enlever, de manière à rendre ce bois à sa solitude habituelle.

HENRIQUE.

Esclaves, vous entendez les ordres de la reine.

(On éteint les lustres et l'on enlève la tente.)

SILVIA.

Maintenant, messieurs, l'épée à la main et attaquez-moi.

FABRICE.

Vous attaquer, pourquoi faire?

SILVIA.

Pour me voler.

PAEZ.

Pour vous voler? Mais quel résultat?

SILVIA.

Cela me regarde, je n'ai pas besoin de vous mettre dans ma confidence. Allons, l'épée à la main, messeigneurs.

PAEZ, lui prenant la taille.

Vous êtes charmante!

SILVIA.

Mais allons donc!... vous ne me volez pas... Mes mains ne sont pas des bijoux, mes bras ne sont pas des colliers... Au voleur!...

SCÈNE III

SILVIA, DON CARLOS DE MENDOCE, puis LÉONOR, PÉREZ.

TRIO

SILVIA.

Aux voleurs! aux voleurs! aux voleurs!

Digitized by Google

MENDOCE, ouvrant sa fenêtre.

Au secours quelqu'un appelle...

SILVIA, bas.

Fuyez, fuyez, messeigneurs!

MENDOCE.

C'est la voix d'une femme! oh! Dieu! courons vers elle.

SILVIA, le voyant venir.

Je m'évanouis! je me meurs!
Aux voleurs! aux voleurs! aux voleurs!

MENDOCE.

Mais où donc êtes-vous dans l'ombre?

SILVIA.

Par ici.

MENDOCE.

La nuit est si sombre...

SILVIA.

Seigneur, ayez pitié de moi!

MENDOCE.

Je suis homme d'honneur, fiez-vous à ma foi.
Souffrez que je vous soutienne
Encore un pas.

SILVIA.

Oui, seigneur.

MENDOCE.

Sa main frémit dans la mienne.

ENSEMBLE

SILVIA, à part.

Ciel! c'est lui-même! ô bonheur!
C'est bien lui, celui que j'aime,
Celui que j'aime sans espoir;
Mais déjà c'est un bien suprême
De lui parler et de le voir.

MENDOCE, appelant.

Léonor! Léonor!

SILVIA.

Sa femme!

(Entrent deux Valets, portant des flambeaux.)

LÉONOR.

Me voici!

MENDOCE.

C'est doña Léonor, madame,
Qui réclame
L'honneur de vous servir aussi.

Digitized by Google

SILVIA.

Ah ! quelle espérance !
Rend la confiance
A mon cœur blessé !
Mais sa femme est belle,
Et, s'il est fidèle,
Ah ! voici par elle
Mon rêve effacé.

MENDOCE, regardant Silvia.

Quelle ressemblance !
Ah ! d'une espérance
Mon cœur est bercé.
Je sens qu'auprès d'elle,
Si noble et si belle,
Mon esprit rappelle
Un rêve effacé.

LÉONOR.

Seule et sans défense,
Ah ! quelle imprudence !
Mon cœur est glacé.
Ce qui renouvelle
Ma frayeur mortelle
Est déjà, pour elle,
Un rêve effacé.

SILVIA.

A vos soins je suis sensible;
Mais il est tard, je dois quitter ces lieux.

MENDOCE.

Hélas ! quel charme invincible
Dans sa voix et dans ses yeux !

SILVIA.

La ville est là, bientôt je l'aurai regagnée.

LÉONOR.

Eh quoi ! vous exposer à des dangers nouveaux ?

MENDOCE.

Vous serez accompagnée
Par Pérez et par moi.

(A Pérez.)

Prépare des flambeaux.

LÉONOR.

Arrêtez : les bandits rôdent encor dans l'ombre.

MENDOCE.

Mais nous la défendrons.

Digitized by Google

LÉONOR.

Mais ils seront en nombre.

MENDOCE.

Prenez mon bras, madame, il n'y faut pas songer;
Près de vous, c'est mon cœur qui risque, et non ma vie.

SILVIA.

Il vaudrait mieux prévenir tout danger.
Pour moins exciter leur envie,
Permettez, seigneur cavalier,
Permettez que je vous confie
Ces bracelets et ce collier.

MENDOCE.

Mais où faudra-t-il vous les rendre?

SILVIA.

Seigneur, j'enverrai les reprendre.

ENSEMBLE

MENDOCE.

De la revoir
Quel doux espoir!
Je sens que je l'aime,
Et ce stratagème
Me donne l'espoir
De la revoir.

SILVIA.

De le revoir
Quel doux espoir!
Ah! déjà je l'aime,
Et c'est pour moi-même
Un doux espoir
De le revoir.

(Doña Léonor rentre. Silvia s'éloigne, donnant le bras à Mendoce, précédé de Pérez, qui porte un flambeau.)

SCÈNE IV

PIQUILLO, seul.

Il descend d'un arbre doucement et avec précaution.

Ouais! il se passe de singulières choses ici; et il me semble qu'on chasse sur mes terres. Fi! les maladroits, qui font crier les femmes en les volant!... Ah! Piquillo, Piquillo, tant que l'université de Madrid ne t'aura pas confié une

Digitized by Google

chaire d'enseignement public, le grand art du vol restera dans l'enfance... Enfin, tout le monde est parti... Ces diables de chasseurs qui étaient venus poser leur tente justement au pied de l'arbre où je m'étais niché pour échapper à ce damné d'alcade qui, je ne sais pas pourquoi, a la rage de vouloir me prendre !... Il paraît que je lui aurai été recommandé par la police de Madrid. Du reste, ma faction n'a pas été perdue, puisque j'ai été témoin d'un certain dépôt de bijoux qui, si j'en crois la lumière que j'ai vue tout à l'heure à travers cette fenêtre, doivent être dans cette chambre... Je voudrais bien savoir quelle est la dame à qui ils appartiennent, je me ferais présenter chez elle ; ce doit être une charmante connaissance à faire ; malheureusement, elle n'a pas dit son adresse, et je n'ai pas vu son visage. Enfin il faut bien se contenter de ce que la Providence nous envoie. (Heurtant la mandoline de Fabrice, qui a été oubliée au pied d'un arbre.) Au reste, ces bijoux tomberont à merveille pour m'ouvrir la porte de certain boudoir... Piquillo, mon ami, c'est une grande faute d'être amoureux quand on veut faire fortune... Enfin il faut bien que les mains fassent quelque chose pour le cœur... (Il s'assied.) Une mandoline... et fort belle, ma foi, mais une mandoline trouvée, fi !... c'est humiliant. Examinons d'abord les localités... Personne par ici, silence parfait par là... Voyons... dans tous les pays du monde, il y a trois moyens de pénétrer dans les maisons : la porte, chemin du mari ; la fenêtre, chemin de l'amant ; la cheminée, chemin du ramoneur... La porte est close, la fenêtre grillée ; reste la cheminée... Allons donc ! et mon pourpoint !... un pourpoint du meilleur tailleur de Madrid, qui, par sa couleur et par sa coupe, a fait l'admiration de tout ce que le Prado a d'élégants et de coquettes !... Cela est bon pour les moyens extrêmes et lorsqu'il n'en reste pas d'autres... Voyons... (Il frappe le mur avec son poing.) Vrai-Dieu ! on bâtit merveilleusement à Séville, et je suis tenté de croire que les voleurs font une remise aux maçons... Si celui qui a bâti cette maison-là pouvait être nommé architecte des prisons du royaume, ce serait un brevet bien placé, et qui me donnerait une grande tranquillité sur mon avenir... Allons, à l'œuvre !

Amis, de l'architecture
Venez prendre une leçon

Digitized by Google

Dans cette ouverture
De ma façon.
La fenêtre où je m'applique
N'est moresque ni gothique,
Et cependant je me pique
Que c'est un travail fort beau ;
Et, quand l'art où je suis maître
Plus tard fleurira peut-être,
On l'appellera fenêtre,
Fenêtre à la Piquillo.
« Ah! quel homme habile!
Quelle main subtile
Fit un coup si beau?
C'est un grand maître;
Ce ne peut être
Que Piquillo!
Bravo,
Piquillo!

(On entend la marche d'une Ronde de nuit.)

SCÈNE V

PIQUILLO, L'ALCADE, ALGUAZILS.

LES ALGUAZILS.

Amis, marchons ensemble;
Il faut veiller sans bruit
Au soin qui nous rassemble
Dans l'ombre de la nuit.

PIQUILLO.

Alerte! prenons garde.
Du bruit!
Chut! on vient; c'est la garde
De nuit.
Vite, changeons de face
Gaîment,
Et que le voleur fasse
L'amant.

(Il prend la mandoline et préludo. L'Alcade, qui s'est approché avec défiance, écoute.)

PIQUILLO.

Allons, mon Andalouse,
Puisque la nuit jalouse
Étend son ombre aux cieux,
Fais, à travers son voile,

Digitized by Google

Briller sur moi l'étoile,
L'étoile de tes yeux.

Allons, ma souveraine,
Puisque la nuit sereine
Nous prête son secours,
Permets que je déploie
Notre échelle de soie,
Échelle des amours.

Allons, mon amoureuse,
Puisque la nuit heureuse,
Qui sert mes vœux hardis,
Du balcon m'a fait maître,
Ouvre-moi ta fenêtre,
Porte du paradis.

(L'Alcade, prenant Piquillo pour un amant, se retire avec les Alguazils, en lui faisant signe de ne pas se déranger.)

PIQUILLO.

Il s'éloigne en sourdine
D'ici;
Ma bonne mandoline,
Merci!
L'aimable camarade!
Vrai-Dieu!
Adieu, seigneur alcade!
Adieu!

Allons, remettons-nous au travail maintenant,
Et que chacun dise en le voyant.
« Ah! quel homme habile!
Quelle main subtile
Fit un coup si beau?
C'est un grand maître;
Ce ne peut être
Que Piquillo!
Bravo,
Piquillo!

(Il entre.)

SCÈNE VI

L'ALCADE, MENDOCE, LES ALGUAZILS, au fond; PIQUILLO dans la maison.

L'ALCADE.

Ceci m'est fort suspect, seigneur cavalier.

Digitized by Google

MENDOCE.

C'est cependant la vérité, seigneur alcade.

L'ALCADE.

Un homme à cette heure de nuit dans un bois!

MENDOCE.

Rien de plus naturel, ce me semble, quand il faut traverser ce bois pour regagner sa maison.

L'ALCADE.

Comment! cette maison?...

MENDOCE.

Est la mienne.

L'ALCADE, à part.

Plus de doute, c'est le mari.

MENDOCE, voulant entrer.

Ainsi vous permettez?...

L'ALCADE.

Cependant, seigneur, vous ne paraissez pas être attendu céans.

MENDOCE.

Soit! mais ma femme est dans la maison, et vous verrez bien vous-même si elle me connaît.

L'ALCADE.

Un instant! (Aux Alguazils.) Diable! diable! c'est bien le mari, qu'on croyait sans doute à la ville; il revient, il a des soupçons.

MENDOCE.

Seigneur...

L'ALCADE.

Nous nous consultons! (Aux Alguazils.) Le devoir de la justice est moins encore de punir le scandale que de le prévenir; sauvons l'honneur d'une femme, et peut-être la vie d'un homme... car il paraît que le chanteur est entré... Diable!

MENDOCE.

La nuit est froide, seigneur!

L'ALCADE.

Il y a dans votre fait quelque chose qui n'est pas clair... (A part.) Comment donc avertir l'autre?

MENDOCE.

Alors pour qui me prenez-vous?

L'ALCADE.

Je vous prends pour un honnête homme ou pour un vo-

Digitized by Google

leur. C'est évident. (Très-haut.) Si vous êtes l'honnête homme... (A part.) Il n'entend rien. (Haut.) Si vous êtes le maître de cette moison, où rien n'indique que vous soyez attendu, vous en avez la clef, alors?

MENDOCE.

La voilà.

L'ALCADE.

Ceci est, en effet, une clef.

MENDOCE.

Ainsi vous n'avez plus de doute?

L'ALCADE.

Un instant! tout le monde peut avoir une clef...

MENDOCE.

Ah! pardieu! j'ai de la patience; mais elle m'échappe!... (Il tire son épée.) Entrerai-je à présent?

L'ALCADE.

Rébellion! Sainte-Hermandad! rébellion!

FINALE

L'ALCADE et LES ALGUAZILS.

A la police,
A la justice
Respect!
Ah! cet esclandre
Doit nous le rendre
Suspect!
Faites silence!
Cette résistance
Vous nuit.
Bien loin, mon maître,
Ceci peut-être
Conduit.
On emprisonne
Ceux qu'on soupçonne
La nuit!

MENDOCE.

J'étouffe de colère,
Sur mon honneur!
Place, marauds! ou je vais faire
Quelque malheur.

LES ALGUAZILS, effrayés.

Faisons silence,
Cette résistance

Digitized by Google

Nous nuit;
Trop loin, mon maître,
Ceci peut-être
Conduit!
Cette aventure
A triste augure
Pour nous;
Nos cœurs s'émeuvent,
Quand sur nous pleuvent
Les coups!

(Mendoce s'ouvre un passage, et rentre chez lui en fermant la porte avec colère. En ce moment, Piquillo paraît sur le balcon.)

PIQUILLO.

Stt! stt!

L'ALCADE.

Eh! mais c'est l'homme à la sérénade.

PIQUILLO.

Seigneur alcade,
A descendre aidez-moi.

L'ALCADE, aux Alguazils.

Voyons, le plus grand... toi!
Fais-lui la courte échelle;
Et de sa belle
Sauvons l'honneur.

(Piquillo descend sur le dos de l'Alguazil.)

L'ALCADE, sur le devant.

Fermons les yeux; l'amant s'enfuit comme un voleur.
Pauvre garçon! sur mon âme,
Pour lui la dame
Doit avoir eu grand'peur!

(Piquillo s'enfuit après avoir remercié par un signe.)

MENDOCE, entrant brusquement.

Seigneur alcade, arrêtez!
Faites courir de tous côtés:
On a volé chez moi, la muraille est percée
Une armoire est forcée;
Oui, sur ma foi!
L'on a volé chez moi.

L'ALCADE.

Grand Dieu! quel soupçon!
Un vol dans la maison!
D'honneur, le trait est rare!
Quoi! l'homme à la guitare

Digitized by Google

N'était qu'un fripon!
Ah! quelle trahison!

(Ici, l'on aperçoit l'ouverture, la maison étant éclairée à l'intérieur.

L'ALCADE, continuant.

Dans cette ouverture
D'étrange figure,
Et qui, je vous jure,
En architecture
Est un beau morceau,
Je crois reconnaître
La main d'un grand maître,
Et ce ne peut être
Que Piquillo!

TOUS.

Oui, c'est Piquillo.

ENSEMBLE

MENDOCE et L'ALCADE.

Tant d'audace m'étonne;
J'en reste confondu.

LÉONOR.

Ah! la force abandonne
Mon esprit éperdu.

LES ALGUAZILS.

Ah! l'aventure est bonne!
Il reste confondu.

CHŒUR GÉNÉRAL

Poursuivons le coupable,
Qui devant nous s'enfuit
La nuit.
Notre bras redoutable,
Sans relâche et sans bruit
Le suit.

(Ils allument des flambeaux.)

Allons, courage!
Baissons la voix;
Qu'on se partage
Et qu'on cerne à la fois
Le bois.

Poursuivons le coupable, etc.

Digitized by Google

ACTE DEUXIÈME

L'appartement de Silvia.

SCÈNE PREMIÈRE

SILVIA, LES FEMMES.

CHŒUR

Ici, l'on passe
Des jours enchantés!
L'ennui s'efface
Aux cœurs attristés,
Comme la trace
Des flots agités.
Heure qui vole
Et qu'il faut saisir!
Passion folle
Qui n'est qu'un désir,
Et qui s'envole
Après le plaisir!

Ici, l'on passe, etc.

SILVIA.

Non, non, je ne veux plus de ces pensers frivoles,
Enfants capricieux d'un sentiment moqueur;
Non, je ne dirai plus de ces tendres paroles
Dont la source n'est pas au cœur.

(Elle renvoie ses Femmes.)

Ah! dans mon cœur quelle voix se réveille!
Quel doux accent vient frapper mon oreille!
Oui, je le sens, dans mon cœur il s'éveille
Un souvenir puissant;
C'est une image trop chérie
Qui revient et que j'avais fui.
Hélas! de ma coquetterie
L'amour me punit aujourd'hui!
Mais pourquoi donc livrer à de nouveaux tourments
Mon repos, mon indépendance?
L'amour se rit de ma souffrance,
L'amour se rit de mes tourments.

Digitized by Google

Et c'est folie,
Jeune et jolie
Comme je suis,
De laisser prendre
Sans le défendre
Mon cœur trop tendre
A ces ennuis.

Chaque heure nouvelle,
En touchant de l'aile
La fleur la plus belle,
La flétrit soudain;
Chaque jour qui passe
De son pied efface
Quelque douce trace
Sur notre chemin.

C'est donc folie, etc.

SCÈNE II

SILVIA, UNE CAMÉRIÈRE.

LA CAMÉRIÈRE.

Señora ! señora !

SILVIA.

Eh bien ?

LA CAMÉRIÈRE.

Il y a là un cavalier qui demande la faveur de vous entretenir.

SILVIA.

A-t-il dit son nom ?

LA CAMÉRIÈRE.

Don Diego.

SILVIA.

Faites entrer vite, faites entrer à l'instant... Eh bien, voilà que mon cœur bat... Folle que je suis !

SCÈNE III

SILVIA, MENDOCE.

SILVIA.

Seigneur cavalier, ce m'est d'un bon augure de vous voir

Digitized by Google

chez moi, lorsque j'avais dit que j'irais chez vous. Ne vous asseyez-vous point?

MENDOCE.

Mille grâces!... Je voulais vous remettre ces bijoux que vous m'aviez confiés. (Lui donnant un écrin.) Je vous les rapportais... Les voici.

SILVIA.

Pardonnez-moi, seigneur Diego; mais l'écrin n'en était pas. (Montrant les armes et la couronne imprimées sur l'écrin.) Je ne suis pas marquise. (Elle ouvre l'écrin.) Ce ne sont point là mes bijoux, monsieur; ceci est un collier beaucoup plus magnifique et plus splendide... Votre maison possède une propriété merveilleuse, celle de changer les perles en diamants. Le moyen est nouveau, ingénieux et galant, et je vous remercie; mais je n'accepte pas.

MENDOCE.

Vous vous trompez tout à fait, señora: ce n'est point un cadeau, c'est une restitution.

SILVIA.

Que voulez-vous dire?

MENDOCE.

Que les bandits dont je vous avais délivrée, profitant du moment où j'étais sorti pour vous reconduire, ont pénétré chez moi.

SILVIA.

Et vous ont volé?

MENDOCE.

Hélas! non pas moi, mais vous.

SILVIA.

Je vous préviens que je ne crois pas un mot de cette aventure; mes voleurs ont été vus à l'autre bout de la ville.

MENDOCE.

Cette aventure est pourtant parfaitement vraie, je vous l'affirme.

SILVIA.

C'est possible... Mais est-ce une raison pour venir parler de bijoux perdus à celle qui allait perdre la vie, et à qui vous l'avez sauvée? Au lieu de cela, parlons de vous, de vous, mon libérateur... Savez-vous qu'en réfléchissant à ce qui s'est passé hier au soir, je ne saurais trop remercier la Providence?

MENDOCE.

La Providence, madame!

Digitized by Google

SILVIA.

Sans doute... Ne fallait-il point que la Providence s'en mêlât pour que je rencontrasse à point nommé un seigneur jeune, brave, vivant en anachorète au milieu d'un bois, dans une maison isolée? Les ermites portant épée sont rares à Séville, et je suis sûre que, si vous vouliez, vous auriez des choses beaucoup plus intéressantes à me raconter que cette histoire de diamants, qui n'avait pas le sens commun, convenez-en! Par exemple, ne pourriez-vous me dire quelle aventure vous a forcé d'oublier à Séville le nom que vous portiez à Burgos?

MENDOCE.

Comment vous sauriez?...

SILVIA.

Le seigneur Mendoce se souvient-il d'avoir fait, il y a six mois, la route de Burgos à Barcelone?

MENDOCE.

Sans doute.

SILVIA.

Et se rappelle-t-il encore que, quelques lieues en deçà de Saragosse, sa voiture se brisa?

MENDOCE.

Oh! oui, oui... Et ma tête porta contre un rocher, et je m'évanouis ..

SILVIA.

Et, lorsque vous revîntes à vous, vous étiez sur un lit, étendu, blessé...

MENDOCE.

Mes yeux s'ouvrirent, et, à travers le voile qui couvrait encore mes paupières, je vis une femme qui, penchée sur moi, semblait attendre avec anxiété mon retour à la vie; je crus alors que c'était un ange qui venait me chercher pour me conduire à Dieu... J'étendis les bras, je voulus me soulever; la force me manqua, je m'évanouis une seconde fois, et, lorsque je repris mes sens... elle n'était plus près de moi... Je demandai ce qui m'était arrivé et comment je me trouvais là... et l'on ne put rien me dire, si ce n'est...

SILVIA.

Que cette femme vous avait rencontré mourant sur la route, vous avait recueilli dans sa voiture, et conduit, évanoui toujours, jusqu'à Tudela; que, là, pendant deux jours et deux

Digitized by Google

nuits, elle avait attendu votre retour à la vie; puis que, vous sachant enfin hors de danger, elle était partie sans dire son nom...

MENDOCE.

C'était donc vous... vous, madame?... Oh! oui, oui, mon cœur vous avait reconnue avant mes yeux: ce n'était pas hier la première fois que vous m'apparaissiez, et que cette voix si douce me faisait frissonner jusqu'au fond du cœur!

SILVIA.

Pardon, seigneur Mendoce, mais, parmi tous les souvenirs qui vous reviennent, il y en a un que vous paraissez oublier, et qu'il est de mon devoir de vous rappeler, je pense.

MENDOCE.

Et lequel?

SILVIA.

Celui de votre femme.

MENDOCE.

Léonor?

SILVIA.

Oui; elle est cependant assez belle pour ne pas mériter cette injure.

MENDOCE.

Oh! si vous saviez...

SILVIA.

Quoi?

MENDOCE.

Si je pouvais vous dire...

SILVIA.

Parlez.

MENDOCE.

Mais, non, non; impossible!

SILVIA.

Je n'insiste pas, seigneur Mendoce... Vos secrets sont à vous.

MENDOCE.

Non; mes secrets sont à l'exil. Mais vous, madame, vous n'êtes pas proscrite, forcée de vous cacher, de changer de nom; vous n'avez aucun motif de ne pas me dire qui vous êtes...

SILVIA.

Aucun; car ma vie est beaucoup moins mystérieuse que la vôtre. Veuve à vingt-deux ans...

Digitized by Google

MENDOCE, à part.

Veuve !

SILVIA.

Maîtresse de ma fortune...

MENDOCE.

Oh ! que m'importe cela ?

SILVIA.

Douée, à ce que l'on dit, de quelques agréments...

MENDOCE.

Charmante !

SILVIA.

Romanesque à l'excès, folle des modes nouvelles, coquette, vaine, insoucieuse... n'ayant jamais aimé, ne voulant aimer jamais... vous ayant retrouvé par hasard, et ne voulant pas vous revoir pour raison...

MENDOCE.

Oh ! madame...

LA CAMÉRIÈRE.

Señora...

SILVIA.

Eh bien, qu'y a-t-il ?

LA CAMÉRIÈRE.

Un grand seigneur qui arrive en litière.

SILVIA.

Je n'y suis pas.

MENDOCE.

Oh ! vous consentez pour moi ?...

SILVIA.

Point du tout, monsieur : je n'y suis pas plus pour vous que pour les autres ; je n'y suis pour personne ; je déteste le monde et je m'enferme chez moi pour faire de la misanthropie à mon aise.

(Elle sort et ferme la porte.)

SCÈNE IV

MENDOCE, seul.

Elle m'aime !... et ce dépit n'est rien autre chose que de la jalousie... Oh ! si j'avais pu tout lui dire... Mais non, cela était impossible... Un mot imprudent suffirait pour nous faire dé-

Digitized by Google

couvrir... Oh! le temps n'est pas éloigné, je l'espère, où je pourrai... Mais, si je lui écrivais?... Oui, c'est le seul moyen... Eh quoi! on entre malgré l'ordre donné... Quelle insolence!

SCÈNE V

MENDOCE, PIQUILLO, en grand seigneur, dans une chaise à porteurs; LA CAMÉRIÈRE, VALETS, PORTEURS.

CHŒUR

Honneur
Au noble seigneur
Qui de ses richesses
Fait si bien largesses!
Honneur
Au noble seigneur,
Honneur, honneur, honneur!

PIQUILLO.

Silence, marauds, silence!
C'est trop vous étonner de la magnificence
D'un homme de ma qualité!
Ma bourse est pleine, en vérité,
Mais aussi ma canne est bonne,
Et je frappe comme je donne :
Avec libéralité!

CHŒUR

Honneur, etc.

LA CAMÉRIÈRE.

Mais, monseigneur, je vous ai dit que ma maîtresse ne voulait recevoir personne.

PIQUILLO.

Eh bien, tu t'es trompée, ma charmante, puisqu'elle a reçu monsieur... Dites-lui que c'est le seigneur don Alphonse Oliferno y Fuentes y Badajos y Rioles... Allez... (Tout le monde sort. S'approchant de Mendoce.) Oh! oh! seigneur cavalier, il paraît que nous admirons tous deux le même objet, et que nous pourrions bien avoir quelque démêlé sur la question de préséance.

MENDOCE.

Vous vous trompez, monsieur : je connais à peine la señora Silvia, et vos droits sont probablement moins nouveaux et mieux assurés que les miens...

Digitized by Google

PIQUILLO.

Ne parlons pas de mes droits ; les vôtres, en ce moment, sont de toute évidence; vous êtes ici le premier.

MENDOCE.

Mais je quitte la place, je me retire, monsieur!

PIQUILLO.

Je ne demandais que mon tour, et vous me cédez le vôtre. C'est d'un admirateur bien froid, ou d'un visiteur bien timide; dois-je en remercier votre indifférence ou votre courtoisie?...

MENDOCE.

Seigneur cavalier, je ne sais pas de quelle province vous êtes; mais il perce dans vos manières une certaine légèreté qui m'étonne beaucoup ici... Nous autres Castillans, nous avons l'habitude de ne pas laisser passer une parole hasardée sur une personne que nous estimons assez pour qu'on nous rencontre chez elle!

PIQUILLO, s'ajustant devant une glace.

Ah! vous êtes de Madrid?... J'en arrive... Il venait de s'y passer de très-grands événements, à l'époque de mon départ...

MENDOCE.

De très-grands événements? (A part.) Mon affaire, sans doute, avec don Fabrice.

PIQUILLO.

D'abord, on commençait à porter le haut-de-chausses lâche et flottant comme le mien, au lieu de le boutonner au genou, comme l'est encore le vôtre; ensuite, la comtesse de Villaflor avait pris pour amant le toreador Nuñez, ce qui faisait grandement crier les actrices du Théâtre-Royal... Enfin, la belle des belles, le diamant de l'Espagne, l'étoile de Vénus, la déesse de céans, la belle Silvia s'était échappée de Madrid sans dire à personne où elle allait... Si bien que, le lendemain de ce départ, nous avons trouvé clos son salon, qui était ouvert à la plus élégante compagnie de Madrid; ce qui a manqué de faire grande émeute dans la ville.

MENDOCE.

Il suffit, monsieur!... Seriez-vous assez bon pour me rendre un service?...

PIQUILLO.

Avec plaisir, mon jeune seigneur...

MENDOCE.

C'est de remettre de ma part à la señora Silvia ce collier,

Digitized by Google

que je comptais lui donner moi-même... et de lui dire qu'elle ne me reverra de sa vie...

PIQUILLO.

Comment!... vous me confiez ce collier, à moi?... Vraiment?...

MENDOCE.

N'êtes-vous pas gentilhomme? n'êtes-vous pas des amis de la señora?...

PIQUILLO.

Sans doute... Mais c'est qu'il est magnifique!... des diamants de la plus belle eau; il vaut dix mille piastres comme un maravédis... Où diable avez-vous volé cela?

MENDOCE.

Monsieur!...

PIQUILLO.

Pardon! pardon! c'est un mot sans conséquence, qui m'échappe quelquefois, une manière de parler qui m'est familière. Et vous me laissez ce collier?

MENDOCE.

A moins que vous ne refusiez de vous charger de ma commission.

PIQUILLO.

Point du tout; je l'accepte, au contraire, avec grand plaisir. Mais de quelle part le lui remettrai-je?

MENDOCE.

De la part de don Diègue.

PIQUILLO, bas.

Tiens! c'est notre homme! (Haut.) Et vous ne reverrez jamais la señora?

MENDOCE.

Je quitte Séville aujourd'hui.

PIQUILLO, bas.

Diable! voilà qui est bon à savoir. (Haut.) Vous quittez Séville aujourd'hui?

MENDOCE.

Je l'ai juré...

PIQUILLO.

Serment d'amant!

MENDOCE.

Serment de gentilhomme!

(Il sort.)

Digitized by Google

SCÈNE VI

PIQUILLO, seul.

Diable, diable! il n'y a pas une minute à perdre alors... et il faut écrire ce détail à don Fabrice... Une plume, de l'encre... Bon! voilà... (Écrivant.) « Monseigneur, le seigneur don Diègue quitte Séville aujourd'hui... L'enlèvement qui devait avoir lieu cette nuit sera donc avancé, si tel est votre bon plaisir. Envoyez nos hommes sur la route de Burgos; dans une heure, je les rejoins... » (Il sonne; un Valet entre.) Portez cette lettre à don Fabrice d'Olivarès, mon ami, arrivé depuis trois jours de Madrid, et logeant rue de l'Alcazar, hôtel du *Soleil*... Allez, voilà pour vous. (Il met le collier dans sa poche.) Allons, Piquillo, mon ami, si la chance continue, tu pourras te retirer des affaires avec une fortune de prince, et, en attendant, essayer de tous les plaisirs d'un grand seigneur, comme tu l'as fait, Dieu merci, jusqu'à présent...

AIR

Moi, pauvre enfant de rien, moi, pauvre Piquillo,
J'ai, grâce à mon adresse,
J'ai bien plus de richesse
Qu'un noble cavalier, qu'un vaillant hidalgo,
Fiancé d'une altesse.

Car, lorsque j'aperçois, riche d'un beau bijou,
Quelque fils de famille,
Collier ou chaîne d'or, je suis sûr qu'à mon cou
Le soir le bijou brille.
Moi, pauvre enfant, etc.

Et, lorsque je désire un plus riche trésor,
Beauté demi-farouche,
J'ai, pour prix de ma chaîne ou de mon collier d'or,
Un baiser de sa bouche.

Voilà, voilà comment, moi, pauvre Piquillo,
J'ai, grâce à mon adresse,
J'ai bien plus de richesse
Qu'un noble cavalier, qu'un vaillant hidalgo,
Fiancé d'une altesse.

Eh! oui, messieurs, enfant de rien, enfant perdu, enfant

Digitized by Google

de grand seigneur peut-être... enfant de prince, enfant de roi, qui sait? mais, à coup sûr, enfant de gentilhomme... cela se voit tout de suite aux mains... mains qui savent prendre et qui savent donner... Sont-ce là des mains de roture, qui ne savent que mendier et retenir?... (Se mirant à la toilette de Silvia.) Messieurs, messieurs, ai-je volé mon titre et mes bijoux de famille, et mes habits de grandesse et ma bonne mine de seigneur? ne suis-je pas le noble hidalgo y Fuentes y Badajos y Rioles!... Hein! je crois qu'il y a ici un certain Piquillo qui fait le plaisant et qui me raille : ce Piquillo, c'est un faquin, c'est mon valet, mon intendant, mon marjordome, homme intègre d'ailleurs, qui prend soin de mon revenu et de mon patrimoine, que Dieu a dispersés dans les mains de la société. Il est utile, ce Piquillo; c'est lui qui remplit la bourse et moi qui la vide... Cependant je le chasserai s'il se donne des airs d'insolence. Mais cette beauté se fait bien attendre, et me prend pour quelque autre. Holà, valets!... venez à moi, et me procurez au plus vite un supplément de coussins pour établir ma jambe droite et n'en pas froisser les dentelles.

(On apporte un coussin.)

SCÈNE VII

PIQUILLO, assis; SILVIA, entrant, fait signe aux Valets de sortir; Piquillo se lève.

SILVIA.

Ne vous dérangez pas, monseigneur; je suis contente que vous preniez chez moi les aises qui conviennent à un homme de votre rang.

PIQUILLO.

Ah! fussé-je sur un trône, madame, ma place est à vos pieds, du moment que je vous vois paraître.

SILVIA.

Je n'oserais y tenir longtemps une personne de si grande condition... Et cependant je ne sais encore de quel titre vous saluer; vos traits me sont inconnus et vous n'êtes assurément pas de Madrid.

PIQUILLO.

Je suis don Alphonse Oliferno y Fuentes y Badajos y Rioles, troisième fils du vice-roi du Mexique, et je viens simplement

Digitized by Google

prendre l'air de la cour d'Espagne et lui donner un peu du ton de la nôtre, si vos seigneurs sont gens de goût... Avez-vous vu mes équipages?

SILVIA.

Ils faisaient si grand bruit, que j'ai bien été forcée de regarder par la fenêtre.

PIQUILLO.

C'était par mon ordre et pour vous faire honneur...

SILVIA, à part.

Allons, c'est un original... (Haut.) Sont-ce là, seigneur don Alphonse, les dernières modes que l'on portait à Mexico?

PIQUILLO.

Et les premières, je l'espère, que l'on portera à Madrid... Nous ne suivons pas vos modes, nous les devançons. Mais parlons de vous, mon bel astre d'Europe, ma belle étoile d'Orient! Savez-vous que vous me faites marcher au rebours de mes aïeux? Ils sont allés chercher un trésor d'Espagne en Amérique; moi, j'en viens découvrir un d'Amérique en Espagne...

SILVIA.

Oh! que voilà une déclaration d'un goût supérieur et bien approprié au sujet! cela me donne une grande idée de l'esprit qu'on a dans le nouveau monde.

PIQUILLO, lui montrant le pommeau de son épée.

Que pensez-vous de ce brillant?...

SILVIA.

Qu'il est de grand prix, s'il est de bon aloi.

PIQUILLO.

Fi! mon père en met de pareils aux gourmettes de ses chevaux, et je ne le porte que pour ne pas humilier les gentilshommes de ce pays... Et, maintenant que vous connaissez votre adorateur, permettez-lui de se déclarer l'humble soupirant de vos charmes, et de changer tous ses nœuds de ruban pour les porter de la couleur des vôtres.

SILVIA, à part.

J'étais dans l'erreur, c'est un fat... (Haut.) Mais il n'y a qu'un inconvénient à cela, c'est que j'en porte tous les jours de différente couleur.

PIQUILLO.

Je prendrai tous les soirs votre fantaisie du lendemain...

SILVIA.

Prenez garde! je change aussi de soupirants tous les matins.

Digitized by Google

PIQUILLO.

Que ce soit donc mon tour, si j'ai eu le bonheur d'arriver le premier.

SILVIA.

Hélas! non, seigneur Oliferno, il y avait quelqu'un inscrit avant vous.

PIQUILLO.

Pour longtemps?

SILVIA.

Pour toujours.

PIQUILLO.

Un caprice!

SILVIA.

Un amour.

PIQUILLO.

Oh! du sentiment!

SILVIA.

Mieux encore, de la passion.

PIQUILLO.

Ainsi rien à espérer?...

SILVIA.

Pas la moindre chose.

PIQUILLO.

Oh! tout au moins, je vous requiers, au nom des Muses et des sirènes, de me faire entendre quelques sons de cette voix délicieuse dont l'Espagne dit des merveilles, et que mon pays envie à l'Espagne.

SILVIA.

Veuillez m'excuser, je ne suis pas en voix.

PIQUILLO.

N'est-ce que cela? Nous avons remède à la chose.

SILVIA.

Êtes-vous médecin?

PIQUILLO.

Je suis enchanteur.

SILVIA.

Et vous avez des recettes?

PIQUILLO.

J'ai des talismans.

SILVIA.

Je serais curieuse d'en faire l'essai.

Digitized by Google

PIQUILLO.

Rien de plus facile... Détournez la tête et tendez le bras... La... (Il lui met un bracelet.) Vous n'aurez pas plus tôt regardé ce bracelet, que la voix vous reviendra...

SILVIA.

Ce bracelet... (Elle regarde.) Que vois-je?

PIQUILLO.

Eh bien, n'éprouvez-vous pas du mieux?

SILVIA.

Oui, oui, déjà... (A part.) Mais, sans aucun doute, c'est le mien... Comment les bijoux que l'on m'a volés hier se trouvent-ils entre les mains de ce seigneur?

PIQUILLO.

Essayons-nous de filer un son?

SILVIA, à part.

Voyons jusqu'où cela ira... (Elle chante.) Ah! ah! ah! ah! (Elle tousse.) Il y a quelque chose.

PIQUILLO.

Diable!...

SILVIA.

Pour que la cure soit complète, je crois qu'il faudrait...

PIQUILLO.

Que faudrait-il, mon enchanteresse?

SILVIA.

Il faudrait la paire... L'avez-vous?

PIQUILLO.

Sans doute...

SILVIA.

Voilà de merveilleux bijoux!... Viennent-il du Mexique?

PIQUILLO.

Je les y ai fait fabriquer à votre intention.

SILVIA.

Vous-même?

PIQUILLO.

Moi-même.

SILVIO, à part.

Je m'étais trompée, ce n'était ni un original ni un fat: c'est un fripon.

PIQUILLO.

Eh bien, cette voix?...

Digitized by Google

SILVIA, tendant l'autre bras.

Je vous ai dit ce qu'il manquait pour qu'elle revînt...

PIQUILLO.

Oh! ne soyons pas trop prodigue; quand vous aurez chanté.

SILVIA.

Allons, soit pour la ballade... (Appelant.) Paquita!

PIQUILLO.

Que voulez-vous, madame?

SILVIA.

Ma guitare. (A Paquita.) Prévenez l'alcade, et qu'il vienne à l'instant même.

PIQUILLO.

Ici?...

SILVIA.

Ici... Allez...

PIQUILLO.

Permettez-vous que je vous accompagne?

SILVIA.

Volontiers. La ballade que je vais vous chanter est intitulée *la Femme du bandit*.

PIQUILLO.

Ah! je la connais!...

SILVIA.

Au pays d'Espagne
Une voix gémit;
C'est, dans la montagne,
La triste compagne
D'un pauvre bandit :
« Ah! pour ce qu'on aime
Toujours s'affliger,
Et sur son cœur même
Craindre le danger!
Reviens, Pablo,
Reviens, Pablo! »
Une voix répond... N'est-ce que l'écho?

« Folle,
Que désole
Un danger lointain,
Ta crainte frivole
Passera demain.
Sois fidèle et forte;

Digitized by Google

Ce soir, je t'apporte
Ta part du butin;
Tu pourras te faire,
Avec ce trésor,
Des colliers de verre,
Des aiguilles d'or. »

Au pied des montagnes
Une femme en pleurs,
Le soir, aux campagnes,
Loin de ses compagnes,
Redit ses douleurs.
Elle écoute, appelle;
Mais rien ne redit
A son cœur fidèle
Le chant du bandit;
Rien ne redit
Ce chant lointain,
Ce chant du matin.

ENSEMBLE

« Folle
Que désole
Un danger lointain,
Ta crainte frivole
Passera demain;
Sois fidèle et forte;
Ce soir, je t'apporte
Ta part du butin;
Tu pourras te faire,
Avec ce trésor,
Des colliers de verre,
Des aiguilles d'or. »

(L'Alcade entre avec les Alguazils et les Gens de Silvia.)

SCÈNE VIII

SILVIA, PIQUILLO, L'ALCADE, ALGUAZILS, GENS DE SILVIA.

PIQUILLO.

Bravo! bravo! délicieusement chanté... Eh bien, est-ce que vous ne finissez pas la ballade?

SILVIA.

A quoi bon?... Vous savez ce qui est arrivé au bandit?

Digitized by Google

PIQUILLO.

Il est mort?

SILVIA.

Non, il est pris!... (A l'Alcade.) Soyez le bienvenu, monsieur l'alcade.

PIQUILLO.

Ah! pauvre moi !...

L'ALCADE.

Vous m'avez fait demander, madame?

SILVIA.

Oui, monsieur l'alcade; je désirerais vous présenter le seigneur don Alphonse Oliferno y Fuentes y Badajos y...

PIQUILLO.

Y Rioles.

L'ALCADE, s'inclinant.

Monsieur!

SILVIA.

Deuxième ou troisième fils...

PIQUILLO.

Précisément.

SILVIA.

Du vice-roi du Mexique.

L'ALCADE.

Monseigneur !

SILVIA.

A qui son auguste père a fait don, pour ses menus plaisirs, des mines de diamants de Guadalaxara.

L'ALCADE.

Votre Altesse !... Saluez, messieurs, saluez...

SILVIA.

Et qui, pour ma bonne fortune, a découvert le coquin qui avait volé les bijoux que j'avais déposés, hier au soir, chez don Diègue.

L'ALCADE.

Voyez-vous !...

PIQUILLO.

Hein ! comme cela se rencontre!

SILVIA.

De sorte que le seigneur Oliferno lui a repris les bijoux.

L'ALCADE.

A-t-il fait résistance?

Digitized by Google

PIQUILLO.

Hum ! il en avait bonne envie.

SILVIA.

Mais il a compris qu'il avait affaire à plus fort et plus habile que lui... N'est-ce pas?

PIQUILLO.

Sans doute.

SILVIA.

De sorte qu'il vous a remis...

PIQUILLO.

Ce bracelet.

SILVIA.

Il devait avoir aussi sur lui un collier?

PIQUILLO.

Un collier?... Non, je ne crois pas...

SILVIA.

Oh! rappelez-vous bien...

PIQUILLO.

Oui... oui, en effet, j'oubliais... Voilà, madame, voilà.

(Il lui donne le collier de don Diègue.)

SILVIA.

Pardon, pardon... ce n'est pas celui-ci... Celui-ci... mais celui-ci, si je ne me trompe, appartient à don Diègue.

PIQUILLO.

C'est possible.

L'ALCADE.

Mais ce coquin-là avait donc la passion des bijoux?

PIQUILLO.

Il a le faible de les aimer beaucoup, monsieur l'alcade... Il les adore...

SILVIA.

Mais enfin, quand il se trouve entre sa sûreté et son amour pour eux...

PIQUILLO.

Vous voyez qu'il s'en sépare.

SILVIA.

Difficilement! car il paraît que mon collier... Vous avez eu grande peine à le tirer de ses mains?

PIQUILLO.

Madame, il m'a avoué une chose qui m'a touché profondé-

Digitized by Google

ment : c'est que, amoureux d'une belle dame, chez laquelle il ne pouvait se présenter avec le costume simple qu'il porte d'habitude, il avait, il faut le dire, troqué le malheureux collier contre un accoutrement de meilleur goût et de la dernière mode, dans le genre de celui-ci... Alors j'ai pensé... j'ai cru... j'ai espéré... que vous seriez assez bonne pour ne pas exiger...

SILVIA.

Oh ! certes !

L'ALCADE.

Et quel est le nom de ce drôle?

PIQUILLO.

Il a préféré ne pas me le dire.

SILVIA.

Oh ! mais vous l'avez deviné... Ne serait-ce pas un certain Piquillo ?

PIQUILLO.

Oui, oui, je crois... En effet, c'était Piquillo.

L'ALCADE.

Je ne m'étais donc pas trompé ?

PIQUILLO.

Vous le connaissez, monsieur l'alcade?

L'ALCADE.

De réputation, le drôle !... J'ai dans ma poche certains papiers qui le concernent.

PIQUILLO.

Son signalement, peut-être ?

L'ALCADE.

Hélas ! non...

PIQUILLO, à part.

Ouf !... je respire...

L'ALCADE.

Mais, puisque vous avez eu affaire à lui, soyez assez bon pour me donner vous-même son signalement.

PIQUILLO.

C'est difficile !... je ne l'ai vu que de nuit... de sorte que je ne me rappelle plus bien.

SILVIA.

Je vous aiderai, seigneur don Oliferno.

PIQUILLO.

Merci, c'est inutile... La mémoire me revient.

Digitized by Google

MORCEAU D'ENSEMBLE

L'ALCADE, écrivant.

Puisque vous voulez bien éclairer la justice,
Je vous écoute. Commençons.

PIQUILLO, à part.

Comment détourner les soupçons?

(Haut.)

Permettez que je réfléchisse.

L'ALCADE.

D'abord
Quel est son port,
Son air?...

PIQUILLO.

Son air?...

L'ALCADE.

Oui, son abord,
Son apparence.

PIQUILLO.

Fort bien, fort bien; il a, d'honneur,
L'air distingué...

SILVIA.

L'air d'un seigneur;
On dit qu'il prend le ton d'un homme d'importance.

PIQUILLO, à part.

On veut m'embarrasser, je pense.

SILVIA.

On dit qu'il prend le ton d'un grand seigneur.

L'ALCADE.

Permettez que je m'informe
De sa taille.

SILVIA.

L'on m'a dit qu'il était
Mince et fluet.

PIQUILLO.

Quelle erreur!... C'est un homme énorme,
Et quand, on le pendra,
La corde cassera.

L'ALCADE.

Écrivons... Un homme énorme;
Je vous crois: un tel bandit
Ne pouvait être petit.
Sans doute même, il est difforme?

Digitized by Google

PIQUILLO.

Oh! non pas; c'est un homme énorme,
Mais d'un port très-majestueux.

L'ALCADE.

Très-majestueux.

PIQUILLO, à part.

Ah! si fort que je dissimule,
Vraiment je me ferais scrupule
De trop enlaidir le tableau.
Ne jetons pas de ridicule
Sur le beau nom de Piquillo.

L'ALCADE.

Sa figure?

SILVIA.

On la dit ordinaire,
Très-ordinaire.

PIQUILLO.

Non, elle est fort bien, au contraire.

L'ALCADE.

Son front?

PIQUILLO.

Très-grand.

L'ALCADE.

Ses yeux?

PIQUILLO.

Très-bleus.
Nez retroussé, bouche agréable.

L'ALCADE.

Et ses cheveux?

PIQUILLO.

Ah! ses cheveux...

SILVIA.

On les dit noirs.

PIQUILLO.

Noirs? Oh! non!

(A part.)

Diable!
Les miens le sont...

(Haut.)

Ses cheveux... roux!

SILVIA.

Que dites-vous?
Le portrait n'est pas aimable;
Ce Piquillo doit être affreux.

Digitized by Google

PIQUILLO.

Mettez plutôt : d'un blond douteux.

L'ALCADE.

Il suffit !... D'un blond douteux.

PIQUILLO.

Attendez ; il faut qu'on sache
La couleur de sa moustache :
Elle est noire comme l'enfer.

L'ALCADE.

Comme l'enfer !

SILVIA.

Le signalement n'est pas clair :
Cheveux roux, moustache noire,
Des yeux bleus !
S'il faut vous croire,
Ce doit être un homme affreux.

PIQUILLO.

Non, madame ;
Il est fort bien, sur mon âme,
Et j'en dois croire mes yeux ;
Un abord majestueux,
Œil brillant, figure aimable,
Cheveux d'un blond agréable,
Nez aquilin, front très-beau,
Avec de noires moustaches,
Comme en portent les bravaches
Qu'on voit le soir au Prado.

SILVIA.

Mais, d'après votre tableau,
Il est affreux, ce Piquillo.

PIQUILLO.

Non, tout lui va bien, madame ;
Sur mon âme,
C'est un cavalier très-beau.

ENSEMBLE

L'ALCADE.

Ah ! que de grâces à vous rendre !
Vous m'avez donné le moyen
De reconnaître et de surprendre
Le vaurien.

LES ALGUAZILS.

Monseigneur, que de grâces à vous rendre !
Nous avons enfin le moyen

Digitized by Google

De reconnaître ce vaurien.
Quel honnête homme et quel excellent citoyen!

PIQUILLO.

Ce n'est rien, non, ce n'est rien.
Guider la justice,
Éclairer la police,
C'est un devoir pour tout bon citoyen.

SILVIA.

En somme,
Il s'en tire fort bien,
Et ce vaurien
A plus d'esprit qu'un honnête homme.
Vraiment, il s'en tire fort bien.

(Ils accompagnent, en le remerciant beaucoup, Piquillo jusqu'à sa chaise; puis ils sortent.)

SCÈNE IX

SILVIA, puis LA CAMÉRIÈRE.

SILVIA.

Enfin, ils sont partis... J'espère que je trouverai, au milieu de toutes ces aventures, une heure pour ma toilette.

LA CAMÉRIÈRE, entrant.

Señora, le seigneur Fabrice...

SILVIA.

Fais entrer, et laisse-nous.

(La Camérière sort.)

SCÈNE X

SILVIA, FABRICE.

FABRICE.

Bonjour, ma belle Circé; où en sommes-nous de nos enchantements?

SILVIA.

Vous le voyez, je les prépare.

FABRICE.

Ne sommes-nous donc pas plus avancée que les apparences ne l'indiquent?

Digitized by Google

SILVIA.

Si fait, il est venu.

FABRICE.

Et il doit revenir?

SILVIA.

Pour qui ai-je fait toilette?

FABRICE.

Tenez, Silvia, j'ai une peur.

SILVIA.

Laquelle?

FABRICE.

C'est que vous n'oubliiez mes intérêts pour vous occuper des vôtres.

SILVIA.

Ne sont-ils pas les mêmes?

FABRICE.

Mais, moi, je suis amoureux.

SILVIA.

Eh bien, moi, j'aime.

FABRICE.

Vous, Silvia?... Ah! pardieu! voilà un habile homme et notre maître à tous, puisqu'en vingt-quatre heures, il est plus avancé que Henrique et Paez au bout de six mois.

SILVIA.

C'est que je connais le seigneur Diego depuis longtemps, voilà tout.

FABRICE.

Vous le connaissez, dites-vous?

SILVIA.

Oui, Fabrice; et à vous qui paraissez sous l'influence d'un amour réel, je puis ouvrir mon cœur, fermé aux regards de ces jeunes fous... Oui, depuis longtemps, je l'ai vu et je l'aime; et c'est cet amour qui m'a fait quitter Madrid, renoncer à la vie de plaisirs que j'y menais... A Séville, je l'ai retrouvé; je ne le cherchais pas... mais, en le revoyant, un espoir que j'avais toujours repoussé s'est emparé de moi: celui de me faire aimer de lui... Un projet, qui avait pour apparence de vous servir, à peine conçu, a été mis à exécution... Je l'ai revu hier, je l'ai revu aujourd'hui!

FABRICE.

Eh bien?

Digitized by Google

SILVIA.

Eh bien, Fabrice, je suis la plus heureuse ou la plus malheureuse des femmes; car je ne puis être à lui... Fabrice, il m'aime.

FABRICE.

Il vous aime? il vous l'a dit?

SILVIA.

Non; mais j'en suis sûre; à sa voix, à ses yeux, à ses paroles même...

FABRICE.

Il vous a promis de revenir?

SILVIA.

Vous voyez bien que je l'attends.

FABRICE.

Pauvre Silvia!

SILVIA.

Quoi?

FABRICE.

Mais don Diègue quitte Séville à l'instant...

SILVIA.

Don Diègue quitte Séville! Le croyez-vous?

FABRICE.

J'en suis sûr.

SILVIA.

Et vous me dites cela ainsi!

FABRICE.

J'ai pris mes précautions.

SILVIA.

Lesquelles?

FABRICE.

Écoutez, Silvia : je suis un homme reconnaissant, moi... même de l'intention... Vous m'avez promis d'éloigner le mari, pour me laisser la femme... Eh bien, moi, j'éloigne la femme pour vous laisser le mari.

SILVIA.

Qu'est-ce que vous dites?

FABRICE.

Que six hommes à mes ordres, commandés par le drôle le plus adroit de toutes les Espagnes, sont embusqués à cent pas d'ici...

Digitized by Google

SILVIA.

Et vous croyez qu'ils oseront?

(On entend un coup de pistolet.)

FABRICE.

Tenez, les voilà qui nous donnent de leurs nouvelles.

SILVIA.

Mon Dieu, Seigneur, protégez-le!

FABRICE, riant.

Soyez tranquille, Silvia, j'ai recommandé pour lui la plus grande considération, les plus grands égards...

SILVIA.

Oh! vous avez fait là une chose affreuse, terrible!

FABRICE.

Mais où allez-vous?

SILVIA.

Je ne sais... Je vais le défendre, me mettre entre lui et les assassins...

FABRICE.

Mais vous êtes folle, Silvia; ce ne sont point des assassins.

SILVIA.

Laissez-moi!

FABRICE.

Quelqu'un vient... Je ne me trompe pas, c'est don Diègue!

SILVIA.

Don Diègue!

FABRICE.

Allons, Silvia, à l'œuvre chacun de notre côté... Celui qui aura réussi le premier préviendra l'autre.

(Il sort.)

SCÈNE XI

SILVIA, MENDOCE.

MENDOCE.

Sommes-nous seuls, madame?

SILVIA.

Oui, seigneur... Qu'y a-t-il?

MENDOCE.

Il y a qu'il m'arrive des choses si étranges, qu'il faut bien que, malgré la promesse que je m'étais faite de ne jamais vous

Digitized by Google

revoir, qu'il faut bien, dis-je, que je demande l'explication de tout ceci à la seule personne qui peut me la donner!... Parmi ces bandits qui viennent d'arrêter ma voiture et de m'enlever doña Léonor... car il s'agit d'un enlèvement... d'un rapt à main armée, entendez-vous, madame?... eh bien, parmi ces bandits, j'ai reconnu un homme que j'avais vu ce matin chez vous... Où retrouverai-je cet homme? son nom, son adresse?

SILVIA.

Je ne le connais pas; je vous jure que c'était la première fois que je le voyais.

MENDOCE.

Il vous connait cependant bien, lui!

SILVIA.

Il vous a dit?...

MENDOCE.

Tout... Mais il ne s'agit plus ici de mon fol amour... Il s'agit de Léonor, il s'agit de ma sœur!

SILVIA.

De votre sœur!... Léonor était votre sœur?... Que ne me l'avez-vous dit, mon Dieu!... que ne me l'avez-vous dit ce matin?

MENDOCE.

Et pourquoi?

SILVIA.

Parce que, ce matin, il était encore temps de la sauver.

MENDOCE.

Mais vous saviez donc tout?... Parlez alors... Au nom du ciel, parlez!...

DUO

SILVIA.

Grâce, grâce, monseigneur, grâce!
Oh! ne m'accablez pas, je suis à vos genoux.

MENDOCE.

A mes genoux! ce n'est point votre place.
Levez-vous donc, madame, levez-vous.

SILVIA.

Seigneur, je vous conjure
De m'écouter, il faut que je vous dise tout,
Et que vous connaissiez mon crime jusqu'au bout.
J'avais, hier, fait la folle gageure
D'obtenir votre amour

Digitized by Google

Dans l'espace d'un jour.
Ah ! maintenant, de ma coquetterie,
Seigneur, seigneur, suis-je punie assez ?
A vos genoux c'est moi qui prie,
Et c'est vous qui me repoussez.

ENSEMBLE

MENDOCE.

Mais vous ne dites rien, madame,
De l'enlèvement de ma sœur ;
Si j'en crois le cri de votre âme,
Vous connaissez pourtant le ravisseur.

SILVIA.

Oui, j'étais du complot, et, dans ce moment même,
Don Fabrice quitte ce lieu.

MENDOCE.

Don Fabrice ?... C'est bien, adieu !
Je cours punir son insolence extrême.
Merci, madame...

SILVIA.

Non, c'est moi...
Don Diègue, je vous en conjure...
Qui dois courir... Oh ! voyez mon effroi !

MENDOCE.

Non, c'est à moi de venger mon injure ;
Laissez-moi donc, madame, laissez-moi.

SILVIA.

Que Dieu me frappe, et que je meure
Sans pénitence et sans appui,
Si votre sœur n'est pas près de vous dans une heure.

MENDOCE.

Faites mieux que cela, conduisez-moi vers lui.

SILVIA.

Non, c'est impossible,
Votre cœur terrible
Est trop courroucé,
Et, jusqu'à cette heure,
Ah ! déjà je pleure
Trop de sang versé.

MENDOCE.

Un pareil outrage
Veut que mon courage
En réponde encor,
Ou bien que le lâche

Digitized by Google

Qu'à mes yeux l'on cache
Rende Léonor!...

SILVIA.

C'est à moi de vous la rendre!

MENDOCE.

Non, je ne puis pas attendre!

SILVIA.

Au nom du ciel, demeurez,
Et, si je ne la ramène,
Seigneur, ah! par votre haine,
C'est moi que vous punirez.

(Silvia tombe à genoux devant la porte, que Mendoce n'ose franchir.)

ACTE TROISIÈME

Chez Fabrice.

SCÈNE PREMIÈRE

PIQUILLO, seul, tenant entr'ouverte la porte d'un cabinet, et parlant à la cantonade.

Oh! mais, parole d'honneur, votre douleur est exorbitante, et vous vous désolez à tort... Je n'ai jamais vu un enlèvement mal tourner... Oh! alors... et si nous nous désespérons comme ça... j'y renonce... (Il ferme la porte.) C'est vrai... moi, je ne peux pas voir pleurer les femmes. (Regardant par le trou de la serrure.) Tiens, la voilà qui se calme... Ce que c'est que de croire qu'on ne vous regarde plus!... Allons, allons, don Fabrice se chargera du reste... Que diable peut-il faire, qu'il tarde si longtemps?... Il ne sait donc pas qu'un enlèvement, c'est tout à fait contre mes habitudes? Me voilà compromis, moi... Il faut que je parte; je sens que je respire ici un air de police excessivement malsain, un air qui me prend à la gorge... Oui, oui, décidément, je crois qu'un petit voyage à l'étranger est nécessaire pour ma santé... mais pour revenir bientôt... car je veux consacrer à mon pays mes travaux et ma gloire! Oui, terre chérie, c'est dans ton sein que je veux vivre et mourir!

Digitized by Google

AIR

Mon doux pays des Espagnes,
Qui voudrait fuir ton beau ciel,
Tes cités et tes montagnes,
Et ton printemps éternel,
Ton air pur qui vous enivre,
Tes jours moins beaux que tes nuits,
Tes champs, où Dieu voudrait vivre,
S'il quittait son paradis ?
Mon doux pays, etc., etc.

Autrefois ta souveraine,
L'Arabie, en te fuyant,
Laissa sur ton front de reine
La couronne d'Orient,
Et l'écho redit encore
A ton rivage enchanté
L'antique refrain du More :
« Gloire, amour et liberté. »

SCÈNE II

PIQUILLO, SILVIA, frappant à la porte.

PIQUILLO.

Qui frappe ?

SILVIA.

Ouvrez !

PIQUILLO.

Votre nom ?

SILVIA.

J'aime mieux vous dire le vôtre.

PIQUILLO.

Dites !

SILVIA.

Piquillo !

PIQUILLO, ouvrant la porte.

Entrez... Comment ! c'est vous, señora ?

SILVIA.

Don Fabrice n'est pas encore arrivé avec la voiture et les chevaux ?

PIQUILLO.

Non, pas encore.

Digitized by Google

SILVIA.

Bien!

PIQUILLO.

La señora est donc du complot?

SILVIA.

Sans doute.

PIQUILLO.

C'est autre chose.

SILVIA.

Et Léonor... où est-elle?

PIQUILLO.

Dans ce cabinet.

SILVIA, ouvrant la porte du cabinet.

Venez, señora.

PIQUILLO.

Que va-t-elle faire?

SCÈNE III

LES MÊMES, LÉONOR.

LÉONOR.

Oh! venez-vous à mon secours, madame!

SILVIA.

Oui, mon enfant.

LÉONOR.

Soyez bénie!... Et mon frère, où est-il?

SILVIA.

Chez moi, où il vous attend.

PIQUILLO.

Mais que dites-vous donc?

SILVIA.

Je dis que la señora Léonor n'a pas un instant à perdre, et que vous allez la conduire à la litière qui est à la porte avec deux de mes valets.

PIQUILLO.

Mais, madame...

SILVIA.

Dépêchez-vous... Le troisième est allé chercher l'alcade.

PIQUILLO.

C'est autre chose, madame; je suis à vos ordres.

Digitized by Google

SILVIA, à Léonor.

Suivez cet homme jusqu'à ma litière, señora; mes valets savent ce qu'ils ont à faire.

LÉONOR.

Que de grâces!

SILVIA.

C'est bien, c'est bien; ne perdons pas un instant...

PIQUILLO.

Mais vous?

SILVIA.

Je reste à la place de la señora.

PIQUILLO.

Ici?...

SILVIA.

Dans ce cabinet... Allez!...

PIQUILLO.

Vous avez le secret de faire de moi tout ce que vous voulez, madame.

(Il sort avec Léonor.)

SCÈNE IV

SILVIA, seule.

Sauvée! sauvée!... j'aurai tenu ma parole... Mendoce n'aura aucun reproche à me faire... et si jamais... pendant cette absence éternelle qui va nous séparer, mon souvenir se représente à sa pensée... oh! ce ne sera pas, je l'espère, pour me maudire... ce sera pour me plaindre... On monte... C'est la voix de don Fabrice et de Piquillo... Allons, et que Dieu nous mène à bien!

(Elle entre dans le cabinet.)

SCÈNE V

FABRICE, PIQUILLO, SILVIA, puis DES ALGUAZILS.

FABRICE.

Mais où diable courais-tu donc ainsi, quand je t'ai rencontré?

Digitized by Google

PIQUILLO.

Je courais?... Vous croyez que je courais?... J'allais au-devant de vous. Voyant que vous ne veniez pas, je...

FABRICE.

Et Léonor?...

PIQUILLO.

Elle est là.

FABRICE.

Et comment la chose s'est-elle passée?

PIQUILLO.

Avec grande peine.

FABRICE.

Le mari?...

PIQUILLO.

S'est défendu comme un lion.

FABRICE.

Il ne lui est rien arrivé, je l'espère?...

PIQUILLO.

Non, non, non... On l'a contenu avec les plus grands égards.

FABRICE.

Bien.

(Il va à la porte du cabinet.)

PIQUILLO.

Monseigneur...

FABRICE.

Quoi?

PIQUILLO.

Avec votre permission...

FABRICE.

Eh bien?

PIQUILLO.

Nous avons un petit compte...

FABRICE.

Reviens dans la soirée.

PIQUILLO.

S'il était égal à Votre Excellence, pendant que je suis là...

FABRICE.

De la défiance?

PIQUILLO.

Non pas, seigneur Fabrice, Dieu m'en garde!... mais je ne serais pas fâché de m'éloigner de Séville; je commence à y jouir d'une réputation qui m'inquiète...

Digitized by Google

FABRICE.

C'est bien; l'argent est dans cette bourse.

PIQUILLO.

Merci. La dame est dans ce cabinet.

FABRICE, mettant la main sur la clef.

Et, si j'avais besoin de toi, où te retrouverais-je?

PIQUILLO.

Le renseignement est assez difficile à donner, monseigneur: je compte franchir la sierra, visiter l'Estramadure, traverser le royaume de Léon, et gagner incognito la Galice, où j'ai voté un pèlerinage à Saint-Jacques de Compostelle; et puis, s'il faut vous le dire, je ne suis pas fâché de m'éloigner momentanément des capitales; on trouve en province plus de simplicité dans les mœurs et dans la police...

FABRICE, entr'ouvrant la porte du cabinet.

Bon voyage, seigneur Piquillo!

PIQUILLO, ouvrant la porte du fond.

Joyeuse vie, seigneur Fabrice!... (A deux hommes en noir qui gardent la porte.) Pardon, messieurs.

LES ALGUAZILS, croisant la hallebarde.

On ne passe pas!...

FABRICE, se retournant.

On ne passe pas! Qui parle ainsi en maître chez moi

LES ALGUAZILS.

La loi.

PIQUILLO.

Nous sommes pincés, seigneur Fabrice.

FABRICE.

Tu auras fait quelque bêtise!

PIQUILLO.

Pas de récriminations, ce n'est pas l'heure... Je suis votre valet, vous êtes mon maître... Tirez-moi du trou, je vous donnerai la main... Silence, voici l'alcade!...

(On entend la marche de l'Alcade.)

SCÈNE VI

FABRICE, PIQUILLO, L'ALCADE, SILVIA, dans le cabinet.

L'ALCADE.

Ah! pardieu! seigneur Fabrice, j'avais peur de ne pas vous rencontrer chez vous...

Digitized by Google

FABRICE.

Ah! pardon, monsieur l'alcade, enchanté de vous voir... mais, vous le voyez, j'allais sortir... Pedrillo, mon manteau!... .

L'ALCADE, s'asseyant.

Je suis vraiment désolé d'arriver dans un moment comme celui-ci... Eh bien...

FABRICE.

Eh bien?

L'ALCADE.

Nous sommes donc amoureux?...

FABRICE.

Après la guerre, l'amour n'est-il pas la plus noble occupation d'un Espagnol ?

L'ALCADE.

Bien répondu... Mais il paraît que les parents nous refusaient la dame de nos pensées, de sorte que nous avons fait un petit enlèvement avec effraction, un petit rapt à main armée.

PIQUILLO.

Diable! diable!...

FABRICE.

Monsieur l'alcade!...

L'ALCADE.

Il n'y a pas de mal à cela, monseigneur!... il n'y a pas de mal, et le roi Alphonse le Chaste, dans son amour pour sa brave noblesse, avait prévu le cas où un grand seigneur, comme vous, serait réduit à en venir à cette extrémité.

FABRICE.

Ah! oui, la loi, je la connais...

L'ALCADE.

Vous la connaissez? Alors il n'y aura pas de surprise. (Se retournant vers Piquillo, qui s'approche de la porte.) Empêchez cet homme de sortir... « Article 31 de l'ordonnance de 1229... » Il paraît que vous aimez beaucoup la jeune dame?... Tant mieux!... j'encourage toujours les mariages d'inclination; j'ai la main heureuse.

FABRICE.

Mon Dieu, monsieur l'alcade, je profiterais avec reconnaissance de vos bons offices, d'autant plus que j'ai reçu ce matin du roi l'autorisation de me marier à ma guise...

(Silvia entr'ouvre la porte du cabinet et écoute.)

Digitized by Google

L'ALCADE.

Dans cette circonstance, vous n'aviez pas besoin de l'agrément de Sa Majesté... (Voyant que Piquillo s'approche de la porte.) Empêchez cet homme de sortir !

FABRICE.

Mais, dans le cas présent, il n'y a qu'une difficulté à ce que la loi d'Alphonse le Chaste s'accomplisse...

L'ALCADE.

Et laquelle, monseigneur ?

FABRICE.

C'est que la femme que j'ai enlevée est déjà mariée.

L'ALCADE.

Diable !...

SILVIA, s'avançant et levant son voile.

Vous vous trompez, seigneur Fabrice, elle est libre...

PIQUILLO.

Pécaïre !...

(Il fait un bond vers la porte.)

L'ALCADE.

Empêchez cet homme de sortir !...

QUATUOR

L'ALCADE.

Puisque la chose se complique,
En attendant que tout s'explique,
Comme un enlèvement n'en existe pas moins,
A faire agir la loi je dois mettre mes soins.

ENSEMBLE

L'ALCADE.

Plus de doute, la chose est claire :
Seulement, pour finir l'affaire,
Il faut un prêtre et deux témoins.

PIQUILLO.

Gagnons la porte avec mystère;
Sans moi, pour terminer l'affaire,
Ils ont bien assez de témoins.

SILVIA.

Pour vous, seigneur, la chose est claire,
Et l'affront qu'on vient de me faire
N'a déjà que trop de témoins.

Digitized by Google

FABRICE.

Ce n'est pas elle, quel mystère!
Je suis trahi, la chose est claire;
Mais lui me le paiera du moins.

(Arrêtant Piquillo, qui est près de sortir.)

J'ignore encor, seigneur alcade,
Ce que vous pouvez contre moi;
Mais arrêtez ce camarade
Qui veut se soustraire à la loi.
Il est plus coupable que moi!

L'ALCADE.

Comment!... mais celui-ci, je crois le reconnaître.
Ailleurs déjà je vous ai vu, mon maître.

PIQUILLO.

Diable!

L'ALCADE.

Mais sous de plus beaux habits.

PIQUILLO.

Aïe!... je suis pris!...

L'ALCADE.

Oh! de nouveau la chose se complique.
Il faudra bien que tout s'explique;
Mais un enlèvement n'en existe pas moins :
A proclamer la loi je dois mettre mes soins.

(Il ouvre un livre.)

« Quiconque aura par force enlevé veuve ou fille,
Si grands que soient son rang et sa famille,
Devra, par l'hymen le plus prompt,
Réparer son affront,
A moins qu'il ne préfère
De tous ses biens lui faire
L'abandon. »

FABRICE.

O ciel!

SILVIA.

C'est tout, seigneur alcade?

FABRICE.

Madame, dites-moi quelle sera la fin
De cette étrange mascarade :
Voulez-vous ma personne, ou voulez-vous mon bien?

SILVIA.

A l'édit qui sur nous prononce
Il faut céder,
Pour le destin qu'il nous annonce

Digitized by Google

Vous décider.
Je sais que votre cœur appelle
De cet arrêt;
Je sais que je ne suis point celle
Qu'il vous faudrait.
Moi, je perds mon indépendance;
Mais une si haute alliance
C'est un honneur,
Seigneur!...
Mon droit ne peut faire aucun doute,
Et de l'invoquer il m'en coûte;
Mais j'ai la loi
Pour moi.

FABRICE.

Bien... Je réfléchirai.

L'ALCADE.

Cet autre qui se glisse
Vers la porte... à son tour, réglons son compte aussi.

FABRICE.

Tu vas payer ta trahison... Voici,
Seigneur, s'il est un crime en tout ceci,
Voici mon agent, mon complice!

L'ALCADE.

Son nom?

PIQUILLO.

Oh! monseigneur...

FABRICE.

Piquillo.

L'ALCADE.

L'aventure
S'éclaircit à la fin.
Traître, ton arrêt est sûre;
Ce jour, je t'assure,
Verra ta fin!...

PIQUILLO.

Monseigneur l'alcade, de grâce,
Apaisez-vous!
Ah! voyez, je pleure et j'embrasse
Vos deux genoux.
Contre moi je veux qu'on emploie
Tous les moyens;
Oui, je m'y résigne avec joie :
Prenez mes biens,
Châteaux, terres, qu'on les confisque;
Bien plus, à l'hymen je me risque,

Digitized by Google

Oui, de grand cœur,
Seigneur;
Et qu'au refus de don Fabrice,
A la señora l'on m'unisse...
Appliquez-moi
La loi!...

L'ALCADE.

Non, point de grâce! ici demeure...
Je l'ai dit, l'arrêt est rendu.
Vous avez tous deux un quart d'heure :
Vous, pour vous marier;... toi, pour être pendu.

SILVIA.

Ah! pour lui quelle surprise!
C'est une cruauté vraiment.
Dans cette étrange méprise,
Pour son amour quel dénoûment!
Du sort qui vous désespère
Bien des cœurs seraient jaloux;
Mais le temps saura, j'espère,
Adoucir votre courroux.

L'ALCADE.

Ainsi vous entendez bien mon arrêt, vous avez tous deux un quart d'heure; vous, pour vous marier, et toi, pour être pendu.

SCÈNE VII

PIQUILLO, FABRICE.

Ils se regardent.

PIQUILLO.

Eh bien, seigneur, Fabrice?

FABRICE.

Eh bien, monsieur le drôle?

PIQUILLO.

Vous avez un quart d'heure pour vous décider à vous marier.

FABRICE.

Et toi, quinze minutes pour te préparer à être pendu.

PIQUILLO

Que dites-vous de la position?

Digitized by Google

FABRICE.

Je dis que nous l'avons méritée tous les deux: moi, par ma sottise; toi, par ta maladresse.

PIQUILLO.

Ma foi, seigneur Fabrice, mon étonnement vaut bien le vôtre, et il y a là quelque tour de passe-passe du diable; je fais entrer doña Léonor dans ce cabinet, et c'est doña Silvia qui en sort...

FABRICE.

Misérable !...

PIQUILLO.

Ah ! voilà... On n'est pas plus tôt dans une situation équivoque, que non-seulement on vous abandonne, mais encore qu'on vous injurie... Eh bien, monseigneur, je ne suis pas si ingrat que vous, et, si je puis vous être bon à quelque chose dans l'embarras où vous vous trouvez, disposez de moi.

FABRICE.

Trêve de fanfaronnades, monsieur le faquin ! votre position n'est pas tellement brillante, ce me semble, qu'il vous reste du temps à perdre à vous apitoyer sur celle des autres... Je ne suis pas forcé de vivre avec ma femme, moi, tandis que vous êtes forcé de mourir avec votre corde, vous !...

PIQUILLO.

Tout beau, monseigneur, tout beau ! nous ne sommes encore que fiancés, et j'espère bien que le mariage n'aura pas lieu, par défaut de consentement de l'une des parties.

FABRICE.

Pardieu ! je voudrais bien savoir comment tu y échapperas?

PIQUILLO.

En mettant mon cou à une assez grande distance de la corde pour qu'ils ne puissent jamais se rejoindre.

FABRICE.

Alors, si tu as un moyen de sortir d'ici, comment n'en profites-tu pas à l'instant même ?...

PIQUILLO.

Parce que j'ai pour principe de ne jamais faire les choses qu'au moment où elles doivent être faites. L'alcade nous a donné un quart d'heure, c'est juste le temps qu'il me faut pour procéder à l'inventaire de quelque chose que j'ai là.

Digitized by Google

FABRICE.

Ce drôle m'amuserait, sur mon honneur, si je n'avais autre chose à faire que de l'écouter!...

PIQUILLO.

D'abord, fermons la porte en dedans, afin de ne pas être dérangés dans nos petites affaires... Ah! celle-ci... j'oubliais... Et maintenant que nous sommes chez nous...

FABRICE.

Que diable tires-tu de ta poche?

PIQUILLO.

De ma poche?... Je tire la poche du commissaire, que je lui ai coupée en embrassant ses genoux... Quand j'ai vu que je perdais mon temps à le prier, j'ai voulu tirer le meilleur parti possible de ma position, et alors je lui ai... Je suis un peu curieux de savoir ce qu'il y a dans cette poche; et vous, hein?...

FABRICE.

Que veux-tu que cela me fasse, à moi?

PIQUILLO.

Vous avez tort d'être si indifférent... Qui peut dire ce que contient la poche d'un commissaire!

FABRICE.

Vide-la alors, et n'en parlons plus!...

PIQUILLO.

Peste! comme vous y allez!... ce n'est pas ainsi que cela se pratique... Procédons selon les règles... Nous avons affaire à un homme de justice... Gare les nullités!... (*Il tire une montre qu'il pose sur la table.*) A huit heures de relevée...

FABRICE.

Mais c'est ma montre que tu as là?

PIQUILLO.

Vous croyez?

FABRICE.

J'en suis sûr...

PIQUILLO.

C'est possible: vous me l'aurez prêtée sans y faire attention... J'emprunte comme cela beaucoup de choses, et, quand on ne me les redemande pas, j'oublie de les rendre.

FABRICE.

Coquin!

Digitized by Google

PIQUILLO.

La séance est ouverte... Dans une poche de commissaire, qui a été reconnue avoir fait autrefois partie d'un vieux pourpoint râpé, et avoir été violemment séparée dudit pourpoint à l'aide d'un instrument tranchant, avons trouvé : *Premièrement.* Une bourse assez plate, objet qu'il nous a paru inutile de mentionner au procès-verbal. *Deuxièmement.* Des lettres de noblesse accordées à l'alcade Zambulos, en récompense de l'habileté qu'il a déployée dans ses fonctions... Voilà une récompense méritée; mais, comme ceci peut nous servir dans l'occasion, confisquons !... *Troisièmement.* Oh ! oh ! « Note sur les faits et gestes du nommé Piquillo... Liste des vols qu'il a commis... » Des vols !... « Dans les villes de Madrid, de Tolède, de Saragosse, d'Irun, de Barcelone, de Ségovie, etc. » Ceci étant des mémoires particuliers qui ne doivent être imprimés qu'après ma mort, je m'oppose à leur publicité. *Quatrièmement.* Ah ! ah ! le sceau royal, une lettre de Sa Majesté ! « Le seigneur Zambulos fera chercher dans Séville et ses environs un jeune seigneur de Burgos, qui se cache sous le nom de don Diègue. »

FABRICE.

Qu'est-ce que tu dis ? don Diègue ?

PIQUILLO.

C'est écrit.

FABRICE.

Après ? après ?...

PIQUILLO.

« Pour plus ample renseignement, il saura que le fugitif, dont le véritable nom est don Carlos de Mendoce, a auprès de lui sa sœur doña Léonor, qu'il fait passer pour sa femme. »

FABRICE.

Sa sœur ! doña Léonor ! Léonor est sa sœur ?... Mais lis donc, bourreau !

PIQUILLO.

Ma foi, lisez vous-même, monseigneur, si vous êtes pressé...

FABRICE.

« Il lui annoncera... »

PIQUILLO.

L'alcade Zambulos, toujours.

Digitized by Google

FABRICE.

Oui... « Il lui annoncera... » Sa sœur ! et moi qui avais cru... « Il lui annoncera que, sur la lettre que nous avons reçue de lui, et d'après les instances de don Fabrice d'Olivarès, nous lui accordons sa grâce pleine et entière, et qu'il peut revenir à Madrid... » Sa grâce ? Oh ! Piquillo, mon enfant, quelle idée tu as eue là... de couper la poche de ce vieil imbécile !...

PIQUILLO.

J'en ai souvent de pareilles; seulement, elles ne réussissent pas toujours aussi bien.

DUO

FABRICE.

O bonheur étrange !
Qui tout à coup change
Mon mauvais destin !
Eh quoi ! Léonore
Est donc libre encore,
Et j'aurai sa main !

PIQUILLO.

Aventure étrange !
Qui tout à coup change
Son mauvais destin !
Oui, sa Léonore
Sera libre encore
De donner sa main !
Mais un instant, seigneur, j'y pense,
Vous êtes engagé d'autre part.

FABRICE.

Ce n'est rien,
Je suis libre en perdant ma fortune et mon bien,
Et de cet abandon m'attend la récompense !
O Dieu ! si je pouvais leur écrire...

PIQUILLO.

Et pourquoi
N'écririez-vous donc pas ? que faut-il davantage ?
Voici plume et papier...

FABRICE.

Mais par qui mon message
Leur sera-t-il porté ?

PIQUILLO.

Par qui ? Parbleu ! par moi !

Digitized by Google

FABRICE.

Par toi?...

PIQUILLO.

Mais sans doute!...

FABRICE.

Et moi qui l'écoute!

PIQUILLO.

Ah! monseigneur doute?

FABRICE.

Mais l'alcade ici
Nous garde.

PIQUILLO.

Qu'importe!
Pourvu que je sorte?

FABRICE.

Par où?

PIQUILLO.

Par la porte!

FABRICE.

Elle est close...

PIQUILLO.

Ah! oui!

(Montrant la porte.)

Celle-là, mon maître,
Est close, peut-être;

(Montrant la cheminée.)

Mais pas celle-ci.

FABRICE.

Quoi! tu vas t'en aller par cette cheminée?

PIQUILLO.

A quel usage donc est-elle destinée?

FABRICE.

Ah! mon cher Piquillo, tu me sauves la vie!

PIQUILLO.

Seigneur, j'en ai l'âme ravie;
Mais il ne s'agit point de perdre notre temps.
A peine s'il nous reste encor quelques instants!
Allons donc, mon maître,
Vite, à votre lettre!
Écrivez...

FABRICE.

J'écris :
« Chère Léonore, »

Digitized by Google

PIQUILLO.

Bien!

FABRICE, écrivant.

« Je vous adore. »

PIQUILLO.

Adorez encore!
Si j'ai bien compris,
Plus à sa maîtresse
On peint sa tendresse
En mots insensés,
Plus on doit attendre;
Car, pour un cœur tendre,
Qui cherche à se rendre,
Trop n'est pas assez.

FABRICE.

Tiens, voici la lettre.

PIQUILLO.

Je cours la remettre.

FABRICE.

Bientôt?

PIQUILLO.

Aussitôt!

FABRICE.

Prends garde, mon enfant, la route n'est pas sûre:
Que feras-tu qui me rassure?

PIQUILLO.

Je chanterai quand je serai là-haut...

ENSEMBLE

FABRICE.

Adieu donc; le ciel te garde!
Qu'il te sauve de la garde,
Toi qui portes mon bonheur!

PIQUILLO.

Grand merci, monseigneur! Dieu toujours garde
Des alcades, de la garde,
Tout amant, tout voleur;
Adieu, monseigneur!

FABRICE.

On frappe... Il était temps... Piquillo! es-tu parti?... Piquillo!... Plus rien, il est en route; je puis ouvrir. (Il ouvre, don Diègue paraît.) Don Diègue!

Digitized by Google

SCÈNE VIII

FABRICE, MENDOCE.

MENDOCE.

Ne vous attendiez-vous pas à ma visite, seigneur don Fabrice?

FABRICE.

J'avoue que je l'espérais, mais pas sitôt...

MENDOCE.

Et moi aussi, j'ai été trompé dans mon espérance. Je cherchais un homme que je croyais libre, et je trouve un prisonnier; je venais demander raison, et l'on me fait justice... Dans tout cela, je ne trouve pas le compte de mon honneur, don Fabrice.

FABRICE.

Oh! plus de paroles hautaines et ennemies entre nous, don Diègue... ou plutôt don Carlos de Mendoce.

MENDOCE.

Vous connaissez mon nom?

FABRICE.

Écoutez, j'aime votre sœur.

MENDOCE.

Vous savez que Léonor?...

FABRICE.

N'essayez plus de me rien cacher, je sais tout...

MENDOCE.

Et qui vous a livré mes secrets?

FABRICE.

Une lettre du roi qui contient votre grâce, la permission de revenir à Madrid...

MENDOCE.

Cette lettre?...

FABRICE.

La voici... et je suis heureux de vous la remettre... Maintenant, j'aime votre sœur, vous le savez; je l'aime avec passion! Ces folies que vous croyez avoir à me reprocher sont un signe de mon amour, ces poursuites qui vous fatiguaient sont un gage de ma constance, cet enlèvement dont vous veniez me demander raison est une preuve que je ne puis

Digitized by Google

vivre sans elle... Allons, Mendoce, au lieu de me menacer de votre épée, tendez-moi la main; au lieu de me croire votre ennemi, appelez-moi votre frère!...

MENDOCE.

Mais comment le marquis d'Olivarès obtiendra-t-il de son père, duc et ministre, la permission de s'allier à un obscur hidalgo?

FABRICE.

J'ai celle du roi!...

MENDOCE.

Et la loi qui vous condamne à épouser Silvia?

FABRICE.

Me dégage de cette obligation, pourvu que j'abandonne mes biens et ma fortune...

MENDOCE.

Et vous ferez ce sacrifice à votre amour pour ma sœur?

(Entre Silvia avec Léonor voilée.)

FABRICE.

Un pauvre marquis, ruiné pour le moment, mais qui a quelques espérances dans l'avenir, vous convient-il pour beau-frère?

MENDOCE.

Fabrice, doña Léonor a dix mille piastres de rente, et doña Léonor est à vous.

FABRICE.

Merci, frère, merci!... A Léonor mon amour, à Silvia ma fortune.

SCÈNE IX

LES MÊMES, SILVIA, LÉONOR.

SILVIA, s'avançant.

Et qui vous a dit, seigneur Fabrice, que Silvia était assez orgueilleuse pour ambitionner l'un, ou assez vile pour accepter l'autre?

Digitized by Google

FABRICE et MENDOCE.

Silvia!...

SILVIA.

Oui, Silvia, qui, selon sa promesse, vous ramène votre sœur.

LÉONOR.

Mendoce!

MENDOCE.

Léonor!

FABRICE.

J'ai le pardon de votre frère, madame.

LÉONOR.

Puisque Mendoce me donne l'exemple, je ne serai pas plus sévère que lui.

SCÈNE X

LES MÊMES, L'ALCADE.

L'ALCADE, entrant.

Eh bien, le quart d'heure est passé... Sommes-nous décidé à nous marier?

FABRICE.

Oui, monsieur l'alcade.

L'ALCADE.

Bien! (Se retournant et cherchant Piquillo.) Et nous... sommes-nous prêt à être?... Eh bien, où est donc mon prisonnier?

FABRICE.

Que cherchez-vous donc, monsieur l'alcade?

L'ALCADE.

Rien, rien... Vous dites donc que vous êtes prêt au mariage?

SILVIA.

Oui; seulement, il y a subtitution de la fiancée, et je cède tous mes droits à doña Léonor, sœur de don Diègue.

Digitized by Google

L'ALCADE.

Don Diègue?... Attendez donc. Vous vous appelez don Diègue?

MENDOCE.

C'est-à- dire, maintenant que j'ai repris mon vrai nom, je m'appelle don Carlos de Mendoce.

L'ALCADE.

Oui, don Diègue, don Carlos... C'est cela... (Il fouille dans sa poche ; sa main passe au travers. Cherchant toujours Piquillo.) Il faut pourtant qu'il soit quelque part...

MENDOCE.

Aviez-vous quelque chose à me dire?...

(Entre Piquillo en moine.)

L'ALCADE.

Certainement, que j'avais quelque chose à vous dire : une lettre du roi qui vous concerne. (Regardant son bras, qui est passé tout entier à travers sa poche.) Eh bien, mais j'avais une poche cependant!...

SCÈNE XI

LES MÊMES, PIQUILLO.

PIQUILLO, frappant sur l'épaule de l'Alcade, et lui montrant sa poche qu'il tient.

N'est-ce pas cela que vous cherchez, mon frère?

L'ALCADE.

Tiens, tiens... justement!... Et comment diable ma poche se trouve-t-elle à votre main?

PIQUILLO.

Elle vient de m'être confiée par un grand pécheur nommé Piquillo, qui a eu le bonheur de se tirer sain et sauf des mains de l'alcade le plus habile!...

L'ALCADE.

Oh ! le brigand!

PIQUILLO.

Cette poche contenait vos lettres de noblesse, et comme

Digitized by Google

un alcade aussi habile ne saurait avouer s'être laissé duper de la sorte, Piquillo m'a chargé de vous proposer un échange.

L'ALCADE.

Et lequel ?...

PIQUILLO.

Ces lettres contre un sauf-conduit.

L'ALCADE.

Un sauf-conduit... Et qu'en fera-t-il?

PIQUILLO.

Il se repent... et veut devenir honnête homme...

L'ALCADE.

Mais il y avait dans la poche une bourse?...

PIQUILLO.

La voici.

L'ALCADE.

En effet, je vois la bourse; mais l'argent qui était dans la bourse...

PIQUILLO.

Il me l'a remis afin que je dise des messes pour son heureuse conversion...

L'ALCADE.

La liste des méfaits que le drôle a commis?...

PIQUILLO.

N'avez-vous pas son signalement?

L'ALCADE.

Mais enfin la lettre du roi pour le seigneur Mendoce?

MENDOCE.

Merci, monsieur l'alcade, elle est arrivée à son adresse?

L'ALCADE.

Le diable m'emporte si j'y comprends quelque chose!... C'est bien, c'est bien... Voici un sauf-conduit.

PIQUILLO.

Merci, mon alcade.

L'ALCADE.

Mais à la condition qu'il ne se représentera jamais devant mes yeux !...

Digitized by Google

PIQUILLO, détachant un coin de sa barbe et se faisant reconnaître de l'Alcade.

Peste ! il n'aurait garde !...

CHŒUR

Oh ! quel homme habile !
Quelle main subtile
Fit un coup si beau ?
C'est un grand maître !
Ce ne peut être
Que Piquillo !
Bravo !
Piquillo.

FIN DU TOME CINQUIÈME

Digitized by Google

TABLE

	Pages
DON JUAN DE MARANA.	1
KEAN.	101
PIQUILLO.	213

F, Aureau. — Imprimerie de Lagny

Digitized by Google

Digitized by Google

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ALEXANDRE DUMAS

THÉATRE

VI

Digitized by Google

ŒUVRES COMPLÈTES D'ALEXANDRE DUMAS

PUBLIÉES DANS LA COLLECTION MICHEL LÉVY

Acté 1
Amaury 1
Ange Pitou 2
Ascanio 2
Une Aventure d'amour 1
Aventures de John Davys 2
Les Baleiniers 2
Le Bâtard de Mauléon 3
Black 1
Les Blancs et les Bleus 3
La Bouillie de la comtesse Berthe . 1
La Boule de neige 1
Bric-à-Brac 2
Un Cadet de famille 3
Le Capitaine Pamphile 1
Le Capitaine Paul 1
Le Capitaine Rhino 1
Le Capitaine Richard 1
Catherine Blum 1
Causeries 2
Cécile 1
Charles le Téméraire 2
Le Chasseur de Sauvagine 1
Le Château d'Eppstein 2
Le Chevalier d'Harmental 2
Le Chevalier de Maison-Rouge . . 2
Le Collier de la reine 3
La Colombe. — Maître Adam le Calabrais, 1
Le Comte de Monte-Cristo 6
La Comtesse de Charny 6
La Comtesse de Salisbury 2
Les Compagnons de Jéhu 3
Les Confessions de la marquise . 2
Conscience l'Innocent 2
Création et Rédemption. — Le Docteur mystérieux 2
— La Fille du Marquis 2
La Dame de Monsoreau 3
La Dame de Volupté 2
Les Deux Diane 3
Les Deux Reines 2
Dieu dispose 2
Le Drame de 93 3
Les Drames de la mer 1
Les Drames galants. — La Marquise d'Escoman 2
La Femme au collier de velours . 1
Fernande 1
Une Fille du régent 1
Filles, Lorettes et Courtisanes . 1
Le Fils du forçat 1
Les Frères corses 1
Gabriel Lambert 1
Les Garibaldiens 1
Gaule et France 1
Georges 1
Un Gil Blas en Californie 1
Les Grands Hommes en robe de chambre : César 2
— Henri IV, Louis XIII, Richelieu. 2
La Guerre des femmes 2
Histoire d'un casse-noisette . . . 1
Les Hommes de fer 1
L'Horoscope 1
L'Ile de Feu 2
Impressions de voyage : En Suisse. 3
— Une Année à Florence . . . 1
— L'Arabie Heureuse 3
— Les Bords du Rhin 2
— Le Capitaine Arena 1
— Le Caucase 2
— Le Corricolo 2
— Le Midi de la France 2
— De Paris à Cadix 2
— Quinze jours au Sinaï 1
— En Russie 4
— Le Speronare 2
— Le Véloce 2
— La Villa Palmieri 1
Ingénue 2
Isabel de Bavière 2
Italiens et Flamands 2
Ivanhoe de Walter Scott (traduction) 2
Jacques Ortis 1
Jacquot sans Oreilles 1
Jane 1
Jehanne la Pucelle 1
Louis XIV et son Siècle 4
Louis XV et sa Cour 2
Louis XVI et la Révolution . . . 2
Les Louves de Machecoul 3
Madame de Chamblay 2
La Maison de glace 2
Le Maître d'armes 1
Les Mariages du père Olifus . . . 1
Les Médicis 1
Mes Mémoires 10
Mémoires de Garibaldi 2
Mémoires d'une aveugle 2
Mémoires d'un médecin : Balsamo. 5
Le Meneur de loups 1
Les Mille et un Fantômes 1
Les Mohicans de Paris 4
Les Morts vont vite 2
Napoléon 1
Une Nuit à Florence 1
Olympe de Clèves 3
Le Page du duc de Savoie 2
Parisiens et Provinciaux 2
Le Pasteur d'Ashbourn 2
Pauline et Pascal Bruno 1
Un Pays inconnu 1
Le Père Gigogne 2
Le Père la Ruine 1
Le Prince des Voleurs 2
La Princesse de Monaco 2
La Princesse Flora 1
Les Quarante-Cinq 3
La Regence 1
La Reine Margot 2
Robin Hood le Proscrit 2
La Route de Varennes 1
Le Salteador 1
Salvator (suite des Mohicans de Paris) . 5
Souvenirs d'Antony 1
Les Stuarts 1
Sultanetta 1
Sylvandire 1
La Terreur prussienne 2
Le Testament de M. Chauvelin . . 1
Théâtre complet 25
Trois Maîtres 1
Les Trois Mousquetaires 2
Le Trou de l'enfer 1
La Tulipe noire 1
Le Vicomte de Bragelonne 6
La Vie au Désert 2
Une Vie d'artiste 1
Vingt Ans après 3

F. Aureau et Cie. — Imp. de Lagny.

Digitized by Google

THÉATRE COMPLET

DE

ALEX. DUMAS

VI

CALIGULA

PAUL JONES — L'ALCHIMISTE

NOUVELLE ÉDITION

PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE

BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

1874

Droits de reproduction et de traduction réservés

Digitized by Google

Digitized by Google

CALIGULA

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES, EN VERS

PRÉCÉDÉE D'UN PROLOGUE

Théâtre-Français. — 26 décembre 1837.

Il y avait, pendant la soirée du 26 décembre 1837, dans la salle du Théâtre-Français, un homme à qui je dédie ce drame: il ignore qu'il doive lui être offert: mais peut-être devinera-t-il, en lisant ces lignes, que c'est à lui qu'il est adressé. S'il en est ainsi, c'est tout ce que je veux; car alors il n'aura pas plus douté de ma reconnaissance que, dans l'occasion, je n'ai douté de son appui.

ALEX. DUMAS.

30 décembre 1837.

PRÉFACE

Il y a cinq ans que l'idée de cette tragédie m'est venue, et, depuis cinq ans, il ne s'est point passé un jour sans que je m'en occupasse.

C'est que ce n'était plus, comme *Antony*, une œuvre de sentiment; comme *la Tour de Nesle*, un drame d'improvisation; ni comme *Angèle*, un tableau de mœurs.

C'était toute une époque inconnue, ou, qui pis est, mal connue; une époque que, arrivés à un certain âge, nous ne revoyons plus qu'à travers les souvenirs fastidieux du collége, et qu'il fallait reconstruire sur le terrain mouvant du théâtre, dans les limites étroites de la scène et d'après l'architecture sévère des unités.

Ajoutez à cela que l'antiquité, telle que nous l'avait montrée dans ses tragédies l'école voltairienne, était tombée dans

Digitized by Google

un si merveilleux discrédit, que l'ennui qu'elle traînait à sa suite était devenu proverbial; c'était donc plus qu'une innovation que je tentais : c'était une réhabilitation.

Aussi, une fois déterminé à entreprendre mon œuvre, rien ne me coûta pour l'accomplir; les souvenirs imparfaits du collége étaient effacés; la lecture des auteurs latins me parut insuffisante; et je partis pour l'Italie, afin de voir Rome; car, ne pouvant étudier le cadavre, je voulais au moins visiter le tombeau.

Je restai deux mois dans la ville aux sept collines, visitant le jour le Vatican, et la nuit le Colisée; mais, après avoir tout rebâti dans ma pensée, depuis les prisons Mamertines jusqu'aux bains de Titus, je m'aperçus que je n'avais vu qu'une face du Janus antique; face grave et sévère qui était apparue à Corneille et à Racine, et qui, de sa bouche de bronze, avait dicté à l'un *les Horaces*, et à l'autre *Britannicus*.

C'était Naples, la belle esclave grecque, qui devait m'offrir ce second visage, voilé, pour nos grands maîtres, sous la lave d'Herculanum et la cendre de Pompéi; visage gracieux comme une élégie de Tibulle, riant comme une ode d'Horace, moqueur comme une satire de Pétrone. Je descendis dans les souterrains de Resina; je m'établis dans la maison du Faune; pendant huit jours, je vécus m'éveillant et m'endormant dans une habitation romaine, touchant du doigt l'antiquité, non plus l'antiquité élevée, poétique et divinisée, telle que nous l'ont transmise Tite-Live, Tacite et Virgile, mais l'antiquité familière, matérielle et confortable, comme nous l'ont révélée Properce, Martial et Suétone. Alors *la nation togée* commença pour moi à descendre de son piédestal, à revêtir une forme palpable, à prendre une allure vivante : je peuplai ces maisons vides de leurs habitants disparus, depuis le palais du patricien jusqu'à la boutique du marchand d'huile; et tous les degrés de l'échelle immense, qui commençait à l'empereur pour ne s'arrêter qu'à l'esclave, m'apparurent dans un rêve pareil à celui de Jacob, distinctement remplis d'êtres semblables à nous, qui montaient et qui descendaient. Ce n'était

Digitized by Google

point assez encore : j'allai à eux, j'ouvris leur tunique, je soulevai leur manteau, j'écartai leur toge, et partout je trouvai l'homme d'Homère et de Diogène, de Dante et de Swift, avec sa taille de pygmée et ses désirs de géant.

Alors, de la connaissance des hommes, j'essayai de passer à la science des choses ; je tentai de me rendre compte de ces époques qui nous ont été transmises, mais non pas expliquées ; je vis des empereurs insensés et un peuple esclave, cent soixante millions d'hommes victimes de l'astuce d'un tigre ou de la férocité d'un lion. Je cherchai un motif à ses crimes inouïs et à cette patience sans terme ; et voici ce que je crus deviner, en abandonnant la philosophie pour la foi, et en regardant le monde païen au point de vue providentiel :

A cette époque, Rome était non-seulement la capitale de l'empire, mais encore le centre du monde ; elle faisait un si grand bruit à la surface de la terre, que l'on n'entendait pas même le murmure des autres villes ; elle couvrait de ses maisons tout l'espace qui s'étend de Tivoli à Ostia, et de Pontemolle à Albano. Dans cette immense ruche bourdonnaient, comme des abeilles, cinq millions d'habitants, c'est-à-dire six fois la population de Paris et quatre fois celle de Londres. Elle avait un superbe jardin qui s'étendait du Vésuve au mont Genèvre, un voluptueux gynécée qu'on appelait Baïa, une splendide maison de campagne que l'on nommait Naples, et deux immenses greniers toujours pleins de blé et de maïs, la Sicile et l'Égypte. De plus, soit par captation, soit par force, elle avait hérité des trésors de Babylone et de Tyr, ses aïeules, du commerce de Carthage et d'Alexandrie, ses rivales, et de la science d'Athènes, son institutrice.

Aussi, de cette centralisation d'hommes, d'or et de science, était-il résulté des mœurs étranges, un luxe insensé, une corruption gomorrhéenne : le colosse romain, tout puissant qu'il était en apparence, éprouvait parfois de subites commotions, de souterraines secousses et de mystérieux tremblements. C'est que la terre était alors pareille à une femme dont la grossesse touche à son terme ; elle sentait tressaillir son fruit

Digitized by Google

dans ses entrailles; fruit inconnu, prédit par la Salutation angélique et attendu par la Foi. Le monde antique craquait de vétusté; l'Olympe païen se lézardait de l'orient à l'occident; l'univers était dans la torpeur d'un serpent qui change de peau. Un frissonnement mortel courait par cette société, qui essayait de combattre le pressentiment de l'orgie, et qui, d'une main chaude de luxure, tentait d'effacer avec du vin et du sang les mots fatals écrits par le doigt de l'ange sur les murs suants du festin. Enfin Rome n'osait plus se fier ni à la terre ni au ciel : elle était entre un volcan et un orage; elle avait sous ses pieds des catacombes pleines, et sur sa tête un Olympe vide!

C'est qu'elle venait d'être choisie pour les desseins du Seigneur; c'est que, cité prédestinée, d'écueil, elle allait devenir phare; c'est que, creuset immense où le genre humain se transformait en bouillonnant, elle était en même temps le moule gigantesque duquel devait sortir un nouveau monde.

Or, comme les révolutions humaines, quoique conduites par la main du Seigneur, ne peuvent s'accomplir que par des moyens humains, Dieu voulut saper à la fois cette forteresse d'iniquités par la tête et par la base : il envoya la folie aux empereurs et la foi aux esclaves.

Aussi voyez-les tour à tour, ces Césars, comme, à peine montés à ce faîte qu'on appelle l'empire, ils sont pris d'un vertige soudain, d'une folie incroyable, d'un aveuglement inouï, qui commence à Tibère et qui finit à Julien! Voyez comme cette démence sanglante anéantit imprudemment tout ce qui peut lui servir d'appui, en frappant sur la chevalerie et le patriciat, ces soutiens naturels de toute monarchie. Voyez comme cette noblesse éperdue se détruit elle-même, et, sur un mot, sur un geste, sur une parole de son tyran, tend la gorge, s'ouvre les veines, ou se laisse mourir de faim! c'est une soif de mort, une monomanie de néant; et Rome n'a pas un palais d'où ne sortent des cris, des râles et des soupirs.

Maintenant, jetez les yeux sur l'extrémité opposée de la société : au lieu du désespoir, la consolation; en place des

Digitized by Google

bourreaux armés de la hache, des vieillards portant la croix et l'Évangile; au contraire d'une main qui creuse la terre, un doigt qui montre le ciel.

Ainsi la colère de Dieu descendait sur les grands, et sa clémence s'étendait sur les petits ; ces deux envoyées du Seigneur marchaient au-devant l'une de l'autre; l'une descendant de l'empereur au peuple, l'autre montant du peuple à l'empereur; elles se rencontrèrent dans le milieu de la société, chacune ayant fait son œuvre. Dès lors, il y eut un pape au lieu d'un César, des martyrs en place des gladiateurs, des chrétiens et plus d'esclaves. Une seconde Genèse était accomplie; à la lumière des yeux succédait la lumière de l'âme. Dieu avait refait un nouveau monde avec les débris de l'ancien!

Une fois arrivé à ce point de vue, on doit comprendre tout ce qu'offrait de poétique et d'élevé à mon esprit cette lutte du paganisme mourant et de la foi naissante. Je ne m'occupai donc plus qu'à choisir dans ces trois siècles de transformation une époque avantageuse au développement de mon sujet. La fin du règne du successeur de Tibère me parut la plus appropriée à mes théories providentielles; sur trois types dont j'avais besoin, l'histoire m'en offrait deux, et, depuis longtemps, mon imagination avait enfanté le troisième : ces trois types étaient Messaline, Caligula, Stella.

Or, je vous le demande : ouvrez Tacite, Suétone et Juvénal, et dites-moi si, pour s'incarner dans une femme, le luxe, la débauche et le crime eussent choisi quelque autre que Messaline? N'était-elle pas belle, voluptueuse et souillée comme la société qu'elle représente, cette courtisane impériale qui, après douze ans de débauches infinies et de puissance absolue, abandonnée un jour de ses amants, de ses sujets et de ses esclaves, ne trouva, pour aller au-devant de la mort, d'autre guide qu'un boueur, et d'autre char que le tombereau qui servait à voiturer les immondices?

Dites-moi, Caïus César, que les soldats appelaient Caligula, n'était-il pas bien le fou qu'il me fallait pour faire ressortir les vues mystérieuses de la Providence? Pouvais-je trouver

Digitized by Google

mieux que le maître d'Incitatus, le mari de la Pleine-Lune, le rival de Jupiter, pour porter le premier coup au vieux Panthéon, devenu trop étroit à six mille dieux? et devais-je croire aveuglément, avec ceux qu'il faisait mourir, que la cause de sa démence n'était autre que l'hippomane versé dans sa coupe par l'amoureuse Césone?

Quant à Stella, cette étoile chrétienne qui remonte d'occident en orient, je n'ai point, ce me semble, besoin d'expliquer autre chose que son apparition prématurée sur l'horizon romain. Ce n'est que l'an 59 ou 60 de l'ère moderne, je le sais, qu'il fut question de martyrs, et Suétone est, je crois, le premier des auteurs latins qui constate vers cette époque *des rixes arrivées à propos d'un certain Christ.* Aussi ai-je été au-devant de l'objection, quelque infime qu'elle fût, en encadrant dans ma tragédie la tradition provençale de la Madeleine, si vivante et si respectée encore aujourd'hui sur la côte de la Camargue et dans la vallée que domine la Sainte-Beaume : or, selon cette tradition, ce fut l'an 40 du Christ que les saints exilés touchèrent les champs de Marius; il n'y a donc rien d'étonnant qu'un an après, cette tradition soit racontée à Rome par la jeune convertie qui avait assisté à leur débarquement.

Une fois ma tragédie établie et tournant aux yeux des spectateurs sur ce triple pivot, on conçoit combien facilement j'abandonne le reste à la critique. Que ceux qui font un mérite à Racine d'avoir vieilli Junie me fassent un crime d'avoir rajeuni Cherea, dont ils ne savent pas même écrire le nom; que ceux qui admirent la mort de Mercutio au second acte de *Romeo et Juliette* s'étonnent que j'aie fait ouvrir les veines à Lepidus avant la fin du prologue de *Caligula;* que ceux enfin qui ont crié à l'immoralité d'Antony et de Marguerite de Bourgogne, me reprochent la chasteté de Messaline, peu m'importe : ceux-là n'ont vu de mon œuvre que la forme; ils ont tourné autour de la tente, sans voir l'arche qu'elle abritait; ils ont examiné les vases et les chandeliers de l'autel, mais ils n'ont point ouvert le tabernacle.

Digitized by Google

Seul, le public a compris instinctivement qu'il y avait sous cette enveloppe visible une chose mystérieuse et sainte; il a suivi l'action dans tous ses replis de serpent; il a écouté pendant quatre heures, avec recueillement et religion, le bruit de ce fleuve roulant des pensées qui lui ont paru nouvelles et hasardées peut-être, mais chastes et graves : puis il s'est retiré la tête inclinée, et pareil à un homme qui vient d'entrevoir en rêve la solution d'un problème qu'il avait souvent et vainement cherché pendant ses veilles.

Et, maintenant que le nouveau navire que je viens de lancer sur l'océan de la critique a arboré son véritable pavillon, vienne le calme ou la tempête, il est prêt pour l'un comme pour l'autre.

ALEX. DUMAS.

DISTRIBUTION

CALIGULA	MM.	LIGIER.
CLAUDIUS		AUGUSTE.
AFRANIUS		FONTA.
CHEREA		FIRMIN.
CAIUS LEPIDUS		MENJAUD.
ANNIUS MINUCIANUS		REY.
CORNELIUS SABINUS		MIRECOUR.
PROTOGÈNE		SAINT-AULAIRE.
AQUILA		BEAUVALLET.
BIBULUS		ARSÈNE.
APELLE LE PRÉTEUR URBAIN UN LICTEUR UN SOLDAT		MONROSE.
UN PORTIER UN AFFRANCHI		MATHIEN.
UN GARÇON DE BAINS CHEF DE PRÉTORIENS	MM.	FAURE.
UN SOLDAT UN MENDIANT UN ESCLAVE		ALEXANDRE.
MESSALINE	Mlles	NOBLET.
STELLA		IDA FERRIER.
JUNIA	Mmes	PARADOL.
PHŒBÉ HEURE DU JOUR		LARGUÉ.
HEURE DE LA NUIT		ABIT.

SÉNATEURS, FLAMINES, CLIENTS, LICTEURS, SOLDATS, ESCLAVES, AFFRANCHIS, etc.

Le prologue, à Rome; le premier acte, à Baïa; les deuxième, troisième, quatrième et cinquième actes, à Rome. An du Christ 41. —

Digitized by Google

PROLOGUE

Une rue donnant sur le Forum. Au premier plan, à gauche, une boutique de barbier, avec ces mots écrits au-dessus de la porte : BIBULUS, TONSOR. Au deuxième plan, du même côté, la maison du consul Afranius, avec les deux haches pendues à la porte. Au deuxième plan, à droite, l'entrée d'un bain public, surmontée du *Balnea*. Au premier plan, une petite maison appartenant à Messaline. Au milieu du théâtre, la voie Sacrée, remontant la scène et passant au septième plan, derrière les temples de la Fortune et de Jupiter Tonnant. Au fond, la roche Tarpéienne.

—

SCÈNE PREMIÈRE

PROTOGÈNE, DEUX GARDES et DEUX ESCLAVES, entrant par le troisième plan de droite, traversant la scène, et allant frapper à la porte du Barbier.

PROTOGÈNE.

Holà ! barbier, holà ! lève-toi.

UN DES GARDES.

Le pauvre homme
En est sans doute encor, maître, à son premier somme,
Et rêve en ce moment que Jupiter Stator
Pour enseigne lui fait don de sa barbe d'or.

PROTOGÈNE.

Raison de plus, s'il fait un rêve sacrilége,
Pour l'éveiller ! Holà ! la porte.

UN DES GARDES, s'apprêtant à frapper du pommeau de son épée.

Enfoncerai-je ?

(Bibulus ouvre sa fenêtre.)

PROTOGÈNE.

C'est heureux, à la fin ! Eh !

BIBULUS.

Que me voulez-vous ?

PROTOGÈNE.

Au nom de l'empereur, à l'instant ouvrez-nous.

BIBULUS.

Pardon, maître, on y va.

(Il referme sa fenêtre. Au même moment, la porte de Messaline s'ouvre, et une Esclave nubienne y passe la tête et examine ceux qui sont dans la rue.)

Digitized by Google

PROTOGÈNE.

N'attendez pas qu'il sorte,
Et, dès qu'il paraîtra sur le seuil de sa porte,
Saisissez-le chacun par un bras.

LES DEUX GARDES, exécutant l'ordre.

Viens ici.

BIBULUS.

Maîtres! au nom des dieux, que veut dire ceci?
Pauvre, obscur, inconnu, de race populaire,
Je n'ai point de César encouru la colère;
Maître, songez-y bien, cela ne se peut pas.

PROTOGÈNE.

Le regard de César ne descend point si bas;
Il porte au ciel un front radieux et superbe,
Et c'est à d'autres yeux à regarder sous l'herbe
Si quelque insecte impur, vainement épié,
Ne rampe pas vers lui pour le piquer au pié.

BIBULUS, vivement.

Oui, César est un dieu! Jupiter est son père,
Diane est son épouse, et chacun sait, j'espère,
Que jamais par un mot ma folle impiété
N'osa porter atteinte à sa divinité.
Je jure par César et par sa sœur Drusille
Que l'empereur n'a pas d'esclave plus docile
Que le pauvre barbier qui, courbé devant vous,
De sa bouche tremblante embrasse vos genoux.

PROTOGÈNE.

Aussi n'est-ce pas toi qui dois craindre à cette heure.

BIBULUS, se relevant.

Oh!

PROTOGÈNE.

Non; mais on m'a dit, barbier, que ta demeure,
Toujours pleine de beaux qu'attirent tes talents,
Était le rendez-vous de jeunes insolents
Dont la langue imprudente, en ses discours frivoles,
Critique de César les faits ou les paroles.

BIBULUS.

Et qui donc oserait à Rome, sans terreur,
Parler imprudemment du divin empereur?

PROTOGÈNE.

Je ne sais; mais malheur à qui prend tant d'audace!

Digitized by Google

Je vais dans ta maison m'établir à ta place;
Je suis à mon souhait servi par le hasard :
N'est-ce pas aujourd'hui que triomphe César?
En cette occasion, la foule, ce me semble,
Avide de spectacle, au Forum se rassemble.
Autour du mille d'or, centre de l'univers,
Il se presse en ce cas tant de peuples divers,
Que, peut-être, en planant sur ce confus mélange,
Au vol j'arrêterai quelque parole étrange,
Telle, m'assure-t-on, que l'écho quelquefois
Autour de ta maison en dit à demi-voix.

BIBULUS.

Fais à ta volonté, car César est le maître.
César, comme les dieux, a droit de tout connaître;
César distinguera le crime de l'erreur.
Vive César! César est un grand empereur.

PROTOGÈNE, entrant chez Bibulus.

Allez!

(Les Gardes emmènent Bibulus; Protogène referme la porte.)

SCÈNE II

L'ESCLAVE, CHÉRÉA, MESSALINE.

L'ESCLAVE, qui a suivi des yeux les Gardes, revenant à la porte de Messaline.

Ils sont partis, la rue est solitaire;
Seigneur, tu peux sortir.

CHEREA, descendant le premier et s'arrêtant au bas du seuil de la porte.

Ah! quand donc, sans mystère;
Quand donc, ô ma beauté, pourrai-je, jusqu'au jour,
Entre tes bras chéris endormir mon amour,
Sans craindre que l'esclave, assise à notre porte
Pour compter les moments que le plaisir emporte,
Ne vienne tout à coup dire, quand je me croi
Depuis une heure à peine au ciel ou près de toi :
« Allons, jeune homme, allons, debout, le temps te presse;
Il faut te séparer de ta belle maîtresse,
Car voici que déjà vers l'orient lointain
Scintille Lucifer, l'étoile du matin. »
Oh! quand serai-je donc, en mon amour tranquille,

Digitized by Google

Pareil au laboureur qui, sous sa faux agile,
Voit tomber les épis l'un sur l'autre couchés
Et ne quitte ses champs qu'entièrement fauchés?
Le ciel me fera-t-il ce bonheur sans mélange
Qu'il donne au vigneron ardent à sa vendange,
Qui, du matin au soir dans sa treille perdu,
Cueille le raisin mûr sur son front suspendu?
Et n'aurai-je jamais cette joie où j'aspire
Du pêcheur qui reçut sa barque pour empire,
Mais qui, tant qu'il lui plaît, fouille le flot amer
Et rejette vingt fois ses filets à la mer?
Oh! ce loisir si doux que l'homme aux dieux envie
Et que j'achèterais de dix ans de ma vie,
Déesse de mon cœur, oh! dis-moi, quand le sort
Me l'accordera-t-il?

MESSALINE.

Quand César sera mort.

CHEREA.

Eh quoi! toujours mêler des paroles sanglantes
Aux baisers suspendus à nos lèvres brûlantes,
Et faire à chaque instant briller à mon regard
En ton œil la vengeance, en ma main le poignard
Oh! que tu devrais mieux, délices de mon âme,
Tout entière à l'amour par qui règne la femme,
De même qu'à l'instant je le ferais pour toi,
Oh! que tu devrais mieux oublier tout pour moi,
Pour moi qui, sur un mot de ta bouche chérie,
Quitterais aussitôt amis, parents, patrie,
Mon aigle consulaire et mes vieux vétérans,
Frères qui m'ont vu naître et grandir dans leurs rangs!
Veux-tu changer, fuyant cette Rome funeste,
En un trésor d'amour l'avenir qui nous reste?
Quitte ton vieil époux et ton royal amant.
Pour nous soustraire à tous, nous pourrons aisément
Trouver quelque retraite éloignée et profonde.

MESSALINE.

César étend son bras et touche au bout du monde.

CHEREA.

César, toujours César! Il revient aujourd'hui,
Et je m'en vais afin que tu sois mieux à lui;
Voilà de ces pensers qui brisent, qui torturent,

Digitized by Google

Et rendent insensés ceux-là qui les endurent.
Oh! tu ne m'aimes pas, cruelle, toi qui peux
Partager sans mourir un seul cœur entre deux.

MESSALINE.

Crois-moi, César n'a point consulté mon envie;
César m'a demandé mon amour ou ma vie.
Il n'obtint l'un ni l'autre en son désir brutal,
Mais en place il reçut un présent plus fatal;
Et, depuis ce moment, sa luxure, abusée,
A caressé ma haine en plaisir déguisée.
Tu te plains quand tu peux te venger,... insensé!
Oh! que si seulement mon bras mieux exercé,
Tribun, savait par où la pointe d'une lame
Peut ouvrir dans le corps un passage pour l'âme,
Que, seule accomplissant mes projets résolus,
L'Olympe compterait bientôt un dieu de plus!
Alors, plus de terreurs, alors plus de mystère;
César au ciel, plus rien à craindre sur la terre,
Plus rien entre nous deux pour troubler nos plaisirs,
Qu'un fantôme d'époux sans droits et sans désirs,
Qui, pourvu qu'on le laisse, en une basse orgie,
S'endormir chaque soir sur la table rougie,
Ne songera jamais, ivre jusqu'au matin,
A chercher d'autre lit que celui du festin.
Alors, mon Cherea, plus d'esclave importune
Qui trouble ces instants donnés par la Fortune,
Et qui prenne, avant l'heure effrayant notre amour,
La lueur de Phœbé pour les rayons du jour.
Alors au moissonneur la moisson sans pareille,
Alors au vigneron les trésors de sa treille,
Alors au beau pêcheur qui vers moi voguera
Un océan d'amour...

CHEREA.

C'est bien, César mourra.

L'ESCLAVE, accourant.

On vient de ce côté; rentre vite, maîtresse.

MESSALINE, entraînée par l'Esclave.

Adieu, mon Cherea, je t'aime.

(Elle rentre.

CHEREA.

Enchanteresse,

Digitized by Google

Te tromper en amour est, dit-on, malaisé;
J'accepte le défi : c'est bien, au plus rusé !

SCÈNE III

CHEREA, caché contre la porte; ANNIUS MINUCIANUS, CORNELIUS SABINUS, CAIUS LEPIDUS.

Les trois nouveaux arrivants entrent couronnés de fleurs, les vêtements en désordre et riant aux éclats.

CHEREA.

Quels sont ces jeunes fous?

ANNIUS.

Que Cerbère m'emporte,
Si je ne vois là-bas, debout contre une porte,
Quelque chose qui prend forme de corps humain!

SABINUS.

Holà! qui va de nuit sur le pavé romain?

LEPIDUS.

Es-tu coupeur de bourse ou quêteur de caresses,
Et viens-tu nous voler notre or ou nos maîtresses?

SABINUS.

Ton nom, vite, ton nom, car nous sommes pressés.

CHEREA.

Patience, seigneurs; je ne sais point assez,
Pour vous répondre encor, qui vous êtes, vous autres;
Je vous dirai mes noms quand je saurai les vôtres.

LEPIDUS.

C'est trop juste, et Minerve a parlé par ta voix.
Écoute : celui-là qu'à ma droite tu vois,
Ou que tu ne vois pas, tant cette nuit avare
Est noire à défier la gueule du Tartare,
C'est Annius; son père et le mien autrefois
Furent amis; de plus, républicains, je crois.
Attends!... oui, c'est cela... D'être exact je me pique.
Sais-tu ce que c'était, toi, que la République?
Dis-le, s'il t'en souvient encore par hasard.
Du reste, vieux Romain, plus noble que César,
Et qui descend tout droit de la première pierre
Qui par Deucalion fut jetée en arrière.
Cet autre maintenant qu'à ma gauche voici...

Digitized by Google

Où donc es-tu? Voyons, arrive par ici...
Cet autre dont la main cherche à toucher la mienne,
C'est Sabinus, tribun dans la prétorienne.
Il me faut l'avouer, c'est un homme nouveau;
Mais c'est un élégant, ce qu'on appelle un beau.
Il grasseye en parlant, met des mouches, du rouge;
Ce qui n'empêche pas qu'en quelque ignoble bouge
Avec des libertins il n'aille, chaque nuit,
Jouer à la tessère et boire du vin cuit.
Au reste, plein d'esprit, mais de propos infâmes;
Ce qui fait que le drôle est adoré des femmes,
Et que quiconque est père, époux ou même amant,
Ne doit pas le quitter des yeux un seul moment.
Quant à moi, qui te fais leur portrait de la sorte,
A moi, ton serviteur, qui, quoique Romain, porte
Le costume persan, par la raison, mon cher,
Qu'il est plus élégant et tient plus chaud l'hiver,
Mon nom est Lepidus; mon père pour Athènes,
Avec un pédagogue appelé Callisthènes,
Depuis bientôt trois ans, m'a fait partir, et, là,
J'ai fort étudié la sagesse... Voilà!
Mais la sagesse écrite en toute la nature,
Et qu'en ce livre immense enseignait Épicure,
Donc, j'ai philosophé si longtemps et si bien,
Que je doute de tout et ne crois plus à rien,
Si ce n'est au plaisir, divin rayon de flamme,
Que Jupiter a mis dans le vin et la femme.
Battu d'un ouragan par les dieux envoyé,
Et la preuve est que mon professeur s'est noyé,
Avant-hier, j'ai touché le rivage d'Ostie;
Pour fêter mon retour, nous avons fait partie
D'aller souper ensemble à la taverne, hier soir;
Ce qui s'est accompli, comme tu peux le voir,
Là, nous avons passé de nos nuits la plus belle,
Avec... devine qui? des prêtres de Cybèle,
Des faiseurs de cercueils, des juifs, des bateleurs,
Enfin, tout ce que Rome a de mieux en voleurs:
De façon qu'au sortir du bouge, tout hilares,
Nous n'avons pas voulu rentrer chez nos dieux lares
Sans rosser quelque peu les cohortes des nuits.
Cette occupation ici nous a conduits;

Digitized by Google

Si bien que, nous trouvant auprès de la boutique
Du barbier Bibulus, sur le Forum antique,
Nous avons résolu de voir passer César,
Qui, ce matin, mon cher, triomphe par hasard.
Ah! ah! ah! que la vie est amusante, et comme
Jupiter a dû rire alors qu'il créa l'homme!
Et maintenant, mon cher, n'ayant plus de raisons
De refuser encor de nous dire tes noms,
Parle, ainsi que j'ai fait, sans crainte et sans mystère.

CHEREA.

Vous vous trompez, amis, je dois toujours les taire;
Car vous ne m'étiez pas assez connus tantôt,
Et voilà maintenant que je vous connais trop.
Ainsi donc trouvez bon qu'incognito je passe.

SABINUS.

Oh! la plaisanterie alors change de face;
Elle a, comme Janus, deux visages; c'est bien,
L'un rit et l'autre mord: face d'homme et de chien.

CHEREA.

Me laissez-vous passer?

ANNIUS.

La chose est impossible.

CHEREA.

Prenez garde!

SABINUS, riant.

Ah! ah! ah! sa colère est risible.

CHEREA, tirant son épée.

Arrière!

LEPIDUS, à Annius.

Que dis-tu de ce ton menaçant?

CHEREA, se couvrant le visage de son manteau.

Je vous dis que l'on passe et le prouve en passant.

(Il sort en passant entre Annius et Lepidus.)

SCÈNE IV

LES MÊMES, hors CHEREA.

LEPIDUS, se débattant dans les bras d'Annius, qui le retient.

Que fais-tu?

Digitized by Google

ANNIUS, lui montrant Cherea, qu'il a reconnu.

Cherea, l'amant de Messaline.

LEPIDUS.

C'est autre chose alors... Devant toi je m'incline,
Toi qui presses, trois fois et quatre fois heureux,
Un si riche trésor dans tes bras amoureux.
Je veux, pour mériter des faveurs aussi grandes,
A cette porte aussi suspendre des guirlandes,
Et verser, dès demain, sur son seuil embaumé
Et la myrrhe odorante et le nard parfumé;
Oui, dès ce soir.

SABINUS.

Permets! du moment que l'orgie
Dégénère en idylle et tourne à l'élégie,
Je n'en suis plus; bonjour... Près d'ici, je connais
Une honnête maison où l'on joue... et j'y vais.

LEPIDUS.

Aurais-tu de l'argent?

SABINUS.

Quelques mille sesterces
Résultant de mes trocs, produit de mes commerces
Avec un usurier, qui, sur gage, mon cher,
Me prête à vingt pour cent; hein! ce n'est pas trop cher,
Pour qui connaît le taux où l'argent est à Rome?
Je veux te présenter un jour à ce brave homme.
Où te retrouverai-je?

LEPIDUS.

Ici, chez le tondeur,
En face de l'objet de ma nouvelle ardeur.

SCÈNE V

LEPIDUS, ANNIUS.

ANNIUS.

Écoute, Lepidus. De nous trois, le moins ivre,
Sans contestation, c'est moi.

LEPIDUS.

Soit!

Digitized by Google

ANNIUS.

Veux-tu vivre?
Veux-tu mourir? Choisis.

LEPIDUS.

Moi?

ANNIUS.

Toi!

LEPIDUS.

Mauvais plaisant!

ANNIUS.

Réponds.

LEPIDUS.

J'aime mieux vivre.

ANNIUS.

Alors, allons-nous-en.

LEPIDUS.

Moi, m'en aller sans voir cette femme divine?

ANNIUS.

Insensé! qui demande à voir la Messaline!
O trois fois insensé!

LEPIDUS.

Voyez comme en tous lieux
Le mérite après lui traîne des envieux!

ANNIUS.

Mais tu ne sais donc pas ce qu'elle est, cette femme?

LEPIDUS.

Je sais que son beau corps enferme un cœur de flamme,
Et que l'Amour, à qui tous destins sont connus,
La donna pour prêtresse à sa mère Vénus.

ANNIUS.

Eh bien donc, c'est à moi de te dire le reste;
Écoute : mieux pour toi vaudrait, ainsi qu'Oreste,
Avoir, par un forfait exécrable, odieux,
Amassé sur ton front la colère des dieux,
Qu'avoir guidé sur toi, par quelque vœu profane,
Le regard dévorant de cette courtisane.
Crois-moi, n'arrête pas, en étendant la main,
Le Malheur qui suivait l'autre bord du chemin;
Crains cette femme aux yeux sombres, aux lèvres pâles,
Et qui naquit, dit-on, dans les ides fatales;
Car ne va pas penser, enfant, que son amour

Digitized by Google

Soit un amour joyeux et qui chante au grand jour,
Un amour que, le soir, au feu de la résine,
Reconduise à ton seuil la flûte tibicine,
Et qui, las de bonheur, s'éveille le matin,
Sur un lit tout jonché des roses du festin.
Non pas, ami! ce sont des amours taciturnes,
Cherchant des voluptés étranges et nocturnes,
Qui veulent des plaisirs d'autres plaisirs suivis,
Qui, lassés quelquefois, mais jamais assouvis,
Vont dans l'ombre, laissant sur leur passage infâme
Quelque corps inconnu d'enfant, d'homme ou de femme,
Car le Tibre déjà, complice aux flots prudents,
Roule à la mer la tête, un bâillon dans les dents,
Crois-moi, ne tentons pas les desseins qu'elle couve,
Nous avons bien assez du tigre sans la louve.

LEPIDUS.

Que dis-tu?

ANNIUS.

Je te dis ce que chacun tout bas
Te dirait... ou plutôt, non, ne te dirait pas;
Car nul de nous ne sait, alors qu'à la lumière
Il ouvre, le matin, sa joyeuse paupière,
Dans quel cachot maudit ou quel tombeau pieux,
Le soir, captif ou mort, il fermera les yeux.
Aussi celui qui sait le péril, s'il le brave,
Affranchissant bientôt son plus fidèle esclave,
Lui met sous sa tunique un fer court et discret,
Afin d'avoir sans cesse un assassin tout prêt,
Qui, dans l'occasion, d'une main prompte et sûre
Bourreau reconnaissant, lui sauve la torture.
Oui, c'est qu'incessamment nous sommes épiés,
Épiés par le flot qui vient braver nos pieds,
Épiés par l'oiseau qui sur nos têtes passe,
Par le serpent qui fuit et qui n'a point de trace,
Par l'herbe de la plaine et par l'arbre des bois,
Qui tous trouvent un son, un langage, une voix,
Pour redire aussitôt à des maîtres farouches
Le complot qu'en un rêve ont murmuré nos bouches.
Tu doutes?

LEPIDUS.

Oui,

Digitized by Google

ANNIUS.

C'est bien, tu verras.

LEPIDUS.

La terreur
T'a rendu fou, mon cher! Je crois bien l'empereur
Disposé quelquefois à faire trembler Rome,
Mais, à tout prendre enfin, l'empereur est un homme
Né du sein d'une femme, et qui fut, en naissant,
Comme un autre nourri de lait et non de sang.
Si c'est un tigre, alors qu'on le mette à la chaîne.

ANNIUS.

On voit bien, pauvre fou! que tu reviens d'Athène,
Et que tu n'as pas vu comme nous de tes yeux
Sa colère monter des hommes jusqu'aux dieux.
Oui, c'était un enfant comme un autre; son âme
S'ouvrait aux sentiments humains; mais cette femme,
Pour quelque noir dessein, dans sa coupe a versé
Un breuvage d'amour qui l'a fait insensé,
Si bien que ce n'est plus César, mais Messaline
Qui règne au Palatin, la royale colline!
C'est pourquoi doublement il faut fuir son regard,
Miroir incestueux, si brûlant, que César
Ne voit pas, ébloui du feu de sa prunelle,
Parmi tous ces amants qui tombent derrière elle,
Chérea, seul debout, qu'elle tient attaché,
Et laisse vivre encor dans quelque but caché.

LEPIDUS.

Eh bien, soit! de conseils ma prudence pourvue,
Renonce à son amour, mais non pas à sa vue.

(La porte de Messaline s'ouvre.

ANNIUS.

Tiens, ton désir fatal est exaucé; voilà
Messaline qui va passer, regarde-la.
J'ai fait ce que j'ai pu; libre à toi de la suivre.

Digitized by Google

SCÈNE VI

LES MÊMES, MESSALINE, couchée dans une litière de pourpre à fleurs d'or, éclairée intérieurement par une lanterne avec des dessins dorés, portée par quatre Esclaves, dont les deux premiers ont des colliers et des rênes d'or, et précédée de son Esclave nubienne.

MESSALINE, traversant la scène.

Que cette nuit est douce et qu'il fait bon de vivre!

(Elle sort par le troisième plan de gauche.)

ANNIUS.

Au palais la voilà qui rentre impunément;
C'est bien : le soleil peut paraître au firmament.

SCÈNE VII

LES MÊMES, PROTOGÈNE en barbier; puis LE CONCIERGE de la maison d'Afranius, UN MENDIANT, LE CONSUL AFRANIUS, CLIENTS, PEUPLE, venant demander la sportule; JEUNES ROMAINS, venant se faire raser, coiffer et épiler.

LEPIDUS.

Maintenant, Annius que j'ai fini mon rêve,
Si nous faisions lever Bibulus?

ANNIUS.

Il se lève.

PROTOGÈNE sort de la boutique et fait enlever par les deux Esclaves les contrevents fermés par une chaîne de fer. Il s'avance vers les deux jeunes gens.

Salut, mes chevaliers.

LEPIDUS.

Bonjour, maître.

(A Annius.)

Allons-nous
Nous faire coiffer?

ANNIUS.

Soit.

PROTOGÈNE.

Maîtres, je suis à vous;
Un instant seulement pour ranger ma boutique.

(En riant.)

Mettons les fers au feu, voilà de la pratique.

Digitized by Google

LEPIDUS.

Veux-tu me dire un peu ce que vient faire ici,
Avec le jour naissant, la foule que voici?

ANNIUS.

Tu le vois, elle vient demander la sportule
Au noble Afranius, son consul.

LEPIDUS.

Par Hercule!
Encore un dont en vain je cherche les exploits,
Et que j'entends nommer pour la première fois.
Quel est cet homme? est-il More, Gaulois ou Scythe?
Est-il tombé du ciel ou monté du Cocyte?
A-t-il une famille, un père, des aïeux?

ANNIUS.

S'il en a, je crois bien! ses parents sont des dieux,
Des dieux comme il en faut pour les honneurs qu'il brigue,
Son père a nom l'Orgueil, et sa mère l'Intrigue.

(Le Portier du Consul ouvre la porte et chasse la foule; il est enchaîné par le milieu du corps et tient à la main une baguette.)

LE PORTIER.

Holà! drôles, holà! vous êtes bien pressés.
Plus loin, seigneur poëte!... arrière! Vous, passez.
Passe, noble Caïus; tu trouveras mon maître.
Quant à vous, attendez qu'il lui plaise paraître.

LEPIDUS, continuant.

Et comment a-t-il donc gagné le consulat?
Est-ce par la débauche ou par le péculat?
A-t-il vendu sa sœur, prostitué sa fille,
Ou prêté de l'argent au frère de Drusille?

ANNIUS.

Non, mieux que tout cela: le noble Afranius
S'est offert en victime ainsi que Curtius.

LEPIDUS.

En victime?

ANNIUS.

Oui, mon cher; oh! c'est toute une histoire,
Si plaisante, ma foi, qu'on a peine d'y croire.

LEPIDUS.

Est-elle longue?

ANNIUS.

Non.

Digitized by Google

LEPIDUS.

Alors, raconte-la.

ANNIUS.

Le divin empereur César Caligula,
Atteint d'un mal dont nul ne connaissait la cause,
S'acheminait tout droit vers son apothéose,
Et, malgré les honneurs qui l'attendaient là-haut,
Paraissait peu flatté de passer dieu sitôt,
De sorte que, pareil à la nymphe Pyrène,
Chaque œil de courtisan se changeait en fontaine,
Et, parmi tous ces yeux, ceux qui pleuraient le plus
Étaient ceux du futur consul Afranius.
Si bien que, se voyant près de fondre en rivière :
« Jupiter, cria-t-il, exauce ma prière,
Prends mes jours, et pour eux rends-nous ceux de César. »
Soit que l'offrande plût au ciel, soit par hasard,
Ou que le médecin, maître en son art sublime,
Ait d'avance d'un mieux prévenu la victime,
Dès ce moment, César, qui marchait au trépas,
Suspendit le voyage et revint sur ses pas ;
Si ravi de revoir la céleste lumière,
Qu'il fit Afranius consul pour sa prière.

(Entrée des Licteurs.)

LEPIDUS.

Ne va-t-il pas sortir ? J'aperçois les licteurs.

ANNIUS.

Oui; sans doute qu'au temple avec les sénateurs,
Il va pour l'empereur consulter les auspices.

AFRANIUS.

Romains n'en doutez pas, les dieux seront propices.
Vers les temples courez; que de joyeux festons
Rampent à la colonne et pendent aux frontons;
De leurs armures d'or revêtez les statues,
Répandez les parfums et les fleurs par les rues ;
Dans nos murs aujourd'hui César rentre en vainqueur,
Vive César ! César est un grand empereur !

(Il sort, suivi des Licteurs et des Clients.)

LE PEUPLE.

Vive César !

Digitized by Google

PROTOGÈNE.

Seigneurs, êtes-vous prêts?

LEPIDUS.

Sans doute.

PROTOGÈNE.

Maître, veux-tu t'asseoir?

LEPIDUS.

Très-volontiers.

(Écartant la main de l'Esclave, qui veut lui mettre du linge autour du cou.)

Écoute :

Bibulus, donne-moi la pince et le miroir,
Et je m'épilerai moi-même.

PROTOGÈNE.

Sans rasoir?

LEPIDUS.

Sans rasoir.

(Protogène les lui donne.)

C'est très-bien.

PROTOGÈNE.

Quel mode de coiffure
Veux-tu faire donner, maître, à ta chevelure?

LEPIDUS.

Je veux que sur l'épaule elle tombe en anneaux

PROTOGÈNE, à l'Esclave coiffeur.

Tu comprends?

ANNIUS.

N'as-tu pas les *Actes diurnaux*?

PROTOGÈNE, les lui donnant.

Oui, seigneur.

LEPIDUS, s'épilant.

C'est très-bien, fais-nous-en la lecture
Cela nous distraira.

UN MENDIANT, tenant à la main une écuelle.

(Il a la tête rasée, il s'appuie sur un bâton entouré de bandelettes; il porte au cou, pendu à une ficelle, un petit tableau représentant un naufrage.)

Maître, je te conjure
D'avoir quelque pitié d'un pauvre naufragé;
Qui vit, voilà six mois, tout son bien submergé,
Près du cap Pachynum, par un affreux orage,
Auquel il n'échappa lui-même qu'à la nage,

Digitized by Google

Et qui porte à son cou, peinte fidèlement,
La reproduction de cet événement.

LE GARÇON DE BAINS, criant.

Au bain, seigneur, au bain.

LE MENDIANT, criant.

Ah! mon maître, ah!

LEPIDUS, lui donnant un philippus.

Tiens, drôle.

LE MENDIANT.

De l'or!

(Il baise la pièce.)

ANNIUS, lisant la date des *Actes diurnaux*.

Le quinze de janvier... Ils ont déjà cinq jours!

PROTOGÈNE.

Ce sont les plus nouveaux.

LEPIDUS.

Allons donc, lis toujours.

ANNIUS, lisant.

« Deux jumeaux étaient hier exposés au Vélabre;
Un riche commerçant, venant de la Calabre,
Et n'ayant point d'enfant, tous les deux les a pris
Et reconnus pour siens. »

LEPIDUS.

L'honnête homme!

ANNIUS, continuant.

« Surpris,
Au moment qu'il gagnait de nuit la grande route,
Le banquier Posthumus, qui faisait banqueroute,
Fut conduit aussitôt chez le préteur urbain,
Puis écroué. »

LEPIDUS.

Voleur!

LE GARÇON DE BAINS.

Au bain, seigneur, au bain.

ANNIUS, continuant.

« Le vingt et un janvier prochain, jour de comices,
Quand les prêtres auront offert les sacrifices,
César imperator et maître tout-puissant,
Dans Rome rentrera... »

LEPIDUS.

Voilà l'intéressant.

Digitized by Google

ANNIUS.

« Vainqueur de la Bretagne et de la Germanie... »

LEPIDUS, se regardant dans le miroir.

Voilà, par Jupiter, une étrange manie,
Parce qu'on est le fils d'un soldat, d'un guerrier,
De vouloir, à son tour, se coiffer de laurier.
C'était bon pour César, chauve jusqu'à la nuque,
Mais non pas pour Caïus, qui porte une perruque.

ANNIUS, effrayé.

Lepidus!

PROTOGÈNE, l'arrêtant.

Pas un mot.

LEPIDUS, se mettant à arracher sa barbe.

Hein ?

ANNIUS.

Rien.

LEPIDUS.

Tu lis tout bas?

ANNIUS.

Non, j'ai fini...

LEPIDUS.

Pourquoi ?

ANNIUS.

Parce que je suis las.

LEPIDUS.

Las?

ANNIUS.

Oui, las! que veux-tu de plus que je te dise?

PROTOGÈNE, prenant le manuscrit.

Mon maître, te plaît-il qu'à sa place je lise?

LEPIDUS.

Certes, je veux la fin de mon commencement.

(A Sabinus, qui entre.)

Par Hercule, mon cher, tu viens au bon moment:
Nous en étions restés à la cérémonie.

PROTOGÈNE, reprenant.

« Vainqueur de la Bretagne et de la Germanie,
Ramenant, pour parer les temples de nos dieux,
Vingt chariots chargés des objets précieux
Dont il a dépouillé les plus lointains rivages... »

Digitized by Google

LEPIDUS.

Quatre sacs de cailloux et deux de coquillages.

PROTOGÈNE.

« Et trainant après lui, comme Germanicus,
Les fiers enfants du Nord enchaînés et vaincus. »

LEPIDUS.

Oui, nous savons cela; c'est en sortant de table
Que César a livré ce combat redoutable
Où soixante Gaulois, déguisés en Germains,
Sont tombés tout vivants dans ses vaillantes mains.
Est-ce tout?

PROTOGÈNE, rentrant chez lui.

Oui, c'est tout.

LE MENDIANT, se levant et passant près de Lepidus.

Prends garde à toi, jeune homme!
Il est plus d'espions que de pavés dans Rome.

ANNIUS.

Fuis, Lepidus, sans perdre un seul instant de plus.

LEPIDUS.

Et pourquoi?

SABINUS.

Ce barbier, ce n'est pas Bibulus;
C'est quelque délateur qui, pour notre disgrâce,
Aura pris aujourd'hui ses habits et sa place.

ANNIUS.

Vois, tous ont déserté la maison du maudit.

LEPIDUS.

Mais tu prends pour à tort, mon cher; je n'ai rien dit.

ANNIUS.

Rien dit!... Tu viens d'en dire, en ce temps où nous sommes,
Autant qu'il en faudrait pour la mort de trois hommes.

LEPIDUS.

Je vous ai compromis?

SABINUS.

Non, pas nous, mais bien toi.

LEPIDUS.

Par Castor! n'avons-nous à craindre que pour moi?

ANNIUS.

Pour toi seul!

LEPIDUS.

En ce cas...

Digitized by Google

SABINUS.

Fuis donc !

LEPIDUS.

Non pas, je reste.

ANNIUS.

Oh ! quel aveuglement misérable et funeste !

SABINUS.

Songes-y, ce n'est pas seulement le trépas,
C'est la torture !

LEPIDUS.

Aussi ne l'attendrai-je pas !

ANNIUS.

Alors tu vas donc fuir ?

LEPIDUS.

Que Jupiter m'en garde !

SABINUS.

Je ne te comprends plus.

LEPIDUS.

Moi ! que je me hasarde
A courir à travers les plaines et les bois,
Chassé par des soldats comme un cerf aux abois,
Ou, comme Marius en mes terreurs nocturnes,
A m'enterrer vivant aux marais de Minturnes ?
Moi ! que j'aille, d'un jour pour retarder ma fin,
Subir le froid, le chaud, et la soif et la faim ?
Oh ! non pas !

ANNIUS.

Cependant la torture ou la fuite...

LEPIDUS.

N'est-il pas un moyen de tromper leur poursuite ?
Dis !

SABINUS.

Je n'en connais pas.

LEPIDUS.

Sabinus, sur mon sort
Ton amitié t'aveugle ; il en est un.

ANNIUS.

La mort,
N'est-ce pas ?

LEPIDUS.

Allons donc !

Digitized by Google

SABINUS.

Toi, mourir à ton âge?

Impossible.

LEPIDUS.

Et pourquoi vivrais-je davantage?
L'homme ne compte pas par les temps accomplis,
Frères, mais par les jours lumineux et remplis.
J'ai vu dans les plaisirs ma jeunesse ravie,
Si bien que j'ai vécu toute une longue vie.
Laissez-moi donc mourir, mes frères, il est temps;
C'est un bienfait des dieux de mourir à vingt ans,
Et de ne pas sentir de nos jeunes années
Se sécher à nos fronts les couronnes fanées.
Aujourd'hui pour jamais si je ferme les yeux,
Je meurs candide et pur, croyant encore aux dieux,
Au bonheur du foyer, à la douce patrie,
A l'amour consolant, à l'amitié chérie;
Tandis qu'en attendant, dépouillé de tout bien,
Peut-être je mourrais ne croyant plus à rien.
Puis, fidèle auditeur des paroles du maître,
D'avance, à ce moment, j'avais dû me soumettre,
Et c'est bien ! car plus tôt que je ne l'espérai
La mort, qui vient à moi, me trouve préparé.
D'ailleurs, qu'est cette mort tant crainte par les hommes?
Un voile entre Phœbus et la terre où nous sommes
Si le mal et le bien naissent du sentiment,
Le sentiment éteint, l'homme, au même moment,
Cesse de distinguer le plaisir et la peine;
Il est libre, que d'or ou de fer fût sa chaîne;
La mort n'a point de prise aux esprits résolus.
Je suis, elle n'est pas; elle est, je ne suis plus.

ANNIUS.

Lepidus!

SABINUS.

Frère!

LEPIDUS.

Assez.

(Faisant signe à l'Esclave des bains.)

Esclave!

L'ESCLAVE.

Maître?

Digitized by Google

LEPIDUS.

Avance.
Dans une chambre, enfant, prépare-moi d'avance
Un bain voluptueux, et tiède et parfumé,
Où l'on puisse dormir d'un sommeil embaumé.
Va.

(L'Esclave rentre.)

SABINUS.

Tu veux donc toujours?

LEPIDUS, lui passant au cou son collier d'or.

Cette chaîne est la tienne;
C'est le don d'une jeune et belle Athénienne.

(A Annius.)

Ce poignard est à toi; quand tout te manquera,
C'est un ami fidèle et qui te secourra.
Maintenant, quittons-nous, car mon destin s'achève.
Le maître a dit : « La mort est un sommeil sans rêve; »
Adieu, je vais mourir!

ANNIUS.

O Lepidus! un dieu
Bientôt te vengera.

LEPIDUS, sur le seuil des bains.

J'en ai l'espoir... Adieu!

(Il entre. Les deux amis se confondent dans la foule.)

LE PEUPLE.

Un courrier! un courrier!

AFRANIUS, regardant du côté d'où vient le courrier.

L'oncle de César... Place!

SCÈNE VIII

AFRANIUS, LES LICTEURS, LE PEUPLE, CLAUDIUS, entrant vêtu d'une tunique, sans toge ni manteau, et portant à la main une lettre entourée de lauriers.

AFRANIUS.

Le noble Claudius?

CLAUDIUS.

Lui-même; mais, par grâce,

Digitized by Google

Mets tes licteurs en cercle et défends ces clameurs.

AFRANIUS, à ses Licteurs.

(A Claudius.)

Entourez-nous. Qu'as-tu?

CLAUDIUS.

De fatigue je meurs.
César (que la faveur ne me soit pas fatale!)
M'a choisi pour porter la lettre triomphale :
Un autre eût désigné quelqu'un qui pût courir;
Mais moi qui marche à peine... Ah! c'est pour en mourir!

AFRANIUS, avec mystère.

N'importe! Claudius, c'est le ciel qui t'envoie.

CLAUDIUS.

C'est l'enfer, bien plutôt... Cette maudite voie,
Elle est d'une longueur...

AFRANIUS, à demi-voix.

Les augures sont pris.

CLAUDIUS.

Quels sont-ils?

AFRANIUS.

Malheureux!

CLAUDIUS.

Je n'en suis pas surpris,
Ils présagent ma mort,

AFRANIUS.

Crains que le coup ne porte
Plus haut que toi.

CLAUDIUS.

Plus haut? En ce cas, peu m'importe;
Mais enfin quels sont-ils?

AFRANIUS.

Dans le ciel, cette nuit,
On a vu des soldats se heurter avec bruit;
Une louve a mis bas son fruit, informe ébauche;
Le tonnerre a brillé venant de droite à gauche;
En marchant à l'autel, la génisse a mugi;
Et, quand le victimaire eut, de son bras rougi,
Avec le fer sacré creusé les deux entailles,
En vain il a cherché le cœur dans les entrailles :
Même chose arriva, soit présage ou hasard,
Quand, frappé par Brutus, tomba le grand César.

Digitized by Google

CLAUDIUS.

Eh bien, que penses-tu de tout cela?

AFRANIUS.

Qu'Octave
N'eût jamais oublié, ne fût-il qu'un esclave,
L'homme qui, le premier sur son chemin placé,
L'eût instruit du péril dont était menacé
Celui-là qui, tombant sur les degrés du trône,
Devait faire à ses pieds rouler une couronne!
Si terrible qu'il soit, un présage irrité
Se peut envisager sous un heureux côté;
Car, fatal au soleil dont la course s'achève,
Il devient favorable à l'astre qui se lève,
Qu'en dis-tu, Claudius?

CLAUDIUS,

Silence, parlons bas.
Ces présages, consul...

AFRANIUS.

Eh bien?

CLAUDIUS.

Je n'y crois pas.
Et maintenant, adieu; j'ai repris quelque force.

(Il continue sa course vers le Capitole.)

AFRANIUS, le regardant s'éloigner.

Le vieux renard a vu le piége sous l'amorce.
Tout insensé qu'il est ou qu'on le dit, je croi
Que cet homme est encor plus prévoyant que moi.

SCÈNE IX

AFRANIUS, AQUILA, STELLA, puis PROTOGÈNE.

UN DÉCURION, entrant et rangeant ses Prétoriens de l'autre côté du théâtre.

César! Vive César!

LES LICTEURS, repoussant le Peuple.

C'est l'empereur! arrière!

UN LICTEUR, dans la coulisse.

Descends de ton cheval, et toi de ta litière;
A terre tous les deux!

Digitized by Google

AQUILA, dans la coulisse.

Malheur à toi, licteur!
Si ta main...

(Entrant et apercevant Afranius.

N'es-tu pas consul ou sénateur?

AFRANIUS.

Je suis consul.

AQUILA.

Eh bien, près de toi je réclame.

AFRANIUS.

Que veux-tu?

AQUILA.

Tes licteurs insultent une femme,
Consul; ordonne-leur de nous laisser passer.

AFRANIUS.

Impossible, jeune homme, on ne peut traverser.
Voilà César qui vient.

AQUILA, à part.

C'est vrai, sur ma parole.

AFRANIUS.

Vois-tu le messager qui monte au Capitole?

LE PEUPLE.

Vive César!

AFRANIUS.

Vois-tu l'empereur sur son char,
Là-bas?

AQUILA.

Oui, je le vois.

(Faisant un mouvement pour entrer dans la coulisse.)

Stella, viens voir César.

AFRANIUS, l'arrêtant.

A tes longs cheveux blonds tombant sur tes épaules...

AQUILA, vivement.

Je me nomme Aquila, je suis né dans les Gaules,
J'ai droit de citoyen.

(Prenant Stella par le bras.)

Viens, ma Stella.

STELLA, voilée.

J'ai peur.

AQUILA.

Viens donc.

Digitized by Google

AFRANIUS.

Et cette enfant?

AQUILA.

De César est la sœur,
Si l'on peut nommer sœur celle qui fut nourrie
Du même lait que nous.

AFRANIUS.

Et Rome est ta patrie,
Jeune fille?

STELLA.

Oui, seigneur; mais ma mère à Baïa
Demeure... Connais-tu ma mère Junia?

AFRANIUS.

Sans doute... et sur César elle a toute puissance.

STELLA, levant son voile.

Je viens la retrouver après cinq ans d'absence.

AFRANIUS.

Approche donc... Licteurs, protégez cette enfant.

STELLA.

Merci!

LE PEUPLE.

Vive César, vainqueur et triomphant!

PROTOGÈNE, entrant avec ses premiers habits.

Consul!

AFRANIUS.

Hein?... Ah! c'est toi!

PROTOGÈNE.

Pour un ordre suprême,
Donne-moi deux licteurs.

AFRANIUS.

Prends-les.

(Aux Licteurs.)

Comme à moi-même,
A l'ami de César que vous reconnaissez,
Sans hésitation, licteurs, obéissez.

(Protogène prend les deux Licteurs et entre avec eux aux bains. Le cortége commence à défiler. Les Soldats, portant les trophées, entrent les premiers; puis Incitatus, le cheval de guerre de César, conduit par deux Sénateurs; puis des Enfants couronnés de roses, qui jettent des fleurs; puis enfin César, sur un char d'ivoire et d'or, attelé de quatre chevaux blancs conduits par les Heures du jour et de la nuit. Derrière le char, les Prisonniers vaincus; derrière les Prisonniers, les Soldats.)

Digitized by Google

LES HEURES DU JOUR, tenant des palmes d'or à la main.

Nous sommes les Heures guerrières
Qui présidons aux durs travaux.
Quand Bellone ouvre les barrières,
Quand César marche à ses rivaux,
Notre cohorte échevelée
Pousse dans l'ardente mêlée
La ruse fertile en détours;
Et sur la plaine, vaste tombe
Où la moisson sanglante tombe,
Souriant à cette hécatombe,
Nous planons avec les vautours.

LES HEURES DE LA NUIT,

Nous sommes des Heures heureuses
Par qui le Plaisir est conduit;
Quand les étoiles amoureuses
Percent le voile de la nuit,
Près de la beauté qui repose,
Œil entr'ouvert, bouche mi-close,
Vers un lit parfumé de rose,
Nous guidons César et l'Amour.
Et, là, nous demeurons sans trêve
Jusqu'au moment où, comme un rêve,
L'Aube naissante nous enlève
Sur le premier rayon du jour.

(Un nuage descend et s'abaisse près du char; Messaline paraît en Victoire, une couronne d'or à la main.)

MESSALINE.

Et moi, Romains, je suis la Victoire fidèle,
Dont la puissante main enchaîne le hasard,
Qui tresse au conquérant la couronne immortelle,
Et qui descend du ciel pour couronner César.

CALIGULA.

Et maintenant, ô fils et de Mars et de Rhée,
Peuple nourri du lait de la louve sacrée,
Vous pouvez contre tous combattre impunément...

(Il enlève Messaline de son nuage et la met près de lui sur son char.)

Car la Victoire a pris César pour son amant,

(En ce moment, Protogène sort, précédant une litière sur laquelle est Lepidus, étendu, recouvert d'un manteau. On ne voit que ses longs cheveux, qui pendent mouillés, et un de ses bras, dont l'artère saigne encore.)

Digitized by Google

SABINUS, montrant le cadavre à Annius.

Lepidus!

ANNIUS.

C'est le temps des courtes agonies.

CALIGULA, au Peuple.

Au Capitole, enfants!

PROTOGÈNE

Licteurs, aux gémonies.

LE PEUPLE.

Vive César!

STELLA, effrayée, à Aquila.

Regarde!

ANNIUS et SABINUS.

O vengeance!

STELLA.

O terreur!

LE PEUPLE.

Vive César! César est un grand empereur!

(Les deux cortéges se croisent; les chants recommencent.)

ACTE PREMIER

Une chambre élégante, sur le modèle de la maison du Faune, à Pompéi. A gauche, au premier plan, dans un enfoncement voûté, les dieux lares; devant les dieux, un petit autel; un lit de repos en bronze, plusieurs meubles de forme antique. Une porte s'ouvrant au fond sur l'impluvium; deux portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE

JUNIA, priant à l'autel de ses dieux.

Pénates familiers, divinités rustiques,
Qui veillez au bonheur des foyers domestiques,
Qui, protecteurs du champ, gardiens de la maison,
Les défendez du vol et de la trahison,
Si j'ai, chaque matin, pour couronner vos têtes,

Digitized by Google

Tressé fidèlement l'ache et les violettes,
Et si j'ai, chaque automne, offert sur vos autels
Les plus beaux de mes fruits, ô mes dieux paternels !
Daignez vous souvenir de ma piété sainte
Et redoubler de soins autour de cette enceinte ;
Car, d'une longue absence interrompant le deuil,
Aujourd'hui ma Stella doit en franchir le seuil.
Vous vous souvenez bien de cette enfant rebelle?
N'est-ce pas que déjà vous la trouviez bien belle,
Avec son doux sourire, avec son front si pur,
Et ses yeux qui du ciel réfléchissaient l'azur,
Et ses cheveux noyant son épaule adorée,
Et soulevés au vent comme une onde dorée?
Eh bien, c'est cette enfant, grande et plus belle encor,
Cet espoir de mon cœur, ce précieux trésor,
Qu'agitée aujourd'hui d'une vague chimère,
Vous confie en tremblant la terreur d'une mère.

(Phœbé paraît à la porte, conduisant Stella et Aquila; elle veut s'avancer vers Junia; mais Stella la retient et descend doucement la scène avec Aquila, de manière à se trouver derrière sa mère.)

Si vous la gardez bien, votre culte en ces lieux
Égalera pour moi le culte des grands dieux !
Alors à votre autel, outre les donatiques,
Outre l'orge et le miel, ô mes dieux domestiques,
Je verserai le vin le plus pur du cellier,
Je vous immolerai tous les mois un bélier;
Et, lorsque, accomplissant le cercle de l'année,
Avril ramènera la joyeuse journée
Où Lucine permit qu'ouvrît son œil au jour
Cette fille, doux fruit d'un chaste et tendre amour,
Pour fêter sa naissance, une blanche génisse,
O mes dieux ! vous sera conduite en sacrifice !
Mais bien vite d'abord ramenez ma Stella,
Car j'ai soif de la voir...

SCÈNE II

JUNIA, STELLA, AQUILA.

STELLA.

Ma mère !... me voilà !

Digitized by Google

JUNIA, se jetant dans ses bras.

Ma Stella, mon enfant, ma fille... Oh ! oui, c'est elle !

(Lui prenant les mains et la regardant.)

Oh ! laisse-moi te voir... Comme elle est grande et belle !

STELLA.

Ma mère !

JUNIA.

Laisse-moi toucher tes longs cheveux.
Veux-tu que je t'embrasse encor ?

STELLA.

Si je le veux !
Toujours, toujours...

JUNIA.

Enfant !... oh ! que je suis heureuse !

STELLA.

Et moi donc !... N'est-ce pas que l'absence est affreuse ?
Dis !

JUNIA.

Ne m'en parle plus, j'ai retrouvé mon bien.

STELLA, montrant Aquila à sa mère.

Et lui, ma mère, et lui, ne lui dis-tu donc rien ?

JUNIA, tendant la main au jeune homme.

Si !... sois le bienvenu, fils aîné de mon frère.

AQUILA, s'inclinant.

O noble Junia !

JUNIA.

Nomme-moi donc ta mère !

AQUILA.

Ma mère, que ce nom m'est doux à prononcer !

JUNIA.

Mon fils ne vient-il pas à son tour m'embrasser ?

(A demi-voix en le retenant dans ses bras et lui montrant sa fille.)

Aquila, suis-je donc aveugle en ma tendresse,
Et n'est-elle point belle ?

AQUILA.

Oh ! comme une déesse !

JUNIA.

Ma fille, un bon génie a protégé tes jours.

STELLA, lui montrant Aquila.

Ce bon génie est là, les protégeant toujours.

Digitized by Google

Oh ! si tu l'avais vu, pendant ce long voyage,
Conduisant ma litière, écartant du passage
L'obstacle, quel qu'il fût, sur mon chemin placé !

JUNIA.

Il faisait son devoir de tendre fiancé,
Et sa crainte veillait, prévoyante et jalouse,
Un peu sur mon enfant, beaucoup sur son épouse.
Ah ! voilà que ce mot te fait rougir... Allons,
C'est bien, n'en parlons plus; asseyons-nous, parlons
D'autrefois.

STELLA, s'asseyant.

C'est ma place...

JUNIA.

Oui, ta place chérie...
Attends.

(Lui montrant un ouvrage d'aiguille commencé.)

Reconnais-tu ?

STELLA.

Quoi ?

JUNIA.

Cette broderie ?

STELLA.

Ce voile que pour toi...

JUNIA.

Vois, il a demeuré
Cinq ans interrompu.

STELLA.

Je te le finirai.

JUNIA.

As-tu bien reconnu toute notre famille?
Notre vieille Géta, qui t'appelait sa fille,
Cette bonne Phœbé, que tu nommais ta sœur,
Et le chien peint au mur qui te faisait tant peur?
Mais je parle toujours, vois-tu, c'est du délire...
A toi !... Tu dois avoir cent choses à me dire...
Je t'écoute, voyons.

STELLA.

Oui, ma mère, j'ai là
Un grand secret.

Digitized by Google

JUNIA.

Vraiment!... un secret, ma Stella !
Parle donc.

STELLA.

Et d'abord, ô ma mère chérie,
Mon nom n'est plus Stella, je m'appelle Marie.

JUNIA.

Que dis-tu là, ma fille, et d'où vient que le nom
Que je t'avais choisi n'est plus le tien ?

STELLA, joignant les mains.

Pardon !

JUNIA.

Marie !

STELLA, avec religion.

Oh ! c'est le nom d'une vierge sacrée.

JUNIA.

Mais l'autre était celui...

STELLA, l'interrompant.

Qu'une mère adorée
Me donna, je le sais ; à ce titre, je veux
Le conserver aussi ; laisse-les-moi tous deux.

JUNIA.

Mais d'où vient?

STELLA.

Le voici : cette tante si bonne,
La mère d'Aquila, possédait à Narbonne
Une maison d'hiver ; mais elle avait, de plus,
Dans ces champs appelés les champs de Marius,
Une villa d'été s'élevant sur la plage :
De grands pins la couvraient de fraîcheur et d'ombrage,
Silencieux le jour, mais qui, le soir venu,
Parlaient avec la mer un langage inconnu ;
Et moi, je me plaisais, quand de sa fraîche haleine
La nuit assombrissait au loin l'humide plaine,
A venir lentement au rivage m'asseoir,
Et, me penchant alors sur l'immense miroir,
J'écoutais cette voix solennelle et sauvage
Dont j'espérais toujours comprendre le langage ;
Puis, quand j'avais cherché longtemps, mon cœur, jaloux,
Rappelant mon esprit à des pensers plus doux,
J'interrogeais tout bas cette onde intelligente

Digitized by Google

Qui roule de Sagonte au golfe d'Agrigente,
Et je lui demandais si, passant à Baïa,
Ses flots n'avaient point vu ma mère Junia !...

JUNIA.

Chère enfant!

STELLA.

Une nuit qu'en cette solitude
J'étais restée encor plus tard que d'habitude...

JUNIA.

Comment t'exposais-tu seule ainsi, ma Stella?

AQUILA, souriant.

O ma mère, jamais je n'étais loin !

STELLA, continuant.

Voilà
Que je vois s'avancer, sans pilote et sans rames,
Une barque portant deux hommes et deux femmes,
Et, spectacle inouï qui me ravit encor,
Tous quatre avaient au front une auréole d'or
D'où partaient des rayons de si vive lumière,
Que je fus obligée à baisser la paupière;
Et, lorsque je rouvris les yeux avec effroi
Les voyageurs divins étaient auprès de moi.
Un jour, de chacun d'eux, et dans toute sa gloire,
Je te raconterai la merveilleuse histoire,
Et tu l'adoreras, j'espère; en ce moment,
Ma mère, il te suffit de savoir seulement
Que tous quatre venaient du fond de la Syrie:
Un édit les avait bannis de leur patrie,
Et, se faisant bourreaux, des hommes irrités,
Sans avirons, sans eau, sans pain et garrottés,
Sur une frêle barque échouée au rivage,
Les avaient à la mer poussés dans un orage.
Mais à peine l'esquif eut-il touché les flots,
Qu'au cantique chanté par les saints matelots,
L'ouragan replia ses ailes frémissantes,
Que la mer aplanit ses vagues mugissantes,
Et qu'un soleil plus pur, reparaissant aux cieux,
Enveloppa l'esquif d'un cercle radieux !...

JUNIA.

Mais c'était un prodige.

Digitized by Google

STELLA.

Un miracle, ma mère!
Leurs fers tombèrent seuls, l'eau cessa d'être amère,
Et deux fois chaque jour le bateau fut couvert
D'une manne pareille à celle du désert.
C'est ainsi que, poussés par une main céleste
Je les vis aborder.

JUNIA.

Oh! dis vite le reste!

STELLA.

A l'aube, trois d'entre eux quittèrent la maison:
Marthe prit le chemin qui mène à Tarascon,
Lazare et Maximin celui de Massilie;
Et celle qui resta, c'était la plus jolie,
Nous faisant appeler vers le milieu du jour,
Demanda si les monts ou les bois d'alentour
Cachaient quelque retraite inconnue et profonde
Qui la pût séparer à tout jamais du monde.
Aquila se souvint qu'il avait pénétré
Dans un antre sauvage et de tous ignoré,
Grotte creusée aux flancs de ces Alpes sublimes
Où l'aigle fait son aire au-dessus des abîmes.
Il offrit cet asile, et, dès le lendemain,
Tous deux, pour l'y guider, nous étions en chemin.
Le soir du second jour, nous touchâmes la base.
Là, tombant à genoux dans une sainte extase,
Elle pria longtemps; puis vers l'antre inconnu,
Dénouant sa chaussure, elle marcha pied nu,
Nos prières, nos cris restèrent sans réponses:
Au milieu des cailloux, des épines, des ronces,
Nous la vîmes monter, un bâton à la main,
Et ce n'est qu'arrivée au terme du chemin,
Qu'enfin elle tomba sans force et sans haleine...

JUNIA.

Comment la nommait-on, ma fille?

STELLA.

Madeleine,
Ma mère! Cette femme, insensible aux douleurs,
Avait pourtant, parmi les parfums et les fleurs,
Au sein des voluptés par le ciel condamnées,

Digitized by Google

Dissipé le trésor de ses jeunes années.
Mais dans ses faux plaisirs le malheur apparut :
Son frère bien-aimé, malgré ses soins, mourut.
Pour la première fois, la prière à la bouche,
Elle veillait auprès de la funèbre couche,
Pleurant et gémissant, lorsqu'elle apprit soudain,
D'un homme nommé Jean, qui venait du Jourdain,
Qu'allait bientôt passer, allant à Samarie,
Celui qu'on appelait Jésus, fils de Marie,
Prophète vénéré, que le peuple, en tout lieu,
Suivait avec amour, en criant : « Gloire à Dieu! »
Car cet homme, puissant à briser les obstacles,
Comptait depuis longtemps ses jours par des miracles.
Madeleine était faible : elle alla vers le port,
Et, tombant à genoux, cria : « Mon frère est mort!...
Mort!... et, si cependant vous vouliez, sa paupière,
Quoique close à jamais, reverrait la lumière;
Car votre voix commande aux mers, aux aquilons,
A la vie, à la mort!... » Jésus lui dit : « Allons. »
Ils vinrent; ô douleur! déjà des mains fidèles
Avaient enseveli les dépouilles mortelles.
Madeleine, en pleurant, tendit au ciel les bras!
Mais le Sauveur lui dit : « Femme, ne pleure pas. »
Et, marchant aussitôt vers le sépulcre avare
Où pour l'éternité s'était couché Lazare,
Jésus, devant le peuple immobile d'effroi,
Dit, étendant la main : « Lazare, lève-toi!... »
A peine eut retenti cette voix tutélaire,
Que, brisant de son front le marbre tumulaire,
Lazare, obéissant au cri qui l'appela,
Se dressa dans sa tombe, en disant : « Me voilà. »
Alors, à ce spectacle, éperdue, hors d'haleine
Joyeuse et repentante à la fois, Madeleine
Courut vers sa maison, et, prenant au hasard
Un vase précieux plein de baume et de nard,
Elle le versa tout aux genoux du prophète;
Puis, jusque dans la poudre humiliant sa tête,
En murmurant tout bas de pénibles aveux,
Elle essuya ses pieds avec ses beaux cheveux...
Mais, prenant en pitié cette grande détresse,
Le Sauveur releva la sainte pécheresse,

Digitized by Google

Disant : « Il te sera par un Dieu désarmé
Beaucoup remis, ô femme, ayant beaucoup aimé... »

JUNIA.

Sans doute on éleva des autels à cet homme?

STELLA.

Ma mère, il fut traîné chez le préteur de Rome;
Car il disait tout haut que le faible et le fort
Sont égaux devant Dieu comme devant la mort;
Et, lorsqu'il ne pouvait, par d'ouvertes paroles,
Exprimer sa pensée, alors ses paraboles
Poursuivaient les puissants... Les puissants eurent peur!
Ils dirent que c'était un prophète trompeur!
Sa mort fut résolue, et, sur leur insistance,
Un juge se trouva qui rendit la sentence.
Mais aux regards des Juifs, au Calvaire assemblés,
Tandis que les bourreaux, par la haine aveuglés,
Croyaient clouer ses bras contre une croix immonde,
Ma mère! ils étendaient ses deux mains sur le monde...
Voilà l'homme divin dont j'ai reçu la loi.

(Se mettant à genoux.)

Si j'ai failli, ma mère, alors pardonne-moi.

JUNIA.

Sa loi ne défend pas que l'on aime sa mère?

STELLA.

Elle en fait un devoir et pieux et sévère.

JUNIA.

Toute loi qui prescrit le respect et l'amour
Pour ceux à qui l'on doit la lumière du jour,
O ma fille, crois-moi, c'est une loi de l'âme.
Ton culte n'a donc rien que je redoute ou blâme,
Et notre Panthéon est assez spacieux
Pour recevoir un dieu de plus parmi nos dieux!
Sans doute que mon fils a la même croyance?

AQUILA.

Non, ma mère.

JUNIA.

Et pourquoi?

STELLA, souriant.

C'est que, dans ma science,
Étant mal assurée encor, je n'ose point,
O ma mère, presser Aquila sur ce point;

Digitized by Google

Car ce n'est qu'en partant que j'ai senti moi-même
Couler sur mes cheveux l'eau sainte du baptême.
Son tour viendra sans doute; en ma foi je l'attends;
Et Dieu m'inspirera quand il en sera temps.

(Phœbé entre.)

JUNIA.

Que nous veux-tu, Phœbé?

PHŒBÉ.

Maîtresse, à notre porte
D'hommes et de chevaux s'arrête une cohorte.

JUNIA, se levant.

Quelque noble romain, qui nous vient par hasard
Saluer en passant.

AQUILA, qui a regardé.

Ma mère, c'est César!...

STELLA.

Oh! je sors!

JUNIA.

Et pourquoi, Stella? C'est presque un frère.

STELLA.

Mais on le dit méchant?

JUNIA.

Non.

STELLA.

N'importe, ma mère.

JUNIA.

Pour moi, je ne puis croire à cette cruauté.

AQUILA.

Vous l'avez nourri, vous.

STELLA.

Il vient de ce côté.

JUNIA.

Allez donc, mes enfants.

(Aquila et Stella sortent.)

SCÈNE III

JUNIA, CALIGULA, AFRANIUS.

JUNIA, de la porte du fond.

Jupiter m'est propice:
César dans ma maison!

Digitized by Google

CALIGULA.

Oui, moi-même, nourrice.
Je venais à Pouzzole, et, si près de Baïa,
J'ai voulu saluer ma mère Junia;
Depuis plus de six mois, je ne l'avais pas vue.

JUNIA.

C'est un dieu qui me fait cette joie imprévue.
Mais oserai-je encor appeler mon enfant
Celui que je revois vainqueur et triomphant?

CALIGULA, s'appuyant sur le lit de repos.

Tu sais donc mes combats chez ces peuples farouches?

JUNIA.

César, la Renommée a-t-elle pas cent bouches?

CALIGULA.

Tu me flattes aussi!

JUNIA.

Je dis la vérité.

CALIGULA, s'étendant sur le lit.

Tiens, nourrice, tais-toi, tu m'as toujours gâté.

JUNIA.

Nous avons eu grand'peur : le maître du tonnerre,
Jaloux, dit-on, du dieu qui règne sur la terre,
L'a voulu détrôner... Juge de nos transports.

CALIGULA.

Oui, comme Thésée, oui, j'ai vu les sombres bords,
Et déjà le rocher de l'Achéron avide
M'appelait à grand cris... Mais voilà mon Alcide :
Aux portes du Ténare il m'est venu chercher!
Tu sais son vœu?

JUNIA.

Je sais qu'il est un nom bien cher,
Que Rome, avec un cri de piété profonde,
A dit à la province, et la province au monde;
Un nom qui fait pâlir celui de Curtius;
Et ce nom, c'est celui du noble Afranius.
Du salut de son fils la mère te rend grâce.

AFRANIUS.

J'ai fait ce que tout autre aurait fait à ma place.
Je n'avais pas, d'ailleurs, un grand risque à courir,
César est dieu! César ne pouvait pas mourir!

Digitized by Google

CALIGULA.

N'importe, tant de dieux ont visité Cerbère,
Du divin Romulus jusqu'au divin Tibère,
Qu'avant de prononcer un vœu si hasardé,
Tout autre eût à deux fois peut-être regardé !

JUNIA, montrant à Caligula Phœbé, qui apporte sur un plateau du vin et des fruits.

César me fera-t-il cette faveur insigne
De boire de ce vin récolté dans ma vigne,
De manger de ces fruits cueillis dans mon jardin?

CALIGULA.

Oui ; mais il me semblait qu'une plus noble main
D'échanson près de moi devait remplir l'office.

JUNIA, prenant l'amphore.

C'est juste !

CALIGULA, l'arrêtant.

Que fais-tu ?

JUNIA.

Je te sers.

CALIGULA.

Toi, nourrice!

JUNIA.

Mon fils me voudrait-il ravir cette douceur?

CALIGULA.

J'aurais cru que c'était un devoir pour ma sœur
De verser, quand je viens visiter notre mère,
Le vin hospitalier dans la coupe d'un frère...

JUNIA.

Ah! tu sais donc qu'elle est de retour en ce lieu?

AFRANIUS.

César sait-il pas tout?... César n'est-il pas dieu?

JUNIA.

Phœbé va nous chercher Stella.

(Phœbé sort.)

Depuis une heure
A peine elle a touché le seuil de ma demeure,
Et ce jour, mes enfants, qui vois vos deux retours,
Est un jour bien heureux parmi mes heureux jours.
Tiens, la voilà qui vient; regarde, qu'elle est belle !

Digitized by Google

CALIGULA.

Et quel est celui-là qui s'approche avec elle?

JUNIA.

C'est notre fiancé.

SCÈNE IV

LES MÊMES, AQUILA, STELLA.

STELLA, s'agenouillant.

Te protègent les dieux,
Divin César!

AQUILA, s'inclinant.

Salut, empereur radieux!

AFRANIUS, bas, à Caligula.

Eh bien, t'ai-je trompé?

CALIGULA.

Non, par ma sœur Drusille!

(A Junia.)

Comment as-tu donc pu d'une pareille fille
Te séparer cinq ans? Sans doute il t'a fallu,
A toi, si tendre mère, un motif absolu.
Raconte-moi cela, ma sœur?

STELLA.

Jamais ma mère
Ne m'a dit la raison de cette absence amère;
Un jour, je l'ai quittée, et, depuis ce jour-là,
J'ai bien pleuré; c'est tout ce que je sais...

JUNIA, appelant sa fille.

Stella!

CALIGULA, souriant.

Voilà, par Jupiter! des mystères étranges.

JUNIA.

Stella, va nous cueillir les plus belles oranges
Que tu pourras trouver.

CALIGULA.

Tu pars?

JUNIA.

Pour un moment.
Va, ma fille.

(Stella sort.)

Digitized by Google

César, tu veux savoir comment
J'ai pu me séparer de cette fleur chérie?
C'était de crainte, hélas! qu'elle ne fût flétrie;
Souviens-toi de Tibère et de ses derniers jours,
Lorsque, pour réchauffer ses débiles amours,
Le vieux bouc de Caprée, au sein de nos familles,
Par de vils affranchis faisait voler nos filles:
Pouvais-je, dans ces temps de misère et d'effroi,
Garder imprudemment ta sœur auprès de moi,
Afin que, quelque soir, une barque furtive
M'enlevât mon enfant errante sur la rive,
Et qu'un flot me rendît son cadavre plus tard
Tout meurtri des baisers de l'infâme vieillard?...
Mais, de pareils soupçons n'étant plus alarmée,
J'ai rappelé vers moi mon enfant bien-aimée;
Car, en cas de danger, maintenant elle aurait
Un frère tout-puissant qui la protégerait...
N'est-ce pas?

AQUILA.

Un Gaulois s'en remet à lui-même
Du soin de protéger la maîtresse qu'il aime;
Et, sans l'aide d'aucun, j'espère parvenir
A garder le trésor qui doit m'appartenir.

JUNIA, effrayée.

César pardonnera ces paroles altières.

CALIGULA.

Oh! de mes vieux Gaulois je connais les manières;
J'aime leur parler rude: ainsi rassure-toi.
Puis ton gendre, d'ailleurs, est un frère pour moi,
O femme! laisse donc, toute à tes soins vulgaires,
Les hommes discourir de chasses et de guerres!

(Junia sort. Caligula, se retournant vers Aquila.)

Eh bien, mon jeune brenn, quand l'orage en courroux,
Avec sa forte voix gronde au-dessus de nous,
A courber notre front pouvons-nous nous résoudre,
Ou croisons-nous toujours nos traits avec la foudre?

AQUILA.

Toujours.

CALIGULA.

Et, quand la mer, gigantesque lion,
Terrible et rugissante en sa rébellion,

Digitized by Google

Franchit de nos rochers la barrière sauvage
Et de flots insensés couvre notre rivage,
Pour punir ses clameurs et repousser ses flots,
Lui lançons-nous toujours nos hardis javelots?

AQUILA.

Toujours.

CALIGULA.

Et, si jamais un second Alexandre,
Phénix macédonien renaissant de sa cendre,
Vous demandait encor quel danger pour vos jours
Peut vous faire trembler, lui diriez-vous toujours
Que vous ne craignez rien, impassibles athlètes,
Si ce n'est que le ciel ne tombe sur vos têtes?

AQUILA.

Toujours.

CALIGULA.

Et voilà l'arc à nos mains familier,
Les traits dont nous perçons l'ours et le sanglier,
Alors que nous chassons parmi nos bois antiques?

AQUILA.

Hélas! nous n'avons plus nos forêts druidiques!...
J'étais encore enfant, quand un jour sont venus
D'un pays ignoré des faucheurs inconnus,
Dont les profanes mains, changeant nos bois en plaines,
Ont comme des épis moissonné nos vieux chênes
Ils venaient, envoyés par un maître odieux,
Renverser nos autels et proscrire nos dieux;
Et leur haine, fertile en funestes exemples,
Abattit les forêts qui leur servaient de temples!
Depuis ce moment-là, non, César, hélas! non,
Il n'est plus de chasseur qui mérite ce nom;
Car ce n'est point chasser qu'à quelque daim timide,
De loin, traîtreusement, lancer un trait perfide,
Où que frapper d'en bas l'aigle dont l'œil vermeil
Ne pouvait pas nous voir, regardant le soleil.

CALIGULA.

Pourtant de cette chasse, aujourd'hui méprisée,
Ton adresse parfois s'est sans doute amusée,
Et ton habile main sûrement enverrait
La flèche droit au but où l'œil la guiderait?

Digitized by Google

AQUILA.

Je crois assez souvent en avoir fait l'épreuve
Pour en être certain.

CALIGULA.

Donne-m'en donc la preuve.

AQUILA, allant à la porte.

César, ne vois-tu pas là-haut, comme un point blanc,
Ce cygne épouvanté que poursuit un milan?
Lequel des deux veux-tu qu'en sa course j'empêche?

CALIGULA.

De si loin?

AQUILA.

Hâte-toi.

CALIGULA.

Le milan.

AQUILA, visant et tirant.

Suis la flèche.

CALIGULA.

Par Castor! le voilà qui tombe en tournoyant.
Un tel coup ne se peut croire qu'en le voyant.
Va le chercher.

AQUILA.

J'y vais.

(Il sort.)

SCÈNE V

CALIGULA, AFRANIUS.

CALIGULA, redescendant vivement la scène.

Nous voilà seuls! Écoûte.
Dès demain, entends-tu, dès demain, quoi qu'il coûte
Il me faut cette enfant.

AFRANIUS.

Bien, César, tu l'auras.
Et le Gaulois?

CALIGULA.

Fais-en tout ce que voudras,

Digitized by Google

SCÈNE VI

LES MÊMES, STELLA, JUNIA, puis AQUILA.

STELLA, apportant une corbeille de fruits.

César, en ce moment, nos vergers sont arides.

CALIGULA, montrant les oranges.

Mais voilà les fruits d'or du champ des Hespérides.

JUNIA.

Ce champ par le dragon, hélas ! est mal gardé.

AQUILA, entrant et jetant aux pieds de César le milan percé d'une flèche.

Tiens, voilà le milan que tu m'as demandé.

CALIGULA.

C'est bien.

(Prenant la coupe.)

Verse, ma mère. A tes amours, jeune homme !

(Il boit une partie du vin, et passe la coupe à Aquila.)

AQUILA.

Merci, César.

(Il boit.)

STELLA, offrant la corbeille.

Un fruit ?

CALIGULA.

Oui, je prends cette pomme;
Mais, pareil au berger dont Vénus fit un dieu,
Ce n'est que pour la rendre à la plus belle... Adieu !

JUNIA.

Adieu, consul ! Adieu, mon noble fils ! j'espère
Que nous te reverrons à Baïa.

CALIGULA.

Oui, ma mère.

AQUILA.

Salut, César.

STELLA.

Salut.

(Il commence à faire nuit.)

Digitized by Google

SCÈNE VII

LES MÊMES, hors CALIGULA et AFRANIUS.

JUNIA.

Eh bien, pour l'empereur,
Enfant, conserves-tu toujours même terreur?

STELLA.

Non, ma mère ; César paraît bon, César t'aime,
Comment pourrais-je donc ne pas l'aimer moi-même?

JUNIA.

Et tois, mon fils?

AQUILA.

César a respecté nos lois,
César n'a jamais fait aucun mal aux Gaulois;
Les dieux gardent César de douleur et de peine !...

JUNIA.

Bien!... Mon fils a, je crois, droit de cité romaine?

AQUILA.

Je suis né sous le droit latin; mais, dès longtemps,
Ayant rempli là-bas des emplois importants,
J'ai rang de citoyen.

JUNIA.

Tu sais qu'il est d'usage,
En ce cas, toute fois qu'on achève un voyage,
Chez le préteur urbain d'aller, le même jour,
Pour faire constater arrivée ou retour :
Le préteur Lentulus non loin d'ici demeure...
Pour cette course, à peine il faut le quart d'une heure,
Allez donc, mes enfants... Revenez aussitôt.

AQUILA.

Sois tranquille, ma mère.

JUNIA, embrassant sa fille.

Au revoir.

STELLA.

A bientôt.

Digitized by Google

SCÈNE VIII

JUNIA, PHŒBÉ, entrant et allumant un grand candélabre de bronze.

JUNIA.

Phœbé!

PHŒBÉ.

Maîtresse?

JUNIA.

Viens. As-tu, selon mon ordre,
De ce premier moment réparé le désordre?

PHŒBÉ

Je l'ai fait.

JUNIA.

Les parfums?

PHŒBÉ.

Attendent préparés.

JUNIA.

L'officine des bains?

PHŒBÉ.

Chauffe, et, quand vous voudrez,
Sans crainte de retard, vous pourrez vous y rendre.

JUNIA, frissonnant.

Phœbé!...

PHŒBÉ.

Quoi?

JUNIA.

N'as-tu pas?...
(Écoutant.)
Rien!... Je croyais entendre
Comme des cris... Dis-moi, la chambre de Stella...
Est-elle?... Écoute donc!

PHŒBÉ.

De quel côté?

JUNIA, étendant la main du côté où sont sortis ses enfants.

Par là.

PHŒBÉ.

Rien.

JUNIA.

Non... As-tu choisi sa chambre bien-aimée,
Et dans les lampes d'or versé l'huile embaumée?

Digitized by Google

PHŒBÉ.

Oui, moi-même.

AQUILA, dans le lointain.

Ma mère !

JUNIA.

Ah ! cette fois, j'y cours !
Une plaintive voix appelle du secours;
Tu vois, ce n'était pas une vaine chimère.

AQUILA, plus rapproché.

Ma mère !

JUNIA, se précipitant vers la porte.

C'est la voix d'Aquila ! Viens !

SCÈNE IX

LES MÊMES, AQUILA, puis LE PRÉTEUR URBAIN, PROTOGÈNE, DEUX TÉMOINS, DEUX LICTEURS.

AQUILA, l'épée à la main, les habits en désordre et pleins de sang, s'élançant en scène et rencontrant Junia à la porte.

Ma mère!

JUNIA, reculant épouvantée.

Qu'as-tu fait de Stella?

AQUILA, étouffant.

Des brigands...

JUNIA.

Honte à toi!
Tu l'as mal défendue.

AQUILA, lui montrant ses blessures.

Oh! mais regarde-moi!

JUNIA.

Du sang!

AQUILA, vivement.

Le mien.

JUNIA.

Blessé ?

AQUILA.

Qu'importe !

JUNIA.

Mais ma fille?

Digitized by Google

AQUILA.

Ils étaient dix!... Écoute, assemble ta famille;
Armons tout et courons... Oh! je les rejoindrai,
Ma mère, et, par le ciel! oui, je te la rendrai.

JUNIA, égarée.

Oui, tu l'as dit; c'est bien, qu'on s'arme et qu'on s'apprête,
Esclaves, serviteurs, et courons tous...

(Le Préteur urbain, Protogène et les deux Témoins paraissent à la porte. Ils sont suivis de Licteurs.)

LE PRÉTEUR.

Arrête!

JUNIA.

Que veux-tu?

AQUILA.

C'est encor quelque autre trahison.

JUNIA.

A moi, mes serviteurs!

LE PRÉTEUR.

Silence! En ta maison
Tu viens de recevoir, aujourd'hui même, femme,
Un esclave gaulois que son maître réclame.

JUNIA.

Tu te trompes.

LE PRÉTEUR.

Assez.

JUNIA.

Nul fugitif...

LE PRÉTEUR, appelant.

Holà!

JUNIA.

N'est venu, je te dis.

PROTOGÈNE, s'avançant et montrant Aquila.

Tu mens, car le voilà.

AQUILA.

Esclave, moi?

PROTOGÈNE.

Toi!

AQUILA.

Moi?

Digitized by Google

PROTOGÈNE.

M'oses-tu méconnaître...

Moi, ton maître?

AQUILA.

Toi? toi?

PROTOGÈNE.

Moi-même!

AQUILA.

Toi, mon maître?

Préteur, cet homme est fou!

PROTOGÈNE.

Préteur, j'ai mes témoins.

JUNIA.

Mais c'est mon fils.

LE PRÉTEUR.

Silence!

JUNIA.

Entendez-moi du moins!

LE PRÉTEUR, aux Témoins.

Avancez.

AQUILA, les amenant violemment.

C'est cela, regardons-nous en face!
Me reconnaissez-vous?

PREMIER TÉMOIN.

Oui.

AQUILA.

Vous dites?

JUNIA.

De grâce,
On te trompe, préteur, écoute... un seul moment

AQUILA.

Vous me reconnaissez, moi... moi?

PREMIER TÉMOIN.

Parfaitement.

LE PRÉTEUR, présentant aux Témoins deux pierres qu'il a ramassées dans la cour.

Jurez.

PREMIER TÉMOIN.

Par Jupiter, par le divin Auguste

Digitized by Google

Je jure dans tes mains que la demande est juste,

(Montrant Aquila.)

Et que je reconnais cet homme que voilà

(Montrant Protogène.)

Pour l'esclave acheté, payé par celui-là.
Si je mens, Jupiter loin de lui me rejette,
Ainsi que ce caillou que loin de moi je jette.

(Il jette la pierre derrière lui.)

LE PRÉTEUR, au deuxième Témoin.

Fais-tu même serment?

DEUXIÈME TÉMOIN.

Je le fais.

AQUILA, anéanti et laissant tomber son épée.

Imposteurs!

LE PRÉTEUR.

Tout est dit; emmenez cet esclave, licteurs.

(Les Licteurs s'emparent d'Aquila, et tous sortent, excepté Junia.)

SCÈNE X

JUNIA, seule.

Seule!... Aquila... Stella!... Seule! oh! le sort avide
A tout pris... La maison comme mon cœur est vide!
Et cela devant moi! cela devant mes yeux!...
Au foyer domestique, à l'autel de mes dieux,
Encor tout couronnés des fleurs que j'ai tressées,
Quand je priais pour eux! prières insensées!

(Marchant vers les dieux.)

Qui vous ôta la force ou qui vous aveugla,
Que vous n'avez pas vu ce qui s'est passé là?
Ou bien que, l'ayant vu, pour les réduire en poudre,
Vous n'ayez pas sur eux fait descendre la foudre?
En quels jours vivons-nous? et nos temps odieux,
Changés pour les mortels, le sont-ils pour les dieux?
O simulacres vains! quand vous étiez d'argile,
Une mère pouvait vous confier sa fille;
Dans sa virginité vous gardiez ce trésor.

(Portant la main sur eux.)

Mais, depuis qu'on vous fait d'airain, de marbre ou d'or,

Digitized by Google

Stériles défenseurs, égoïstes emblèmes,
Vous n'avez plus de soin qu'à vous garder vous-mêmes;
Quand vient la trahison, vous détournez les yeux!

(Les brisant et les foulant aux pieds.)

Soyez anéantis! vous êtes de faux dieux!

ACTE DEUXIÈME

Une terrasse du palais de César au mont Palatin. Elle est entourée d'une galerie régnant en dehors d'une colonnade; elle est toute tendue d'étoffe attalique, et à la manière du vélarium d'un théâtre. Deux portes latérales. Une porte au fond sortant du plancher et figurant le haut d'un escalier tournant. A droite du spectateur, un lit de bronze. A gauche, une table avec un coffre en bois de cèdre. Au lever du rideau, un orage terrible gronde.

SCÈNE PREMIÈRE

CALIGULA, PLUSIEURS ESCLAVES.

CALIGULA, se cramponnant à deux Esclaves.

Demeurez tout le temps qu'au-dessus de ma tête,
Esclaves, grondera cette horrible tempête;
Tant qu'un dernier éclair sillonnera les cieux,
Esclaves, sur vos jours, ne quittez pas ces lieux.
C'est le maître du ciel dont la jalouse rage
Dirige contre moi cet effroyable orage.
O Jupiter Tonnant, apaise ton courroux!
Je ne suis pas dieu! non. Un éclair! à genoux!...
Allons, encore un coup qui passe sans m'atteindre.

UN ESCLAVE.

Maître, l'orage fuit, et tu n'as rien à craindre.

CALIGULA.

Dis-tu vrai? Par les dieux protecteurs des serments,
Je jure d'affranchir toi, ta femme...

(Un coup de tonnerre.)

Tu mens.

Digitized by Google

L'ESCLAVE.

César voit que le bruit s'éloigne.

CALIGULA.

Ah! oui, c'est juste.
Écoute, Jupiter! je te veux, comme Auguste,
Fonder un temple...

(Éclair.)

Attends!... que soutiendront...

(Tonnerre.)

Encor!...
Des colonnes de bronze et des chapiteaux d'or.
L'ouragan diminue enfin, et je respire.
Je suis toujours César, l'arbitre de l'empire,
Le maître souverain... tout-puissant en tout lieu,
Devant qui Rome tremble et qu'elle appelle dieu.
Ah! la foudre, effrayée, a fui devant ma gloire,
Et Jupiter, vaincu, me cède la victoire.
Allez! et que pas un ne reste en cette erreur
Que Caïus est un homme et que César eut peur.

SCÈNE II

PROTOGÈNE, CALIGULA.

PROTOGÈNE.

Sois tranquille, César, ni torture ni gêne
Ne tireraient rien d'eux.

CALIGULA.

Ah! c'est toi, Protogène?
Crois-tu que l'ouragan soit tout à fait passé?

PROTOGÈNE.

Oui, le dernier éclair au ciel est effacé;
De tout danger présent Jupiter nous délivre.

CALIGULA.

N'y pensons plus alors, et laissons-nous revivre.
Eh bien, dans l'entreprise avons-nous réussi?

PROTOGÈNE.

Oui.

CALIGULA.

La blanche colombe...?

Digitized by Google

PROTOGÈNE.

Elle doit être ici,

CALIGULA.

A notre ardent Gaulois a-t-on mis les entraves?

PROTOGÈNE.

Ce soir, on le conduit au marché des esclaves.

CALIGULA.

Allons! je suis encore le maître du destin.

PROTOGÈNE.

César en doutait-il? En effet, ce matin,
César est pâle.

CALIGULA.

Un rêve, ensuite cet orage.

PROTOGÈNE.

César n'ignore pas que tout rêve est présage.

CALIGULA.

Celui-là qui saurait trouver un sens au mien,
Par Drusille! serait un grand magicien.

PROTOGÈNE.

César a quelquefois éprouvé ma science;
En veut-il de nouveau faire l'expérience?

CALIGULA.

Soit! écoute-moi donc... Serein et radieux,
J'étais assis au ciel près du maître des dieux,
Quand vers moi tout à coup il tourne un front austère,
Et, me poussant du pied, me lance sur la terre.
Je crus soudain passer de l'Olympe au néant;
Enfin j'allai rouler au bord de l'Océan.
Le reflux emportait les flots loin de leur rive;
Mais voilà qu'aussitôt l'heure du flux arrive,
Et, changeant de couleur, que l'onde, s'avançant,
De verte qu'elle était, prit la teinte du sang.
Je voulus fuir; mais, faible ainsi qu'en une orgie,
Je fus rejoint bientôt par cette mer rougie,
Qui, passant la limite assignée à ses eaux,
Enveloppa mes pieds de ses mille réseaux,
Et, sûre que j'étais enchaîné sur la plage,
Alors continua d'envahir son rivage!
Cependant, par le flot me voyant submerger,
J'appelais du secours, ne sachant pas nager,
Lorsqu'une voix sans corps, effroyable mystère,

Digitized by Google

Répondant à mes cris, m'ordonna de me taire.
J'obéis, et tout fut au silence réduit,
Car cette onde en roulant ne faisait aucun bruit,
Et se gonflait pourtant, si bien que ma poitrine
Commençait d'étouffer sous la vague marine.
J'espérais que la mer cesserait de monter,
Quand, prodige nouveau, terrible à raconter,
Chaque flot élevé sur la sanglante plaine
A son rouge sommet prit une tête humaine,
Et ces têtes étaient à tous ceux dont les jours
Furent tranchés par moi... La mer montait toujours!
Je vis passer ainsi devant moi sur l'abîme
Depuis Antonia, ma première victime,
Jusqu'à ce Cassius Longenus, mort d'hier,
Dont l'oracle m'avait dit de me défier :
Chaque tête jetant, avec sa bouche blême,
Un nom que je savais aussi bien qu'elle-même.
Cela dura longtemps, car nos morts sont nombreux!
Enfin, me réveillant de ce sommeil affreux,
Haletant, l'œil hagard, sur mon lit je me lève,
Et trouve l'ouragan continuant mon rêve.
De ce double présage alors épouvanté,
J'ai fui, mêlant ensemble et rêve et vérité,
Jusqu'à ce que le jour, ennemi du mensonge,
Ensemble eût emporté la tempête et le songe.

PROTOGÈNE.

César! il ne faut pas, de soi-même oublieux,
Négliger les avis envoyés par les dieux.
A Rome, en ce moment, quelque chose s'apprête
Qui ressemble à ton songe, ainsi qu'à ta tempête.

CALIGULA.

Et quoi donc?

PROTOGÈNE.

Le blé manque à nos greniers.

CALIGULA.

Le blé?

PROTOGÈNE.

Oui, César, et, hier soir, le peuple, rassemblé,
A, dès qu'il a connu la nouvelle funeste,
Forcé les magasins pour en piller le reste.

Digitized by Google

CALIGULA.

Et comment donc le blé peut-il manquer?

PROTOGÈNE.

Comment?

Parce que l'Italie entière, en ce moment,
Où poussaient autrefois de nourrissantes gerbes,
A semé des palais et des maisons superbes;
De sorte qu'un jour vint où palais et maisons
Ont sous leurs pieds de marbre écrasé les moissons,
Et qu'il fallut chercher de plus grasses contrées
Pour nourrir deux fois l'an nos famines dorées;
Ce qui fait qu'aussitôt que, défendant l'abord,
Un vent capricieux qui s'élève du port
Repousse quelque temps vers la mer en furie
La flotte de Sicile ou bien d'Alexandrie,
Alors, de ses greniers voyant bientôt la fin,
Le Latium entier comme un seul homme a faim,
Et, comme un mendiant, vient demander l'aumône
A César, empereur, et préfet de l'annone.

CALIGULA.

Bien! comme un mendiant insensible à l'affront,
Qu'il vienne! et sous mon pied je courberai son front;
Car je suis las de voir ce peuple insatiable
Incessamment nourri des miettes de ma table;
Et, puisqu'il est trop fier pour récolter son pain,
Et qu'il manque de blé... tant mieux! il aura faim.
N'est-il pas un devin qui lise dans les astres,
Et me vienne annoncer pour lui d'autres désastres?
Car je le hais si fort, que j'offrirais beaucoup
Pour qu'il n'eût qu'une tête et la couper d'un coup.

PROTOGÈNE.

César ne veut-il pas qu'on arrête la course
De la rébellion, faible encore à sa source?

CALIGULA.

Non, laisse-la sortir de son obscur séjour,
Et, quand viendra son flot déborder au grand jour,
Sans relâche pressant sa retraite craintive,
Nous le forcerons bien de regagner sa rive;
Puis nous le châtirons avec nos fouets hardis,
Ainsi qu'à l'Hellespont Xerxès a fait jadis!
Ce danger-là n'est point de ceux que je redoute.

Digitized by Google

PROTOGÈNE.

César veut-il savoir le nom des chefs?

CALIGULA.

Sans doute!
Mais, pour conduire à fin ce projet hasardeux,
Sont-ils beaucoup au moins?

PROTOGÈNE.

Non, ils ne sont que deux.

CALIGULA, souriant avec mépris.

Voyons.

PROTOGÈNE.

C'est Annius que le premier se nomme;
Sa noblesse remonte aux premiers jours de Rome;
Le second, Sabinus, un tribun, que je croi;
Homme sans race, au reste.

CALIGUL

A merveille! ouvre-moi
Ce coffre, et tires-en les livres qu'il renferme :
Tous les deux de leurs jours demain sauront le terme,
Et ce terme, fixé, n'aura point de retard.

PROTOGÈNE, tirant du coffre deux livres sur lesquels les titres sont écrits en lettres de bronze doré.

César veut-il le *glaive*, ou veut-il le *poignard?*

CALIGULA.

Le glaive!...

(Prenant un roseau, le trempant dans l'encre et écrivant.)

Réservons l'arme qui doit feindre
Pour ceux à qui je fais cet honneur de les craindre;
Car c'est un luxe vain que, pour de tels héros,
Payer des assassins quand on a des bourreaux.

PROTOGÈNE.

César connaît le fond de la vertu romaine.

CALIGULA.

Prends les prétoriens et la garde germaine,
Et par les souterains amène et conduis-les
Dans les caveaux voûtés qui sont sous ce palais;
Surtout garde-toi bien que personne les voie.
Maintenant, Claudius.

PROTOGÈNE.

Tu veux?...

Digitized by Google

CALIGULA.

Qu'on me l'envoie.
J'ai, pour me conseiller, besoin d'un grand penseur,
Puis il me plaît assez d'avoir mon successeur,
Quand je suis à régler des affaires pareilles,
Pas trop loin de mes yeux et près de mes oreilles.

PROTOGÈNE.

Et Messaline?

CALIGULA.

Après?

PROTOGÈNE.

Veux-tu la voir aussi?

CALIGULA.

Sois tranquille, elle sait quel chemin mène ici,
Et peut-être déjà que, ce matin, m'arrive
Avec Afranius notre belle captive.

PROTOGÈNE.

A propos, j'oubliais... Ton médecin Cneius
A fait chez le préteur citer Afranius.

CALIGULA.

Dans quel but?

PROTOGÈNE.

Dans le but très-juste qu'il lui paye
Trente talents en bonne et valable monnaie,
Qu'il promit pour savoir l'instant où, sans hasard,
Il pouvait dévouer sa tête pour César.

CALIGULA.

C'est bien, merci.

(La porte s'ouvre; Afranius paraît.)

SCÈNE III

LES MÊMES, AFRANIUS.

AFRANIUS.

César!

CALIGULA.

Justement, c'est notre homme!
Salut, consul.

AFRANIUS.

César tient-il prête la pomme?

Digitized by Google

CALIGULA.

La déesse Vénus est-elle déjà là?

AFRANIUS.

Oui, César, elle attend.

CALIGULA.

Bien; qu'elle vienne.

AFRANIUS, appelant un Esclave.

Holà!

(Il lui donne des ordres tout bas.)

CALIGULA, à Protogène.

Passe chez Claudius au retour des casernes.

PROTOGÈNE.

Et s'il manque au palais?

CALIGULA.

Qu'on le cherche aux tavernes.

(Il fait sortir Protogène par la porte à droite.)

AFRANIUS, s'approchant.

César n'oubliera pas que c'est moi...

CALIGULA.

Non vraiment;
Et César sait le prix que vaut un dévouement.

AFRANIUS.

Par où César veut-il maintenant que je sorte,
Pour ne pas rencontrer Stella?

CALIGULA, le conduisant à la porte de gauche.

Par cette porte.
Adieu, consul.

AFRANIUS.

César ne commande plus rien?
D'ailleurs, je reviendrai.

CALIGULA.

César l'espère bien.

(Afranius sort.)

SCÈNE IV

CALIGULA, seul.

Allons, et maintenant viens, ô ma beauté blonde,
Viens, car César t'attend; César, maître du monde,

Digitized by Google

César, que tout un peuple implore pour ses jours,
Et qui répond: « Plus tard!... je suis à mes amours. »
Oui, j'aime, de mon lit, à voir ce peuple esclave
Gronder comme un volcan et répandre sa lave;
Par ses tressaillements mes plaisirs sont bercés,
Et, si je veux dormir, alors je dis: « Assez. »
Oui, j'aime à deviner que, dans sa frénésie,
Rôde à l'entour de moi l'ardente jalousie
De cette Messaline à l'œil sombre et perçant,
A la bouche de feu qui mord en embrassant;
Que je veux torturer un jour, pour savoir d'elle
D'où me vient cet amour étrangement fidèle,
Qui me laisse parfois chercher d'autres amours,
Mais qui dans ses liens me ressaisit toujours.
Oui, voilà ce qu'il faut à mes ardeurs blasées.
Tombez donc sur mon cœur, orageuses rosées,
Grondez, transports jaloux! rugis, rébellion,
Et servez de concert aux plaisirs du lion!

SCÈNE V

CALIGULA, assis; STELLA, conduite par deux hommes.

STELLA.

Où suis-je, et pourquoi donc m'avez-vous enlevée?
Quel est ce palais?

(Apercevant Caligula.)

Ah! César!

(Courant à lui et tombant à genoux.)

Je suis sauvée!

(Ceux qui l'ont amenée sortent.)

César, tu ne sais point que les gens que voilà
A ma mère m'ont prise en frappant Aquila,
Et qu'ils n'ont pas voulu retourner en arrière,
Malgré ma douloureuse et constante prière.
Ah! ce sont des méchants qui ne respectent rien,
Et tu les puniras.

CALIGULA.

Je m'en garderai bien.

Digitized by Google

STELLA.

Quoi ! tu peux tolérer un semblable désordre?
César, ce qu'ils ont fait...

CALIGULA.

Ils l'ont fait par mon ordre
Ils avaient mission de te conduire ici,
Et je les punirais s'ils n'avaient réussi.
Je t'aime, et te voulais revoir morte ou vivante.
Cela t'étonne, enfant?...

STELLA.

Oh ! cela m'épouvante !

CALIGULA.

C'est ainsi que j'en use avec mes bons Romains.
Ignorais-tu cela ?... Pourquoi donc dans mes mains
Jupiter eût-il mis sa puissance suprême,
Sinon pour que je fisse ainsi qu'il fait lui-même?
Seule veux-tu nier les dons qu'il m'accorda ?
Allons, adoucis-toi ; viens, ma belle Léda.
Je sais que des vertus tu suis la route austère,
Mais un dieu t'affranchit des devoirs de la terre ;
Ne repousse donc plus ton divin ravisseur.

STELLA.

César, n'oubliez pas que je suis votre sœur.

CALIGULA.

Eh ! mais je m'en souviens, ce me semble, au contraire,
Et je fus de tout temps un bien excellent frère.
Mes trois sœurs ont été mes femmes tour à tour
Et pour Drusille on sait que tel fut mon amour,
Que, lorsqu'elle mourut, poussé d'un noir génie,
J'ai couru comme un fou toute la Campanie,
Et que, depuis ce jour, quand je fais un serment,
Par sa divinité je jure constamment.
Eh bien, je t'aimerai comme j'aimais Drusille ;
Mais les dieux complaisants et le destin docile
Nous feront, je l'espère, une plus longue ardeur.

(L'entourant de son bras.)

Viens donc, ma bien-aimée!

STELLA, abaissant son voile et croisant ses deux mains sur sa poitrine.

A moi, sainte pudeur !
Sur mon front rougissant viens épaissir mon voile.

Digitized by Google

CALIGULA.

C'est un tissu trop fin pour cacher une étoile.
Et puis tu me parais mal comprendre en ce jour
Que l'amour de César, ainsi qu'un autre amour,
N'a pas l'heureux loisir d'attendre qu'on lui cède,
Et que le sort lui mit, pour lui venir en aide,
Au cas où d'un refus il essuierait l'affront,
Le glaive dans la main et la couronne au front.
Enfant, ne fais donc pas de plus longues méprises,
Et songe, il en est temps ! qu'où tu vas, tu te brises,
Que ton bras est débile et que le mien est fort,
Et que, si je le veux, à l'instant, sans effort,

(Lui arrachant son voile.)

Comme cette rica que de ton front j'arrache
Pour voir en liberté les traits qu'elle me cache,
Chaldéen renommé par mes enchantements,
Je puis faire tomber ces vains ajustements,
Et, si dans ma vengeance un doux mot ne m'arrête,
Après eux et comme eux faire tomber ta tête.

STELLA, tombant à genoux.

O mon Dieu, donne-moi la force de souffrir,
Et pardonne ma mort à qui me fait mourir !

CALIGULA, la relevant.

Eh bien donc...

JUNIA, derrière la porte du fond.

Je vous dis qu'à César je suis chère,
Et que j'entre à toute heure.

STELLA, voulant s'élancer vers la porte.

O ma mère !

(Caligula l'arrête et lui met la main sur la bouche. D'une voix étouffée.)

Ma mère !

CALIGULA, l'entraînant vers la porte à droite, ouvrant cette porte et remettant Stella à des Esclaves.

Emmenez cette enfant et sur elle veillez;
Vous m'en répondez tous sur votre tête. Allez !...

(On entraîne Stella.)

Digitized by Google

SCÈNE VI

CALIGULA, JUNIA.

CALIGULA, courant à la porte du fond, où frappe Junia, et ouvrant cette porte lui-même.

Pourquoi n'ouvre-t-on pas? Pardonne-moi, nourrice,
J'ai reconnu ta voix; que me veux-tu?

JUNIA.

Justice!
On m'a pris mon enfant, on m'a volé ta sœur,
César!

CALIGULA.

Et connais-tu l'infâme ravisseur?

JUNIA.

Non; mais je viens à toi, le front couvert de poudre,
A toi, le tout-puissant, à toi qui tiens la foudre,
A toi, mon fils, à toi qui sais tout comme un dieu,
Redemander ma fille; à toute heure, en tout lieu,
Ton bras impérial peut librement s'étendre,
Et chez les plus puissants aller me la reprendre.
César, rends-moi Stella, ma fille, mon enfant,
Et vraiment tu seras l'empereur triomphant,
Qui, d'une main frappant l'ennemi comme un homme,
De l'autre, comme un dieu, sèche les pleurs de Rome.

CALIGULA.

Mais sais-je où la trouver, ma mère?

JUNIA.

Écoute-moi.
Ne perdons pas de temps... Viens!... j'irai devant toi;
L'instinct me guidera, noble fils d'Agrippine,
Comme il guida Cérès poursuivant Proserpine;
Et, comme elle allumant deux flambeaux tour à tour,
Pour chercher ma Stella la nuit comme le jour,
J'irai sans m'arrêter, dans mes douleurs amères,
Sur ma route, à grands cris, interrogeant les mères,
Et suivant tous chemins qui me seront offerts,
Dût celui qu'elle a pris me conduire aux enfers.

CALIGULA.

Mais Aquila nous peut aider dans cette tâche.

Digitized by Google

JUNIA.

Ah ! qu'un amour de mère est égoïste et lâche !
Je ne t'avais pas dit... je l'avais oublié...
Qu'ils l'ont, comme un esclave, abattu, pris, lié,
Conduit je ne sais où ! Tu vois bien qu'il est juste
A toi, César, à toi, le petit-fils d'Auguste,
De punir sans retard deux crimes odieux
Qui se sont accomplis près de toi, sous tes yeux;
Et qu'il ne se peut pas que ta sœur outragée
Ait rougi d'un affront et ne soit pas vengée.

CALIGULA.

Enfin accuses-tu quelque noble Romain?

JUNIA.

Non, j'ai senti le fer et n'ai pas vu la main.
Mais d'avance on connaît ceux-là que sans injure
On devra soupçonner d'un rapt ou d'un parjure.
Plus d'un, autour de toi, du fait est coutumier :
Ton oncle...

CALIGULA.

Claudius?

JUNIA.

Oui, lui tout le premier.

CALIGULA, avec mépris.

Tu lui fais trop d'honneur lorsque tu le condamnes;
Il faut à Claudius de basses courtisanes,
Voilà tout.

JUNIA.

Cherea peut être soupçonné...

CALIGULA, avec l'air du doute.

Le crime est bien pesant pour un efféminé
Qui, couché sur des fleurs, à Vénus boit sans trêve
Dans une coupe d'or plus lourde que son glaive.

JUNIA.

Sabinus...

CALIGULA, souriant.

Celui-là, nourrice, pour l'instant,
S'occupe avec succès d'un soin plus important:
Il conspire.

JUNIA.

Malheur!

Digitized by Google

CALIGULA.

Et maintenant, écoute.
Le coupable est un noble, homme puissant, sans doute,
Qui peut, craignant de voir ses crimes avérés,
Étendre jusqu'à toi ses coups désespérés.

JUNIA.

Soit !... il m'a fait la vie et non la mort amère.

CALIGULA.

Mais, moi, je dois veiller sur les jours de ma mère ;
Tu ne sortiras plus ; je veux, dès ce moment,
Te loger au palais, dans un appartement
Où, de peur que te suive une trame imprévue,
Mes soldats les plus sûrs te garderont à vue.
Quant à ma sœur, c'est moi qui la retrouverai.

JUNIA.

Oh ! je t'aimais, mon fils, mais je t'adorerai
Comme un dieu ! Ne perds pas une journée, une heure.

CALIGULA.

Si je perds un instant, ma mère, que je meure !
César ne promet pas vainement : de ma main
Ta fille te sera remise.

JUNIA.

Quand ?

CALIGULA.

Demain.

JUNIA.

O mon fils, mon César, mon empereur, mon maître !
Avec ce mot, demain, tu viens de me soumettre ?
Où me faut-il aller ? Conduis-moi, me voilà.
Oh ! demain, m'as-tu dit ? demain ?

CALIGULA.

Oui.

JUNIA, tressaillant au bruit du Peuple qui commence à s'amasser au pied du palais.

Qu'est cela ?

CALIGULA.

Rien ! la réalité seulement suit le rêve.

JUNIA.

Ce bruit ?

Digitized by Google

CALIGULA.

C'est l'Océan qui monte sur la grève
Mais nous pouvons d'ici déjouer ses complots,
(Frappant du pied.)
Et ce roc est, ma mère, à l'épreuve des flots.

(Ils sortent par la porte du fond; au même moment, Messaline lève la tapisserie de la porte à gauche et les suit des yeux.)

SCÈNE VII

MESSALINE, seule.

Bien! écarte avec soin la fille de la mère,
Commande à chaque porte une garde sévère;
Malgré l'éloignement, et les soldats et toi,
Je les rapprocherai, s'il me convient, à moi.
Par Vénus! contre lui César même conspire,
Et le peuple est tout prêt pour un autre. Oh! l'empire,
L'empire à qui le monde apporte ses tributs,
Avec un empereur pareil à Claudius,
C'est-à-dire un manteau pour voiler notre épaule,
C'est-à-dire un acteur chargé d'un mauvais rôle,
Qui nous laisse fouiller, selon notre vouloir,
Dans cette mine d'or qu'on nomme le pouvoir!
Oh! malheur au dragon qui de mes mains avides
Défend seul ce nouveau jardin des Hespérides,
Qui du seuil me permet d'entrevoir ses fruits d'or,
Et qui veut m'empêcher d'atteindre à mon trésor!
Vainement par instinct contre moi tu te dresses,
Serpent des voluptés! un jour, de mes caresses
Je n'aurai qu'à serrer les liens assouplis,
Et je t'étoufferai dans mes mille replis!

SCÈNE VIII

CALIGULA, MESSALINE.

CALIGULA.

Je m'étonnais déjà de ne t'avoir point vue!

MESSALINE.

Je savais à César une tendre entrevue,

Digitized by Google

Et je ne voulais pas, dans un si doux moment,
Distraire l'empereur par mon empressement.

CALIGULA.

Nous sommes, ce matin, d'humeur bien complaisante;
Prends garde à toi, César!

MESSALINE.

Mon Jupiter plaisante;
Il imite le dieu dont il a pris le nom,
Et je ne serai pas plus fière que Junon.

CALIGULA.

O femme être mobile et changeant comme l'onde!

MESSALINE.

Eh bien, que dit César de cette beauté blonde?
Ses yeux bleus auraient-ils les funestes pouvoirs
De lui faire oublier à jamais les yeux noirs?
Ces femmes ont, dit-on, des grâces langoureuses
Dont le charme est puissant aux âmes amoureuses;
César est-il séduit par ces molles ardeurs?

CALIGULA.

Si César est séduit, ce n'est que par des pleurs.

MESSALINE.

Quoi! déjà l'innocente a répandu des larmes?
Oh! que nous savons bien toutes quels sont nos charmes,
Et combien est plus doux que le doux Orient
Un visage à la fois pleurant et souriant!

CALIGULA.

C'était, je m'y connais, une douleur amère,
Et des refus réels, j'en suis bien sûr.

MESSALINE.

Chimère!
Si César eût subi l'affront de ses refus,
L'audacieuse enfant déjà ne vivrait plus.

CALIGULA.

Ah! voilà que Junon dans sa colère oublie
Quel empire nous tient et quelle loi nous lie,
Et que tout front échappe au coup qu'il mérita,
Tant qu'il peut se parer du bandeau de Vesta.

MESSALINE.

Les filles de Séjan, dans un cachot jetées,
S'étaient sous cette égide en effet abritées:

Digitized by Google

Tibère leur choisit un geôlier de sa main,
Et toutes deux pouvaient mourir le lendemain.

CALIGULA.

Merci, l'avis est bon en ce qui me regarde,
Surtout!

MESSALINE.

Que dit César?

CALIGULA.

Que c'est moi qui la garde,
Et que, ne sachant point d'homme à qui me fier,
Je ne lui compte pas donner d'autre geôlier.
Mais on vient : c'est assez; sur ce point bouche close;
Car nous allons avoir à parler d'autre chose.

SCÈNE IX

LES MÊMES, PROTOGÈNE, puis CHEREA, puis CLAUDIUS, puis AFRANIUS

PROTOGÈNE.

Les ordres de César sont remplis.

CALIGULA.

Je le sais.

PROTOGÈNE.

Que veut encor César?

CALIGULA.

Six licteurs!

PROTOGÈNE.

Est-ce assez?

CALIGULA.

Oui.

PROTOGÈNE.

Claudius est là.

CALIGULA.

Qu'il vienne.

PROTOGÈNE.

Seul?

CALIGULA.

N'importe.
Que tous puissent entrer, mais que pas un ne sorte.

Digitized by Google

MESSALINE.

Que veut dire ce bruit au pied du Palatin?

CALIGULA.

Ouvre donc ces rideaux à l'air pur du matin;
Le ciel est radieux, et son dernier nuage
A disparu, chassé par l'aile de l'orage.

MESSALINE.

Écoute donc, César! César, n'entends-tu pas?

CLAUDIUS.

Salut, César; sais-tu ce qui se passe en bas?

CALIGULA.

Ah! c'est toi, Claudius? Le ciel te soit propice;
Je t'ai fait appeler pour me rendre un service.

CLAUDIUS.

Parle.

CALIGULA.

Je te sais maître en l'art des orateurs.

CLAUDIUS.

César me flatte.

CALIGULA.

Non... Voilà : les sénateurs,
Sachant de mon cheval le merveilleux mérite,
Sont venus, l'autre jour, lui faire une visite.
Le président alors à ce noble animal
A dit un long discours, et qui n'était pas mal,
Mais auquel, à défaut d'avoir appris le nôtre,
Nous n'avons pu, ma foi, répondre l'un ni l'autre.
Comme le cas se peut présenter de nouveau,
D'avance, Claudius, tire de ton cerveau
Quelque chose de bien. Je pensais à Sénèque;
Mais c'est un vrai pédant, rat de bibliothèque,
Qui croit qu'à l'éloquence il dresse un monument
En entassant des mots, poussière sans ciment.

LE PEUPLE, d'en bas.

Du blé!

CHEREA.

Salut, César; j'accours prendre tes ordres
Après avoir commis d'effroyables désordres,
Le peuple est en tumulte au Forum assemblé.
Tiens! l'entends-tu crier?

Digitized by Google

LE PEUPLE.

Du blé! César, du blé!

CALIGULA.

Par Drusille! à ta vue, ami, je me rappelle
Qu'entre Muester le Mince et l'histrion Apelle
Un important débat s'est ouvert l'autre soir.
Écoute : il s'agissait simplement de savoir
Si l'on doit au théâtre, avec ou sans la lyre,
Chanter le vers tragique ou seulement le dire..
Ah! te voilà, consul!

AFRANIUS, entrant tout troublé.

Oui, César, oui, c'est moi.

CALIGULA.

Qu'as-tu donc à trembler ainsi?

AFRANIUS.

Je crains pour toi.

CALIGULA.

Vraiment!

AFRANIUS.

Ne vois-tu pas ces hordes insensées
Au pied du Palatin grondantes et pressées?
N'entends-tu pas leurs voix qui menacent d'en bas?

LE PEUPLE.

Du pain! César, du pain!

AFRANIUS.

Ne les entends-tu pas?

CALIGULA.

Tu te trompes, consul : ce sont des cris de fête.

AFRANIUS.

Ne raille pas, César, il y va de ta tête.
En sortant du palais, ces furieux m'ont pris;
Sans gardes, sans licteurs et sans armes surpris,
Je n'ai pu résister.

CALIGULA.

Mais, enfin éclairée,
La foule a reconnu ta majesté sacrée,
Puisque te voilà libre?

AFRANIUS.

Oui; mais il m'a fallu
Prêter entre leurs mains un serment absolu
Que je t'apporterais leur parole rebelle.

Digitized by Google

CALIGULA.

Ah ! tu viens en héraut ? Ta mission est belle :
Parle !...

AFRANIUS.

Que j'aille, moi, redire insolemment
Au divin empereur... ?

CALIGULA.

N'as-tu pas fait serment ?
Au livre du destin tout serment fait demeure,
Et se doit accomplir lorque arrive son heure.

AFRANIUS.

Je ne transmettrai pas de si coupables vœux,
Que César ne l'ordonne.

CALIGULA.

Eh bien donc, je le veux.

AFRANIUS.

César, depuis un mois, une brise indocile
Repousse loin du port la flotte de Sicile,
Et, du rivage, on voit pilote et matelots
Essayant de lutter en vain contre les flots ;
Si bien que, dans un vent si constamment contraire,
Le peuple a cru du ciel remarquer la colère,
Et pense que César aura fait... oh ! pardon !
Quelque offense... c'est lui qui parle.

CALIGULA.

Achève donc !

AFRANIUS.

Quelque offense secrète à nos dieux, et que Rome
Porte dans ce moment la peine d'un seul homme
De sorte que le peuple, en sa prévention,
Exige de César une expiation !

CALIGULA.

Oui, le peuple a raison, et sa sagesse est haute ;
Oui, César a commis une effroyable faute,
Et Jupiter enfin se sera souvenu
Qu'un serment lui fut fait qui ne fut pas tenu.
Mais réparer le crime est chose encor possible,
Et l'expiation sera prompte et terrible.
Consul, rappelle-toi que l'Aulide en son port
Vit les Grecs enchaînés par un calme de mort :
Le cas était pareil, pareille fut la peine ;

Digitized by Google

Leur chef avait fait vœu d'une victime humaine,
Et puis il avait cru pouvoir impunément
Se jouer de Diane et trahir son serment!
Eh bien, d'Agamemnon, moi, j'ai commis le crime :
Un homme aux dieux pour moi s'est offert en victime.
Et je n'ai pas voulu, faible et compatissant,
De cet homme non plus, moi, répandre le sang;
Mais voilà que des dieux l'implacable colère
Me réclame ce sang par la voix populaire;
Sans doute, en y cédant, mon cœur se brisera,
Mais Jupiter le veut; c'est bien, il coulera!

AFRANIUS.

Que dis-tu?

CALIGULA.

Que César se dévoue, et que Rome
Ne doit pas expier la faute d'un seul homme.

AFRANIUS.

Grâce!

LE PEUPLE.

Du pain, César!

CALIGULA.

Oui, peuple, je t'entends;
Patience!

AFRANIUS.

César!

CALIGULA.

Oui, dans quelques instants,
De même que les Grecs, après le sacrifice,
Virent soudain le vent redevenir propice,
De même tu verras, sitôt cet homme mort,
Notre flotte rentrer à pleine voile au port.

AFRANIUS.

Je porte de héraut le titre inviolable;
Songes-y bien, César, songes-y!

CALIGULA.

Misérable!

AFRANIUS.

Peuple, à moi!

LE PEUPLE.

Le consul! mort à Caligula!
Le consul! le consul!

Digitized by Google

CALIGULA.

Tu le veux?

(Précipitant Afranius du haut de la galerie.)

Le voilà.

Reçois, ô Jupiter, ta tardive hécatombe!

CHEREA, à Messaline.

Si nous profitions...

MESSALINE, l'arrêtant.

Vois, le peuple à genoux tombe.

LE PEUPLE.

Gloire à Caligula, l'empereur sans rival!
Qui nous donneras-tu pour consul?

CALIGULA, avec mépris.

Mon cheval.

ACTE TROISIÈME

L'atrium de la maison de Cherea; tout autour les portraits de ses aïeux; à gauche du spectateur, l'autel des dieux lares. Une porte au fond, deux portes latérales.

—

SCÈNE PREMIÈRE

CHEREA, SON AFFRANCHI.

CHEREA.

Personne n'est venu?

L'AFFRANCHI.

Personne.

(Il s'incline et veut sortir.)

CHEREA.

Bien, demeure.

Il est...?

L'AFFRANCHI.

Nous achevons, maître, la troisième heure.

CHEREA.

C'est bien.

Digitized by Google

L'AFFRANCHI.

Mon maître encore a-t-il besoin de moi?

CHEREA.

Oui; car je crois pouvoir me confier à toi :
Je vais donc te charger d'une mission grave.
Attelle un chariot et va prendre un esclave
Qu'en passant au Forum j'ai ce soir acheté,
Et qu'on a dû me mettre à part, seul, de côté.
Afin qu'il ne conserve aucun espoir de fuite,
Fais-lui lier les mains, bander les yeux; ensuite,
Pour qu'il ne sache point où tu le conduiras,
Perds-le par des détours; puis tu l'amèneras.

L'AFFRANCHI.

Faut-il le faire entrer ici même?

CHEREA.

Sans doute.

L'AFFRANCHI.

Tu seras content, maître.

CHEREA,

Écoute encore, écoute...
Non, rien... Va sans retard, et fais ce que j'ai dit.

SCÈNE II

CHEREA, s'accoudant sur l'autel de ses dieux et se voilant la tête de son manteau.

Pardon, mes dieux, pardon, si, muet, interdit,
Chaque fois qu'à vos pieds j'apporte mon hommage,
Du pan de mon manteau je voile mon visage!
C'est que je n'ose point lever sur vous les yeux,
O lares, qui savez ce qu'étaient mes aïeux!
Car, en vous regardant, patriotique emblème,
J'ai honte au fond du cœur de Rome et de moi-même!
De moi qui, jeune d'âge et pourtant vieux soldat,
De nos derniers beaux jours vis le dernier éclat,
Et que Germanicus, j'en ai gardé mémoire,
A fait centurion après une victoire;
J'espère toutefois que vos regards perçants
De ma feinte mollesse ont pénétré le sens,
Et, dans tous les détours où ma ruse s'applique

Digitized by Google

Suivi l'amant pieux de la gloire publique.
Oh! si de mes ennuis seulement la moitié
Vous est connue,... alors vous aurez eu pitié :
Pitié quand vous m'avez, d'une voix ridicule,
Vu parler le jargon d'Ovide et de Tibulle;
Pitié quand vous m'avez vu porter mes amours
A cette Messaline, opprobre de nos jours,
Et pitié quand enfin aux insultes du maître
Vous avez vu mon cœur lâchement se soumettre.
Eh bien, vous le savez, tout cela n'est qu'afin
De mener mon projet à sa sanglante fin,
Et vous n'ignorez pas que, pour qu'il réussisse,
Je ne l'ai pas voilé d'un trop long artifice.
Oh! sans doute qu'au temps des antiques vertus,
Ce n'était point ainsi que conspirait Brutus,
Et c'était au grand jour que son poignard stoïque
Vengeait en plein sénat la sainte République !
Mais dans un tel projet était-il affermi,
Alors l'ami pouvait dans le sein d'un ami
Le déposer sans peur, car le secret sublime
Y tombait englouti comme dans un abîme.
Mais, aujourd'hui, soldats, citoyens, sénateurs,
Pour un ami discret offrent cent délateurs;
Si bien que, lorsqu'on veut un cœur loyal et brave,
Il faut l'aller chercher dans le sein d'un esclave.
O mes dieux ! faites donc qu'en ce jeune Gaulois
Je trouve ce qu'en vain j'ai demandé cent fois
A ces Romains bâtards, race aveugle et flétrie,
Qui répond par des chants aux pleurs de la patrie.
On entre... Protogène... Et que vient faire ici
Cet espion bourreau ?

SCÈNE III

CHEREA, PROTOGÈNE, ANNIUS, SABINUS, entre deux Licteurs.

PROTOGÈNE, s'avançant seul.

Salut, maître. Voici
Deux enfants que César, pour le temps où nous sommes,
Trouve trop disposés à devenir des hommes.
Tous deux ont été pris les armes à la main,

Digitized by Google

Croyant parler encore au vieux peuple romain,
Et voulant faire croire à notre plébicule
Un mensonge inouï tant il est ridicule :
C'est que, quand le blé manque, elle manque de pain,
Et que, le pain manquant, elle mourra de faim...
Heureusement, la foule a compris l'artifice,
Et nous les a remis pour en faire justice.
Or, le divin César, avant de les juger,
Te charge, Cherea, de les interroger,
Pour que tu saches d'eux si de telles idées
D'autres têtes encor ne sont point possédées.
Il sait ton dévouement, il compte sur ta foi,
Et veut te le prouver.

CHEREA, à part.

Douterait-il de moi ?

PROTOGÈNE, aux deux jeunes gens.

Avancez.

(A Cherea.)

Aussi loin que ton zèle t'emporte,
Ne crains rien ; des soldats veillent à cette porte,
Et, moi-même, en ce lieu je reste pour savoir
Si je n'ai pas de toi quelque ordre à recevoir.

(Il sort avec les Licteurs.)

CHEREA, à part.

Oui, je comprends, c'est bien, que ton zèle funeste
Espionne à loisir ma parole et mon geste :
Tous deux ont dès longtemps étudié, crois-moi,
La langue qu'il convient de parler devant toi.

(Se retournant vers les jeunes gens et les reconnaissant.)

Annius ! Sabinus !

ANNIUS.

Nous connaissions naguère
Un certain Cherea renommé dans la guerre ;
Mais nous ne savions pas qu'infatigable acteur,
Il remplît dans la paix l'emploi de quésiteur.
Soit.

CHEREA.

Parmi les emplois que l'empereur dispense
A titre de faveur ou bien de récompense,
J'engage mon honneur que, quel que soit le mien,
Le soldat n'aura pas honte du citoyen.

Digitized by Google

ANNIUS.

Que devons-nous penser et de l'un et de l'autre?

CHEREA.

Nos rôles sont tracés, gardons chacun le nôtre,
Et, tant qu'il ne plaît pas au sort de les changer,
Souvenez-vous que c'est à moi d'interroger.

SABINUS.

C'est vrai, par Jupiter! aussi te répondrai-je
Quand tu m'auras offert de m'asseoir.

CHEREA.

Prends un siége.
Et d'abord, Annius, quel génie insensé
A la rébellion aujourd'hui t'a poussé,
Toi, l'héritier d'un nom jusqu'ici plein de gloire?

ANNIUS

C'est qu'il m'est tout à coup venu dans la mémoire
Que l'un de mes aïeux, fameux par ses vertus,
Était mort à Philippe à côté de Brutus.

CHEREA.

Et toi, Sabinus?

SABINUS, jouant avec sa chaîne d'or.

Moi?

CHEREA.

Réponds.

ANNIUS.

Oui, réponds, frère.

SABINUS.

Ma foi, j'ai conspiré, tribun, pour me distraire.
Je suis, depuis huit jours, harcelé par le sort;
Lepidus, le meilleur de mes amis est mort.
J'ai contre le chagrin au jeu cherché ressource;
Le jeu m'a dévoré jusqu'au cuir de ma bourse.
Pour me faire oublier la perte de mon or,
Ma maîtresse restait comme un dernier trésor,
Je cours chez elle... Une heure avant mon arrivée,
L'athlète Sergius me l'avait enlevée!
Le peuple justement, quand m'advint cet ennui,
En tumulte courait; je courus après lui;
Il criait : avec lui, je criai quelque chose,
Comme « Mort à César! » à ce que je suppose,

Digitized by Google

Et ce fut au moment où je criais plus fort
Qu'on m'a pris; je me suis laissé prendre, et j'eus tort!

CHEREA.

A ce jeu, vous savez, insensés que vous êtes!
Que contre l'empereur vous jouez vos deux têtes?

ANNIUS.

Chacun de nous attend en joueur résigné;
César les prenne donc, c'est juste, il a gagné.

CHEREA.

Maintenant, faudra-t-il recourir aux supplices
Pour vous faire avouer le nom de vos complices?

SABINUS.

Fais comme tu voudras.

ANNIUS.

Des complices, tribun?
Quant à moi, j'eus longtemps l'espoir d'en trouver un;
Mais l'espoir aujourd'hui n'est qu'un éclair dans l'ombre,
Qui brille et disparaît, laissant la nuit plus sombre;
Cet homme, presque enfant, chez les Marses vaincus,
Simple décurion, suivit Germanicus;
Puis, du septentrion remontant à l'aurore,
Jusqu'à Nicopolis il le suivit encore;
Et, revenant enfin, en le suivant toujours,
Vers les champs désastreux, domaines des vautours,
Où blanchirent six ans les os de notre armée,
Il creusa de sa main, à vaincre accoutumée,
Un de ces grands tombeaux où dorment, disparus,
Les soldats que César demandait à Varus.
Mais, depuis, on m'a dit qu'oublieux de sa gloire,
Il avait de ce temps perdu toute mémoire,
Et que, traître à lui-même, il dépensait ses jours
Près d'une courtisane aux banales amours,
Dont il ne s'éloignait quelquefois à grand'peine
Que pour lécher la main qui nous met à la chaîne;
Ce nom jadis si haut et maintenant si bas,
Le connais-tu, tribun?

CHEREA.

Je ne le connais pas.

ANNIUS.

C'est bien!... Peut-on savoir quel sort tu nous destines?

Digitized by Google

CHEREA.

Vous serez reconduits aux prisons Mamertines,
Et, là, vous attendrez, déplorant votre erreur,
Ce que décidera le clément empereur.

SABINUS.

Tribun, si sa clémence était pour la torture,
Obtiens que des bourreaux nous sauvions la figure,
Afin qu'en descendant demain au sombre lieu,
Nous ne fassions pas peur à Proserpine... Adieu.

SCÈNE IV

CHEREA, seul.

Adieu, pauvres enfants aux âmes fraternelles,
Du feu républicain dernières étincelles,
Qui, vers un noble but trop ardents à courir,
N'ayant pas su l'atteindre, au moins saurez mourir!
Hélas! quoique mon cœur de vos deux cœurs soit frere,
Au sort qui vous attend je ne puis vous soustraire.
Oh! si j'avais pensé qu'à Rome fût encor
Perdue en notre boue une parcelle d'or,
J'aurais si bien cherché, qu'à cette heure au supplice,
Enfants, je marcherais comme votre complice,
Et qu'au même péril trop prompt à m'engager,
Je mourrais avec vous au lieu de vous venger!

SCÈNE V

CHEREA, L'AFFRANCHI, AQUILA, les mains liées, les yeux bandés.

L'AFFRANCHI.

Maître, nous sommes là.

CHEREA.

Bien, tu m'as su comprendre,
Et, maintenant, que nul ne vienne nous surprendre!

L'AFFRANCHI.

Sois tranquille.

(Il sort.)

Digitized by Google

AQUILA, arrachant le bandeau qui lui couvre les yeux, aussitôt que Cherea lui a délié les mains.

Qu'est tu?

CHEREA.

Ton maître ou ton ami.

AQUILA.

Ne nous expliquons point, en ce cas, à demi,
Et parlons l'un à l'autre avec pleine franchise.

CHEREA.

Parle.

AQUILA.

Jouet d'un crime ou bien d'une méprise,
Malgré les droits sacrés des citoyens romains,
On m'a pris, insulté, mis ces cordes aux mains,

(Il les jette.)

Et sous l'œil du préteur, à Rome, aux bords du Tibre,
Vendu comme un esclave; et pourtant j'étais libre
Oui, libre!... j'en appelle aux dieux de ta maison,
Libre comme l'oiseau dont je porte le nom;
Mais ces affronts auxquels il fallut me soumettre
Ne te regardent point: tu m'as acheté, maître.
On t'a vendu ma chair, et je ne suis plus rien,
Plus rien qu'un homme à toi, ton esclave, ton chien!

CHEREA.

Après?

AQUILA.

Je sais tes droits; tu peux, à ton caprice,
Me frapper, m'enchaîner, ordonner mon supplice;
Tu peux me promener au Forum, aux marchés,
Avec les bras en croix sur la fourche attachés;
Tu peux, me condamnant aux tortures infâmes,
Labourer ma poitrine avec d'ardentes lames,
Ou, plus cruel encor, par un stigmate au front,
En moi de l'esclavage éterniser l'affront:
Voilà tes droits, tu vois que j'en connais le compte,
Et que j'ai mesuré ton pouvoir et ma honte.
Moi, je n'en ai qu'un seul en échange à t'offrir:
Lorsque je le voudrai, j'ai le droit de mourir;
Celui-là, quoique seul, rétablit, l'équilibre,
Si bien que, tu le vois, comme toi je suis libre.

Digitized by Google

Donc, parlons maintenant, seigneur, si tu veux bien,
Ainsi qu'un citoyen avec un citoyen.

CHEREA.

Soit !

AQUILA.

Fixe ma rançon en prisonnier de guerre ;
Crois-moi, je ne suis point un esclave vulgaire,
Et peux, selon la clause arrêtée entre nous,
Me racheter en or, en chevaux, en bijoux.
Voyons, est-ce de l'or que de moi tu réclames ?
J'en ai pour satisfaire aux plus cupides âmes !
Hélas ! plus que le fer, l'or est chez nous commun.
Donc, si pour ma rançon tu veux de l'or, tribun,
Calcule par talent et non point par sesterce,
Estime-moi le prix d'un satrape de Perse...
Et, si le temps te manque à le compter... c'est bien,
Nous le mesurerons dans ton casque et le mien.

CHEREA.

Merci.

AQUILA.

Je te comprends. Aux armes exercées
C'est vers un autre but que tendent tes pensées ;
Et, pour payer le prix que tu crois que je vaux,
Il m'en coûtera dix de mes plus beaux chevaux !
Sur le sable leur pied ne laisse point de trace ;
Car le vent d'Arabie a fécondé leur race,
Dont, traversant la Gaule, à l'un de mes aïeux
Annibal a jadis fait le don précieux.

CHEREA.

Non, ce n'est point cela.

AQUILA.

Je vois que la tendresse
Destine ma rançon à parer ta maîtresse ;
Soit ; j'ai, pour compléter son brillant attirail,
Des filons de grenat et des bancs de corail,
Des mineurs dont la vie, à l'ombre accoutumée,
Creuse le sol, cherchant l'escarboucle enflammée,
Et des plongeurs hardis, qui, sous les flots amers,
Vont me cueillir la perle éclose au fond des mers.

CHEREA.

Ce n'est point encor là ma volonté suprême.

Digitized by Google

AQUILA.

Eh bien donc, je t'attends, exprime-la toi-même.

CHEREA.

Je sais que tout Gaulois, soumis mais indompté,
Regrette au fond du cœur sa vieille liberté,
Et, pareil au coursier d'origine sauvage,
Ronge impatiemment le frein de l'esclavage :
Eh bien, il est aussi, crois-moi, quelques Romains
Qui pensent que des fers sont trop lourds pour leurs mains,
Et que, pour s'entr'aider dans leurs destins contraires,
Quel que soit leur pays, les opprimés sont frères.
Or, à l'un de ceux-là cet espoir est venu
Qu'achetant au hasard un esclave inconnu,
Pourvu qu'il fût Gaulois, ce qui veut dire brave,
Il ne pouvait manquer d'avoir en cet esclave
Un confident loyal, un complice discret,
De qui le bras hardi puissamment l'aiderait,
S'il voulait partager avec lui ce saint rôle
De délivrer du joug l'Italie et la Gaule;
Et, dans ce noble espoir affermi par les dieux,
Il s'était, ce Romain, inspiré d'autant mieux,
Que celui qu'il voulait choisir pour son complice,
Esclave, et ne pouvant déposer en justice,
Certes calculerait bientôt avec raison
Qu'il ne gagnerait rien par une trahison,
Tandis qu'en persistant dans son œuvre assidue,
Outre sa liberté, qu'il avait cru perdue,
Il pouvait conquérir celle de son pays,
Ou mourir en héros, voyant ses vœux trahis!...

AQUILA.

Et sais-tu les moyens que ce Romain propose?

CHEREA.

Ceux dont un conjuré bien résolu dispose.

AQUILA.

Mais enfin quels sont-ils?

CHEREA.

L'épée et le poignard.

AQUILA.

Et qui faut-il frapper?

CHEREA.

Qui, si ce n'est César?

Digitized by Google

AQUILA.

Tu vois que, sans trembler ni changer de visage,
J'écoute le complot formé par ton courage;
C'est que, plus d'une fois, rêvant la liberté,
Un semblable projet à moi s'est présenté;
Et, lorsque j'arrivai, voilà cinq jours à Rome,
Si, comme tu le fais en ce moment, un homme
S'était, dans un tel but, offert sur mon chemin,
Je n'eusse répondu qu'en lui tendant la main;
Mais, depuis, détruisant ce projet éphémère,
Le hasard amena l'empereur chez ma mère,
Lequel m'a dans sa coupe, après lui, présenté
Ce qui restait du vin de l'hospitalité.
Je ne suis point séduit d'une faveur si haute;
Mais, de ce jour, César est devenu mon hôte.
Or, lorsqu'il est conduit même par le hasard,
L'hôte est sacré... Jamais je ne tuerai César.

CHEREA.

Gaulois! et si pourtant de rompre ton entrave
C'est l'unique moyen?

AQUILA.

Je mourrai ton esclave.

CHEREA.

Ce sort contre lequel tu sembles aguerri
Ne t'a donc séparé d'aucun objet chéri?
Et tu n'as donc laissé, Gaulois, dans ta détresse,
Loin de toi ni pays, ni mère, ni maîtresse?

AQUILA.

Tu te trompes, tribun: à l'heure où me voilà,
Avec ma liberté j'ai perdu tout cela;
Le sol de mes aïeux, ma province chérie,
Que j'aime de l'amour brûlant de la patrie!
Ma mère, qui, de loin attachée à mon sort,
Souffrira mes douleurs et mourra de ma mort!...
Enfin ma fiancée, enfant douce et modeste,
Qui me fut arrachée à cette heure funeste
Où moi-même... Oh! si fait, j'eus trois nobles amours,
Et tous trois, j'en ai peur, sont perdus pour toujours.
Voilà pourquoi j'offrais la moitié de ma vie
A qui m'aurait rendu ma liberté ravie.

Digitized by Google

CHEREA.

Eh bien, ta liberté, que tu regrettes tant,
Ta maîtresse enlevée à ton amour constant,
Ta mère qui t'appelle en son double veuvage,
Ton pays par ta main sauvé de l'esclavage,
Tout, je te rendrai tout si tu prends ce poignard,
Et si tu veux m'aider.

AQUILA.

Les dieux gardent César!

CHEREA.

Gaulois, ne crains-tu pas qu'à présent ma prudence
Ne s'alarme à raison de cette confidence,
Que je n'ai hasardé de verser dans ton sein
Que parce qu'affermi déjà dans mon dessein,
Je puis, pour le mener plus sûrement à terme,
Briser impunément le vase qui l'enferme?
Pour les jours de César tu priais! pense aux tiens.

AQUILA.

Frappe quand tu voudras, maître, je t'appartiens.

SCÈNE VI

LES MÊMES, L'AFFRANCHI, puis MESSALINE.

L'AFFRANCHI.

Celle qui suit toujours l'esclave nubienne
Désire te parler à l'instant.

CHEREA.

Qu'elle vienne.

(L'Affranchi sort.)

Toi, dans ce cabinet entre pour un instant,
Et tu sauras bientôt le destin qui t'attend.

(Allant au-devant de Messaline, qui est voilée.)

Salut à la beauté solitaire et voilée
Qui, pareille à Phœbé, sur sa route étoilée
Se levant radieuse à mon humble horizon,
De sa douce lumière éclaire ma maison.

(Soulevant son voile.)

Permet-elle un instant que de son beau visage
Le souffle de l'amour écarte ce nuage,
Et que ses traits chéris, éblouissant mes yeux,

Digitized by Google

Du bonheur d'un mortel rendent jaloux les dieux?

MESSALINE.

Oui; mais, hélas! ce soir, ta déesse fidèle,
Ami, ne conduit pas les plaisirs avec elle;
Toute nuit n'est point calme et sereine en son cours,
Et la terreur parfois en chasse les amours!

CHEREA.

Cette sédition n'est-elle point calmée,
Et ma reine pour elle en est-elle alarmée?

MESSALINE.

Oh! non... La liberté n'a pas de si longs cris;
La révolte est muette, et ses deux chefs sont pris,
Et, comme elle, des dieux la colère amortie
A permis aux vaisseaux d'entrer au port d'Ostie;
Mais ces dangers passés d'un autre sont suivis,
Et j'accours, Cherea, pour t'en donner avis!
A l'heure où tout était prêt pour notre vengeance,
Où tout avec nos cœurs semblait d'intelligence,
Où le complot pouvait, au résultat conduit,
Après tant de retards, éclater cette nuit...
Par une circonstance imprévue et soudaine,
Il se peut que César échappe à notre haine.

CHEREA.

César nous échapper!... Soupçonnerait-il...?

MESSALINE.

Non.
César, j'en suis certaine, est encor sans soupçon!

CHEREA.

Eh bien, s'il est ainsi, qu'avons-nous donc à craindre?
Cet amour que tu dis si fatigant à feindre
N'ouvre-t-il pas toujours à nos desseins secrets
Un facile chemin pour entrer au palais?
Et, lorsque Messaline aux gardes s'est nommée,
Son nom n'ouvre-t-il pas toute porte fermée!

MESSALINE.

Oui, hier encor, ce nom était un talisman;
Mais, depuis ce matin, il en est autrement,
Et c'est un autre nom que, dès ce soir peut-être,
Les gardes du palais apprendront à connaître

CHEREA.

Que dis-tu?

Digitized by Google

MESSALINE.

Que César, changé dans un seul jour,
S'est tourné tout entier vers un nouvel amour,
Et que ce sentiment a déjà sur son âme
Un pouvoir absolu.

CHEREA.

Quelle est donc cette femme
Qui mêle à nos projets son amour ravisseur?

MESSALINE.

Une enfant de seize ans, qu'il appelle sa sœur,
Depuis deux ou trois jours à Baïa revenue,
De moi comme de tous jusqu'alors inconnue,
Qui restait à Narbonne, en Gaule, et que, de là,
A ramenée à Rome un certain Aquila...
Vois-tu, c'est contre nous quelque complot infâme
Qu'il nous faut déjouer.

AQUILA, à la porte du cabinet.

Que dit donc cette femme?

MESSALINE.

Enlevée à sa mère, elle fut, ce matin,
Malgré ses cris, ses pleurs, conduite au Palatin,
Où César près de lui l'a cachée, et peut-être
Dès ce soir...

AQUILA, s'élançant en scène.

Par le Styx! un homme, as-tu dit, maître,
Pour frapper l'empereur te manquait aujourd'hui?
Cet homme, le voilà; veux-tu toujours de lui?

MESSALINE.

On nous écoutait?

AQUILA.

Oui.

CHEREA.

Tu consens donc?

AQUILA.

Sur l'heure,
Frappé... mais par moi seul! que César tombe et meure!
Tribun, donne-moi donc, à l'instant, sans retard,
Voyons, une arme, un fer, une épée, un poignard

CHEREA.

Mais enfin d'où te vient cette haine empressée?

Digitized by Google

AQUILA.

Tu ne comprends donc pas? C'était ma fiancée,
Cette sœur de César, cette jeune Stella,
Et moi! c'est moi qui suis son amant, Aquila!...
Moi dont l'aveuglement l'a ramenée à Rome,
Pour la livrer en proie aux désirs de cet homme;
Moi qui, pour la sauver, n'ai que quelques instants;
Vite donc... un poignard! Dépêche-toi... j'attends!

MESSALINE.

Non pas, Gaulois... Crois-tu ta maîtresse fidèle?

AQUILA.

Oh! si je le crois!...

MESSALINE.

Bien! alors veux-tu près d'elle,
Moi, que je t'introduise, et, comblant tous tes vœux,
La remette en tes bras?

AQUILA.

Le peux-tu?

MESSALINE.

Je le peux.

AQUILA, tombant à genoux.

Oh! fais ce que tu dis... et moi, moi qui dans l'âme
N'ai ni culte ni dieu, je t'adorerai, femme!

MESSALINE.

Viens donc alors.

AQUILA.

Allons!

CHEREA.

Que fais-tu? quand je tiens
Un complice aussi sûr...

MESSALINE.

Je t'en rendrai deux.

(A Aquila en l'entraînant.)

Viens!

Digitized by Google

ACTE QUATRIÈME

Une chambre à coucher. Un lit au fond, deux portes latérales; à droite, une fenêtre; à la tête du lit, un grand candélabre à un seul pied; au pied du lit, une coupe avec de l'eau lustrale. La chambre est soutenue par des colonnes d'ordre dorique.

SCÈNE PREMIÈRE

STELLA, seule, à genoux au pied du lit et enveloppée d'un grand manteau rouge; elle écoute avec anxiété.

N'ai-je point entendu du bruit vers cette porte?...
Quelqu'un ne vient-il pas?... O mon Dieu, pure ou morte!
Non, pas encor!... Seigneur miséricordieux,
Seigneur, ferez-vous moins que n'ont fait de faux dieux?
Quand, fuyant d'Apollon la poursuite profane,
Daphné tomba mourante en invoquant Diane,
Diane l'entendit, et d'un laurier soudain
L'écorce, chaste armure, enveloppa son sein;
De même, lorsque Pan d'une course hardie
Allait joindre Syrinx, la nymphe d'Arcadie,
Syrinx, pour échapper aux désirs ravisseurs,
A son aide appela les naïades ses sœurs;
Et l'on dit qu'aussitôt la nymphe fugitive
Sentit ses pieds lassés s'attacher à la rive,
Et, selon son désir, transformée en roseaux,
Mêla son dernier souffle au murmure des eaux.
En vous donc, Dieu puissant, je me fie et j'espère,
Car les faibles en vous trouvent un second père.
De Moïse au berceau sur le Nil écumant
Vous avez entendu le sourd vagissement;
Votre souffle sauva de la flamme grondante
Les trois enfants jetés dans la fournaise ardente,
Et votre esprit divin est descendu du ciel
Pour garder des lions le jeune Daniel :
Plus qu'eux à mon secours ma terreur vous convie,
Car ceux-là ne tremblaient, Seigneur, que pour leur vie,

Digitized by Google

Tandis... Oh! cette fois, je ne me trompe pas,
J'entends du bruit...

(Se relevant.)

On vient.

(Se tordant les bras, et courant à la fenêtre.)

Hélas! Seigneur, hélas!
J'échapperai du moins à son amour infâme.
Adieu, ma mère, adieu. Seigneur, sauvez mon âme!

SCÈNE II

AQUILA, STELLA.

AQUILA, ouvrant la porte et soulevant la tapisserie.

Stella!

STELLA, se précipitant vers lui.

Mon Aquila!

AQUILA.

Ma Stella!

STELLA, tombant à genoux.

Dieu puissant!...

AQUILA.

Ma Stella! mon amour! ma lumière! mon sang!

STELLA.

Vous m'avez exaucée en ma douleur amère,
Soyez béni, Seigneur!...

(Se relevant.)

Et ma mère, ma mère?

AQUILA.

Ta mère, ma Stella, nous la retrouverons;
Mais d'abord il faut fuir...

STELLA.

Crois-tu que nous pourrons?

AQUILA.

Je l'espère : une femme, ou plutôt un génie,
Ayant pris en pitié mon ardente agonie,
A travers cent détours, par un obscur chemin,
M'a jusqu'à cette porte amené par la main.
Cette femme pourra, sans doute, inaperçue,

Digitized by Google

Nous reconduire encor par cette même issue,
Et nous fuirons alors...

STELLA.

Où?

AQUILA.

N'importe!... au hasard,
Pourvu que nous mettions entre nous et César
Quelque chaîne élevée ou quelque mer profonde,
Les Alpes, l'Océan, et, s'il le faut, un monde.

STELLA.

Alors, pas un instant à perdre.

AQUILA.

Non, suis-moi.

(Essayant d'ouvrir.)

Par le Styx! cette porte...

STELLA.

Est refermée?...

AQUILA.

Oui... Voi!

STELLA.

Peut-être seulement est-elle difficile,
Et va-t-elle céder?...

AQUILA.

Inutile! inutile!
O malheur! oh! voilà de tes coups imprévus!

STELLA.

Mais comment se peut-il?

AQUILA.

Nous aurons été vus,
Et César...

STELLA.

Oh! tais-toi, tu doubles mes alarmes.

AQUILA.

Nous tient tous deux...

STELLA.

Tous deux!

AQUILA.

Et sans armes, sans armes!

STELLA.

Mon frère, mon ami, ne désespérons pas.

Digitized by Google

AQUILA, apercevant la seconde porte.

Oui, cette porte, vois...

(Essayant d'ouvrir.)

Fermée encore.

STELLA.

Hélas !

AQUILA.

N'est-il donc nulle issue ? Attends, cette fenêtre...
Par elle nous pourrons nous échapper peut-être.

STELLA.

Impossible !

AQUILA.

Et pourquoi, puisqu'elle est sans barreaux ?

STELLA.

Des soldats sont placés dans la cour.

AQUILA.

Des bourreaux !

Ah ! nous sommes maudits !...

STELLA.

Frère !

AQUILA.

Plus d'espérance.

STELLA.

Frère, écoute-moi donc.

AQUILA.

Infernale souffrance !

STELLA.

Aquila, pour mourir je te croyais plus fort.

AQUILA.

Stella, si je n'avais à craindre que la mort !
Mais sous mes yeux, peut-être, aux bras de cet infâme
Te voir...

STELLA.

Écoute-moi, pauvre et débile femme
Qui voudra me tuer n'a pas besoin de fer,
Et me peut de ses mains aisément étouffer.

AQUILA.

Que dis-tu ?

STELLA.

Jure-moi...

Digitized by Google

AQUILA.

Stella !

STELLA.

Qu'à l'instant même
Où cette porte...

AQUILA.

Assez...

STELLA.

Si mon Aquila m'aime,
Doit-il pas préférer ma mort au déshonneur?

AQUILA.

Oh!

STELLA.

Mourir de ta main, ce serait un bonheur!

AQUILA.

Tais-toi.

STELLA.

Mon Aquila, songe...

AQUILA.

C'est un vertige!

STELLA.

Que c'est le seul moyen, le seul...

AQUILA.

Tais-toi, te dis-je,
Tais-toi.

STELLA.

Donne-lui donc, ô puissant Jéhovah,
Ta force... car je sens que la mienne s'en va.
(Sanglotant.)
Mon Dieu, mon Dieu, mourir!...

AQUILA, lui relevant la tête.

Oui, nous mourrons sans doute;
Mais, avant de mourir...

STELLA.

Tu me fais peur.

AQUILA.

Écoute :
Que le dernier instant de notre dernier jour,
Stella, soit tout entier réservé pour l'amour.
(Il la prend dans ses bras.)

Digitized by Google

STELLA, se retirant.

Que dis-tu? que fais-tu?

AQUILA.

Dans cette heure suprême,
Si tu m'aimes...

STELLA

Eh bien, achève... Si je t'aime?

AQUILA.

Et si, jusqu'à ce jour, pur et religieux,
Ton amour virginal fut béni par les dieux,
Eh bien, que cet amour, bravant la mort jalouse,
A cette heure se change en un amour d'épouse;
Et, puisqu'il faut mourir, Stella, plus de regrets,
Plus rien que le bonheur, et le néant après!...

STELLA, se dégageant de ses bras.

Malheureux! cette nuit de lumière suivie,
Que tu crois le néant, c'est la seconde vie;
C'est le jour éternel qui n'a point de couchant,
L'espérance du juste et l'effroi du méchant!

AQUILA.

C'est le royaume obscur des déités funèbres.

STELLA.

O pauvre âme aveuglée et pleine de ténèbres!
La tombe est la barrière où Dieu séparera
De qui le méconnut celui qui l'adora?

AQUILA.

Eh bien, puisque ton Dieu, par une loi barbare,
Change en crime l'erreur... puisque ton Dieu sépare
Ce que la terre en vain tenta de rapprocher,
Que ton Dieu de mes bras vienne donc t'arracher!...

STELLA, inspirée.

Que plutôt pour toujours sa bonté nous rassemble,
Et qu'au pied de son trône il nous emporte ensemble.

AQUILA.

Ensemble pour toujours, au ciel, au sombre lieu,
Partout où tu voudras, mais ensemble!...

STELLA.

O mon Dieu,
Vous le voyez, l'aveugle entr'ouvre la paupière,
Et, dans l'ombre perdu, marche à votre lumière.

Digitized by Google

AQUILA.

Mais ne m'as-tu pas dit... ?

STELLA.

Qu'à l'heure du trépas
Mon Dieu punissait ceux qui ne l'adoraient pas;
Mais pour nous sa justice, égale et tutélaire,
A des trésors d'amour ainsi que de colère,
Et, toujours équitable, il fit l'éternité,
Comme de son courroux, fille de sa bonté!
Mon Aquila, mon frère, écoute : à l'instant même,
Tu m'as, pauvre insensé, demandé si je t'aime?
Eh bien, dans ce moment terrible et solennel,
Oui, je t'aime, Aquila, d'un amour éternel!
Éternel, car je veux que l'heure du supplice,
Loin de nous séparer, pour toujours nous unisse.
Oh! le Seigneur m'inspire et seconde mes vœux;
Il me donne sa force... Écoute-moi : je veux
Que mon Dieu soit le tien, ma croyance la tienne,
Afin qu'au ciel encor ta Stella t'appartienne.

AQUILA.

Se peut-il?

STELLA.

Qu'eût été ce bonheur d'un instant
Près du bonheur sans fin qui là-haut nous attend?
Qu'eût été cette ardeur éphémère et coupable
Auprès de cet amour immense, inépuisable,
Dont Dieu, pour remplacer l'autre amour qui n'est plus...

AQUILA.

Mais je suis païen, moi!

STELLA.

Qu'importe, si ton âme
Est prête à s'allumer à la céleste flamme?
Qu'importe, si tu veux te sauver aujourd'hui?

AQUILA.

Mais, pour être sauvé, que faut-il?

STELLA.

Croire en lui.

AQUILA.

Écoute, je ne sais si ce Dieu qui t'inspire
Jamais des autres dieux renversera l'empire.
Si cette éternité promise à notre amour

Digitized by Google

Fut de tout temps, ou bien doit exister un jour,
Et si de mon ardeur l'inextinguible flamme,
Quand mon cœur sera mort, doit revivre en mon âme.
Mais je sais, en échange, ô Stella, que je crois
A tout ce que tu dis avec ta douce voix ;
Que je veux sur nous deux que le même coup tombe,
Afin de partager l'avenir de ta tombe,
Et que c'est ou ta nuit ou ton jour qu'il me faut
Pour dormir ici-bas ou m'éveiller là-haut.

STELLA.

Eh bien donc, puisqu'il plaît au Seigneur, qui m'envoie,
De te conduire au ciel, ami, par cette voie,
Et que la pauvre femme à qui son jour a lui,
Néophyte d'hier, est apôtre aujourd'hui ;
Puisque, pour enseigner la sublime croyance,
L'intention suffit où manque la science ;
Puisqu'il daigne abaisser son œil divin sur nous,
Je vais t'interroger.

AQUILA.

Je t'écoute.

STELLA.

A genoux.
Crois-tu que de mon Dieu la puissance féconde
Ait par sa volonté du néant fait le monde?

AQUILA.

Oui.

STELLA.

Crois-tu que le Christ, Sauveur prédestiné,
Conçu de l'Esprit saint, d'une Vierge soit né?

AQUILA.

Oui.

STELLA.

Crois-tu que, versé par sa mort volontaire,
Son sang ait racheté les crimes de la terre?
Et crois-tu que, pour nous étendu sur la croix,
Il souffrit et mourut?... Le crois-tu?

AQUILA.

Je le crois.

STELLA.

C'est bien. Fils exilé de la céleste enceinte,
Je te baptise au nom de la Trinité sainte.

Digitized by Google

Fermé par l'ignorance et rouvert par la foi,
Chrétien, le ciel t'attend...

(Voyant la porte s'ouvrir et César qui paraît.)

Martyr, relève-toi!

SCÈNE III

LES MÊMES, CALIGULA, LES FLAMINES, LES LICTEURS.

AQUILA.

L'empereur!

STELLA.

O mon Dieu, voilà l'heure venue!

CALIGULA.

Ah! de tant de vertu la cause est donc connue?
Notre pudeur, le jour, s'effarouche aisément,
Mais, la nuit, s'apprivoise aux bras d'un autre amant.
J'en suis aise.

AQUILA.

César, pas de soupçon infâme:
Ce n'est pas ma maîtresse.

CALIGULA.

Et qu'est-elle?

AQUILA.

Ma femme!

CALIGULA.

Alors en vain Vesta voudrait la secourir.
C'est ta femme?

AQUILA.

Oui.

CALIGULA.

Tant mieux! elle pourra mourir.

AQUILA.

Mourir?

STELLA, sur la poitrine d'Aquila.

Hélas! mon Dieu!

AQUILA.

Mourir, et pour quel crime?
Parce que, respectant une ardeur légitime,
Elle a, par ses soupirs, ses larmes, sa pudeur,
Repoussé de César l'incestueuse ardeur!

Digitized by Google

Auguste, ton aïeul, ce grand maître en justice,
Eût mis l'apothéose où tu mets le supplice!
Car il se souvenait qu'aux jours républicains
Le poignard de Lucrèce a tué les Tarquins!

CALIGULA.

Tu te trompes, Gaulois, César n'a point de haine;
César sait trop comment réduire une inhumaine!...
Il réserve le fer pour les Brutus!... d'accord!...
Mais, pour les Danaés, il fait pleuvoir de l'or!
Si, prenant en dédain une faveur si haute,
Cette enfant aujourd'hui n'eût commis d'autre faute
Que celle que tu dis, par moi-même honorés,
Et son nom et ses jours m'eussent été sacrés;
Mais un plus grand forfait l'a faite criminelle,
Et c'est l'impiété que je poursuis en elle.

STELLA.

En moi l'impiété?

CALIGULA.

De la Gaule en ce lieu
N'as-tu pas rapporté le culte d'un faux dieu?

STELLA.

Tu blasphèmes, César... C'est le Dieu véritable!

CALIGULA.

Prêtres, vous l'entendez... Emmenez la coupable.

AQUILA.

Punis-moi donc aussi; car ce Dieu, c'est le mien,
Et, depuis un instant, César, je suis chrétien.

STELLA.

Ne t'avais-je pas dit que notre Dieu rassemble?

AQUILA.

Que béni soit le Dieu pour qui l'on meurt ensemble!

CALIGULA.

Ensemble? Oh! que non pas, et César s'entend mieux,
Enfant, que tu ne crois, à bien venger les dieux!

AQUILA.

Que dis-tu?

CALIGULA.

Qu'à ton gré quelque autre eût fait peut-être,
Mais qu'en torture, moi, je suis un plus grand maître.

AQUILA.

Infâme!

Digitized by Google

STELLA.

Au nom du ciel, mon Aquila, tais-toi!

CALIGULA.

Oh! de l'art des bourreaux j'ai fait étude, moi!
Et ne commettrai pas cette faute infinie
De vous faire à tous deux une seule agonie:
Je sais ce qu'au vivant le mourant fait souffrir,
Et qu'on meurt mille fois en regardant mourir!

STELLA, à Aquila.

Je ne suis qu'une femme... exauce ma prière.

AQUILA.

Que veux-tu?

STELLA.

Permets-moi de mourir la première.

CALIGULA.

Enfant, César est bon, il t'accorde ton vœu;
Rends-lui grâce!

AQUILA.

Stella!... mais où donc est ton Dieu?

STELLA.

Silence!

AQUILA.

De nos bras ose rompre la chaîne,
Viens...

CALIGULA.

Licteurs, séparez le lierre du chêne!

(Un Licteur lève sa hache entre les deux jeunes gens. Stella recule précipitamment. Aquila reste les bras étendus vers elle.)

STELLA.

Ah!

(Les Flamines s'emparent d'elle et les Licteurs d'Aquila.

AQUILA.

Démons de l'enfer!

STELLA.

Ma mère, ma mère!... Ah!...
Ma mère, au nom du ciel, secourez-nous!...

AQUILA, se débattant.

Stella!

CALIGULA.

Attachez cet esclave, emmenez cette femme.

Digitized by Google

AQUILA.

Infâme !

CALIGULA.

Obéissez.

AQUILA.

Infâme !

CALIGULA.

Allez.

AQUILA.

Infâme !

STELLA.

Adieu donc, mon époux !... Adieu, ma mère, adieu !
Nous nous retrouverons à la droite de Dieu !

(Les Prêtres entraînent Stella par la porte qui est près de la fenêtre.)

SCÈNE IV

CALIGULA, AQUILA, LICTEURS.

AQUILA, qu'on attache à une colonne.

De plaintes et de pleurs si ton âme est avide,
César, va voir mourir une femme timide ;
Car tu n'as plus ici, César, à torturer
Qu'un homme qui ne sait se plaindre ni pleurer.

CALIGULA.

Peut-être, en cherchant bien, trouvera-t-on des armes
Qui de ce roc brisé feront jaillir des larmes !

AQUILA.

Eh bien, éprouve donc alors, tigre insensé,
Qui, des bourreaux ou moi, sera plus tôt lassé !

CALIGULA.

Jamais dans un défi César ne se hasarde
Qu'il ne soit sûr de vaincre...

AQUILA.

Eh bien, j'attends.

CALIGULA, ouvrant la fenêtre.

Regarde !

AQUILA.

Stella ! Stella marchant au supplice... Stella...
Devant moi... sous mes yeux... Grâce, Caligula !
Grâce !... ordonne plutôt qu'à sa place je meure !

Digitized by Google

Oh ! vois, comme un enfant, je supplie et je pleure!
Pour ces tortures-là j'étais mal résigné.
Oh !

CALIGULA, riant.

Qu'en dis-tu, Gaulois? Je crois que j'ai gagné!

(Il sort; les Licteurs le suivent.)

SCÈNE V

AQUILA, puis JUNIA, puis MESSALINE.

AQUILA.

Et lié... garrotté, sans pouvoir la défendre !
La voir... Oh ! c'est affreux ! Mon Dieu, daignez m'entendre!
Mon Dieu, secourez-nous ! Elle approche !... voilà
Que le licteur... A moi !... Prends sa hache... Stella !...
Quelqu'un... Oh ! par pitié, que je meure avec elle !
A moi !... César... Phœbé... Junia...

JUNIA, dans la coulisse.

Qui m'appelle?

AQUILA.

O ma mère, est-ce toi? Viens !... accours !...

JUNIA, à la porte à droite.

Me voici.

AQUILA.

Ma mère...

JUNIA.

Où donc es-tu?

AQUILA.

Par ici, par ici !
Prends ton poignard et coupe à l'instant cette corde;
Coupe!

(S'élançant vers la fenêtre.)

Stella !

JUNIA, reconnaissant sa fille au milieu des Licteurs.

Stella!

AQUILA.

Trop tard !

JUNIA.

Miséricorde !

(Aquila referme vivement la fenêtre; Junia et lui restent un instant immobiles.

Digitized by Google

sans parler ; puis Aquila ramasse les cordes qui l'ont attaché, Junia le poignard qu'elle a laissé tomber.)

AQUILA.

Malheur à toi, César !

JUNIA.

César, malheur à toi !

AQUILA, cherchant autour de lui.

Où nous cacherons-nous pour le tuer?

MESSALINE, soulevant la tapisserie de la porte.

Chez moi !

ACTE CINQUIÈME

Le triclinium de César. A gauche du spectateur, une table et trois lits sur lesquels sont couchés, couronnés de fleurs, César, ayant à sa gauche Claudius, et à sa droite le comédien Apelle ; autour des Convives, de jeunes Esclaves vêtus de blanc avec des ceintures d'or, et tenant à la main des serviettes de pourpre : des Nymphes de Cérès pour apporter le pain ; des Bachantes pour verser à boire ; au fond, des Esclaves circulant, précédés par des torches. La chambre où la scène se passe est entourée d'arcades cintrées s'étendant circulairement jusqu'au quatrième plan ; chaque arcade, ouverte au lever du rideau et laissant apercevoir les immenses appartements du Palatin, peut se refermer, quand on en fait retomber les tapisseries, de manière à ramener la scène aux proportions d'une chambre ordinaire. Au fond, sur une estrade de trois marches, un lit de repos ; aux deux côtés, deux portes. A gauche de l'acteur, un trépied où brûlent des parfums.

—

SCÈNE PREMIÈRE

CALIGULA, CLAUDIUS, APELLE, UN CORYPHÉE, une lyre à la main.

Le Coryphée est monté sur une estrade.

LE CORYPHÉE.

L'hiver s'enfuit, le printemps embaumé
Revient suivi des Amours et de Flore;
Aime demain qui n'a jamais aimé,
Qui fut amant demain le soit encore!

L'hiver était le seul maître des temps
Lorsque Vénus sortit du sein de l'onde;

Digitized by Google

Son premier souffle enfanta le printemps,
Et le printemps fit éclore le monde.

L'été brûlant a ses grasses moissons,
Le riche automne a ses treilles encloses,
L'hiver frileux son manteau de glaçons;
Mais le printemps a l'amour et les roses.

L'hiver s'enfuit, le printemps embaumé
Revient suivi des Amours et de Flore;
Aime demain qui n'a jamais aimé,
Qui fut amant demain le soit encore.

SCÈNE II

LES MÊMES, MESSALINE, en Bacchante.

MESSALINE.

Salut à Claudius, le prince du festin!
Salut, César! je viens, ce falerne à la main,
Plaider auprès de toi la cause de l'automne

CALIGULA.

Dès que de sa défense elle charge Érigone,
Nous ne la voulons pas condamner au hasard.
Pour elle, que dis-tu?

MESSALINE.

Tends ta coupe, César.

CALIGULA, après avoir bu.

Un si bon plaidoyer mérite récompense.

MESSALINE.

Que pense donc César, maintenant?

CALIGULA.

César pense
Qu'entre les deux saisons on veut choisir en vain :
Le printemps a l'amour, mais l'automne a le vin;
Toutes deux ont reçu des faveurs sans pareilles,
Si bien, pour dépouiller les lauriers et les treilles,
Que d'une égale ardeur on attend le retour,
Car l'automne a le vin, mais le printemps l'amour!

MESSALINE.

Par Thémis! de Minos ce jugement est digne :
Couronnez donc César de roses et de vigne,

Digitized by Google

Car Bacchus et l'Amour l'ont fait victorieux
Et maître sur la terre, ainsi qu'ils sont aux cieux!...

CALIGULA.

Maintenant, Claudius, toi qui de tout dispose
Comme roi du festin, invente quelque chose;
Tu nous trouveras prêts à seconder tes vœux.
Voyons, amuse-nous, Claudius, je le veux!

CLAUDIUS, une coupe à la main.

C'est à tort que César à ma verve en appelle
Quand il a près de lui son histrion Apelle.
T'amuser est son art, ordonne, et tu pourras
Le punir à bon droit, s'il ne t'amuse pas!...

APELLE.

César n'a qu'à vouloir, je suis prêt, à voix haute,
A lui dire des vers d'Ennius ou de Plaute;
Ou, si César préfère en sa tragique ardeur
La triste Melpomène à sa joyeuse sœur,
Qu'il choisisse à son gré de Sophocle ou d'Eschyle.

CALIGULA.

Par Castor! quelque jour, de Pindare à Virgile,
Je jure de brûler tous ces plats écrivains,
Jusque dans leur tombeau de leurs succès si vains!
Qu'ont-ils donc fait, que d'eux le monde s'entretienne,
Et qu'ils pensent leur gloire être égale à la mienne?
Ils parlaient; moi, j'agis!... Leur pouvoir avorté
N'eut que la fiction, j'ai la réalité!
Parfois aux spectateurs, par de feintes alarmes,
Ils ont péniblement fait verser quelques larmes,
Tandis que, moi, d'un mot je commande aux douleurs
De me faire couler ce que je veux de pleurs!
Leur talent à grand'peine emplissait un théâtre,
Tandis que sur mes pas une foule idolâtre
Se presse dans le cirque immense, où pour acteurs
J'amène des lions et des gladiateurs!
Ils ont d'un faux trépas effrayé le coupable,
Tandis que, quand j'ai soif d'un trépas véritable,
A mon festin, muette et le front menaçant,
Je fais asseoir la Mort, convive obéissant,
Qui, lorsqu'arrive l'heure, impassible se lève
Pour verser le poison ou pour tirer le glaive!...
Où vas-tu, Claudius?...

Digitized by Google

CLAUDIUS.

César, il m'a semblé
Qu'en la chambre voisine on m'avait appelé.

CALIGULA.

Eh! non, tu te trompais, personne ne t'appelle.
Eh bien, que fais-tu donc? tu ne bois pas, Apelle?
Et cependant pour vin nous avons du nectar
Pour échanson Hébé!

MESSALINE.

Tends ta coupe, César!

CALIGULA, à Apelle.

Écoute : de ton art, malgré ton habitude,
Je veux te faire faire une nouvelle étude!
Que l'on m'aille chercher ces deux républicains
Que l'on a pris hier criant : « Mort aux Tarquins!... »

(Un Esclave sort.)

Et, demain, dans *Médée* ou dans *Iphigénie*,
Tu pourras sur la leur régler ton agonie.

SCÈNE III

LES MÊMES, CHEREA.

CALIGULA.

Ah! te voilà, tribun?

CHEREA.

Oui, César, c'est mon tour,
Cette nuit, au palais de veiller jusqu'au jour,
Et je viens demander à mon auguste maître
Le mot d'ordre.

CALIGULA.

Bacchus et *Cupidon*.

CHEREA.

Peut-être
Le divin empereur a-t-il encor pour moi
D'autres commandements?

CALIGULA.

Oui, prends ce verre et bois.
Et vous qui, le front ceint de pampres et d'acanthes,
Nous versez ce doux vin, ô mes belles bacchantes,

Digitized by Google

Vous, nymphes de Cérès, dont les corbeilles d'or
Nous offrent de vos champs le nourrissant trésor;
Vous enfin, compagnons de Flore et de Zéphire,
Qui du printemps pour nous avez pillé l'empire,
Tandis que nous buvons, effeuillez sous vos doigts
Les roses de Pœstum qui fleurissent deux fois,
Et bercez notre ivresse à la molle harmonie
De vos chants cadencés au mode d'Ionie.

MESSALINE, à demi-voix, à Cherea.

Le sort, mon Cherea, par la main nous conduit.

CHEREA.

Que dis-tu?

MESSALINE.

Tout est prêt.

CHEREA.

Pour quand?

MESSALINE.

Pour cette nuit.

CHEREA.

Ton espérance, alors, n'a point été trompée?

MESSALINE.

Non. Et tout maintenant dépend de ton épée.

CHEREA.

Mais ces deux compagnons qui, secondant mon bras,
M'avaient été promis?

MESSALINE.

Attends, tu les auras.

LE CORYPHÉE.

De roses vermeilles
Nos champs sont fleuris,
Et le bras des treilles
Tend à nos corbeilles
Ses raisins mûris.

Puisque chaque année,
Jetant aux hivers
Sa robe fanée,
Renaît couronnée
De feuillages verts;

Puisque toute chose
S'offre à notre main,

Digitized by Google

Pour qu'elle en dispose,
Effeuillons la rose,
Foulons le raisin.

Car le temps nous presse
D'un constant effort!
Hier, la jeunesse,
Ce soir, la vieillesse,
Et, demain, la mort.

Étrange mystère!
Chaque homme à son tour
Passe solitaire
Un jour sur la terre;
Mais pendant ce jour...

De roses vermeilles
Nos champs sont fleuris,
Et le bras des treilles
Tend à nos corbeilles
Ses raisins mûris.

SCÈNE IV

LES MÊMES ANNIUS, SABINUS, vêtus d'une tunique noire, le corps ceint d'une corde, et couronnés de verveine.

CALIGULA, les voyant entrer.

Changez vos chants de joie en hymnes funéraires.
Voici venir, trahis par les destins contraires,
Deux Gracques, deux Brutus, frères infortunés,
Qui cinquante ans trop tard par malheur étaient nés,
Et pour qui, dans nos temps, tout n'eût été que doute
S'ils ne m'eussent, hier, rencontré sur leur route
Pour réparer l'erreur commise par le sort,
En faisant avancer de cinquante ans leur mort!

ANNIUS.

Et pourquoi faire trêve à vos chansons joyeuses?...
Nos âmes de la mort sont plus ambitieuses
Que les vôtres, à vous, jamais ne le seront
De ces jours où chaque heure amène son affront!
Quand notre liberté, par le sang reconquise,
Vous laisse au pied l'anneau des chaînes qu'elle brise,

Digitized by Google

Gardez, sur notre sort loin de vous attendrir,
Vos chants les plus joyeux pour ceux qui vont mourir.

CALIGULA.

Sur mon âme, j'éprouve une joie infinie
De voir en nos désirs une telle harmonie;
Et la chose est si vraie, amis, que je vous veux
Accorder à chacun le dernier de vos vœux.
Demandez.

SABINUS.

Quant à moi, mon âme est satisfaite.
Par curiosité, je m'étais mis en tête
De voir, avant ma mort, au reste indifférent
Quelle bête féroce était-ce qu'un tyran.
Je l'ai vue à loisir, et c'est, chose certaine,
Un animal qui tient du tigre et de l'hyène.

CHEREA.

Malheureux!

CALIGULA.

Laisse-les, le moment n'est pas loin
Où... de ce que je dis tu seras le témoin,
Ils voudront racheter chaque parole amère
Par les jours de leurs fils et le sang de leur mère!
Mais il sera trop tard, car mon courroux sur eux
Terrible et sans pitié descendra.

CHEREA.

Malheureux!

CALIGULA, à Annius.

Maintenant, que veux-tu, toi, pour faveur dernière?

ANNIUS.

Une coupe et du vin.

CALIGULA.

J'exauce ta prière.
Bois à qui tu voudras, et c'est moi, sans retard,
Qui te ferai raison.

MESSALINE.

Tends ta coupe, César.

ANNIUS, prenant la coupe, et l'élevant au-dessus du trépied.

Pâles divinités, vous à qui chaque tombe
Rend, ainsi qu'un tribut, toute chose qui tombe,

Digitized by Google

Contre Caïus César, à cette heure écoutez
Mes imprécations, pâles divinités!
Au moment de mourir, libre, je me dévoue
Aux tourments d'Ixion lié sur une roue,
De Tantale implorant l'eau qu'il ne peut toucher,
De Sisyphe roulant son éternel rocher,
Pourvu que même sort tous les deux nous rassemble,
Et qu'au gouffre profond nous descendions ensemble.
Pour rendre sans retour ma résolution,
O mânes, recevez cette libation
Où je mêle, à ce vin versé dans une fête,
La verveine funèbre arrachée à ma tête,
En signe que j'unis, par un dernier effort,
La joie à la douleur, et la vie à la mort!...

(Pâtide.)

Malheur à toi, César!... à mes désirs propice,
L'enfer, qui nous attend, reçoit mon sacrifice;
La preuve en est ce feu qui reprend son ardeur;
Malheur à toi, César! malheur à toi, malheur!..

CALIGULA, prenant un couteau, et s'apprêtant à franchir le lit.

Puisque les dieux, vers qui tu fais vœu de descendre,
T'attendent, Annius, ne les fais pas attendre,
Et dis-leur aujourd'hui que, frappé de ma main,
Tu viens leur annoncer qu'ils me verront demain.

MESSALINE, l'arrêtant.

Que fais-tu? Ce trépas pour une telle injure
Est trop doux!... A qui donc gardes-tu la torture,
Lorsqu'un homme à ce point t'insulte et peut mourir
Comme un autre mourrait, d'un coup et sans souffrir?

CALIGULA, s'arrêtant.

O démon de l'enfer, oh! que pour la vengeance
Ton cœur avec le mien est bien d'intelligence!
Mais quel autre de nous sera digne, et par qui
Leur ferons-nous donner la torture?

MESSALINE, montrant Chérea.

Par lui.

CHEREA.

Par moi, César?

Digitized by Google

CALIGULA.

Par toi!

CHEREA.

Mais...

CALIGULA.

Fais ce que j'ordonne.

MESSALINE, bas, à Cherea.

Prends-les donc, insensé, quand César te les donne,
Prends, ou bien à nos yeux César les frappe; prends,
Et venge-nous tous deux... Comprends-tu?

CHEREA, bas, à Messaline.

Je comprends!

(Haut.)

Pour moi, ta volonté, César, est absolue!

ANNIUS.

Celui qui va mourir, Auguste, te salue.

CALIGULA.

Nous verrons si toujours tu conserves ce ton.

ANNIUS.

Je tâcherai, César... Au revoir, chez Pluton!

SCÈNE V

LES MÊMES, hors CHEREA, ANNIUS et SABINUS.

Claudius a disparu à la fin de l'imprécation.

CALIGULA, debout et chancelant.

Messaline!

MESSALINE.

Que veut mon empereur auguste?

CALIGULA.

Messaline, leur mort était-elle pas juste?
Dis-moi...

MESSALINE.

Jamais trépas ne fut mieux mérité.

Digitized by Google

CALIGULA.

N'importe, de leur vœu je suis épouvanté!
On dit, quand nous poursuit une telle menace,
Qu'il faut sacrifier sur l'heure à notre place,
Celui de nos parents qui nous touche le plus.
Si j'essayais...

MESSALINE.

Comment?

CALIGULA.

Où donc est Claudius?...

MESSALINE.

Que bien plutôt César efface dans l'ivresse
Ce souvenir fatal dont la crainte le presse.

CALIGULA.

Non, je veux Claudius... Le vin est impuissant
A me désaltérer... Qu'on me verse du sang!

MESSALINE.

Claudius n'est plus là!

CALIGULA.

Qu'on le trouve et qu'il meure.

MESSALINE.

Eh bien, soit, il mourra, plus tard... Mais voici l'heur
Où, les cheveux trempés des larmes de la Nuit,
Le Sommeil, fils des dieux, sur la terre conduit
Ces mensonges si doux auxquels on aime à croire,
Et qui sortent pour toi par la porte d'ivoire.
Cesse de te soustraire à son charme puissant,
Dors, mon noble empereur.

CALIGULA, tombant sur le lit.

Du sang! du sang! du sang!

LE CORYPHÉE, à la tête du lit.

César a fermé la paupière,
Au jour doit succéder la nuit;
Que s'éteigne toute lumière,
Que s'évanouisse tout bruit!...

Digitized by Google

A travers ces arcades sombres,
Enfants aux folles passions,
Disparaissez comme des ombres,
Fuyez comme des visions.

Allez, que le caprice emporte
Chaque âme selon son désir,
Et que, close après vous, la porte
Ne se rouvre plus qu'au plaisir.

(Tous disparaissent. Les rideaux retombent.)

SCÈNE VI

CALIGULA, couché; MESSALINE, au pied du lit.

MESSALINE.

C'est bien! va dans la nuit traîner, foule servile,
Les lambeaux de l'orgie au travers de la ville;
Quand paraîtra le jour à l'orient vermeil,
César aura dormi de son dernier sommeil!
Car la garde imprudente à la porte placée,
Distraite par le bruit de ta joie insensée,
Sans s'en apercevoir, a vers César qui dort,
En ouvrant au Plaisir, laissé passer la Mort!
Allons, te voilà donc enfin pris dans le piége!
Voilà qu'un double rang de meurtriers t'assiége,
Et voilà que ma main, se refermant sur vous,
Victime et meurtriers, va vous étouffer tous!

SCÈNE VII

CALIGULA, couché; CLAUDIUS, soulevant la tapisserie; puis AQUILA et JUNIA.

CLAUDIUS.

Que va-t-il se passer, et quelle fête infâme
Aux démons de la nuit prépare cette femme?
Elle a, je crois, tout bas, parlé dans sa fureur,
D'assassins menaçant les jours de l'empereur!
En le frappant, quel est leur but, leur espérance?

Digitized by Google

Est-ce un autre esclavage? est-ce la délivrance?
Oh! si je pouvais fuir avant que leur regard
Arrivât jusqu'à moi... Malheur! il est trop tard!
De l'alcôve, sans bruit, le rideau se soulève...
Ne suis-je point en proie à quelque horrible rêve?

(Aquila et Junia paraissent pendant ces derniers vers, l'un à la tête, l'autre au pied du lit.)

Non... non... tout est réel!

AQUILA, reposant sur son piédestal la lampe, qu'il a prise pour regarder César.

C'est lui.

(Étendant la main vers Junia, qui fait un mouvement pour frapper.)

Femme, attends-moi.

Il passe la corde autour du cou de Caligula. Junia, lui appuie le poignard sur le cœur.)

JUNIA.

Réveille-toi, César!

AQUILA.

César, réveille-toi!

CALIGULA, se dressant tout debout.

Qui m'appelle?

JUNIA.

Moi.

AQUILA.

Moi.

CALIGULA.

D'où vous vient cette audace
D'entrer ici?

AQUILA.

César, regarde-nous en face.

JUNIA.

Moi, je suis Junia.

AQUILA.

Moi, je suis Aquila;
Moi, le fiancé...

Digitized by Google

JUNIA.

Moi, la mère de Stella.

CALIGULA.

Que voulez-vous tous deux à de semblables heures?

AQUILA.

Ne t'en doutes-tu pas? Nous voulons que tu meures.

CALIGULA.

A moi!

AQUILA.

Comme nos cœurs, César, les murs sont sourds.

CALIGULA, saisissant le bras de Junia.

Tu te trompes : on vient... Au secours, au secours!

JUNIA, essayant de dégager son bras.

Malheur!

CALIGULA.

Non, Jupiter ne veut pas que je meure.
Ils viennent.

AQUILA.

De ta mort ils avanceront l'heure,
Voilà tout.

CALIGULA.

Au secours!

JUNIA.

Tes cris sont superflus.

CALIGULA.

Je suis votre empereur.

AQUILA, l'étranglant.

Tu mens, tu ne l'es plus.

(Caligula tombe et entraîne Aquila, qui lui met le genou sur la poitrine.)

CALIGULA, expirant.

Ah!

AQUILA.

Qui que vous soyez, maintenant je vous brave.

Digitized by Google

SCÈNE VIII

LES MÊMES, CHEREA, ANNIUS, SABINUS, l'épée à la main.

AQUILA.

Cherea, le tribun!

CHEREA.

Aquila, mon esclave!

ANNIUS.

L'empereur!

SABINUS.

L'empereur!

AQUILA.

Vous cherchez...?

CHEREA.

Oui, César.

AQUILA, lui montrant le cadavre sur lequel il a le pied.

Je viens de le tuer, vous arrivez trop tard!

SABINUS.

Mort! et ce n'est pas nous!

CHEREA.

Amis, pensons à Rome.
Notre but est atteint. Honneur à toi, jeune homme!
Honneur à qui nous rend la vieille liberté!

AQUILA, s'éloignant.

De Rome ni de vous je n'ai rien mérité,
Laissez-moi.

CHEREA.

Mes amis, avant que le jour brille,
Soyons maîtres de tout.

JUNIA.

O ma fille! ma fille!

CHEREA.

Toi, cours au Capitole, et toi, cours au sénat;
Moi, je répands le bruit de cet assassinat.
Dans un but arrêté que chacun de nous sorte.

Digitized by Google

SCÈNE IX

LES MÊMES, PROTOGÈNE, paraissant sur le seuil de la porte à droite.

PROTOGÈNE.

Pas un ne franchira le seuil de cette porte.

CHEREA.

Qui nous empêchera ?

(Tous les rideaux se relèvent; les Meurtriers de César se trouvent entourés par la Garde germaine.)

PROTOGÈNE.

Voyez.

ANNIUS.

Par Jupiter!
Nous sommes entourés par un cercle de fer.

CHEREA.

Messaline!

PROTOGÈNE.

Soldats, emmenez les coupables,
Et précipitez-les des remparts.

CHEREA.

Misérables!

(On les emmène.)

LES SOLDATS.

Claudius! Claudius! oui, vive Claudius!
Claudius est le seul successeur de Caïus!
La couronne est à lui! Ce soir, pendant la fête,
Il nous a fait compter deux cents deniers par tête.
Qu'il soit nommé César après Caligula
Où donc est Claudius? Claudius!...

MESSALINE, entrant et tirant le rideau qui le cache.

Le voilà.

CLAUDIUS, entraîné par les Soldats.

Oh! ne me tuez pas...

Digitized by Google

PROTOGÈNE, le faisant monter sur le bouclier d'or, et s'inclinant le premier devant lui.

Sur nous que César règne,
Que chacun comme un dieu le respecte et le craigne,
Qu'il soit de l'univers la gloire et la terreur!

CLAUDIUS.

A moi l'empire!

MESSALINE.

A moi l'empire et l'empereur!

FIN DE CALIGULA

Digitized by Google

PAUL JONES

DRAME EN CINQ ACTES, EN PROSE

Panthéon. — 12 octobre 1838.

DISTRIBUTION

LE MARQUIS D'AURAY	M.	DANIEL.
LA MARQUISE	Mme	LAMBQUIN.
LE COMTE EMMANUEL, leur fils	M.	ALEXANDRE.
MARGUERITE, leur fille	Mme	ABIT.
PAUL JONES	MM.	ARMAND VILLOT.
LOUIS ACHARD		CONSTANT.
LE BARON DE LESTOURB...		MOREAU.
M. DE LA JARRIE		WILLIAMS.
M. DE NOZAY		PELVILAIN.
UN NOTAIRE		ARMAND.
LAFEUILLE, domestique de la Marquise		ROGER.
JASMIN, domestique d'Emmanuel		PAULIN.

PLUSIEURS GENTILSHOMMES, DEUX OFFICIERS DE MARINE, UN PIQUEUR, PLUSIEURS VALETS.

En 1779, au château d'Auray, en Bretagne.

ACTE PREMIER

Un salon au rez-de-chaussée, style Louis XIII; une porte au fond; deux portes latérales; une cheminée, une glace dessus; une croisée à droite de l'acteur.

SCÈNE PREMIÈRE

LE COMTE EMMANUEL, rentrant au château, en costume de voyage; SON DOMESTIQUE le suit et pose une paire de pistolets sur la table. JASMIN, LAFEUILLE, TROIS VALETS.

EMMANUEL, s'étendant dans un fauteuil.

Jasmin, un écu de six livres au postillon qui ne m'a versé que deux fois en me ramenant de Vannes ici. Quels chemins!... Sur mon âme, il faudra que je consulte le tabellion pour savoir de lui s'il n'y aurait pas, dans les archives de la

Digitized by Google

famille, quelque vieux droit de corvée qu'on pût faire revivre... (A un Domestique qui porte une livrée du temps de Louis XV et qui lui fait des saluts.) C'est bien, Lafeuille, c'est bien, je suis enchanté de te revoir.

LAFEUILLE.

Et moi donc, monseigneur!

EMMANUEL.

Oui, je comprends, cela veut dire...

LAFEUILLE.

Que toutes les bénédictions du ciel...

EMMANUEL.

Te descendent dans le gosier... C'est trop juste; voilà pour boire (apercevant trois autres Domestiques) tout seul; puis voilà pour boire avec les autres. Jasmin, prévenez madame la marquise que je suis arrivé, et lui demandez ses ordres de ma part, soit qu'elle me permette de monter chez le marquis, soit qu'elle veuille descendre. Quant à vous, mes vénérables, comme je ne veux pas priver mes ancêtres de vos services, allez chacun à vos affaires. (Ils sortent; Lafeuille va pour les suivre.) Lafeuille, rien de nouveau en mon absence? — Mon père?

LAFEUILLE.

Toujours dans la même position; ni mieux ni pis.

EMMANUEL.

Et sa raison?

LAFEUILLE.

Ça va, ça vient, à ce qu'on nous dit du moins; car vous savez qu'il ne veut voir personne que madame la marquise.

EMMANUEL.

Oui, pas même nous, je le sais. Et ma sœur?

LAFEUILLE.

Toujours triste. Ah! c'est une bénédiction, comme elle pleure! pauvre jeune dame! elle ne sort du château que pour aller voir le vieil Achard.

EMMANUEL.

Toujours dans sa petite maison du parc?

LAFEUILLE.

Ah! mon Dieu! il n'en bouge que pour aller s'asseoir sous le grand chêne, vous savez? puis il reste là des heures entières. On dirait qu'il prie.

Digitized by Google

EMMANUEL.

Singulier vieillard! et c'est toujours toi que madame la marquise charge de veiller à ce qu'il ne lui manque rien?

LAFEUILLE.

Oui, monseigneur; mais « Bonjour, bonsoir, merci, Lafeuille, » voilà tout.

EMMANUEL.

C'est bien! (Lafeuille va pour sortir.) Lafeuille, tournez les canons de ces pistolets contre le mur; vous savez quelle peur ma mère a de ces armes.

LAFEUILLE.

Voilà madame la marquise.

EMMANUEL.

Laissez-nous.

(La Marquise entre lentement par la porte du fond; Lafeuille sort.)

SCÈNE II

LA MARQUISE, vêtue de noir; EMMANUEL.

EMMANUEL, allant au-devant de sa mère, met un genou en terre et lui prend la main.

Madame la marquise permet?...

LA MARQUISE.

Levez-vous, mon fils; je suis heureuse de vous revoir.

(Emmanuel la conduit à un fauteuil; elle aperçoit les pistolets et tressaille.)

EMMANUEL.

Qu'avez-vous, ma mère?

LA MARQUISE.

Rien. (Elle s'assied.) J'ai reçu votre lettre, mon fils, et je vous fais mes compliments; vous me paraissez né pour la diplomatie plus encore que pour les armes, et vous devriez prier le baron de Lectoure de solliciter pour vous une ambassade au lieu d'un régiment.

EMMANUEL.

Et il l'obtiendrait, madame, tant son pouvoir est grand, et surtout tant il est amoureux.

LA MARQUISE.

Amoureux d'une femme qu'il n'a pas vue?

EMMANUEL.

Oh! Lectoure est un gentilhomme de sens, et ce qu'il sait

Digitized by Google

de notre famille lui a inspiré le plus vif désir de s'allier à nous : il en est digne, d'ailleurs. Il a fait ses preuves de 1399, et Chérin est très-content de ses titres. Un de ses ancêtres était même allié à la famille royale d'Écosse : de là vient le lion qu'il porte dans ses armes; c'est fort convenable enfin. C'est lui, du reste, qui a insisté pour que toutes les cérémonies se fissent en son absence. Vous avez eu la bonté d'ordonner la publication des bans, madame?

LA MARQUISE.

Oui, l'abbé a dû se charger de tous ces détails.

EMMANUEL.

Demain au soir alors, si Lectoure arrive, nous pourrons signer le contrat?

LA MARQUISE, faisant un signe de tête.

Et il ne vous a fait aucune question sur ce Lusignan? Il ne vous a pas demandé à quel propos l'arrêt de sa déportation avait été sollicité par notre famille?

EMMANUEL.

Non, madame; de pareils services sont si communs, qu'on les oublie le lendemain du jour où on les a rendus; puis encore on sait qu'ils cachent ordinairement quelque secret de famille qu'on ne doit pas pénétrer. Il n'y a que moi qui ai conservé mémoire de ce malheureux.

LA MARQUISE.

Comment cela?

EMMANUEL.

Pour penser, de temps en temps, que j'aurais dû peut-être, pour me venger de lui, employer d'autres armes que celles...

LA MARQUISE, se levant.

Mon fils, ne parlez pas ainsi, si vous ne voulez pas me faire mourir.

LA MARQUISE, passant la main sur son front.

Vous avez raison, ma mère; ce qui est fait est fait, n'y pensons plus.

LA MARQUISE.

Donc, il ne sait rien?

EMMANUEL.

Rien; mais voulez-vous que je vous dise ma pensée, madame? C'est que, sût-il tout...

LA MARQUISE.

Eh bien?

Digitized by Google

EMMANUEL.

Je le crois assez philosophe pour que ce qu'il apprendrait n'influât aucunement sur la détermination qu'il a prise

LA MARQUISE.

Alors il est ruiné?

EMMANUEL.

Comme toute notre jeune noblesse, à peu près; mais, par Monsieur, de la maison duquel il est, il peut beaucoup.

LA MARQUISE.

C'est bien, nous sommes assez riches pour refaire sa fortune sans qu'il y paraisse à la nôtre; puis (elle prend la main de son fils) ce mariage assure le bonheur de mes enfants, ou de l'un d'eux du moins; je ne veux pas les enchaîner éternellement dans un vieux château de la Bretagne, loin de tout plaisir, près d'un père privé de sa raison, qui refuse de les voir, et qui, les vît-il, ne les reconnaîtrait plus peut-être; c'est à moi, qui suis vieille et triste, de veiller sur le vieillard mourant à l'ombre de ces vieux murs, et c'est à vous, mes enfants, dont la vie est jeune et gaie, d'aller chercher le soleil et le bonheur.

EMMANUEL, lui baisant la main.

Oui, ma mère, oui, je sais que vous avez juré d'être l'exemple de tous les dévouements, le modèle de toutes les vertus; je sais que vous regarderez ce nouveau sacrifice comme un devoir à accomplir et voilà tout: il n'y a donc que ma sœur qui puisse détruire par son obstination...

LA MARQUISE.

Votre sœur pensera que sa soumission seule peut me faire oublier sa faute, et, soyez tranquille, elle obéira.

EMMANUEL.

Pardon, ma mère, si j'insiste tant pour voir s'accomplir un projet qui m'éloigne de vous; mais vous comprenez que mon obscurité me pèse, que mon nom, que mes ancêtres ont rendu si grand, et que vous avez fait si respectable, chaque fois qu'il est prononcé, bourdonne à mes oreilles comme un reproche. A mon âge, mon aïeul était mestre de camp; mon père, premier écuyer du roi. Il y a dans la seigneurie des blasons qui ne peuvent pas s'effacer; il y a dans le ciel des étoiles qui ne doivent point s'éteindre. Et cependant mon père, malade depuis vingt ans, et depuis vingt ans éloigné de la cour, a été complétement oublié du vieux roi à sa mort,

Digitized by Google

et du jeune roi, à son avénement au trône. Vos soins pour le marquis vous ont enchaînée au chevet de son lit, depuis l'heure où il a perdu sa raison; pendant ce temps, vos anciens amis disparaissent, morts ou oubliés; de nouvelles tiges poussent à la place des vieux troncs: si bien que, lorsque je reparus à Versailles, à peine si notre nom, le nom des marquis d'Auray, était connu de cette jeune cour.

LA MARQUISE.

Et cependant, croyez-moi, mon fils, nul n'a fait plus que je n'ai fait, sinon pour y ajouter un nouveau lustre, du moins pour lui conserver son ancienne pureté.

EMMANUEL.

Madame!...

LA MARQUISE, vivement.

Cependant, soyez tranquille, ce nom résonnera encore assez haut, je l'espère, pour que les oreilles royales puissent l'entendre sans se baisser. Mais, à propos de Leurs Majestés, j'espère que la bénédiction de Dieu se répand toujours sur elles et sur la France ?

EMMANUEL.

Et qui pourrait porter atteinte à leur bonheur? Louis XVI, jeune et bon, Marie-Antoinette, jeune et belle, entourés d'une brave noblesse, aimés d'un peuple loyal! Dieu merci, le sort les a placés hors d'atteinte de toute infortune.

LA MARQUISE, tristement.

Personne n'est placé, mon fils, au-dessus des erreurs et des faiblesses humaines: aucun cœur, fût-il caché sous la pourpre, n'est à l'abri des passions ; aucune tête, fût-elle couronnée, ne peut répondre que ses cheveux ne blanchiront pas en une nuit. Ils sont entourés de leur noblesse, dites-vous? (Allant ouvrir une croisée.) Voyez ces arbres, au printemps aussi, ils étaient entourés de leurs feuilles, et les premiers vents de l'hiver se sont fait sentir à peine, que les voilà nus et dépouillés. Ils sont aimés d'un peuple fidèle? Voyez cette mer, elle est calme, elle est paisible ; demain, cette nuit, dans une heure peut-être, le souffle de l'ouragan nous apportera les cris de mort des malheureux qu'elle engloutira. Quoique je vive éloignée du monde, d'étranges bruits arrivent parfois à mon oreille; ne s'élève-t-il pas une secte philosophique, qui a entraîné dans ses erreurs quelques hommes de nom? ne parle-t-on point d'un monde tout entier qui, comme une île

Digitized by Google

flottante, s'est détaché de la mère patrie, d'enfants rebelles qui refusent de reconnaître leur père, d'un peuple qui s'intitule nation? n'ai-je pas entendu dire que des gens de race avaient traversé l'Océan, pour offrir à des révoltés des épées que leurs ancêtres avaient l'habitude de ne tirer du fourreau qu'à la voix de leurs souverains légitimes? et ne m'a-t-on pas dit encore, ou bien n'est-ce qu'un rêve de ma solitude, que le roi Louis XVI et la reine Marie-Antoinette, oubliant eux-mêmes que les souverains sont une famille de frères, avaient autorisé ces migrations armées, et donné des lettres de marque à je ne sais quel pirate?

EMMANUEL.

Tout cela est vrai, madame.

LA MARQUISE, solennellement.

Dieu veille donc sur Leurs Majestés le roi et la reine de France!

(Elle sort lentement et sans se retourner.)

SCÈNE III

EMMANUEL, puis JASMIN.

EMMANUEL, regardant s'éloigner sa mère.

C'est ce vieux château qui lui donne ces idées tristes et lugubres; et je ne sais moi-même pourquoi, mais on dirait qu'il a été commis ici quelque crime qui pèse sur la conscience de ceux qui l'habitent. Je ne crois plus à l'avenir dès que j'y rentre. Quand donc le quitterai-je, bon Dieu!

JASMIN, présentant une carte à son maître.

Pour M. le comte.

EMMANUEL.

Une carte. « M. Paul... » Qu'est-ce que M. Paul?

SCÈNE IV

LES MÊMES, PAUL JONES.

PAUL.

C'est moi, monsieur.

EMMANUEL, avec hauteur.

Il paraît, monsieur, que vous désirez vivement me parler?

Digitized by Google

PAUL, s'inclinant.

J'avoue, monsieur le comte, que j'attache un grand prix à l'entretien que vous allez, j'espère, me faire l'honneur de m'accorder.

EMMANUEL.

Vous avez une manière de demander les choses, monsieur, qui éloigne jusqu'à la chance d'un refus. Veuillez vous asseoir, si cette conférence doit durer longtemps.

PAUL, s'asseyant tranquillement.

Volontiers; car j'ai beaucoup de choses à vous dire.

EMMANUEL.

Parlez, monsieur.

PAUL.

Faites sortir votre valet.

EMMANUEL, à Jasmin.

Laisse-nous. (Jasmin sort. A Paul.) Maintenant, j'espère que vous me direz d'abord, et avant d'entamer cet entretien, à qui j'ai l'honneur de parler?

PAUL,

C'est trop juste, monsieur; je suis le capitaine dont le vaisseau a transporté à Cayenne le jeune Lusignan.

EMMANUEL, se courbant pour le regarder.

Impossible!

PAUL, toujours assis et avec nonchalance.

Il est vrai que, l'avant-dernière fois que nous nous vîmes, lorsqu'à Brest vous me fîtes l'honneur de me rendre visite à mon bord, je portais de longs cheveux noirs, coupés carrément, un large chapeau de paille et le paletot de marin : tout cela change un homme, surtout lorsqu'il ajoute à ce costume un accent bas breton fortement prononcé.

EMMANUEL, le regardant fixement.

Effectivement, monsieur, je crois me rappeler que, sous ce large chapeau dont vous me parlez, je vis briller des yeux pareils aux vôtres; je ne les ai point oubliés; puis ce capitaine se faisait appeler du nom sous lequel vous vous présentez chez moi : M. Paul... (Paul s'incline.) Mais c'est l'avant-dernière fois que j'eus l'honneur de vous voir, m'avez-vous dit? Aidez mon souvenir, monsieur, je vous prie; car je ne me rappelle pas quelle fut la dernière.

PAUL.

La dernière, monsieur le comte, ce fut, il y a huit jours, à

Digitized by Google

Paris, dans un assaut d'armes chez le fils du ministre de la marine; cette fois, j'étais en officier anglais et m'appelais Jones; je portais des cheveux blonds, un habit rouge, un pantalon collant; j'eus l'honneur de faire des armes avec vous, monsieur le comte, et de vous boutonner trois fois, sans que vous me touchiez une seule.

EMMANUEL.

C'est étrange; oui, voilà bien le même regard, et cependant ce n'est pas le même personnage.

PAUL.

C'est que Dieu a voulu que le regard de l'homme fût la seule chose qu'il ne pût déguiser; c'est pour cela qu'il y a mis une étincelle de sa flamme. Le capitaine Paul est le même que l'Anglais Jones, et l'Anglais Jones est le gentilhomme que vous avez devant les yeux.

EMMANUEL.

Et, aujourd'hui, monsieur, que vous plaît-il d'être?

PAUL.

Moi-même; car, aujourd'hui, je n'ai aucun motif pour me cacher. Cependant, si vous avez quelque préférence pour une nation, je serai ce que vous voudrez... Français, Américain, Anglais ou Espagnol. Dans laquelle de ces langues vous plaît-il que je continue cette conversation?

EMMANUEL.

Quoique quelques-unes d'entre elles me soient comme à vous familières, je choisirai le français, monsieur; c'est la langue des explications courtes et concises.

PAUL, avec mélancolie.

Soit, monsieur le comte; cette langue est aussi celle que je préfère; car je suis né sur la terre de France. Le soleil de France est le premier qui ait réjoui mes yeux, et, quoique bien souvent j'aie vu des terres plus fertiles et un soleil plus brillant, il n'y a jamais eu pour moi qu'une terre et qu'un soleil.

EMMANUEL, avec ironie.

Votre amour national vous fait oublier, monsieur, le sujet auquel je dois l'honneur de votre visite.

PAUL.

Vous avez raison... Il y a donc deux ans qu'en vous promenant dans le port de Brest, vous vîtes, parmi ses nombreux vaisseaux, un brick à la carène étroite, aux mâtereaux élan-

Digitized by Google

cés, et vous dîtes : « Il faut que le capitaine de ce bâtiment ait de puissants motifs pour faire le commerce avec un navire qui porte tant de toile et si peu de bois. » De là naquit dans votre esprit l'idée que j'étais un corsaire, un pirate, un flibustier... que sais-je?...

EMMANUEL.

Me suis-je trompé?

PAUL.

Je crois vous avoir déjà exprimé mon admiration, monsieur le comte, pour la perspicacité avec laquelle vous jugiez, au premier coup d'œil, les hommes et les choses.

EMMANUEL.

Trêve de compliments, monsieur; venons au fait!...

PAUL.

Dans cette persuasion, vous descendîtes donc à mon bord, et vous trouvâtes dans l'entre-pont le capitaine Paul... Vous étiez porteur d'une lettre du ministre de la marine qui ordonnait à tout officier au long cours, requis par vous, de conduire à Cayenne le nommé Lusignan, coupable d'un crime d'État.

EMMANUEL.

C'est vrai.

PAUL.

J'obéis, monsieur; car je naviguais alors sous le pavillon de France, et j'ignorais... (ici Emmanuel se lève et s'approche de Paul) que le nommé Lusignan n'avait commis d'autre crime que d'avoir été l'amant heureux de mademoiselle Marguerite d'Auray, votre sœur.

EMMANUEL, lui posant la main sur l'épaule.

Monsieur!...

PAUL, se levant et prenant négligemment un des pistolets.

Vous avez là de belles armes, monsieur le comte!

EMMANUEL.

Et qui sont toutes chargées, monsieur.

PAUL.

Portent-elles juste?

EMMANUEL.

Si vous voulez accepter une promenade avec moi, c'est un essai que nous pourrons faire ensemble.

PAUL.

Merci, monsieur le comte. Je connais ces pistolets; ils sor-

Digitized by Google

tent de la boutique d'un maître allemand très-estimé. J'en ai gagné une paire à peu près pareille à Saint-Georges; vous savez, le colonel du régiment américain? Il avait parié couper douze balles de suite sur la lame d'un couteau; il n'en a, pardieu! pas manqué une.

EMMANUEL.

Et comment avez-vous gagné, alors?

PAUL.

e les ai coupées plus au milieu.

EMMANUEL.

Cela ne change rien à la proposition que j'ai eu l'honneur de vous faire, monsieur. Vous êtes un habile tireur, voilà tout.

PAUL, avec distraction.

Que voulez-vous! pendant nos longs jours de calme, lorsqu'aucun souffle de vent ne ride ce miroir de Dieu qu'on appelle la mer, nous autres marins, isolés et solitaires, nous sommes obligés d'accepter les distractions qui viennent au-devant de nous: alors nous exerçons notre adresse sur les hirondelles fatiguées qui se posent au bout de nos vergues, ou sur les goëlands aux longues ailes, dont le cri plaintif nous annonce en passant le retour de la brise! et voilà comment nous arrivons à une certaine force sur des exercices qui paraissent d'abord si étrangers à notre profession.

EMMANUEL, après un instant de silence.

Continuez, monsieur.

PAUL.

C'était un bon et brave jeune homme que ce Lusignan! Il me raconta son histoire, comment cet amour ardent, profond, irrésistible, leur était venu dans le cœur, comme à Paolo et à Francesca, comme à Romeo et à Juliette, et comment votre sœur lui répéta ces paroles de la jeune fille de Vérone: « Je serai à toi ou à la tombe. »

EMMANUEL, les dents serrées.

Et elle ne lui a que trop bien tenu parole.

PAUL.

Il me dit leurs amours longtemps chastes comme ceux des anges; ces projets que tout jeune homme nourrit, de se faire un nom comme celui (riant) d'Alexandre ou de Dante, pour venir le déposer aux pieds de celle qu'il aime; ses longues et respectueuses instances près de votre mère, les refus

Digitized by Google

hautains de la marquise d'Auray et vos railleries amères, qu'il supporta comme si le cœur d'un homme avait cessé de battre dans sa poitrine; il me dit ses douleurs, ses larmes, son désespoir, lorsque votre sœur lui ordonna en pleurant de quitter la Bretagne; il me dit cette nuit d'adieux, d'agonie, de sanglots.

EMMANUEL.

Et de honte!

PAUL.

Oui, n'est-ce pas? Vous appelez cela de la honte, vous autres gens vertueux, quand une pauvre enfant, que tout entraîne et que rien ne soutient, cède à l'âge, à la séduction, à l'amour! Oui, ils se séparèrent; mais elle avait succombé. Votre mère, qui eût sauvé l'honneur de sa fille, peut-être, si des devoirs sacrés ne l'eussent éloignée d'elle, car je sais les vertus de votre mère, comme je sais les malheurs de votre sœur; c'est une femme hautaine et sévère, plus sévère peut-être que ne devrait l'être une créature humaine qui n'a sur les autres que l'avantage de n'avoir jamais failli; votre mère, dis-je, entendit, une nuit, des cris étouffés; elle entra dans la chambre de votre sœur, s'avança pâle et muette vers son lit, arracha froidement de ses bras un enfant qui venait de naître, et sortit pâle et muette, ainsi qu'elle était entrée, impassible comme une statue et, comme une statue, sans desserrer ses lèvres de pierre. Quant à la pauvre Marguerite, elle ne poussa pas une plainte, elle ne jeta pas un cri; elle s'était évanouie en apercevant la marquise. Est-ce cela, monsieur le comte? suis-je bien informé? ou bien ai-je oublié quelques détails de cette terrible histoire?

EMMANUEL.

Aucun.

PAUL.

C'est qu'ils sont consignés dans ces lettres de votre sœur, qu'au moment de se séparer de moi pour prendre place parmi des brigands et des assassins, Lusignan m'a remises, afin que je les fisse passer à celle qui les avait écrites.

EMMANUEL.

Donnez-les-moi donc, monsieur, et je vous jure qu'elles seront fidèlement rendues à celle qui a eu l'imprudence...

PAUL.

De se plaindre à la seule personne qui l'aimât au monde,

Digitized by Google

n'est-ce pas? Imprudente fille, à qui une mère arrache l'enfant de son cœur, et qui verse ses larmes amères dans le cœur du père de son enfant! Imprudente sœur, qui, n'ayant pas trouvé dans son frère appui contre l'abandon de son père et la tyrannie de sa mère, a compromis sa noble famille en signant d'un nom de race des lettres qui peuvent... comment appelez-vous cela, vous autres nobles?... tacher son écusson, n'est-ce pas?

EMMANUEL, avec impatience.

Mais, puisque vous connaissez si bien l'importance de ces papiers, accomplissez donc la mission dont vous êtes chargé en les remettant soit à ma sœur, soit à ma mère, soit à moi.

(Il lui tend la main.)

PAUL.

J'étais débarqué à Brest avec cette intention, monsieur; mais voilà qu'il y a quinze jours à peu près, en entrant dans une église...

EMMANUEL, avec ironie.

Dans une église?

PAUL.

Oui, monsieur.

EMMANUEL.

Et pour quoi faire?

PAUL.

Pour prier.

EMMANUEL.

M. le capitaine croit en Dieu?

PAUL.

Si je n'y croyais pas, monsieur, qui donc invoquerais-je pendant la tempête?

EMMANUEL, avec impatience.

Si bien que dans cette église...?

PAUL.

J'ai entendu un prêtre annoncer le prochain mariage de M. le baron de Lectoure avec noble demoiselle Marguerite d'Auray.

EMMANUEL.

Et qu'a trouvé d'étonnant à cela M. le capitaine Paul?

PAUL.

Rien, comte. Mais un sentiment de compassion bizarre m'a

Digitized by Google

pris au cœur : j'ai pensé que, puisque tout le monde, et même sa mère, oubliait le pauvre orphelin (car je présume que c'est de son plein gré, et sans y être forcée, que votre sœur épouse le baron de Lectoure), il fallait que je m'en souvinsse, moi; que c'était un baptême de larmes assez grand que d'entrer dans le monde sans nom et sans famille, pour n'y pas vivre du moins sans fortune. Dans la position où vous êtes et avec les projets d'ambition qui se rattachent pour vous à l'alliance de M. de Lectoure, ces lettres valent bien cent mille livres, n'est-ce pas, monsieur le comte? et cette somme ne fera qu'une bien légère brèche au demi-million de rente qui compose votre fortune.

EMMANUEL.

Mais qui m'assure, monsieur, que ces cent mille livres...?

PAUL.

Vous avez raison, monsieur; aussi n'est-ce que contre une obligation au nom du jeune Hector de Lusignan que j'échangerai ces lettres.

EMMANUEL.

Puisque ce n'était purement et simplement qu'une affaire d'argent que nous avions à traiter ensemble, il fallait vous épargner, monsieur, la peine de me raconter cette longue histoire, et commencer par où nous avons fini, ou, mieux encore, m'envoyer un homme d'affaires. La famille d'Auray a toujours réservé, chaque année, pour ses aumônes, le double de la somme que vous réclamez.

(Il s'approche de la table et écrit.)

JASMIN, entrant.

Monsieur le comte...

EMMANUEL.

Je n'y suis pas, je n'y suis pour personne, laissez-moi.

JASMIN.

La sœur de M. le comte.

EMMANUEL.

Qu'elle revienne plus tard.

JASMIN.

Elle désire parler à M. le comte à l'instant même.

PAUL.

Qu'à cela ne tienne, monsieur, je reviendrai un autre jour.

EMMANUEL.

Non pas, s'il vous plaît, capitaine Paul; terminons cette

Digitized by Google

affaire pendant que nous y sommes. Je vais recevoir ma sœur, mais, comme il est parfaitement inutile qu'elle vous voie, entrez dans ce cabinet, vous y trouverez une bibliothèque.

PAUL.

Faites, monsieur.

(Il entre dans le cabinet à gauche de l'acteur.)

EMMANUEL, à Jasmin.

Ouvrez à ma sœur.

SCÈNE V

EMMANUEL, MARGUERITE, PAUL, dans le cabinet.

EMMANUEL.

Venez, Marguerite, et dites vite ce que vous avez à me dire; je suis en affaires.

MARGUERITE.

Il y eut un temps, Emmanuel, où, en nous revoyant après deux mois d'absence, nous nous serions jetés dans les bras l'un de l'autre.

EMMANUEL.

Oui; mais, depuis cette époque, tant de choses ont passé entre nous!

MARGUERITE.

Qui peut donc passer entre deux enfants de la même mère? qui peut séparer le sang du sang, le frère de la sœur?

EMMANUEL.

Une faute.

MARGUERITE.

Vous êtes cruel, mon frère : vous savez que je ne puis implorer mon père; vous savez que, devant ma mère, je tremble à n'oser dire une parole; vous savez que mon seul espoir est en vous; vous me voyez entrer, non pas comme une sœur devrait entrer chez son frère, non pas la joie dans le regard, le sourire sur les lèvres, mais les larmes aux yeux, la prière à la bouche, comme un suppliant entrerait chez son juge, et, d'un mot que vous laissez tomber sur ma tête, voilà que vous me ployez à vos pieds.

EMMANUEL.

Que voulez-vous?

Digitized by Google

MARGUERITE.

Je veux savoir si ce que l'on dit est vrai.

EMMANUEL.

Que dit-on?

MARGUERITE.

Que demain au soir...

EMMANUEL.

Après?

MARGUERITE.

M. le baron de Lectoure...

EMMANUEL.

Sera ici, c'est vrai.

MARGUERITE.

Oh! mon Dieu!

EMMANUEL.

J'espérais qu'en prenant la précaution d'annoncer deux mois d'avance son arrivée, nous vous avions donné le temps de vous y préparer.

MARGUERITE.

Si menacé que l'on soit, l'on espère toujours, et l'on a vu des condamnés obtenir leur grâce au pied même de l'échafaud. (Suppliant.) Emmanuel!

EMMANUEL.

Eh bien?

MARGUERITE.

Ne comprends-tu pas? Oh! si Dieu avait voulu que je pusse t'épargner un chagrin, comme tu peux m'épargner un malheur, si tu m'avais priée comme je te prie; si je m'avais eu qu'un mot à dire, non pas pour te rendre heureux, je n'aspire plus au bonheur, mais pour te sauver du désespoir... oh! avec quelle reconnaissance j'aurais béni le ciel en prononçant ce mot!

EMMANUEL.

Cela ne dépend pas de moi... c'est une chose que mon père désire, un projet arrêté par ma mère, une alliance nécessaire à l'honneur de notre famille.

MARGUERITE.

Une chose que mon père désire?... Plût à Dieu qu'il pût désirer quelque chose, pauvre père!... et que je pusse mourir pour cette chose!... Un projet arrêté par ma mère?... Oh! celui qui lui a suggéré ce projet obtiendrait, je crois, bien

Digitized by Google

facilement qu'elle y renonçât... Une alliance nécessaire à l'honneur de notre famille?... Grâce au ciel, notre famille est assez puissante de nom et de richesse pour qu'elle ne reçoive aucun nouveau lustre de l'alliance même d'un prince! Ce n'est pas tout cela, Emmanuel... Non, ce n'est pas tout cela... Vous avez fait marché de moi, n'est-ce pas? vous m'avez vendue au compte de votre ambition? dites! vous m'avez troquée contre une croix et un brevet, et vous vous êtes dit: « C'est une enfant qui obéira; d'ailleurs, si elle résistait, je me ferais une arme de son isolement et de son malheur pour tuer sa volonté?... » Vous vous êtes trompé, Emmanuel; c'est dans mon malheur même que je trouverai du courage; c'est dans mon isolement que je puiserai ma force.

EMMANUEL.

Ainsi, vous êtes décidée à désobéir à votre mère?

MARGUERITE.

La nuit où je vis pour la dernière fois celui que je ne reverrai plus, un prêtre nous attendait pour nous unir; Lusignan était à mes pieds, fou, délirant, désespéré, disant que je ne l'aimais pas; je refusais de le suivre, car je ne voulais pas désobéir à ma mère; mais aussi, pendant cette même nuit, je lui jurai que, si je n'étais pas à lui, je ne serais à nul autre; le serment que j'avais fait au père, je l'ai répété depuis sur la tête de mon fils, et maintenant, c'est non-seulement un serment d'amante, mais encore un serment de mère.

EMMANUEL.

Alors, c'est une guerre déclarée?

MARGUERITE.

Que Dieu, je l'espère, me donnera la force de soutenir. Adieu, Emmanuel! sois heureux.

EMMANUEL, la regardant s'éloigner.

Adieu, pauvre roseau qui te crois un chêne! oh! quand la main de ma mère va s'appesantir sur toi, comme tu courberas la tête, comme tu plieras les genoux! (Apercevant Paul à la porte de la bibliothèque.) Ah! vous voilà, monsieur! préparez vos lettres, et je vais vous signer l'obligation que vous demandez.

(Il va vers la table.)

PAUL.

C'est inutile, monsieur le comte.

EMMANUEL, vivement.

Comment cela?

Digitized by Google

PAUL.

Je donnerai les cent mille livres à votre neveu, et je me chargerai de trouver un mari à votre sœur.

EMMANUEL, bondissant.

Mais qui êtes-vous donc, monsieur, qui disposez ainsi de ma famille?

PAUL, s'éloignant.

Qui je suis? Je vous le dirai demain ; car je dois l'apprendre ce soir.

EMMANUEL, l'arrêtant.

Et vous me donnez votre parole d'honneur que je vous reverrai demain?

PAUL, se dégageant.

Je vous la donne.

(Il sort.)

EMMANUEL, seul.

Ce que je vois de plus clair dans tout cela, c'est que voilà un homme avec lequel je me brûlerai certainement la cervelle!...

ACTE DEUXIÈME

Une chambre au rez-de-chaussée, chez Louis Achard, à deux cents pas du château d'Auray; une porte au fond qui, lorsqu'elle est ouverte, laisse apercevoir les arbres d'un parc; à droite du spectateur, une fenêtre; à gauche, une porte donnant dans une deuxième chambre.

SCÈNE PREMIÈRE

LA MARQUISE, ACHARD.

Au lever du rideau, la Marquise, seule, est assise près d'une table à gauche de l'acteur; une Bible ouverte est sur cette table; la Marquise réfléchit; son grand voile noir l'enveloppe presque entièrement et retombe jusqu'à terre; Achard entre, et, apercevant la Marquise, il va à elle.

ACHARD.

Madame la marquise...

LA MARQUISE, relevant la tête.

C'est vous, Achard! je vous attends depuis une demi-heure. Où donc étiez-vous?

Digitized by Google

ACHARD.

Si madame la marquise avait voulu faire cinquante pas de plus, elle m'aurait trouvé sous le grand chêne, près de la porte du parc.

LA MARQUISE.

Vous savez que je ne vais jamais de ce côté.

ACHARD.

Et peut-être avez-vous tort, madame : il y a quelqu'un au ciel qui a droit à nos prières communes, et qui s'étonne peut-être de n'entendre que celles du vieil Achard.

LA MARQUISE.

Qui vous dit que je ne prie pas de mon côté, et qui vous fait croire que les morts exigent que l'on soit sans cesse agenouillé sur leur tombe?

ACHARD.

Rien! Je crois seulement que, si quelque chose de nous vit encore sur la terre, ce quelque chose tressaille de plaisir au bruit des pas de ceux que nous avons aimés pendant notre vie.

LA MARQUISE.

Mais si cet amour fut un amour coupable?

ACHARD.

Croyez-vous que la mort et le sang ne l'aient pas expié? Dieu fut alors un juge trop sévère pour n'être pas aujourd'hui un père indulgent.

LA MARQUISE.

Oui, Dieu pardonne peut-être, parce que la toute-puissance est la toute-bonté; mais croyez-vous que, si le monde savait ce que Dieu sait, il pardonnerait comme Dieu?

ACHARD.

Le monde! oui, voilà le grand mot sorti de votre bouche : le monde! C'est à cette idole que votre orgueil a tout sacrifié, madame : sentiment d'amante, sentiment d'épouse, sentiment de mère; le monde! c'est lui qui vous a fait revêtir ce vêtement de deuil, derrière lequel vous avez espéré lui cacher vos remords; et vous avez eu raison, car il a pris vos remords pour des vertus.

LA MARQUISE, se levant.

Vous parlez au nom des autres avec une amertume qui ferait croire que vous avez personnellement des reproches à me faire. Achard, aurais-je manqué à quelques-uns des devoirs

Digitized by Google

que je crois avoir à remplir envers vous? Les gens qui vous servent par mes ordres n'ont-ils pas eu pour vous le respect et l'obéissance que je leur recommande? Vous savez qu'alors vous n'auriez qu'à dire un mot...

ACHARD.

Pardonnez-moi, madame, c'est de la tristesse, et non de l'amertume; c'est l'effet de l'isolement et de la vieillesse. Vous devez savoir ce que c'est que des pensées qui s'aigrissent sur votre conscience, ce que c'est que des larmes qui vous retombent sur le cœur. Non, depuis que, par un sentiment dont je vous suis reconnaissant sans chercher à l'approfondir, vous vous êtes chargée de veiller vous-même à ce que rien ne me manquât, vous n'avez pas un seul jour oublié votre promesse, et j'ai même, comme le vieux prophète, parfois vu venir un ange pour messager.

LA MARQUISE.

Oui, je sais que Marguerite accompagne souvent le domestique chargé de votre service, et j'ai vu avec plaisir les soins qu'elle vous rendait.

ACHARD.

Mais, à mon tour, je n'ai pas manqué à mes devoirs non plus, je l'espère; depuis vingt ans, j'ai vécu loin des hommes, et j'ai écarté tout être vivant de cette chaumière, tant je craignais pour vous le délire de mes veilles ou l'indiscrétion de mes nuits.

LA MARQUISE.

Oui, le secret a été bien gardé; mais ce n'est qu'un motif de plus pour moi de craindre de perdre en un jour le fruit de vingt années, croyez-moi, plus sombres, plus isolées et plus terribles encore que les vôtres. Nul n'a rien su de cette terrible histoire, mais à quel prix! Comprenez-vous ce que c'est que de veiller depuis vingt ans sur un insensé, qui, chaque fois qu'il reprend une lueur de raison, me reproche ma faute, et, chaque fois qu'il retombe dans sa folie, répète dix fois le jour ces paroles, avec lesquelles sans doute l'ange du jugement dernier me réveillera dans ma tombe?

ACHARD.

Et moi aussi, madame, je les ai entendues, ces paroles; car j'étais là lorsqu'il expira en les prononçant.

LA MARQUISE.

Voilà pour l'épouse!... Mes enfants éloignés de moi pour les

Digitized by Google

éloigner de leur père, mes enfants qui ne me connaissent que par la terreur que je leur inspire, mes enfants qui, lorsque je leur ouvre les bras, tombent à mes genoux et m'appellent madame... Voilà pour la mère!

ACHARD.

Vous ne me parlez là que de ceux qui savent que vous êtes leur mère.

LA MARQUISE, tressaillant.

Achard!

ACHARD.

N'est-ce pas que vous avez tressailli ainsi plus d'une fois, en pensant qu'il y avait dans le monde un homme qui viendrait un jour me demander ce secret auquel vous avez tout sacrifié, et qu'à cet homme je n'avais le droit de rien taire? Mais rassurez-vous, madame; cet homme, cet enfant s'est échappé de la pension où on l'élevait en Écosse, et, depuis cette époque, nul n'en a entendu parler; il aura oublié la lettre de son père, il aura perdu le signe à l'aide duquel il devait se faire reconnaître; ou, mieux encore, peut-être n'existe-t-il même plus.

LA MARQUISE.

Vous êtes cruel, Achard, de dire une pareille chose à une mère, et vous ne savez pas encore tout ce que le cœur d'une femme porte en lui de secrets bizarres et de contradictions étranges. Ne puis-je donc être tranquille si mon enfant n'est mort, et un secret qu'il a ignoré vingt-cinq ans devient-il, à vingt-cinq, si important à son existence, qu'il ne puisse vivre si ce secret ne lui est révélé? Achard, mon vieil ami, ne pourrait-on lui dire que sa mère est allée rejoindre son père au ciel, mais qu'en mourant elle l'a légué à son amie, la marquise d'Auray, dans laquelle il retrouverait une seconde mère?

ACHARD.

Oui, vous pourriez lui dire cela, vous, et je vous connais, vous le lui diriez d'une voix ferme, vous pourriez le voir avec des yeux secs et un cœur tranquille, je le sais; vous pourriez, je n'en doute pas, lui parler sans que vos premiers mots fussent : « Mon enfant! » et cependant c'est le fils d'un homme que vous avez assez aimé pour que cet amour vous fît oublier les devoirs les plus sacrés, et cependant il y a vingt ans que vous n'avez vu ce fils. Oh! vous avez du pouvoir sur vos sentiments, vous; mais, moi, moi, si je le revoyais, je ne

Digitized by Google

pourrais que me jeter dans ses bras en disant : « Henri! mon bon Henri! »

LA MARQUISE.

Mais vous, vous n'avez rien à cacher; quarante ans d'une réputation sans tache ne sont point ternis par ce mot : « Mon enfant! » Vous ne vous appelez pas d'Auray, vous n'avez pas un nom, reçu de nobles aïeux, à garder et à transmettre à de nobles descendants. Écoutez, Achard, je suis venue pour vous parler de cela, je suis venue pour vous dire : Prenez pitié de moi.

ACHARD.

Aussi fidèle j'ai été aux promesses faites à madame la marquise d'Auray, aussi fidèle je serai à celles faites au comte de Morlaix; le jour où son fils et le vôtre viendra me présenter le gage de reconnaissance, et réclamer son secret, je le lui dirai, madame; quant aux papiers qui constatent sa naissance, vous savez qu'ils ne doivent lui être remis qu'après la mort de votre mari; le secret est là (il montre son cœur), nul pouvoir humain ne peut l'empêcher ni le forcer d'en sortir. Ces papiers sont dans une armoire près de mon lit, et la clef ne me quitte jamais; il n'y a donc qu'un vol ou un assassinat qui puisse me les enlever.

LA MARQUISE.

Mais vous pouvez mourir avant le marquis; que deviendront alors ces papiers?

ACHARD.

Le prêtre qui m'assistera à mes derniers moments les recevra sous le sceau de la confession.

LA MARQUISE.

Ainsi la chaîne de mes angoisses se prolongera jusqu'à ma mort, et le dernier anneau en sera scellé dans mon cercueil; il y a dans le monde un homme, un seul peut-être, que ni larmes, ni prières, ni argent ne peuvent fléchir, et il faut que Dieu place ce rocher sur ma route, et que l'orage me pousse sur lui jusqu'à ce que je m'y brise; tu tiens mon secret entre tes mains, tu peux en faire ce que tu voudras, tu es le maître et je suis l'esclave. Adieu.

ACHARD.

Madame la marquise veut-elle que je l'accompagne jusqu'au château?

Digitized by Google

LA MARQUISE.

Merci.

(Elle sort.)

SCÈNE II

ACHARD, seul.

Oui, je sais que vous avez un cœur insensible à toute autre crainte que celle que Dieu vous a mise au cœur pour remplacer le remords; mais celle-là tient largement lieu de toutes les autres, et c'est acheter cher une réputation de vertu ! Il est vrai que celle de la marquise d'Auray est si bien établie, que, si la vérité sortait de la terre ou descendait du ciel, je crois qu'elle serait traitée de calomnie. Enfin, Dieu peut ce qu'il veut, et ce qu'il fait est écrit longtemps d'avance dans sa sagesse éternelle.

SCÈNE III

ACHARD, PAUL, entrant.

PAUL.

Bien dit, vieillard : il y a plus de grandeur dans la résignation qui plie que dans la philosophie qui doute : c'est une maxime que, pour mon bonheur éternel, j'aurais voulu avoir moins souvent à la bouche et plus souvent au cœur.

ACHARD.

Pardon, monsieur; mais qui êtes-vous ?

PAUL.

Pour le moment, je suis un enfant de la république de Platon, ayant le genre humain pour frère, le monde pour patrie, et, pour toute place au soleil, le nid que je m'y suis bâti moi-même.

ACHARD.

Mais que cherchez-vous ?

PAUL.

Je cherche, à vingt lieues de Brest et à deux cents pas du château d'Auray, une chaumière qui ressemble diablement à celle-ci, et un vieillard qui pourrait bien être vous.

Digitized by Google

ACHARD.

Et comment se nomme ce vieillard?

PAUL.

Louis Achard.

ACHARD.

Vous ne vous trompez pas; c'est moi-même.

PAUL, ôtant son chapeau.

Que la bénédiction du ciel descende sur vos cheveux blancs, car voici une lettre que je crois de mon père et qui dit que vous êtes un honnête homme.

ACHARD, ému.

Et cette lettre ne renferme-t-elle rien?

PAUL.

Si fait, quelque chose comme une moitié de pièce d'or, dont vous devez avoir l'autre.

ACHARD, tendant la main et prenant machinalement la pièce et la lettre.

Oui, oui, c'est bien cela, et plus que cela encore, c'est la ressemblance extraordinaire... Enfant, oh! oh! mon Dieu! mon Dieu!

PAUL.

Qu'avez-vous?

ACHARD.

Ne comprenez-vous pas que vous êtes le portrait, oh! mais le portrait vivant de votre père, et que votre père, je l'aimais à lui donner mon sang, ma vie! comme je le ferais pour toi, jeune homme, si tu me les demandais.

PAUL.

Embrasse-moi donc, mon vieil ami; car la chaîne des sentiments n'a pas dû se rompre entre la tombe et le berceau, et, quel qu'ait été mon père, s'il ne faut, pour lui ressembler, qu'une conscience sans reproche, un courage à toute épreuve et un front qui ne pliera jamais, tu l'as dit, je suis son portrait vivant, et plus encore par l'âme que par le visage.

ACHARD, le regardant.

Oui, il avait tout cela, votre père, la même fierté dans le visage et le même feu dans le regard; mais pourquoi ne t'ai-je pas revu plus tôt, jeune homme? Il y a eu dans ma vie bien des heures sombres que tu eusses éclaircies.

PAUL.

Pourquoi? Parce que cette lettre me disait de te venir trou-

Digitized by Google

ver quand j'aurais vinq-cinq ans, et que je les ai eus, il n'y a pas longtemps : tiens, il y a une heure.

ACHARD.

Déjà ! il y a déjà vingt-cinq ans ! Il me semble que ce fut hier que vous naquîtes dans cette chaumière et que vous ouvrîtes les yeux dans cette chambre.

PAUL.

Et je les ai habitées jusqu'à l'âge de quatre ans, n'est-ce pas ?

ACHARD.

Oui.

PAUL.

Eh bien, laisse-moi me souvenir alors ; car je me rappelle une chambre que je croyais avoir vue dans mes rêves : si c'est celle-là, écoute, il doit y avoir un lit avec des tentures vertes au fond...

ACHARD.

Oui.

PAUL.

Un crucifix d'ivoire au chevet.

ACHARD.

Oui.

PAUL.

Une armoire en face, où il y avait des livres, une grande Bible entre autres, avec des gravures.

ACHARD.

La voilà !

PAUL.

C'est elle, c'est elle !... puis une fenêtre d'où l'on distinguait la mer, une île...

ACHARD.

Celle de Noirmoutiers.

PAUL, se jetant dans l'appartement.

Ah ! (Achard veut le suivre.) Seul, seul, laisse-moi seul un instant, j'ai besoin d'être seul.

ACHARD.

Allons, c'est un brave cœur, merci, mon Dieu, merci !

PAUL, rentrant.

C'était la même ! après tout, pourquoi cacherais-je ce que j'éprouve ? Regarde-moi, vieillard ; eh bien, oui, j'ai vu la tempête faire tourbillonner mon vaisseau, et j'ai senti qu'il ne pesait pas plus, au souffle de l'ouragan, qu'une feuille des-

Digitized by Google

séchée à la brise du soir; j'ai vu tomber les hommes autour de moi, comme les épis sous la faucille du moissonneur; j'ai entendu les cris de détresse et de mort de ceux dont, la veille, j'avais partagé le repas, et, pour aller recevoir leur dernier soupir, j'ai marché, à travers une grêle de boulets et de balles, sur un plancher où je glissais à chaque pas dans le sang; mais cette chambre, dont j'avais si saintement gardé le souvenir, où j'ai reçu les caresses d'un père que je ne reverrai jamais, d'une mère qui ne voudra peut-être plus me revoir, cette chambre, c'est quelque chose d'unique et de sacré comme un berceau, comme une tombe... Oh! il faut que je pleure, ou j'étoufferais.

ACHARD.

Oui, tu as raison; c'est à la fois un berceau et une tombe, car c'est là que tu es né, et c'est là que tu as reçu les derniers adieux de ton père.

PAUL.

Il est donc mort, et mes pressentiments ne m'avaient pas trompé!

ACHARD.

Il est mort.

PAUL.

Tu me diras comment?

ACHARD.

Je vous dirai tout.

PAUL.

Dans un instant! maintenant, je n'ai point la force de t'écouter, laisse-moi me remettre. (Il ouvre la fenêtre.) La belle chose qu'un soir d'automne et qu'un soleil qui se couche dans la mer; cela est calme comme Dieu, cela est grand comme l'éternité; je ne crois pas qu'un homme qui a souvent étudié ce spectacle craigne la mort! Mon père est mort avec courage, n'est-ce pas?

ACHARD.

Certes.

PAUL.

Je me le rappelle, mon père, quoique je n'eusse que quatre ans lorsque je le vis pour la dernière fois.

ACHARD.

C'était un beau jeune homme comme vous, et justement de votre âge.

Digitized by Google

PAUL.

Comment se nommait-il?

ACHARD.

Le comte de Morlaix.

PAUL.

C'est un noble nom parmi les noms de la Bretagne. Et ma mère?

ACHARD.

Votre mère? La marquise d'Auray.

PAUL, bondissant.

Qu'est-ce que tu dis?

ACHARD.

La vérité.

PAUL.

Sur Dieu?

ACHARD.

Sur Dieu!

PAUL.

Alors Emmanuel est mon frère, et Marguerite ma sœur?

ACHARD.

Les connaissez-vous déjà?

PAUL.

Tu avais bien raison, vieillard, Dieu peut ce qu'il veut, et ce qu'il fait est écrit longtemps à l'avance dans sa sagesse.

(Il tombe sur une chaise et appuie sa tête dans ses mains.)

ACHARD.

Votre père et la marquise étaient fiancés l'un à l'autre dès leur jeunesse; je ne sais quelle haine divisa leurs familles et les sépara... Le comte de Morlaix partit pour Saint-Domingue, où son père possédait une habitation; je l'accompagnai, j'étais le fils de celui qui l'avait nourri... J'avais reçu la même éducation que lui; il m'appelait son frère, et moi seul me souvenais de la distance que la naissance avait mise entre nous.

PAUL.

Brave homme!

ACHARD.

Au bout de deux ans, il revint et retrouva celle qu'il aimait mariée à un autre; mais le marquis, appelé à Paris par la charge qu'il occupait près du roi Louis XV, avait été forcé de laisser sa jeune femme, trop souffrante pour le suivre, dans ce vieux château d'Auray, dont vous apercevez d'ici les

Digitized by Google

ourelles. (Paul lève lentement la tête, et fait signe qu'il les voit.) Quant à moi, pendant ce voyage, mon père était mort, et m'avait laissé cette petite maison avec les terres qui l'entourent; j'en pris possession.

PAUL.

J'écoute.

ACHARD.

Une nuit, — il y a vingt-cinq ans de cette nuit, — on frappa à cette porte; j'ouvris, et votre père entra, portant dans ses bras une femme dont le visage était voilé. « Louis, me dit-il, tu peux sauver la vie et l'honneur à celle que j'aime... Monte à cheval, cours à la ville, et, dans une heure, sois ici avec un médecin. » J'obéis; le docteur fut introduit dans cette chambre, et votre père en ressortit bientôt, emportant dans ses bras et toujours voilée la femme mystérieuse qui venait de vous donner le jour.

PAUL.

Et comment sûtes-vous que cette femme était la marquise d'Auray?

ACHARD.

J'avais offert à votre père de vous garder près de moi; il avait accepté cette offre... De temps en temps, il venait passer quelques heures avec vous.

PAUL.

Seul?

ACHARD.

Toujours... Pourtant, lorsque vous vous promeniez dans le parc et que la marquise vous rencontrait, elle vous faisait signe de venir à elle, et vous embrassait comme un enfant étranger que l'on a plaisir à voir parce qu'il est beau. Quatre ans se passèrent ainsi; puis, une nuit, on frappa de nouveau à cette même porte; c'était encore votre père, il était plus calme, mais plus triste et plus sombre peut-être que la première fois... « Louis, me dit-il, je me bats demain, au point du jour, avec le marquis d'Auray; c'est un duel à mort, et qui n'aura de témoin que toi seul, c'est chose convenue; donne-moi donc l'hospitalité pour cette nuit, et tout ce qu'il me faut pour écrire. » J'obéis. Alors il s'assit devant cette table, sur cette chaise où vous êtes assis vous-même (Paul se lève), et veilla toute la nuit... Au point du jour, il entra dans

Digitized by Google

ma chambre et me trouva debout; je ne m'étais pas couché; quant à vous, vous dormiez dans votre berceau.

PAUL.

Après?...

ACHARD.

Votre père vous regarda tristement... « Si je suis tué, me dit-il, comme il pourrait arriver malheur à cet enfant, tu le remettras avec cette lettre à Fild, mon valet de chambre; il est chargé de le conduire en Écosse et de le déposer en des mains sûres; à vingt-cinq ans, il t'apportera l'autre moitié de cette pièce d'or, te demandera le secret de sa naissance; tu le lui diras. Quant à ces papiers qui la constatent, tu ne les lui donneras qu'après la mort du marquis. Maintenant que tout est arrêté, partons! » me dit-il. Alors il s'approcha de votre berceau, s'inclina vers vous, et, quoique ce fût un homme, je vis une larme tomber de ses yeux sur votre joue.

PAUL, d'une voix étouffée.

Continuez.

ACHARD.

Cette larme vous réveilla, vous lui jetâtes vos deux bras au cou, en lui disant: « Adieu, père! »

PAUL.

J'ai souvent pensé que l'enfance avait des pressentiments de l'avenir; l'enfance et la vieillesse sont près de Dieu!

ACHARD.

Le rendez-vous était dans une allée du parc, à cent pas d'ici; en arrivant, nous trouvâmes le marquis; près de lui, sur un banc étaient des pistolets chargés; les adversaires se saluèrent sans échanger une parole. Le marquis montra du doigt les pistolets; chacun s'empara du sien; tous deux allèrent se placer à trente pas de distance, et se mirent à marcher à la rencontre l'un de l'autre... Ce fut un moment terrible, je vous le dis, que celui où je vis le terrain diminuer graduellement entre ces deux hommes; à dix pas d'intervalle, le marquis s'arrêta et fit feu; je regardais votre père, pas un muscle de son visage ne bougea: il continua de marcher jusqu'au marquis, et, lui appuyant son pistolet sur le cœur...

PAUL.

Il ne le tua pas, j'espère?

ACHARD.

Il lui dit: « Vos jours sont à moi, je pourrais les pren-

Digitized by Google

dre; mais je veux que vous viviez pour me pardonner comme je vous pardonne. » A ces mots, votre père tomba mort, la balle du marquis lui avait traversé la poitrine.

PAUL.

Mon père, mon père!... Et il vit, cet homme, n'est-ce pas, Achard, qu'il vit, et que je pourrai venger mon père? n'est-ce pas que nous irons le trouver, et que tu lui diras: « C'est son fils, son fils, entendez-vous, son fils! et il faut que vous vous battiez avec lui? »

ACHARD.

Dieu s'est chargé de la vengeance: cet homme est fou!

PAUL.

C'est vrai, je l'avais oublié!

ACHARD.

Et, dans sa folie, il voit éternellement cette scène sanglante, et, dix fois par jour, il répète les paroles de mort qui lui furent adressées par votre père.

PAUL.

Voilà donc pourquoi la marquise ne le quitte pas d'un instant?

ACHARD.

Et voilà pourquoi, sous prétexte qu'il ne veut pas voir ses enfants, elle a éloigné de lui Emmanuel et Marguerite.

PAUL.

Pauvre sœur! et maintenant, ne veut-on pas la sacrifier, en la mariant, malgré elle, à ce misérable Lectoure?

ACHARD.

Oui; mais ce misérable Lectoure emmène sa femme à Paris, donne un régiment de dragons à son frère. La marquise ne craint plus la présence de ses enfants; son secret reste alors entre elle et deux vieillards, qui, demain, cette nuit, peuvent mourir, et la douairière d'Auray, modèle d'amour maternel et de vertu conjugale, leur survit, entourée de la considération du monde.

PAUL.

Oh! crois-tu que ma mère...?

ACHARD.

Pardon! c'est vrai, je ne crois rien, j'ai tort; oubliez ce que j'ai dit, vous-même en jugerez... Ai-je besoin d'ajouter que les dernières volontés de votre père furent fidèlement exécutées: Fild vint vous chercher, dans la journée; vous

Digitized by Google

parties ; vingt et un ans se sont écoulés depuis cette époque, et, depuis cette époque, pas un jour n'a passé sans me voir faire des vœux pour le fils, agenouillé sur la tombe du père : ces vœux sont exaucés, Dieu merci ! Vous voilà... votre père revit en vous ; je le revois, je lui parle, je suis consolé.

PAUL, regardant par la fenêtre.

Silence, on vient !

ACHARD.

C'est un domestique du château.

PAUL.

Marguerite l'accompagne... Marguerite, ma sœur !... Tu me laisseras seul avec cette enfant, Achard ; je voudrais lui parler.

ACHARD.

Songez que votre secret est celui de votre mère !

PAUL.

Sois tranquille, je ne lui parlerai que du sien. (Achard sort.) Pauvre enfant ! cet intérêt que j'éprouvais pour toi hier, en te voyant, c'était donc de l'amour fraternel... Enfin !...

SCÈNE IV

PAUL, MARGUERITE, LAFEUILLE.

MARGUERITE.

C'est bien, Lafeuille ; posez là ces provisions, et allez m'attendre à la porte du parc. (Lafeuille sort). Pardon, monsieur mais je croyais trouver ici Louis Achard.

PAUL.

Dans cette chambre.

MARGUERITE, y entrant.

Merci.

SCÈNE V

PAUL, seul.

Oh ! pauvre isolé que je suis ! comment ferai-je pour ne pas te serrer dans mes bras, pour ne pas te dire : « Marguerite, nulle femme ne m'a jamais aimé d'aucun amour ; aime-moi d'un amour fraternel... car je suis le fils de ta mère ?... Oh !

Digitized by Google

ma mère, en me privant de votre amour, vous m'avez privé aussi de l'amour de cet ange. Dieu vous rende dans l'éternité le bonheur que vous avez éloigné de vous et des autres.

SCÈNE VI

MARGUERITE, PAUL.

MARGUERITE, à la porte qui sépare les deux chambres.

Adieu, Achard! j'ai voulu venir moi-même; qui sait maintenant quand je pourrai vous revoir?...

(Elle va pour sortir par la porte du fond.)

PAUL.

Marguerite! (Elle se retourne étonnée, mais fait un second mouvement pour sortir.) Marguerite, n'entendez-vous pas que je vous appelle?

MARGUERITE.

Il est vrai que vous avez prononcé mon nom, monsieur; mais je ne pouvais penser... ne vous connaissant pas...

PAUL.

Mais je vous connais, moi; je sais que vous êtes malheureuse; je sais que vous n'avez pas un cœur où verser votre peine, pas un bras à qui demander un appui.

MARGUERITE.

Vous oubliez celui qui est là-haut, monsieur.

PAUL.

Et si, loin de l'oublier, je me croyais envoyé par lui; si je vous disais : « Marguerite, je suis votre ami, votre ami dévoué? »

MARGUERITE.

Je vous demanderais, monsieur, quelle preuve vous pouvez me donner de cette amitié et de ce dévouement?

PAUL.

Et si je vous en donnais une?

MARGUERITE.

Laquelle?

PAUL.

Irrécusable

MARGUERITE, avec espoir.

Oh! alors!...

Digitized by Google

PAUL.

Vous portez au bras gauche un bracelet...

MARGUERITE.

Qui vous l'a dit?

PAUL.

Ce bracelet se ferme avec un cadenas dont la clef est cachée dans une bague.

MARGUERITE.

Oh! mon Dieu!

PAUL.

Et il y a un homme à qui vous avez juré, dans une nuit de désespoir et d'adieu, que, tant que cette bague ne vous serait pas rendue...

MARGUERITE.

Je ne serais à personne... Eh bien?...

PAUL.

Connaissez-vous cette bague?

MARGUERITE.

Miséricorde! il est mort!

PAUL.

Marguerite, il est vivant, il vous aime.

MARGUERITE.

S'il est vivant, s'il m'aime, comment cette bague est-elle entre vos mains?

PAUL.

Exilé, proscrit, il a pensé qu'il était de sa délicatesse de vous offrir de vous rendre la liberté, de disposer de votre cœur.

MARGUERITE.

Lorsqu'une femme a fait pour un homme ce que j'ai fait pour lui, elle ne doit plus aimer que cet homme et n'appartenir jamais qu'à Dieu!

PAUL.

Marguerite, vous êtes un ange.

MARGUERITE.

Dites-moi, vous l'avez donc vu?

PAUL.

C'est moi qui fus chargé de le déporter à Cayenne : pendant la traversée, il me dit tout, et je vis que l'on m'avait fait l'instrument de la vengeance et non de la justice! Alors, je pensai que la Providence m'avait choisi pour être le juge des

Digitized by Google

juges; Lusignan est exilé, mais libre, et il attend à New-York le résultat des démarches que ses amis, à cette heure, ont déjà faites à la cour.

MARGUERITE.

Et vous croyez obtenir sa grâce?

PAUL.

J'ai obtenu mieux que cela.

MARGUERITE.

Laissez-moi baiser vos mains, monsieur.

PAUL.

Venez dans mes bras, Marguerite; vous êtes une sainte jeune fille.

MARGUERITE.

Vous ne me méprisez donc pas?

PAUL.

Marguerite, si j'avais une sœur, je prierais Dieu qu'elle vous ressemblât.

MARGUERITE.

Vous auriez une sœur bien malheureuse!

PAUL.

Peut-être.

MARGUERITE.

Oh! vous ne savez pas?

PAUL.

Dites.

MARGUERITE.

M. de Lectoure doit être arrivé à cette heure.

PAUL.

Je le sais.

MARGUERITE.

Ce soir, on signe le contrat.

PAUL.

Et vous le signerez?

MARGURHITE.

Ils me forceront.

PAUL.

Ne vous sentez-vous pas la force de résister?

MARGUERITE.

Je me sens la force de mourir.

PAUL,

Pauvre enfant!

Digitized by Google

MARGUERITE.

A qui voulez-vous que je m'adresse? qui voulez-vous que je prie? qui voulez-vous que j'implore? Mon frère? Dieu sait si je lui pardonne, mais il ne peut me comprendre? Ma mère? Oh! monsieur, vous ne la connaissez pas, ma mère: c'est une femme d'une vertu sévère, d'une volonté inflexible, et, lorsqu'elle a dit : « Je le veux! » il n'y a plus qu'à pleurer et à obéir. Mon père? Vous ne savez peut-être pas, monsieur, il est insensé, il a perdu la raison, et, avec elle, tout sentiment d'amour paternel... Il y a dix ans que je ne l'ai vu, mon père; il y a dix ans que je n'ai pressé ses mains tremblantes, que je n'ai baisé ses cheveux blancs. Il ne sait plus s'il a un cœur, s'il a des enfants, s'il a une fille... Il ne me reconnaîtra pas, et, me reconnût-il, eût-il pitié de moi, ma mère lui mettra une plume entre les mains, lui dira : « Signez, je le veux! » et il signera, le pauvre et faible vieillard, et Marguerite sera condamnée.

PAUL.

Marguerite, je serai à la signature de ce contrat.

MARGUERITE.

Et qui vous introduira au château?

PAUL.

J'ai un moyen.

MARGUERITE.

Oh! mon frère est brave, emporté; son ambition s'ouvre un avenir par mon mariage... Oh! monsieur! monsieur!

PAUL.

Votre frère m'est aussi sacré que vous-même; ne craignez rien!

MARGUERITE.

Vous me faites frémir.

PAUL

Que comptez-vous faire avec Lectoure?

MARGUERITE.

Lui demander un entretien.

PAUL.

Et dans cet entretien?

MARGUERITE.

Lui tout dire.

PAUL, inclinant un genou.

Laissez-moi vous adorer.

Digitized by Google

MARGUERITE.

Monsieur...

PAUL.

Oh ! comme une sœur.

MARGUERITE.

Oh ! vous êtes bon, et je crois que c'est Dieu qui vous envoie.

PAUL.

Croyez !

MARGUERITE.

Ainsi, ce soir?...

PAUL.

Ne vous étonnez, ne vous effrayez de rien ; seulement, tâchez de me faire comprendre par un mot le résultat de votre entretien avec Lectoure.

MARGUERITE.

Adieu !

PAUL.

Adieu !

MARGUERITE, lui serrant la main.

Adieu, vous que je ne sais de quel nom nommer.

PAUL.

Nommez-moi votre frère.

MARGUERITE.

Adieu, mon frère !

PAUL.

Adieu, ma sœur ; tu es la première qui m'ait fait entendre une aussi douce parole ! Dieu t'en récompense, jeune fille (Marguerite sort. Paul appelant.) Achard ! (Achard paraît.) Maintenant, conduis-moi à la tombe de mon père !

Digitized by Google

ACTE TROISIÈME

Même décoration qu'au premier acte; les candélabres placés sur la cheminée sont allumés.

—

SCÈNE PREMIÈRE

EMMANUEL, LE BARON DE LECTOURE.

EMMANUEL.

Permettez, mon cher baron, que je vous fasse les honneurs du manoir de mes ancêtres. Cela date de Philippe-Auguste, comme architecture, et de Henri IV, comme décoration.

LECTOURE.

C'est, sur mon honneur, une charmante forteresse, et qui répand à trois lieues à la ronde une odeur de baronnie à parfumer un fournisseur. Si jamais il me prenait la moindre velléité de rébellion contre Sa Majesté, je vous prierais de me prêter ce bijou (regardant les tableaux) et la garnison avec.

EMMANUEL.

Trentre-trois quartiers, pas davantage : cela commence à un chevalier Hugues d'Auray, qui accompagna Louis VII à la croisade; cela passe par ma tante Débora, que vous apercevez en grand costume de bergère, une houlette à la main, un nid d'oiseau-mouche dans les cheveux, un bichon sur les genoux; et cela vient définitivement aboutir, sans interruption dans la branche masculine, au dernier membre de cette illustre famille, votre très-humble et très-obéissant Emmanuel d'Auray.

LECTOURE.

C'est tout à fait respectable.

EMMANUEL.

Oui; mais je ne me sens pas assez patriarche pour passer ma vie dans cette société; aussi, j'espère, baron, que vous avez pensé à me tirer de ce terrier.

LECTOURE.

Je voulais vous apporter votre commission de colonel des dragons de la reine; je savais l'office vacant, et je faisais des démarches, lorsque j'appris que la chose était accordée à la

Digitized by Google

requête de je ne sais quel amiral mystérieux, une espèce de pirate, de corsaire, que Sa Majesté a pris en affection, parce qu'il a battu les Anglais à White-Haven, où il a escaladé un fort, et sur les côtes d'Irlande, où il a pris un vaisseau; pour ces deux exploits, Sa Majesté l'a décoré de l'ordre du Mérite militaire, et lui a donné une épée avec une garde en or, comme il aurait pu faire à quelqu'un de noblesse; bref, c'est partie perdue de ce côté, nous nous tournerons d'un autre.

EMMANUEL.

Et la croix?

LECTOURE.

Oh! pour cela, c'est chose facile; j'ai promesse de M. de Vaudreuil.

EMMANUEL.

Très-bien; vous comprenez que peu m'importe l'arme, à moi; ce que je veux, c'est un grade qui aille à mon nom.

LECTOURE.

Parfaitement!

EMMANUEL.

Et comment vous êtes-vous tiré de tous vos engagements?

LECTOURE.

En disant la vérité; j'ai annoncé publiquement que je me mariais.

EMMANUEL.

C'est du courage, surtout si vous avez avoué que vous preniez femme au fond de la Bretagne.

LECTOURE.

Je l'ai avoué.

EMMANUEL.

Et alors la compassion a fait place à la colère.

LECTOURE.

Ah! vous comprenez: nos dames de la cour croient que le soleil se lève à Paris et se couche à Versailles; tout le reste de la France, c'est de la Laponie, du Groënland, de la Nouvelle-Zemble; de sorte qu'on s'attend à voir arriver quelque chose d'inconnu, avec des mains terribles et des pieds formidables... Et l'on s'est trompé, n'est-ce pas, Emmanuel? vous m'avez dit, au contraire, que votre sœur...

EMMANUEL.

Vous la verrez.

Digitized by Google

LECTOURE.

Ce sera un grand désappointement pour cette pauvre madame de Chaulnes... (Se retournant.) Qu'est-ce ?

JASMIN, entrant.

Mademoiselle Marguerite d'Auray fait demander à M. le baron de Lectoure l'honneur d'un entretien particulier.

LECTOURE.

A moi? Avec le plus grand plaisir!

EMMANUEL.

Mais non, c'est une erreur; vous vous trompez, Jasmin.

JASMIN.

J'ai l'honneur d'assurer à M. le comte que je m'acquitte exactement de l'ordre qui m'a été donné.

EMMANUEL.

Impossible, baron; envoyez promener cette petite sotte.

LECTOURE.

Point du tout; qu'est-ce qu'une Barbe-Bleue de frère comme celui-là? Jasmin, dites à ma belle fiancée que je suis à ses pieds, à ses genoux, comme elle voudra. Et vous, comte, j'espère que vous aurez assez de confiance en moi pour me permetre le tête-à-tête?

EMMANUEL.

C'est ridicule.

LECTOURE.

Point, c'est convenable; je ne suis pas une tête couronnée, moi, pour épouser une femme sur portrait et par ambassadeur; je désire la voir en personne. Franchement, est-ce qu'il y a difformité?

EMMANUEL.

Eh! non, pardieu! elle est jolie comme un ange.

LECTOURE.

Eh bien, alors, qu'est-ce que cela veut dire? Voyons, faut-il que j'appelle mes gardes? (Emmanuel sort.) Enfin!... Jasmin, faites entrer.

SCÈNE II

LECTOURE, MARGUERITE.

LECTOURE.

Pardon, mademoiselle! c'était à moi de solliciter la faveur que vous m'accordez, et la seule crainte d'être indiscret...

Digitized by Google

MARGUERITE.

Je vous sais gré de cette délicatesse, monsieur le baron, et elle m'enhardit encore dans la confiance que j'ai en vous.

LECTOURE.

Quelle qu'elle soit, cette confiance m'honore, et je tâcherai de m'en rendre digne. (A part.) Sur mon âme, Emmanuel a raison, elle est charmante!

MARGUERITE.

C'est que ce que j'ai à vous dire, monsieur le baron... Pardon, mais je ne suis pas maîtresse...

(Elle chancelle et cherche une chaise pour s'appuyer.)

LECTOURE.

Bon Dieu! mais c'est donc une chose bien difficile? ou, sans m'en douter, aurais-je l'air bien imposant? (Il lui prend la main.) Parlez... Comment! mais ce n'est pas assez d'une figure adorable? Des mains charmantes, des mains royales!

MARGUERITE, retirant sa main.

J'espère, monsieur le baron, que ce sont des paroles de pure galanterie?

LECTOURE.

Non, sur l'honneur, c'est la vérité.

MARGUERITE.

Et que, même penseriez-vous ce que vous dites, ce ne seraient point de pareils motifs qui vous feraient attacher un plus grand prix...

LECTOURE.

Si fait, je vous jure.

MARGUERITE.

J'espère que vous regardez le mariage comme une chose grave?

LECTOURE.

C'est selon; si je prenais une douairière, par exemple...

MARGUERITE.

Enfin, monsieur, pardon, si je me suis trompée; mais j'ai pensé parfois que vous vous étiez fait, sur l'union projetée entre nous, des idées de réciprocité de sentiments.

LECTOURE.

Jamais... non, jamais, depuis que je vous ai vue, surtout, je n'ai espéré être digne de votre... comment dirai-je? de votre amour. Mais mon nom, ma position sociale, me rendent digne, sinon de votre cœur, du moins de votre main.

Digitized by Google

MARGUERITE.

Mais comment, monsieur, comment séparez-vous l'un de l'autre?

LECTOURE.

Oh! les trois quarts des mariages se font ainsi. On épouse... l'homme, pour avoir une femme; la femme pour avoir un mari : c'est une position, un arrangement social; que voulez-vous que les sentiments et l'amour aient à faire dans tout cela?

MARGUERITE.

Pardon, je m'explique peut-être mal; la timidité d'une jeune fille en parlant d'un pareil sujet...

LECTOURE.

Point, vous parlez comme Clarisse Harlowe; et c'est clair comme le jour, et je comprends très-bien.

MARGUERITE.

Comment, monsieur! si, en descendant au fond de mon cœur, si, en interrogeant mes sentiments, j'y voyais l'impossibilité d'aimer jamais...?

LECTOURE.

Il ne faudrait pas me le dire.

MARGUERITE.

Et pourquoi?

LECTOURE.

Parce que... parce que... c'est trop naïf.

MARGUERITE.

Et, si je ne vous le disais point par naïveté, si je vous le disais par délicatesse, si j'ajoutais, monsieur,... et que la honte de cet aveu retombe sur ceux qui me forcent à le faire, que j'ai aimé, que j'aime encore?

LECTOURE.

Quelque petit cousin, n'est-ce pas? C'est une race maudite, qui se fourre partout, et qui nous écorne toutes nos femmes en jouant au furet du bois joli, ou à la toilette de madame. Mais on sait ce que c'est que ces sortes d'attachement : il n'y a pas une pensionnaire qui, à la fin des vacances, ne rentre au couvent avec une passion dans le cœur.

MARGUERITE.

Malheureusement pour moi, je ne suis pas une pensionnaire, monsieur, et, quoique jeune encore, j'ai depuis longtemps passé l'âge des jeux puérils et des attachements enfantins.

Digitized by Google

Lorsque je parle à l'homme qui me fait l'honneur de solliciter ma main, de mon amour pour un autre, il doit penser que je lui parle d'un amour grave, profond, éternel; d'un de ces amours qui creusent leur trace dans le cœur et leur passage dans la vie.

LECTOURE.

Diable! mais c'est de la bergerie, cela... Voyons, est-ce un jeune homme que l'on puisse recevoir?

MARGUERITE.

Oh! c'est l'être le meilleur, le plus dévoué.

LECTOURE.

Je ne parle pas des qualités du cœur; il les a toutes, c'est convenu... Je vous demande s'il est de noblesse, s'il est de race... si une femme peut... l'avouer enfin... sans faire tort a son mari?

MARGUERITE.

Son père, qu'il a perdu encore jeune, était conseiller à la cour de Rennes.

LECTOURE.

Noblesse de robe, j'aimerais mieux autre chose; mais enfin tout le monde n'a pas le bonheur du duc de Longueville, qui choisit lui-même les amants de sa femme. Pardon, voilà... il laissera passer six mois pour les convenances, mettra ses connaissances en quête pour quelque charge à la cour, se fera présenter chez vous par un ami commun, et tout sera dit.

MARGUERITE.

Je ne vous comprends pas, monsieur!

LECTOURE.

C'est pourtant limpide, ce que je vous dis : vous avez des engagements de votre côté, j'en ai du mien; cela ne doit pas empêcher une union, convenable sous tous les rapports, de s'accomplir, et, une fois accomplie, eh bien, il faut la rendre tolérable.

MARGUERITE, reculant.

Pardon, monsieur, j'ai été bien imprudente, bien coupable peut-être; mais je ne croyais pas encore mériter une pareille injure... Oh! oh! le rouge de la honte me monte au front plus encore pour vous que pour moi. Oui, je comprends, un amour apparent et un amour caché, le visage du vice et le masque de la vertu; et c'est à moi, à la fille de la marquise d'Auray, qu'on propose ce marché honteux, avilissant, infâme! Oh! il

Digitized by Google

faut donc que je sois une créature bien malheureuse, bien méprisable et bien perdue!

(Elle tombe sur une chaise et cache son visage dans ses mains.)

LECTOURE, appelant.

Emmanuel!

(Emmanuel entre.)

SCÈNE III

EMMANUEL, LECTOURE, MARGUERITE.

LECTOURE.

Mon cher, votre sœur a des spasmes; il faut faire attention à ces choses-là, ou cela devient chronique. Madame de Meulan en est morte. Tenez, voilà mon flacon, faites-le-lui respirer!

(Il sort par le fond.)

SCÈNE IV

EMMANUEL, MARGUERITE.

EMMANUEL.

Marguerite, Marguerite... Eh bien, qu'est-ce que tu fais donc? tu pleures? Allons, de la tenue; nous avons déjà trois ou quatre personnes, le notaire est arrivé, mon père va descendre.

MARGUERITE.

Mon père!... es-tu sûr que mon père...?

EMMANUEL.

Mais il le faut bien.

MARGUERITE.

Eh bien, oui, c'est mon seul, mon dernier, mon unique espoir; mon Dieu, donnez-moi le courage.

(Elle sort par la gauche.)

EMMANUEL.

Pauvre sœur, je crois que tu ferais mieux de lui demander la raison... Allons, voilà Lectoure en conversation avec M. de Nozay.

Digitized by Google

SCÈNE V

M. DE NOZAY, LECTOURE, EMMANUEL.

LECTOURE.

Mais savez-vous que c'est une chasse charmante et tout à fait de bonne compagnie? Moi aussi, j'ai des marais, des étangs et des canards; je demanderai à mon intendant où tout cela est. Emmanuel, voilà monsieur qui me dit une chose fort curieuse. Et prenez-vous beaucoup de canards de cette manière?

DE NOZAY.

Immensément!

LECTOURE.

Imaginez-vous que monsieur se met dans l'eau jusqu'au cou... A quelle époque?

DE NOZAY.

Mais au mois de décembre ou de janvier.

LECTOURE.

Se coiffe d'un potiron et se faufile dans les roseaux; cela le change au point que les canards ne le reconnaissent pas, et se laissent approcher à portée, n'est-ce pas?

DE NOZAY.

Comme d'ici à vous.

LECTOURE.

Et monsieur en tue autant qu'il en veut!

DE NOZAY.

Des douzaines.

LECTOURE.

Cela doit faire grand plaisir à votre femme, si elle aime les canards?

DE NOZAY.

Elle les adore.

LECTOURE.

Cela doit être une personne fort intéressante?

DE NOZAY, s'inclinant.

Monsieur...

LECTOURE.

Je vous assure que, de retour à Versailles, la première chose que je ferai sera de parler de cette chasse au petit lever, et je

Digitized by Google

suis convaincu que Sa Majesté en fera faire l'essai dans la pièce d'eau des Suisses.

EMMANUEL, à demi-voix.

Pardon, baron, mais ce sont des voisins de campagne qu'il est impossible de ne pas recevoir dans une solennité comme celle-ci.

LECTOURE.

Comment donc! mais vous auriez grand tort de m'en priver; il entre de droit dans la dot de ma future épouse, et j'aurais été désespéré de ne pas faire sa connaissance.

LAFEUILLE, annonçant.

M. de la Jarrie!

LECTOURE, à M. de Nozay.

Un compagnon de chasse?

DE NOZAY.

Non, c'est un voyageur.

SCÈNE VI

LES MÊMES, M. DE LA JARRIE, avec une redingote fourrée.

EMMANUEL.

Eh! mon cher la Jarrie, comme vous voilà fourré! sur mon honneur, vous avez l'air du czar Pierre.

LA JARRIE.

C'est que... voyez-vous, comte, lorsque l'on arrive de Naples...

LECTOURE.

Ah! monsieur arrive de Naples?

LA JARRIE.

En droiture, et je trouve qu'il fait un froid en Bretagne!...

DE NOZAY.

Avez-vous vu le Vésuve?

LA JARRIE.

Je l'ai entrevu. D'ailleurs, ce n'est pas ce qu'il y a de plus curieux à Naples; une montagne qui fume!... ma cheminée en fait autant... Et puis madame de la Jarrie avait une peur effroyable des éruptions.

LECTOURE.

Vous avez été à la grotte du Chien, je présume?

Digitized by Google

LA JARRIE.

Pour quoi faire? Pour voir une bête qui a des vapeurs... Donnez une boulette au premier caniche, il en fera autant. Puis madame de la Jarrie a la passion des chiens, et cela lui aurait fait de la peine.

EMMANUEL.

J'espère au moins qu'un savant comme vous n'a pas négligé la Solfatare?

LA JARRIE.

Moi? Je n'y ai pas mis le pied. Je me figure bien ce que c'est : trois ou quatre arpents de soufre, voilà tout... qui ne rapportent absolument rien que des allumettes. Et puis madame de la Jarrie ne peut pas souffrir l'odeur du soufre.

EMMANUEL, bas, à Lectoure.

Eh bien, comment trouvez-vous celui-là?

LECTOURE.

Je ne sais pas si c'est parce que je l'ai vu le premier, mais je préfère l'autre.

LAFEUILLE, annonçant.

M. Paul.

EMMANUEL, se retournant.

Hein ?

LECTOURE.

Encore un voisin de campagne?

EMMANUEL.

Non; celui-là, c'est autre chose. — Comment cet homme ose-t-il se présenter ici?

LECTOURE.

Roturier, vilain, n'est-ce pas ? — Poëte, peintre, musicien, quelque chose comme cela ! Eh bien, je vous assure, Emmanuel, que l'on commence à recevoir cette espèce ; cette maudite philosophie confond tout. Un artiste s'assied près d'un grand seigneur, le salue du coin du chapeau, reste sur son siége, quand il se lève. Ils parlent ensemble des choses de cour, ils ricanent, ils plaisantent, ils chamaillent; c'est un mauvais goût de très-bon ton.

EMMANUEL.

Vous vous trompez, Lectoure; ce n'est ni un poëte, ni un peintre, ni un musicien; c'est un homme auquel il faut que je parle seul. (Prenant le bras de la Jarrie). Si vous voulez passer un instant dans le boudoir, monsieur, vous y trouverez des

Digitized by Google

gouaches représentant les îles d'Ischia, de Capri, de Nisida.

LA JARRIE.

Ah! oui, je les ai aperçues des fenêtres de l'hôtel; mais je n'y suis pas allé; madame de la Jarrie craint horriblement le mal de mer.

LECTOURE, prenant le bras de Nozay.

Et vous dites, monsieur qu'on n'a qu'à se coiffer la tête d'un potiron?

DE NOZAY.

En se ménageant toutefois des ouvertures pour les yeux et pour la bouche.

SCÈNE VII

PAUL, au fond; MARGUERITE, entr'ouvrant la porte de la bibliothèque.

PAUL, allant vivement à elle.

Je vous cherchais. Eh bien?

MARGUERITE.

Je lui ai tout dit.

PAUL.

Et...?

MARGUERITE.

Et, dans dix minutes, on signe le contrat!

PAUL.

Je m'en doutais. C'est un misérable!

MARGUERITE.

Que faire?

PAUL.

Du courage, Marguerite!

MARGUERITE.

Du courage?... Oh! je n'en ai plus!

PAUL, lui présentant un papier.

Voici qui vous en rendra.

MARGUERITE.

Que contient ce papier?

PAUL.

Le nom du village où vous attend votre fils et l'adresse de la femme chez laquelle on l'a caché.

Digitized by Google

MARGUERITE.

Oh! mais vous êtes donc un ange!

PAUL.

Silence! quelque chose qui arrive, vous me retrouverez chez Achard.

MARGUERITE.

Bien!

(Elle rentre dans la bibliothèque.)

SCÈNE VIII

EMMANUEL, PAUL, puis LECTOURE.

EMMANUEL, rentrant par la droite.

Je vous attendais à une autre heure, monsieur, et devant moins nombreuse compagnie.

PAUL.

Nous sommes seuls, ce me semble.

EMMANUEL.

Oui; mais, dans un instant, ce salon sera plein.

PAUL.

On dit bien des choses en un instant, monsieur le comte.

EMMANUEL.

Vous avez raison; mais il faut rencontrer un homme qui n'ait pas besoin de plus d'un instant pour les comprendre.

PAUL.

J'écoute.

(Lectoure sort de la chambre à droite, s'avance au fond, et écoute sans être vu d'Emmanuel et de Paul.)

EMMANUEL.

Vous m'avez parlé de lettres...

PAUL.

C'est vrai.

EMMANUEL.

Vous avez fixé un prix à ces lettres...

PAUL.

C'est encore vrai.

EMMANUEL.

Eh bien, pour ce prix, êtes-vous prêt à me les donner?

Digitized by Google

PAUL.

Emmanuel, remettez à demain la signature de ce contrat, et accordez-moi une entrevue cette nuit.

EMMANUEL.

La signature du contrat ne peut se remettre ; cette entrevue est inutile, puisqu'elle a lieu en ce moment. Êtes-vous prêt ?

PAUL.

Écoutez-moi.

EMMANUEL.

Oui, ou non?

PAUL, froidement.

Non.

EMMANUEL.

A quelle heure vous plaira-t-il, monsieur, de faire une promenade avec moi?

PAUL.

Je regrette de ne pouvoir accepter l'offre que vous me faites, monsieur le comte.

EMMANUEL.

C'est que vous ne comprenez pas bien sans doute...

PAUL.

Au contraire, parfaitement.

EMMANUEL.

Que cette promenade n'est autre chose...

PAUL.

Qu'une rencontre.

EMMANUEL.

Et vous refusez ?

PAUL.

Je ne puis me battre avec vous, Emmanuel.

EMMANUEL.

Vous ne pouvez vous battre avec moi ?

PAUL.

Sur l'honneur!

EMMANUEL.

Vous ne pouvez vous battre avec moi, dites-vous ?

(Lectoure éclate de rire.)

PAUL, se retournant.

Non; mais je puis me battre avec monsieur, qui est un misérable et un infâme.

Digitized by Google

EMMANUEL.

Que veut dire...?

PAUL, à Lectoure.

Vous avez entendu, n'est-ce pas?

LECTOURE, froidement.

Oui; seulement, je regrette que vous ayez oublié, monsieur, qu'il est des hommes qu'on n'a pas besoin d'insulter pour les faire battre.

PAUL.

N'oubliez pas que vous avez le choix du temps, du lieu et des armes.

LECTOURE.

Emmanuel arrangera toutes ces choses avec votre témoin; vous comprenez qu'elles ne me regardent en aucune manière.

EMMANUEL.

J'espère que vous comprenez, monsieur, que, quant à moi, ce n'est que partie remise.

PAUL.

Silence! on vient.

EMMANUEL.

Et vous restez?

PAUL.

Je reste.

EMMANUEL.

Ici?

PAUL.

Ici, ou dans cette bibliothèque, si vous l'aimez mieux.

(Il entre dans la bibliothèque.)

EMMANUEL.

Jasmin! (Jasmin entre.) Faites entrer.

SCÈNE IX

EMMANUEL, LECTOURE, à gauche; LA MARQUISE, UN NOTAIRE, tenant le contrat et le déposant sur la table à droite; LA JARRIE, DE NOZAY, PLUSIEURS AUTRES GENTILSHOMMES.

LAFEUILLE, annonçant.

Madame la marquise d'Auray.

LA MARQUISE, entrant par le fond.

Je vous suis bien reconnaissante, messieurs, de l'honneur

Digitized by Google

que vous me faites, en assistant aux fiançailles de ma fille avec M. le baron de Lectoure: aussi ai-je désiré que le marquis, tout souffrant qu'il est, assistât à cette réunion et vous remerciât, du moins par sa présence, s'il ne peut le faire autrement. Vous connaissez sa situation, vous ne vous étonnerez donc pas si quelques mots sans suite...

LECTOURE.

Oui, madame, nous savons le malheur qui l'a frappé, et nous admirons la femme dévouée qui, depuis vingt ans, supporte la moitié de ce malheur.

EMMANUEL, baisant la main de sa mère.

Vous le voyez, madame, tout le monde est à genoux devant vous.

LA MARQUISE, à demi-voix.

Où est Marguerite?

EMMANUEL, de même.

Elle était là il n'y a qu'un instant.

LA MARQUISE.

Faites-la prévenir.

LAFEUILLE, annonçant.

Le marquis d'Auray.

SCÈNE X

LES MÊMES, LE MARQUIS D'AURAY, en costume de cour et décoré de la croix de Saint-Louis; puis MARGUERITE.

Le Marquis est soutenu par deux Domestiques: il s'arrête à la porte et regarde avec étonnement et d'un air égaré tout ce qui l'entoure; puis s'avance, s'assied dans un fauteuil placé au milieu du salon près de la table, et laisse en soupirant retomber sa tête sur sa poitrine. Emmanuel sort.

LE NOTAIRE.

Ferai-je la lecture du contrat?

LA MARQUISE.

C'est inutile, puisque les parties intéressées ont pris connaissance des conditions qu'il renferme. Monsieur le tabellion, offrez la plume.

(De Nozay et la Jarrie signent comme témoins; le premier, après avoir signé, passe à gauche; l'autre reprend la place.

EMMANUEL, amenant Marguerite.

Voici ma sœur Marguerite.

Digitized by Google

MARGUERITE, après avoir salué, s'adressant à sa mère.

Madame !...

LA MARQUISE, lui fait un geste sévère.

A vous, mon fils. (Emmanuel signe.) A vous, monsieur le baron. (Lectoure signe, lui rend la plume, et va se placer près de la Jarrie. La Marquise signe à son tour.) A vous, ma fille.

MARGUERITE, faisant un pas.

Madame !

LA MARQUISE, lui tendant la plume par-dessus la tête du Marquis.

Signez !

MARGUERITE s'avance en chancelant, étend la main pour prendre la plume.

Non, non, jamais ! (Se jetant aux pieds du Marquis.) Mon père, mon père ! prenez pitié de moi !

LA MARQUISE, se baissant, à demi-voix.

Que faites-vous ? êtes-vous folle ?

MARGUERITE.

Mon père !

LE MARQUIS, soulevant sa tête.

Qui m'appelle ? quelle est cette voix ? que faites-vous là, à mes pieds, mon enfant ? que voulez-vous ? que demandez-vous ?

LA MARQUISE.

Marguerite...

MARGUERITE.

Madame, je ne puis m'adresser à vous ; laissez-moi donc implorer mon père, à moins que vous n'aimiez mieux (montrant le tabellion) que j'invoque la loi.

LA MARQUISE, souriant avec effort.

Allons, c'est une scène de famille, messieurs, et ces sortes de choses, fort attendrissantes pour les grands parents, sont d'habitude assez fastidieuses aux étrangers. Messieurs, veuillez passer dans les chambres voisines. Mon fils, faites les honneurs. Monsieur le baron, pardonnez.

LECTOURE.

Comment, madame ! (Se retournant vers la Jarrie.) Vous dites donc que madame la Jarrie craint horriblement le mal de mer ?

LA JARRIE.

Au point qu'elle a manqué de mourir pour aller d'ici à Belle-Isle.

(Tout le monde sort.)

Digitized by Google

SCÈNE XI

LE MARQUIS, MARGUERITE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE, regardant s'éloigner tout le monde ; puis, lorsque la dernière personne a disparu, fermant la porte et venant vivement se placer à gauche de Marguerite.

Maintenant qu'il n'y a plus ici que ceux qui ont le droit de vous donner des ordres, mademoiselle, signez ou sortez.

MARGUERITE.

Oh! par pitié, madame! (La Marquise lui prend le bras ; elle s'attache à son père.) Mon père, mon père! grâce pour moi! grâce! Non, non, il ne sera pas dit que, depuis dix ans que je n'ai vu mon père, on m'arrachera de ses bras, au moment où je le revois, sans qu'il m'ait reconnue, sans qu'il m'ait embrassée! Mon père! c'est moi, c'est votre fille!

LE MARQUIS, rappelant ses souvenirs.

Qu'est-ce que cette voix qui me paraît si douce? qu'est-ce que cette enfant qui m'appelle son père?

LA MARQUISE, se baissant entre Marguerite et le Marquis.

C'est une voix qui s'élève contre les droits de la nature, c'est une enfant rebelle.

MARGUERITE.

Mon père, regardez-moi, sauvez-moi, défendez-moi! je suis Marguerite.

LE MARQUIS.

Marguerite! j'ai eu un enfant de ce nom.

MARGUERITE.

C'est moi, c'est moi, c'est votre fille.

LA MARQUISE.

Il n'y a d'enfants que ceux qui obéissent; obéissez, et vous aurez droit de dire que vous êtes notre fille.

MARGUERITE.

Oh! à vous, mon père, à vous, je suis prête à obéir! mais vous n'ordonnerez pas, vous! vous ne voudrez pas que je sois malheureuse, oh! mais malheureuse à désespérer!

LE MARQUIS, la serrant dans ses bras.

Viens! viens! oh! c'est une sensation délicieuse! et maintenant... oh! mais il me semble que je me souviens...

Digitized by Google

LA MARQUISE.

Monsieur !

LE MARQUIS, relevant la tête.

Prenez garde, madame, prenez garde ! ne vous ai-je pas dit que je me souvenais !... Parle ! parle, mon enfant ! qu'as-tu?

MARGUERITE.

Oh ! je suis bien malheureuse !

LE MARQUIS.

Tout le monde est donc malheureux ici, cheveux noirs et cheveux blancs enfant, et veillard? Ah ! moi aussi, moi aussi (Il se renverse dans le fauteuil), je suis bien malheureux !

LA MARQUISE, qui est passée à la droite du Marquis.

Marquis, remontez dans votre appartement, il le faut.

LE MARQUIS.

Oui, n'est-ce pas, pour m'y trouver face à face avec vous? C'est bon quand je suis fou, madame !

MARGUERITE.

Oui, mon père, vous avez raison, et il y a assez longtemps que ma mère se dévoue; il est temps que ce soit votre fille. Mon père, si vous le voulez, je ne vous quitterai ni jour ni nuit.

LE MARQUIS.

Ah ! tu n'auras pas le courage de le faire.

MARGUERITE.

Si, mon père, si, je le ferai, aussi vrai que je suis votre fille !

LE MARQUIS.

Si tu es ma fille, pourquoi, depuis dix ans, ne t'ai-je pas vue?

MARGUERITE.

Mais on m'a dit que vous ne vouliez pas me voir, que vous ne m'aimiez pas.

LE MARQUIS, lui prenant la tête entre ses mains.

On a dit que je ne voulais pas te voir, figure d'ange ! on t'a dit cela ! on t'a dit qu'un pauvre damné ne voulait pas du ciel ! Et qui donc a dit qu'un père ne voulait pas voir sa fille? qui a osé dire à un enfant : « Enfant, ton père ne t'aime pas? »

LA MARQUISE.

Moi !

LE MARQUIS.

Vous? Mais vous avez donc eu mission de me tromper dans

Digitized by Google

toutes mes affections! il faut donc que toutes mes douleurs prennent leur source en vous, et que vous brisiez le cœur du père comme vous avez brisé celui de l'époux!

(Il se lève.)

LA MARQUISE.

Vous délirez, monsieur.

LE MARQUIS.

Dites, madame, que je suis entre un ange qui veut me rappeler à la raison, et un démon qui veut me rendre à la folie... Non, non, je ne suis plus un insensé... Faut-il que je vous le prouve? faut-il que je vous parle de lettres, d'adultère, de duel?

LA MARQUISE, le prenant par le bras.

Je vous dis que vous êtes plus abandonné de Dieu que jamais de dire de pareilles choses, sans songer aux oreilles qui vous écoutent! Baissez les yeux, regardez qui est là, et osez dire que vous n'êtes pas fou!

LE MARQUIS.

Vous avez raison. (Retombant sur sa chaise). Elle a raison, ta mère! c'est moi qui suis insensé, et il ne faut pas croire à ce que je dis, mais à ce qu'elle dit, elle! Ta mère, c'est le dévouement, c'est la vertu!... aussi, elle n'a ni insomnie ni remords! Qu'est-ce qu'elle veut, ta mère?

MARGUERITE.

Mon malheur, mon père, mon malheur éternel!...

LE MARQUIS.

Et comment puis-je empêcher ce malheur, moi, pauvre fou, qui crois toujours voir du sang couler d'une blessure, qui crois toujours entendre une tombe qui parle?

MARGUERITE.

Oh! vous pouvez tout; dites un mot. On veut me marier... écoutez! me marier à un homme que je n'aime pas... comprenez-vous? à un misérable, à un infâme!... et l'on vous a amené ici, vous, vous, mon père, pour signer ce contrat!... tenez, là, là, sur cette table!...

LE MARQUIS, prenant le contrat.

Sans me consulter! sans me demander si je veux!... Me croit-on mort, et me craint-on moins qu'un spectre? Ce mariage fait ton malheur, as-tu dit?

Digitized by Google

MARGUERITE.

Éternel, éternel!

LE MARQUIS.

Ce mariage ne se fera pas.

LA MARQUISE.

Monsieur, j'ai engagé votre nom et le mien.

LE MARQUIS.

Ce mariage ne se fera pas, vous dis-je! (Il se lève.) C'est une chose trop terrible qu'un mariage où la femme n'aime pas son mari! cela rend fou! Ce n'est pas pour moi, que je parle, ma fille! la marquise m'a toujours aimé... aimé fidèlement. Ce qui me rend fou, c'est autre chose... Ce contrat... (Il veut le prendre, la Marquise l'en empêche.) Ce qui me rend fou, moi! c'est une tombe qui se rouvre!... c'est un fantôme qui vient!... qui me parle... qui me dit...

LA MARQUISE, répétant près de l'oreille du Marquis les paroles de Morlaix mourant.

« Vos jours sont à moi... je pourrais les prendre... »

LE MARQUIS.

L'entends-tu? l'entends-tu?

LA MARQUISE, continuant.

« Mais je veux que vous viviez pour me pardonner comme je vous pardonne! »

LE MARQUIS, retombant dans son fauteuil.

Grâce, Morlaix! grâce!...

MARGUERITE.

Mon père!

LA MARQUISE, triomphant.

Vous voyez que votre père est insensé!...

MARGUERITE.

Oh! ma voix, mes caresses, mes larmes lui rendront la raison.

LA MARQUISE.

Essayez.

MARGUERITE.

Mon père!

LA MARQUISE.

Monsieur!

LE MARQUIS, tressaillant.

Hein?...

Digitized by Google

MARGUERITE.

Mon père!...

LA MARQUISE.

Prenez cette plume et signez, il le faut, je le veux!

(Elle pose la main du Marquis sur le contrat, et lui met une plume entre les mains; le Marquis signe à moitié.)

MARGUERITE, se renversant.

Et maintenant, je suis perdue!...

SCÈNE XII

LES MÊMES, PAUL, sortant de la bibliothèque; puis EMMANUEL et LECTOURE.

PAUL.

Marquise d'Auray!

LA MARQUISE.

Qui m'appelle?

(Marguerite se relève.)

LECTOURE et EMMANUEL, entrant par le fond et allant à Paul.

Monsieur!...

PAUL, les repoussant du geste.

Arrière!...

LECTOURE.

Vous me rendrez raison...

PAUL.

C'est chose dite!... Marquise d'Auray, il faut que je vous parle à l'instant.

LA MARQUISE, reculant à droite et le regardant avec effroi.

Est-ce un spectre?...

LE MARQUIS, se levant épouvanté.

Je connais cette voix (apercevant Paul), je connais ce visage. (Marchant droit à Paul.) Morlaix! Morlaix!... (S'égarant tout à fait, et répétant les dernières paroles de Morlaix.) « Vos jours sont à moi, monsieur, et je pourrais les prendre; mais je veux que vous viviez pour me pardonner comme je vous pardonne... »

(Il tombe dans le fauteuil: Emmanuel le soutient.)

MARGUERITE, se précipitant sur son père.

Mon père!

Digitized by Google

LAFEUILLE accourant à la gauche de la Marquise.

Madame, madame! Achard fait demander le médecin et le prêtre du château; il se meurt!

LA MARQUISE, regardant Paul avec effroi et montrant le Marquis.

Faites répondre qu'ils sont occupés tous deux auprès du marquis.

ACTE QUATRIÈME

L'appartement de Louis Achard, représentant les deux chambres séparées par une cloison; dans la première chambre, à gauche de l'acteur, la porte d'entrée au fond; une croisée figurée au premier plan, couverte par un grand rideau; au milieu, à droite, la porte de communication; dans la deuxième chambre, un lit, au fond à droite, entouré de tentures vertes; un crucifix d'ivoire au fond du lit; une table au chevet, avec une lampe allumée et une Bible sur un pupitre; du même côté, une croisée, un grand fauteuil; vis-à-vis, à gauche de la porte, une armoire. Il fait nuit.

SCÈNE PREMIÈRE

ACHARD, dans un fauteuil; LAFEUILLE, à côté de lui.

LAFEUILLE.

Avez-vous besoin d'autre chose, monsieur Achard?

ACHARD.

De rien.

LAFEUILLE.

Voulez-vous que j'envoie quelqu'un près de vous?

ACHARD.

Un prêtre.

LAFEUILLE.

Mais vous savez qu'à deux lieues à la ronde il n'y a que celui du château.

ACHARD.

Alors, merci; laissez-moi.

LAFEUILLE.

Au revoir, monsieur Achard!

ACHARD.

Adieu.

(Lafeuille sort.)

Digitized by Google

SCÈNE II

ACHARD, seul.

Le prêtre et le médecin sont occupés près du marquis. Ainsi Dieu nous appelle en même temps pour rendre le même compte : c'est justice céleste!... Mais est-ce justice humaine de me laisser mourir sans secours et sans consolation, et ne pourrions-nous partager? Lui qui craint la mort, ne pourrait-il garder le médecin ; et à moi qui suis las de la vie, envoyer le prêtre?... Mais le prêtre... le prêtre!... il aurait entendu la confession; il aurait reçu les papiers! et la marquise! Oh! c'est elle, c'est cette femme qui me fait une mort solitaire et désespérée comme ma vie!... Quelques paroles de paix auraient cependant fait descendre tant de tranquillité sur ma dernière heure!... et l'adieu d'une voix consolatrice m'eût rendu si facile le passage de cette existence à l'autre!... (Il renverse sa tête.) Dieu ne le veut pas; résignons-nous à la volonté de Dieu!

SCÈNE III

ACHARD, PAUL, entrant vivement et arrivant près d'Achard.

PAUL.

Mon père!

ACHARD.

Oh! c'est toi! je n'espérais plus te revoir.

PAUL.

Avez-vous pu penser que, dès que j'apprendrais votre état...?

ACHARD.

Mais je ne savais où te chercher, moi, où te faire dire...

PAUL.

J'étais au château : j'ai tout appris, et je suis accouru. Mais comment êtes-vous seul, ici, sans secours?

ACHARD.

Ils m'ont refusé un médecin, il m'ont refusé un prêtre!

PAUL.

Je puis monter à cheval, et dans une heure...

Digitized by Google

ACHARD.

Dans une heure, il serait trop tard. D'ailleurs, je le sens, un médecin maintenant serait inutile ; un prêtre seul...

PAUL.

Père, je ne puis le remplacer, je le sais, dans ses fonctions sacrées; mais nous parlerons de Dieu ensemble, de sa grandeur, de sa bonté.

ACHARD.

Oui; mais terminons d'abord avec les choses de la terre, pour ne plus penser qu'à celles du ciel. On dit que, comme moi, le marquis se meurt?

PAUL.

On le dit.

ACHARD.

Tu sais qu'aussitôt sa mort, les papiers renfermés dans cette armoire devaient t'être remis?

PAUL.

Je le sais.

ACHARD.

Si je meurs avant lui, si je meurs sans prêtre, à qui confier ce dépôt? (Lui montrant sous le chevet de son lit une clef.) Tu prendras cette clef; elle ouvre cette armoire; tu y trouveras une cassette; tu es homme d'honneur... jure-moi que tu n'ouvriras cette cassette que lorsque le marquis sera mort.

PAUL.

Je vous le jure.

ACHARD.

C'est bien! Maintenant, je mourrai tranquille.

PAUL.

Vous le pouvez; car le fils vous tient la main dans ce monde, et le père vous la tend dans le ciel.

ACHARD.

Crois-tu qu'il sera content de ma fidélité, ton père?

PAUL.

Jamais roi n'a été obéi pendant sa vie comme lui l'a été après sa mort...

ACHARD.

Oui, je n'ai été que trop exact à suivre ses commandements. J'aurais dû ne pas souffrir ce duel... j'aurais dû refuser d'en être le témoin. Écoute, Paul, voilà ce que je voulais dire à un prêtre; car c'est la seule chose qui charge ma conscience;

Digitized by Google

écoute : il y a des moments de doute, où j'ai regardé ce duel comme un assassinat... Alors, alors, comprends-tu? je ne serais pas témoin, mais complice!

PAUL.

Mon père, je ne sais si les lois de la terre sont toujours d'accord avec les lois du ciel, et si l'honneur, selon les hommes, est la vertu selon Dieu. Je ne sais si notre Église, ennemie du sang, permet que l'offensé tente de venger lui-même son injure sur l'offenseur, et si, dans ce cas, le jugement de Dieu dirige toujours ou la balle du pistolet ou la pointe de l'épée. Ce sont là de ces questions qu'on décide, non pas avec le raisonnement, mais avec la conscience. Eh bien, ma conscience me dit qu'à ta place j'aurais fait ce que tu as fait. Si la conscience qui me trompe t'a trompé aussi, plus qu'un autre j'ai droit de te pardonner, moi, et, en mon nom et en celui de mon père, je te pardonne.

ACHARD.

Merci! voilà des paroles comme il en faut à l'âme d'un mourant. Un remords est une terrible chose, vois-tu ; un remords conduit à douter de Dieu, parce qu'en doutant de Dieu, on doute de la punition.

PAUL.

Écoute, moi aussi, j'ai souvent douté; car, isolé et perdu comme je l'étais dans le monde, sans famille et sans appui sur la terre, je cherchais un soutien en Dieu, je demandais à tout ce qui m'entourait une preuve de son existence, et je disais : « Si je savais où trouver la tombe de mon père, je l'interrogerais. »

ACHARD.

Pauvre enfant!

PAUL.

Alors, je me suis dit : « Cherchons Dieu dans l'œuvre de Dieu!... » Dès ce moment, a commencé pour moi cette vie errante qui restera un mystère éternel entre le ciel, la mer et moi. Elle m'a égaré dans les solitudes de l'Amérique; car je pensais qu'un monde plus nouveau devait être plus près de Dieu. Et, là, souvent, dans ces forêts vierges, où le premier parmi les hommes, peut-être, j'étais entré, sans autre abri que le ciel, sans autre couche que la terre, abîmé dans une seule pensée, j'ai écouté ces mille bruits divers de la nature qui s'endort ou du monde qui se réveille... Longtemps encore je

Digitized by Google

suis resté sans comprendre cette langue inconnue, que forment, en se mêlant ensemble, le murmure des fleuves, la vapeur des lacs, le bruissement des forêts et le parfum des fleurs. Enfin, peu à peu se souleva le voile qui couvrait mes yeux et le poids qui oppressait mon cœur; et dès lors, je commençai à croire que ces rumeurs du soir et ces bruits du crépuscule n'étaient qu'une hymme universelle, par laquelle les choses créées rendaient grâces au Créateur!... Alors j'ai cherché sur l'Océan ce reste de conviction que me refusait la terre. La terre, ce n'est que l'espace; l'Océan, c'est l'immensité! L'Océan, c'est ce qu'il y a de plus large, de plus puissant après Dieu!... L'Océan, je l'ai entendu rugir comme un lion irrité... puis, à la voix de son maître, se coucher comme un chien soumis. Je l'ai senti se dresser comme un géant rebelle, qui veut escalader le ciel; puis, sous le fouet de l'orage, se plaindre comme un enfant qui pleure. Je l'ai vu croisant ses vagues avec l'éclair et essayant d'éteindre la foudre avec son écume; puis s'aplanir comme un miroir, et réfléchir jusqu'à la dernière étoile du ciel. Sur la terre, j'avais reconnu l'existence; sur l'Océan, je reconnus le pouvoir. Dans la solitude, j'avais entendu la voix du Seigneur; mais, comme Ézéchiel, je le vis passer dans la tempête! Dès lors, le doute fut chassé de mon cœur; je crus, et je priai!

ACHARD, s'agenouillant, les mains jointes, et priant à demi-voix.

Je crois en Dieu, Père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre!

PAUL, continuant.

Ce n'est point ainsi qu'un prêtre t'eût parlé, mon père; je t'ai parlé en marin, et avec une voix plus habituée à prononcer des paroles de mort que des mots de consolation: pardonne-moi!...

ACHARD.

Tu m'as fait croire et prier comme toi; qu'aurait fait de plus un prêtre? (Il marche vers son lit, appuyé sur Paul.) Ce que tu m'as dit est grand!... laisse-moi penser à ce que tu m'as dit. (Se mettant sur son lit.) Quand je me sentirai mourir, je t'appellerai.

PAUL, tirant les rideaux sur lui.

Et sois tranquille, je serai là.

(Il s'assied sur une chaise au pied du lit, et reste un instant absorbé dans ses pensées; tout à c up, on entend au dehors le nom de Paul.)

Digitized by Google

MARGUERITE, du dehors.

Paul!

PAUL, levant vivement la tête.

Qui m'appelle?

MARGUERITE, près de la porte en dehors.

Paul!

PAUL, s'élançant vers la porte.

C'est sa voix! (Il ouvre la porte et trouve Marguerite échevelée et agenouillée.) Qu'as-tu? Dis!

SCÈNE IV

PAUL, MARGUERITE.

MARGUERITE, se traînant sur ses genoux.

A moi! à moi!

PAUL, la relevant.

Que crains-tu? qui te poursuit, et pourquoi viens-tu à cette heure?

MARGUERITE.

Oh! à toute heure du jour et de la nuit, j'aurais fui! tant que la terre aurait pu me porter, j'aurais fui! jusqu'à ce que je trouvasse un cœur pour y pleurer, un bras pour me défendre, j'aurais fui!... Paul!... Paul!... (Se jetant dans ses bras.) Mon père est mort!

PAUL.

Pauvre enfant, qui s'échappe d'une maison mortuaire pour retomber dans une autre! qui laisse la mort au château, et qui la retrouve dans la chaumière!

MARGUERITE.

Oui, oui; mais, ici, on meurt tranquille, et, là-bas, on meurt dans le désespoir! Oh! Paul, si vous aviez vu ce que j'ai vu!...

PAUL.

Dis-moi cela.

MARGUERITE.

Vous savez quelle influence terrible ont eue sur mon père votre voix et votre présence?

PAUL.

Oui.

Digitized by Google

MARGUERITE.

On l'a emporté sans parole dans son appartement.

PAUL.

C'était à votre mère que je parlais; c'est lui qui a entendu, ce n'est point ma faute.

MARGUERITE.

Eh bien, je n'ai pas pu résister à mon inquiétude, et, au risque d'irriter ma mère, je suis montée pour le voir; la porte était fermée, je frappai doucement, et j'entendis sa voix affaiblie qui demandait qui était là.

PAUL.

Et votre mère?

MARGUERITE.

Ma mère était absente, et l'avait enfermé en partant. Mais, lorsqu'il reconnut ma voix, lorsque je lui eus répondu que j'étais Marguerite, que j'étais sa fille, il me dit de prendre un escalier dérobé qui, par un cabinet, donnait dans sa chambre; et, une minute après, j'étais à genoux devant son lit; et il me donnait sa bénédiction avant de mourir, sa bénédiction paternelle, qui, je l'espère, appellera celle de Dieu!

PAUL.

Oui, sois tranquille; pleure sur ton père, mon enfant, mais ne pleure plus sur toi, car tu es sauvée!

MARGUERITE.

Mais, en ce moment, Paul! comme je baisais ses mains, en ce moment, j'entendis les pas de ma mère; elle montait l'escalier; je reconnus sa voix, et mon père la reconnut aussi, car il m'embrassa une dernière fois et me fit signe de fuir. J'obéis; mais j'avais la tête si perdue, si troublée, que je me trompai de porte, et qu'au lieu de prendre l'escalier par lequel j'étais venue, je me trouvai dans un cabinet sans issue. Ma mère entra avec le prêtre, et, je vous le dis, elle était plus pâle que celui qui allait mourir.

PAUL.

Mon Dieu!

MARGUERITE.

Le prêtre s'assit au chevet du lit; ma mère se tint debout au pied. Paul, comprenez-vous? j'étais là, ne pouvant pas fuir; une fille forcée d'entendre la confession de son père! n'est-ce pas affreux? dites! Je tombai à genoux, fermant les yeux pour ne pas voir, priant pour ne pas entendre; et cepen-

Digitized by Google

dant, malgré moi, je vis et j'entendis; et ce que je vis et entendis ne sortira jamais de ma mémoire! J'entendis mon père prononcer les mots d'adultère, de duel et d'assassinat! et, à chacun de ces mots, je vis ma mère plus pâle, haussant la voix pour couvrir la voix du mourant, et disant : « Ne le croyez pas, mon père, c'est un fou, c'est un insensé... ne le croyez pas!... » Paul, c'était un spectacle horrible, sacrilége, impie!... je sentis une sueur froide me passer sur le front, et je m'évanouis.

PAUL.

Justice du ciel!

MARGUERITE.

Lorsque je revins à moi, la chambre était silencieuse comme une tombe; ma mère et le prêtre avaient disparu. J'ouvris la porte, je jetai les yeux sur le lit, et il me sembla, sous les draps, voir se dessiner la forme d'un cadavre!... Je devinai que tout était fini... Une terreur glaçante, invincible, mortelle, me poussa hors de l'appartement; je descendis l'escalier, je ne sais comment, sans en toucher une marche, je crois; je traversai des chambres, des galeries; enfin je sentis, à la fraîcheur de l'air, que j'étais dehors. Je courus... je me rappelai que vous m'aviez dit que vous seriez ici, un instinct me poussait de ce côté. Il me semblait que j'étais poursuivie par des ombres, par des fantômes! Au détour d'une allée, étais-je insensée!... je crus voir ma mère, ma mère tout en noir! C'est alors que vous avez entendu mes cris; je courus encore un instant; puis je tombai près de cette porte; si elle ne s'était pas ouverte, je mourais! car, je vous le dis, j'étais tellement troublée, que je croyais... Silence!...

(S'approchant de Paul.)

PAUL.

Des pas!

(La porte du fond s'ouvre, la Marquise paraît.)

MARGUERITE, s'enveloppant dans les rideaux de la croisée et enveloppant Paul avec elle.

Regardez! regardez!

Digitized by Google

SCÈNE V

LES MÊMES, LA MARQUISE.

Le théâtre est dans l'obscurité; la Marquise entre lentement, tire la porte derrière elle, la ferme à clef, et, sans voir Paul et Marguerite, traverse la première chambre, entre dans la seconde et s'arrête au pied du lit d'Achard.

ACHARD, ouvrant un des côtés du rideau.

Qui est là?

LA MARQUISE, ouvrant l'autre.

Moi.

ACHARD.

Vous! et que venez-vous faire au lit d'un mourant?

LA MARQUISE.

Je viens lui proposer un marché.

ACHARD.

Pour perdre son âme, n'est-ce pas?

LA MARQUISE.

Pour la sauver! Achard, tu n'as plus besoin que d'une chose en ce monde : c'est un prêtre.

ACHARD.

Vous m'avez refusé celui du château.

LA MARQUISE.

Si tu le veux, dans cinq minutes, il sera ici.

ACHARD.

Faites-le donc venir; mais hâtez-vous.

LA MARQUISE.

Mais, si je te donne la paix du ciel, me donneras-tu la paix de la terre? Dis!

ACHARD.

Que puis-je pour vous?

LA MARQUISE.

Tu as besoin d'un prêtre pour mourir, tu sais ce dont j'ai besoin pour vivre.

ACHARD.

Vous voulez me fermer le ciel par un parjure!

LA MARQUISE.

Je veux te l'ouvrir par un pardon.

ACHARD.

Je l'ai reçu.

Digitized by Google

LA MARQUISE.

Et de qui?

ACHARD.

De celui-là seul qui avait le droit de me le donner.

LA MARQUISE, avec ironie.

Morlaix est-il descendu du ciel?

ACHARD.

Non; mais il avait laissé un fils sur la terre.

LA MARQUISE.

Tu l'as donc revu aussi, toi?

ACHARD

Oui.

LA MARQUISE.

Et tu lui as tout dit?

ACHARD.

Tout.

LA MARQUISE.

Et les papiers qui constatent sa naissance?

ACHARD.

Le marquis n'était pas mort : les papiers sont là.

LA MARQUISE.

Achard! (tombant à genoux) Achard! tu auras pitié de moi!

ACHARD.

Vous, à genoux devant moi, madame!

LA MARQUISE.

Oui, vieillard, je suis à genoux devant toi, et je te prie, et je t'implore! car tu tiens entre tes mains mourantes l'honneur d'une des plus nobles familles de France! ma vie passée, ma vie à venir! Ces papiers, c'est moi, c'est plus que moi, c'est mon nom, celui de mes enfants! et tu sais ce que j'ai souffert pour garder ce nom sans tache. Crois-tu que je n'avais pas au fond du cœur, comme les autres femmes, des sentiments d'amante, d'épouse et de mère? Eh bien, je les ai étouffés tous les uns après les autres, et la lutte a été longue, car voilà vingt ans qu'elle dure!

MARGUERITE, dans l'autre chambre.

Que dit-elle? Oh! mon Dieu!

PAUL.

Écoute! c'est le Seigneur qui permet que tout te soit dévoilé.

Digitized by Google

ACHARD.

Vous avez douté de la bonté de Dieu, madame, vous avez oublié qu'il a pardonné à la femme adultère.

LA MARQUISE.

Oui; mais les hommes ne lui avaient pas pardonné, eux, puisqu'ils allaient la lapider lorsqu'il arriva; les hommes... qui, depuis vingt générations, se sont habitués à respecter mon nom, à honorer ma famille, et qui n'auraient plus pour eux que honte et mépris! Ah! Dieu! (elle se relève) Dieu! j'ai tant souffert, qu'il me pardonnera, je l'espère. Mais les hommes, ils ne pardonnent pas, eux! D'ailleurs, suis-je la seule exposée à leurs injures? aux deux côtés de ma croix, n'ai-je pas mes deux enfants, dont l'autre est le premier-né? Celui-là, c'est mon fils, je le sais bien, comme Emmanuel, comme Marguerite; mais ai-je le droit de le leur donner pour frère? Oublies-tu qu'aux termes de la loi, il est le fils du marquis d'Auray, le chef de la famille? oublies-tu que le titre et la fortune lui appartiennent? Qu'il invoque cette loi, et que reste-t-il à Emmanuel? une croix de Malte! à Marguerite? un couvent!

MARGUERITE.

Oui, oui, un couvent; un couvent, où je puisse prier pour vous, ma mère!

PAUL.

Silence!

ACHARD.

Oh! vous ne le connaissez pas, madame!

LA MARQUISE.

Non; mais je connais l'humanité. Il peut retrouver un nom, lui qui n'a pas de nom, une fortune, lui qui n'a pas de fortune; et tu crois qu'il renoncera à cette fortune et à ce nom?

ACHARD.

Si vous le lui demandez.

LA MARQUISE.

Et de quel droit le lui demanderais-je? de quel droit le prierais-je de m'épargner, d'épargner Emmanuel, Marguerite? Il dira : « Je ne vous connais pas, madame, je ne vous ai jamais vue; qui êtes vous? »

Digitized by Google

ACHARD, s'affaiblissant.

En son nom, madame, en son nom... je m'engage... je jure...

LA MARQUISE, se courbant sur lui, et suivant les progrès de la mort.

Tu t'engages, tu jures... et, sur ta parole, tu veux que je joue les années qui me restent à vivre contre les minutes qui te restent à mourir! Je t'ai prié, je t'ai imploré une dernière fois; je te prie et je t'implore encore : rends-moi ces papiers!

ACHARD.

Ces papiers sont à lui.

LA MARQUISE, avec force.

Il me les faut, te dis-je!

ACHARD.

Mon Dieu!

LA MARQUISE.

Nul ne peut venir : nous sommes seuls. Cette clef, m'as-tu dit, ne te quitte jamais.

ACHARD.

L'arracherez-vous des mains d'un mourant?

LA MARQUISE, d'une voix sourde, et tombant sur la chaise.

Non; j'attendrai.

ACHARD, se levant sur son séant.

Laissez-moi mourir en paix : sortez (prenant le crucifix), sortez, au nom du Christ!

(Il retombe et meurt.)

LA MARQUISE, se courbant sous le crucifix.

Oh!

(Elle ferme les rideaux du lit.)

MARGUERITE.

Horreur! horreur!

PAUL.

A genoux, Marguerite!

LA MARQUISE, passant son bras entre les rideaux fermés, arrache la clef des mains d'Achard, se lève, marche vers l'armoire, en regardant le lit avec terreur. Paul fait la moitié du chemin, et, au moment où elle approche la clef de la serrure, il lui saisit le bras : elle jette un cri.

Ah!...

PAUL.

Donnez-moi cette clef, ma mère; car le marquis est mort, et ces papiers m'appartiennent.

Digitized by Google

LA MARQUISE, reculant épouvantée.

Ah!... (Elle tombe dans le fauteuil.) Justice de Dieu, c'est mon fils!

MARGUERITE, à genoux dans l'autre chambre, levant les mains au ciel.

Bonté du ciel! c'est mon frère!

ACTE CINQUIÈME

Même décoration qu'au troisième acte; les bougies des candélabres sont allumées et presque entièrement brûlées; il y a du feu dans la cheminée; une table garnie.

SCÈNE PREMIÈRE

LA MARQUISE, les deux coudes appuyés sur la table, les yeux fixés sur le contrat où Lectoure avait déjà signé son nom, et le Marquis la moitié du sien; elle étend la main, prend une clochette et sonne; UN DOMESTIQUE se présente à la porte.

LA MARQUISE.

Prévenez mademoiselle d'Auray que sa mère l'attend au salon.

(Le Valet sort et la Marquise reprend, morne et immobile, sa première attitude.)

SCÈNE II

LE MARQUISE, puis LAFEUILLE, MARGUERITE.

LA MARQUISE.

Quelle nuit!... il y a des moments de la vie où les hommes et les événements se pressent comme si le temps et l'espace leur manquaient; et dire que la lutte n'est pas finie et que la mort a laissé des héritiers de son secret... Mon fils!... ce nom qui réjouit le cœur des mères serre et glace le mien... Oui, il n'y a que ce moyen. (Elle sonne; Lafeuille paraît.) Le comte Emmanuel?

Digitized by Google

LAFEUILLE.

Il est sorti depuis dix heures du matin avec M. le baron de Lectoure.

LA MARQUISE.

Sorti!

LAFEUILLE.

Je l'ai vu monter en voiture.

LA MARQUISE.

Faites venir son domestique.

LAFEUILLE.

Il est sorti avec eux.

LA MARQUISE.

Et quelle voiture ont-ils prise?

LAFEUILLE.

Celle du baron.

LA MARQUISE.

Qu'on mette les chevaux à la mienne, et dites à ma fille que je l'attends. (Lafeuille sort.) Qu'elle signe ce contrat et qu'elle parte pour Rennes avec son frère; car ceux-là surtout, il faut qu'ils ignorent... Et moi, je resterai seule à l'attendre, je lui offrirai ma fortune en échange de ces papiers, et, soit calcul, soit pitié, ce secret, je l'espère, restera enfermé dans les sombres murs de ce château... Oh! si chacun de ces vieux monuments avait une mémoire et un langage, quelles terribles histoires ils se raconteraient entre eux!

MARGUERITE, dont l'entrée fait lever la tête à la Marquise, étendant la main vers sa mère.

Madame...

LA MARQUISE.

Approchez... Pourquoi êtes-vous ainsi pâle et tremblante?

MARGUERITE, balbutiant.

La mort de mon père, si prompte, si inattendue... Enfin, j'ai beaucoup souffert cette nuit.

LA MARQUISE, d'une voix sourde.

Oui, oui, le jeune arbre plie et s'effeuille sous le vent, il n'y a que le vieux chêne qui résiste à toutes les tempêtes; moi aussi, Marguerite, j'ai souffert; moi aussi, j'ai eu une nuit terrible... et cependant vous me voyez calme et ferme.

MARGUERITE.

Dieu vous a fait une âme forte et sévère, madame; mais il

Digitized by Google

ne faut pas demander la même force et la même sévérité aux âmes des autres, vous les briseriez.

LA MARQUISE.

Aussi, je ne demande à la vôtre que l'obéissance. Marguerite, le marquis est mort, Emmanuel est maintenant le chef de la famille; vous allez à l'instant même partir pour Rennes avec Emmanuel.

MARGUERITE.

Moi! moi, partir pour Rennes! et pourquoi?

LA MARQUISE.

Parce que la chapelle du château est trop étroite pour contenir à la fois les fiançailles de la fille et les funérailles du père.

MARGUERITE.

Ma mère, ce serait une piété, ce me semble, que de mettre plus d'intervalle entre deux cérémonies si opposées.

LA MARQUISE.

La véritable piété, c'est d'accomplir les dernières volontés des morts: jetez les yeux sur ce contrat, et voyez-y les premières lettres du nom de votre père.

MARGUERITE.

Oh! je vous le demande, madame, mon père, lorsqu'il a tracé ces lettres que la mort est venue interrompre, mon père avait-il bien toute sa raison, toute sa volonté?

LA MARQUISE.

Je l'ignore, mademoiselle; mais ce que je sais, c'est que l'influence qui le faisait agir lui survit; ce que je sais, c'est que les parents, tant qu'ils existent, représentent Dieu sur la terre... Or, Dieu m'a ordonné de terribles choses, et j'ai obéi; faites comme moi, mademoiselle, obéissez.

MARGUERITE.

Ma mère, il y a trois jours que, les larmes dans les yeux, le désespoir dans le cœur, je me traîne sur mes genoux des pieds d'Emmanuel à ceux de cet homme, et des pieds de cet homme à ceux de mon père; aucun d'eux n'a voulu ou n'a pu m'entendre, car l'ambition ardente, ou la folie acharnée était là, couvrant ma voix. Enfin, me voilà arrivée en face de vous, ma mère! vous êtes la dernière que je puisse implorer, mais aussi vous êtes celle qui doit le mieux m'entendre; écoutez donc bien ce que je vais vous dire: si je n'avais à sacrifier à votre volonté que mon bonheur, je le sacrifierais; que mon

Digitized by Google

amour, je le sacrifierais encore; mais j'ai à vous sacrifier mon fils... Vous êtes mère, et moi aussi, je le suis, madame.

LA MARQUISE.

Mère! mère, par une faute!

MARGUERITE.

Enfin, je le suis, madame, et le sentiment de la maternité n'a pas besoin d'être sanctifié pour être saint; eh bien, ma mère, dites-moi, car mieux que moi vous devez savoir ces choses, dites-moi, si ceux qui nous ont donné le jour ont reçu de Dieu une voix qui parle à notre cœur, ceux qui sont nés de nous n'ont-il pas aussi une voix pareille? et quand ces deux voix se contredisent, à laquelle des deux faut-il obéir?

LA MARQUISE:

Vous n'entendrez jamais la voix de votre enfant, car vous ne le reverrez jamais!

MARGUERITE.

Je ne reverrai jamais mon fils! et qui peut en répondre, madame?

LA MARQUISE.

Lui-même ignorera qui il est.

MARGUERITE.

Et s'il le sait un jour... et s'il vient alors me demander compte de sa naissance? cela peut arriver, madame, et dans cette alternative, dites, faut-il que je signe?

LA MARQUISE, après un moment de silence.

Signez.

MARGUERITE, de même:

Mais, si mon mari apprend jamais l'existence de cet enfant; s'il demande raison à mon amant de la tache faite à son nom et à son honneur; si, dans un duel acharné, solitaire et sans témoins, dans un duel à mort, il tuait cet amant, et que, tourmenté par sa conscience, par une voix qui sortirait de la tombe, mon mari perdit la raison?

LA MARQUISE, épouvantée.

Taisez-vous! taisez-vous!

MARGUERITE.

Vous voulez-donc que, pour conserver pur et sans tache mon nom et celui de mes autres enfants, je m'enferme avec un insensé? vous voulez donc que j'écarte de moi et de lui tout être vivant, que je me fasse un cœur de fer pour ne plus sentir, des yeux de bronze pour ne plus pleurer? vous voulez

Digitized by Google

donc que je me couvre de deuil, comme une veuve, avant que mon mari soit mort? vous voulez donc que mes cheveux blanchissent vingt ans avant l'âge?

LA MARQUISE.

Taisez-vous! taisez-vous!

MARGUERITE.

Vous voulez donc, pour que ce terrible secret meure avec ceux qui le gardent, que j'écarte de leur lit funéraire les médecins et les prêtres?... vous voulez donc enfin que j'aille d'agonie en agonie pour fermer moi-même, non pas les yeux, mais la bouche des moribonds?

LA MARQUISE, se tordant les bras.

Taisez-vous! au nom du ciel, taisez-vous!

MARGUERITE.

Eh bien, dites-moi donc encore de signer, ma mère; et tout cela sera, et alors la malédiction du Seigneur sera accomplie, et les fautes des pères retomberont sur les enfants jusqu'à la troisième et la quatrième génération.

LA MARQUISE, étouffée par les sanglots.

Oh! mon Dieu, mon Dieu! suis-je assez abaissée? suis-je assez punie?...

MARGUERITE, tombant aux genoux de la Marquise.

Pardon, pardon, madame, pardon, pardon!

LA MARQUISE, se levant.

Oui, pardon, demande pardon, fille dénaturée, qui as pris le fouet de la vengeance éternelle, et qui en as frappé ta mère au visage!

MARGUERITE.

Grâce! grâce! je ne savais pas ce que je disais, ma mère; vous m'aviez fait perdre la raison! j'étais folle!

LA MARQUISE, levant les deux mains au-dessus de la tête de sa fille.

Oh! mon Dieu, mon Dieu! vous avez entendu les paroles qui sont sorties de la bouche de mon enfant; je n'ose pas espérer que votre miséricorde aille jusqu'à les oublier, mon Dieu! mais, au moment de la punir, souvenez-vous que je ne la maudis pas.

(Elle fait quelques pas pour s'éloigner.)

MARGUERITE, qui a saisi sa robe, se traînant sur les genoux.

Ma mère! ma mère! grâce! grâce, ô ma mère! (La Mar-

Digitized by Google

quise se retourne vers sa fille, lui lance un regard terrible, la repousse, et sort par la droite. Marguerite, tombant et jetant un cri.) Ah!

SCÈNE III

MARGUERITE, évanouie; PAUL, entrant par le fond.

PAUL, prenant sa sœur entre ses bras et la relevant à demi.

Marguerite, ma sœur, reviens à toi!

MARGUERITE, revenant à elle.

Qui peut me secourir ici?... Paul!... ah! il n'y avait que lui... Paul, ma providence, c'est Dieu qui vous envoie encore.

(Elle se relève, aidée par Paul.)

PAUL.

Ce contrat froissé sur cette table, votre évanouissement m'en disent assez; il est temps de faire cesser le supplice de la marquise, et de hâter l'entrevue que je suis venu chercher ici; Marguerite, chargez-vous d'aller la prévenir que le capitaine Paul attend ses ordres.

MARGUERITE.

J'y vais; n'ai-je pas aussi mon pardon à obtenir?

(Paul la conduit jusqu'à la porte de droite.)

SCÈNE IV

PAUL, seul.

Je comprends ce qui doit se passer à cette heure dans le cœur de la marquise, elle qui, après vingt ans de silence, d'isolement et d'angoisses, voit, sans qu'elle puisse deviner comment, son secret révélé à l'une des deux personnes à qui elle avait le plus d'intérêt à le cacher.

SCÈNE V

EMMANUEL, PAUL.

Emmanuel arrive par le fond, deux pistolets à la main; Paul le salue avec une expression douce et fraternelle, Emmanuel lui rend son salut avec fierté.

EMMANUEL, posant les pistolets sur la table et s'arrêtant à quelque distance de Paul.

J'allais à votre recherche, monsieur, et cela cependant sans

Digitized by Google

trop savoir où vous trouver; car, pareil aux mauvais génies de nos traditions populaires, vous sembliez avoir reçu le don d'être partout et de n'être nulle part; enfin un domestique m'a assuré vous avoir vu entrer au château. Je vous remercie de m'avoir épargné la peine que j'avais résolu de prendre, en venant cette fois au-devant de moi.

PAUL.

Je suis heureux que mon désir, dans ce cas, quoique probablement inspiré par des causes différentes, ait été en harmonie avec le vôtre; me voilà, que voulez-vous de moi?

EMMANUEL.

Ne le devinez-vous pas, monsieur? En ce cas, et permettez-moi de m'en étonner, vous connaissez bien mal les devoirs d'un gentilhomme et d'un officier, et c'est une nouvelle insulte que vous me faites.

PAUL, d'une voix calme.

Croyez-moi, Emmanuel...

EMMANUEL, avec hauteur.

Hier, je m'appelais le comte; aujourd'hui, je m'appelle le marquis d'Auray, ne l'oubliez pas, monsieur. (Paul laisse percer un sourire.) Je disais donc que vous connaissiez bien peu les sentiments d'un gentilhomme, si vous avez pu croire que je permettrais qu'un autre que moi vidât la querelle que vous êtes venu me chercher. Oui, monsieur, car c'est vous qui êtes venu vous jeter sur ma route, et non pas moi qui suis allé vous trouver.

PAUL, souriant:

M. le marquis d'Auray oublie sa visite à bord de *l'Indienne*.

EMMANUEL.

Trêve d'arguties, monsieur, et venons au fait. Hier, je ne sais par quel sentiment étrange et inexplicable, lorsque je vous ai offert, je dirai, non pas ce que tout gentilhomme, ce que tout officier, mais simplement ce que tout homme de cœur accepte à l'instant sans balancer, vous avez refusé, monsieur, et, déplaçant la provocation, vous êtes allé chercher derrière moi un adversaire, non pas précisément étranger à la querelle, mais que le bon goût défendait d'y mêler.

PAUL, toujours avec calme.

Croyez qu'en cela, monsieur, j'obéissais à des exigences qui ne me laissaient pas le choix de l'adversaire. Un duel m'était offert par vous, que je ne pouvais pas accepter avec

Digitized by Google

vous, mais qui me devenait indifférent avec tout autre; j'ai trop l'habitude des rencontres, monsieur, et de rencontres bien autrement terribles et mortelles, pour qu'une pareille affaire soit à mes yeux autre chose qu'un des accidents habituels de mes aventureuses journées. Seulement, rappelez-vous que ce n'est pas moi qui ai cherché ce duel : que c'est vous qui êtes venu me l'offrir, et que, ne pouvant pas, je vous le répète, me battre avec vous, j'ai pris à partie M. de Lectoure, comme j'aurais pris M. de Nozay ou M. de la Jarrie, parce qu'il se trouvait là, sous ma main, à ma portée, et que, s'il me fallait absolument tuer quelqu'un, j'aimais mieux tuer un fat inutile et insolent qu'un brave et honnête gentilhomme campagnard, qui se croirait déshonoré s'il revait qu'il accomplit en songe le marché infâme que le baron de Lectoure vous propose en réalité. Eh bien, le duel a eu lieu : il est terminé sans qu'il y ait eu de sang versé. Dieu a permis que je désarmasse deux fois mon adversaire; je pouvais le tuer, je lui ai laissé la vie; ne me demandez rien de plus et n'exigez pas d'autre explication; car, sur mon honneur, je ne puis vous la donner.

EMMANUEL, avec impatience.

C'est cela : et vous avez cru que je me contenterais de ce semblant de combat; vous avez cru, lorsque sur le terrain je vous laissais partir sans m'y opposer, que tout était fini; vous avez cru qu'à l'aide du manteau mystérieux dont vous vous enveloppez, vous échapperiez à ma colère. Eh ! monsieur, le temps des énigmes est passé ! Nous vivons dans un monde où, à chaque pas, on coudoie une réalité. Laissons donc la poésie et le fantastique aux auteurs de romans et de tragédies. Votre présence en ce château a été marquée par d'assez fatales circonstances pour que nous n'ayons pas besoin d'ajouter ce qui n'est pas à ce qui est. Lusignan de retour malgré l'ordre qui le condamne à la déportation; ma sœur pour la première fois rebelle aux volontés de sa mère; mon père tué par votre seule présence; voilà les malheurs qui vous ont accompagné, qui sont revenus de l'autre bout du monde avec vous, comme un cortége funèbre, et dont vous avez à me rendre compte ! Ainsi, parlez, monsieur, parlez comme un homme à un homme, en plein jour, face à face, et non pas en fantôme qui, glissant dans l'ombre, échappe à la faveur de la nuit, en laissant tomber quelque mot de l'autre monde,

Digitized by Google

prophétique et solennel, bon à effaroucher des nourrices et des enfants! Parlez, monsieur, parlez! Voyez, voyez, je suis calme. Si vous avez quelques révélations à me faire, je vous écoute.

PAUL, conservant le calme.

Le secret que vous me demandez ne m'appartient pas; croyez à ce que je vous dis, et n'insistez pas davantage. Adieu.

(Il fait un mouvement pour se retirer.)

EMMANUEL, s'élançant vers la porte et lui barrant le passage.

Oh! vous ne sortirez pas ainsi, monsieur! je vous tiens seul à seul, dans cette chambre où je ne vous ai pas attiré, mais où vous êtes venu; faites donc attention à ce que je vais vous dire: Celui que vous avez insulté, c'est moi! celui à qui vous devez réparation, c'est moi! celui avec qui vous vous battrez, c'est...

PAUL.

Vous êtes fou, monsieur! je vous ai déjà dit que c'était impossible. Laissez-moi donc sortir.

EMMANUEL, saisissant un pistolet.

Prenez garde!... prenez garde! (Paul va s'accouder sur la cheminée.) Monsieur, après avoir fait tout au monde pour vous forcer d'agir en gentilhomme, je puis vous traiter en brigand! vous êtes ici dans une maison qui vous est étrangère, vous y êtes entré je ne sais pourquoi ni comment; si vous n'y êtes pas venu pour y dérober notre or et nos bijoux, vous y êtes venu pour voler l'obéissance d'une fille à sa mère et la promesse sacrée d'un ami à un ami; dans l'un ou l'autre cas, vous êtes un ravisseur que je rencontre au moment où il met la main sur un trésor d'honneur, le plus précieux de tous. Tenez, croyez-moi, prenez cette arme (il jette le pistolet aux pieds de Paul), et défendez-vous!

(Il saisit l'autre pistolet.)

PAUL, sans changer d'attitude.

Vous pouvez me tuer, monsieur, quoique je ne pense pas que Dieu permette un si grand crime; mais vous ne me forcerez pas à me battre avec vous! je vous l'ai dit et je vous le répète.

EMMANUEL.

Ramassez ce pistolet, monsieur! ramassez-le, je vous le dis, et défendez-vous! (Paul, sans répondre, hausse les épaules et

Digitized by Google

repousse du pied le pistolet. Emmanuel continuant et hors de lui.) Eh bien, puisque tu ne veux pas te défendre comme un homme, meurs donc comme un chien!

(Il lève le pistolet à la hauteur de la poitrine de Paul.)

SCÈNE VI

LES MÊMES, MARGUERITE.

Marguerite pousse un cri, s'élance sur Emmanuel; en même temps, le coup part; mais la balle, dérangée par l'action de la jeune fille, passe au-dessus de la tête de Paul, et va briser derrière lui la glace de la cheminée.

MARGUERITE, courant à Paul et le pressant dans ses bras.

Mon frère!... mon frère, n'es-tu pas blessé?

EMMANUEL, laissant tomber son arme.

Ton frère? ton frère?

PAUL.

Eh bien, Emmanuel, comprenez-vous maintenant pourquoi je ne pouvais me battre avec vous?

SCÈNE VII

LES MÊMES, LA MARQUISE.

La porte du fond s'ouvre vivement; la Marquise, pâle, paraît, s'arrête sur le seuil, lève les yeux au ciel; Emmanuel et Marguerite se jettent à ses genoux, tenant chacun une de ses mains et la couvrant de larmes et de baisers.

LA MARQUISE, après une minute de silence.

Je vous remercie, mes enfants; maintenant, laissez-moi seule avec ce jeune homme.

(Emmanuel et Marguerite se relèvent, s'inclinent avec respect, et sortent.)

SCÈNE VIII

LA MARQUISE, PAUL.

La Marquise ferme la porte derrière ses enfants, fait quelques pas dans la chambre; puis, sans regarder Paul, va s'appuyer sur le dos du fauteuil près de la table sur laquelle est le contrat.

LA MARQUISE, restant debout et les yeux baissés vers la terre.

Vous avez désiré me voir, monsieur, et je suis venue; vous avez désiré me parler, j'écoute.

Digitized by Google

PAUL, avec un accent plein de larmes.

Oui, madame, oui, j'ai désiré vous parler; il y a bien longtemps que ce désir m'est venu pour la première fois, et ne m'est plus sorti du cœur. J'avais des souvenirs d'enfant, qui tourmentaient l'homme. Je me rappelais une femme que j'avais vue jadis se glisser jusqu'à mon berceau, et que, dans mes rêves juvéniles, je prenais pour l'ange gardien de mes jeunes années. Depuis cette époque si vivante encore, quoique si éloignée, plus d'une fois, madame, croyez-moi, je me suis réveillé en tressaillant, comme si je venais de sentir à mon front l'impression d'un baiser maternel; puis, ne voyant personne près de moi, je l'appelais, cette femme, croyant qu'elle s'était éloignée et qu'à ma voix elle reviendrait peut-être. Voilà vingt ans que je l'appelle ainsi, madame; et voilà la première fois qu'elle me répond. Serait-il vrai, comme j'en ai si souvent frissonné, que vous eussiez tremblé de me voir? serait-il vrai, comme je le crains en ce moment, que vous n'eussiez rien à me dire?

LA MARQUISE, d'une voix sourde.

Et si j'avais craint votre retour, aurais-je eu tort? Vous m'êtes apparu hier seulement, monsieur, et voilà que le mystère terrible qui, à cette heure, ne devait être su que de Dieu et de moi, est connu de mes deux enfants.

PAUL,

Est-ce donc ma faute si Dieu s'est chargé de le leur révéler?... Est-ce moi qui ai conduit Marguerite, éplorée et tremblante, près de son père mourant, dont elle allait demander l'appui, et dont elle a entendu la confession? est-ce moi qui l'ai ramenée chez Achard, et n'est-ce pas vous, madame, qui l'y avez suivie? Quant à Emmanuel, le coup que vous avez entendu et cette glace brisée font foi que j'aimais mieux mourir que de sauver ma vie aux dépens de votre secret. Non, non, croyez-moi, madame, je suis l'instrument et non le bras, l'effet et non la volonté; non, madame, c'est Dieu qui a tout conduit dans sa providence infinie, pour que vous ayez à vos pieds, comme vous venez de les y voir, les deux enfants que vous avez écartés si longtemps de vos bras.

LA MARQUISE, avec hésitation.

Mais il en est un troisième, et je ne sais ce que je dois attendre de celui-là.

Digitized by Google

PAUL.

Laissez-lui accomplir un dernier devoir, madame, et, ce devoir accompli, il demandera vos ordres à genoux.

LA MARQUISE.

Et quel est ce devoir ?

PAUL.

C'est de rendre à son frère le rang auquel il a droit ; à sa sœur le bonheur qu'elle a perdu ; à sa mère la tranquillité qu'elle implore et qu'elle ne peut trouver.

LA MARQUISE.

Et cependant, grâce à vous, M. de Maurepas a refusé au baron de Lectoure le régiment qu'il lui demandait pour mon fils.

PAUL, tirant le brevet de sa poche.

Parce que le roi venait de me l'accorder pour mon frère.

(La Marquise jette les yeux sur le brevet.)

LA MARQUISE.

Et cependant, vous voulez donner Marguerite à un homme sans nom, sans fortune, et, qui plus est, proscrit !

PAUL.

Vous vous trompez, madame : je veux donner Marguerite à celui qu'elle aime ; je veux donner Marguerite non pas à Lusignan le proscrit, mais à M. le baron Anatole de Lusignan, gouverneur, pour Sa Majesté, de l'île de la Guadeloupe, et qui attend sa femme sur mon vaisseau. Voilà sa commission ; prenez ces deux papiers, madame, et remettez-les vous-même à vos enfants.

LA MARQUISE, prenant les papiers des mains de Paul.

Oui, j'en conviens, voilà pour l'ambition d'Emmanuel et le bonheur de Marguerite.

PAUL.

Et en même temps pour votre tranquillité, à vous, madame ; car Emmanuel et Marguerite partent ce soir, l'une pour retrouver son époux, l'autre pour rejoindre son régiment, et vous demeurez isolée dans ce vieux château comme vous l'avez désiré tant de fois ; n'est-ce point cela, madame, et me serais-je trompé ?

LA MARQUISE.

Mais comment me dégager avec M. le baron de Lectoure ?

Digitized by Google

PAUL.

Le marquis est mort, madame; n'est-ce point une cause suffisante à l'ajournement d'un mariage que la mort d'un mari et d'un père?

(La Marquise le regarde un instant, s'assied dans le fauteuil, écrit quelques lignes et sonne un Domestique.)

LA MARQUISE, au Domestique.

Remettez dans deux heures cette lettre au baron de Lectoure.

(Le Domestique prend la lettre, s'incline et sort.)

LA MARQUISE.

Maintenant, monsieur, que vous avez rendu justice aux innocents, faites grâce à la coupable. Vous avez des papiers qui constatent votre naissance; vous êtes l'aîné, selon la loi du moins, vous avez droit au nom et à la fortune d'Emmanuel et de Marguerite. Que voulez-vous en échange de ces papiers?

PAUL, tirant les papiers de sa poche.

Permettez-moi de vous appeler une seule fois ma mère, et appelez-moi une seule fois votre fils.

LA MARQUISE, se levant.

Est-ce possible?

PAUL.

Vous parlez de rang, de nom, de fortune! Eh! qu'ai-je besoin de tout cela? Je me suis fait un rang auquel peu d'hommes de mon âge sont montés; j'ai acquis un nom qui est la bénédiction d'un peuple et la terreur d'un autre; j'amasserais, si je le voulais, une fortune à léguer à un roi. Que me font donc, à moi, votre nom, votre rang et votre fortune, si vous n'avez pas autre chose à m'offrir, si vous ne me donnez pas ce qui m'a manqué toujours et partout, ce que je ne puis me créer, ce que Dieu m'avait accordé, ce que le malheur m'a repris, ce que vous seule pouvez me rendre: ma mère?... Ah! rendez-moi ma mère!...

LA MARQUISE, entraînée.

Mon fils!.. mon fils!... mon fils!...

PAUL, s'approchant vivement de la cheminée, jetant les papiers au feu et courant se précipiter aux genoux de la Marquise, qui est retombée assise.

Ma mère!... ah! le voilà donc enfin sorti de votre cœur, ce cri que j'attendais, que je demandais, que j'implorais!...

(Il cache sa tête dans le sein de la Marquise.)

Digitized by Google

LA MARQUISE, lui relevant le front.

Regarde-moi ! Depuis vingt ans, voilà les premières larmes qui coulent de mes yeux ! Donne-moi ta main ! (Elle la place sur son cœur.) Depuis vingt ans, voilà le premier sentiment de joie qui fait battre mon cœur !... Viens dans mes bras !... Depuis vingt ans, voilà la première caresse que je donne et que je reçois !... ces vingt ans, c'est mon expiation sans doute, puisque voilà que Dieu me pardonne; puisque voilà qu'il me rend les larmes, la joie, les caresses ! Merci, mon Dieu !... Merci, mon fils !...

(Elle le couvre de baisers.)

PAUL.

Ma mère !...

LA MARQUISE.

Et je tremblais de le revoir !... je tremblais en le revoyant !... Je ne savais pas, moi... j'ignorais quels sentiments dormaient dans mon propre cœur ! Oh ! je te bénis !... je te bénis !...

(En ce moment, la cloche de la chapelle se fait entendre; on entend un coup de canon; Paul s'agenouille de nouveau.)

LA MARQUISE.

Que fais-tu ?

PAUL.

N'entendez-vous pas, ma mère ?

(On entend un second coup.)

LA MARQUISE.

Deux coups de canon !

PAUL.

Le troisième m'indiquera qu'il faut me rendre à bord.

(On entend un troisième coup.)

LA MARQUISE.

Tu pars donc ?

PAUL.

Cette nuit.

LA MARQUISE.

Béni soit donc le fils pieux qui, après vingt ans d'angoisses et de tortures, est venu rendre le calme à sa mère !

PAUL, se relevant.

Adieu !

Digitized by Google

LA MARQUISE.

Adieu !

PAUL.

Adieu, ma mère, adieu ! adieu, je pars !

(Il s'élance hors de l'appartement.)

LA MARQUISE, regardant autour d'elle.

Et moi, je reste seule entre deux tombeaux !

FIN DE PAUL JONES

Digitized by Google

L'ALCHIMISTE

DRAME EN CINQ ACTES, EN VERS

Renaissance. — 10 avril 1839.

A MADAME IDA FERRIER

Le maître a sur l'esclave une puissance entière ;
A l'Océan ému le maître dit : « Assez! »
Et l'Océan craintif, abaissant sa crinière
Comme un lion soumis qui rentre en sa tanière,
Rappelle d'un seul cri tous ses flots dispersés.

Le soleil dit aux champs que sa chaleur féconde :
« Que la moisson sur vous étende son tapis! »
Et la moisson bientôt montre sa tête blonde,
Où l'on voit, quand le vent la courbe comme une onde,
Quelques bluets perdus dans un monde d'épis.

L'Aurore en s'éloignant ordonne à la prairie
De parsemer de fleurs l'herbe qu'elle perla;
L'Aurore à son retour trouve l'herbe fleurie.
Et vous, vous m'avez dit de votre voix chérie :
« Faites vite pour moi ce drame. » — Le voilà!

ALEX. DUMAS.

Digitized by Google

DISTRIBUTION

FASIO	MM.	Frédérick Lemaître.
LELIO		Montdidier.
Le Podestat		Chéri.
GRIMALDI		Hiellard.
RAFFAELLO		Langeval.
ALDINI		Beaulieu.
SPADA		Gustave.
Un Officier		Lefèvre.
Un Prêtre		Limare.
Un Valet		Pierrard.
FRANCESCA	Mmes	Ida Ferrier.
LA MADDALENA		Atala Beauchêne.

L'Exécuteur, un Page, Moines, Valets, Soldats.

— A Florence, au XVIe siècle. —

ACTE PREMIER

Un riche magasin de ciseleur, comme on se représente celui de Benvenuto Cellini; au fond, porte et fenêtres donnant sur la rue, et à travers les volets desquels percent les premiers rayons du jour; à gauche, l'ouverture d'un escalier conduisant à un laboratoire, à l'étage inférieur.

—

SCÈNE PREMIÈRE

FASIO, FRANCESCA.

Fasio monte du laboratoire, et va à un tiroir, où il prend une sébile pleine de lingots d'or, puis s'apprête à redescendre dans le laboratoire; au moment où il va mettre le pied sur la première marche, Francesca, qui était étendue dans un fauteuil, se lève et l'appelle.

FRANCESCA.

Fasio!

FASIO.

Francesca!...

(Allant à elle.)

Que fais-tu là? Tu pleures!
Pourquoi sitôt levée? A peine est-il six heures!

Digitized by Google

C'est ménager bien mal ce trésor de beauté
Que tu reçus du ciel pour ma félicité,
Et dont je suis jaloux comme d'une merveille,
Que de veiller ainsi, parce que, moi, je veille.

FRANCESCA.

Méchant! oses-tu bien me reprocher, à moi,
De ne pouvoir dormir, quand tu ne dors pas, toi?
Oses-tu bien parler de ma beauté perdue
Quand, brûlé chaque nuit d'une veille assidue,
Courbé sur le fourneau qui te promet de l'or,
Tu risques ta santé, bien plus riche trésor
Que ce fragile éclat, qu'à perdre est condamnée,
La fleur en un matin, la femme en une année.
Hier, mon bien-aimé, ne m'avais-tu pas dit
Que, donnant quelque trêve à ce travail maudit,
Tu te reposerais de minuit à l'aurore?
L'autre jour, comme hier, tu l'avais dit encore;
Ce soir, pour m'apaiser, tu me le rediras,
Et ce soir, comme hier, méchant, tu mentiras.

FASIO.

Francesca, maintenant, la chose est bien certaine,
Je touche presque au but: le prix de tant de peine
Ne saurait m'échapper; oui, quelques jours encor,
Et le semeur de plomb fera sa moisson d'or!
Qu'un autre aille, cherchant la liqueur qu'il envie,
Dont chaque larme ajoute une année à la vie:
De l'immortalité je suis mal désireux;
Je veux vivre mes jours, mais je veux vivre heureux!
Or, le bonheur, vois-tu, femme, c'est la richesse;
Le bonheur, c'est pour toi le rang d'une duchesse,
Des pages, des valets!... le bonheur, c'est pour moi
L'or qui nous met au front la couronne d'un roi!
Riche une fois, alors plus de veille nocturne
Qui tout un lendemain me rende taciturne.
Alors, à mon travail je pourrai dire adieu;
Car j'aurai découvert un des secrets de Dieu!

FRANCESCA.

Oh! j'ai peur, Fasio, — l'amour est mon excuse, —
Que d'un rêve insensé le charme ne t'abuse,
Que ce bien chimérique après lequel tu cours
Au contraire n'épuise, et dans des temps bien courts,

Digitized by Google

Cet or que le creuset, de sa gueule enflammée,
Engloutit en lingots et rejette en fumée.

PASIO.

Ne crains rien, Francesca, non, je réussirai!
Car Nicolas Flamel, mon maître vénéré,
Voilà cent ans passés, dans le livre hermétique,
A déchiffré pour moi le mot cabalistique.
Eh bien, l'heureux Flamel, au nom partout cité,
N'était qu'un écrivain de l'Université,
Dont la main mercenaire, habile à la peinture,
Dans la souple arabesque encadrait l'écriture,
Et qui, si dans la lutte il n'eût vaincu le sort,
Né dans la pauvreté, pauvrement serait mort;
Mais non, Dieu mit en lui la sublime étincelle,
Et l'homme enfin connut la cause universelle;
Si bien qu'au moment même où le monde, trompé,
De vulgaires travaux le croyait occupé,
Enfoncé dans sa nuit comme un plongeur sous l'onde,
Il voyait germer l'or dans la flamme féconde;
Et, sans jamais tarir son éternel filon,
Combinant le mercure, et le soufre et le plomb,
Le mineur obstiné chaque nuit, ô merveille!
Renouvelait vingt fois son œuvre sans pareille.
Tant, que, lorsqu'il mourut, sa femme et ses valets
En fouillant, sa maison, ou plutôt son palais,
Trouvèrent assez d'or, si tu te le rappelles,
Pour bâtir un hospice et fonder trois chapelles!

FRANCESCA.

Mais, si, quand tu l'auras, de ton or ébloui,
Comme notre voisin... — il est riche aussi, lui,
Le signor Grimaldi... riche outre la mesure,
Mais son secret, à lui, c'est le prêt et l'usure!
Il a, comme Flamel, des maisons, des villa
A n'en savoir le nombre, et, plus encore, il a
Tant de vaisseaux chargés, des deux mers creusant l'onde,
Qu'ils font de leur écume une ceinture au monde!
Eh bien, à quoi lui sert ce splendide trésor?
Sa figure jaunit à réfléchir cet or,
Que pour son héritier, dans quelque cave basse,
Solitaire et craintif, sac sur sac il entasse;
Parmi tous ses palais et toutes ses maisons,

Digitized by Google

Il a choisi pour lui, tu connais ses raisons;
Non la nôtre, la nôtre est par trop somptueuse,
Mais celle qui la suit, pauvre maison honteuse,
Qui, nuit et jour fermée aux regards des vivants,
Ne laisse pénétrer que la pluie et les vents,
Qui vont, pour le glacer, chercher son maître avide
Près du foyer sans flamme, ou dans un lit humide; —
Oh! si quand tu seras, dis-moi, riche à ton tour,
L'Avarice amaigrie, ainsi, venait un jour
Chasser de notre porte, au malheureux continue,
La Pauvreté, que Dieu nous montre à demi nue,
Pour que nous couvrions, à la face des cieux,
Ses habits déchirés d'un manteau précieux!
Alors, mon Fasio, cet or, cet or infâme,
Comme il perdit la sienne aurait perdu notre âme.
Restons pauvres plutôt, et songeons que Jésus
Parmi les indigents a choisi ses élus!

FASIO.

Oh! ne demeure pas sur ce point abusée.
Que Dieu fasse pleuvoir la céleste rosée,
Et, dans le champ ouvert à mes ardents désirs,
Chaque jour fleuriront quelques nouveaux plaisirs.
Demande seulement au ciel qu'il nous envoie
La force de porter une si grande joie.

FRANCESCA.

Mon Fasio, pardonne à mes doutes chagrins;
Jusques à ces plaisirs, que veux-tu! je les crains.
Tu sais, tout séparés que nous sommes du monde,
Quelle est ma jalousie inquiète et profonde!
Oh! que je serais donc plus malheureuse encor
Si tout autour de toi, séduites par ton or,
Je voyais se presser, oh! pensée importune!
Ces femmes dont l'amour!... il en est surtout une!...
Celle-là, Fasio, tu ne le nieras pas,
Je t'ai plus d'une fois rencontré sur ses pas,
La suivant du regard, la saluant du geste...
Oh! cette femme, un jour, me doit être funeste.

FASIO, souriant.

Et quel est ce démon que Dieu prédestina?

FRANCESCA.

Oh! que tu le sais bien; c'est la Maddalena!...

Digitized by Google

Au reste, d'elle à moi je sens la différence,
C'est la plus belle fleur du printemps de Florence!...
Tu l'aimes!...

FASIO.

Francesca, pourquoi veux-tu que, moi...?

FRANCESCA.

On aime, voilà tout, on ne sait pas pourquoi;
On aime sans raison, sans espoir!... On oublie
La fortune, le rang!... L'amour, c'est la folie!...
Oh! ne l'aime jamais, Fasio!

FASIO.

Calme-toi!
J'ai souvent admiré cette femme...

FRANCESCA.

Ah!... tu voi!...

FASIO.

Mais comme l'on admire, en longeant un portique
Dans un jardin ducal, une statue antique,
Une vierge d'amour peinte par Raphaël,
Ou, pendant la nuit pure, une étoile du ciel.

FRANCESCA.

Eh bien, prends en pitié mon fol amour d'épouse;
Vierge, étoile ou statue, hélas! j'en suis jalouse.
Jalouse! car, vois-tu, vierge, elle peut aimer,
Étoile, choir du ciel, et marbre, s'animer!...
Oh! prends pitié de moi, Fasio!...

FASIO.

Sur mon âme,
Tu deviens folle!

(Riant.)

Et moi, n'ai-je pas vu, madame,
Comme si vous tramiez quelque crime d'État,
De quels regards vous suit monsieur le podestat?
Ne l'ai-je pas trouvé vingt fois en tête-à-tête,
Ici même, avec vous, prétextant quelque emplette?
Eh bien, suis-je jaloux? Loin de là! monseigneur,
Toutes les fois qu'il vient, me fait beaucoup d'honneur.

FRANCESCA.

Que tu sais bien, railleur à l'esprit sans scrupule,
Que, de ta part, à toi, la crainte est ridicule:

Digitized by Google

Lorsque la femme éprouve un sentiment vainqueur,
Elle aime, elle!... avec tous les délires du cœur;
Celui qui de son sein souffle la flamme ardente,
Ce n'est plus un enfant de la terre... Imprudente,
Elle en fait un héros, un ange, un immortel,
Et l'adore à genoux comme un Dieu sur l'autel!...
Mais vous qui, pour tromper, avez reçu deux âmes,
Salamandres d'amour qui vivez dans les flammes,
Et dont le cœur, du feu dont il est animé
Brûlant incessamment, n'est jamais consumé;
Oh! comment voulez-vous que nous, femmes chétives,
Pliant au moindre choc, comme un roseau des rives
Lorsque passe sur lui le souffle souverain,
Nous luttions avec vous, hommes au cœur d'airain?
Il faut donc, me traitant comme on traite une femme,
Avoir pitié de moi.

FASIO.

C'est convenu, madame,
Qu'on soit pauvre à jamais, ou riche quelque jour,
On n'aura de regards que pour vous, mon amour.
Au revoir...

(Il l'embrasse.)

FRANCESCA, le reconduisant jusqu'à l'escalier.

A bientôt...

(Fasio descend, Francesca le suit des yeux.

SCÈNE II

FRANCESCA, puis LE PODESTAT.

FRANCESCA.

Ah! je suis plus à l'aise!
J'ai dit à Fasio la crainte qui me pèse!
Il l'a mal combattue; il me semble qu'il n'a
Pas dit qu'il n'aimait point cette Maddalena!...
Oh! que la jalousie est dure conseillère!

LE PODESTAT, entrant.

Salut à Francesca, la belle joaillière!

FRANCESCA, tressaillant.

Ah!...

Digitized by Google

(Se remettant.)

Salut, monseigneur... Quel nocturne attentat
Fait donc sortir sitôt monsieur le podestat?

LE PODESTAT.

Devinez!...

FRANCESCA.

Moi?...

LE PODESTAT.

Sans doute.

FRANCESCA.

Oh! j'en suis incapable,
Si vous ne m'aidez...

LE PODESTAT.

Soit! je cherche un grand coupable...

FRANCESCA.

Vraiment! et qu'a-t-il fait?

LE PODESTAT.

Il m'a ravi mon bien,
Un objet sans lequel le monde ne m'est rien!
Et que, dans le souci jaloux qui m'importune,
Je voudrais racheter de toute ma fortune.

FRANCESCA.

Le croyez-vous ici?

LE PODESTAT.

Sans doute, il est chez vous,
Car cet homme...

FRANCESCA.

Cet homme?

LE PODESTAT.

Eh bien, c'est votre époux

FRANCESCA, faisant la révérence.

On n'est pas plus que vous riche de courtoisie,
Monseigneur!...

LE PODESTAT.

Non, sur Dieu! c'est une frénésie;
Je n'y puis plus tenir... Je vous aime, d'honneur!...

FRANCESCA, passant dans le comptoir.

Vous n'avez pas encor vu, je crois, monseigneur,
Cette aiguière d'argent d'une forme nouvelle?

LE PODESTAT.

Elle est de Fasio?

Digitized by Google

FRANCESCA.

Son bon goût s'y révèle,
N'est-ce pas? le travail en est fait au marteau
Et d'après un dessin d'Andrea del Sarto.
C'est un riche présent, et digne d'un roi mage.

LE PODESTAT.

Oui; mais ce qui m'en plaît surtout, c'est votre image,
Qu'on y voit réfléchie ainsi qu'en un un miroir.

FRANCESCA, reposant l'aiguière et prenant une coupe.

Prenons donc cette coupe où l'on ne peut se voir,
Et rien ne distraira l'amateur de l'artiste ;
Elle est faite, voyez, d'une seule améthyste.

LE PODESTAT.

Vraiment?

FRANCESCA.

Montée en perle, en rubis, en saphir.
Les rubis sont d'Arcot, et les perles d'Ophir.

LE PODESTAT.

Son prix?

FRANCESCA.

Deux cents ducats.

(En ce moment, la Maddalena entre, suivie du comte Lelio; Francesca laisse tomber la coupe, qui se brise.)

LE PODESTAT.

Que faites-vous?

FRANCESCA, chancelant.

C'est elle!
Oh! je me sens mourir...

SCÈNE III

LES MÊMES, LA MADDALENA, LELIO, FASIO.

LA MADDALENA.

N'avez vous point, ma belle,
Quelque bijou nouveau?...

FRANCESCA.

Non, madame.

LA MADDALENA.

Très-bien!
Nos joailliers vraiment ne sont plus bons à rien.

Digitized by Google

Voilà trois jours entiers que nous courons ensemble
Sans trouver un joyau de bon goût.

LELIO.

Que vous semble,
Chère Maddalena, de ces croix?

FRANCESCA.

En bijoux
Tommasello, madame, est plus riche que nous :
Nous, nous vendons surtout des objets plus vulgaires,
Des vases, des hanaps, des coupes, des aiguières.
Nous sommes ciseleurs bien plus que joailliers.

LA MADDALENA.

N'importe, montrez-moi ces croix et ces colliers.

FRANCESCA.

Je crois presque inutile...

LA MADDALENA.

Ah! vous êtes étrange!...
C'est à moi de juger...

LE PODESTAT, s'approchant de la Maddalena et lui baisant la main.

Dieu garde son bel ange!

LA MADDALENA.

Eh! c'est vous, podestat! que faites vous ici?

LE PODESTAT, montrant Francesca.

Je viens pour marchander le bijou que voici.

LA MADDALENA.

Cette femme ?... Ah! vraiment, je n'y prenais pas garde;
Elle n'est pas trop mal, alors qu'on la regarde
Avec attention... Cependant, podestat,
Je le dis franchement, pour un seigneur d'État,
Cet amour est vulgaire et sent la bourgeoisie.

(Elle retourne aux bijoux.)

LELIO, allant au Podestat.

Pardieu! cher podestat, de votre courtoisie
J'attends un grand service.

LE PODESTAT.

Eh! comte Lelio,
Parlez! je suis tout vôtre, en honneur!

LELIO.

Per Dio!
On n'est pas plus charmant, monseigneur, que vous n'êtes!

Digitized by Google

Parmi toutes ces lois que tous les jours vous faites,
Rendez donc quelque jour une certaine loi
Qui manque à notre code, et, pour ma part à moi,
Que je compte appliquer dès qu'elle sera née :
Loi qui force tout oncle à faire, chaque année,
Sous peine du gibet, de la roue ou du feu,
Trente mille ducats de rente à son neveu.

LE PODESTAT.

Notre vieux Grimaldi tient donc toujours fermée
Aux mains comme aux regards sa caisse bien-aimée?

LELIO.

Toujours!

LE PODESTAT.

Hélas! hélas! et quatre fois hélas!
Tout oncle est ainsi fait...

LELIO.

Oui; mais, moi, je suis las
De voir en une cave obscure et solitaire,
Semer ainsi tant d'or qui ne sort pas de terre!

LE PODESTAT.

Bah!... vous retrouverez tout cet or quelque jour.

LELIO.

C'est cela, quand j'aurai cinquante ans à mon tour;
C'est trop tard...

(Fasio paraît au haut de l'escalier.)

LA MADDALENA.

Maintenant, montrez-moi, je vous prie
Autre chose.

FRANCESCA.

C'est tout.

FASIO.

Tu te trompes, chérie...

FRANCESCA.

Fasio!...

FASIO, à la Maddalena.

Nous avons encor quelques bijoux
Dont la matière ou l'œuvre est plus digne de vous.
Je vais vous les chercher.

LA MADDALENA.

Allez!...

Digitized by Google

FRANCESCA, tombant sur un fauteuil.

Sainte Madone,
Prenez pitié de moi! la force m'abandonne.

LE PODESTAT, à part, la regardant.

Ah! nous sommes jalouse, à ce qu'il me paraît?...
On peut tirer un jour parti de ce secret
Que nous dit le regard, au défaut de la bouche;
C'est bien!...

(A Lelio.)

Adieu, cher comte.

(A la Maddalena.)

Adieu, belle farouche.

(Il s'éloigne, rencontre Fasio au fond de la scène et s'arrête.)

Et toi, mon alchimiste aux souhaits enhardis,
Garde-toi d'oublier que, jusqu'en paradis,
Pourvu qu'aux feux du jour sa peau puisse reluire,
Tout serpent atteindra l'Ève qu'il veut séduire,
Surtout, pour l'éblouir, s'il sait montrer encor
Des yeux de diamant et des écailles d'or.

(Il sort.)

SCÈNE IV

LA MADDALENA, FRANCESCA, LELIO, FASIO.

LA MADDALENA.

Eh bien!... nous attendons...

LELIO.

Vite, dépêchons, maître...

FASIO.

Voici quelques bijoux assez beaux pour paraître
Dans les salons du duc Francesco Medici,
Lorsqu'il donne une fête en son palais Pizzi.
Choisissez...

FRANCESCA.

Oh! mon Dieu, que je souffre!

LA MADDALENA.

Cher comte,
Que me conseillez-vous? Dites.

Digitized by Google

LELIO, lui montrant un collier de perles.

Vraiment, j'ai honte
D'être, en un pareil cas, si mauvais conseiller;
Cependant je prendrais, madame, ce collier.

LA MADDALENA, à Fasio.

Venez me l'essayer.

FRANCESCA, à part.

Oh! comme sa main tremble!

FASIO.

Le voici.

LA MADDALENA.

Maintenant, voyons, que vous en semble?

FASIO.

Que monsieur vous donnait des avis imprudents :
A votre cou, la perle est trop près de vos dents.

LA MADDALENA.

Il a raison; tenez, Lelio, je préfère
Ce bandeau de rubis.

(Le regardant.)

Comment se peut-il faire
Qu'on travaille ainsi l'or? Voyez, c'est ravissant.

(Elle le donne à Fasio, et s'assied pour qu'il le lui attache sur la tête.

FRANCESCA.

Oh! je sens vers mon cœur refluer tout mon sang.

LA MADDALENA, à Fasio.

Écartez mes cheveux; c'est cela.

FASIO, regardant l'effet du bandeau.

Sur mon âme,
Cette fois, c'était vous qui vous trompiez, madame :
Ces rubis, pour garder leurs reflets précieux,
Madame, à votre front sont trop près de vos yeux.

LA MADDALENA.

Puisqu'il en est ainsi, choisissez-moi vous-même
Quelque chose de bien.

FASIO.

Prenez ce diadème.
Parmi des cheveux noirs, le diamant reluit
Comme la luciole illuminant la nuit.
Il me fut commandé pour la reine de France;
Que daigne l'accepter la reine de Florence!

Digitized by Google

LA MADDALENA.

Mais envers nos voisins vous êtes déloyal.

FASIO.

Il devait couronner, madame, un front royal :
Il est juste qu'ici cède à votre puissance
Celle-là qui n'était reine que par naissance,
Ainsi que, dans ses vers jusqu'à nous parvenus,
Homère fait céder Junon devant Vénus.

LA MADDALENA, à Lelio.

Comte, cherchez-moi donc, en notre seigneurie,
Plus de gentil parler et de galanterie.

(A Fasio.)

On doit payer fort cher, maître, vos diamants,
Si vous donnez pour rien de pareils compliments.
Ce bandeau me convient, et plus je le regarde,
Plus j'en suis amoureuse : ainsi donc, je le garde.
Passez à mon palais, on vous paiera.

(A Lelio.)

Venez.

LELIO, donnant une bourse à Fasio.

N'en faites rien, mon cher.

(A Fasio, qui la repousse.)

Mais prenez donc.

(Il la jette sur une chaise.)

Tenez.

LA MADDALENA.

Venez-vous ?

LELIO.

Me voici !

(Ils sortent ensemble ; Fasio les reconduit jusqu'à la porte.)

SCÈNE V

FASIO, FRANCESCA.

FRANCESCA, joignant les mains.

Vierge prédestinée,
Ai-je bu mon calice et suis-je pardonnée?

FASIO, revenant.

Qu'as-tu donc, Francesca?

Digitized by Google

FRANCESCA.

Rien... J'ai que j'espérais
Qu'enfin j'allais mourir, tellement je souffrais !

FASIO.

Enfant, faut-il cent fois que je te le redise !
Je vends mes compliments avec ma marchandise.

FRANCESCA.

Oh ! je voudrais te croire, oui...

(Apercevant une épaisse fumée qui sort par l'escalier du laboratoire.)

Qu'est cela, mon Dieu ?

FASIO.

Quoi donc ?

FRANCESCA.

Cette fumée...

FASIO.

Ah ! j'ai mis sur le feu,
Dans un vase d'airain, du plomb et du mercure...
Le soufre qui devait compléter la mixture
Sans doute était placé trop proche du foyer :
La flamme l'aura joint... Cesse de t'effrayer !...
Ce n'est que maintenant que je me le rappelle...

(Fasio descend dans le laboratoire.)

FRANCESCA.

Il avait oublié jusqu'à son or pour elle !...
Seigneur, vous qui guidez vers de plus doux climats
L'oiseau qui ne pourrait supporter nos frimas;
Vous qui des aquilons adoucissez l'haleine,
En faveur de l'agneau dépouillé de sa laine;
Vous qui, pendant l'orage, en aide aux matelots,
Sous la barque fragile aplanissez les flots;
Vous qui savez enfin ce que peut de torture
Souffrir sans succomber votre humble créature;
Contre moi, n'armez pas votre âme de rigueur,
Et mesurez l'épreuve à la force, Seigneur !

FASIO, ressortant.

Francesca, tout va bien, et, si rien ne varie,
Par l'intercession de la vierge Marie,
Demain, jour de la lune et vingt et un du mois,
En qui le nombre sept est accompli trois fois,

Digitized by Google

Dans le vase d'airain que rougit la fournaise,
A mon tour, comme Dieu, j'aurai fait ma genèse.

FRANCESCA

Oh! Fasio, prends garde à la déception.

FASIO.

Non, demain, je suis sûr de la projection.
Je ferai l'œuvre en blanc, d'abord, et puis... Silence!...
C'est le vieux Grimaldi, pas un mot!

SCÈNE VI

LES MÊMES, GRIMALDI.

FASIO, saluant.

Excellence!

GRIMALDI.

Ah! c'est toi?

FASIO.

Monseigneur, d'où vous vient cet émoi?

GRIMALDI.

Ne t'en doutes-tu pas?

FASIO.

Non, sur l'honneur...

GRIMALDI.

Dis-moi,
Quand cesseras-tu donc, pour le bien de ton âme,
Alchimiste maudit, que Lucifer réclame,
De tenter chaque jour quelques nouveaux essais
Qui font mourir de peur tes voisins?

FASIO.

Je ne sais
Ce que vous voulez dire.

GRIMALDI.

Et la fumée obscure,
Qui sortait à l'instant comme une haleine impure,
Par chaque soupirail de la maison, si bien
Qu'on criait dans la rue : « Au feu! » ce n'était rien?

FRANCESCA.

Monseigneur...

GRIMALDI.

C'est à lui que je parle, madame :

Digitized by Google

Vous êtes une digne et respectable femme,
Vous, quoiqu'à vos habits on puisse repocher
Un luxe un peu trop grand, car le velours est cher!
Aussi, vous le voyez, madame, moi, je porte
Du drap.

FASIO.

Et du plus gros même.

GRIMALDI.

Que vous importe,
Monsieur le faiseur d'or?... Je disais donc, cordieu!
Qu'il vous faut à l'instant, maître, vider ce lieu.

FASIO.

Comment?

GRIMALDI.

Je ne veux pas qu'une maison honnête,
Que je reçus de Dieu pour abriter ma tête,
Quelque beau jour sur moi s'écroule tout à coup,
Quand le diable viendra pour te tordre le cou.

FASIO.

Mais je ne puis quitter l'œuvre de la science.

GRIMALDI.

Ah! nous faisons encor quelque autre expérience?
Tant mieux! à la police, en cas-là, je cours!

FASIO.

Monseigneur, seulement, accordez-moi trois jours!

GRIMALDI.

Pas une heure!

FASIO.

Impossible alors...

GRIMALDI.

Dieu vous bénisse!

FRANCESCA.

Mais où donc allez-vous?

GRIMALDI.

Prévenir la justice
Qu'avec tous vos essais et vos combustions
Vous mettez le quartier en révolutions!

FASIO, le retenant.

Monseigneur, on se peut arranger, je suppose.

GRIMALDI, s'éloignant.

Jamais!

Digitized by Google

FASIO.

A prix d'argent...

GRIMALDI, revenant.

Ceci, c'est autre chose;
Que voulez-vous de temps?

FASIO.

Ce que je veux? Trois jours.

GRIMALDI.

Trois jours?

FASIO.

Et je serai riche alors pour toujours!

GRIMALDI.

Combien les paieras-tu?

FASIO.

Quatre ducats par heure!

GRIMALDI, calculant.

Deux cent quatre-vingt-huit ducats pour qu'il demeure
Trois jours de plus ici... Ma foi ! c'est bien payé.

FASIO.

Eh bien, que dites-vous?

(Depuis quelques instants, on voit sortir du laboratoire des lueurs de plus en plus vives.)

GRIMALDI.

Que je suis effrayé
Du danger que je cours!

FASIO.

Je doublerai la somme.

GRIMALDI.

Tenez, mon cher, au fond vous êtes un brave homme!
Et je ne vous veux pas refuser... Écoutez :
Donnez six cents ducats, et pour trois jours restez!...
Mais après ces trois jours...

FASIO.

Il suffit.

FRANCESCA, à part.

Juif infâme!

FASIO, à Francesca.

Compte six cents ducats.

FRANCESCA.

Tu veux...?

Digitized by Google

FASIO.

Compte-les, femme.

FRANCESCA.

Tout ce qui nous restait pour trois jours, Dieu puissant!

FASIO.

Je les eusse achetés, fût-ce au prix de mon sang!

FRANCESCA, lui donnant l'or.

Tiens! tiens!

FASIO, le remettant à Grimaldi.

Voilà!

GRIMALDI.

Songez que je ne vous accorde
Que trois jours, rien que trois...

(On entend dans le laboratoire une explosion terrible.)

A moi!...

FASIO.

Miséricorde!
Le vase s'est brisé par la force du feu!

GRIMALDI, à part, s'élançant hors de la chambre.

Mon trésor !...

FASIO, se précipitant dans le laboratoire, et repoussant Francesca, qui veut l'y suivre.

Reste là.

FRANCESCA, tombant à genoux.

Protégez-nous, grand Dieu!

ACTE DEUXIÈME

Une salle basse et voûtée, dans laquelle sont rassemblés des draps de brocart, des tapisseries, des dressoirs avec de la vaisselle d'argent, de vieux tableaux, des armures, etc. Une porte au fond, avec trois marches indiquant un escalier supérieur; une porte à droite, donnant dans un caveau.

SCÈNE PREMIÈRE

FASIO, seul, poussant une porte latérale, à droite, peinte comme le mur dans lequel elle est cachée. Il tient une torche à la main, et examine la serrure que le plâtre enlevé par l'explosion a découverte.

Oui, la commotion a retenti si forte,

Digitized by Google

Qu'elle a de mon côté démasqué cette porte
Sans doute qu'autrefois un seul maître creusa
Ce souterrain, qu'ensuite un autre divisa;
Puis, un jour, supprimant cette commune entrée,
Par un troisième enfin la porte fut murée,
Et, de ce moment-là jusqu'à cette heure-ci,
Resta pour tous les yeux masquée et close ainsi.
Oh! de quelle terreur il eût été la proie,
Si notre vieux voisin eût connu cette voie,
Et s'il eût su qu'un jour un coup inattendu
Devait me révéler ce passage perdu!
Je suis pour une fois curieux, sur mon âme,
D'entrer secrètement dans ce repaire infâme,
Où, filtrant goutte à goutte et se changeant en or,
Les pleurs de l'indigent font au riche un trésor;
Où chaque objet divers accuse, en son langage,
L'antre de l'usurier et du prêteur sur gage.
Ici vient la noblesse, ainsi qu'en ses tombeaux,
De sa splendeur éteinte enterrer les lambeaux.
Voici de vieux portraits et de nobles armures,
Des instruments plaintifs dont les tristes murmures
S'éveillent chaque fois que la porte, en grinçant,
Donne passage au maître avare qui descend,
Comme une ombre vouée à ces voûtes funèbres,
Compter furtivement son or dans les ténèbres.
Au reste, pour la chose on a choisi le lieu;
Le sanctuaire en tout est digne de son dieu!
C'est un cercle qui mène à l'infernal empire,
Et l'air qu'en haletant la poitrine y respire
Semble cet air que Dante au séjour des tourments,
Trouva plein de sanglots et de gémissements.
Pourquoi, dans certains lieux, les mauvaises pensées
Viennent-elles au cœur se heurter plus pressées
Qu'au voyageur perdu dans un sombre réduit
Ne viennent se heurter les oiseaux de la nuit?

(Il écoute.)

Pourquoi dans ces caveaux est-ce que je frissonne?
N'ai-je point entendu?... Non, ce n'était personne;
Je m'étais trompé... Rien!... C'est bizarre! Pourquoi
Ai-je ainsi peur de tout? C'est que j'ai peur de moi;

(Il abaisse sa torche et éclaire une trappe.)

Digitized by Google

C'est que, comme un mineur, j'ai sous les pieds la veine
De cet or poursuivi d'une recherche vaine;
C'est que, pour un remords à risquer, désormais
Je n'ai qu'à me baisser et suis riche à jamais.
Oh! je le disais bien, il est des lieux étranges
Dont pourrait la vapeur ternir l'âme des anges.
Rentrons vite.

(Écoutant.)

Mais non, je ne me trompais pas;
Le bruit est plus distinct: c'est bien un bruit de pas!

(Il éteint sa torche contre terre.)

Le laboureur sans doute à sa grange rapporte
Sa moisson d'aujourd'hui.

(Tâtant le mur.)

Mais où donc est la porte?
Il me semble pourtant... oui... non... quelle était là.
Grand Dieu! mais cette porte... Il entre, le voilà!

(Il se cache derrière une tapisserie.)

SCÈNE II

FASIO, caché; GRIMALDI.

GRIMALDI entre lentement, tire une lanterne de dessous son manteau, regarde, du seuil, de tous les côtés; puis il vient lentement jusqu'à la trappe, détache une clef de son cou, ouvre le couvercle, et éclaire avec sa lanterne les sacs que renferme la cachette.

Tout va bien. Cette cave est profonde et muette,
Et je ne sais pourquoi toujours je m'inquiète.

(Regardant son or, et y ajoutant un nouveau sac.)

Oh! nul ne peut savoir ce tourment abhorré
D'un corps qui vit ainsi de l'âme séparé.
Que ne puis-je en ce lieu transporter ma demeure,
Pour ne pas te quitter, mon or, d'un jour, d'une heure,
D'un instant! Ce matin, quand cette fusion
Chez le sorcier maudit a fait explosion,
Oui, j'ai cru que sonnait la minute fatale,
Et je suis accouru, plus tremblant et plus pâle
Que si j'étais déjà trépassé. Rien encor,
Heureusement... C'est bien!

Digitized by Google

FASIO, à part.

Que d'or! mon Dieu, que d'or!

SCÈNE III

FASIO, caché; GRIMALDI, fermant sa cachette; LELIO, ouvrant doucement la porte du fond.

LELIO.

Commençons tout d'abord par fermer cette porte.
Bon! le chêne est épais et la serrure est forte.

FASIO, l'apercevant.

Que va-t-il se passer? J'ai le cœur plein d'effroi!

LELIO, de la porte.

Ne vous dérangez pas, mon cher oncle; c'est moi.

GRIMALDI, se retournant avec terreur.

Malheureux! malheureux! ici que viens-tu faire?

LELIO.

Mon Dieu, n'ayez pas peur; je viens parler d'affaire?

GRIMALDI.

Remontons alors!

LELIO, le retenant.

Point... Nous sommes bien ici!

GRIMALDI.

Que veux-tu donc alors? Parle vite.

LELIO.

Voici!
Mon oncle, vous avez été jeune, peut-être?

GRIMALDI.

Jamais, monsieur! jamais!

LELIO.

Ah! vous auriez pu l'être!
Pardon, si mon erreur vous a désobligé:
Mais je suis jeune, moi, c'est un malheur que j'ai.
Or, quoique l'ignorant par votre expérience,
Mon oncle, vous savez, tout au moins par science,
Que cet âge qu'il faut, las! que nous subissions,
Est pour nous malheureux celui des passions!
Donc, en ces passions aux chances hasardeuses,
J'ai choisi, par bonheur pour moi, les plus coûteuses!
Les femmes et le jeu!... Si bien, Dieu soit loué,

Digitized by Google

Que j'ai, depuis un mois, tant aimé, tant joué,
Tant rencontré de cœurs et de tapis avides,
Que de nos usuriers tous les coffres sont vides,
Et qu'il faut bien enfin que je m'adresse à vous,
Mon oncle, le plus riche et le plus dur de tous!
Car vous êtes le seul, voyez la préférence!
Qui ne m'ayez jamais rien prêté dans Florence!
Exécutez-vous donc, mon oncle noblement;
Il faut que toute chose ait son commencement.

GRIMALDI.

Malheureux! peux-tu bien me parler de la sorte?

LELIO.

D'autant plus que vraiment la somme n'est pas forte!
Et que, pour m'obliger en ce douloureux cas,
Je vous en tiendrai quitte avec mille ducats.

GRIMALDI.

Où veux-tu que je prenne une pareille somme?

LELIO.

Tenez, mon oncle, au fond vous êtes un brave homme.

GRIMALDI.

Jamais je n'eus tant d'or en mes mains, je te dis!

LELIO.

Écoutez! je paierai les intérêts à dix!

GRIMALDI.

Mais, hélas! je suis pauvre.

LELIO.

A quinze, — à vingt, — à trente!

GRIMALDI.

Mais tu n'entends donc pas? Je te jure...

LELIO.

A quarante!
Ah! c'est un taux légal.

GRIMALDI.

Non!

LELIO

Mon oncle!...

GRIMALDI.

A quoi bon?

LELIO.

Vous me refusez?

GRIMALDI.

Oui.

Digitized by Google

LELIO.

Vous ne voulez pas?

GRIMALDI.

Non.

LELIO.

Je vous ai, jusqu'ici, parlé comme un jeune homme,
Mais je vais maintenant, mon oncle, en gentilhomme,
Vous parler sagement, avec calme et raison.
Mon oncle, pour l'honneur de votre vieux blason,
Que mon père a gardé pur de toutes ces taches
Qu'aux leurs font de nos jours tant de vils et de lâches,
Songez que me voilà, pour dettes, sur le point
D'être arrêté! Voyons, vous ne souffrirez point
Que moi, votre neveu, moi, noble, enfin moi, comte,
Faute de quelque argent, je souffre cette honte!
Faites cela pour vous, si ce n'est pas pour moi.

GRIMALDI.

Mais la chose, en tout point, ne regarde que toi.

LELIO.

Eh! oui, c'est sur moi seul que doit tomber la peine;
Mais le mépris, mon oncle!... Oh! par pudeur humaine!
Non?... Soit; seulement, hier, j'ai chez le duc, au jeu,
Engagé ma parole à défaut d'un enjeu.
Je dois cinq cents ducats : donnez-moi cette somme
Que j'ai loyalement perdue en gentilhomme,
Et mon honneur est sauf. Alors, comme ils pourront,
De ma personne, après, mes juifs s'arrangeront.

GRIMALDI.

Vous êtes fou!

LELIO.

Prenez pitié de ma folie!
Pour ces cinq cents ducats, voyez, je vous supplie,
Mon oncle! que vous fait cette misère-là?

GRIMALDI.

Pas un! pas moitié d'un!...

LELIO.

Ah! c'est comme cela!
Eh bien, pour rendre alors ma demande efficace,
Je vais vous raconter un conte de Boccace!

GRIMALDI.

Oh! je n'ai pas le temps de l'entendre!

Digitized by Google

LELIO, le retenant.

Restez!
Et, sans en perdre un mot, au contraire, écoutez!

GRIMALDI.

Quoi ! tu veux par la force... ? Ah! je ne puis le croire!

LELIO, d'une voix ferme.

Je veux, je vous l'ai dit, vous conter une histoire
L'histoire d'un oncle et d'un neveu... Voilà tout!
Mais vous l'écouterez de l'un à l'autre bout!

GRIMALDI.

Où veut-il en venir?

FASIO, caché.

Quelle chose s'apprête?

LELIO.

La scène est en Espagne. Une famille honnête
Demeurait à Séville; elle se composait
D'une mere et d'un fils en bas âge : on disait
Qu'un homme était encor de la même famille,
Demeurant outre mer, seul et sans fils ni fille...
Qui, pour tout Dieu jamais n'ayant connu que l'or,
Par le prêt et l'usure engraissait un trésor.
Or, il advint, un jour, que des fièvres mortelles
Passèrent sur l'Espagne en secouant leurs ailes;
La mère, qu'on citait comme sainte en tout lieu,
A l'âge de trente ans fut appelée à Dieu,
Et laissa, pour descendre en un sépulcre avide,
Son enfant au berceau près de sa couche vide!
Hélas! le pauvre enfant, si petit qu'il était,
Avait déjà compris que sa mère emportait
Le bonheur avec elle, et, dans sa peine amère,
Sans cesse, en bégayant, redemandait sa mère,
Sa mère qu'à cette heure il se rappelle encor
Comme un ange entrevu dans un nuage d'or!...
Il suivait donc déjà la douloureuse voie,
Lorqu'un jour, s'abattant comme un oiseau de proie,
L'oncle arriva soudain, et sans être attendu.
Serres, meubles, maison, tout fut bientôt vendu...
Puis le vautour reprit sa course vers son aire,
Emportant la fortune et l'enfant dans sa serre!...
Cependant, de retour, l'avare ne dit pas
Qu'il avait à l'enfant deux cent mille ducats:

Digitized by Google

De sorte que l'enfant grandit et devint homme
Sans qu'il lui fût jamais parlé de cette somme.
Pourtant, comme on savait qu'il devait, quelque jour,
A la mort de son oncle, être riche à son tour,
L'argent ne manqua point d'abord à ses caprices;
Si bien que ses défauts bientôt se firent vices;
Car aucun n'était là qui le prît par la main,
Pour remettre ses pas en un meilleur chemin!
Enfin, le sort voulut, soit propice ou contraire,
Que se tarît un jour cette veine usuraire;
De sorte qu'au milieu de son luxe indigent,
Le neveu tout à coup se trouva sans argent.
Ce fut dans ce temps-là qu'il apprit de Séville
Que sa naissance était loin d'être pauvre et vile,
Et que ses premiers jours aux splendides rayons
Étaient des souvenirs et non des visions!
Alors il résolut de tenter l'aventure :
Il savait que son oncle en une cave obscure
Entassait tout cet or, qu'il tirait à la fois
Du peuple, des marchands, des nobles et des rois.
Car il prêtait à tous, étendant son système
Du fer de la charrue à l'or du diadème!
Donc, il ne perdit plus ce cher oncle des yeux!
Et bientôt il le vit, marchant silencieux,
Écoutant si ses pas n'éveillaient pas dans l'ombre
Un indiscret écho, sous une voûte sombre
Disparaître, fermant, au bout d'un corridor,
Une porte de fer, celle de son trésor!
Trois jours fit le neveu sa garde accoutumée,
Et trois jours il trouva la porte refermée
Lorsqu'il voulut l'ouvrir pour descendre après lui!
Bref, il désespérait presque, lorsque, aujourd'hui,
Soit oubli, soit terreur, quelle que soit la cause,
Enfin il a trouvé cette porte mal close...

GRIMALDI, faisant un mouvement.

Imprudent que je suis!...

LELIO, l'arrêtant.

Nous touchons à la fin!
Un peu de patience!...

FASIO, caché.

Ah! je comprends enfin!

Digitized by Google

LELIO.

Il ferma cette porte, et dans la nuit profonde
Descendit lentement en cherchant la seconde,
La trouva; puis, songeant qu'en ces occasions
On ne prenait jamais trop de précautions,
Il fit de celle-ci comme de la première :
Là, celui qu'il cherchait, à la pâle lumière
De sa lanterne sourde, à même d'un trésor,
Jusqu'au coude trempait ses bras maigris dans l'or!
Ils étaient seuls, aucun n'était là pour entendre,
Et, sans rien demander, le plus fort pouvait prendre.
Eh bien, cet homme altier, comme un roseau plia;
Ainsi qu'un faible enfant, il pria, supplia...
Cherchant dans ce cadavre une fibre sensible;
Mais ce fut vainement, l'oncle fut inflexible...
Alors, se relevant comme un serpent roulé
Que l'on a trop longtemps d'un pied d'airain foulé,
Le jeune homme à son tour, d'une mortelle étreinte,
Dit, serrant le vieillard pâle et muet de crainte :
« Mon oncle, à mon honneur vous avez fait défaut;
Ce n'est plus maintenant mille ducats qu'il faut,
Pour prolonger d'un jour ma splendeur éphémère;
C'est l'héritage entier que me laissa ma mère! »

GRIMALDI.

Ta mère n'avait rien!

LELIO.

Mon oncle, sans remords,
Songez-y!... vous mentez à la face des morts.

GRIMALDI, reculant.

Par quel serment, quel saint, quel Dieu, te jurerai-je?

LELIO, marchant à lui.

Mensonge, je te dis!... mensonge et sacrilége,
Vieillard! rends-moi cet or auquel tu sais mes droits!

GRIMALDI.

Jamais!...

LELIO.

Vieillard!...

GRIMALDI.

Jamais! plutôt mourir cent fois!

Digitized by Google

LELIO.

Mon Dieu!... Retenez-nous sur le bord de l'abîme!
Mon bien?...

GRIMALDI, cherchant à fuir.

Jamais! jamais!

LELIO.

Ah! je ferai le crime!
Une dernière fois, mon bien?... ou ce poignard...

GRIMALDI, dans le caveau voisin.

A l'aide!... j'y consens!

LELIO.

Maintenant, c'est trop tard.

GRIMALDI, expirant.

Ah!

FASIO, cherchant une épée pour le secourir.

Quelque arme!...

(Il s'élance vers le caveau; puis, n'entendant plus rien, il s'arrête tout à coup.)

Il est mort!...

Pause d'un instant; levant les bras et les yeux au ciel.)

Que Dieu juge leur cause!

(Il s'enveloppe de son manteau et se cache derrière un pilier; après un instant, Lelio sort du caveau, en ferme la porte derrière lui, rentre en scène pâle et muet, chancelle, s'appuie un instant au pilier en face de celui où est caché Fasio, puis va lentement à la trappe, s'agenouille, met la clef dans la serrure; mais, dans le trouble où il est, il ne peut parvenir à l'ouvrir. Pendant ce temps-là, Fasio s'approche lentement, enveloppé de son manteau, s'arrête derrière Lelio, regarde ses tentatives inutiles; puis, au bout d'un instant, lui posant la main sur l'épaule, lui dit avec tranquillité.)

Je vais vous montrer, moi, comment s'ouvre la chose!

(Lelio se relève vivement, tirant du même mouvement son épée; Fasio laisse tomber son manteau et se montre, calme, froid et prêt à tout, appuyé sur la sienne.)

LELIO.

Ah! Fasio!...

FASIO.

Lui-même!... oui, comte Lelio.

LELIO.

Fasio!...

(Regardant autour de lui.)

Mais comment en ce lieu, Fasio?

Digitized by Google

FASIO, montrant la porte du fond.

Vous êtes entré, vous, comte, par cette porte...

(Montrant la porte latérale.)

Moi, par celle-ci.

LELIO.

Donc, nous sommes deux ? N'importe !
Il était, sur mon âme, assez riche pour deux !
Et plutôt que risquer un combat hasardeux,
Si tu m'en crois...

FASIO.

Eh bien?

LELIO.

De ce trésor funeste,
Quand j'aurai pris ma part, tu garderas le reste.

FASIO.

Votre part ?

LELIO.

Oui, ma part. N'as-tu pas entendu
Que mon bien par cet homme avait été vendu
Deux cent mille ducats, et que de cette somme
Il me frustra? Eh bien, je puis en gentilhomme
Faire de mon poignard le glaive de la loi ;
Mais je ne vole pas même un voleur !

FASIO.

Ni moi !

LELIO.

Ah !

FASIO.

Ma position diffère de la vôtre,
D'ailleurs, et l'on ne peut régler l'une sur l'autre.
Cet homme comme à vous ne tenait pas mon bien
Et, ne m'ayant rien pris, ne doit me rendre rien.
Un hasard m'a conduit sous ces voûtes funèbres,
Où, malgré moi, j'ai vu, caché dans les ténèbres,
Un spectacle terrible, et dont je n'oublierais
Pas le moindre détail, quand même je vivrais
Jusqu'au jour où, tirés ensemble de l'abîme,
Paraîtront devant Dieu meurtrier et victime !
Mais, comte, ce secret...

Digitized by Google

(Il frappe sa poitrine.)

Est là, dans son tombeau,
Et j'ai soufflé dessus comme sur un flambeau.

LELIO.

Me le jurerais-tu?

FASIO.

Comte, je vous le jure!
Et que je sois damné si je deviens parjure.
Maintenant, monseigneur, je me retire, adieu;
Je n'ai rien vu : la chose est entre vous et Dieu!

LELIO.

Tu ne fais pas ici, mon maître, en homme sage.
Crois-moi, retiens plutôt la fortune au passage;
Comme je ne prendrai que ce qui m'était dû,
Le trésor presque entier alors sera perdu!
Soit qu'il reste enterré dans cette cave sombre,
Soit que, suivant les pas du meurtrier dans l'ombre,
La justice, en ce point moins sévère que toi,
Hérite de la part dont je ne veux pas, moi,
Et que, de mon plein gré, librement je te donne!

FASIO, faisant un mouvement pour se retirer.

Je vais prier le ciel, afin qu'il vous pardonne!

LELIO, le retenant.

Arrête, pauvre fou!... N'as-tu donc point assez
De ta creuse alchimie aux secrets insensés?

(Ouvrant la trappe.)

Regarde si jamais tes sciences étranges
De pareilles moissons ont enrichi tes granges!
Où donc est le creuset où germe un tel trésor?

FASIO.

Oh! ne me tente pas, démon, avec ton or!

LELIO.

Mais, au lieu de cette âme incertaine et commune,
Prends donc enfin un cœur grand comme ta fortune.
Vois, elle t'offre plus que tu n'avais rêvé;
Tu cherchais le grand œuvre, eh bien, tu l'as trouvé.
Donc, que le ciel en paix, mon maître, te maintienne!

(Il emporte le manteau plein d'or.)

Adieu! voilà ma part!...

Digitized by Google

(Lui montrant ce qui reste.)

Et toi, voilà la tienne!

(Il sort.)

SCÈNE IV

FASIO, suivant Lelio.

Monseigneur! monseigneur! est-ce que vous partez,
Me laissant seul ici?... Restez, comte, restez!

(On entend Lelio qui referme la serrure en dehors; Fasio reste un instant incertain; puis, à son tour, il pousse les verrous en dedans.)

Eh bien, que votre vœu, monseigneur, s'accomplisse.
Au lieu d'un confident, vous avez un complice.
A moi cet or, à moi!...

FRANCESCA, dans le laboratoire.

Fasio!

FASIO, tressaillant.

Qui va là?

FRANCESCA, se rapprochant toujours.

Fasio! Fasio!

(Ouvrant la porte.)

Fasio!

FASIO, s'élançant vers elle.

Me voilà!

SCÈNE V

FASIO, FRANCESCA.

FRANCESCA.

Qu'est-il donc arrivé?

FASIO.

Francesca, sois heureuse!

FRANCESCA.

Oh! tu me dis cela d'une voix sombre et creuse!

FASIO.

C'est que je doute encor d'un bonheur trop nouveau!

FRANCESCA.

Qu'est-ce que cette porte, et quel est ce caveau?

Digitized by Google

(Voulant rentrer.)

Oh! Fasio, j'ai peur!

FASIO.

Ne crains rien, bien-aimée!
Cette porte... c'était une porte fermée
Qui s'est rouverte à la commotion...

FRANCESCA.

Oui, bien!
Mais ce caveau, dis-moi...

FASIO.

Francesca, ne crains rien...

(Il veut la conduire vers le trésor.)

FRANCESCA.

Oh! je n'ose avancer!

FASIO, regardant autour de lui avec une crainte mal dissimulée.

As-tu peur des fantômes?

FRANCESCA.

Ce caveau, ce caveau?...

FASIO.

C'est le séjour des gnomes.
Et ces fils de la terre aux cœurs intéressés
Apportent en ces lieux leurs richesses...

FRANCESCA.

Assez!
Par pitié, Fasio, pas de mots inutiles!

FASIO.

Eh bien, ici sans doute, en nos guerres civiles,
Quelque proscrit cacha, tout près de s'exiler,
Le trésor qu'un hasard vient de me révéler!

FRANCESCA.

Mais ce proscrit, dis-moi, ne peut-il reparaître?

FASIO.

Ne crains rien, Francesca, ce trésor est sans maître;
Si bien que ce trésor...

FRANCESCA, cherchant.

Mais où donc est-il?

FASIO, s'éclairant avec la lanterne.

Voi!

FRANCESCA.

Dieu!

Digitized by Google

FASIO.

Ce trésor !

FRANCESCA.

Eh bien ?

FASIO.

Ce trésor, c'est à moi !

ACTE TROISIÈME

Un riche palais.

SCÈNE PREMIÈRE

FRANCESCA, au milieu de l'appartement; FASIO, debout à la porte.

FRANCESCA, s'adressant à plusieurs Valets.

Vous avez entendu ?

(Les Valets s'inclinent et sortent.)

FASIO.

La reine de la fête
A-t-elle tout réglé pour qu'elle soit parfaite ?

FRANCESCA, allant à lui.

J'ai fait ce que j'ai pu pour conserver joyeux
Tes yeux, vivant miroir où sans cesse mes yeux
Cherchent les sentiments que ton cœur leur renvoie,
Pour pleurer à tes pleurs ou sourire à ta joie !

FASIO.

Eh bien, ma Francesca, vous voyez qu'à présent
La richesse n'est point un fardeau si pesant ;
Qu'on fait en peu de jours le noble apprentissage
De laisser échapper un ordre à son passage ;
Que la pauvre maison cède au riche palais ;
Qu'on est plus promptement servi par vingt valets,
Et que l'on peut porter une robe lamée
Sans en être moins belle, et surtout moins aimée !

FRANCESCA.

Oui, je vois tout cela, mon adoré seigneur ;

Digitized by Google

Et pourtant j'ai gardé ma crainte au fond du cœur;
Car je ne craignais pas cet or pour l'or lui-même,
Mais pour tous les malheurs dont je le vois l'emblème.
Oui, ce palais est beau, ces valets sont nombreux!
Oui, ces habits dorés couvrent un cœur heureux.
Cependant...

FASIO.

Eh bien, quoi?

FRANCESCA.

Cependant... je soupire;
Il me semble toujours que contre nous conspire
Cet ennemi de Dieu, dont le pouvoir fatal
Embellit tout chemin qui mène vers le mal.
Les beaux jours sont restés dans la pauvre demeure!
Tu me parlais d'amour, n'est-ce pas, tout à l'heure?
Eh bien, ces mots charmants, ils m'ont paru moins doux,
Parce qu'en les disant, ami, tu disais *vous!*
Dans notre humble maison, à la tenture noire,
Jadis, lorsque, sortant de ton laboratoire,
Tu me voyais l'œil triste et le front abattu,
Souviens-t'en, Fasio, tu me disais : « Qu'as-tu? »

FASIO.

Oui; mais l'or, sous lequel tu crois que tout s'efface,
Peut respecter le fond en changeant la surface:
Il est une étiquette, aux riches de rigueur,
Dont le pauvre s'exempte au profit du bonheur!
Je le sais, et je sais encor que nul n'envie
L'heureuse pauvreté qui peut voiler sa vie,
Et n'a de ce bonheur qu'elle cache avec soin,
Qu'elle pour confidente, et que Dieu pour témoin;
Mais je n'ignore pas que, dès que la fortune
A tiré son élu de la foule commune,
On voit, autour de lui, comme des loups rôdants,
Les envieux sourire en lui montrant les dents!
L'avertissant tout bas que leur meute assidue,
Ainsi que font les loups d'une brebis perdue,
Déchirerait soudain tout imprudent bonheur
Qu'il laisserait sortir un instant de son cœur!
Donc, à ces envieux dont la foule nous presse,
Ne pouvant, Francesca, cacher notre richesse,
Il faut, du moins, voiler notre bonheur d'époux;

Digitized by Google

Comme des étrangers, nous dire, en parlant : *vous!*
Il faut, pour qu'on nous croie ennuyés et maussades,
Nous montrer l'un sans l'autre aux bals, aux promenades;
Aux deux bouts du palais avoir, séparément,
Chacun notre service et notre appartement.
Ainsi nous dérobons à ce souffle d'envie
Qui poursuit les heureux, une part de la vie,
Où nul œil indiscret jamais ne nous suivra,
Et que comme l'Éden un ange gardera!
Puis, si, malgré les soins que nous prenons d'avance,
De l'horizon vers nous un nuage s'avance,
Mon souffle et mes baisers bientôt écarteront
L'ombre qu'il jetterait en passant sur ton front;
Et j'aurai toujours soin que l'orage s'enfuie,
Sans que versent tes yeux une goutte de pluie.

FRANCESCA.

Oh! que ta douce voix connaît bien, Fasio,
Comme on endort mon cœur!

UN VALET, annonçant.

Le comte Lelio!

FASIO.

Allez; et dans ce lieu, si vous doutez encore,
Revenez promptement sous les habits de Laure;
Car, toujours désireux, ainsi qu'au premier jour,
Pétrarque attend ici son beau laurier d'amour!

(A Lelio.)

Salut, comte!

SCÈNE II

LELIO, FASIO.

LELIO, à Francesca, qui se retire.

Salut!

(Francesca sort; Lelio s'approche.)

Bonjour, mon noble orfévre...

(Il regarde autour de lui.)

Ah! nous ne trempons pas le bout de notre lèvre,
A ce qu'il nous paraît, dans la coupe du sort;
Mais nous buvons à même!... et buvons à plein bord!
Cela me fait plaisir, et je vous félicite;

Digitized by Google

Car je ne vous fis pas plus tôt cette visite,
Craignant tout le contraire! Il n'en est rien! tant mieux!
J'aime les cœurs contents et les esprits joyeux!

FASIO.

Monseigneur!

LELIO.

Oui, je sais, ainsi que tout Florence,
Que l'alchimie enfin, comblant ton espérance,
Du grand œuvre a pour toi retrouvé le trésor,
Et qu'ainsi que Dieu fait les cailloux, tu fais l'or!
Eh bien, mon cher ami, c'est une bonne affaire...
Fais de l'or! Fasio, tu n'en saurais trop faire,
Tant aux flammes du jeu l'or fond vite! et pareil
A la neige fondant aux flammes du soleil!

FASIO.

Comte, pardonnez-moi; mais c'est vraiment folie,
Si vous faites moitié de tout ce qu'on publie!
Il me revient de vous un récit effrayant;
Et vous vivez, dit-on, comme un roi d'Orient.
C'est bien; mais, eussiez-vous le trésor moins précaire
Du prince de Bagdad ou du soudan du Caire,
En y puisant ainsi d'une prodigue main,
Vous en verriez le fond entre hier et demain!

LELIO.

Par le ciel, Fasio, tu parles en prophète!
Mais qu'importe le temps que doit durer la fête,
Si, comblant nos souhaits, de son cours radieux
La splendeur inouïe émerveille nos yeux!...
Mieux vaut qu'être un feu pâle et qui n'a rien à craindre,
Briller comme un soleil un seul jour, et s'éteindre;
Et puis, d'ailleurs, cet or répugne à ma vertu...
Cet or vient de l'enfer, et me brûle!... entends-tu?

FASIO.

Oui, j'entends, comte.

LELIO.

Eh bien, il me faut des journées
Pleines de temps perdu, d'heures désordonnées;
Des meutes, des chevaux, des maîtresses, des bruits!
Oui, voilà ce qu'il faut à mes jours!... Pour mes nuits,
Elles veulent bien plus, tant elles marchent lentes:

Digitized by Google

Que les fouette le jeu de ses verges brûlantes !
Mais ce qu'il faut surtout à mes nuits, à mes jours,
C'est la clarté du ciel, ou des flambeaux... toujours !..,
Car, si je demeurais un seul instant dans l'ombre,
Il me semblerait voir, vers l'angle le plus sombre,
Me montrant de son doigt une blessure au flanc,
Un spectre se dresser dans son linceul sanglant !
Tu vois que la raison pour moi serait folie;
Donc, mieux vaut être fou !... car, étant fou, j'oublie !

FASIO.

Mais ne craignez-vous pas qu'il ne vienne un moment
Où chacun se demande, et cela justement,
En voyant Lelio mener si folle vie,
D'où lui vient tant d'argent qu'au duc il fait envie?
Puis, une fois lancé sur ce chemin nouveau,
Qu'on ne s'arrête enfin qu'à ce fatal caveau
Où l'on retrouverait, montrant aussi sa plaie,
Le corps de celui-là dont l'ombre vous effraie?

LELIO.

Fasio ! tu pourrais peut-être avoir raison,
Si je n'allais plus vite encor que le soupçon.
Parti du haut du mont où demeure la foule,
Oh ! je ne descends plus sur sa pente, j'y roule !
Or, avant qu'elle ait pu de moi se rapprocher,
Je me serai brisé contre quelque rocher.

FASIO.

Comte, que dites-vous?

LELIO.

Je dis que cette vie
Ne mérite qu'on l'aime et surtout qu'on l'envie,
Qu'autant que le plaisir d'une prodigue main
Couvrira de ses fleurs les ronces du chemin.
Or, les fleurs du plaisir, c'est l'or qui les octroie :
Plus d'or, plus de bonheur ! plus d'amour, plus de joie !
Un désert où, tout nu, pour retarder sa fin,
L'un lutte avec le froid, et l'autre avec la faim.
Oh ! ce n'est pas ainsi, j'en jure sur mon âme,
Poussé par la misère en quelque mare infâme,
Après avoir vogue sous un soleil si beau,
Qu'à moitié de son cours sombrera mon vaisseau;

Digitized by Google

Oui, quand, pour satisfaire à mon ardeur avide,
De mon dernier ducat mon coffre sera vide,
Mon voyage ici-bas sera clos et parfait.
Un coffre vide! eh bien, c'est un cercueil tout fait!

FASIO.

Vous vous tuerez, comte?

LELIO, tranquillement.

Oui.

FASIO.

Vous êtes en délire.

LELIO.

C'est comme j'ai l'honneur, mon cher, de te le dire!
D'avance, seulement, je ne décide rien,
Et je balance encor sur le choix du moyen.
Mais, le jour arrivé, j'aurai trois portes prêtes:
L'Arno, fleuve au doux nom, chanté par les poëtes,
Qui, lorsqu'on le choisit pour éteindre un flambeau,
Offre tout à la fois la mort et le tombeau;
Nos poisons, autrefois renfermés dans Florence,
Mais dont les Médicis ont enrichi la France,
Et qui sont si parfaits, que, sans mal, sans effort,
Celui qui les a pris meurt en croyant qu'il dort;
Enfin de ces poignards dont la trempe est si fine,
Qu'on n'a qu'à les poser, je crois, sur sa poitrine,
Puis qu'ils entrent tout seuls, et si profondément,
Que la victime tombe et meurt en un moment.

FASIO.

Comment pareille idée est-elle à vous venue?

LELIO.

Oh! depuis bien longtemps, c'est chose convenue!
Et je ne sais comment d'un nuage pareil
J'ai pu, même un instant, obscurcir ton soleil!
D'ailleurs, j'étais ici venu pour autre chose.
Mon cher, c'est merveilleux, depuis qu'on te suppose
Possesseur du secret, hélas! trouvé par moi,
Vrai! c'est à qui fera connaissance avec toi!
Et, pas plus tard qu'hier, une femme charmante,
Que le même désir, il me paraît, tourmente,
M'a dit: « Si je ne vais demain chez Fasio,
Je me brouille avec vous, monseigneur Lelio. »
J'ai rempli mon message: accepte ou bien refuse,

Digitized by Google

Je ne demande pas, mon cher, même une excuse !
La dame étant l'objet d'un amour fort ancien,
Auquel je ne tiens plus que par... ma foi, par rien.

FASIO.

Point. Amenez ici, comte, qui bon vous semble;
En sommes-nous venus à nous gêner ensemble ?
Vous savez, seulement, pour plus de liberté,
Que le masque est la loi dont nul n'est excepté.
Maintenant, amenez votre belle inconnue,
Et, quelle qu'elle soit, elle est la bienvenue.

(Paraissent, au fond, Aldini, Spada et Raffaello.)

LELIO.

Je te laisse jouir de toute ta grandeur.

FASIO.

Comment ?

LELIO, lui montrant les trois jeunes gens.

Regarde. Un fat, un poëte, un flatteur !
C'est une cour, mon cher, et cour des plus parfaites.

(Il sort.)

SCÈNE III

FASIO, ALDINI, SPADA, RAFFAELLO.

ALDINI.

Salut à Fasio, le noble roi des fêtes !
Alchimiste puissant dont l'art fait aujourd'hui
De l'or ainsi que Dieu, mais qui, plus grand que lui,
Loin qu'au centre du monde, avare, il le dérobe,
Magnifique, l'étend sur la face du globe !

FASIO.

Excusez l'embarras que me cause, seigneur,
Alors qu'il vient de vous, un tel excès d'honneur !
A l'humble orfévre encor ces mots semblent étranges.
Je suis riche d'hier et peu fait aux louanges.

SPADA.

Tu l'as dit, Fasio, voilà, riche d'hier ;
Eh bien, à ton habit cela se voit, mon cher.
Je ne suis point flatteur, moi qu'au contraire on flatte;
Mais que diable fais-tu d'une robe écarlate ?
Voilà bientôt, mon cher, plus d'un siècle écoulé,
Que l'on n'en porte plus que pour être brûlé.

Digitized by Google

Tiens, veux-tu d'une mode élégante et nouvelle?
Elle vient de Venise...

(Montrant son costume.)

Et voici le modèle.

FASIO.

Je ne me soustrais pas à votre royauté,
Sire; mais j'espérais que Votre Majesté
Adoucirait ces lois qu'elle rend en tétrarque,
En songeant que ma robe est celle de Pétrarque.

SPADA.

Pitoyable raison! mon cher, en général,
Le poëte a le tort de s'habiller fort mal.
Cela, j'en ai grand'peur, tient aux gens qu'il fréquente.

(Lui montrant Raffaello.)

Tiens, regarde plutôt, la preuve est éloquente!

FASIO.

Vous m'êtes présenté d'une étrange façon,
Seigneur Raffaello; n'importe! ma maison
De vous avoir reçu se tient fort honorée.
Auriez-vous oublié votre lyre dorée?
Ce serait un oubli douloureux, sur ma foi,
Pour tous, seigneur poëte, et plus encor pour moi!

RAFFAELLO.

O très-puissant seigneur, quelle lyre insensée
Pourrait, en son orgueil, concevoir la pensée
De chanter sur un ton digne de son objet
Un homme tel que vous? Pour un pareil sujet,
Il faudrait, en naissant, avoir de quelque fée
Reçu l'âme du Dante et la lyre d'Orphée.

FASIO.

Ah! fi, Raffaello! s'il est, hors de l'Éden,
Quelque coin virginal du terrestre jardin
Où ne doit pas pousser, parmi l'herbe fleurie,
Cette plante des cours qu'on nomme flatterie,
Poëte, c'est, crois-moi, dans le cœur inspiré
Que de son saint amour la Muse a consacré.
Celui qui doit du beau faire sa seule règle
Aura-t-il donc de Dieu reçu des ailes d'aigle
Pour aller, de soi-même oubliant le respect,
S'abattre, vil corbeau, sur un fumier infect?

Digitized by Google

A ton manteau de roi faire une telle tache,
C'est vil, Raffaello ! Raffaello, c'est lâche !

RAFFAELLO.

O merci, Fasio, de me parler ainsi ;
Mais tu m'excuseras ! Oh ! pardon et merci !
Car c'est l'orgueil des grands qui fait notre bassesse ;
Ils veulent à leurs pieds nous voir courbés sans cesse,
Parce qu'humiliant leurs regards orgueilleux,
Quand nous nous relevons, notre front touche aux cieux.
Oui, c'est la mort de l'art et de la poésie,
Qu'il nous faille verser cette fade ambroisie
Au riche qui toujours croit la payer trop cher,
Et qui nourrit la Muse avec un pain amer !
Mais pour l'âme que l'or n'a point encor flétrie,
Mais pour le cœur qui bat au nom de la patrie,
Mystérieux écho des vieilles libertés,
Le poëte a des chants plus nobles... Écoutez.

Quelle main vengeresse, ô superbe Italie,
A fait choir le bandeau de ta tête avilie ?...
Où sont tes aigles d'or,
Que le soleil levant saluait sur l'Euphrate,
Et qui, dans la Bretagne, au couchant écarlate,
Étincelaient encor !

Reine des nations, quelle chute est la tienne !
Qui t'a faite pareille à l'esclave chrétienne,
Que des bourreaux armés
Ont liée au poteau dans un amphithéâtre,
Et qui pour elle voit autour d'elle combattre
Des lions affamés ?

Hélas ! hélas ! c'est toi qui t'es mise à toi-même
La couronne d'épine au lieu du diadème ;
Et de tes passions
C'est toi qui, sans pitié te forgeant une chaîne,
Te fis esclave, et vins à ton poteau de chêne
T'exposer aux lions !

O vous à qui la gloire au front mit une étoile,
Vous dont la main fait vivre et le marbre et la toile,
Hommes élus du ciel,
Priez votre Jésus, sublime Michel-Ange,
Et vous votre Marie, ô beau peintre au nom d'ange,
O divin Raphaël !

Digitized by Google

Et vous, poëtes saints à l'âme ardente et rare,
Exilé de Florence et captif de Ferrare;
O Dante! ô Tasse! ô vous
Que votre âge a proscrits et que notre âge honore,
L'un avec Béatrix, l'autre avec Léonore,
Priez à deux genoux.

Priez incessamment, priez pour l'Italie,
Qu'ont ses propres enfants, vivante, ensevelie...
Priez, cœurs pleins de foi!
Afin qu'au jour caché, que l'avenir prépare,
Vienne la liberté, comme Christ à Lazare,
Lui dire : « Lève-toi! »

(On commence à entrer.)

FASIO.

Dieu bénisse cette heure et la fasse prochaine!
Tenez, Raffaello, conservez cette chaîne,
Si bas qu'en soit le prix, en mémoire de nous.
Et maintenant on vient; messeigneurs, masquez-vous.

SCÈNE IV

LES MÊMES, FRANCESCA.

FRANCESCA, à Fasio.

Fasio, que dit-on? que, par vous invitée,
La Maddalena doit... elle s'en est vantée,
Venir ici ce soir?

FASIO, à part.

Ah! serait-ce elle...?

FRANCESCA.

Eh bien?

FASIO, à part.

Qu'amène Lelio?

FRANCESCA.

Vous ne répondez rien?

FASIO.

Mais comment voulez-vous, dites, que je réponde?
Ces salons, ces jardins se remplissent de monde;
Sans être convié, quelqu'un ne peut-il pas
Passer inaperçu?

FRANCESCA.

Certes; mais, dans ce cas,

Digitized by Google

Il faut, dès que l'on sait qu'au milieu d'une fête,
Une pareille insulte à la pudeur est faite,
Découvrir le coupable et...

FASIO.

Francesca, je croi
Que ce serait par trop de fatigue pour toi,
Si, prise tout à coup d'un caprice fantasque,
Il te fallait chercher un nom sous chaque masque.
Laisse donc, Francesca, crois-moi, cela vaut mieux,
Cette nuit de plaisir suivre son cours joyeux,
Sans plus t'inquiéter si, parmi cette foule,
Fleuve capricieux qui sous nos yeux s'écoule,
Battu des passions, il est un flot obscur
Qui du ciel a cessé de réfléchir l'azur.

FRANCESCA, à part.

Elle est ici!

FASIO.

Messieurs, excusez, je vous prie.

LE PODESTAT, entrant.

Bonjour, maître!

FASIO.

Salut à Votre Seigneurie.
Je lui reprocherai de venir un peu tard.

LE PODESTAT.

C'est vrai, Ma Seigneurie est d'une heure en retard.

FASIO.

C'est ce dont je me plains.

LE PODESTAT.

Ah! je n'ai pu mieux faire.
Le duc m'a retenu pour une sotte affaire.
Il paraît qu'à propos de ce vieux Grimaldi,
On s'inquiète...

FASIO.

Vrai?... Serait-ce trop hardi
Que de vous demander d'où vient l'inquiétude

LE PODESTAT.

Voilà... Depuis longtemps, il avait l'habitude
D'aller tous les matins chez un de ses amis.

FASIO.

Je ne lui connaissais, moi, que des ennemis.

Digitized by Google

LE PODESTAT.

Eh bien, voilà huit jours que notre vieil avare
Chez l'autre n'a paru.

FASIO.

Tiens! la chose est bizarre!

LE PODESTAT.

Si bien que tu comprends, cher ami, que le duc,
Sachant que le bonhomme était vieux et caduc,
A peur qu'en sa maison, qu'il habitait sans suite,
Il ne soit dans un coin mort d'une mort subite!...
Voilà le seul motif de mon retard, d'honneur.
Eh bien, suis-je excusé?...

FASIO.

Vous l'êtes, monseigneur.

(Lelio et la Maddalena entrent masqués.)

LE PODESTAT.

Mais sais-tu que vraiment cette fête est divine?

(Regardant Lelio et la Maddalena.)

Quel est ce Raphaël avec sa Fornarine

FASIO.

Je n'en sais rien.

LE PODESTAT.

Vraiment?

FASIO.

Non.

LE PODESTAT.

Est-ce Aurelio,
Le conseiller du duc?... Eh! mais c'est Lelio.

LELIO, au Podestat, en lui tendant la main.

Pardieu! vous me tirez d'un embarras extrême!
Qui diable irait chercher un magistrat suprême
Sous l'habit d'un sorcier, lorsque c'est son état
De les brûler?

LA MADDALENA.

Salut, monsieur le podestat!

FASIO.

Dieu! cette voix!...

LE PODESTAT.

Salut, ma belle Transtévère...

(Essayant de soulever le masque.)

Peut-on...?

Digitized by Google

LA MADDALENA, lui frappant les doigts de son éventail.

On ne peut pas.

LE PODESTAT.

Ah ! nous sommes sévère.

LA MADDALENA.

Très-sévère.

LE PODESTAT, saluant et se retirant.

En ce cas, madame...

LA MADDALENA, après avoir salué.

Lelio,
Est-ce là, dites-moi, le seigneur Fasio?

FASIO.

Lui-même.

LA MADDALENA, à Fasio.

De vous voir je suis vraiment charmée.
Je vous connais, seigneur, par votre renommée;
Mais ce n'est plus assez, maintenant qu'il n'est bruit
Que de votre art magique et de ce qu'il produit...
Ainsi donc, vous saurez, seigneur, que je m'attache
Pour toute la soirée à vous.

LELIO.

Point; je me fâche.
Que lui voulez-vous donc demander de si près?

LA MADDALENA.

Comment on fait de l'or, pour vous le dire après.

LELIO, abandonnant son bras.

En faveur du motif, la chose est accordée.

(Fasio prend le bras de la Maddalena; Lelio lui dit à demi-voix.)

D'un caprice pour vous je la crois possédée.
En ce cas, monseigneur, remerciez le sort...
Et ne vous gênez pas pour moi... Vous auriez tort

LE PODESTAT, qui est resté au fond, appuyé contre une colonne, arrêtant Lelio au passage.

Où courez-vous ainsi?

LELIO.

Je cours à quelque table
Où je puisse, mon cher, jouer un jeu du diable!
Venez-vous avec moi?

LE PODESTAT.

Non pas, je reste ici;
Je joue un autre jeu.

Digitized by Google

LELIO.

Bonne chance !

LE PODESTAT.

Merci.

(Francesca paraît à la porte à droite du spectateur, et, voyant une femme au bras de son mari, s'arrête.)

LA MADDALENA.

Croiriez-vous que j'espère, en mon orgueil étrange,
Que vous savez mon nom?

FASIO.

Je sais tous les noms d'ange !...
Ah! vous croyez pouvoir naître ainsi dans le ciel,
Avoir été là-haut Zéphon ou Gabriel;
Puis, afin d'accomplir je ne sais quel mystère,
Changeant ce nom divin contre un nom de la terre,
Un jour, nous apparaître ici-bas, espérant
De rester inconnue en vous transfigurant?
C'est par trop oublier que nous avons une âme
Qui vient du même ciel d'où vous venez, madame.
Quant à moi, je n'ai pas un instant hésité
A reconnaître en vous votre divinité.
Donc, je tombe à vos pieds, malgré vos airs modestes,
Et je baise le bout de vos ailes célestes.

LA MADDALENA.

Le ciel vous a doué d'un sens par trop subtil
Pour qu'on vous cache rien.

FRANCESCA, à part.

A qui donc parle-t-il?

FASIO.

Voulez-vous faire un tour en cette galerie?

LA MADDALENA.

Mais avec grand plaisir... Menez-moi, je vous prie.

(Ils sortent par la porte à gauche du spectateur.)

FRANCESCA.

Mais non, c'est impossible!... et je me trompe...

LE PODESTAT, s'avançant et se démasquant.

Non.
Vous ne vous trompez pas.

FRANCESCA.

Ici, dans ma maison?

Digitized by Google

LE PODESTAT.

Ici même !

FRANCESCA.

Au mépris des droits de la famille,
Ici ! près du berceau dans lequel dort ma fille !
Ils n'auraient point osé me faire cet affront !

LE PODESTAT.

En doutez-vous encor? Regardez à son front !

(Fasio et la Maddalena reparaissent dans la galerie du fond, allant de gauche à droite.)

FRANCESCA.

A son front? Vous voulez dire ce diadème,
N'est-ce pas?

LE PODESTAT.

Les voici, venez !

FRANCESCA.

C'est elle-même !
Je l'avais reconnue, allez, du premier coup.

(La Maddalena et Fasio entrent en scène par la porte du fond; le Podestat et Francesca se tiennent dans l'angle à gauche.)

LA MADDALENA.

Cela fait son éloge, et le vôtre surtout !
Un tel amour doit rendre une ville orgueilleuse.
Florence est la cité sainte et miraculeuse.

FASIO.

Vous ne connaissez point, madame, Francesca :
C'est un cœur virginal à qui rien ne manqua
Pour vivre saintement dans une humble fortune,
Mais que le monde effraie et le luxe importune.

LA MADDALENA.

Oh ! je ne vous dis pas le contraire, vraiment :
Vous êtes, monseigneur, bon juge en diamant.
Assez donc sur ce point, et parlons d'autre chose.
Vous avez connaissance, au moins je le suppose,
Du décret qu'à rendu le grand-duc ces jours-ci ?

FASIO.

Non.

LA MADDALENA.

Vraiment?

FASIO.

Sur l'honneur; quel est-il ?

Digitized by Google

LA MADDALENA.

Le voici :
Par nous défense est faite à tout amant fidèle
D'employer dans ses vers le mot de *tourterelle*.
Un homme en sa constance ayant vaincu l'oiseau,
Au lieu de *tourterelle*, on dira *Fasio*.

FASIO.

C'est la première fois que, pour ma pénitence,
J'entends par une femme accuser la constance.

LA MADDALENA.

Ne dites pas cela : je ne l'accuse point,
Et vous veux, monseigneur, détromper sur ce point.
Lorsqu'un homme possède un trésor aussi rare,
Il n'est point étonnant que, pareil à l'avare,
Nuit et jour, ardemment il le couve des yeux,
Et ne voie après lui rien de plus précieux.
Seulement, monseigneur, je regrette en mon âme,
Regrets bien naturels dans le cœur d'une femme
En voyant tant d'amour, que ne m'ait pas encor
Un avare pareil prise pour son trésor.

FASIO.

Eh bien, vous me quittez?

LA MADDALENA.

Oui, cet amour extrême
Me touche et me fait faire un retour sur moi-même;
Vous ne me verrez plus.

FASIO.

Ne plus vous voir, grand Dieu!

LA MADDALENA.

Oui, c'en est fait, je veux au monde dire adieu.

FASIO.

Et quel est le couvent où vos fautes divines
Vont chercher leur pardon?

LA MADDALENA.

Celui des Ursulines.

FASIO.

Vous allez prononcer d'indissolubles vœux?
Vous allez aux ciseaux livrer ces beaux cheveux
Dont un seul eût suffi, telle est notre faiblesse,
Pour nous conduire tous à votre suite en lesse?

Digitized by Google

Oh ! vous n'en ferez rien, car on aura surpris
Votre religion.

LA MADDALENA.

Non, c'est un parti pris.

FASIO.

Et quel chagrin subit, quelle douleur profonde
A donc jeté son crêpe entre vous et le monde?
Sans indiscrétion, pourrait-on le savoir ?

LA MADDALENA.

Hélas ! c'est, monseigneur, un amour sans espoir.

FASIO.

Comment?

LA MADDALENA.

Par un valet voulez-vous faire dire
Au comte Lelio que, pour me reconduire,
Je l'attends?

FASIO.

Quoi ! déjà ?

LA MADDALENA.

Faites.

FASIO.

J'obéis.

LA MADDALENA.

Bien.

FASIO, revenant à elle.

Ce projet me confond, et je n'y comprends rien.
Un amour sans espoir, dites-vous? Sur mon âme,
De ma crédulité vous vous raillez, madame.

LA MADDALENA.

Non, c'est la vérité : je n'ai plus de salut
Que dans un cloître saint ! Vous savez ce que lut,
Aux portes de l'enfer, l'exilé de Florence :
« Vous qui passez le seuil, laissez-y l'espérance. »
Eh bien, cette légende, elle veut dire, hélas !
Que l'enfer est partout où l'espoir n'entre pas.
Or, n'ayant plus d'espoir, l'enfer est dans mon âme,
Et je vais prier Dieu d'en éteindre la flamme.

FASIO.

Et qui vous fit venir au cœur ce doute amer,
Que l'on pourrait vous voir et ne pas vous aimer?
Oh ! vous, madame, vous, si charmante et si belle...

Digitized by Google

Vous, dans le monde entier, trouver un cœur rebelle?
Vous, vivante statue au suave contour,
Pour qui tout jusqu'au marbre a des regards d'amour,
Vous dédaignée?... Oh! non, impossible! un Dieu même
Mettrait à vos genoux sa puissance suprême,
S'il croyait vous fléchir par un tel abandon.
Oh! demeurez sans masque.

LA MADDALENA.

Oui, vous avez raison;
Il cacherait trop tard la rougeur de ma joue.

LE VALET.

Le comte Lelio fait répondre qu'il joue.

FASIO, joyeux.

Ah!

LA MADDALENA.

Vous voyez pour moi jusqu'où va le dédain!
Qu'il vienne seulement pour me donner la main
Jusques à ma litière; il sait, m'ayant conduite,
Que je suis dans ce bal sans valets et sans suite.

FASIO.

De tout concilier je vous offre un moyen.
Prenez mon bras, madame...

LA MADDALENA.

Allons, il le faut bien.

(Ils sortent par la porte à droite du spectateur.)

LE PODESTAT, à Francesca.

Mais, vraiment, tout ceci n'est que galanterie!

FRANCESCA.

Allez me le chercher, monseigneur, je vous prie.

LE PODESTAT.

J'y vais!

FRANCESCA.

J'attends ici

(Le Podestat sort.)

Pardon, mon Dieu! pardon!
Si, me plaignant parfois d'un frivole abandon,
Comme pour un malheur, dans nos jours de misère,
Je vous ai quelquefois adressé ma prière:
Je croyais pour si peu que l'on pouvait mourir;
Car je ne savais pas ce qu'on nomme souffrir.

Digitized by Google

Cette douleur par moi jusqu'alors incomprise,
Depuis une heure, hélas ! vous me l'avez apprise,
Et ce qu'on peut souffrir d'un réel abandon,
Je le sais maintenant. Pardon, mon Dieu! pardon!

SCÈNE V

FRANCESCA, FASIO, LE PODESTAT, qui reste au fond.

FASIO.

Me voici, Francesca; qu'avez-vous à me dire?

FRANCESCA.

C'est vous enfin!

FASIO.

C'est moi; je m'empresse à souscrire
Au désir que tu m'as fait transmettre.

FRANCESCA.

C'est bien!

FASIO.

Qu'as-tu donc, Francesca? Tu trembles!

FRANCESCA.

Je n'ai rien!

FASIO.

Si tu n'as rien, comment alors es-tu si pâle?

FRANCESCA.

Vous aviez tout à l'heure, au bras, dans cette salle,
Une femme masquée?

FASIO.

Oui.

FRANCESCA.

Savez-vous son nom?

FASIO.

Non, je ne le sais pas.

FRANCESCA.

Non?

FASIO.

Je vous dis que non!

FRANCESCA.

Eh bien, je le sais, moi; voulez-vous le connaître?

FASIO.

Alors, excepté vous, nul ne le sait, peut-être.

Digitized by Google

FRANCESCA.

Vous mentez, Fasio; cette Fornarina,
Vous le savez bien, vous! c'est la Maddalena.

FASIO.

Eh bien, après?

FRANCESCA.

Après?

FASIO.

Oui! quand ce serait-elle?

FRANCESCA.

Fasio! vous savez quelle crainte mortelle,
Dès l'heure où je la vis, cette femme toujours
Comme un voile de deuil jeta sur nos amours.
Vous savez qu'elle était, me poursuivant sans trêves,
Un démon à mes jours, un fantôme à mes rêves!
Vous savez que son nom devant moi prononcé
Allait frapper mon cœur, ainsi qu'un fer glacé,
Et vous savez encor que, si sur quelque place
Le hasard nous poussait toutes deux face à face,
Je reculais soudain plus pâle que celui
Qui voit sortir de terre un spectre devant lui :
Vous saviez tout cela? car ma voix et mes larmes
Vous ont redit cent fois mes jalouses alarmes,
Et pourtant sans pitié, Fasio, c'est bien mal,
Vous avez invité cette femme à ce bal!

FASIO.

Vous vous trompez.

FRANCESCA.

Comment?

FASIO.

Cette femme est venue
Conduite par quelqu'un. Je ne l'ai reconnue
Que trop tard.

FRANCESCA.

Ah! tant mieux! Puisqu'il en est ainsi,
Vous ne souffrirez pas qu'elle demeure ici,
Et vous la chasserez, comme une courtisane
Qui souille un temple saint de son aspect profane;
Car le toit d'une épouse est un temple écarté
Où, debout sur le seuil, veille la Chasteté!

Digitized by Google

FASIO.

Chasser quelqu'un qui vient chez moi? Sur ma parole,
Ou vous n'y songez pas, ou vous devenez folle.

FRANCESCA.

Hélas! vous l'avez dit! Oui, Fasio, je crois
Que je deviens vraiment folle, pour cette fois;
Car mon front est brûlant, mon sang bout, et ma lèvre
Tremble, en vous le disant, d'une effroyable fièvre?
Oui, plutôt que vous voir entre ses bras maudits,
J'aime mieux vous voir mort, oui, mort! je vous le dis.
Je suis, songez-y bien, de ces Italiennes,
Constantes en amours, mais terribles en haines,
Que le ciel fit sans doute en un jour de courroux;
Car, pour vaincre l'ardeur de nos transports jaloux,
Il ne nous donna point la patience sainte,
Et notre miel d'amour tourne vite en absinthe.
Hâte-toi donc, crois-moi, de souscrire à mes vœux,
En chassant cette femme! Entends-tu? je le veux!

FASIO.

Tu le veux!... Et c'est toi qui parles de la sorte?
La douce Francesca veut!... Très-bien, je supporte
Ces mots en souvenir de nos jours d'autrefois...
Mais qu'ils aient été dits pour la dernière fois!
Et puis j'ajouterai que vous y preniez garde,
Que je me lasse enfin d'être sous votre garde,
Que je suis homme et libre, et maître dans ce lieu!

FRANCESCA.

Et moi, je répondrai que j'avais, devant Dieu,
Reçu de votre foi cet anneau pour otage;
Que vous avez juré de m'aimer sans partage,
Aux pieds des saints autels, et qu'à votre serment
Vous mentez aujourd'hui, monseigneur, lâchement!
Donc, puisque le parjure est chose si légère,
Choisissez de la femme ou bien de l'étrangère.
Je le sais, monseigneur, le choix est hasardeux;
Mais nous ne pouvons pas rester toutes les deux!

FASIO.

Assez, madame, assez... Voyez! on nous écoute...
Demain, il sera temps.

FRANCESCA.

Demain!

Digitized by Google

FASIO.

Eh! oui, sans doute!
Tout ce que vous voudrez demain.

FRANCESCA.

Non, c'est ce soir.
Fasio, regardez mes pleurs, mon désespoir!
Fasio! ce n'est point une folle querelle
Que je viens vous chercher! non, l'heure est solennelle;
Car c'est l'heure qui doit briser ou réunir,
Et d'un même passé faire un double avenir.
Fasio, si chez vous cette femme demeure
Un seul instant de plus, Fasio, que je meure,
Si de votre maison ce n'est pas moi qui sors.
Quand je n'y serai plus, eh bien, eh bien, alors,
Vous pourrez recevoir ici qui bon vous semble!
Mais cette femme et moi... jamais... jamais ensemble!

FASIO.

Vous êtes la maîtresse... Ainsi donc, agissez
Librement.

FRANCESCA.

Songez donc...

FASIO, sortant.

Assez, madame, assez!

FRANCESCA, après une pause.

Prends garde, Fasio, qu'au feu de sa colère
Dieu ne brûle le toit qui couvre l'adultère.

(Elle s'éloigne.)

LE PODESTAT.

Que vois-je! Francesca quittant seule ce lieu?

FRANCESCA, du haut du perron.

Fasio, Fasio! tu m'as chassée... Adieu!...

Digitized by Google

ACTE QUATRIÈME

Le laboratoire de Fasio; à peu près le même caveau que celui qu'on a vu au deuxième acte, plus une cheminée, des instruments d'alchimie. Une fenêtre grillée par laquelle pénètre un rayon de lune. Au deuxième plan, à gauche, un grand escalier venant du magasin. Au premier plan, à droite, la porte conduisant au caveau de Grimaldi et gardant toutes les traces de l'explosion.

—

SCÈNE PREMIÈRE

FRANCESCA, seule, descendant l'escalier, tenant à la main une torche.

Tout est dit, j'ai manqué de forces pour l'épreuve...
Et, mon mari vivant, voilà que je suis veuve!
Voilà que, comme s'il était dans le cercueil
Son amour expiré va m'habiller de deuil!
Quand de cette maison la porte s'est rouverte,
Mon ancienne existence à mes yeux s'est offerte,
Comme un fantôme aimé, pâle mais toujours beau,
A qui Dieu permettrait de sortir du tombeau.
En approchant du seuil, je me suis inclinée,
Car c'est là qu'il m'aima pendant toute une année;
Puis, seule, j'ai revu le logis déserté,
L'horloge marquant l'heure où nous l'avons quitté,
Le volet entr'ouvert et battu par les brises,
Le lit enveloppé de ses courtines grises;
Et j'ai, de ma douleur consolée à demi,
Reconnu chaque objet pour un ancien ami.
Puis j'ai voulu revoir tout ce qui m'a perdue;
Dans ce caveau fatal me voilà descendue.
Je vous y trouve encor, ô noirs creusets de fer,
Instruments tentateurs inventés par l'enfer,
Nourrissant son esprit d'une folle espérance;
C'est vous qui m'avez fait ma première souffrance,
Et pourtant jusqu'ici mon cœur vous a cherchés:
Vous m'êtes presque chers, sa main vous a touchés!
Oui, voilà les fourneaux éteints auprès de l'âtre,
La fenêtre par où de son rayon bleuâtre,
Tandis que j'espérais un avenir meilleur,

Digitized by Google

La lune visitait le nocturne veilleur.
Hélas! cet avenir que je crus tutélaire,
Il est venu, mon Dieu, conduit par ta colère;
Et le même rayon me voit au désespoir,
Assise au même siége où lui venait s'asseoir...
Tandis que, seule ici, je l'appelle et je pleure,
Ah! que fait-il là-bas dans sa riche demeure?
Sans doute, à cette femme il a déjà vingt fois
Comme il me le disait, avec sa douce voix,
Redit qu'elle est son bien et son bonheur suprême;
Qu'il ne m'aimait pas, moi; que c'est elle qui l'aime!
Ah! mon Dieu! qu'ai-je fait pour tant souffrir? Mais non...
Peut-être qu'au contraire il prononce mon nom...
Qu'il s'aperçoit déjà que je manque à sa vie;
Qu'en me voyant sortir, de loin il m'a suivie!
Et qu'il vient...

(S'arrêtant et écoutant avec anxiété.)

Pardonnez, mon Dieu! j'entends des pas,
On s'approche...

(Un homme, enveloppé d'un manteau, paraît au haut de l'escalier.)

Quelqu'un! je ne me trompais pas.
Un homme! Fasio! mon Fasio! mon âme!

SCÈNE II

FRANCESCA, LE PODESTAT.

LE PODESTAT, laissant tomber son manteau.

Ce n'est point Fasio; vous vous trompez, madame!

FRANCESCA.

Oh! qui donc êtes-vous?

LE PODESTAT.

Un homme dont les yeux
Connaissent ce que vaut le trésor précieux
Que Fasio dédaigne en son indifférence.

(Il descend l'escalier.)

Je suis, après le duc, le premier de Florence.

FRANCESCA.

Le podestat! Seigneur, que voulez-vous de moi?
Oh! ne m'approchez pas...

Digitized by Google

LE PODESTAT.

D'où vous vient cet effroi ?
Et comment à ce point craignez-vous la venue
D'un amant jusqu'ici si plein de retenue ?

FRANCESCA.

Pourquoi m'avoir suivie, et pourquoi dans la nuit
Venez-vous ?... Pas un pas, ou j'appelle !

LE PODESTAT.

Ah ! du bruit !
Madame, pardonnez, je venais pour vous dire
Que la Maddalena...

(Il fait un pas pour se retirer.)

FRANCESCA, faisant un pas en avant.

Parlez !

LE PODESTAT.

Je me retire,
Dès lors que mon aspect vous fait si grande peur.

FRANCESCA.

Je n'ai plus peur de rien... Vous disiez, monseigneur,
Que la Maddalena... ? Parlez donc ! que fait-elle ?

LE PODESTAT.

C'est trop au sérieux prendre une bagatelle.

FRANCESCA.

De grâce, monseigneur...

LE PODESTAT,

Parce que Fasio,
Remplaçant pour ce soir le comte Lelio,
A reconduit chez elle une femme sans suite...

FRANCESCA.

Ah ! vous n'avez pas dit qu'il l'avait reconduite ?

LE PODESTAT.

Je l'ai dit; car c'est vrai.

FRANCESCA.

Quoi ! chez elle ?

LE PODESTAT.

Oui, vraiment !

FRANCESCA.

Vous vous êtes, seigneur, trompé certainement;
Sans doute qu'il l'aura menée à sa litière :
Voilà tout !

Digitized by Google

LE PODESTAT.

Non, madame, il a fait route entière.

FRANCESCA.

Je n'en crois pas un mot.

LE PODESTAT.

Le fait est avéré;
D'ailleurs, ce n'est point tout : chez elle il est entré.

FRANCESCA.

Cette fois, monseigneur, l'imposture est trop forte.

LE PODESTAT.

J'ai vu pour eux s'ouvrir et se fermer la porte.
Est-ce clair maintenant?

FRANCESCA.

Monseigneur! monseigneur!
Vous raillez, n'est-ce pas?

LE PODESTAT.

Je l'ai vu, sur l'honneur!

FRANCESCA.

Oh! Fasio! toi, toi, pour une telle femme,
Trahir ta Francesca! Fasio, c'est infâme!
Si c'était pour quelqu'un qui pût t'aimer, hélas!
Mais elle! monseigneur, elle ne l'aime pas.
Comme tout cœur vénal et toute âme commune,
Ce qu'elle aime de lui, c'est sa seule fortune.
Mais que, cette fortune, il la perde aujourd'hui,
Cette femme demain passera près de lui,
Sans que son œil glacé se détourne ou s'abaisse
Sur l'amant qu'en ses bras à cette heure elle presse.

LE PODESTAT.

Oh! je ne doute pas un instant de ceci.

FRANCESCA.

N'est-ce pas, monseigneur, vous le croyez aussi,
Qu'en perdant sa fortune un instant possédée,
Mon Fasio vers moi reviendrait?...

(Portant ses deux mains à son front.)

Quelle idée!

LE PODESTAT.

Qu'avez-vous?

FRANCESCA.

O mon Dieu! je ne sais si l'éclair

Digitized by Google

Luit, descendant du ciel ou montant de l'enfer!
N'importe, je suivrai cette lumière fauve,
Mon Dieu! qu'elle me perde ou bien qu'elle me sauve!

LE PODESTAT.

Parlez donc.

FRANCESCA.

Est-il vrai, monsieur le podestat,
Que tout trésor sans maître appartienne à l'État?

LE PODESTAT.

Sans doute...

FRANCESCA.

Écoutez-moi...

LE PODESTAT.

Vous pâlissez..

FRANCESCA.

N'importe!
Écoutez-moi toujours.

(Il veut avancer un siége.)

Oh! non, non!... je suis forte.
On croit que Fasio, n'est-ce pas, fait de l'or?...
Il a d'un exilé retrouvé le trésor,
Un trésor oublié... sans maître, sans maîtresse;
Et c'est de ce trésor que lui vient sa richesse.
Eh bien, vous comprenez... ce trésor qu'il retient,
Puisqu'il était sans maître, à l'État appartient.

LE PODESTAT.

Avez-vous une preuve?

FRANCESCA.

Une preuve?

LE PODESTAT.

Sans doute!

FRANCESCA, arrachant la torche du pilier où elle l'avait fixée.

Prenez cette lumière...

(Ouvrant la porte du caveau.)

Entrez sous cette voûte;
Et vous trouverez tout, tout dans le même lieu,
Des meubles, des tableaux, une trappe au milieu...
La trappe où, renfermé, dormait cet or infâme,
Et dont il est sorti, pour perdre un jour mon âme.
Allez! examinez chaque chose de près;

Digitized by Google

Et nous verrons s'il faut d'autres preuves après !

(Le Podestat entre dans le caveau.)

Mon Dieu ! pardonnez-moi, j'ai fait peut être un crime,
Mais, tombée où je suis, presque au bas de l'abîme,
Hélas ! au plus profond, afin de ne pas choir,
Je me suis retenue à mon dernier espoir.
Pauvre, il était à moi... Meure donc sa richesse,
Qui seule lui donna palais, amis, maîtresse !...
Et vers l'humble maison quand, pauvre, il reviendra,
A genoux sur le seuil, il me retrouvera.

LE PODESTAT, rentrant pâle et très-agité.

Madame !

FRANCESCA.

Eh bien, la preuve était-elle certaine?

LE PODESTAT.

Si certaine, qu'il faut qu'à l'instant on l'amène !

FRANCESCA.

L'amener à l'instant?... Monseigneur, en ce cas,
Près d'elle, cette nuit, il ne restera pas.
Oh ! courez, monseigneur, sans perdre une seconde !
Courez !

LE PODESTAT.

Mais où trouver quelqu'un qui me seconde?
Il me faut des soldats !

FRANCESCA, étendant la main.

Entendez-vous ce bruit?

LE PODESTAT.

Quel est-il?

FRANCESCA.

C'est celui de la garde de nuit !
Oh ! courez, monseigneur ! c'est Dieu qui vous l'envoie.

(Le Podestat monte l'escalier.)

Et puis, en l'arrêtant, accordez-moi la joie
Qu'à cette courtisane ils disent, vos soldats,
Que c'est moi qui lui prends son amant dans ses bras...
M'entendez-vous?...

(Le Podestat disparaît.)

Le ciel pour une même épreuve
Nous gardait : comme moi, maintenant elle est veuve.
Sans doute, ils sont partis, et vont, en se hâtant,

Digitized by Google

A ce palais maudit être dans un instant,
Et, le ciel soit béni, les surprendre avant même
Qu'il ait eu le loisir de lui dire qu'il l'aime!...
Oh! ce sera pour eux un moment singulier,
Alors qu'ils entendront des pas dans l'escalier,
Qu'ils se retourneront et qu'ils verront la porte
S'ouvrir donnant passage à l'étrange cohorte!...
Que ne suis-je présente à leur dernier adieu!
Comme j'en rirais!... ah!

(Elle commence un éclat de rire qu'elle achève en sanglotant.)

Que je souffre, mon Dieu!

(Elle jette ses bras autour de la colonne; pendant ce moment de silence, le Podestat redescend; Francesca l'aperçoit et dit.)

Est-ce fini?

LE PODESTAT, très-gravement.

Non! mais, tandis que la justice
A l'égard du coupable accomplit son office,
Je viens vous dire, à vous, qu'il vaudra mieux, je crois,
Que vous quittiez ce lieu que d'y rester.

FRANCESCA.

Pourquoi?

LE PODESTAT.

C'est qu'il va se passer, du moins, je le suppose,
Ici, dans un instant, madame, quelque chose
Que vous étiez bien loin de croire, assurément,
Quand vous m'avez parlé de ce trésor...

FRANCESCA.

Comment?
Qu'est-ce donc?

LE PODESTAT.

Je ne puis, madame, vous le dire;
Mais peut-être allez-vous bien tristement maudire
L'heure où vous avez cru que Dieu, comme un secours,
Vous offrait le moyen où vous eûtes recours.

FRANCESCA.

Mais qu'arrive-t-il donc, par pitié?

LE PODESTAT.

Sur mon âme,
Je vous l'ai déjà dit, vous ferez mieux, madame,
De fuir cette maison, que d'attendre pour voir
Ce qui va s'accomplir... Mais c'était mon devoir!

Digitized by Google

FRANCESCA.

Oh! vous m'épouvantez! Pour ce trésor funeste,
Court-il quelque danger?

LE PODESTAT.

Partez! partez!

FRANCESCA.

Je reste!
Lorsque j'ai fait le mal, je fuirais lâchement?
Oh! non pas!... il me faut ma part du châtiment.

LE PODESTAT.

J'aurais voulu vous voir pour vous moins inhumaine.

(On entend du bruit au haut de l'escalier.)

FRANCESCA.

Grand Dieu!... quel est ce bruit?

LE PODESTAT.

C'est lui que l'on amène;
Baissez donc votre voile. Et, puisque vous restez,
Cachez-vous du moins...

FRANCESCA, baissant son voile.

Mais qu'a-t'il fait?

LE PODESTAT.

Écoutez!...

SCÈNE III

LES MÊMES, FASIO, amené par des SOLDATS.

Fasio descend l'escalier du laboratoire, puis, avec le plus grand calme, regarde autour de lui, et voit le Podestat, ainsi que Francesca, debout contre la colonne et voilée.

FASIO.

Ah! c'est vous, monseigneur! j'avais peine à le croire.
Et comment suis-je ici conduit par vos valets,
Lorsque je vous croyais encor dans mon palais?

LE PODESTAT.

Je vous ai, Fasio, parlé dans la soirée
Du seigneur Grimaldi... Vous avez une entrée
Qui, percée autrefois, j'ignore en quel dessein,
Donne de ce caveau dans le caveau voisin;
Or, le caveau voisin, circonstance bizarre,
Est justement celui de notre vieil avare?...
Maintenant, il me semble étrange, en vérité,

Digitized by Google

Qu'étant ce caveau-ci par vous très-fréquenté,
Si fréquenté, la chose à Florence est notoire,
Que vous en aviez fait votre laboratoire;
Il est étrange donc, disais-je, dans ce cas,
Giraldi Fasio, que vous ne sachiez pas,
Ayant chez Grimaldi, cette porte secrète,
Ce qu'il est devenu... Maintenant, je m'arrête...
Répondez...

FASIO.

Monseigneur, j'ai longtemps ignoré
Ce passage, qu'un jour le hasard m'a montré:
Ce fut un accident dont la trace est visible,
Qui soudain, de caché, le rendit ostensible.
Et, la chose arriva la veille seulement
Du jour où j'ai quitté cet humble logement
Pour acheter d'un or, alchimique conquête,
Le palais où, ce soir, je donnais une fête.
Vous voyez, monseigneur, qu'il n'est pas étonnant
Qu'ainsi que je l'ai dit, j'ignore maintenant,
N'habitant plus ce lieu, mais la place du Dôme,
Ce qu'après mon départ est devenu cet homme!

LE PODESTAT.

Ainsi vous l'ignorez?

FASIO.

Tout à fait, monseigneur.

LE PODESTAT.

Eh bien, alors, c'est moi qui vais avoir l'honneur
De vous faire connaître une étrange nouvelle:
Frappé dans sa maison d'une atteinte mortelle,
Grimaldi, que l'on cherche et cherche vainement,
Est, à deux pas d'ici, mort misérablement;
Et ce que je vous dis, c'est la vérité pure,
Car le cadavre est là, resté sans sépulture
Près de la caisse vide! et vous le savez bien;
Car l'assassin, c'est vous!... et votre or, c'est le sien!

FRANCESCA, qui s'est levée lentement pendant ce qui vient d'être dit.

Mon Dieu!... que dit-il là?

FASIO.

Pardonnez si la honte
D'une accusation si fatale et si prompte
Est cause que je reste un instant interdit,

Digitized by Google

Avant de repousser ce que vous avez dit...
Mais le soupçon que j'ai commis ce crime infâme
N'a pas pris, monseigneur, naissance dans votre âme;
Et d'un lâche ennemi, d'avance méprisé,
La vengeance m'aura devant vous accusé.
Eh bien, moi, monseigneur, à mon tour je demande,
Et c'est mon droit, ainsi la faveur n'est pas grande,
A cet accusateur d'être ici confronté;
Et, plus encor que vil s'il n'est pas effronté,
Je m'engage, c'est prendre une facile tâche,
A lui faire à genoux crier qu'il est un lâche!...
Et que, lorsqu'il a dit ce rapport infamant,
Sa bouche, monseigneur, mentait impudemment.
Que l'on me donne donc moyen de le confondre.
Je n'ai pas, monseigneur, autre chose à répondre.

LE PODESTAT.

Regarde autour de toi, Fasio; suis-je seul?

FASIO, regardant autour de lui, et apercevant Francesca debout et toujours couverte de son voile.

Est-ce un spectre vengeur debout dans son linceul?
N'importe !... ce n'est pas contre moi qu'il se lève.

(Il va à Francesca et lui arrache son voile.)

Francesca!

(Reculant.)

Mais je fais sans doute quelque rêve
Fiévreux, épouvantable, et dont je vais bientôt
Sortir en m'éveillant...

LE PODESTAT.

Au pied de l'échafaud.

(Aux Soldats.)

Tout à l'heure en prison vous conduirez cet homme;
Moi, je vais chez le duc.

(Il sort.)

SCÈNE IV

FASIO, FRANCESCA, LES SOLDATS.

FASIO, continuant.

Si tu n'es qu'un fantôme,
Si tu n'es qu'un démon à me perdre obstiné,

Digitized by Google

De quel droit couvres-tu ta face de damné
Avec ce masque saint, dont l'infernal échange
Te donne, à toi, maudit, l'apparence d'un ange?...
Mais j'ai de t'éprouver un moyen solennel :
Francesca doit avoir un anneau qu'à l'autel
L'homme de Dieu bénit le jour du mariage.
Eh bien, écoute : au doigt si tu portes ce gage,
Et quand je l'aurai vu, si ta bouche redit
Même accusation, eh bien, alors, maudit,
Quand ta bouche serait la bouche d'un fantôme,
Je dirais, comme toi, que j'ai tué cet homme!...
Au nom du Dieu vivant, montre donc cet anneau.

FRANCESCA, tombant à genoux.

Oh! brise-moi le front sous ton pied, Fasio!

FASIO.

C'est elle!

FRANCESCA.

Oui! c'est moi.

FASIO.

Votre grâce est profonde,
O mon Dieu! qui daignez me retirer du monde,
Où le mal sur le bien l'emporte constamment;
Où toute âme trahit, où tout visage ment;
Où, semblable à l'aspic caché dans la corbeille,
On voit sortir la mort d'une bouche vermeille;
Où l'épouse aujourd'hui vous tue avec le bras
Qui vous pressait hier contre son cœur!

FRANCESCA.

Hélas!
C'est vrai, mon Fasio, je suis une maudite,
Et tout ce que tu peux dire, je le mérite.
Pourtant, si tu savais dans quelle intention
J'ai fait au podestat la révélation!
Oh! je ne serais plus par toi si condamnée.
Tu m'aimas tant, hélas! pendant toute une année,
Que, de ton changement n'accusant que ton or,
Je voulais t'appauvrir pour être aimée encor.
J'ai donc dans cet espoir, et c'est ce qui me navre,
Dénoncé le trésor... J'ignorais le cadavre...
Ah! voilà, Fasio! Que maintenant tes yeux
Redescendent vers moi miséricordieux...

Digitized by Google

Oh ! non, non, Fasio !... non, je suis trop coupable...
O Fasio ! pour moi sois un juge implacable !
Fasio, maudis-moi ; je l'ai bien mérité.
Fasio ! Fasio !... tout, hormis ta bonté !

FASIO, la relevant.

Oh ! pauvre délaissée ! à cette heure, moi-même,
Hélas ! j'ai trop besoin de la pitié suprême,
Pour être inexorable à ce cœur alarmé,
Dont tout le crime fut de m'avoir trop aimé.
Oh ! ce sera sans doute une terrible fête
Quand je verrai la hache au-dessus de ma tête,
Et que je songerai sous son tranchant éclair
Quelle main bien-aimée en aiguisa le fer !...
Mais oublions cela ; puisqu'il faut que l'on meure,
Qu'importe que retarde ou bien qu'avance l'heure ?
Qu'on expire en un lit, ou bien sur l'échafaud,
De quelque lieu qu'on parte, on se rejoint là-haut !

(Il veut l'embrasser.)

FRANCESCA.

Oh ! non, non, tes baisers me rendraient insensée :
Tes baisers... quand ta bouche est muette et glacée !...
Demain...

LE CHEF DES GARDES.

Il faut partir, monseigneur.

FRANCESCA, passant entre Fasio et le Garde.

Oh ! mon Dieu !
Laissez-moi donc le temps que je lui dise adieu...
Ou plutôt... oui, permets jusqu'à la dernière heure
Auprès de son époux que l'épouse demeure :
Jeune comme tu l'es, ton cœur n'est point encor
Glacé par l'égoïsme ou corrompu par l'or.
Oh ! laisse-toi toucher par ma douleur amère,
Frère, au nom de ta sœur, fils, au nom de ta mère !
Oh ! laisse-moi le suivre, et, partageant son sort,
Lui faire de mon sein son oreiller de mort !

LE CHEF DES GARDES.

On ne m'a sur ce point fait aucune défense,
Et vous pouvez venir.

FRANCESCA.

Que Dieu te récompense ;
Car, pauvre que je suis, je ne peux rien pour toi.

Digitized by Google

(Se retournant.)

Oh ! viens, mon Fasio !... Tu verras qu'avec moi
La prison te sera moins humide et moins noire;
Viens...

FASIO.

Ah ! ce n'était point, si j'ai bonne mémoire,
Avec cette main froide et ce frisson mortel,
Que je te conduisis, jeune vierge, à l'autel !

(Ils sortent entre les Gardes.)

ACTE CINQUIÈME

Une rue de Florence, aboutissant à la place du Palais-Vieux. A droite, entre le premier et le troisième plan, une rue; au troisième plan, une porte donnant dans une maison éclairée. A gauche, au premier plan, une Madone au deuxième plan et au troisième, le palais de la Maddalena, auquel on monte par six marches. Il est quatre heures du matin.

SCÈNE PREMIÈRE

ALDINI, SPADA, RAFFAELLO, sortant de la maison éclairée; puis FRANCESCA.

SPADA.

C'est perdre son argent en fou, sur ma parole...

ALDINI.

Tu trouves qu'il le perd, et moi, qu'on le lui vole :
Aussi, je ne veux pas tremper dans le complot
En restant plus longtemps dans un pareil tripot.

RAFFAELLO.

Mais que fera-t-il donc, une fois sans fortune?

ALDINI.

Il fera, comme toi, des sonnets à la lune...

RAFFAELLO.

Ce pauvre Lelio...

(Francesca traverse la scène et frappe à la porte de la Maddalena.)

SPADA.

Tu le plains, que je croi...

Digitized by Google

Pardieu ! je voudrais bien être à sa place, moi,
Il a plus de bonheur cent fois qu'il ne mérite...
Fasio condamné, de ses biens il hérite,
Et le voilà trois fois plus riche, en vérité,
Que le duc Francesco ne l'a jamais été.

(Francesca frappe une seconde fois.)

UN PAGE, ouvrant.

Ma maîtresse est au bal...

FRANCESCA.

Et quand rentrera-t-elle?

LE PAGE.

Je ne sais...

FRANCESCA.

Oh ! mon Dieu !...

(Elle redescend.)

SPADA, l'arrêtant.

Non, par ici, ma belle...

FRANCESCA.

Laissez-moi...

ALDINI.

Mais, d'abord, en ce lieu, par ce temps,
Que faites-vous ici, ma charmante?...

FRANCESCA.

J'attends.

ALDINI, lui levant sa cape.

Vous attendez sans doute un aimable complice?...

FRANCESCA.

Non ! j'attends mon mari que l'on mène au supplice...

RAFFAELLO.

Eh ! mais... c'est Francesca...

ALDINI.

La femme du voleur.

SPADA.

De l'assassin...

RAFFAELLO.

Spada !...

FRANCESCA, allant à la Madone.

Mon Dieu ! pardonnez-leur...

ALDINI.

Il eut pour faire l'or un procédé commode,

Digitized by Google

Et qui, depuis longtemps, serait assez de mode...
S'il ne coûtait si cher...

RAFFAELLO.

Messieurs, vous agissez
Par trop cruellement.

SPADA.

Nous?

RAFFAELLO.

Oui, messieurs, assez.

ALDINI.

Tu le prends avec nous d'une façon hautaine.

RAFFAELLO.

Je dois le prendre ainsi. Voilà trois jours à peine
Que j'ai de Fasio reçu ce collier d'or :
C'est dire, du moment où je le porte encor,
Que je ne laisserai personne, sur mon âme,
Insulter devant moi Fasio ni sa femme.

SPADA.

Vous avez dit deux mots dont nous nous souviendrons.

RAFFAELLO.

Eh bien, alors, demain nous en reparlerons.

(Aldini et Spada sortent.)

SCÈNE II

FRANCESCA, RAFFAELLO.

FRANCESCA, qui a entendu Raffaello prendre sa défense, allant à lui.

Oh! vous êtes bon, vous! et sur ma triste voie,
Pour me rendre l'espoir, c'est Dieu qui vous envoie.
Comme un ange du ciel, vous venez me trouver.
Dites-moi, monseigneur, pouvez-vous le sauver?

RAFFAELLO.

Hélas! je ne suis rien qu'un malheureux poëte;
Pesonne dans l'État de moi ne s'inquiète;
Et je transporterais ce palais loin de nous,
Avant de rien changer au sort de votre époux.
Mais, si le visiter dans sa triste demeure,
Si rester avec lui jusqu'à sa dernière heure,
Et lorsqu'elle viendra, si lui donner la main
Pour soutenir ses pas pendant tout le chemin,

Digitized by Google

Peut lui rendre la mort moins cruelle, madame,
Ordonnez, et je suis à vous de corps et d'âme.

FRANCESCA.

Merci; j'accepte. Allez, et qu'il sache en quel lieu
Vous m'avez à genoux trouvée implorant Dieu.
Dites-lui que je garde encor quelque espérance,
Et que, quand la pitié serait morte à Florence,
J'irais vers son tombeau menant un si grand deuil,
Qu'il lui faudrait pour moi sortir de son cercueil.

RAFFAELLO.

Je vais fidèlement remplir votre message;
Et que Dieu jusqu'au bout vous donne le courage!
Adieu, madame.

(Il s'éloigne.)

SCÈNE III

FRANCESCA, seule.

Adieu! c'est un présage d'or,
Et tout cœur au démon n'appartient pas encor.
Oh! je supplierai tant cet homme et cette femme,
Qu'à moins qu'en les créant Dieu n'ait oublié l'âme,
Ils viendront avec moi, les yeux baignés de pleurs,
Vers celui qui d'un mot peut finir mes douleurs.
C'est par ici qu'il faut que chacun des deux passe.
Ah! voici le premier!

SCÈNE IV

FRANCESCA, LE PODESTAT, à cheval, précédé de deux ÉCUYERS portant, l'un la bannière, et l'autre l'épée; et suivi de GARDES.

FRANCESCA, se jetant à la bride du cheval.

Grâce, monseigneur, grâce!

LE PODESTAT, étonné.

Ah! qui donc êtes-vous?

FRANCESCA.

Qui je suis, juste Dieu?...
Et quelle autre que moi... par ce temps, en ce lieu...
Oh! quelle autre viendrait qu'une épouse éperdue,

Digitized by Google

Vous attendre la nuit au milieu d'une rue?...
Vous l'avez condamné si précipitamment,
Que vous devez douter de votre jugement.
Eh bien, moi, je vous dis qu'il n'était pas coupable.
Sans doute, je le sais, l'apparence l'accable;
Mais plus d'un innocent, que l'on crut criminel,
N'a-t-il pas transformé l'échafaud en autel?
Mon Dieu! cela se voit tous les jours, et le blâme
Retombe sur celui qui condamne...

LE PODESTAT.

Madame...
Nous avons, pour douter, trop de faits dans les mains!

FRANCESCA.

Ces faits!... qui les a vus?... Vos yeux!... des yeux humains!...
Quand le regard de Dieu parfois lui-même s'use
A pénétrer au fond de nos cœurs pleins de ruse...
Ah! .. vous ne doutez pas?... Eh bien, je vous le dis,
Ceux qui ne doutent pas d'avance sont maudits!...
Car ils ont une part de cet orgueil funeste,
Qui fit perdre à Satan le royaume céleste.
Vous ne connaissiez donc Fasio que de nom?
Oh! lui!... tuer quelqu'un!... lui, si doux!... lui, si bon!...
Lui!... comprenez-vous bien? commettre un crime infâme!...
Avec son âme d'ange, avec ses mains de femme!...
Oh! non, c'est impossible... Et vous ne pouvez pas,
Vous surtout, monseigneur, permettre son trépas,
Lorsque c'est moi qui crie à vos pieds que j'embrasse :
Oh! grâce, monseigneur!... monseigneur, grâce! grâce!

LE PODESTAT.

Mais sa grâce dépend de vous, si vous voulez...

FRANCESCA.

De moi!... de moi, sa grâce!... Oh! monseigneur, parlez!...
Je ne vous comprends pas; dites-moi ce mystère...
Dites, et vous serez pour moi Dieu sur la terre.
Nous avons un enfant, angélique trésor,
Dont la voix ne m'a pas fait tressaillir encor;
Dites, et cet enfant, pauvre fleur éphémère
Qui trempe sa racine en une source amère,
Cet enfant, qui déjà sait mon nom dans son cœur,
Il dira votre nom avec le mien, seigneur!

Digitized by Google

LE PODESTAT.

Vous ne devinez pas?... Vraiment, j'ai peine à croire
Que du passé sitôt vous perdiez la mémoire,
Et, m'ayant entendu cent fois dire à genoux,
Qu'en échange d'un mot, ma vie était à vous...
Vous ne compreniez pas... pour ce mot que j'envie,
Que plus facilement je donne une autre vie.

FRANCESCA, reculant.

Silence, monseigneur!... cela suffit... Adieu.

(S'appuyant sur la Madone.)

Vous l'avez entendu, sainte mère de Dieu!...
Vous qui vîtes, suivant ses tristes funérailles,
Clouer sur une croix le fruit de vos entrailles!
Vous l'avez entendu, l'étrange séducteur,
Qui prend un échafaud pour son entremetteur;
Mais votre fils, sans doute, au milieu des louanges
Que chantent sous ses pieds le triple chœur des anges,
De sa gloire infinie, hélas! préoccupé,
Ne l'a pas entendu... car il aurait frappé!...
C'est bien!... continuez votre funèbre tâche,
Préparez le billot, faites fourbir la hache!...
La pauvre Francesca préfère, monseigneur,
Le deuil de son époux au deuil de son honneur.

LE PODESTAT.

C'est votre dernier mot?

FRANCESCA.

Vierge sainte, il en doute!

LE PODESTAT.

Il suffit! Reprenons, messeigneurs, notre route

SCÈNE V

FRANCESCA, seule.

Hélas! c'était donc faux, ce qu'on m'a raconté,
Lorsque j'étais enfant, de traits d'humanité!
Les hommes, oui, leurs cœurs, ô mon Dieu! sont de pierre!
Insensibles aux pleurs et sourds à la prière.
Il n'en est point ainsi de nous, heureusement,
Et nos cœurs, faits d'amour, se fondent aisément.
Ce qu'un homme refuse, une femme l'accorde;

Digitized by Google

Et je vais obtenir enfin miséricorde;
Car la voilà qui vient! Ah! pour la mieux prier,
Accordez-moi, mon Dieu, la force d'oublier.

SCÈNE VI

FRANCESCA, LA MADDALENA, dans une litière précédée de Valets portant des flambeaux.

Ceux qui portent la litière la déposent à terre. Ceux qui portent des flambeaux montent les marches et ouvrent la porte du palais.

LA MADDALENA, descendant, et faisant signe aux porteurs de la litière de s'éloigner.

C'est bien!

(Les porteurs s'éloignent. La Maddalena fait un pas et rencontre Francesca sur la première marche, la regardant.)

Est-ce un fantôme? ou bien est-ce une femme?
A moi, mes serviteurs!

FRANCESCA, marchant à elle.

Ne craignez rien, madame.

LA MADDALENA.

Si je n'ai rien à craindre, alors, ne reste pas
En silence, debout, levant ainsi les bras.
Parle!... mais parle donc!

FRANCESCA.

Hélas! pardon, excuse.
Je voudrais parler, oui; mais ma voix s'y refuse,
Madame, il ne faut pas m'en vouloir pour cela;
J'étouffe.

LA MADDALENA.

Alors, je rentre.

FRANCESCA, l'arrêtant.

Oh! non, non, restez là!
Je suis mieux maintenant... Pardonnez, j'étais folle;
Mais ma raison revient, et me rend la parole;
Vous ne savez donc pas?

LA MADDALENA.

Quoi?

FRANCESCA.

Mais c'est aujourd'hui
Que, condamné par eux, il va mourir.

Digitized by Google

LA MADDALENA.

Qui?

FRANCESCA.

Lui!

LA MADDALENA.

Mais, s'il est condamné, quelle est votre espérance?

FRANCESCA.

Votre beauté vous fait la reine de Florence;
Il n'est pas un seigneur qui n'attende à genoux
Un regard, un sourire, un signe, un mot de vous;
Leur foule, à votre voix, se presse, réunie;
Car votre voix renferme une telle harmonie,
Que, quand vous vous taisez, par excès de rigueur,
Ce silence pour nous est presque une douleur.

LA MADDALENA.

Et quel sera le but de ces vaines louanges?

FRANCESCA.

De vous prouver, madame, à vous, la sœur des anges,
Que, si, de votre voix lui prêtant le secours,
Vous vouliez dire un mot en faveur de ses jours,
Un mot de cette voix par vous au ciel ravie,
Qui remplit l'air d'amour, lui sauverait la vie.

LA MADDALENA.

Vous êtes en délire, ou vous ne croyez pas
Que j'aie un tel pouvoir.

FRANCESCA.

Songez donc qu'à deux pas,
Voyez, dans ce palais, madame, un homme existe,
A qui tout est soumis! à qui rien ne résiste!
Qui, par le ciel élu pour régler notre sort,
Tient d'une main la vie, et de l'autre la mort.
Un homme enfin qui peut d'un signe de sa tête
Changer la joie en deuil, le désespoir en fête!
Eh bien, ce Dieu mortel, au pouvoir effrayant,
Je vous ai vue un jour lui parler en riant;
Oui, madame, en riant vous parliez à cet homme!
Oh! je m'en souviens bien, c'était place du Dôme,
Et lui, comme un lion par un enfant dompté,
Il vous laissait jouer avec sa majesté.
Allez trouver le duc, et dites-lui, madame,
Qu'un homme ayant, hélas! un enfant, une femme,

Digitized by Google

A la mort condamné, va payer aujourd'hui
Un sang dont il est pur de tout son sang à lui!
Dites que, de ses droits, magnifique héritage
Qu'avec le rang suprême, il obtint en partage,
Le plus noble est le droit qu'il a reçu d'en haut
De sauver l'innocent qui monte à l'échafaud;
Et de se dire après, l'âme tranquille et fière :
« J'ai fait ce qu'avec moi Dieu lui seul pouvait faire. »

LA MADDALENA.

Femme, vous vous trompez! et ce n'est point à moi
D'essayer ma puissance à désarmer la loi.
Ai-je appelé la mort qui menace sa tête?
Est-ce moi qui, partant au milieu de la fête,
Dans mon empressement à me venger de lui,
Ai fait l'aveu fatal qui le tue aujourd'hui?
Eh bien, que, disputant la victime au supplice,
Celle qui le perdit le sauve... c'est justice.

FRANCESCA.

Hélas! vous dites vrai, c'est moi qui l'ai perdu;
Aussi, s'il est jamais au jour par vous rendu,
Je renonce d'avance à mes droits sur son âme,
Il ne m'appartient plus; il est à vous, madame;
De son amour futur je ne réclame rien...
C'est vous qui le sauvez; donc, il est votre bien.
Il pourra vous aimer sans que j'en sois jalouse;
Je serai l'étrangère, et vous serez l'épouse.
Seulement, par pitié, dans un coin du palais,
Vous me laisserez vivre au milieu des valets,
Pour qu'à travers mes pleurs encor je le revoie
Lorsque vous passerez tous les deux pleins de joie!

LA MADDALENA.

Que me dites-vous là? Vous m'insultez! Comment!
J'irais à l'échafaud emprunter un amant!
Moi, la Maddalena, que le duc même encense,
Et qui traite avec lui de puissance à puissance!
Fi donc!...

FRANCESCA.

Et cependant hier... ah! ne tremblez pas;
Je comprends, madame... oui, je parlerai tout bas!
Hier, il vous ramenait jusqu'à votre demeure,
Et vous le receviez hier à cette même heure...

Digitized by Google

Il était près de vous, sur un divan soyeux,
Et vos yeux se noyaient aux flammes de ses yeux.
Maintenant, quel contraste!... il est couché, madame,
Au fond de son cachot, sur un grabat infâme;
Et, quand, après la nuit, va paraître le jour,
Au lieu de votre front incliné par l'amour,
Auquel il croyait lire un plus heureux présage,
Il verra se pencher un homme au dur visage,
Tenant de la main droite un fer hors du fourreau,
Et cet homme, oh! mon Dieu, ce sera le bourreau!

LA MADDALENA, avec colère.

Une dernière fois, vous êtes en délire,
Et je ne comprends point ce que vous voulez dire;
L'homme dont vous parlez comme de mon amant,
Je ne le connais pas : laissez-moi donc...

(Elle monte les degrés de son palais.)

FRANCESCA.

Vraiment!
Tu ne le connais pas, femme? Eh bien, je t'invite
Alors à ton balcon à prendre place... vite.
Tu vas le voir passer pour marcher au trépas,
Et peut-être qu'alors tu le reconnaîtras...

(La Maddalena rentre.)

SCÈNE VII

FRANCESCA, seule.

Maintenant, tout est dit, et cette femme emporte
Ma dernière espérance en fermant cette porte;
Je n'ai plus qu'à lui dire un éternel adieu!
Prenez pitié de moi, mon Dieu! mon Dieu! mon Dieu!

(Elle tombe étendue sur les marches du palais.)

SCÈNE VIII

FRANCESCA, presque évanouie; LELIO, sortant de la maison de jeu.

LELIO.

En conscience, enfin, voilà la chose faite :
J'ai bravement lutté, mais en vain; la défaite

Digitized by Google

Est thermopyléenne... et pas un seul écu
N'a, Spartiate indigne, aux autres survécu;
Me voilà donc léger de cet argent infâme,
Et tout prêt à répondre à Dieu!

(Apercevant Francesca.)

Tiens! une femme!
Peut-être que l'amour daigne faire à ma fin
L'aumône du plaisir... Cela se peut enfin.

(Allant à elle.)

Madame!

(Pause.)

Pas un mot!

(Se penchant vers Francesca.)

Elle est évanouie!
Sa main froide... son front... Ressemblance inouïe!

(La soulevant.)

On dirait Francesca! Mais c'est elle, d'honneur!

FRANCESCA.

Vous ne vous trompez pas; oui, c'est moi, monseigneur.

LELIO.

Mais que faites-vous là, sur ce seuil abattue?

FRANCESCA.

Vous ne savez donc pas?... Dans une heure on le tue!

LELIO.

Qui donc?...

FRANCESCA.

Mon Fasio!

LELIO.

Le tuer!... et pourquoi?

FRANCESCA.

Mais ils l'ont accusé, jugé, que sais-je, moi?
Jugé, vous savez bien... comme on juge à Florence,
En une seule nuit, sans témoins, en silence,
Comme on tue autre part.

LELIO.

Mais enfin, qu'a-t-il fait?
De quoi l'accuse-t-on?

FRANCESCA.

Oh! du dernier forfait!

Digitized by Google

De ce que je vous dis... en le disant, je doute...
D'avoir assassiné Grimaldi...

LELIO.

Quoi!... j'écoute...
Et je n'y comprends rien... Fasio condamné
Pour avoir, dites-vous... comment!... assassiné
Mon oncle Grimaldi?... lui... Fasio?...

FRANCESCA.

Lui-même...
Vous ne le croyez pas, vous!... Oh! que je vous aime!
Mais quoi! vous ignoriez, restant au même lieu,
Tout ce qui s'est passé depuis deux jours, grand Dieu?...

LELIO.

C'est que, depuis deux jours, à ma honte, madame,
Je ne suis pas sorti de ce tripot infâme...
C'est que, depuis deux jours, tout à ce jeu maudit,
Je n'ai rien entendu de tout ce qu'on m'a dit.

FRANCESCA.

Écoutez, monseigneur!... écoutez, l'heure sonne...
(Elle compte tout bas, puis tout haut.)
Cinq... six...

LELIO.

Et Fasio n'a dénoncé personne?...

FRANCESCA.

Personne, monseigneur...

LELIO.

Est-ce certain, cela?

FRANCESCA.

(Apercevant les Pénitents.)
Personne!... Juste Dieu!...

LELIO.

Qu'avez-vous?

FRANCESCA.

Le voilà...
(Étendant la main.)
Des prêtres!... des soldats!... Ah! tout mon corps frissonne...

LELIO, pensif, au haut des marches.

Fasio va mourir, et n'a nommé personne...
(Il s'enveloppe dans son manteau et s'appuie contre la porte du palais.)

Digitized by Google

SCÈNE IX

SOLDATS, MOINES, portant des torches, puis la bannière de la Vierge; FASIO, précédé des EXÉCUTEURS, et marchant entre UN PRÊTRE et RAFFAELLO; LELIO, sur les marches du palais; FRANCESCA, au bas des marches.

FASIO, s'arrêtant sans voir Francesca.

Merci, Raffaello, c'est déjà trop ainsi;
Il est temps, croyez-moi, de me quitter ici.
Je ne veux pas vous faire une plus lourde tâche.
(Montrant le Prêtre.)
Voilà celui qui doit me courber sous la hache!...
Adieu, poëte, adieu!... Prêtre, c'est à ton tour
A me parler du Christ et de son saint amour.

FRANCESCA, d'une voix suppliante.

Fasio!...

FASIO.

Francesca...

FRANCESCA, se jetant dans ses bras.

Fasio!...

FASIO, la pressant sur son cœur.

Pauvre femme...
J'espérais épargner ces adieux à ton âme,
Atteindre sans te voir cet échafaud hideux;
Mais, au lieu d'un martyr, le Seigneur en veut deux.
Puisqu'il t'a conviée à cette horrible fête,
Ici-bas... comme aux cieux sa volonté soit faite!

FRANCESCA.

Hélas!... j'ai cette nuit pour toi tout essayé,
Mais je n'ai rencontré que des cœurs sans pitié,
Et je me suis en vain, malheureux que nous sommes,
Courbée aux pieds de Dieu comme aux genoux des hommes...
Ni les hommes ni Dieu n'ont su me secourir,
Et nous n'avons plus rien à faire qu'à mourir.

FASIO.

Silence, Francesca!... De cette heure suprême
Écartons avec soin le doute ou le blasphème;
Et d'un cœur résigné songeons que je dois seul
Dormir enveloppé de mon sanglant linceul!...

Digitized by Google

Souviens-toi que ta vie, à l'avenir féconde,
Par des liens sacrés est retenue au monde,
Et que ce dévouement où ton cœur est enclin
Laisserait au berceau notre enfant orphelin...
Pauvre enfant isolé, qui n'aurait plus de mère
Qui lave avec ses pleurs la honte de son père!
Oui, sans doute je sais qu'il nous serait plus doux
D'attendre tous les deux, frappés des mêmes coups,
Côte à côte couchés, cette heure de lumière
Où Dieu des trépassés rouvrira la paupière,
Mais le Seigneur, hélas! pour nous, dans sa rigueur,
En décide autrement... Adorons le Seigneur.

FRANCESCA, tombant à genoux.

Fasio! Fasio!...

FASIO.

Ministre du supplice,
Déliez-moi les mains pour que je la bénisse.

(L'Exécuteur lui délie les mains.)

Merci, frère.

L'EXÉCUTEUR.

Hâtez-vous!

FASIO, regardant vers l'orient, qui se colore.

Je comprends... oui, le jour.

(Élevant les mains au-dessus de Francesca.)

O Vierge, épouse et mère! ô trinité d'amour!
Triple cœur réuni pour faire une seule âme,
Un pied sur les degrés de l'échafaud infâme,
A la face du ciel où nous serons unis,
Au nom du Dieu vivant, femme, je te bénis!
Lève-toi maintenant, il faut mourir... C'est l'heure.

FRANCESCA.

Pas encor!... pas encor!... non, Fasio, demeure.

FASIO.

Entends-tu?... par le ciel nous sommes invités
A marcher plus vite.

FRANCESCA.

Ah!

FASIO, se retournant.

Je suis prêt.

Digitized by Google

LELIO, du haut de l'escalier, étendant le bras.

Arrêtez!

RAFFAELLO.

Avez-vous entendu, messieurs?... que dit cet homme?

LELIO.

Je dis, au nom du duc, messieurs, que je vous somme
De ne pas faire un pas de plus.

FRANCESCA.

Dieu tout-puissant!

LELIO.

Je dis que vous alliez tuer un innocent,
Si Dieu ne m'avait pas conduit sur votre route :
Voilà ce que je dis ; et, si quelqu'un en doute,
J'ajouterai deux mots qui doivent faire loi :
Je connais l'assassin... et l'assassin, c'est moi.

(Il descend les marches.)

FASIO.

Lelio!... juste ciel!

FRANCESCA.

Oh! j'en deviendrai folle!

LELIO, tendant la main à Fasio.

Fasio, l'on se peut fier à ta parole...
Merci!... mais je te veux prouver en ce moment
Que j'étais digne aussi d'un pareil dévouement;
Et, puisque vient à moi cette mort tant cherchée,
Je me décide enfin pour la tête tranchée.

(Se retournant.)

Je vous l'ai dit, messieurs, je suis le meurtrier;
Vous pouvez à l'instant partout le publier.
Ce n'est plus lui... c'est moi que regarde l'affaire;
Et c'est tout un procès, messeigneurs, à refaire.
Reconduisez-moi donc à sa place en prison.

FASIO, à demi-voix.

Mourir sur l'échafaud!... vous?... vous!

LELIO, tirant un flacon de sa poche.

J'ai du poison.

(Il va se remettre aux mains des Gardes.)

FRANCESCA, se jetant dans les bras de Fasio.

Fasio! Fasio!

Digitized by Google

FASIO.

Mon Dieu! je te rends grâce!
Tu m'as refusé l'or tant cherché; mais, en place,
Comme au fond d'un creuset par la flamme éprouvé,
Au fond de mon malheur, ô mon Dieu! j'ai trouvé
L'âme à la fois ardente, élevée et modeste...
Ce diamant tombé de ton écrin céleste!...

FIN DU TOME SIXIÈME

Digitized by Google

TABLE

	Pages
CALIGULA.	1
PAUL JONES.	123
L'ALCHIMISTE.	207

F. Aureau. — Imprimerie de Lagny

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.

JAN 8 '68 H

CANCELLED

1788972

~~JAN 8 '68 H~~

FEB 8 '68 H

Canceled

1832222

Digitized by Google